

Michel Zévaco

LE CAPITAN

(1907)

Chercher les périls et les aventures les plus hasardeuses.

(Précepte II des chevaliers de la Table ronde)

I

Giselle d'Angoulême.

Une étrange terreur pèse sur Paris. Des bruits sinistres se répandent, pareils à ces grondements du ciel, précurseurs d'orage. Parfois, des bandes hurlantes passent, avec des physionomies d'émeute. Le bourgeois fourbit sa vieille pertuisane du temps de la Ligue. La noblesse est debout pour la reprise de ses privilèges féodaux. Guise conspire. Condé conspire. Angoulême conspire. Luynes veut gouverner. Richelieu veut gouverner. Le trône des Bourbons chancelle et va s'écrouler peut-être.

Et devant ces rafales d'ambitions déchaînées qui s'entrechoquent, il n'y a au fond du Louvre, désert et morne, qu'un pauvre petit roi de quinze ans, tout seul, abandonné, pâle et triste comme le peuple.

Et, comme le peuple, Louis XIII tremble et se demande :

– Qui va devenir le maître ?… Guise ? Condé ? Angoulême ? Qui de vous va poser son pied sur ma tête ?

* * * *

Or, peuple, roi, conspirateurs sont unis par une même et vaste haine éparse ; ils frémissent d'une commune épouvante, prêts à se déchirer, ils lèvent les yeux sur la flamboyante figure qui plane sur le Louvre, sur Paris, sur le royaume. Et alors la même imprécation gronde sur toutes les lèvres, depuis le roi jusqu'au manant – excepté sur celles de la reine mère Marie de Médicis. Cette figure, c'est celle d'un homme qui commande, décrète, ordonne, règne, écrase, terrorise. Il est le luxe infernal ;

il est la puissance sans limites ; il est l'orgueil sans frein ; il est l'orgie… il est le crime. Il passe comme un de ces incompréhensibles météores qui traversent les espaces historiques en laissant derrière eux un sillage de sang et de feu, puis éclatent et s'éteignent dans quelque suprême catastrophe…

Et cet homme, c'est Concino Concini…

L'amant de la reine !

* * * *

Le matin du 5 août de cette année 1616…

Rue de Tournon, un hôtel qui a des allures de forteresse royale, avec sa cour pleine de gardes, son monumental escalier sillonné de valets chamarrés, ses somptueuses antichambres encombrées de courtisans : c'est le logis de Concino Concini, gouverneur de Normandie, marquis d'Ancre, maréchal de France et Premier ministre de Louis XIII…

Le cabinet des audiences, vaste pièce où l'art de l'Italie et l'art de la France ont prodigué leurs chefs-d'œuvre – tableaux, meubles, marbres et bronzes. Voici Concini !

Il est de taille moyenne, vigoureux, nerveux, d'une rare, d'une exquise élégance. Son beau visage est éclairé par des yeux de félin, tantôt d'une étrange douceur, tantôt fulgurants. Il a le masque audacieux et trouble des grands aventuriers. C'est peut-être l'âme d'un Néron ou d'un César Borgia qui palpite dans ces gestes volontaires, dans ces attitudes d'orgueil.

Il se penche sur quelqu'un qui, à demi courbé, l'écoute avidement. Et tandis que dans la foule des solliciteurs on se demande ce qui se prépare derrière cette porte de cabinet, de quelle fête le maître va éblouir Paris ou de quel impôt il va l'écraser, voici ce que dit Concini d'une voix sourde :

– La haine, oui, Rinaldo, c'est quelque chose ! Je l'ai dans les moelles. Oui, je hais jusqu'à la damnation ce duc d'Angoulême. Les autres, les Guises, les Condés, ce n'est rien que truandaille affamée d'honneurs ou d'argent. Lui, c'est le redoutable

adversaire. Je le tuerai, ou il me tuera. Rinaldo, je donnerais dix ans de ma vie pour tenir Angoulême et, de mes mains, lui arracher le cœur, mais…

– Allez donc, monseigneur ! ricana l'homme avec une familiarité insolente et obséquieuse.

– Mais la haine, reprend Concini d'une voix ardente, cette haine que j'ai pour le duc d'Angoulême, eh bien ! elle s'évanouit quand l'amour parle en moi. Cette fille, il me la faut, vois-tu ! Fortune, honneur, puissance, haine, il n'y a plus rien quand l'image de Giselle s'évoque en moi. Rinaldo, je meurs si Giselle n'est à moi. Rinaldo, la passion me brûle le sang, me déchire le cœur, et la passion envahit mon cerveau…

– Patience, monseigneur, on la retrouvera, cette Giselle !

– Oh ! si j'en étais sûr ! Si seulement je pouvais espérer ! De l'argent, Rinaldo, de l'or, des places, tout ce que tu voudras, si tu la retrouves !… Qui peut-elle être ? De grande famille, à coup sûr, mais laquelle ?…

– On le saura, monseigneur. Patience, vous dis-je !

– Ah ! gronde Concini, avec un geste violent. N'avoir fait que l'entrevoir ! Ne savoir d'elle que ce nom de Giselle, ce nom adoré que je balbutie en pleurant dans mes longues nuits sans sommeil !… Je veux, entends-tu, je veux savoir qui elle est, je veux que tu la retrouves ! Va, cherche, dépense sans compter, jette mille espions dans Paris, va, mon Rinaldo, et ne reparais que pour me crier : « Vivez, espérez, aimez, Giselle est retrouvée ! »

– Très bien, monseigneur. Je résume. Côté haine : m'assurer si le duc d'Angoulême a eu l'audace de rentrer dans Paris comme on l'a dit ; et alors, lui préparer un bon traquenard. Côté amour : me mettre en campagne pour retrouver notre belle inconnue, avec, pour unique guide, ce nom de Giselle.

– Retrouve-la, Rinaldo, retrouve-la ! Et je te fais comte !

Rinaldo s'incline jusqu'à terre.

– Monseigneur, dit-il froidement, votre Giselle sera retrouvée, je le jure sur le titre de noblesse que vous venez de me conférer !

Concini pâlit. Il porte la main à son cœur, et palpite, secoué par un long frisson. Rinaldo s'est éloigné. Dans la cour de l'hôtel, il monte à cheval et murmure en ricanant :

– Pardieu ! je parierais bien ma noblesse toute neuve que c'est elle que j'ai vue hier aux environs de Meudon ! Mais, diable ! il faut que je sois sûr ! Si je donnais une fausse joie à Concini… je le connais, mon illustre maître : il me ferait comte de la Bastille et me laisserait pourrir dans mon comté. Allons ! à Meudon !

* * * *

À Meudon. Derrière la dernière maison du village, c'est un vieux parc abandonné, touffu, envahi par les végétations libres. Près de la grille, un alezan tout sellé, qu'un vieux serviteur tient en bride. Et, s'avançant vers le cheval, une jeune fille qui s'appuie au bras d'un gentilhomme de fière allure, les tempes grises, le visage pâle de cette pâleur spéciale des gens qui ont longtemps vécu dans un cachot, mais plein de vigueur concentrée, jeune encore, paraissant la quarantaine.

La jeune fille, avec une grâce hardie, porte un costume amazone en velours bleu ; sa beauté blonde et lumineuse est de celles qui étonnent, bouleversent, inspirent de foudroyantes passions. Mais ce qui frappe, charme, éblouit plus encore que la noblesse du front, la magnificence de la chevelure, l'azur profond des yeux, l'harmonie de la taille et du corps, ce qui imprime à cette beauté un caractère personnel, c'est cet air d'indicible dignité dans les attitudes, cette admirable franchise du regard, cette intrépidité d'âme qui paraît à son geste, à sa parole, à toute sa personne.

– Adieu, mon père, dit la jeune fille en s'arrêtant près de la grille.

– Adieu ! mon enfant chérie, répond le gentilhomme en la

serrant dans ses bras. Que deviendrais-je si tu n'étais là, ma belle guerrière, mon vrai sang ! Si ma destinée me porte enfin sur ce trône que les Bourbons ont volé à ma race, c'est à toi que je devrai de régner. Tu es une vraie Valois, ma noble et hardie messagère, ma bien-aimée Giselle ! Toujours à cheval, à travers mille dangers ! Hier encore, tu revenais d'Orléans, d'où tu me rapportais ces précieux papiers. Et te voilà de nouveau en route !

– Bon ! s'écrie gaiement celle qu'on vient de nommer Giselle, dites que je suis un reître, et n'en parlons plus. D'ailleurs, aujourd'hui, le voyage n'est pas terrible, jusqu'au hameau de Versailles. Ce soir, je serai ici… Et puis, j'ai de qui tenir, mon père, puisque je suis petite-fille du roi Charles IX et fille de Charles, duc d'Angoulême !

– Ce soir ! reprend le duc d'Angoulême, dont le front se charge de nuages, dont l'œil étincelle. Ce soir ! C'est ce soir que dans ce pauvre village a lieu l'assemblée des chefs ! C'est ce soir que mon sort se décidera ! C'est ce soir que les envoyés de la noblesse française choisiront entre Guise, Condé et moi ! Que sortira-t-il de cette assemblée, Giselle !… Roi ! Être roi ! Quelle ivresse et quelle gloire !… Et s'ils allaient ne pas me choisir. S'ils allaient me préférer ce Guise intrigant et grossier ou ce Condé avare… Oh ! j'en mourrais de honte !

Une mélancolie soudaine voile les yeux de Giselle. Elle murmure d'une voix angoissée :

– Hélas ! Qui sait jusqu'où vous conduira cette ambition ! Ah ! mon père, si vous pouviez renoncer.

– Jamais ! interrompt rudement le duc d'Angoulême.

– Pour Dieu ! soyez prudent, au moins ! Vous vous êtes montré dans Paris ! Je tremble, mon père ! Car s'il y a dans Paris un palais qui vous magnétise et s'appelle le Louvre, il y a aussi une forteresse qui a failli être votre tombe !…

– La Bastille ! murmure en frissonnant le gentilhomme ; et un sourire d'affreuse amertume crispe ses lèvres. La Bastille ! Je

n'y retournerai pas, sois tranquille. J'y ai trop souffert : si je suis pris, je me tue !… Mais rassure-toi, mon enfant. Toutes précautions sont prises. Je triompherai. Et mon premier acte de roi, ce sera un geste de justice implacable… tu sais contre qui, puisque toi-même tu le hais !

Un tressaillement agite alors Giselle. Ses lèvres pâlissent. Une inexprimable énergie s'étend sur ses traits. Et elle est bien, alors, toute pareille à ces guerrières des temps lointains qui, de leurs mains frêles, maniaient la hache.

– Oui, dit-elle, je hais, je méprise de toutes les forces de mon être cet homme qui a fait le malheur de ma mère ! Oui, je veux que ma mère soit vengée ! Oui, c'est pour cela que je vous aide, mon père ! Car ce serait à nier toute justice au ciel et sur terre si Concini n'était puni de son infamie !…

– Sois tranquille ! répond le duc dans un grondement terrible.

À ce moment, hors la grille, dans le bois, de fourré en fourré, un homme se glisse, rampe, s'approche… son regard avide se fixe sur Giselle… il tressaille d'une joie furieuse… il rugit en lui-même :

– C'est elle ! Plus de doute, cette fois ! C'est bien notre inconnue… Je la tiens ! Et cet homme, c'est Rinaldo, l'âme damnée de Concini !

– Sois tranquille, continue le duc. L'heure de la vengeance approche. Et si tu m'y aides de toute ton âme vaillante, bientôt, demain, dès ce soir, je serai aidé aussi par quelqu'un que j'attends… un jeune homme, Giselle, beau comme Achille, intrépide comme Ajax, noble comme un Valois… Son père m'annonce son arrivée… Il a dû passer par Orléans, et, comme toi hier, par Étampes et Longjumeau.

– Longjumeau ! balbutie la jeune fille, tandis qu'une ardente rougeur empourpre son front.

Le père a vu cette rougeur, ce trouble soudain. Il a senti sa fille frissonner dans ses bras… Et son cœur se met à battre

d'espoir.

– Oh ! dit-il en tremblant. L'aurais-tu rencontré ? Dieu me donnerait-il cette joie suprême que tu l'aies remarqué ! Parle-moi ma Giselle chérie ! Oh ! si tu savais…

– Eh bien ! oui, mon père, à Longjumeau, j'ai vu et remarqué un jeune homme.

– Vingt ans à peu près, n'est-ce pas ? Fier d'aspect, portant la bravoure sur son front, n'est-ce pas ?

– Oui… oui… bégaie Giselle.

– Un dernier mot, ma fille bien-aimée. Celui que j'attends porte un costume en velours gris perle…

La jeune fille jette un léger cri, et, toute palpitante, répond encore :

– Oui, mon père !

– Sauvé ! Dieu soit loué ! C'est le marquis de Cinq-Mars que tu as rencontré… et remarqué ! C'est celui que je te destinais ! Sauvé, maintenant ! Le dernier obstacle est levé ! Ne m'interroge pas ! Plus tard, tu sauras comment ton union avec le marquis de Cinq-Mars me sauve et assure mon triomphe… Car tu consens à cette union, n'est-ce pas ?… tu l'aimes !…

– Je n'ai vu ce jeune homme qu'un instant, murmure Giselle, dont le sein se soulève. J'ignorais même qu'il s'appelât…

– Cinq-Mars ! Henri, marquis de Cinq-Mars !

– Henri ! balbutie la jeune fille au fond d'elle-même. Il s'appelle Henri !… Tout ce que je puis vous dire, mon père, c'est que je souhaite que l'homme dont je porterai le nom ressemble à celui que j'ai vu !

Le duc d'Angoulême jette un cri de joie puissante. Giselle s'arrache de ses bras, saute légèrement sur son cheval, franchit la grille, et crie de loin :

– Dans une heure, je suis à Versailles. J'attends ceux que vous savez. Ce soir, je suis de retour. À ce soir, mon père !

– Ce soir ! gronde ardemment le conspirateur. Si elle trouve Guise et Condé à Versailles et qu'elle les amène à l'assemblée, ce soir, je suis élu roi ! Car maintenant, toute l'influence du père de Cinq-Mars est à moi ! Ce soir !

Et enivré, il regagna la maison, tandis que Giselle d'Angoulême galope à travers bois en murmurant :

– Le costume de velours gris perle… vingt ans… beau comme Achille, intrépide comme Ajax, noble comme un Valois… c'est lui ! C'est bien celui dont le regard, à l'auberge de Longjumeau, m'a bouleversée !… Il s'appelle Henri… marquis de Cinq-Mars !

II

Léonora Galigaï.

Alors, Rinaldo, embusqué dans les fourrés du bois qui entourait le parc, se leva de son affût :

– Avec qui diable parlait-elle ? grogna l'agent de Concini. Et que se disaient-ils ? Serait-ce un rival ? Hum ! Je n'en parlerai pas. Tout à la joie, monseigneur ! Ce qui est sûr, c'est que c'est bien notre Giselle. Bon. Elle va à un endroit qui s'appelle Versailles, a-t-elle crié. Bon. Elle revient ce soir. Très bon. Le reste est aussi facile que d'ouvrir la porte de la cage pour y enfermer le bel oiseau bleu de nos rêves !

Rinaldo s'enfonça sous bois, retrouva son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, sauta en selle, s'élança ventre à terre, et, sur le coup de midi, rentra dans Paris par la porte Saint-Honoré, et traversa à franc étrier la bonne ville de Sa Majesté Louis XIII, rué en un galop d'enfer, sans s'inquiéter des cris d'effroi ou des clameurs menaçantes qu'il soulevait sur son passage. Et il faut dire que si les cris de terreur étaient provoqués par l'allure désordonnée du cheval fumant et ensanglanté par les éperons de fer, les menaces visaient surtout les couleurs que portait le cavalier et non le cavalier lui-même. Ces couleurs, cette livrée, comme on disait alors sans attacher à ce mot le sens de domesticité qu'il a acquis par extension, cette livrée, donc, devait être bien détestée des Parisiens ; sans doute, elle évoquait de formidables rancunes, car de sombres regards de haine la suivaient, des poings se crispaient et se tendaient, de sourdes imprécations éclataient, et, là où elle apparaissait, l'atmosphère semblait se charger de terreur et d'horreur.

Le cheval, pantelant, à demi fourbu, s'arrêta enfin rue de Tournon, devant l'hôtel Concini, en plein faubourg Saint-Germain, à quelques pas de cette rue de Vaugirard où s'étendaient les jardins de M. le duc de Luxembourg, sur l'emplacement desquels la reine Marie de Médicis faisait alors bâtir un magnifique palais.

Rinaldo monta l'escalier, fendit sans crier gare le flot de courtisans et de solliciteurs qui s'ouvrait docilement devant lui, et, tout haletant, tout couvert de poussière, ouvrit d'une main familière la porte du cabinet où le maréchal d'Ancre, assis à une grande table incrustée de ciselures d'argent, apposait sa signature au bas de quelques parchemins.

À la vue de Rinaldo, Concini se leva d'un bond, et, d'une voix ardente, bouleversée de passion :

– Toi, Rinaldo ! Toi déjà ! M'apportes-tu l'amour ou le désespoir, la vie ou la mort ? L'as-tu retrouvée ? Oh ! mais parle donc !

– Elle est retrouvée ! prononça Rinaldo.

Concini devint très pâle, porta la main à son cœur et chancela en murmurant :

– Béni soit l'ange de ma vie qui me réservait une telle félicité ! Rinaldo, mon cher Rinaldo, demande-moi ce que tu voudras ! Veux-tu être comte, duc, gouverneur ? Retrouvée : Est-ce vrai ? Est-ce que je ne rêve pas ? Ô mon inconnue adorée, dont je ne sais que le nom !... Giselle !... Nom charmant ! Giselle ! Nom chéri que mes lèvres, depuis tant de jours, tant de nuits, prononcent comme dans une caresse de baiser !... Et tu dis... voyons, répète... où ? quand ? comment ?

– Hé ! *per Dio santo !* vous ne m'en laissez pas le temps ! Malepeste ! monseigneur, vous voilà pour le coup bien assassiné !...

Concini devint livide. La peur de l'assassinat était son chancre rongeur...

– Assassiné par les flèches du seigneur Cupidon. J'avoue, *per bacco*, qu'une couronne, un simple tortil de baron ne ferait pas mal sur la porte de mon logis… Vous avez ouvert votre main magnanime, et je me baisse, et je ramasse les miettes de votre magnificence.

– Te tairas-tu, *briccone* ! gronda Concini.

– Je me tais, Excellence !

– Parle ! Où est-elle ?

– À Meudon. La dernière maison du village, à droite, presque en face l'auberge de la *Pie Voleuse*. Hé ! mon cher seigneur, c'est ce coup-ci que nous allons trouver, vous m'entendez bien, trouver la pie au nid…

– Partons ! rugit Concini.

– Attendez donc, par tous les diables ! Quelle ardeur ! Nous avons le temps, vous dis-je. Elle est partie pour un certain hameau qui se nomme Versailles… où prenez-vous Versailles, monseigneur ?

– Je sais, je sais, passe ! Après ! Après, donc, morbleu !

– Après ? Eh bien ! elle doit revenir à Meudon, ce soir. Nous n'avons donc qu'à nous poster sur la route, et…

– C'est bien ! gronda Concini. Prends avec toi Bazorges, Chalabre, Pontraille, Louvignac et Montreval. Qu'ils soient bien armés. Dans une heure, nous partons…

– Oui, ricana Rinaldo, et nous tendons tranquillement notre filet. Mais, ajouta-t-il en baissant la voix, que dira votre illustre épouse légitime ?

– Léonora ! murmura Concini en tressaillant. Oh ! cette femme, Rinaldo ! Cette femme dont la jalousie m'enlace d'un réseau où je me débats comme le lion pris aux rets ! Qu'elle ignore surtout, ah ! qu'elle ignore à jamais jusqu'au nom de celle que j'aime… Elle la tuerait, vois-tu, elle l'empoisonnerait comme elle a empoisonné… tu sais ! Celle-là et d'autres ! Et si l'aqua-tofana épargnait Giselle, c'est que de son stylet, Léonora

lui fouillerait le cœur !

À ce moment, à une porte intérieure qui, par un long couloir, faisait communiquer l'appartement du maréchal avec celui de la marquise d'Ancre, on gratta légèrement.

– Silence ! gronda Concini.

La porte s'ouvrit… une femme parut… Cette femme, c'était l'épouse de Concini, la marquise d'Ancre… Léonora Galigaï !

Celui qui, deux heures auparavant, eût pénétré dans la chambre de toilette de la marquise d'Ancre, l'eût vue assise devant une table encombrée de flacons, pinceaux et brosses : l'attirail compliqué d'une grande coquette. Pourtant, cette femme n'était pas coquette. Son esprit profond et mâle méprisait d'un hautain mépris les colifichets et fanfreluches des parures féminines. Sa pensée aux ailes de vaste envergure, en son vol de vautour, planait au-dessus des inquiétudes qui agitent les autres femmes.

Mais elle était laide !

Difforme, contrefaite, l'épaule gauche renflée, la bouche trop grande, le buste mal d'aplomb sur les jambes, laide enfin, Léonora n'avait pour toute beauté que deux yeux noirs resplendissants d'intelligence, pareils à deux étoiles égarées au fond d'un ciel triste de novembre. C'était cette disgrâce de la nature que Léonora, tous les matins, tâchait de réparer ou d'atténuer par l'application d'un art qu'elle avait étudié comme un général étudie la stratégie.

Laide, soit ! il est des laideurs harmonieuses. Mais que tout au moins sa présence fût supportable à l'homme qu'elle adorait d'un amour exclusif, absolu : son mari !

Et alors, tout cet étalage de coquetterie eût pu sembler touchant. Et alors, on eût assisté à la transformation magique opérée sur cette laideur par une puissante volonté. Peu à peu, les difformités disparaissaient ; les deux épaules s'égalisaient, la taille se redressait, la bouche reprenait des proportions normales, et, dans cet ensemble rectifié, corrigé, rebâti de

toutes pièces, les yeux noirs brillaient d'un éclat plus doux. Léonora était presque belle !

Ce jour-là, lorsqu'elle se fut, non pas regardée, non pas admirée, mais inspectée dans une immense glace – présent et hommage de la république de Venise – elle se tourna vers la suivante favorite qui était initiée seule à ce prodigieux travail de tous les matins :

– Marcella, demanda-t-elle froidement, tu dis que Rinaldo est sur la piste de Giselle d'Angoulême ?

– Je le dis, madame. Je répète qu'on trouvera le duc d'Angoulême et sa fille dans la maison de Meudon que je vous ai signalée. Mais, madame, il n'y a pas encore de mal : M. le maréchal ignore sûrement que celle qu'il aime est la fille du duc d'Angoulême…

Léonora ne l'écoutait plus. Les deux étoiles noires de ses yeux se voilèrent d'une larme qui s'évapora à la fièvre des joues. Elle serra, d'un geste désespéré, ses mains l'une dans l'autre :

– Il l'aime ! Oh ! celle-là, ce n'est pas un caprice ! Il l'aime ! Et moi ! moi ! Pas un regard, pas un sourire ! Malheur sur moi ! et malheur sur elle !

À pas rapides, elle se dirigea vers le cabinet de Concini, parvint à la porte secrète, écouta un instant, puis entra. Concini pâlit. Rinaldo s'éclipsa.

– Concino, dit Léonora en couvrant son mari d'un regard de tendresse, j'ai voulu vous voir avant d'aller au Louvre prendre mon service auprès de la reine Marie. M. de Richelieu sort de chez moi. Il m'a appris des choses fort graves…

– De quoi se mêle ce prêtre blafard ? gronda Concini en fronçant les sourcils.

– Ne vous fâchez pas, mon Concinetto… M. de Luçon nous est dévoué, et c'est encore un service qu'il nous rend.

– Eh ! qu'a-t-il pu vous apprendre ? Qu'on crie fort après

moi, après vous, après les Florentins maudits ? Que le peuple s'exaspère ? Qu'il ne veut plus payer ? Qu'enfin, cela tourne mal pour nous ?… Auriez-vous peur, *cara mia ?*

– Je n'ai pas peur, Concino, dit froidement Léonora. Mais, sachez-le : c'est d'une vaste conspiration qu'il s'agit. Concino, on veut enlever le roi, le déposer, le tuer peut-être, et nous par la même occasion. À la tête de cette conspiration se trouve un homme que vous connaissez, un rude adversaire…

– Son nom ?

– Charles, comte d'Auvergne, duc d'Angoulême… le fils de Charles IX.

Concini tressaillit ; quelque chose comme un sinistre pressentiment pesa sur sa pensée.

– Celui-là, reprit Léonora, dont le visage s'irradia dans l'éclat de ses yeux, celui-là porte au cœur une indestructible ambition. Celui-là n'a eu qu'un rêve dans sa vie : fils de roi, régner à son tour ! Le fils de Marie Touchet, le bâtard de ce pauvre roitelet qui mourut noyé dans le sang, le comte d'Auvergne, duc d'Angoulême, est de la race hardie de ceux qui savent vouloir… et oser ! S'il était à votre place, Concino !

– Que ferait-il donc ? gronda le maréchal, en jetant un profond regard à sa femme.

Léonora se pencha vers Concini, l'enveloppa des effluves de sa pensée secrète, et, d'une voix sourde, murmura :

– Il serait déjà roi !

Le maréchal d'Ancre frissonna, et jeta autour de lui un regard de terreur.

– Voilà l'homme redoutable, continua-t-elle. C'est une âme fortement trempée, un esprit fier et aventureux. Il veut monter à l'Olympe. Et comme les Titans de jadis, il entassera Pélion sur Ossa… à moins qu'il ne se serve de nos cadavres pour marchepied.

– Que faut-il faire ? murmura Concini subjugué, tout pâle.

Un soupir atroce gonfla le sein de Léonora ; puis ses yeux reprirent une mortelle expression de résolution. Elle prononça lentement :

– À la cuirasse de cet homme, j'ai découvert un défaut…

– Et cette faiblesse, c'est ?…

– Le comte d'Auvergne est père !… Oui, cet ambitieux qui s'est si bien gardé contre les embûches n'a oublié qu'une chose : c'est qu'il a un cœur. L'amour paternel nous le livre. Car, vois-tu bien, Concino, pour éviter une souffrance à son enfant, il accepterait la torture ; pour sauver l'enfant, il renoncerait au trône, bonheur, honneur, à tout : même à la vie.

– Je comprends ! dit Concini avec un sourire terrible.

– Que comprends-tu, voyons ?

– Nous nous emparerons de l'enfant. Et Charles d'Angoulême, comte d'Auvergne, se traîne à nos pieds : nous n'avons qu'à lui dicter la loi.

– Oui, gronda Léonora, avec un étrange regard. Mais si le père résiste ?

Entre le mari et la femme, entre ces deux êtres si dissemblables qui ne se touchaient que par le mal, il y eut une minute de silence formidable. Seulement, Concini, d'un pas souple, alla jusqu'à la porte s'assurer que nul n'épiait… Puis il revint à Léonora. À son tour, il se pencha sur elle, et de cette voix étrange du crime en méditation :

– Si le père résiste… s'il n'est pas dans nos mains comme une loque…

– Eh bien ? murmura Léonora dans un souffle.

– Eh bien ! il reste bien au marchand d'herbes du Pont-au-Change, à Lorenzo, quelques gouttes de cette eau qui ne pardonne pas ! Ce sera pour l'enfant !

– Cette fois, dit Léonora avec un calme effroyable, tu as compris ! Ils se regardèrent, leurs visages tout près l'un de

l'autre, tout pareils en ce moment, sous le fard des mêmes pensées mortelles… Et tout à coup, dans un brusque geste de passion, Léonora attira, enlaça la tête de Concini, et violemment, d'un âpre baiser frénétique, l'embrassa sur les lèvres.

– Quel âge, l'enfant ? demanda Concini en reprenant son sang-froid.

– Elle peut avoir dix-sept à dix-huit ans.

– Elle ! Une fille ! balbutia Concini.

– Oui. Qu'importe, d'ailleurs. Concino c'est aujourd'hui même qu'il faut agir. Il faut que demain matin cette fille se réveille ici, en notre pouvoir. Et alors, tu l'as dit, Concino c'est toi qui l'as dit ! Si le père résiste, malheur à l'enfant !

– Ce soir même, j'agirai. Où trouverai-je la fille ? Léonora répondit :

– À Meudon. La dernière maison du village, à droite, en face d'une hôtellerie qui s'appelle l'*Auberge de la Pie Voleuse.*

Concini vacilla sur ses jambes. Il sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête, et le froid des épouvantes se glisser comme un reptile glacé le long de son échine.

– Son nom ? râla-t-il. Le nom de la fille du duc d'Angoulême !

– Giselle ! répondit Léonora Galigaï.

Le maréchal d'Ancre demeura foudroyé, muet d'horreur, incapable d'un geste, d'un mot ou d'une pensée, Léonora Galigaï l'enveloppa d'un dernier regard ; un sourire livide glissa sur ses lèvres ; puis, lente, silencieuse, elle se leva, se retira sans bruit, pareille à un spectre qui rentre dans ses ténèbres…

III

Adhémar de Trémazenc de Capestang.

En la matinée de ce même jour où s'ébauche le drame qui bientôt nous ramènera à l'hôtel d'Ancre, un jeune cavalier d'une vingtaine d'années galopait nonchalamment d'un petit galop flâneur, à quelques lieues de Longjumeau.

Mince, de taille hardie, souple comme un roseau – mais un roseau d'acier – il avait une figure irrégulière et narquoise, belle à sa façon, d'une audace ingénue, d'une témérité qui s'ignore. Ses yeux disaient sa confiance illimitée en son étoile. Il portait avec une crâne élégance un costume en *velours gris perle*, quelque peu râpé : pourpoint, manteau, hautes bottes montantes, chapeau de feutre dont le bord se retroussait en bataille sur une longue plume ondoyante – sans compter une solide rapière à poignée de fer ciselé, forgée par Miranda, de Tolède.

Tout à coup, le cheval s'arrêta devant un large ruisseau : c'était la jolie rivière de Bièvre qui paressait au soleil. Elle longeait à cet endroit l'orée d'une forêt. La route qui franchissait la rivière sur un ponceau situé à une lieu en amont, pénétrait, là, dans la forêt où elle se perdait.

Sur cette route, à vingt pas du ruisseau, était arrêté un carrosse – invisible pour notre jeune cavalier, abrité qu'il se trouvait derrière un opaque rideau de jeunes ormes. Et du fond de la voiture, à travers les frondaisons, une femme guettait le jeune homme qui, à défaut d'autre interlocuteur, bavardait avec

son cheval :

– Ça nous apprendra, mon digne compagnon, à nous appeler Fend-l’Air. À quoi servirait-il de s’appeler Fend-l’Air, s’il fallait passer les rivières sur des ponts, comme tout le monde ? Si nous tombons, nous rebondirons comme Antée ou Centaure. Et si nous nous défonçons quelque côte, du moins notre défaite n’aura-t-elle pour témoins que le soleil et ces fleurs. Hop, Fend-l’Air, hop, hop !…

Le cavalier avait pris du champ. Le cheval s’avançait sur l’obstacle au galop de manège, ramassé, frémissant, secouant de l’écume, se tendant comme un ressort à chaque foulée. Brusquement, l’homme rendit les rênes ; l’animal se rua en tempête ; il eut deux ou trois envolées de poitrail ; puis, les quatre fers étincelèrent ; un bondissement prodigieux dans l’espace ; l’instant d’après, sur l’autre rive, un hennissement de triomphe – et Fend-l’Air, emporté par l’élan, fonça sur la route jusque sous bois, pour aller s’arrêter à quelques pas du carrosse invisible.

– Bravo ! Fend-l’Air ! cria le cavalier en accablant de flatteries l’encolure de la vaillante bête. Bravo ! Merveilleux !

– Merveilleux ! répondit une voix du fond des frondaisons. Le jeune homme se redressa effaré.

– Ouais ! fit-il. Serait-ce ici la demeure du seigneur Écho ?

– Vraiment merveilleux, reprit en se montrant alors la dame du carrosse. Mais à ne pas vouloir suivre la route banale, vous risquez de vous tuer, mon gentilhomme !

– La petite de Longjumeau ! murmura le cavalier. Ce n’était pas la peine de quitter la route pour la fuir !… pour rêver à mon aise à ma belle amazone en velours bleu ! La reverrai-je jamais ! Son regard m’a pénétré jusqu’à l’âme, et…

– Vous ne me répondez pas, monsieur ! fit l’inconnue interrompant cette rêverie.

– La peste soit de l’enragée, pour jolie qu’elle soit ! Excusez-

moi, madame.

Et tout en pestant, le cavalier gratifia celle qu'il appelait la petite d'un grand salut de son feutre. C'était presque une enfant. On lui eût donné quinze ans. Elle était d'une beauté capiteuse, éclatante, avec une physionomie d'étrange hardiesse, des yeux déjà pervers et encore timides.

– Ainsi, reprit-elle, comme vous me le disiez à Longjumeau, vous allez au hasard, c'est-à-dire nulle part ?

– Si fait, madame, fit vivement le jeune homme. Ce hasard, pour le moment, me conduit quelque part, et, s'il faut tout dire, je vais à Paris.

– Moi aussi ! s'écria l'étrange jeune fille en éclatant d'un rire nerveux et dépité. Et, dites-moi, mon cher compagnon de voyage, qu'allez-vous faire, à Paris ?

– Mon Dieu, madame, je vais y faire fortune ! répondit le cavalier avec une belle naïveté.

– Tiens ! Toujours comme moi ! Voyons, faisons-nous route ensemble ? Je puis vous être utile. Je connais du monde à Paris ; par exemple, M. l'évêque de Luçon, qui est bien en cour et à qui je suis fort recommandée. Je lui parlerai de vous.

– Mille grâces, madame. Mais moi aussi je suis recommandé. Et savez-vous à qui ? À l'illustre maréchal d'Ancre en personne ! Et quant à faire route avec vous, ce me serait un précieux honneur que d'escorter votre chaise, mais, comme je vous l'ai dit…

Elle eut un nouvel éclat de rire qui découvrit une double rangée de perles éblouissantes serties dans l'écrin de velours carmin de deux lèvres en fleur.

– Adieu donc ! reprit-elle. En tout cas, écoutez. Je descendrai rue de Tournon, en l'hôtellerie des *Trois Monarques*. Si le hasard qui, paraît-il vous guide, et dirige vos actions, si ce hasard, donc, veut que vous ayez envie de me revoir, venez me demander là… Vous demanderez Mlle Marion Delorme.

* * * *

Notre jeune homme était demeuré à la même place, et déjà le carrosse qui emportait Marion Delorme avait disparu à ses yeux, lorsqu'une voix le tira de sa rêverie. Il releva vivement la tête et se vit en présence d'un tout jeune gentilhomme qui avait fort grand air et montait un superbe rouan pourvu d'un portemanteau. Et ce nouveau venu portait lui aussi, *un costume en velours gris perle.*

– Monsieur, dit-il, voici près de trois minutes que je tourne autour de vous.

– Trois minutes ! C'est bien long ou bien court.

– Ce que j'ai à vous dire sera plus court encore ! fit l'inconnu, qui semblait agité de fureur.

– Parlez donc ! dit notre jeune homme. Seulement, je vous préviens, si court que doive être votre discours, que ma patience sera encore plus courte. Qu'avez-vous à me dire ?

– Ceci : que, à l'auberge de Longjumeau, vous avez parlé à cette jeune fille qui vient de passer ici.

– Vous voulez dire qu'elle m'a parlé.

– L'un ou l'autre me déplaisent également. Et il me déplaît aussi que vous vous soyez arrêté en ce lieu pour lui parler encore.

– Est-ce tout ? grommela le maître de Fend-l'Air en se campant fièrement.

– Non, je veux vous dire encore que vos airs de capitan sont peut-être de mode à la Comédie-Italienne, mais que entre gentilshommes, ils sont d'un goût détestable.

– Monsieur, dit froidement notre aventurier, le capitan de la comédie n'a qu'une épée en bois, tandis que la mienne est en acier trempé, tout à fait capable de faire rentrer dans la gorge des amoureux transis les impertinences qu'ils débitent. Dégainez à l'instant, s'il vous plaît !

– Nous voici d'accord ! fit l'inconnu, qui reprit aussitôt un ton de parfaite politesse. Seulement, mon cher adversaire, j'oserai vous adresser une prière. Je suis fort pressé de courir après cette chaise de poste.

– Bon. Vous voulez du crédit, n'est-ce pas ?… Accordé !

– Vous êtes charmant. Soyez-le donc jusqu'au bout, et venez, dans trois jours me demander à déjeuner. Puis, nous irons nous couper la gorge.

– À merveille. Et où devrai-je vous rejoindre pour vous donner une petite leçon d'escrime.

– Votre dernière leçon. Mais à l'hôtellerie des *Trois Monarques*, rue de Tournon, à Paris. C'est là que nous prendrons rendez-vous pour la petite saignée qui vous soulagera.

– Très bien. Maintenant, dites-moi : moi, je me nomme Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang. Et vous ?

– Monsieur, dit l'inconnu, je m'appelle Henri de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars.

Les deux jeunes gens, d'un seul geste, se découvrirent, laissant pendre très bas leurs chapeaux, et s'inclinèrent jusque sur l'encolure de leurs chevaux.

Puis, se redressant, chacun d'eux exécuta une demi-volte, et ils partirent : le marquis de Cinq-Mars sur la route qu'avait prise le carrosse, le chevalier sur un sentier qui tournait à gauche.

– Bon ! murmura celui qui portait ce nom excessif de Adhémar de Trémazenc de Capestang, me voici avec un duel sur les bras ! Ce n'est pas cela qui m'aidera à me retrouver ! et une sorte d'angoisse l'étreignit à la gorge.

Au bout d'une heure, il se trouva tout à fait égaré. Alors, il s'arrêta au premier bouchon qu'il rencontra, et s'attabla sous une tonnelle, devant une jolie omelette et un cruchon de petit vin blanc.

Le soleil étant un peu tombé, il se remit en selle, et l'hôte, en

venant lui verser le coup de l'étrier, lui indiqua son chemin : il n'avait qu'à suivre la route à travers bois pour arriver au village de Meudon, et de là à Paris.

Le chevalier de Capestang se remit donc en route, rêvant à son duel avec le marquis de Cinq-Mars, rêvant à Marion Delorme, rêvant surtout à l'amazone au costume bleu qui, la veille, à Longjumeau, avait produit sur lui une si profonde impression, enfin, rêvant aussi à cet illustre Concini, à ce maréchal d'Ancre, pour lequel il avait une lettre de recommandation.

Notre aventurier s'aperçut tout à coup que non seulement il se faisait tard, mais encore que sa monture, par caprice, avait pris un sentier qui s'écartait de plus en plus du grand chemin royal. Rassemblant alors ses rênes et faisant entendre un claquement de langue familier à son cheval, le jeune routier se dirigea droit vers le chemin de Paris.

Comme il allait l'atteindre, et qu'il n'en était plus séparé que par un taillis assez épais, il s'arrêta court : là, sur la route, à quelques pas de lui, il y avait un homme et une jeune fille qui, d'une voix basse, échangeaient des paroles violentes. Des paroles qu'il n'entendait pas… Mais à la vue de la jeune fille, Adhémar de Trémazenc chevalier de Capestang, éprouva comme un éblouissement ! Son cœur se mit à battre à grands coups sourds, et une sorte d'angoisse l'étreignit à la gorge.

– Elle ! Puissance du ciel ! C'est elle !

* * * *

L'homme et la jeune fille, tous deux à cheval, étaient arrêtés au milieu de la route, face à face, avec des physionomies violentes comme les paroles qu'ils échangeaient dans un murmure sourd et rapide : passion, cynisme et menace chez lui ; terreur, mépris, haine chez elle.

– Giselle, écoutez-moi, grondait l'homme d'un accent de menace. Écoutez-moi avant qu'il ne soit trop tard ! Et c'est demain matin, que dis-je ! ce soir même qu'il sera trop tard ! Je

puis vous sauver d'un effroyable danger, vous et votre père ! et en échange de mon dévouement…

– Votre dévouement m'est odieux !

– En échange de l'humble amour d'un homme qui vous adore et vous a consacré sa vie…

– Chacune de vos paroles est une insulte !

– Giselle, en échange de ce dévouement et de cette adoration, je ne vous demande qu'un regard moins sévère, une parole… oh ! un seul mot d'espoir !

– Tout ce que je puis faire, c'est de ne pas mettre dans ce regard le mépris que vous m'inspirez ; la seule parole que je puisse vous accorder est celle-ci : « Passez votre chemin, monsieur ! »

Ces paroles se succédaient, se frappaient, se heurtaient, rapides comme les battements d'épée d'un duel à mort.

– Est-ce votre dernier mot ? rugit sourdement l'homme avec une rage concentrée.

– Allez, monsieur ! répondit la jeune fille d'une voix de souveraine dignité.

– Eh bien ! donc, gronda l'homme, livide de fureur et de passion, ne t'en prends qu'à toi-même si l'abîme s'ouvre sous tes pas, si ton père meurt dans le désespoir, et si toi-même tu péris misérablement… car, j'en jure Dieu…

À ces mots, l'homme, comme s'il n'eût pu se contenir davantage, poussa son cheval sur celui de la jeune fille, blanche comme un lis. Et Concino Concini, maréchal d'Ancre leva la main, une main rude de sacripant, pour saisir la fille du duc d'Angoulême ! Elle se renversa en arrière avec un cri d'horreur.

À ce moment, quelque chose d'impétueux, d'irrésistible, quelque chose de semblable à un boulet sortit, jaillit de la forêt, dans un grand bruit de branches fracassées… le cheval de Concini recula dans un écart de terreur sous un choc terrible… une épée longue, large et solide, flamboya aux rayons du soleil

couchant, et la voix du chevalier Capestang tonna :

– Arrière, monsieur le drôle ! Arrière, monsieur l’insulteur de femmes ! Arrière, monsieur l’infâme ! ou par le sang du Christ ta dernière heure est venue !

Giselle, palpitante, eut la soudaine, rapide et prestigieuse vision d’un cavalier qui lui apparaissait comme dans une gloire, un flamboiement de beauté furieuse. Et ce cri de joie, d’espoir, d’orgueil retentit dans son être, au plus profond, au plus secret de son cœur :

– Lui ! Henri de Cinq-Mars !

Blafard, balbutiant, une sueur froide au front, Concini vit à deux pouces de sa poitrine la pointe de la forte rapière. D’une violente saccade, il recula.

– Quel est ce truand de grande route ! bégaya-t-il. Misérable, je…

– Va-t’en ! rugit Capestang.

– Sais-tu bien qui je suis ! l’échafaud ! la potence ! la torture, si…

– Va-t’en ! tonna Capestang. Et cette fois, un si terrible éclair jaillit de ses yeux, une si mortelle décision parut sur son visage, que Concini, devant ce groupe fulgurant que formaient ce cavalier, ce cheval prêt à bondir, cette rapière prête à tuer, Concini sentit le froid de l’agonie pénétrer jusqu’à ses moelles.

– C’est bien ! balbutia-t-il de ses lèvres écumantes de rage, blanches de terreur.

Et il se recula de quelques pas. Le chevalier de Capestang volta, se trouva face à Giselle. Une seconde ils se regardèrent, tremblants tous deux de la même profonde et lointaine émotion dont ils ne connaissaient pas les sources mystérieuses. Il s’inclina devant la jeune fille immobile, pâle, semblable à quelque admirable statue qui se fût animée au souffle d’une pensée d’amour.

– Madame, dit-il avec une infinie douceur, tant que j’aurai

l'honneur de me trouver près de vous en cette circonstance, je vous supplie de ne plus rien craindre…

Elle secoua sa tête charmante, un reflet de fierté nimba son front.

Je ne crains rien, monsieur, mais remercié soyez-vous du fond de mon cœur…

À ce moment, Concini, saisissant un sifflet d'argent suspendu à son cou, gronda une imprécation furieuse. Dans le même instant, le coup de sifflet strident déchira le silence des bois. Et alors, le bruit d'une furieuse galopade se fit entendre.

– Saisissez cet homme ! hurla Concini. Huit ou dix cavaliers se ruèrent sur le chevalier de Capestang. Et Concini lui-même, un rire terrible au coin des lèvres, marcha sur Giselle !… Et, dans un geste de triomphe, il leva la main sur elle. Le jeune homme enveloppa les flancs de Fend-l'Air d'une puissante pression ; l'animal se rua d'un bond furieux ; des cris, des hurlements, des malédictions retentirent ; Fend-l'Air, dans la vivante muraille des assaillants, faisait une trouée, une brèche sanglante, et passait.

Aussitôt, Capestang sautait à terre et, de sa ceinture, tirait un poignard solide. Et, dans le moment précis où Concini allait saisir Giselle, son cheval vacilla, frappé au poitrail, et s'abattit avec un hennissement de douleur. Et il vit Capestang, l'épée à la main, devant la monture de Giselle.

– Garde à vous, monseigneur ! vociférèrent les acolytes de Concini, qui, après le premier moment de stupeur, se jetaient en masse serrée sur le jeune homme.

– Sus ! sus ! Pas de quartier !

– Fuyez, mademoiselle, dit Capestang qui, d'un coup d'épée, écarta le plus avancé.

– Non ! répondit doucement Giselle.

– À mort ! À mort ! hurlèrent les forcenés, fous de rage.

– Vous allez me faire tuer, reprit Capestang qui para un coup

destiné à lui fendre le crâne.

– Prenez-le vivant ! rugit Concini, qui, excellent cavalier, était retombé sur ses pieds.

– Tandis que, seul, je puis m'en tirer, continua le jeune homme. À vous, monsieur ! Vous êtes mort.

Un homme tomba. Deux autres étaient blessés. Concini défaillait de fureur. Et dans ce tumulte, dans le choc et l'éclair des épées, parmi les jurons et les vociférations au centre de ces visages flamboyants, c'était étrange et sublime, c'était digne des épopées homériques, cet entretien paisible de Giselle et de Capestang.

Giselle, pâle comme une morte, se pencha vers le jeune homme au moment où celui-ci déjà tout déchiré, tout sanglant, se redressait après un coup droit.

– Sangdieu ! Mordieu ! Corps du Christ ! – Il a le diable au corps ! – Mort de tous les diables, nous le pendrons ! – Nous l'écorcherons vif !

– Mademoiselle, râla Capestang, si vous restez une minute de plus, je suis mort !

– Adieu donc, murmura-t-elle, adieu. Peut-être ne vous reverrai-je jamais, mais vous vivrez là, tant que je vivrai.

La jeune fille plaça la main sur son sein palpitant, et Capestang se sentit frémir jusqu'à l'âme. Dans le même instant, Concini jeta un hurlement. Giselle, piquant son cheval, disparaissait dans un galop effréné.

– Sus ! sus ! Arrêtez-la ! Rinaldo, mille écus, si tu la rattrapes !

– À nous deux, Fend-l'Air ! cria Capestang. D'un bond, il fut en selle. D'un autre bond il fut au milieu du chemin. Rinaldo et ses compagnons, enchantés peut-être de s'éloigner d'un si rude jouteur, se précipitaient à la poursuite de Giselle.

– On ne passe pas ! tonna Capestang.

Il n'avait plus qu'un tronçon d'épée à la main ; le sang lui coulait d'une épaule, et d'un bras, et d'une estafilade au cou ; il était déchiré, hagard, hérissé, flamboyant d'une sorte de folie ; les rayons du soleil filtrant à travers les feuillages le nimbaient d'or, et, dans ce nimbe fulgurant, son profil maigre se détachait en médaille, sa fine silhouette, campée sur la formidable silhouette de Fend-l'Air, prenait une attitude épique. Il fût mort, là, dans cette minute, sans s'apercevoir qu'on le tuait. Les blessures, il ne les sentait pas. Le sang, il ne le sentait pas. Il vivait un rêve fantastique et terrible.

– Place ! Place ! rugirent les cavaliers.

Et ce fut alors une de ces rapides visions comme en engendre la fièvre. Fend-l'Air, le gigantesque Fend-l'Air, l'apocalyptique Fend-l'Air, comme pris de vertige et de délire, tenait toute la route en ses bondissements prodigieux ; il était ici, il était là : il détachait de formidables ruades ; il pointait, plongeait, se dressant tout debout, voltait, virevoltait, face en avant, face en arrière, écumant, hennissant, se secouant, s'ébrouant… non, non ! pas moyen de passer… on ne passe pas ! Un cheval tomba, le poitrail fracassé d'une ruade… On ne passe pas ! Un autre s'abattit, le genou brisé… le soleil plongeait à l'horizon, des imprécations énormes fusaient, jaillissaient, bondissaient, et toute cette scène frénétique était dominée par la voix plus frénétique de Capestang : « On ne passe pas ! »

Cela dura trois minutes. La plupart des hommes de Concini étaient démontés ; trois ou quatre gisaient sur la route ; les autres reculèrent… Capestang était vainqueur, Giselle avait disparu depuis longtemps. Concini prit sa tête à deux mains et pleura. Son regard de flamme un instant suivit le jeune aventurier, qui s'éloignait d'un bon trot.

– Ah ! murmura-t-il alors, dix ans de ma vie pour te tenir, te manger le cœur, te brûler à petit feu, et jeter tes restes aux chiens !

– Je m'en charge ! fit près de lui la voix de Rinaldo. Je vous

retrouverai ce fou furieux, monseigneur, et, quant à la petite… tout n’est pas perdu ! Souvenez-vous de Meudon !

IV

Le château enchanté.

Le soir venait ; les masses d'ombres s'élargissaient au fond des bois. Sur la route blanche, Fend-l'Air trottait, le nez au vent, le genou haut, la queue en panache. Le chevalier de Capestang, déchiré, poudreux, sanglant, la tête fiévreuse, impuissant à coordonner les mille pensées qui s'entrechoquaient dans son imagination exorbitée, tout hérissé, tout grondant, tout tumultueux encore de ce rêve étrange qu'il venait de vivre, de cette bataille où il avait senti des forces inconnues se déchaîner en lui, le chevalier, donc, laissait aller sa monture n'ayant plus qu'une idée claire :

Aller trouver dès le lendemain le tout-puissant personnage auquel il était recommandé : Concino Concini, maréchal d'Ancre ! Lui raconter l'algarade, entrer à son service, et s'en faire un protecteur tout-puissant.

– Car, se disait-il, l'homme que j'ai attaqué est évidemment très haut placé, quelque prince, peut-être. J'ai entendu ses gens lui donner du monseigneur ! Aïe ! pauvre Capestang, si tu n'obtiens une sauvegarde de l'illustre maréchal d'Ancre, je ne donnerais pas une demi-pistole de ta peau ! À Paris, vite, à Paris ! Hop, hop, Fend-l'Air !

Mais en arrivant aux premières maisons de Meudon, comme la nuit tombait, il se sentit si faible par la perte de son sang qu'un brouillard s'étendit sur ses yeux ; il comprit qu'il ne pouvait aller plus loin. Il avisa une auberge, y entra, installa Fend-l'Air devant une mangeoire de l'écurie et se fit donner une chambre. Celle où on le conduisit était un cabinet qui donnait

sur la route. Cependant, après avoir fait l'éloge de la chambre et de l'hôtellerie, l'hôtesse qui examinait avec inquiétude les vêtements en lambeaux de l'aventurier, ajouta :

– Excusez-moi, mon gentilhomme, mais à l'auberge de la *Pie Voleuse*, nous sommes dans l'habitude de faire payer d'avance.

Vivement, le chevalier chercha sa bourse… pauvre bourse qui contenait une vingtaine de doubles pistoles, toute sa fortune. Si maigre que fût cette bourse, elle ne l'était pas au point d'être introuvable. Or, Capestang ne la trouva pas : il l'avait perdue pendant la bagarre ! Il pâlit un peu, puis rougit, puis pâlit encore.

– Ma bonne dame, dit-il, les harnais de mon cheval vous serviront de gage si d'ici demain je n'ai pas trouvé la bourse qui était dans cette poche et qui n'y est plus.

La patronne de la *Pie Voleuse* sortit sans faire d'observation, mais aussi sans demander à son hôte ce qu'il voulait boire ou manger. Et Capestang fût mort sur place plutôt que de demander maintenant un morceau de pain et un verre d'eau. Il traîna l'unique fauteuil de la chambre jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit dans l'espoir que les brises nocturnes rafraîchiraient son front brûlant. À ce moment l'hôtesse, qui peut-être écoutait derrière la porte, se montra et dit :

– J'ai oublié de vous recommander de ne pas vous attarder à la fenêtre, à cause de la maison d'en face qui est hantée. On y voit apparaître une dame blanche. On y entend des gémissements, bien que le logis soit inhabité peut-être depuis cinquante ans. Enfin, bref, cela porte malheur de regarder la nuit cette demeure. Bien que vous soyez sans argent, je fais mon devoir en vous prévenant. Bonsoir.

La revêche hôtesse disparue, après cet étrange avertissement, Capestang haussa les épaules et, près de la fenêtre, s'allongea dans le fauteuil en grommelant :

– J'ai l'enfer dans le gosier et l'estomac dans les talons. Mordieu, que j'ai soif ! Et faim !… Qui pouvait être ce

seigneur ?… Morbleu, que j'ai donc soif !

Il secoua la tête et leva les yeux vers les étoiles qui, de là-haut, le regardaient doucement. Puis ses yeux, machinalement, redescendirent sur terre et se posèrent sur une masse confuse qui se dressait de l'autre côté de la route ; la mystérieuse maison qu'au dire de l'hôtesse, il était dangereux de regarder la nuit !

L'un après l'autre, les bruits de l'hôtellerie se turent, les rares lumières du bourg s'éteignirent, ce majestueux silence de la nature endormie dans les ténèbres pesa sur toutes choses ; la faim, la soif, la fièvre tourmentaient le jeune homme ; dans sa tête endolorie, des images estompées, imprécises, passèrent, rapides et muettes ; le seigneur inconnu qu'il avait attaqué, la jeune fille qu'il avait défendue, le jeune marquis de Cinq-Mars, Marion Delorme et même la dame blanche du logis hanté se mêlèrent dans ses rêves fiévreux… Capestang s'était endormi, là, dans ce fauteuil, près de la fenêtre ouverte…

Un grand cri, tout à coup, déchira ce profond silence et réveilla le chevalier, qui se dressa, l'oreille tendue. À ce moment, l'horloge du clocher se mit à sonner, et Capestang compta les coups graves du bronze.

– Minuit ! murmura-t-il. Je rêvais que j'entendais un cri. Allons, il est temps que je me…

Une plainte étouffée l'interrompit… une succession de plaintes… des appels sourds… un bruit de lutte… des gémissements…

La tête en feu, les yeux hagards, la sueur au front, Capestang écoutait ces rumeurs.

– Oh ! murmura-t-il, est-ce que vraiment la maison d'en face est hantée ! Oh ! mais on dirait qu'on tue, qu'on égorge, là-dedans ! Oh ! ces plaintes qui me déchirent le cœur !

Capestang en parlant ainsi, enjambait l'appui de la fenêtre. D'un coup d'œil, il mesurait la distance qui le séparait du sol… Il y eut dans la nuit noire la chute rapide d'une ombre, puis un

bruit mat : Capestang venait de sauter !… D'un bond, il fut à la porte de la maison mystérieuse et, du pommeau de l'épée, se mit à frapper rudement. Une dernière plainte lui parvint, lointaine, étouffée. Puis le silence régna, mystérieux, indéchiffrable, et Capestang n'entendit plus que les longs échos funèbres éveillés dans la maison par les coups qu'il frappait sur la porte.

– Je saurai ! fit-il. Je saurai ce qui se passe là-dedans. Par la mère qui me mit au jour ! Je ne sais si c'est la faim, ou la soif, ou le délire, mais j'enrage de curiosité.

En parlant ainsi, le jeune homme s'était mis à longer la façade de la maison puis, son tronçon d'épée à la main, il courut le long d'un mur qui, brusquement, s'enfonçait à travers champs ; au bout de cinq minutes de cette course, il parvint à un endroit où le mur s'était éboulé : il y avait là une sorte de brèche ; il la franchit.

À ce moment, la lune monta par-dessus la cime des arbres et éclaira ce décor de ses rayons bleuâtres, dont les coulées passaient entre les masses de feuillage et jetaient des reflets fantastiques. Capestang vit qu'il se trouvait dans un parc. Au fond, vers la route, il apercevait la face d'arrière de la maison hantée.

Ce logis avait un aspect seigneurial. C'était une façon de castel construit dans ce goût charmant de la Renaissance. Le parc qui l'entourait était immense. Mais la maison semblait à demi ruinée, rongée par le temps ; mais le parc était touffu comme la chevelure inculte de quelque Polyphème.

Capestang se sentait attiré comme par une force magnétique vers ce logis. Écartant d'une main les ronces qui le frappaient au visage et, pareils à des génies défendant l'entrée du château enchanté, le saisissaient aux jambes, tenant de l'autre main son tronçon d'épée, il monta le perron, et, palpitant, étonné, pénétra dans un vestibule éclairé faiblement par une lampe suspendue au plafond.

– Où suis-je ? murmura-t-il. Est-ce la fièvre qui me

transporte dans une illusion de rêve ? Ce doit être le château de quelque princesse enchantée ? la dame blanche dont parlait mon hôtesse ?

Au fond du vestibule, un escalier commençait. Capestang se mit à monter. En haut, il s'arrêta dans une grande belle salle, et, le cou tendu, écouta le silence. Alors, d'une voix forte, il cria :

– Holà ! N'y a-t-il donc personne ici ? Qui a crié ? Qui a appelé au secours ? Voici le secours ! Nul ne répondit. Le silence demeura profond.

Rapidement, le jeune homme parcourut diverses salles dont toutes les portes étaient ouvertes, et bientôt il fut convaincu qu'il se trouvait seul dans la mystérieuse maison.

– Il paraît que j'arrive après la bataille ! fit-il. Ou plutôt, est-ce que ces cris, ces plaintes de tout à l'heure ne seraient que des imaginations ?… J'ai rêvé, pardieu ! Je m'étais endormi, et j'ai fait ce songe qu'il se commettait ainsi un crime… Oh ! qu'est cela ?

Capestang venait d'entrer dans une pièce assez vaste où il n'y avait aucun meuble. Seulement, aux quatre murs étaient accrochés de nombreux costumes complets, depuis les feutres – tous pourvus de la même plume rouge – jusqu'aux bottes, toutes en cuir fauve. Il y avait là de quoi habiller cinquante hommes.

– Est-ce donc ici la friperie diabolique des gnomes et lutins ? Beaux costumes !… Que ne suis-je un de ces farfadets auxquels ils sont destinés ! (*Capestang s'approcha et décrocha un manteau.*) Superbe manteau de velours, bien fourré de soie ! Bah ! le mien n'est doublé que de toile bise, mais je t'aime mieux, mon vieux manteau, compagnon fidèle des heures de pluie et de bourrasque… Quant à ce pourpoint (*il décrochait le pourpoint en question*), j'avoue qu'il est intact, que dis-je ! tout neuf, tandis que le mien porte autant d'entailles qu'en pouvait porter celui de Roland quand ce héros mourut à Roncevaux, ainsi que je l'ai lu parmi ces fabliaux et chansons de gestes que possédait madame ma mère. Je regrette que ce pourpoint ne soit pas à

moi.

Capestang poussa un soupir, raccrocha le vêtement, qui était élégant et solide, tel qu'il convient à un gentilhomme partant pour quelque expédition, puis il le décrocha de nouveau et tomba dans une méditation admirative.

– Je ne me souviens pas, dit-il, avoir jamais porté un pourpoint neuf ; ceux que me confectionnait madame ma mère étaient taillés dans les vieux pourpoints du chevalier mon digne père. C'est curieux. Tous ces pourpoints se ressemblent. Et si j'en essayais un ? Où serait le mal ? Il me semble qu'on doit éprouver quelque émotion à se draper de neuf. Émotion précieuse que je ne connais pas encore…

Cinq minutes plus tard, après deux ou trois essais, le jeune homme avait revêtu l'un des pourpoints ; il lui seyait à merveille. Religieusement, il accrocha son vêtement troué, déchiré, à la place de celui qu'il venait de prendre.

– Ah ! on respire, là-dedans ! Il me paraît que je vaux vingt pistoles de plus. L'émotion est assez agréable… Si je continuais, pour voir ?

D'essai en essais, d'émotion en émotion, Capestang se trouva bientôt habillé de neuf depuis le feutre à plume rouge jusqu'aux bottes de cuir fauve montant au-dessus des genoux.

– Je remettrai tout cela en place, en m'en allant, fit-il. Pour quelques minutes, je veux pouvoir regarder dans un miroir ma propre image ainsi parée. Non, Capestang tu n'es plus toi. Tu n'oseras pas te reconnaître. Et tu te salueras comme un prince. Un prince ? ajouta-t-il avec un sourire dépourvu d'amertume, mais non de mélancolie… pauvre, sans sou ni maille, gueux comme le Job des Saintes Écritures, puisque j'ai perdu ma bourse, je n'ai pas même de quoi apaiser la faim et la soif dont l'une me tenaille le ventre et l'autre m'assassine la gorge…

En parlant ainsi, le chevalier ouvrait une deuxième porte. Il demeura ébahi, les yeux arrondis par l'admiration, émerveillé, les narines dilatées. Simplement, il répéta :

– Oh ! oh ! Qu'est cela ?

Cela ? C'était une table toute servie pour quatre convives, dont les quatre sièges étaient disposés autour d'un pâté encore revêtu de sa croûte dorée, d'un beau chapon flanqué de bécassines, d'autres succulentes victuailles et de nombreux flacons de panse et de fumet vénérables.

– Sûrement, dit Capestang, on attendait ici un prince. Toute la question est de savoir si je puis décemment à mes propres yeux passer pour le prince attendu. Et pourquoi pas, puisque j'en porte le costume ? Et je puis ajouter que j'ai en ce moment l'estomac d'un roi, si toutefois les rois ont royalement faim. Ce siège n'était peut-être pas pour moi. Mais puisqu'il est inoccupé… et encore, je ne prends qu'une place sur quatre. Ainsi ferai-je de ce pâté.

Tout en parlant, il s'était assis et se carrait dans l'un de ces beaux fauteuils. Déjà, il enfonçait le couteau dans le pâté, qu'il partagea scrupuleusement en quatre parties égales. Puis il attaqua le poulet, dont il eut soin de ne prendre qu'un quart : il y avait huit flacons sur la table, il en but deux seulement. Vers deux heures du matin, Capestang ayant achevé ce repas qui, s'il ne tombait pas du ciel, n'en venait pas moins au meilleur moment, Capestang, donc, commençait à voir la vie en rose, et à trouver que le métier de prince dans les châteaux enchantés était un charmant métier. Il se leva donc en fredonnant une chanson de pays, et s'approcha d'une superbe cheminée contre laquelle était déposée, debout, une belle et solide rapière. Capestang, le bon vin aidant, vivait dans le rêve : il sourit et ceignit la rapière.

– Elle était là pour moi, c'est sûr ! pensa-t-il très sincèrement.

Il n'en était plus à s'étonner pour une simple rapière, après avoir trouvé costume complet et succulent dîner. Mais aussitôt, et pour la troisième fois, il murmura en modulant un sifflement d'admiration et, écarquillant les yeux :

– Oh ! oh ! oh ! Qu'est cela ?

Cela, c'était une bourse au ventre arrondi, dont il versa le contenu sur la cheminée ; elle contenait deux cents pistoles. Près de la bourse, il y avait une feuille de parchemin et une écritoire. Capestang devint grave. Une minute il demeura plongé dans une sorte de stupéfaction. Puis, avec le geste de se décharger de pensées gênantes, il se mit à compter quarante pistoles et les engouffra dans sa poche. Saisissant alors une plume, debout devant la haute glace de la cheminée, le marbre lui servant de support, il traça ces mots sur le parchemin :

« Moi, Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, j'offre mes remerciements à la dame de ce château, et déclare lui avoir emprunté :

1° Un costume complet de cavalier ;

2° un dîner exquis ;

3° quarante pistoles.

Pour le costume, je lui rendrai dix costumes dès que j'aurai fait fortune ; pour le dîner, un bouquet de fleurs rares ; pour les quarante pistoles, vingt doubles pistoles ; pour le charme de cette hospitalité mystérieuse, je lui engage ma vie… »

Capestang signa cette reconnaissance de dette si étrangement formulée, mais profondément sincère. Libre dès lors de tout souci vis-à-vis de ses hôtes inconnus, puisqu'il s'engageait à rembourser, il s'examina dans la glace avec une certaine complaisance. À ce moment, un frisson le secoua tout entier. On a pu voir que ce jeune homme était brave. Mais ce qu'il voyait sans doute devait être effrayant, car il pâlit et demeura les yeux fixés avec stupeur – avec terreur ! – sur cette glace qui lui renvoyait une image soudain apparue dans cette salle… une femme… toute vêtue de blanc… le visage livide… le sein empourpré par une tache sanglante !

Et cette spectrale apparition rivait sur lui des yeux étranges, hagards, sans expression humaine ! Ce pouvait être une morte sortie du tombeau ! Ce pouvait être un fantôme… Et c'était effrayant comme une illusion de délire ou de suggestion de

l'enfer !

Il la voyait dans la glace, immobile, blanche, roide comme un fantôme. Il la voyait arrêtée dans l'encadrement de la porte, effrayante avec cette tache rouge au sein, tache de sang, peut-être. Il la voyait, et il demeurait pétrifié, les cheveux hérissés. Il murmura :

– C'est la dame blanche signalée par mon hôtesse. Je suis dans une maison à spectres. C'est indubitable. Eh bien ! me voici en jolie posture, moi, voyons si je me souviendrai quelque prière, de celles que m'enseignait ma mère.

Capestang, dans toute la sincérité de son âme, se mit à balbutier :

– Pater noster… qui es… in… in quoi ? Voyons… qui es in… j'y suis : cœlis !

Un éclat de rire le fit vaciller. Mais presque aussitôt, cette première impression de superstitieuse épouvante s'évanouit tant le rire de la dame blanche était douloureux, humainement douloureux. Capestang se retourna alors, et vit que cette femme blessée au sein de quelque coup de poignard se retenait au mur pour ne pas tomber. Elle allait mourir peut-être ! Et pourtant elle riait !

– Madame, dit Capestang qui s'avança vivement en essuyant la sueur de son front, daignez me pardonner la faiblesse indigne qui m'a saisi à votre apparition, alors que j'eusse dû me précipiter pour vous soutenir, vous secourir…

En même temps, il avait saisi l'inconnue dans ses bras et la portait jusqu'à un fauteuil.

– Êtes-vous gravement blessée ? reprit-il. Était-ce vous qui, tout à l'heure, appeliez au secours ? Hélas ! je vois que je suis arrivé trop tard… Dites… puis-je…

– Charles est parti, murmura l'inconnue. Adieu mon amour et ma jeunesse !

Le jeune homme demeura interdit. Alors seulement il

remarqua que les admirables yeux bleus de la dame blanche étaient hagards. Il remarqua que ses cheveux étaient d'un beau blanc d'argent, et pourtant c'est à peine si ce visage demeuré adorablement jeune portait trente ans.

– Et elle ! continua l'inconnue en se tordant les mains avec désespoir. Ils me l'ont enlevée. Courez ! oh ! courez, qui que vous soyez ! Sauvez-la !...

– Qui, elle ? s'écria Capestang, violemment ému. Qui faut-il sauver ? De grâce, madame, disposez de moi... Qui êtes-vous ? Qu'est-il arrivé ?...

La dame blanche parut tout à coup oublier tout désespoir.

– Qui suis-je ? fit-elle d'une voix douce et chantante, voilée d'une indicible mélancolie : mon nom est celui d'une humble fleurette des bois : on m'appelle Violetta... Ne connaissez-vous pas l'histoire de Violetta, de la pauvre petite violette aimée jadis, il y a bien longtemps... oh ! aimée, voyez-vous, par celui qu'elle adorait. Et savez-vous bien que celui-là était un fils de roi ? Fugitives amours ! Cela se passait sous le règne de notre sire Henri troisième, lequel était l'oncle de mon bien-aimé. Comme c'est loin, ce temps d'héroïsme, d'éclatante jeunesse, et d'amour radieux, d'amour pareil aux aurores de pourpre et d'or qui se lèvent dans les ciels purs... Et c'est fini ! Charles ne m'aime plus... le ciel pur s'est assombri, la violette est brisée. Pauvre petite fleur, achève de te faner !

Elle disait ces choses avec une infinie tristesse et d'un accent si doux que le chevalier de Capestang avait envie de pleurer.

– Madame, dit-il en s'inclinant respectueusement devant ce malheur vivant, je devine de telles douleurs dans votre vie que toute consolation venant de l'inconnu que je suis à vos yeux serait vaine, mais...

– Silence ! interrompit celle qui se nommait Violetta.

– De grâce, madame...

– Est-ce le nain ? murmura-t-elle en tremblant. Est-ce

l'affreux nain, le sorcier d'Orléans ? Est-ce lui qui ouvre la fenêtre ? Non, non, ce n'est pas lui, cette fois ! Mais qui ?

En même temps elle se redressa, prêta l'oreille, une affreuse angoisse bouleversa son charmant visage, et elle bégaya :

– Tais-toi, ma fille ! Ils n'oseront venir te chercher ici et t'arracher aux bras de ta mère ! Oh ! les infâmes ! Les voici qui montent ! À moi ! À moi ! Charles ! Charles ! On tue ta fille ! notre enfant !

– Madame… de grâce… ne craignez rien…

La dame blanche jeta un grand cri, un cri d'agonie, une de ces lamentations d'épouvante comme Capestang les avait entendues de sa fenêtre, et elle se mit à fuir. Le chevalier voulut s'élancer sur ses traces ; il la rejoignit au bas d'un escalier, et là, il fut cloué sur place par cet étrange et douloureux éclat de rire de tout à l'heure. L'inconnue, Violetta, puisqu'elle même s'appelait ainsi, s'était arrêtée, elle se retournait, elle étendait les bras, elle fronçait le sourcil, elle râlait :

– Que faites-vous ici ?… Je vous défends de me suivre ! Nul ne doit pénétrer dans ma retraite ! Nul, entendez-vous ! Oh ! si vous êtes ce que vos jeunes traits indiquent, si un cœur de gentilhomme bat sous ce pourpoint, allez…

– Mais vous êtes blessée, laissez-moi au moins vous…

– Votre parole, interrompit solennellement Violetta. Je veux votre parole que vous ne me suivrez pas ! que vous n'entrerez jamais plus ici à moins que je ne vous appelle !

– Madame… par pitié pour vous-même…

– Votre parole ! fit la dame blanche avec une fébrile impatience. Êtes-vous homme d'honneur ? Est-ce une épée que vous portez ? Oh ! les jeunes hommes de ce temps ont-ils donc oublié les vieux principes de chevalerie ? Votre parole, vous dis-je !

Le chevalier s'inclina profondément et prononça :

– Vous l'avez, madame. Qui que vous soyez, si étranges que

soient les circonstances, malgré votre blessure, malgré le désordre que je devine en votre pensée, pauvre femme, et je n'oserais vous parler ainsi si je n'étais pas sûr de ne pas être compris, oui, ajouta-t-il fièrement, malgré tout, il ne sera pas dit qu'une dame aurait fait en vain appel à l'honneur d'un Capestang.

– C'est bien, dit majestueusement Violetta, je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous.

Capestang allait lui demander où et comment elle l'appellerait, puisqu'elle ne le connaissait pas, puisqu'elle ne savait pas où il allait. Mais déjà, la dame blanche montait l'escalier lentement, sans se retourner, et bientôt elle disparut, s'évanouit dans l'ombre d'un corridor, silencieuse comme une apparition de songe. L'esprit éperdu, Capestang s'élança au-dehors, traversa le parc, retrouva la brèche, courut à l'auberge de la *Pie Voleuse*, et se mit à frapper à la porte à tour de bras.

V

Les plumes rouges.

À la grande surprise de Capestang, la porte s'ouvrit instantanément. Sa surprise devint de la stupéfaction quand il vit que cette porte lui avait été ouverte non par un valet endormi, mais par un alerte gentilhomme. Et cette stupéfaction elle-même tourna à la sensation de cauchemar lorsque dans ce gentilhomme, il reconnut le jeune Henri de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, avec qui, sur les bords fleuris de la Bièvre, à propos de Mlle Marion Delorme – ou plutôt hors de propos – il avait eu querelle. Instinctivement, et avant d'entrer, le chevalier rabattit son feutre sur ses yeux et, d'un pan de son manteau, dissimula son visage.

En effet, chose bizarre, inexplicable, c'était bien le marquis de Cinq-Mars, qu'il voyait, et il se demandait s'il ne se trouvait pas en présence d'un sosie, d'un autre lui-même, d'une parfaite copie de Capestang ! Il portait un manteau violet : Cinq-Mars se drapait dans un manteau violet de même forme ! Il avait revêtu un pourpoint et des hauts-de-chausses de velours gris fer : Cinq-Mars portait des hauts-de-chausses et un pourpoint gris de fer ! Il avait parfaitement remarqué la forme de son feutre orné d'une plume rouge : Cinq-Mars était coiffé du même feutre à plume rouge !

– Or çà ! songea le chevalier en entrant, je vis en pleine magie, je nage dans de la fantasmagorie. Je sens le sorcier. Je sens le fagot. Je brûle, ou Dieu me damne !

– Vous arrivez bien tard ! fit Cinq-Mars.

– Ah ! ah ! se contenta de grogner Capestang.

– Enfin ! Vous connaissez le chemin, n’est-ce pas ?

– Heu !…

– À votre gauche, au bout du couloir. Allez vite. On vous attend. Et nous avons encore deux retardataires.

– Oh ! oh !

– La séance est commencée depuis une heure. À propos, ce n’est pas pour vous retenir, monsieur, mais vous avez le signe à l’épée, n’est-ce pas ?

– Parbleu ! À tout hasard, Capestang sortit de dessous son manteau son épée, sur la poignée de laquelle Cinq-Mars jeta un rapide coup d’œil.

– C’est bien, dit le jeune marquis. Allez vite.

– Je veux que le diable me torde le col ou m’étripe si je ne suis pas destiné à me heurter cette nuit à tous les genres de folie possibles et impossibles, grommela Capestang en s’éloignant dans le couloir qui lui avait été indiqué.

Au bout du couloir, Capestang ouvrit une porte et se trouva dans une salle déserte. Mais du fond de cette salle, de derrière une autre porte, lui arriva alors un bruit confus de voix. Le cœur battant, il s’approcha. Devant la porte, il s’arrêta.

– Écouter à la porte ? murmura-t-il. Fi ! ce serait œuvre de laquais. Entrer ? c’est risquer de me faire tuer. Car, de toute évidence, les gens qui sont là ont quelque formidable secret à garder. M’en retourner ? Ce serait me livrer à tous les aiguillons de la curiosité, et j’en deviendrais enragé, je me connais. Laquais ? Tué ? Enragé ? Lequel des trois pèse le moins ?… J’entre ! Arrive qu’arrive !

Dans la pièce où il pénétrait ainsi, une vingtaine de personnages étaient assis. Ils étaient tous porteurs des mêmes costumes, pourpoint gris de fer, manteaux violets, feutres gris à plumes rouges. Trois de ces hommes qui occupaient des fauteuils placés sur une sorte d’estrade basse paraissaient présider cette assemblée.

Au moment où le chevalier entra, toutes les têtes se tournèrent vers lui, puis, sans que cette entrée eût paru provoquer de surprise, l'assemblée se remit à écouter l'un des trois hommes qui parlait avec une sorte d'emphase dans la parole, l'attitude et le geste.

Capestang remarqua que la plupart de ces gens étaient masqués. Il remarqua que nul ne s'étonnait de son arrivée. Il remarqua qu'on ne lui demandait pas son nom. De toutes ces remarques, il conclut que les personnages rassemblés ne se connaissaient pas entre eux et que le costume seul ainsi que le mystérieux signe à l'épée suffisaient. Il salua donc gravement, s'assit et fit comme les autres, c'est-à-dire qu'il écouta ou du moins il voulut écouter : mais juste à ce moment, l'homme terminait son discours. Un tonnerre de bravos salua cette fin d'un discours que Capestang n'avait pas entendu. En revanche, il entendit ses voisins crier à tue-tête.

– Vive le comte d'Auvergne, duc d'Angoulême ! VIVE CHARLES X !

Et tout aussitôt les mêmes voix répétèrent ce cri qui fit frissonner Capestang :

– Vive notre roi Charles dixième !

– Charles X ! murmura le jeune homme. Et notre sire Louis XIII, qu'en fait-on ? Il n'est pas mort, que je sache !

Charles d'Angoulême comte d'Auvergne rayonnait. Capestang l'examina, le pesa pour ainsi dire d'un coup d'œil. C'était un homme d'environ quarante-six ans, les tempes grisonnantes, la figure très belle, l'œil audacieux, le sourire amer ; il était de haute taille, mais aussi d'élégante allure. Son visage avait cette pâleur de peau des gens qui ont passé de longues années au fond des prisons ; et, en effet, il y avait à peine un an que le fils de Charles IX venait de s'évader de la Bastille, où Henri IV l'avait fait jeter pour se débarrasser de ses conspirations.

Pendant que le duc d'Angoulême rayonnait, ses deux voisins

de droite et de gauche souriaient d'assez méchante humeur.

– Qui sont ces deux-là ? se demanda Capestang. Des chevaliers de la Triste-Figure ?

Et comme pour répondre à cette question muette, celui qui était assis à droite du comte d'Auvergne se levait et disait :

– Moi, prince de Joinville, duc de Guise, malgré les droits incontestables de la maison de Lorraine au trône de France, droits établis par mon illustre père Henri le glorieusement balafré. Je déclare m'incliner devant le choix que viennent de faire les gentilshommes ici présents, et, à mon tour. Je crie : « Vive Charles X ! »

– Le duc de Guise ! murmura Capestang. Mordieu ! Je suis en opulente compagnie… opulente ou insensée… les deux, sans doute ! À moins que tout ceci ne soit un rêve !

Celui qui était assis à la gauche du comte d'Auvergne se levait alors, et, un peu pâle, les lèvres serrées par l'envie, prononçait par l'accent contraint des paroles que Capestang écouta en songeant :

– Hum ! on dirait que chaque mot lui déchire la gorge… Il va avaler sa langue !

– Moi, disait celui qui parlait si à contrecœur, moi, Henri II de Bourbon, prince de Condé, bien que je sois de la famille royale, bien que mon écu porte les trois fleurs de lis, je ratifie le choix qui vient d'être fait, et salue M. le duc d'Angoulême pour notre roi légitime.

– Le prince de Condé ! murmura Capestang. Décidément, je suis en royale société. Si cela continue, il me semble qu'il va me pousser une couronne sur la tête, à moi aussi !

La tempête d'applaudissements provoquée par les déclarations du duc de Guise et du prince de Condé s'apaisa soudain ; le duc d'Auvergne venait de faire un geste, et s'était avancé d'un pas en avant de son fauteuil. Et vraiment il avait haute mine et royale allure.

– Messieurs, dit Charles, comte d'Auvergne, et duc d'Angoulême, les paroles qui viennent d'être prononcées par mes illustres cousins le duc de Guise et le prince de Condé portent le dernier coup à l'autorité de ce roitelet que tous nous jugeons indigne de régner sur la première noblesse du monde. Mon cœur enivré de reconnaissance crie merci au très noble fils de Lorraine. L'épée de connétable, quand je serai sur le trône, ne saurait être portée par un plus digne. Et à ce titre de connétable de nos armées, il conviendra d'ajouter celui de lieutenant général de notre royaume.

Un murmure flatteur accueillit cette nomination, car c'en était bien une. Guise salua d'un air froid. Il était évident qu'il avait espéré autre chose de cette assemblée.

– Quant à mon illustre compétiteur le prince de Condé, continua le prince d'Auvergne, il me semble que rien ne saurait mieux récompenser son désintéressement (*il y eut de furtifs sourires dans cette réunion qui connaissait l'avarice de Condé*), que le gouvernement général de la Gascogne, de la Guyenne et de la Navarre, avec pleins pouvoirs civils, militaires et financiers.

À ce dernier mot, le visage du prince de Condé s'éclaira d'un sourire blafard. Il salua et tout aussitôt parut se plonger dans une méditation profonde. Il digérait le morceau royal qu'on venait de lui jeter et calculait le rendement probable des impôts dans les provinces qu'il aurait à gouverner.

– Quant à vous ducs, comtes gentilshommes qui, avec moi, rêvez de relever le prestige de la noblesse française, je ne vous promets rien parce que vous avez droit à tout. Je ne veux rien être que le premier gentilhomme du royaume et l'exécuteur de vos désirs. Que chacun de vous, donc (*un profond silence ; on eût entendu la respiration des appétits qui soulevaient ces vingt poitrines*), que chacun, à notre prochaine assemblée, me remette la liste de ses volontés pour lui et les siens : je dis ses volontés ; d'avance, je les ratifie.

Pour le coup, les applaudissements devinrent frénétiques.

– Il pleut des couronnes, fit Capestang en lui-même, des

spectres, des sacs d'écus, des épées de connétables, des gouvernements, c'est la manne dans le désert, c'est l'ondée sur la terre altérée ; si je demandais quelque chose, puisqu'il n'y a qu'à demander ? Que demanderais-je bien, voyons ?

– Messieurs, continuait le comte d'Auvergne, voici donc terminée par votre décision la querelle qui nous divisait, mes cousins de Guise, de Condé et moi. Je prends ici l'engagement solennel de respecter les droits et privilèges de la noblesse. Le comte d'Auvergne, messieurs, a trop souffert de l'arrogance royale pour qu'en montant sur le trône Charles X oublie que sans vous le pavois n'a plus d'appui et s'effondre. Vous criez : « Vive Charles X ! » Je crie : « Vive la noblesse ! » Et ce sera l'idée de mon règne… Maintenant, dispersons-nous. À notre prochaine assemblée, qui aura lieu dans Paris, le 22 août, en mon hôtel, je vous indiquerai les mesures prises en notre conseil secret pour faire aboutir enfin nos résolutions. Souvenez-vous que de graves périls nous restent à courir. Nous devons d'abord nous débarrasser de l'intrigante Marie de Médicis ; puis de ce pleutre qu'on nomme Concino Concini, puis de cet oiseleur, de ce misérable fauconnier qui finirait par détenir la fortune du royaume si nous n'étions là… Albert de Luynes ; puis enfin, de cet ambitieux effréné : le duc de Richelieu, l'évêque au regard de maître ! Il est impossible que des Rohan, des Bouillon, des Montmorency, et tant de hauts seigneurs demeurent plus longtemps sous la menace de ce prêtre armé d'une férule.

Ici la voix du comte d'Auvergne devint plus sourde. Ses mains furent agitées d'un tremblement. Une ombre descendit sur son front, tandis qu'un éclair livide jaillissait de ses yeux. Et dans le silence tragique soudain tombé sur l'assemblée, il ajouta ces paroles :

– Je vous indiquerai aussi par quels moyens nous devrons arriver à ce que le trône de France soit libre… Messieurs, vous avez condamné l'adolescent qui s'appelle Louis XIII. Votre sentence sera exécutée !…

Un frisson parcourut l'assemblée des conjurés tout pâles. Le duc d'Angoulême, comte d'Auvergne, acheva avec une funèbre solennité :

– Comment ? Je vous le dirai. Mais dès cet instant, messieurs, je pourrais presque découvrant ma tête (*le comte d'Auvergne se découvrit, tous les assistants l'imitèrent*) et ployant le genou comme le héraut annonciateur des trépas royaux (*le comte mit un genou à terre*), oui, messieurs, je puis dire : le roi est mort !…

– Vive le roi ! grondèrent sourdement les conjurés, les mains étendues dans un geste de serment et les yeux fixés sur Charles, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême.

* * * *

L'auberge de la *Pie Voleuse* était maintenant silencieuse. Le père de Giselle avait retrouvé à la porte de l'auberge celui qu'on avait pris l'habitude d'appeler marquis de Cinq-Mars, et qui, en réalité était comte, son père vivant encore. Charles d'Angoulême serra dans ses bras avec une effusion de reconnaissance le fils du vieux marquis, auquel il devait d'avoir été choisi, élu roi de France.

– Cher enfant, lui murmura-t-il à l'oreille, vous pouvez envoyer un cavalier à votre noble père pour lui dire que votre mariage avec ma fille est conclu. Dans une heure, venez me rejoindre, je vous présenterai à votre fiancée, à Giselle.

Et Cinq-Mars avait pâli. Cinq-Mars avait poussé un soupir, et, tout bas, murmuré un nom qui n'était pas celui de Giselle ! Puis le comte d'Auvergne, accompagné du duc de Guise et du prince de Condé, était sorti de l'auberge. Il s'était dirigé vers la maison que l'hôtesse de l'auberge avait signalée à Capestang comme étant hantée. Il en avait ouvert la porte, il était entré avec ses deux compagnons, et il avait monté l'escalier. En haut, il cria :

– Holà, Bourgogne ! Holà, Raimbaud ! Holà, maroufles ! Où êtes-vous ?

Le silence effrayant qui pesait sur la maison lui renvoya au cœur la répercussion de cet effroi qui semblait émaner de lui, car le silence, comme les ténèbres, a sa signification sinistre.

– Giselle ! cria le comte d'une voix angoissée. Messieurs, excusez-moi, je tremble, j'ai peur, je pressens quelque malheur après la joie immense de tout à l'heure. Quoi ! personne ? pas un bruit !… Ma fille !… mon enfant !… ma Giselle !…

Charles d'Angoulême n'était plus Charles X… il était le père. Il oubliait tout, trône, conspiration, rêves de gloire… Il s'élançait, parcourait la maison, ouvrant les portes, appelait, suppliait, et enfin, affolé, certain que Giselle, que sa fille adorée n'était plus là, il entrait dans la salle où le souper avait été préparé… Il jetait des yeux hagards sur la table à demi en désordre ; à pas vacillants, comme si la fatalité l'eût conduit par la main, il s'approchait de la cheminée, saisissait le parchemin placé là en vue de quelque acte à signer… le lisait d'un trait, et alors il poussa une déchirante clameur :

– Un misérable, un truand s'est introduit ici !… C'est lui ! oh ! il n'y a pas à en douter ! C'est cet homme qui a signé Capestang ! C'est lui qui m'a enlevé ma fille !… oh !… ma Giselle… ma…

Le reste se perdit dans un gémissement lugubre. Le comte d'Auvergne, duc d'Angoulême, celui que les conjurés appelaient Charles X, tomba à la renverse, tout d'un bloc, assommé, foudroyé…

Le duc de Guise et le prince de Condé accourus aux cris de celui qui venait d'être choisi pour roi de France, se penchèrent sur lui, et durant quelques silencieuses minutes, le contemplèrent. Ils étaient pâles tous deux. Qui sait quelles pensées pouvaient agiter l'esprit de ces hommes qui, tous deux, rêvaient le trône ? D'un même mouvement lent, ils se redressèrent et se regardèrent fixement, le corps étendu entre eux, à leurs pieds en travers.

Et à mesure qu'ils se regardaient ainsi, peut-être lisaient-ils dans l'âme l'un de l'autre, et ce qu'ils lisaient, ce qu'ils

voyaient, ce qu'ils devinaient l'un chez l'autre devait être effroyable… Car ils devenaient livides, plus blancs que le comte d'Auvergne évanoui. Enfin Condé parla le premier. D'une voix basse et rauque, il murmura :

– Est-ce que vraiment vous acceptez la décision prise tout à l'heure ?

– Non ! fit Guise, les lèvres dures. Et vous ?

– Non ! répondit sourdement Condé.

Il recula de deux pas, et gronda :

– S'il allait ne pas se réveiller ! Si nous pouvions dire ce qu'il disait tout à l'heure : « Le roi est mort ! »

Guise de nouveau, se pencha, haletant, sombre, fatal, et sûrement un reflet de meurtre passa dans cette seconde sur ce front, comme l'éclair sur les nuées noires… Sa main frémissante alla chercher comme à tâtons, quelque chose qui luisait à sa ceinture de cuir. À ce moment, le comte d'Auvergne ouvrit les yeux !

– Trop tard ! rugit en lui-même Condé. Guise lâchait la poignée d'un court poignard qu'il portait à la ceinture… et à son tour, il recula : le comte d'Auvergne se redressait sur un genou, puis se remettait debout !

– Messieurs, bégaya-t-il au bout de quelques instants, pardonnez à ma douleur…

– Douleur paternelle bien naturelle, dit Guise d'une voix qui tremblait un peu. Une fille si charmante !

– Elle eût été l'ornement de votre cour, sire ! fit Condé.

– Il n'y a plus de cour, plus de sire pour moi ! dit le père de Giselle en étouffant un sanglot. Jusqu'à ce que je l'aie retrouvée, je ne suis que l'ombre de moi-même. Jusqu'à ce que j'aie mis la main sur ce misérable qui a osé laisser son nom sur ce parchemin où nous devions apposer nos trois signatures, je ne vis plus… messieurs… oh !… messieurs, je suis brisé. L'hospitalité que je comptais vous offrir ici serait…

Les sanglots interrompirent le malheureux père frappé au cœur.

– Ne vous inquiétez pas, fit le duc de Guise. Nous avons nos chevaux et nos laquais à la *Pie Voleuse*…

– Et en attendant, nous ne signons pas ! songea Condé tout joyeux. Et Guise de son côté, songeait :

– Mon bras vient d'hésiter une seconde… c'est peut-être la couronne que je viens de perdre ! Lorsque j'ai frappé Saint-Pol, je n'ai pas tremblé… et maintenant…

– Remettons donc à plus tard le suprême entretien que nous devions avoir ici, reprit le comte d'Auvergne en domptant sa douleur. Messieurs, je monte à cheval, et, au risque d'une arrestation, au risque de la Bastille, au risque même de ma vie, je cours à Paris, je le fouillerai rue par rue, pierre par pierre, mais ce Capestang, quel qu'il soit, noble ou manant, homme ou démon, mourra de ma main : mais je la retrouverai. Je reprendrai ma fille !

Dix minutes plus tard, le duc de Guise et le prince de Condé avaient regagné l'auberge de la *Pie Voleuse*, et bientôt, s'étant mis en selle, s'éloignaient d'un bon trot dans la nuit, suivis de leurs laquais armés jusqu'aux dents.

VI

L’aventurier.

Pendant ce temps, le chevalier de Capestang dormait sur son mauvais lit que lui avait valu le désordre de ses vêtements lorsqu’il était arrivé à la *Pie Voleuse*. Quoi qu’il en soit et si dur que fût le matelas sur lequel reposait notre héros, Capestang dormait comme il faisait toutes choses, c’est-à-dire de bon cœur. Il avait profité du départ des conjurés quittant leur salle pour se glisser vers sa chambre, et, l’imagination exaspérée, la pensée bourdonnante de pensées entrechoquées, s’était jeté sur le lit en murmurant :

– Le roi est mort… vive le roi !… ils ont donc condamné le petit roitelet ! Ils vont donc le tuer ! Pauvre petit qu’on dit si triste, si abandonné au fond de son Louvre ! Oh ! mais est-ce que je vais froidement laisser s’accomplir ce crime ? Que faire ? Dénoncer ce complot que j’ai surpris ! Dénoncer ! ajouta-t-il en tressaillant. Jeter le nom de ces hommes aux juges et leurs têtes aux bourreaux ! Moi, dénonciateur ! Plutôt m’arracher la langue et la jeter aux chiens !… Mais comment faire pour empêcher ce comte d’Auvergne… Ah ! il me semble que je le hais celui-là ! l’empêcher de tuer le pauvre petit roitelet… le roi… le…

Tout se fondit soudain dans le sommeil pesant qui suit les grandes fatigues de l’esprit plus encore que celles du corps.

Le lendemain matin, ou plutôt quatre ou cinq heures après les scènes que nous venons de raconter, Capestang était sur pied. Il commença par examiner avec une attention méticuleuse les trois ou quatre blessures qu’il avait reçues la veille au cours de sa furieuse bataille contre les spadassins du noble inconnu,

de l'illustre sacripant… c'est ainsi qu'il qualifiait Concini, ne sachant pas à qui il avait eu affaire. Il trouva que toutes ces blessures, qu'il lava et pansa, le faisaient à la vérité souffrir, mais que pas une n'était de nature à l'empêcher de monter à cheval.

Satisfait de cet examen, il revêtit le costume que, dans la nuit, il avait acquis de si fantastique manière. Il appela l'hôtesse qui, en le voyant si magnifique après l'avoir vu la veille si mal en point, ne put retenir un cri de surprise et douta d'abord que ce fût le même personnage. Mais elle dut se rendre à l'évidence.

– Je vois votre étonnement, fit le chevalier. Un mot vous expliquera tout. J'ai vu cette nuit la dame blanche dont vous me fîtes si grand-peur. Or, cette dame blanche est tout uniment une fée qui n'a eu qu'à me toucher de sa baguette pour me transformer comme vous voyez. Combien vous dois-je ? reprit-il en sortant négligemment une poignée de pistoles.

L'hôtesse demeura suffoquée.

– Monseigneur, balbutia-t-elle, daignera me pardonner ma réception d'hier… Capestang regarda autour de lui avec stupeur.

– C'est moi le monseigneur ! murmura-t-il. Peste ! parlez-moi d'une bonne poignée de pièces d'or pour vous faire monter un homme en grade. Si je sors tout, elle va m'appeler altesse !

– Mais, continuait l'hôtesse, je ne pouvais savoir, deviner… monseigneur nous reste quelques jours sans doute ? La première hôtellerie du pays. Demandez partout ce qu'on pense de Nicolette, la patronne de la *Pie Voleuse*… c'est moi qui suis Nicolette.

– Nom suave, nom harmonieux, hôtellerie princière, mais je m'en vais ma chère madame Nicolette.

– Quoi ! sans même goûter à notre saumur pétillant et mousseux !

– Eh ! vous me donnez soif ! Mais je boirai ailleurs, à votre

santé.

– Quoi ! sans même tâter de cette friture de goujons de Seine qui est la renommée du pays en général et de cette auberge en particulier !

– Vous me tentez ! La friture de goujons, c'est mon faible ! fit en riant le chevalier, dont toutes les rancunes se fondirent devant la mine inquiète de dame Nicolette.

Dame Nicolette se voyant pardonnée, esquissa la plus belle révérence de ses grands jours et se rua en cuisine. Il en résulta qu'avant de se mettre en selle, le chevalier s'attabla dans la grande salle déserte du rez-de-chaussée, et se mit à déjeuner de friture qu'il arrosa de saumur, tout en repassant dans sa tête la série d'événements qui lui étaient arrivés.

De tous ces événements, ce qui lui semblait surnager, c'était plus que jamais la nécessité urgente de se mettre sous la sauvegarde d'un tout-puissant protecteur comme Concini, maréchal d'Ancre. Et sa pensée errait de la dame blanche à Charles d'Angoulême. Entre ces deux êtres il devinait qu'il y avait un mystérieux lien. Lequel ? C'est à peine si les quelques paroles échappées à la folle pouvaient le lui faire pressentir. Des conspirateurs, il passait naturellement au roi Louis XIII, et du roi, il revenait à ce grand seigneur inconnu, dont il avait si brusquement et si heureusement interrompu le rapt de grand chemin.

Capestang se forçait à arrêter son esprit sur ces différents sujets. Mais ils n'étaient que la broderie de sa pensée. Le fond demeurait de même et, comme un motif de musique, revenait, quoi qu'il fît.

– Qui est-elle ? Qui est cette jeune fille que j'ai pu aider à fuir ? Comme elle est belle ! La reverrai-je jamais ? Et pourquoi chercherais-je à la revoir, alors que c'est sans nul doute, quelque haute demoiselle sur qui, moi, chétif et humble chevalier, je ne dois pas lever les yeux. N'y songeons plus !

Et plus il se recommandait à lui-même de n'y plus songer,

plus il se désobéissait.

– Je ne sais rien d'elle, reprenait en sourdine le chevalier. Qui elle est, son nom, sa famille, voilà ce que je ne saurai sans doute jamais. Une image plus profondément gravée dans mon cœur… un souvenir ! Voilà donc tout ce qui me reste de cette rencontre…

Un soupir ponctuait cette constatation faite sans amertume.

Vers les neuf heures du matin, Capestang se remit en route et, au pas de Fend-l'Air, se dirigea sur Paris, à travers les beaux bois pleins d'ombrages et de senteurs enivrantes. Il n'était ni d'humeur sombre, ni d'esprit mélancolique, il prenait de l'heure présente ce qu'elle pouvait contenir de charme, et avec délices, il respirait les mille parfums qui se balançaient dans l'air frais du matin. Et il ne voyait pas un cavalier qui marchant sous le couvert des bois, le suivait à distance, le couvait des yeux, le poignardait pour ainsi dire dans le dos de la méchanceté aiguë de son sourire. Et ce cavalier, c'était Rinaldo, l'âme damnée de Concino Concini !

– Va, murmurait Rinaldo, va démon, je te suis, je ne te lâche plus. Quelle vengeance, tout à l'heure, quelle vengeance !

Non, Capestang ne le voyait pas ! Et l'eût-il même vu qu'il ne l'aurait sans doute pas reconnu, l'ayant à peine entrevu dans la bagarre de la veille. Il était bien loin de songer qu'on pouvait le suivre. Son imagination, à ce moment, les rênes libres comme celles de Fend-l'Air, lui retraçait à grands traits son bref passé, toute sa jeune existence.

Il avait eu la plus heureuse des enfances que puisse rêver non pas l'enfant mais l'homme mûr quand, jetant les yeux en arrière, il regrette le temps qui n'est plus. Là-bas, dans le vieux castel aux pierres branlantes, il n'avait eu pour souci que de vivre, se laisser vivre, absorber de la vie à pleins poumons. Il est vrai que sa mère l'avait forcé à écouter les leçons qu'elle s'ingéniait à lui rendre supportables, et Capestang avait pu ainsi apprendre à lire, à écrire, et puis il s'était initié à l'étude de l'histoire, puis il était devenu un lecteur passionné des vieux

livres qui racontaient les exploits de l'ancienne chevalerie.

Mme de Trémazenc de Capestang possédait une vingtaine de vieux volumes à couvercles de bois, ornés de ciselures de cuivre ; ils retraçaient la vie glorieuse des anciens chevaliers errants toujours au service du faible contre le fort. Les héros des « Chansons et gestes » figuraient là : ils furent les modèles du jeune Capestang. C'est dans ces livres qu'il prit le goût de l'épopée.

À quinze ans, il perdit sa mère. M. de Trémazenc, vieux gentilhomme couvert de blessures, qui s'était retiré au castel vers l'an 1608, oublié du roi Henri IV qu'il avait aidé à monter sur le trône, le père de Capestang, donc, pauvre, n'ayant pour toute fortune que le faible bien qui entourait la maison des ancêtres, aigri d'ailleurs, ne voulut apprendre à son fils qu'à manier le cheval et l'épée. Il faut avouer d'ailleurs, qu'il réussit à faire de l'unique héritier de son nom un cavalier accompli et un redoutable escrimeur.

Mais là s'était arrêtée l'éducation du jeune homme. De principes larges, peu scrupuleux, le vieux soldat avait, pour toute morale, enseigné à son fils qu'un jeune chevalier doit faire son chemin, sa trouée à force de courage, et, en attendant l'heure de la fortune, heure qui ne saura manquer de sonner pour vous, ajouta-t-il, prendre son bien où on le trouve. Nous devons ajouter, à la décharge du vieux châtelain de Trémazenc, qu'il ne faisait guère que suivre les coutumes de son temps et de sa caste. Le temps n'était pas encore venu où les jeunes gentilshommes apprenaient autre chose que l'art de tuer galamment son semblable. C'était déjà beau de savoir lire et écrire.

On a vu que le jeune aventurier s'était approprié un costume, un souper, plus un certain nombre de pistoles représentant exactement la somme qu'il avait perdue dans la bagarre du bois de Meudon, et avec laquelle il devait faire son entrée dans le monde. Sans doute, plus d'un de nos lecteurs l'aura blâmé de cette facilité à prendre son bien où il le

trouvait. Mais nous ferons observer qu'il avait, avec une naïve bonne foi, signé une reconnaissance de dette et qu'en outre les circonstances pouvaient passer pour atténuantes.

Ainsi élevé par un père qui se trouvait revenu de bien des idées, désabusé de bien des sentiments, le jeune chevalier était devenu un fieffé coureur de routes, entreprenant, hardi, batailleur, querelleur, redoutable aux maris, toujours un peu débraillé, et conservant néanmoins une élégance, une dignité instinctive qui frappait ceux qui savaient regarder.

Peut-être, eût-on pu lui reprocher une exubérance de geste qui n'était pas du meilleur goût. Il avait une façon de se camper qui sentait son matamore ; quand il tirait l'épée – et il la tirait souvent – il eût pu prêter à sourire à quelque gentilhomme plus au fait des bonnes manières. Il vous avait de ces airs féroces, de ces attitudes de fier-à-bras qui étonnaient. À force de vouloir absolument se modeler sur les héros dont il avait lu l'histoire dans les vieux livres de sa mère, il en était arrivé à une sorte d'emphase qui pouvait faire rire, à une exagération d'attitudes physiques et morales qui souvent le faisaient regarder de travers, comme un vulgaire pourfendeur.

Nous devons ajouter qu'il était rebelle à toute discipline, mais avide d'action héroïque, qu'il employait sa force musculaire au service des plus faibles. Tel qu'il était, il pouvait passer pour une mauvaise tête et un bon cœur lorsque M. de Trémazenc mourut, emporté en quelques jours par une « mauvaise » fièvre, comme on disait alors.

Si rapide qu'eût été l'agonie de M. de Trémazenc, il n'en eut pas moins le temps de lui dire entre deux syncopes :

– Chevalier, vous trouverez là, dans ce coffret, la liste de nos dettes. Je mourrai tranquille si vous me promettez de les payer dès que vous aurez fait fortune.

Le jeune homme jura en pleurant, et M. de Trémazenc mourut en souriant. Dès lors, une révolution s'accomplit dans l'esprit et les mœurs du jeune chevalier. Il conçut une sorte de fierté à se trouver le chef de la maison des Trémazenc, et il

commença à éprouver la poussée intérieure d'une âme héroïque. Après avoir convenablement et suffisamment pleuré son digne père, il ouvrit un jour le fameux coffret, et trouva qu'il héritait exactement de vingt-huit mille cinq cents livres de dettes – à payer, avait-il juré, quand il aurait fait fortune.

Le jeune homme médita un mois sur sa situation, sur l'avenir qui l'attendait dans un pays pauvre, loin de tout centre d'activité. Et il résolut alors d'entreprendre une grande chose : faire fortune.

Comment ? Par quels moyens ? Il ne savait pas. Seulement, il convint avec lui-même que Paris était le seul endroit du monde où l'on pût faire fortune. Renonçant donc à l'existence quelque peu débraillée qu'il avait menée jusque-là, il passa une année dans le castel paternel à se perfectionner dans l'escrime et l'équitation et tous les exercices du corps, à lire tous les vieux livres de sa mère, à se fortifier enfin l'âme, l'esprit et le corps.

Au bout de cette année, il rassembla toute la domesticité du castel, qui consistait en un unique vieux serviteur, et lui annonça son intention de le licencier.

– Laissez-moi mourir ici, dit le serviteur.

– Mais, malheureux, comment vivras-tu, qui payera tes gages ?

– Des gages ? fit l'homme étonné. Voilà seize ans que je n'en reçois plus. Vous voulez partir, monsieur : je garderai le castel en votre absence. Il y a assez de lapins et de perdrix dans les champs, assez de poules dans la basse-cour, une bonne vache laitière à l'étable, c'est tout ce qu'il me faut comme gages.

Le chevalier, enchanté de pouvoir laisser la maison sous la garde d'un fidèle ami, embrassa le serviteur qui, à cette marque d'affection, pleura de bonheur.

– Ah ! monsieur, dit-il, voilà certes un honneur qui passe les plus beaux gages !

Capestang, alors, se mit à rassembler les plus beaux meubles

du castel, les plus belles tapisseries et enfin quelques diamants qu’avait portés Mme de Trémazenc. Il fit venir un marchand et le pria d’estimer le tout. Il y en avait bien pour une cinquantaine de mille livres. Le marchand étala trente-deux mille livres sur la table, et le chevalier fut enthousiasmé. Trois jours plus tard, toutes les vieilles dettes de la maison, y compris l’arriéré des gages du serviteur, étaient payées jusqu’au dernier denier : il restait quatorze cents livres au chevalier.

– Et pourtant, songea-t-il, je n’ai pas encore fait fortune. Dormez content, mon père !

Capestang paya huit cents livres encore pour avoir un cheval que tout de suite il surnomma Fend-l’Air. Le cheval méritait ce nom. Lorsque le chevalier l’eut essayé en le faisant passer par des obstacles où tout autre se serait rompu les os, il murmura :

– Il lui manque des ailes, c’est vrai, mais il s’en passe !

Puis il acheva de s’équiper, étudia deux mois les qualités et défauts de Fend-l’Air, et enfin, un beau matin, s’éloigna du castel, non sans un battement de cœur. Et même nous devons avouer que, lorsqu’il se retourna une dernière fois pour dire adieu du regard à la vieille tour branlante, il ne put retenir quelques larmes.

Sa première étape le conduisit au castel d’un vieil ami de son père, lequel le garda quelques jours, lui remit une lettre pour le maréchal d’Ancre, à qui il avait eu occasion de rendre quelques services.

Capestang continua donc sa route vers Paris. Monté sur le gigantesque Fend-l’Air, la rapière battant les flancs du cheval, le poing sur la hanche, fier comme Artaban ou comme Galaor, il parcourut les contrées, traversa la France et parvint jusqu’à Longjumeau sans incident, sauf un duel qu’il eut avec un gentilhomme qu’il mit au lit pour six mois, deux ou trois autres querelles de moindre importance qui se terminèrent par de légers coups d’épée, cinq ou six attaques de voleurs de grands chemins qu’il rossa ; sauf, disons-nous, ces quelques rencontres, il arriva sans incident jusqu’au point où nous l’avons trouvé,

c'est-à-dire à cette journée étrange où débutait réellement la vie extraordinaire de ce héros dont nous avons assumé la tâche difficile de raconter les faits et gestes, la prodigieuse existence et les aventures presque fabuleuses.

Maintenant, donc, après cette étrange journée, après cette nuit plus étrange encore, le chevalier de Capestang arrivait enfin à Paris. Le cavalier qui, depuis Meudon, l'avait suivi pas à pas, sans le perdre un seul instant de vue, y entra en même temps que lui. Le chevalier de Capestang ne l'avait nullement remarqué.

Sa première idée, lorsqu'il eut franchi la barrière, fut de s'enquérir au premier passant du logis de monseigneur le maréchal d'Ancre ; il voulait, en effet se loger le plus près possible de celui qu'il avait résolu d'adopter pour protecteur. Aussitôt, autour de ce beau cavalier de si fière mine, il se fit un rassemblement : de tout temps, les Parisiens ont été fort badauds. Et comme Capestang, au lieu d'un renseignement qu'il demandait en trouvait aussitôt vingt, comme il ne savait auquel entendre, un cavalier s'approcha de lui et lui dit en saluant :

– Si vous le permettez, monsieur, je vais vous conduire à l'hôtel du maréchal. Ce cavalier, c'était Rinaldo !

Le chevalier jeta un coup d'œil sur l'inconnu : sourire faux, regard sournois, l'homme lui déplut. Et si l'offre était honnête, elle avait été faite avec une si visible ironie, l'attitude révélait une insolence si mal contenue que le sang monta à la tête du jeune homme.

– Mille grâces, dit-il, tout hérissé de politesse aiguë. Il est des honneurs honorables. Mais rien qu'à vous voir, monsieur, je devine que celui d'être guidé par vous serait une véritable extravagance.

– *Per bacco !* gronda Rinaldo.

– Corbacque ! fit Capestang.

Les deux exclamations cliquetèrent comme deux épées qui se croisent. Mais Rinaldo, dans le même instant, se radoucit.

– Une querelle ! songea-t-il. Je suis fou. Vainqueur ou vaincu, le sacripant m'échapperait. Allons, Rinaldo, de la souplesse, que diable ! Monsieur, reprit-il, tout l'honneur sera pour moi, je vous jure. Je ne vous quitte plus que je ne vous ai mis en lieu sûr, tant vous me plaisez dès l'abord.

– Oh ! mais vous m'accablez, fit Capestang d'un air d'admiration ébahie.

– Peuh ! nous autres, Parisiens, nous sommes charitables au provincial…

– Et quel bonheur, dit Capestang le chapeau à la main, quelle chance pour le pauvre provincial de se heurter à quelque généreux Parisien de Sicile, de Calabre, ou des Pouilles !

– *Per la madonna !* grogna Rinaldo, tu me payeras chacun de tes coups de langue d'une pinte de sang. Patience, patience !

Il éclata de rire, et d'un ton enjoué, d'un ton de franche belle humeur, il s'écria :

– Maudit accent qui me trahit toujours ! C'est vrai, j'arrive d'Italie. Mais je connais Paris. Et il ne sera pas dit que j'aurai laissé un charmant compagnon comme vous dans l'embarras. D'autant que je me dirige tout droit à l'hôtel de M. le maréchal d'Ancre…

De sourdes huées montèrent du rassemblement. Capestang tressaillit.

– Venez donc, acheva Rinaldo, oubliez les propos aigres-doux que nous venons d'échanger, et me suivez malgré l'accent.

– Eh ! monsieur, fit le chevalier enchanté au fond de trouver un guide, gardons chacun notre accent. L'accent ! Mais c'est la physionomie de la parole ! Vous avez votre manière de dire : « *Per bacco*. » J'ai ma manière de dire : « Corbacque. » Et c'est fort bien. Et qu'est-ce qu'une langue sans accent ? Un visage sans nez, une prononciation eunuque, un verbe sans domicile. Laissez-moi donc être provincial tout mon soûl ; et, vous, monsieur, soyez Parisien, je veux dire étrusque ou lucquois,

soyez-le comme vous l'êtes, de la plume aux éperons, de la parole au geste, de l'esprit au cœur.

– *Briccone !* grommela Rinaldo, tout étourdi de ce babil exubérant ponctué d'une grêle de gestes.

Cependant, il eut un dernier signe d'invitation, et les deux cavaliers, botte à botte, se mirent en chemin, poursuivis de loin par des cris dont notre aventurier ne pouvait comprendre le sens, mais que le familier de Concini entendait de la bonne oreille, car il passa au trot. La traversée de Paris se fit rapidement. Rinaldo frémissait et souriait. Ce sourire eût paru sinistre au chevalier si celui-ci, oubliant presque son compagnon, n'eût été très occupé à adopter un maintien capable de donner aux badauds une haute opinion de sa personne. Car notre héros, étant jeune, brave et bien fait, ne laissait pas que d'être assez glorieux. Il exagérait donc la fierté naturelle de son attitude, et trottait, la plume au vent, le poing droit sur la hanche, regardant Paris en homme qui en a vu bien d'autres, et se disant :

– Tiens-toi, Capestang. Paris te regarde.

Telle fut l'entrée d'Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, dans la bonne ville de Paris. Or, comme ils débouchaient dans la rue de Tournon, un groupe de peuple la descendait, avec des figures menaçantes, des murmures semblables à ceux des vents précurseurs d'orage. Dans ce groupe farouche, à la vue de Rinaldo, il y eut un brusque silence, puis, tout à coup, un grondement.

– Mort aux affameurs !

– Poussons ! fit Rinaldo en pâlissant.

– C'est plus facile à dire qu'à faire, à moins d'écraser chacun notre demi-douzaine de ces pauvres diables. Mais à qui en ont-ils ?

– *Corpo di Cristo !* On écrase, mais on passe ! rugit Rinaldo. Place, place !

Devant le poitrail furieux, la bande hésita, oscilla, reflua, puis s'ouvrit comme le flot devant une proue, puis se referma en un sillage bouillonnant. Cela n'avait duré que quelques secondes. Capestang, étonné de ce qu'il voyait et de ce qu'il entrevoyait, rejoignit son guide, qui essuyait à son front quelques-unes de ces gouttelettes glacées que distille la peur.

– Pardieu ! fit-il, mais c'est à vous qu'ils en voulaient.

Rinaldo ne répondit pas ; il sautait sur la chaussée et, courant à un homme qu'il avait cru remarquer dans la bande, il le saisissait à la gorge et le secouait en grondant :

– Tu en étais, toi ! Puisque tu es resté en arrière, tu vas payer pour tous !

– Vous vous trompez, hurla l'homme, tandis que les passants terrifiés s'enfuyaient.

– Miséricorde, à moi ! Au feu ! À la rescousse !

Le malheureux, à demi étranglé, ne put en dire plus ; mais il leva les yeux au ciel, soit pour protester encore à la muette, soit pour recommander son âme à son saint préféré ; en effet, ivre de rage, Rinaldo venait de tirer son poignard… À ce moment, une violente bourrade le repoussa et il vit devant lui Capestang qui, l'ayant rejoint d'un bond, lui disait :

– Fi ! monsieur, gourmer ainsi un pauvre hère sans défense !

– Vive la plume rouge ! crièrent les passants attroupés à distance respectueuse.

Rinaldo tourna vers eux un regard sanglant que tout chargé de haine il ramena sur le chevalier. Mais, tout à coup, sa physionomie se modifia, s'éclaira.

– Ce serait stupide, grinça-t-il en lui-même. Le perdre à cent pas de l'hôtel… du piège d'où il ne sortira pas vivant… où il laissera plume, bec et ongles. Oh ! je veux lui rendre ce qu'il m'a fait souffrir… je veux le souffleter, l'insulter, et puis l'étriper de mes mains ! Patience !

Et pendant qu'il ruminait pour sa haine une effroyable

satisfaction, Rinaldo souriait de plus en plus : il se frappait le front, il bredouillait avec volubilité :

– *Per bacco !* vous avez mille raisons ! Diantre soit de moi, qui suis tout de premier mouvement ! *Povero !* Incapable de modérer sympathie ou colère ! Va, manant, va, je te fais grâce, mais ne recommence pas.

– Comment t'appelles-tu ? fit le chevalier en s'approchant du pauvre diable qui respira coup sur coup comme pour s'assurer que cette fonction vitale s'accomplissait.

– Ouf ! répondit l'homme.

– Comment, ouf ? C'est là ton nom ?

– Oui, fit l'homme en coulant un regard vers Rinaldo qui écoutait ; c'est-à-dire, non, enfin, je m'appelle Laguigne, à votre service.

– Merci ! fit en riant le chevalier. Si encore tu t'appelais Lachance !

– Tiens ! Vous savez mon autre nom ?

– Ton autre nom ? Tu as donc plusieurs noms ?

– Oui. Il y a des jours où je m'appelle Lachance. Mais aujourd'hui je m'appelle Laguigne.

– Bon ! Eh bien, mon brave Laguigne, si tu veux un bon conseil, file prestement. Et il lui mit un écu dans la main.

– Merci, mon prince ! cria l'homme qui s'élança. À votre service, à la vie, à la mort !

Vingt pas plus loin, celui, qui, pour le moment, répondait au nom mélancolique et peu harmonieux de Laguigne, s'arrêta court, se retourna, et suivit des yeux celui qui l'avait voulu trucider et celui qui l'avait sauvé. Dans ce même moment, le chevalier, les sourcils froncés, songeait à quitter son guide qui, décidément, ne lui disait rien qui vaille. Comme s'il eût deviné cette pensée, Rinaldo s'arrêta :

– Monsieur, dit-il, nous voici devant l'hôtel de M. le

maréchal d'Ancre. Je vais d'un mot éclairer notre situation : j'appartiens à l'illustre maréchal, et si je vous ai proposé de vous guider, c'est qu'il m'a semblé démêler à votre air et à vos paroles que vous cherchiez un protecteur puissant. Si j'ai subi les criailleries de quelques Parisiens de méchante humeur à cause de quelques pauvres impôts, c'est qu'on me connaît pour le plus fidèle serviteur du grand homme. Si j'ai pris en bonne part vos agréables plaisanteries, c'est que le maréchal aime les gens de cœur et d'esprit, c'est que votre air m'a touché, c'est enfin que je veux vous présenter sur l'heure au maître de la France.

– Quoi ! balbutia Capestang qui tressaillit de joie, tout poussiéreux et botté que je suis ?

– Qu'importe, jeune homme ! Voici la fortune qui passe… Saisissez-la. Dans une heure, il sera trop tard : le maréchal va partir pour un long voyage. Seulement je vous en préviens, si vous êtes d'humeur paisible, passez votre chemin ! Mais si vous aimez le danger, les expéditions hasardeuses, la lutte au bout de laquelle se trouvent l'honneur et les honneurs, suivez-moi, entrez avec moi dans ce logis plus somptueux que le Louvre, où affluent princes, diplomates, cardinaux, où vous allez coudoyer tout ce qu'il y a d'illustre au monde.

– Est-ce vraiment la chance que j'ai rencontrée ? murmura l'aventurier ébloui. Le danger ! Les beaux coups d'estoc et de taille ! Les périlleuses équipées ! Et, au bout, la fortune ! Mais c'est cela que je suis venu chercher à Paris, moi !

L'instant d'après, les deux cavaliers mettaient pied à terre dans la cour de l'hôtel, où deux valets à splendide livrée s'emparaient de leurs chevaux ; et Capestang enivré, le cœur battant, la tête en feu, Capestang porté sur les ailes éblouissantes de l'illusion, Capestang qui n'eût pas cédé sa place au roi de France, montait derrière Rinaldo le grand escalier de marbre.

Seulement Rinaldo avait fait un signe. Et à ce signe, la grande et lourde porte de l'hôtel venait d'être fermée !

Capestang ne vit rien de cette manœuvre, qui le faisait prisonnier, rien de la sinistre expression qui venait de convulser les traits de Rinaldo. Il montait derrière son guide le monumental escalier de marbre, il traversait avec lui les vastes et somptueuses antichambres où s'agitait la foule des courtisans, des solliciteurs, des valets, des hommes d'argent et des hommes d'épée. Il passait enfin dans une salle déserte puis dans une dernière, où les murmures n'arrivaient plus, et où Rinaldo s'arrêta.

– Maintenant, fit-il, votre nom, s'il vous plaît ?

Capestang déclina ses noms et titres. Rinaldo lui fit de la main un geste gracieux, lui adressa son plus charmant sourire et disparut. Le chevalier se vit seul dans une pièce nue, froide, aux murailles lisses, au plancher composé de larges dalles. En regardant bien, il crut reconnaître sur ces murailles des éraflures comme eussent pu en faire des pointes d'épée. Sur les dalles lavées, il crut reconnaître des éclaboussures noirâtres.

– Oh ! murmura-t-il en frissonnant, qu'est-ce que cela ? Du sang ? Oui, du sang ! Oh ! mais, on égorge donc, ici ?

Il courut à la porte par où il était entré : fermée ! Il se rua vers la porte par où Rinaldo était sorti : fermée ! Il bondit vers une troisième porte au fond : fermée !

L'aventurier se sentit pâlir. D'étranges pensées tourbillonnèrent dans sa tête. Avec l'incalculable rapidité de l'imagination créatrice de fantômes et messagère de soupçons, il analysa ses sensations, et haleta :

– J'ai peur ? Moi ! Peur de quoi ? Qu'ils y viennent, morbleu ! Ils… Qui ça ? Oh ! mais, j'ai la cervelle troublée, moi ! Et pourtant cette solitude, ce silence, ce…

À ce moment, la deuxième de ces trois portes que nous venons de signaler s'ouvrit, un huissier parut et prononça :

– Monseigneur le maréchal marquis d'Ancre attend M. Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang !

VII

L’hôtel Concini.

L’aventurier sursauta. Ses pensées, ses soupçons s’envolèrent comme des oiseaux de nuit que frappe un rayon de soleil. Il respira largement. Ce fut d’un pas ferme qu’il entra dans le cabinet du maréchal.

Concini était seul, assis à une table, écrivant et tournant le dos au chevalier qui, fièrement campé, la main gauche crispée sur la garde de sa rapière, le chapeau à plume rouge à la main droite, les yeux étincelants d’espoir, songeait :

– Attention, Capestang ! Tu as rencontré la chance, ne la lâche pas ! Te voilà auprès de l’homme qui est plus roi en France que le propre fils d’Henri IV. Il s’agit ici de jeter les bases de ta fortune future. Et tout d’abord, il s’agit de t’assurer de l’impunité pour ton algarade du bois de Meudon, de te faire un protecteur contre ce gentilhomme qui enlève les jeunes filles, contre ce lâche, ce félon qui…

Le chevalier, soudain, demeura hébété de stupeur, la bouche ouverte, les yeux exorbités, pétrifié comme ces malheureux auxquels Persée présentait la tête de la Gorgone Méduse : Concini venait de se retourner ! Et dans le maréchal d’Ancre, Capestang reconnaissait le ravisseur, le félon, le lâche qu’il avait insulté, combattu, vaincu !

– Je suis perdu ! songea l’aventurier, dès qu’il put mettre un peu d’ordre dans ses pensées affolées. Décidément, ce n’est pas la chance que j’ai rencontrée aux portes de cet hôtel, mais bien Laguigne. Tout Concini qu’il est, montrons à ce voleur de grands chemins qu’un Capestang ne peut baisser la tête que

sous le coup de hache du bourreau.

Et le chevalier, se redressant, tout pâle, et tout hérissé, se couvrit de son feutre. Geste de bravade accentué par une attitude outrancière de matamore à froid, insulte héroïque de l'homme qui veut bien mourir, mais mourir dans un dernier défi. Concini demeura glacial. Il demanda :

– Vous me reconnaissez ?

– Oui, monsieur, répondit intrépidement l'aventurier. Votre physionomie est de celles qu'il est impossible d'oublier. Et la circonstance où j'ai eu l'honneur de vous voir est elle-même inoubliable… Ah ! c'est là Concino Concini, maréchal d'Ancre ? ajouta-t-il en lui-même. Eh bien ! Corbacque ! je l'échappe belle ! J'allais me donner là un joli maître !

Concini semblait pensif. Il étudiait, détaillait cette singulière figure naïve et rusée, impertinente et hardie, cette attitude de folle bravoure et d'indomptable témérité.

– Un brave ? songeait-il. Certes ! Et s'il est bien stylé, un bravo, peut-être ! Rinaldo en aura la jaunisse, mais tant pis ; si j'oublie, moi, l'insolence de ce routier, il peut bien oublier, lui aussi ! Le ciel de ma destinée, jusqu'ici sans nuages, se couvre et devient orageux. Ma livrée ne peut plus se montrer dans la rue sans qu'il y ait cris et sédition. Luynes accapare le roi. Guise conspire. Condé montre les dents. Angoulême s'agite. La seigneurie me méprise. Bientôt, demain peut-être, je vais avoir besoin de dévouements aveugles, de cœurs intrépides. Les hommes de la trempe de celui-ci sont rares… il me faut des hommes ! Quitte à me venger plus tard, commençons par acheter celui-ci !

Concini était là tout entier, dans cette souplesse d'esprit vraiment prodigieuse. Le secret de sa fortune tenait dans ces quelques mots de calcul profond. Concini, qui haïssait mortellement ce jeune homme qui l'avait bafoué, insulté, frappé ; Concini, qui avec délices eût signé l'ordre de décapiter l'aventurier, Concini imposait silence à sa haine, et, trouvant un intérêt à s'attacher l'insulteur, oubliait l'insulte… ou remettait à

plus tard de s'en souvenir !

– Monsieur, dit-il, votre bataille contre mes hommes a été un chef-d'œuvre. Votre manœuvre à cheval a été une de ces équipées comme le Centaure pouvait en rêver…

– C'est moi qui rêve ! songea Capestang stupéfait. Et il s'inclina respectueusement.

– J'ai reconnu en vous un brave, continua Concini, et c'est pourquoi j'ai voulu vous voir avant de vous envoyer à l'échafaud.

– Ah ! ah !… À la bonne heure ! Je m'étonnais aussi.

– Silence, monsieur ! dit Concini avec un accent de dignité mélancolique. Votre aventure du bois de Meudon, pour glorieuse qu'elle vous puisse paraître, ne doit vous laisser aucun doute sur le sort qui vous attend. On n'insulte pas impunément un ministre du roi, surtout quand ce ministre s'appelle le maréchal d'Ancre. On ne se jette pas sans risquer sa tête au travers des secrets de l'État. C'est beau, monsieur, de délivrer une jolie fille attaquée sur une route ; mais quand la jolie fille est une conspiratrice, quand on s'est ainsi opposé à l'arrestation d'une fille de conspirateur (*Capestang dressa l'oreille*), quand on a fait manquer ainsi une opération d'où dépendait le salut du roi (*elle est sauvée ! songea Capestang*), eh bien, monsieur, je le dis à regret, il faut être prêt à regarder en face la hache vengeresse.

– Je suis prêt ! dit Capestang.

– Je sais. Je vous ai vu à l'œuvre, dit Concini en se levant. Monsieur, vous avez insulté César en m'insultant. Et comme autrefois César, j'ai voulu voir de près le gladiateur.

– Et comme les gladiateurs, je vous dis : *Ave Cesar, morituri te salutant.*

Capestang se découvrit d'un geste large, s'inclina, puis se redressa, remit son feutre sur sa tête et se campa sans qu'un pli de sa physionomie révélât une émotion.

– Monsieur, dit Concini, c'est bien. Voici l'ordre que je viens de signer. Lisez.

– Merci de la faveur grande. Je saurai donc d'avance où, quand et comment je dois mourir ! fit Capestang qui saisit le parchemin.

Et il lut. L'instant d'après son visage s'empourpra. Ses mains tremblèrent. Il leva sur Concini un regard d'ineffable étonnement et d'admiration profonde. Le parchemin contenait ces lignes :

Ordre à M. de Lafare, trésorier royal, de payer au vu des présentes la somme de cinquante mille livres à M. Adhémar de Trémazenc chevalier de Capestang.

– Monseigneur, balbutia l'aventurier qui chancela de joie et d'orgueil, je suis vaincu !

– Tu es donc à moi ? gronda Concini dont le regard s'enflamma.

– Disposez de ma vie ! fit Capestang qui s'inclina avec cette indicible émotion de la reconnaissance que fait passer dans les cœurs tout acte de générosité supérieure.

– C'est bon ! Écoutez, dit Concini de cette voix ardente et câline, fiévreuse et enveloppante, qui était une de ses grandes forces. Chevalier, je vous prends. Vous m'offrez votre vie que je pouvais jeter au bourreau. Je la prends. Soyez fidèle. Soyez dévoué. Et moi je me charge de votre fortune… Êtes-vous prêt dès cet instant ! Dis ! Es-tu prêt à affronter le péril comme tu étais prêt à marcher à l'échafaud ?

Étourdi, ébloui, des visions de gloire et de fortune plein la tête, enivré par ces paroles :

– Parlez, monseigneur ! dit Capestang.

– Eh bien… je vais te dire… cette jeune fille… la connaissais-tu ? Sois digne de toi et de moi : sois franc.

– Non, monseigneur ! murmura l'aventurier. Je ne sais pas même son nom !

– Ainsi, rien ne t'attache à elle ? demanda Concini d'une voix basse et rapide.

– Rien ! fit le chevalier avec un soupir étouffé, tandis que son cœur tremblait.

– Bien ! Voici ta première mission : rends-toi rue Dauphine, à l'angle du quai. Tu verras là un hôtel qui semble inhabité. Tu surveilleras cet hôtel. Tu prendras dans ma maison les hommes dont tu as besoin, tu dépenseras l'argent sans compter. Dans un mois, dans huit jours, demain peut-être, des hommes arriveront dans cet hôtel : il faudra les cerner et les arrêter (*Capestang tressaillit ; Concini baissa encore la voix*) il y aura une bagarre… dans la mêlée, il faudra que l'un des hommes reçoive de toi un de ces bons coups de rapière après lesquels il n'y a plus qu'à dire *Amen !* Cet homme est mon ennemi mortel, c'est le père de la conspiratrice, c'est le comte d'Auvergne duc d'Angoulême.

– C'est la fille du duc d'Angoulême ! rugit le chevalier dans son cœur. C'est le père de celle que j'aime qu'on m'ordonne d'assassiner !

Concini plongea son regard aigu dans les yeux du jeune homme, et ajouta :

– Tu vois : je te livre les secrets de l'État, Capestang, tu as du premier coup conquis ma confiance.

– Vous voulez dire votre mépris, monseigneur ! fit Capestang qui leva un front livide.

– Quoi ! Qu'est-ce à dire ! Capestang se redressa, déchira en quatre le bon de cinquante mille livres, en laissa tomber les morceaux aux pieds de Concini et se croisa les bras. Et il prononça :

– Où est votre bourreau ? Où sont vos échafauds, monseigneur ! Concini pâle et convulsé bredouilla confusément :

– Expliquez-vous, par le sang du Christ !

– Oui, dit Capestang, et cela vaudra mieux que de

m'expliquer par le sang de Judas. Ce sera bref, d'ailleurs. Bref comme un soufflet, monseigneur ! Vous voulez faire de moi un espion. Si le seigneur de Trémazenc mon père, était ici, il me demanderait sévèrement pourquoi vous êtes encore vivant, vous qui avez proposé pour cinquante mille livres de honte à un Trémazenc. À quoi je répondrais sans doute : « Mon père, vous faites trop d'honneur à ce chef de sbires ! »

– Misérable ! gronda Concini d'une voix si tremblante qu'à peine on l'entendait.

– Monsieur le maréchal, continua Capestang, vous voulez faire de moi un assassin à gages. Et ceci, vous le comprendrez ou ne le comprendrez pas, ceci demande une réponse péremptoire. La voici !

En même temps, à toute volée, il jeta son gant qu'il avait commencé de retirer dès l'instant où il avait dit que son explication serait brève comme un soufflet.

Concini eut un ricanement féroce. Il jeta sur l'aventurier un regard mortel. Il agita la main comme pour esquisser une menace. Il voulut crier, il chercha une insulte, et ses lèvres livides ne laissèrent sortir qu'un son rauque et informe.

Alors il éclata de rire, d'un rire qui fit frissonner le chevalier et instantanément ramena dans son esprit éperdu un sang-froid terrible. Capestang baissa la tête en frémissant :

– Qu'ai-je fait ? balbutia-t-il en lui-même. Qu'ai-je dit ? Ah ! maudite langue trop pointue ! Ne pouvais-je ruser, sortir d'ici, écrire ensuite au Concini ? Ah ! brute, niais, quadruple imbécile, décuple…

On ne sait où se serait arrêtée cette multiplication d'agréables qualificatifs qu'il s'octroyait généreusement, si une voix rogue, à cet instant, n'eût annoncé ceci :

– L'audience de M. Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, est terminée.

– L'audience ? murmura le chevalier effaré, se demandant si

décidément, il marchait de rêve en rêve.

Il regarda autour de lui, et vit que le maréchal d'Ancre avait disparu. Par contre, près de la porte par laquelle il était entré, se tenait le même huissier qui l'avait introduit.

– Alors, fit Capestang, tu dis que mon audience est terminée ? Je puis m'en aller comme cela ?

– Oui, monsieur, à ce qu'il paraît, fit le suisse de cathédrale très majestueux.

– Eh bien, voici deux écus, mon cher ami… Capestang respira un grand coup, et sans oser trop approfondir ce qui lui arrivait, tendit en effet deux pièces d'argent à l'huissier qui les empocha.

– Seulement, tu auras l'extrême complaisance de me montrer le chemin.

– Facile ! dit le suisse. Entrez là, ouvrez cette porte en face de vous. Suivez le couloir tout droit. Descendez le petit escalier. Vous serez dans la cour.

Le chevalier obéit. Il passa dans la pièce nue et dallée où il avait attendu. Seulement, comme il se retournait pour interroger l'huissier, il ne le vit plus : la porte du cabinet s'était refermée. Alors, Capestang sentit la sueur pointer à son front. Ses yeux, tout d'instinct, allèrent chercher ces éraflures qu'il avait remarquées aux murailles, ces taches noirâtres qu'il avait vues sur les dalles. Puis, secouant la tête, et plein d'un doute effrayant, il se dirigea vers cette porte qu'on venait de lui signaler et qu'il se rappelait parfaitement avoir essayé en vain d'ouvrir.

Capestang fut secoué d'un rapide frémissement d'espoir. Cette fois la porte s'ouvrait ! Dans la même seconde, il recula de deux pas : dans le couloir étroit et sombre, dans l'encadrement de la porte ouverte il y avait un homme ! Et cet homme c'était Rinaldo !

– Ah ! ah ! fit le chevalier, je commence à comprendre !

Rinaldo s’avança, le sourire fielleux, la face insolente, le regard chargé d’insulte.

– Entrez, messieurs, entrez, dit-il, je vous présente M. Adhémar de Trémazenc de Capestang, avec qui vous avez eu une petite discussion dans le bois de Meudon.

Cinq hommes entrèrent. Le dernier referma la porte du couloir. Cinq hommes vigoureusement découplés, marchant d’un pas nonchalant, et retroussant leurs moustaches.

Capestang s’accula à un angle de la pièce. L’œil aux aguets, les nerfs tendus, la main à la garde, prêt à dégainer, immobile et froid, souriant, étincelant, il était là comme la personnification du Défi. Les spadassins s’étaient rangés en face de lui, contre la muraille. Ils semblaient parfaitement paisibles… l’un d’eux renouait une de ses aiguillettes, un autre fredonnait à demi-voix une complainte d’amour, un autre se mirait dans une petite glace de poche et peignait sa moustache, et à cause de cette tranquillité, la scène était effroyable.

– M. de Capestang, dit Rinaldo, je vous présente : moi, d’abord, *signor* Rinaldo. Rinaldo sans plus. Vous avez trop de noms, je n’en ai pas assez, cela compense : puis MM. de Bazorges, de Montreval, de Louvignac, de Chalabre et de Pontraille, qui vont avoir l’honneur de vous tuer proprement et sans scandale.

Capestang salua et répondit :

– Je suis flatté de faire connaissance avec le visage de ces messieurs, car au bois de Meudon je n’ai pu voir que leurs dos et leurs talons. C’est donc ici, messieurs, le coupe-gorge de l’hôtel Concini ? Laissez-moi vous faire un reproche : quand vous avez assassiné, vous devriez au moins laver les dalles.

– Monsieur est bien bavard, dit Louvignac ; j’ai bien envie de le tuer tout de suite.

– Eh ! fit Montreval, donnons-lui le temps de faire une prière. Nous ne sommes ni Turcs, ni Maures, que diable !

Capestang tira sa rapière, saisit son poignard de la main gauche :

– Quand vous voudrez, messieurs les bourreaux ordinaires de M. le maréchal des sbires !

– Hein ! gronda Chalabre, il me semble qu'il insulte monseigneur !

– Faudra-t-il vous souffleter comme je viens de souffleter votre maître ! rugit Capestang.

Il était impatient de la bataille. Ses oreilles tintaient. Cette attitude pétrifiée qu'il avait prise d'abord s'était fondue. L'œil provocant, la lèvre insolente, le sang à la tête, il voyait rouge. Le danger l'exaspérait. L'affreuse situation où il se trouvait, dans cette cage de pierre, en face de six spadassins dont les visages pâles et convulsés aspiraient le meurtre, il l'oubliait ! Se battre ! Frapper d'estoc et de taille ! Tuer ou être tué ! Il n'y avait plus en lui qu'une frénésie de combat. Sa rapière, vivant serpent, sifflait dans sa main. Son pied battait des appels. Souple, nerveux, le geste multiple, la parole âpre, pareil lui-même à une lame d'acier vivante, il les provoquait, les menaçait de la voix, du regard, de tout son être tendu comme un ressort.

– Eh ! cria Pontraille, le faquin va m'éborgner ! Comment dis-tu qu'il s'appelle, Rinaldo ?

– Trémazenc de Capestang ! fit Rinaldo en enflant la voix et en éclatant de rire.

– Capestang ? Allons donc ! Regarde-le ; c'est Capitan qu'il faut dire ! c'est le Capitan de la comédie, braillard, vantard, et qui a besoin qu'on lui tire les oreilles !

– En ce cas, hurla le chevalier, je suis donc chez Pulcinello ! chez Pantalon !

– Calme-toi, seigneur Capitan, seigneur fier-à-bras, dit Rinaldo en riant, toujours ; messieurs, une petite saignée au capitan avant de le livrer à la latte de bois d'Arlequin.

En même temps, les six dégainèrent.

– Capitan ! vociféra le chevalier. Eh bien ! soit ! Capitan me va ! J'accepte Capitan ! Je ramasse Capitan ! Et ce nom je le hausse à ma taille ! Arlequins, Pulcinelles, Pantalons, prenez garde au Capitan !

Il bondit. Il y eut un sifflement aigu, strident de la rapière, décrivant un moulinet fantastique au-dessus de la tête de Capestang ; puis brusquement, cette ligne d'acier qui traçait une zébrure d'éclair s'abaissa à la hauteur des six visages, et un triple hurlement éclata : Rinaldo, Chalabre et Bazorges portèrent la main à leurs joues et la retirèrent sanglante. Les trois joues avaient été cinglées du même coup de fouet rebondissant de l'une à l'autre.

– *Sangue della madonna !* – Tripes du diable ! – Ventre du pape !

Les trois jurons furieux retentirent, il y eut un recul, puis un silence d'une seconde, puis la ruée des six dans un trépignement exaspéré, le cliquetis des épées choquées, le grondement des voix féroces mâchonnant des insultes, des promesses de dévorer le foie, des serments de faire sauter la cervelle à la poêle et de mettre le cœur à la broche, tout ce tumulte hideux dominé par la voix acerbe de Capestang qui hurlait :

– Le Capitan à la rescousse ! – Tiens, Pantalon ! – Tiens, Pulcinello ! – Ah ! miséricorde ! – Ah ! tripes du pape et ventre du diable ! – Ah ! *Per bacco !* – Ah ! Corbacque ! – Capitan ! Gare au Capitan !

D'un bout à l'autre de la pièce, Capestang, pareil cette fois à Roland furieux, bondissait, tantôt dans un angle d'où jaillissait son coup de rapière, tantôt à l'angle opposé, tantôt à plat ventre sur les dalles, se baissant, se relevant, portant ici un coup de poignard, parant là un coup d'épée, passant et repassant à travers le groupe fou de rage et dérouté par cette manœuvre enragée, sublime. Rinaldo avait la cuisse traversée d'un coup de poignard. Pontraille poussait des rugissements de douleur : un coup de pointe lui avait crevé un œil. Il y avait du sang aux

murs, du sang sur les dalles, du sang sur les visages, sur les mains. La bande qui avait cru en finir d'un coup, la bande qui, selon toutes les règles de l'art, avait pensé cerner Capestang dans un angle et le tuer là, la bande affolée par la tactique imprévue, insensée, la bande se démenait, se heurtait, tourbillonnait, cherchait Capestang qui était partout et nulle part.

– Il en tient ! Il en tient ! rugit Rinaldo en se soulevant.

Oui ! Il en tenait ! Il était blessé aux deux mains, il avait l'épaule droite labourée, une large estafilade à la poitrine, deux ou trois piqûres aux bras. Ses vêtements étaient en lambeaux, ses genoux, tout à coup fléchirent, sa voix s'affaiblit, la rapière lui échappa ! Capestang, du fond du brouillard qui s'appesantissait sur ses yeux, vit jaillir l'éclair des poignards, comme au fond d'un nuage on voit luire la foudre.

– Tuez ! tuez ! râla Rinaldo, qui essaya encore de se soulever pour lui porter un coup.

– Tuez ! Tuez ! vociféra Pontraille.

– Achève ! achève ! hurlèrent Montreval, Bazorges, Louvignac, Chalabre.

Capestang, à bout de forces, laissait tomber sa rapière ! Les quatre spadassins encore valides se ruaient sur lui le poignard levé. Dans cette seconde, tout ce qu'il y avait en lui d'ardent désir de vivre, de jeunesse puissante et exubérante, d'énergie vitale, toutes ses forces d'âme et de corps se concentrèrent, se tendirent ; d'un geste de folie, il saisit une des mains levées sur lui, au hasard, lui arracha son poignard : et ses deux mains à lui, ses deux mains armées dès lors chacune d'une lame acérée, il les lança à droite et à gauche. Dans la bande forcenée, il y eut une trouée rouge. Capestang fonça, tête baissée. Il passa, frénétique, rugissant et terrible. Il atteignit la porte du couloir, tout sanglant, tout haletant, il se rua d'un bond…

– Sus ! sus ! Il nous échappe ! hurla Rinaldo. Et, cette fois, il parvint à se remettre debout, plus livide de sa rage que de son

sang perdu. Chalabre, Louvignac, Bazorges, Montreval se jetèrent dans le couloir. À ce moment, Concini apparut, laissa son regard errer sur cette scène d'épouvante. Il entrevit Capestang au fond du couloir, Capestang debout encore et effrayant à voir. Une sorte d'étonnement monta à son cerveau, avec des bouffées de haine et d'admiration, et il murmura :

– Ah ! pourquoi n'a-t-il pas voulu ! Appuyé sur un pareil homme, j'eusse bravé Paris. Dommage, par le Christ, dommage de tuer ce lion ! Mais voilà, si je ne l'avais tué, un jour ou l'autre, d'un coup de griffe, il m'eût fracassé le crâne.

– En avant ! vociféra-t-il. Tuez ! tuez !

Capestang avait atteint l'escalier que lui avait signalé l'huissier. L'escalier y était. Seulement, au lieu de descendre vers la cour, il montait vers les combles ! Capestang monta, il ne pouvait plus parler, il respirait à peine ; s'il vivait vraiment ou s'il s'agitait dans un rêve de mort, il ne le savait plus, il montait, escaladait les marches, soutenu par la violence des derniers instincts à leur paroxysme, toujours poursuivi, serré de près, se retournant encore parfois, puis reprenant sa course éperdue dans un long corridor au bout duquel il se trouva devant une porte ouverte.

– Achevez-le ! crièrent ensemble Concini et Rinaldo.

Louvignac et Bazorges qui étaient en tête poussèrent, d'un bond.

– Malédiction ! vociféra Louvignac.

Capestang avait franchi la porte ! Et il l'avait repoussée derrière lui ! Et comme dans cette minute suprême d'agonie ses mains frémissantes s'appuyèrent à la porte, elles avaient senti la clef dans la serrure. Capestang avait tourné cette clef, et, alors, avec un long soupir, il tomba sur les genoux… il voulut rappeler encore en lui de la vie, et il sentit qu'il mourait… il se laissa aller en arrière… la notion de la vie disparut de son être. De l'autre côté de la porte, dans le couloir, se démenait et hurlait la bande furieuse.

– Enfonçons ! Enfonçons ! criaient Montreval, Bazorges, Louvignac en labourant le bois à coups de poignard.

– Inutile, dit Concini avec un sourire terrible.

* * * *

Dans les antichambres, à quelques pas de cette scène hideuse, courtisans, diplomates, évêques, solliciteurs attendaient leur tour d’être introduits auprès du maréchal d’Ancre. Concini, dans son cabinet, l’oreille aux aguets, attendait lui aussi ! Il attendait que Rinaldo vînt lui dire :

– Il est mort !

Parmi les solliciteurs, une dame… une jeune fille d’une éclatante beauté, à l’œil hardi, au sourire provocant, merveilleuse de grâce et de coquetterie, radieuse de jeunesse, charmante de sa naïve effronterie, était assise dans un fauteuil, et, derrière elle, un jeune homme d’une rare élégance d’attitude, de costume et de physionomie, semblait la couver des yeux, et parfois se penchait sur le dossier du siège.

– Monsieur de Cinq-Mars, disait à ce moment la jeune fille, puisque vous avez voulu être mon chevalier servant et mon introducteur dans ce monde merveilleux, expliquez-le-moi, racontez-le-moi, révélez-le-moi…

– Marion ! soupira le gentilhomme, méchante Marion, ah ! mademoiselle Marion Delorme, si seulement vous vouliez m’encourager d’un sourire ! Voyons cependant : par qui ou par quoi voulez-vous que je commence ?

– Eh bien, tenez, vous voyez ce jeune évêque ? Le violet s’harmonise admirablement avec la mélancolie de son front. Il a l’attitude à la fois souple et fière d’un lion.

– Ou d’un tigre ! murmura Cinq-Mars.

– Il ne me quitte pas des yeux, continua Marion Delorme. Que dis-je ! il me dévore ! Quel regard ! Quelle puissance et quelle douceur ! Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Monsieur de Cinq-Mars, comment s’appelle cet évêque au front pâle ?

– C’est M. de Luçon, duc de Richelieu, fit sourdement le jeune homme.

– L’évêque de Luçon ! s’exclama la jeune fille en tressaillant. Menez-moi à lui, monsieur, oh ! je vous en prie…

– Cruelle ! Vous me demandez cela à moi ! Vous présenter à cet homme qui laisse éclater la passion que vous venez de lui inspirer ! Jamais, Marion !

– Est-ce ainsi que vous prétendez m’aimer, me servir et me conquérir ? murmura la jeune fille avec un sourire enivrant. Faudra-t-il donc que je cherche un autre cavalier servant ?

– Non, non ! balbutia Cinq-Mars. J’obéis… la mort dans le cœur, mais j’obéis.

Cinq-Mars offrit la main à Marion Delorme, et tous deux s’avancèrent, couple harmonieux, d’une exquise grâce. Richelieu les regardait venir à lui… Ses yeux ardents dévoraient Marion Delorme, puis, comme ce regard, soudain, se croisait avec celui de Cinq-Mars, ces deux hommes, dans cette minute, comprirent qu’ils se vouaient une haine mortelle, à jamais ! Et Marion Delorme songeait :

– Évêque, riche gentilhomme, espérance de fortune, je donnerais tout pour revoir là-bas, sur les bords fleuris de la Bièvre, dans la gloire du soleil levant, dédaigneux et superbe, un cavalier un peu râpé, un peu maigre, hâlé par le vent, les pluies… le revoir… l’aimer et en être aimée ! Capestang ! mon dédaigneux chevalier, où êtes-vous ?

Et ce moment où Marion songeait ainsi à Capestang, c’était celui où Concini, d’un geste, arrêtait ses sbires prêts à enfoncer la porte derrière laquelle le chevalier s’était réfugié. Le maréchal avait eu un sourire terrible. Et c’était terrible, en effet, ce que songeait Concini c’était effroyable ; ce coin de l’hôtel, il le connaissait ! Ce boyau dans les combles, sous les toits, il le savait sans issue ! Capestang venait de s’enfermer lui-même dans un étroit grenier d’où il ne pouvait sortir que par la porte !

Concini, à voix basse, donna un ordre à Montreval, le plus

valide de tous, Montreval tressaillit, leva sur le maréchal un regard de terreur, et, tout spadassin, tout bravo féroce qu'il fût, ne put s'empêcher de frissonner. Mais il obéit, s'élança. Les autres attendaient avec une intense curiosité… Lorsque Montreval revint, il était accompagné de plusieurs hommes qui déposèrent différents objets dans le couloir. Puis sur un signe du maître, ces hommes s'en allèrent. Chalabre, Louvignac, Pontraille qui venaient de se traîner jusque-là, Bazorges, tous regardaient Concini avec une sorte de stupeur mêlée d'horreur. Ils avaient compris ! Rinaldo seul souriait.

– Messieurs, dit Concini d'une voix glaciale, vous venez de tuer un homme ; faites-lui sa tombe !

– Sa tombe ! murmurèrent les spadassins épouvantés.

– Mais il n'est pas tout à fait mort ! balbutia Chalabre.

– Eh bien ! dit Rinaldo, murons-le vivant !

Ces objets que Montreval avait fait apporter, c'était une auge pleine de ciment tout délayé, c'étaient des truelles, c'étaient des briques. Les spadassins se firent maçons. Ils se mirent à la besogne. Une heure plus tard, la porte était murée d'un triple rang de briques cimentées. Quant au couloir on le condamna en enclouant la porte située au haut de l'escalier.

– Que dis-tu de mon idée ? fit Concini lorsqu'il eut regagné son cabinet.

– Sublime, monseigneur !

– Oui, fit Concini pensif, c'est une idée que j'emprunte à Catherine de Médicis, Catherine la Grande ! Il y a des moments où il est dangereux d'expédier un Maurevert contre un Coligny, ou d'offrir des gants parfumés à une Jeanne d'Albret. Il y a des circonstances où l'arquebuse fait trop de bruit, où le poison laisse des traces. Catherine la Grande faisait saisir celui ou celle qui la gênait, l'invitait à entrer dans quelque endroit bien clos, cave ou grenier, et une fois la porte murée, elle les y oubliait. C'était une grande politique.

– Cela s'appelle une oubliette, dit Rinaldo. Mais monseigneur, je vous demanderai la permission d'aller faire panser ma cuisse qui a reçu une rude égratignure.

– Va trouver Hérouard.

– Le médecin du roi ? Non. J'ai de la méfiance. Je vais simplement trouver Lorenzo, le marchand d'herbes du Pont-au-Change.

– Va. Et moi, Rinaldo, je vais voir quelqu'un qui me fait peur plus que dix Capestang ! murmura Concini.

– Qui cela ? L'évêque de Luçon, peut-être ? ou Luynes ? ou Ornano ?

– Non ! gronda le maréchal. Je vais voir la fille du duc d'Angoulême, je vais voir Giselle !

– Elle vous fait peur ? dit Rinaldo en regardant fixement son maître. Eh bien, monseigneur, voulez-vous que je vous la rende plus douce qu'une gazelle, plus souple qu'une jeune lionne apprivoisée, plus éprise qu'une tourterelle aux temps des amours ? Dites, le voulez-vous !

– Oh ! rugit Concini. Si cela était… mais non ! impossible ! elle me hait !

– Tout cela est possible, ricana Rinaldo. Car tout cela, monseigneur, je vais le demander au marchand d'herbes du Pont-au-Change !

Quelques minutes plus tard, Concini, sans aucun souci des visiteurs qui, dans ses antichambres, attendaient son bon plaisir, s'enveloppait d'un ample manteau, sortait de l'hôtel par une porte dérobée, remontait à pied la rue de Tournon, et gagnait rapidement le couvent des Carmes déchaussés. À l'encoignure du jardin des dignes pères, s'ouvrait une voie peu fréquentée, où de rares maisons s'espaçaient parmi les terrains à peu près incultes. On l'appelait la rue Casset.

Une de ces maisons était un coquet petit hôtel de pur style Renaissance qui se dressait vers le milieu de la rue, à gauche.

Concini pénétra dans cette maison dont la porte s'était mystérieusement ouverte devant lui.

À peine eut-il disparu qu'une femme se montra à l'angle de la rue Casset et du couvent des Carmes. Et à son tour, elle se dirigea vers le logis que nous venons de signaler. Cette femme, c'était Léonora Galigaï, marquise d'Ancre !

VIII

Violetta.

Giselle d'Angoulême, après s'être écartée, sur les instances de cet inconnu qui, si généreusement avait mis flamberge au vent en son honneur, – s'arrêta à quelque distance et put, de loin, assister à la fin de la bagarre : elle vit Capestang s'éloigner – vainqueur ! Vivant et vainqueur ! Capestang ? Pour elle, Henri de Cinq-Mars. Toute palpitante d'admiration, elle se remit au galop et par des chemins de traverse, arriva à la nuit tombante à la mystérieuse maison de Meudon, où le duc d'Angoulême la reçut dans ses bras.

– Si pâle ! murmura le duc en la soutenant, car la réaction la terrassait presque – si agitée ! Oh ! Est-ce que Guise…

– Rassurez-vous, mon père, dit Giselle en domptant sa faiblesse, j'ai vu MM. de Guise et de Condé : ils seront tout à l'heure au rendez-vous !

Le conspirateur étouffa un cri de joie puissante.

– Quant à mon émotion, continua la jeune fille avec une sorte d'exaltation, pour ce soir de trop graves intérêts nous préoccupent, mais demain… ou plutôt tout à l'heure, après l'assemblée, je vous dirai quelle étrange destinée a voulu mettre aujourd'hui en présence Giselle d'Angoulême, le maréchal d'Ancre… et Henri de Cinq-Mars.

– Oh ! rugit le duc enivré, tu l'as donc revu ! Tu lui as parlé peut-être… tu l'aimes ! je le sens ! je le vois ! Plus d'obstacle, je suis roi, si je puis annoncer à l'envoyé du vieux Cinq-Mars que son fils devient mon fils ! Giselle, ma vie est suspendue à tes

lèvres. Réponds. Ai-je bien fait de jurer que ce jeune homme serait ton époux ?

Et Giselle, frissonnante, les yeux perdus vers une lointaine vision où flamboyaient comme un double éclair le regard et l'épée de Capestang, Giselle murmura :

– Vous avez bien fait mon père !

– Ainsi, reprit le duc d'Angoulême, qui frémit jusqu'à l'âme, tu ratifies la parole que j'ai en mon nom, au tien, donnée au vieux marquis d'Effiat de Cinq-Mars ?

– Oui, mon père ! fit Giselle en fermant ses beaux yeux.

– Ainsi, acheva le duc rayonnant, devant moi ton père, devant Dieu qui nous entend, tu engages ta foi à Henri, marquis de Cinq-Mars ?

– Oui, mon père ! répondit Giselle.

À ces mots, elle se retira de ce pas léger et noble tout à la fois, de cette démarche fière et gracieuse que les poètes de l'Antiquité prêtaient aux déesses de l'Olympe. Rapidement, Giselle gagna un appartement reculé, dont les fenêtres donnaient sur la route et elle poussa une porte. Là, dans une pièce aux meubles vétustes, aux tapisseries fanées, aux soieries décolorées, aux meubles élégants du temps d'Henri III, dans cette pièce où régnait une demi-obscurité, où de légers parfums se balançaient dans l'air, une jeune femme vêtue de blanc, occupait ses doigts fuselés à un délicat travail de tapisserie, tandis qu'à ses yeux hagards, on pouvait reconnaître que son esprit, lui aussi, comme tout ce qui l'entourait, s'estompait d'ombre.

Nous avons dit : une jeune femme. Et en effet, bien que cet adorable visage eût subi les premières atteintes du temps, bien que la splendide chevelure éparse sur ses épaules fût sur cette tête exquise une auréole d'argent pur et brillant, il semblait impossible d'appliquer une autre expression à cette merveilleuse créature.

Il semblait qu'elle se fût pétrifiée en pleine jeunesse. Elle était comme ces fées qui, à cent ans, sont jolies encore, parées de grâce et d'amour. Elle travaillait avec des gestes agiles et graciles, et chantait à demi-voix un rondel de Ronsard.

Giselle, un instant la contempla avec une sorte d'admiration douloureuse. Puis elle se rapprocha d'elle et l'embrassa tendrement. Celle qui portait ce si joli nom de Violetta leva sur la jeune fille un regard d'amour maternel, et son fin visage s'illumina. Giselle s'était assise sur un tabouret aux pieds de sa mère.

– Comment ne t'ai-je pas vue de toute la journée ? demanda Violetta. Voici déjà le soir, et tout le jour, je t'ai attendue en vain. Un jour entier sans voir ma Giselle, c'est beaucoup, sais-tu ?

En parlant ainsi, la mère caressait de sa main pâle l'opulente chevelure de sa fille, et vraiment dans cet instant, on eût dit que ses yeux s'éclairaient d'une flamme d'intelligence et de raison.

– Ma mère, dit Giselle d'une voix caressante et enjouée, j'ai dû m'absenter, courir les routes, comme une véritable amazone… mais c'était pour le service de M. votre époux, de M. le duc d'Angoulême, et rien ne me coûte alors.

– Courir les routes ! murmura Violetta en hochant la tête. Prends garde, ma fille ! Prends garde aux voleurs de grands chemins… il en est, de ces misérables, qui guettent les jeunes filles au détour des bois sombres… que dis-je ! ils pénètrent jusque dans les maisons !

– Je suis capable de me défendre, ma mère ! dit la jeune fille en tressaillant. Soyez donc sans inquiétude et chassez ces idées noires qui vous assiègent.

Mais déjà, cette flamme de raison qui avait un instant brillé dans les yeux de la pauvre folle paraissait près de s'éteindre. Ses yeux redevenaient hagards. Peut-être ne reconnaissait-elle plus sa fille. Elle s'était levée, et, à demi penchée, prêtait l'oreille à

des bruits imaginaires.

– Non ! murmura-t-elle enfin, ce n’est pas lui, grâce au ciel ! Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers sa fille, qui donc, tout à l’heure, parlait de Charles d’Angoulême ? Où est-il ? Est-il donc sorti de la Bastille ? Oh ! si cela est, jeune fille, si vous avez pitié de moi, conduisez-moi près de lui.

– Hélas ! soupira Giselle. Mère ! mère chérie, ne reconnaissez-vous pas votre Giselle ? Ne savez-vous pas que mon père est près de vous ? Voulez-vous que je l’aille chercher ?

– Non, non, fit Violetta. Ne me quitte pas. J’ai peur quand vient la nuit. J’ai peur lorsque je vois ces ombres entrer silencieusement, s’amasser aux angles et peu à peu gagner toute la pièce.

– Je vais faire apporter un flambeau, dit Giselle en essayant de s’éloigner. Mais Violetta l’étreignait convulsivement et râlait :

– Ne me quitte pas ! J’ai peur de la lumière plus encore que des ombres.

– Oh ! murmura Giselle, encore une de ces affreuses crises ! Quel mot imprudent l’a provoquée ? Qu’ai-je dit ? hélas ! Ma mère, je vous en supplie, écoutez-moi… ma voix vous calme toujours. Ne craignez rien… je suis là pour vous défendre.

– Va-t’en ! cria la folle d’une voix désespérée, va-t’en ! Je l’entends qui vient !…

Violetta, tout à coup, repoussa sa fille, et se réfugia d’un bond dans l’angle le plus obscur de cette pièce que la nuit envahissait. Là, elle se jeta à genoux, cacha son visage dans ses mains, et éclata en sanglots. Giselle, pâle de pitié, l’avait rejointe et la couvrait de ses caresses. Et peu à peu, en effet, les larmes et la voix de sa fille calmaient la pauvre folle qui, enfin, consentit à se laisser conduire dans sa chambre à coucher où, brisée par la crise de terreur, elle s’étendit tout habillée sur son lit.

– Ma mère, dit Giselle avec sa douce autorité, il faut dormir. Dormez, ne fût-ce que quelques heures. Votre chère tête a tant besoin d'être rafraîchie.

Violetta se souleva sur un coude, saisit la main de Giselle, et murmura.

– Dormir ? Que dis-tu, enfant ? Et s'il venait pendant mon sommeil, comme il est venu une fois déjà ! Écoute… je ne t'ai jamais dit… il faut que tu saches.

– Non, mère, je ne veux pas savoir, dit la jeune fille frémissante.

– C'était la nuit, continua Violetta, comme si elle n'eût pas entendu. L'homme, depuis des mois, me poursuivait de son amour infâme. Et Charles, mon bien-aimé Charles n'était pas là. Où était-il ? Je ne me souviens plus ! Oh ! la terreur de mes jours ! Oh ! la douleur de ma pauvre âme… Charles n'aimait plus sa Violetta !

– Mère ! mère ! Il était en prison… à la Bastille ! La folle essuya ses larmes et reprit :

– À la Bastille ? Oui. De mon temps, les fils de rois logeaient au Louvre, et non à la Bastille. Moi, j'étais à Orléans. Te rappelles-tu notre hôtel d'Orléans ? C'est là que tu es née, Giselle, c'est là que j'ai été heureuse. Et c'est là que je passais ma vie dans la tristesse, car je ne t'avais même plus près de moi.

– Hélas, ma mère, vous savez quelles démarches je faisais alors à Paris pour obtenir la liberté du fils de Charles IX.

– Notre hôtel d'Orléans ! continua la duchesse d'Angoulême. C'est là qu'un jour, j'entendis les grondements d'une foule. Je regardai. Je vis qu'on poursuivait un homme, qu'on allait le tuer, il vint tomber à genoux contre la porte de l'hôtel, comme s'il eût imploré ma protection. Et moi, j'ouvris, je le fis entrer et, cependant, il me faisait peur : cet homme, c'était un sorcier, un nain, un être informe, la pitié l'emporta sur la terreur, Giselle, je fis entrer le nain dans l'hôtel, je le fis soigner.

– Le nain ? demanda Giselle.

– Oui. Le nain. Le sorcier. Celui qu'on voulait tuer à cause sans doute de quelque maléfice… Et ce fut le nain qui me trahit ! Dans la nuit affreuse où j'ai senti les ténèbres s'abattre pour toujours sur ma pensée, le nain était là qui riait, qui me regardait en riant, c'est lui, oh ! c'est lui qui ouvrit la fenêtre, j'en suis sûre !

La pauvre Violetta, de ses yeux agrandis, semblait considérer quelque scène lointaine qui s'évoquait difficilement dans son esprit.

– Ma mère, murmura Giselle, ne songez plus à ces choses du passé. Vous êtes ici en parfaite sûreté.

– Le nain était d'accord avec Concini ! poursuivit Violetta d'une voix sourde et tremblante. Je le vis dans ma chambre au moment où je m'éveillai. Je vis qu'il riait – et moi, sans savoir pourquoi, moi qui voulais pleurer, j'éclatai d'un rire qui me faisait un mal affreux. Et depuis, lorsque je sens le hideux rire qui me gagne, je sens en même temps ma raison m'échapper.

La pauvre démente poussa un long soupir, puis d'une voix plus sourde, continua :

– Une nuit, j'avais bien pleuré : il me semblait qu'il n'y avait plus de larmes dans mes yeux… je m'étais endormie. L'homme entra ! Il entra par la fenêtre, et ce fut le vitrail brisé qui me réveilla, je le vis venir à moi, il riait, il grondait des paroles que je n'entendais pas, il flamboyait, et moi, glacée, je ne pouvais ni jeter un cri ni tenter un geste. Dans le même instant, Concini me saisit les deux mains… et le nain, l'affreux nain était là qui me regardait et riait.

– Oh ! l'infâme ! l'infâme ! haleta Giselle. Mère ! par pitié, taisez-vous !

– Le voici ! cria Violetta d'une voix d'épouvante. À moi, Charles !

La pauvre créature se jeta à bas de son lit avec un cri

terrible. Et alors, ce fut la lutte affreuse de la folle contre un assaillant imaginaire ; alors, pantelante, les cheveux en désordre, les yeux exorbités, Violetta, en proie à une crise d'une violence qui épouvantait Giselle, se roula sur le parquet, se tordit, cria, supplia, menaça, et enfin, brisée, couverte de sueur, s'affaissa, prostrée, sans souffle. Avec la force du dévouement filial, Giselle parvint à la replacer sur son lit, la prit dans ses bras, et longuement, doucement, se mit à la bercer comme une enfant.

Les heures s'écoulèrent. La pièce, maintenant, était plongée dans les ténèbres, le silence était profond. Le sein de Violetta, d'un mouvement doux et uniforme, se levait et s'abaissait, sa physionomie avait repris une expression de vague bonheur. Paisiblement, Violetta dormait dans les bras de sa fille. Alors Giselle déposa un long baiser sur le front de sa mère et sortit sur la pointe des pieds.

Le duc d'Angoulême était parti pour la réunion des conjurés. Giselle, calme et attentive, s'occupa de tout préparer pour son retour, donna les ordres nécessaires aux deux domestiques de la maison, et, installée dans une salle du rez-de-chaussée, attendit l'arrivée de son père et de ses invités, le duc de Guise et le prince de Condé, afin de leur faire les honneurs. Et comme sa pensée repassait les événements de ce jour, comme, une fois encore, elle cherchait à revoir lucidement dans son esprit celui qui l'avait sauvée, peu à peu, ses yeux se fermèrent, et elle aussi, dans le fauteuil où elle attendait, s'endormit.

Tout à coup, comme dans le récit de Violetta, le bruit d'un vitrail qui saute en éclats. Tout à coup, la fenêtre qui s'ouvre violemment ! Tout à coup, aux yeux de Giselle soudain réveillée, un homme qui s'avance ! Et, comme dans le récit de sa mère, cet homme qui vient à elle, le rire aux lèvres, le regard flamboyant, cet homme, c'est Concini ! Derrière lui, deux acolytes sautent dans la salle. En même temps, dans l'antichambre, un bruit de lutte, les cris des valets.

Et Giselle, pétrifiée, glacée, comme dans le récit de sa mère,

Giselle a vu venir l'homme, sans pouvoir faire un geste de défense, l'horreur la paralyse, sa pensée est en proie au vertige de l'épouvante… seule, une clameur désespérée, qui, par trois fois, jaillit de sa gorge, révèle la vie, dans le même instant, elle est saisie, bâillonnée, emportée, jetée dans une voiture dont les chevaux s'élancent à fond de train.

IX

Laguigne et Lachance.

Lorsque le chevalier de Capestang, après un évanouissement qui dut être assez long, revint à lui, sa première pensée fut celle-ci :

– Voilà un lit aussi dur que le roc, aussi peu tendre que le cœur de dame Nicolette, patronne de cette auberge de la *Pie Voleuse*. Corbacque ! que ses lits sont durs ! J'en suis moulu, j'en ai les côtes en capilotade.

Il allongea les mains autour de lui et comprit qu'il n'était nullement dans un lit.

– Tiens ! fit-il, j'ai roulé sur le plancher. Oui, par ma foi, me voici bien sur des planches raboteuses. Je ne m'étonne plus maintenant d'avoir eu le cauchemar. Quel rêve ! Ventre du pape ! Quels enragés aboyant à mes chausses ! Quels coups ! D'estafilade ou de pointe, de tête ou de revers, j'en étais tailladé, mis en pièces, déchiqueté comme un jambon ! Morbleu ! Tâchons de regagner notre lit. C'est curieux comme la tête me tourne. Qu'ai-je bu donc à souper ?

Là-dessus, Capestang se souleva, ou plutôt essaya de se soulever. Mais alors il éprouva de telles brûlures sur huit ou dix endroits de son corps qu'il retomba en disant : « Aïe ! Ouf ! Peste ! » Puis il ajouta : « Je n'ai pas rêvé ! »

La mémoire, alors, se remit à fonctionner comme une délicate mécanique un instant détraquée qui reprend sa marche. Il revit son entrée dans Paris, sa rencontre avec Rinaldo, son arrivée à l'hôtel, le pauvre hère qu'il avait délivré des mains de

son guide, sa réception chez le maréchal d'Ancre, la pièce dallée, les éclaboussures de sang, l'entrée silencieuse et nonchalante des spadassins, la bataille enragée, la fuite éperdue dans un escalier, puis dans un couloir au fond duquel il s'était retranché derrière une porte qu'il avait fermée à clef. Toutes ces images se succédèrent sur l'écran du souvenir avec une rapidité qui n'excluait pas la netteté.

– Décidément, bredouilla-t-il, j'ai rencontré Laguigne ! Que ne l'ai-je laissé étrangler ! J'ai soif. J'ai eu soif souvent. Mais jamais je n'ai enragé d'une pareille soif. Oh ! ajouta-t-il tout à coup avec un cri. Et mon cheval ! Mon pauvre Fend-l'Air ! Qu'en ont-ils fait ! mais que j'ai donc soif ! Hum ! Il fait bien noir ici… m'auraient-ils mis dans un four ? ou dans une tombe ? murmura-t-il soudain tandis que ses cheveux se hérissaient. Ah çà, est-ce que je serais mort ? Est-ce que je vais avoir soif ainsi pendant l'éternité ?

Le pauvre Capestang ne songeait guère à plaisanter. Il frissonna de terreur. Il acceptait l'une après l'autre toutes les idées plus ou moins lucides que la fièvre faisait défiler dans son esprit. Il raisonnait pourtant. Ou du moins il y tâchait, non sans vaillance. Il grommela :

– Il me semble tout de même que, si j'étais mort, je ne m'entendrais ni me sentirais. Or, j'entends. Voyons, crions quelque chose, *pour voir*…

Et il cria : « Laguigne ! »

Pourquoi cria-t-il cela plutôt qu'autre chose ? Sans doute une bizarre fantaisie de la fièvre qui faisait sonner ce nom dans sa tête.

– Hein ? fit une voix indécise et lointaine, une voix que Capestang n'entendit pas.

Mais il s'était entendu lui-même. Et cela lui suffisait pour l'heure.

– Je ne suis pas mort, dit-il. J'entends parfaitement. Mes oreilles vivent. Il est donc probable que le reste vit aussi.

J'entends même un roulement de tambour.

Ce roulement de tambour, c'était un crépitement ininterrompu et monotone sur le toit. Qu'était-ce que ce crépitement ? Il était impossible au blessé de s'en rendre compte.

– Mais continua-t-il, que fais-je ici ? Je me souviens que j'ai tourné une clef. Je me suis donc renfermé quelque part. Ah ! Oh ! Aïe ! La malepeste !

Un léger cri de souffrance avait interrompu le monologue. Cependant, dans le violent effort qu'il venait de faire, Capestang venait pour la première fois d'entrouvrir ses paupières lourdes comme des volets de plomb rabattus sur ses yeux. Il distingua alors qu'il se trouvait dans un étroit réduit, et qu'une lumière diffuse venait du plafond, c'est-à-dire des interstices que les tuiles du toit laissaient entre elles.

Ce toit était presque à pic, en sorte que Capestang eût pu se tenir debout presque partout dans le réduit, excepté dans l'angle extrême formé par le plancher et la pente de la toiture, et où il n'eût pu se glisser qu'en rampant. Il résultait de cet agencement qu'un homme qui eût marché debout de la porte à l'extrémité de cette mansarde eût infailliblement frappé de son front les tuiles du toit.

Une fois encore, Capestang essaya de se mettre debout. L'énergie de ce tempérament exceptionnel vint à bout de cette tentative. Le chevalier, haletant, s'appuya à la porte, essuya la sueur qui ruisselait sur son front et, sa nature exubérante reprenant alors le dessus, se mit à crier :

– Corbacque ! Maintenant je retrouve la chance !

– Hein ? répéta la voix mystérieuse et lointaine.

Mais, cette fois encore, Capestang ne l'entendit pas. Il venait de se retourner vers la porte, il se cramponnait des deux mains à la clef… Et, cette clef, il parvint à la tourner. Il tira à lui… La porte s'ouvrit ! La seconde qui suivit fut pour Capestang la hideuse, l'effroyable seconde d'épouvante où le cœur défaille,

où le cerveau chavire, où les yeux refusent de croire à ce qu'ils voient, où l'échine frissonne au contact de ce reptile glacé qui s'appelle la peur. Capestang éprouva la peur dans ce qu'elle a de mortel. Il ferma les yeux, porta les deux mains à ses tempes qui battaient le rappel de l'horreur, et il râla :

– Muré ! Ils m'ont muré vivant ! Je vais mourir ici de faim et de soif ! Je vais me sentir mourir heure par heure, minute par minute ! Je ne me trompais pas : j'étais bien dans une tombe ! Seulement, ils m'y ont mis tout vivant ! Et la soif ! oh ! l'horrible soif qui me brûle, me consume, me dévore ! Oh ! une goutte d'eau ! rien qu'une goutte !

En parlant ainsi, il reculait devant ce mur de briques et de ciment qui bouchait la porte, comme le condamné recule d'un mouvement instinctif quand il voit l'échafaud. Il reculait, éperdu, fou de terreur et de fureur contre les bourreaux qui avaient imaginé pour lui une telle agonie. Il reculait, et soudain il trébucha. Sa tête heurta violemment un obstacle et il tomba sur les genoux. Dans le même moment, le jour se fit plus vif dans le réduit ; il y eut comme un bruit de glissement de quelque chose qui court et qui bondit ; puis, le silence : puis, très loin ou très bas, le bruit d'un objet, grès ou faïence, qui se brise sur des pavés.

Cet obstacle contre lequel Capestang venait de se choquer, c'était le toit en pente raide. Cet objet qui se brisait, c'était une tuile arrachée par le heurt de sa tête, et qui avait glissé, rebondit jusqu'au pavé d'une étroite courette. Capestang était tombé au-dessous de l'ouverture ainsi pratiquée, par où descendait maintenant un peu plus de lumière.

Et comme il était là, pantelant, essayant encore un geste de menace terrible, il sentit sur son front une délicieuse impression de fraîcheur, puis une autre, puis d'autres encore, et il entendit le roulement du tambour qui redoublait, et, ayant levé ses yeux hagards vers l'ouverture, il vit qu'il pleuvait à torrents… l'eau ruisselait, l'eau du ciel, bienfaisante, sauveuse, l'eau lui inondait la tête ; il se sentait renaître, son cœur s'apaisait, et

alors, à cette eau du ciel, il tendit ses mains, son front, sa figure, il la respirait, l'absorbait avec une exquise frénésie… et il se relevait, il écartait une tuile, deux tuiles, il passait sa tête dans l'ouverture, reniflait, lampait l'averse, et bégayait :

– Ah ! que c'est bon, que c'est donc bon, l'eau généreuse du ciel !

Mais alors, ayant baissé les yeux vers le sol, il frissonna : il vit que toute tentative de fuite était impossible sur ce toit à angle aigu où aucune aspérité ne permettait de s'accrocher, Capestang vit, qu'il se trouvait à soixante pieds des pavés d'une courette située sur les derrières de l'hôtel de Concini, c'est-à-dire qu'il n'avait qu'un moyen d'éviter l'agonie par la faim et la soif : c'était d'agrandir le trou, de se laisser tomber, et de se fracasser le crâne sur ces pavés !

– Eh bien, soit ! fit-il. Il ne sera pas dit qu'un Trémazenc de Capestang se sera laissé mourir comme un renard qui n'ose sortir du terrier, alors, que, vive Dieu ! je puis encore choisir la mort qui me convient ! Non, ruffians ! non, sacripants, vous n'aurez pas cette joie de ramasser mon cadavre ! Un Capestang sait mourir comme et quand il lui plaît, et braver encore en mourant la mort et la guigne !…

– Hein ? dit pour la troisième fois la voix mystérieuse.

Et cette fois, Capestang l'entendit, l'étrange voix nasillarde qui jetait ainsi dans l'espace cette exclamation à la fois interrogative et stupéfaite. La voix, disons-nous, claironnait dans l'espace. Un instant, il lui sembla voir devant lui, dans l'espace, une tête étrange, pâle, grimaçante, et remarquable par sa complète calvitie.

– C'est l'ange de la pluie, fit-il.

Cependant il vit que, devant lui, la courette en question était fermée par une haute muraille sans aucune fenêtre ; mais cette muraille elle-même était surmontée d'un toit aigu, et vers le milieu de ce toit s'ouvrait une étroite lucarne. Ce fut à cette lucarne que ses yeux finirent par s'accrocher.

– Hein ? fit-il à son tour avec étonnement.

En effet, cette lucarne encadrait une tête, – une tête ornée d'une énorme chevelure. Cette tête ouvrait des yeux effarés. Et ces yeux le fixaient avec une stupeur que Capestang prit pour de l'insolence, car, oubliant sa terrible situation, il se mit à vociférer :

– Dites donc, monsieur l'impertinent…

– Plus bas ! interrompit la tête.

– Comment, plus bas ? fit Capestang. Qu'est-ce à dire, monsieur le faquin ?

– Parlez plus bas, mon gentilhomme ! Eh quoi ! ne me reconnaissez-vous pas ?

– Si je vous reconnais ? Je vous connais donc ? Au fait, il me semble avoir déjà vu ce nez pointu, cette bouche fendue jusqu'aux oreilles, ces yeux ronds et cette extravagante chevelure. J'y suis, corbacque ! J'y suis, et je te maudis, puisque, en te rencontrant, je me suis heurté au malheur ! C'est bien toi qui t'appelles Laguigne, que la peste étouffe !

– Pardon, mon gentilhomme, dit la tête de la lucarne, je ne m'appelle pas Laguigne.

– Aujourd'hui, je m'appelle Lachance.

– Ce matin, pourtant, tu t'appelais Laguigne ?

– Pas ce matin, mon gentilhomme ! Hier ! C'est hier que je m'appelais Laguigne. Hier dans la matinée, quand j'ai eu l'honneur d'être à demi étranglé par l'illustre Rinaldo, et le bonheur d'être délivré par vous.

– Ainsi, dit Capestang, c'est hier que je t'ai rencontré près de cet hôtel du diable ? Ainsi, continua-t-il, c'est hier que je me suis colleté avec cette demi-douzaine de démons ? J'ai donc dormi tout le reste de la journée et toute la nuit ? Çà, que fais-tu là ?

– Mais je suis ici chez moi, dit l'homme.

– Chez toi ! Tu habites donc l'hôtel de Pantalon ?

– Pantalon ? fit Laguigne – ou Lachance – effaré.

– Concini. Il me fait appeler Capitan par ses sbires. C'est bien le moins que je le décore du nom de Pantalon, puisqu'il veut jouer la comédie avec moi.

– Je ne comprends pas. Mais au vrai, je ne suis pas ici dans l'hôtel d'Ancre. Je suis chez moi, c'est-à-dire dans la mansarde la plus élevée de cette maison, qui est la dernière du cul-de-sac Maladre qui a son goulot sur la rue Garancière, qui… mais, mon gentilhomme, si j'ose vous adresser une question, que faites-vous vous-même, la tête passée à travers ce toit, et recevant la pluie qui vous fouette ?

– Ce que je fais ici ? dit Capestang que la fièvre rendait loquace et à qui d'ailleurs la physionomie de cet inconnu inspirait une sorte de confiance. Je suis en train de mourir, voilà tout.

– Mourir ! c'est affreux, ce que vous dites là !

– Affreux, mais vrai. Les drôles m'ont gratifié de je ne sais plus combien de coups d'épée et, par surcroît, m'ont muré dans ce réduit, en sorte que si je ne m'achève pas moi-même, je mourrai de faim, à moins que je ne meure de mes blessures.

– Et vous dites que ce sont les gens de cet hôtel qui vous ont mis en si piteux état ?

– Eux-mêmes, corbacque !

– Quelle chance ! s'écria joyeusement Laguigne.

– Drôle ! gronda Capestang. Tu te moques de moi !

– Non. C'est que je vous prenais pour un fidèle du Concini, puisque vous paraissiez au mieux avec l'infâme Rinaldo. Je me réjouis donc de savoir qu'au contraire vous êtes son ennemi. Quant au reste, fiez-vous à moi. Je suis de Périgueux et les Périgourdins ont l'esprit inventif. De plus, j'ai fait la guerre sous le grand Henri IV, enfin, je suis dans un de mes jours où je m'appelle Lachance, et vous en profiterez !

Là-dessus, la tête disparut, la lucarne se referma et Capestang qui se trouvait suffisamment rafraîchi, car la pluie n'avait cessé de tomber, rentra lui-même sa tête, tout ébahi de cette rencontre si toutefois le mot rencontre peut s'appliquer ici. Quoi qu'il en soit, l'espoir lui revenait, et avec l'espoir le désir de vivre.

Le premier soin de notre aventurier fut de se déshabiller et d'examiner ses blessures l'une après l'autre. Puis il mit sa chemise en lambeaux, s'en fit des bandes qu'il mouilla, en les exposant sur le toit, et pansa les blessures qu'il venait de dénombrer.

– Il y en a sept, réfléchit-il. J'ai donc sept coups à rendre, savoir : primo, le Concini. Ensuite, le Rinaldo. Ensuite, les cinq enragés. Cinq et deux font bien sept. Après quoi, je pourrai me reposer, comme le Seigneur. Il est vrai que le Seigneur a accompli six travaux pour se reposer le septième jour. Mais ce n'est pas ma faute s'ils sont sept, et si j'ai tout justement reçu sept coups de poignard ou de rapière.

Capestang, comme tous les aventuriers de cette époque, où il fallait savoir se recoudre soi-même tout en sachant découdre les autres, avait quelque teinte de chirurgie. Il put donc reconnaître avec une légitime satisfaction que, s'il avait de-ci de-là, un peu partout, les chairs labourées, aucune de ces blessures ne l'avait atteint en profondeur. Sans doute, il était fiévreux. Sans doute, il éprouvait de cuisantes brûlures. Mais, sous les compresses qu'il venait de poser à lui-même et dont il avait soin d'entretenir la fraîcheur, il sentait le travail des chairs qui se reprenaient.

– Cela mijote, murmurait-il. De plus, je puis remuer tête, bras et jambes. De plus, si j'ai soif, j'ai faim aussi, très faim. Il ne me manque donc rien, sinon un bon dîner et un bon lit. Un cuissot de chevreuil accompagné du moindre flacon de vin, et puis un bon somme de douze ou quinze heures voilà ce que me commanderait un chirurgien. Et c'est bien aussi ce que je me commande, puisqu'il n'y a pas de chirurgien ici.

Mais Capestang eut beau se commander ce traitement magnifique, il ne vit venir ni cuissot, ni flacon, ni lit. Cent fois dans la journée, il remit la tête à l'ouverture du toit. Mais la lucarne d'en face demeurait obstinément fermée. En outre l'averse avait cessé. Il avait soif. Il avait faim. Sa tête s'affaiblissait. Des vertiges le prenaient, de plus en plus fréquents. La souffrance devint terrible. Peu à peu, sa gorge se tuméfiait. Et une angoisse inexprimable s'emparait de lui.

La nuit descendit sur Paris. Capestang se coucha dans un coin du réduit obscur et chercha dans le sommeil un oubli momentané de sa misère. Mais le sommeil ne venait pas, et des idées affolantes traversaient son cerveau. Il était tombé dans une de ces douloureuses prostrations où le corps sent qu'il souffre, tandis que l'esprit bat la campagne. Il murmurait des mots sans suite et n'ayant aucune relation avec la situation où il se trouvait.

– Allons, bon, fit-il à un moment, voici les mouches à présent. En voici une grosse qui me chatouille le nez. Carogne de mouche, si je pouvais l'attraper ! Ah ! je la tiens !

En même temps, il se réveilla et s'aperçut qu'il avait réellement saisi une mince cordelette qui descendant de l'ouverture du toit, frétillait à quelques pouces au-dessus de son visage.

– Lachance ! fit-il avec un rugissement de joie, devinant aussitôt que cette corde n'avait pu lui être envoyée que par son voisin de la lucarne d'en face.

Il passa vivement sa tête dans l'ouverture et, en effet, il vit que la cordelette aboutissait à la toiture voisine, et dans l'obscurité distingua confusément un visage à la lucarne.

– Lachance ! répéta le chevalier.

– Non ! Laguigne, ce soir ! fit la voix de son voisin. Mais tout de même, tirez sur la corde, tirez doucement, et surtout ne lâchez pas le bout. J'ai eu assez de mal à vous l'envoyer. Voilà plus d'une heure que j'essaie mon adresse. C'est cela, tirez

toujours.

Capestang tirait sur la cordelette qui venait à lui. Tout à coup, ses mains saisirent un paquet attaché par une ficelle à la corde. Il l'ouvrit le cœur tout battant. Le paquet contenait :

1° un flacon de vin ;

2° un pain tendre ;

3° un pâté dont l'odeur tout d'abord se porta aux narines de l'affamé.

Capestang poussa le cri que peut pousser un naufragé à qui une substantielle pitance tomberait du ciel. Il commença par vider d'une lampée la moitié du flacon qui contenait un généreux vin de Bourgogne, puis à belles dents frénétiques, attaqua le pain et le pâté. Quand la bouteille fut vide jusqu'à la dernière goutte, quand il ne resta plus miette du pain et du pâté, Capestang se sentit fort comme Samson.

– Que fais-tu Lachance ? dit-il alors, il me semble que j'entends comme un bruit de mâchoires ?

– C'est que je mange aussi, monsieur… mais excusez ma curiosité, ce pâté est-il vraiment bon ?

– Il l'était. Celui-ci fut une succulente délice. Merci, Lachance !

– Laguigne, vous dis-je. Laguigne, ce soir ! Figurez-vous mon gentilhomme, que depuis trois mois, je passe devant la boutique du pâtissier qui confectionne ces succulentes délices, comme vous dites. Depuis trois mois, je me promettais qu'au premier écu qui me tomberait du ciel, je mangerais un de ces pâtés. Or, hier vous me donnâtes un écu. Je me promis donc qu'aujourd'hui serait le jour béni où s'accomplirait mon vœu. Seulement, comme je vous ai juré d'être à vous à la vie à la mort, et que vous aviez grand appétit, je vous ai envoyé le pâté. Ce qui fait que je mange en ce moment un morceau de pain bis en tâchant de me figurer que c'est une tranche de pâté. Et comme je n'arrive pas à faire dans mon gosier cette

transmutation que je préparais dans mon imagination, je dis que je dois m'appeler Laguigne.

Capestang fut attendri.

– Laguigne, dit-il, tu es un homme digne de Plutarque. Saint Martin n'eût envoyé que la moitié du pâté.

– Monsieur, je vous assure que vous me consolez, dit Laguigne. Mais ce n'est pas tout. Continuez maintenant à tirer. Tirez toujours.

– Serait-ce encore un pâté ? fit le chevalier.

– Non, monsieur, c'est une planche, tout simplement. N'ayez pas peur, elle est solide. Je l'ai essayée aujourd'hui. Tirez. Tenez bon.

Le chevalier obéissait machinalement. De la lucarne, il vit en effet sortir le bout d'une forte et longue planche que Laguigne poussait tandis qu'il tirait. Bientôt le bout de la planche vint s'appuyer à l'ouverture de son toit, tandis que l'autre extrémité s'appuyait au rebord de la lucarne.

– Voilà le chemin ! dit Laguigne.

Capestang frémit à l'idée de se hasarder sur ce pont fragile suspendu à soixante pieds de hauteur. Un vertige, un faux pas, et tout était fini ! Il frémit, mais il n'hésita pas. Rapidement, il agrandit l'ouverture en supprimant un certain nombre de tuiles, se mit debout sur la planche, et marcha de ce pas sûr et hardi de l'homme qui, ayant fait les sacrifices de sa vie, n'a plus rien à craindre. Quelques secondes plus tard, il se glissait à travers la lucarne de Laguigne. Alors seulement, la réaction nerveuse accomplissant son œuvre, il se laissa tomber sur un escabeau et essuya son front, où pointait une sueur froide.

Laguigne en même temps, ouvrait la porte de la mansarde, qui donnait sur un long couloir où Capestang entrevit des planches, des auges, des cordes – matériel des maçons qui réparaient les combles de cette maison, et dans lequel l'honnête et reconnaissant inconnu qui répondait à des noms si bizarres

avait pu choisir, une fois la journée terminée, les instruments de délivrance auxquels le chevalier devait la vie et la liberté. Laguigne, donc, ayant ouvert sa porte, se mit à la lucarne, attira à lui la planche que peu à peu, il glissa dans le couloir, et qu'il remit en place avec la corde.

Alors, il alluma un lumignon à la fumeuse lueur duquel Capestang se vit dans une misérable chambrette ornée, pour tout meuble, d'un escabeau et d'un coffre. Il était assis sur l'unique siège. Mais le coffre l'intriguait.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en soulevant le couvercle.

– Ma chambre à coucher et ma salle à manger, dit Laguigne. Quand je veux dormir, j'ouvre ce coffre et je me couche dans le foin qu'il contient. Quand je me mets à table, je ferme le coffre et sur le couvercle je mets mon couvert. Voilà. Ce matin, donc, à la première heure, je venais de ma chambre à coucher, et monté sur mon escabeau, j'examinais dans le ciel si je devais m'appeler ce jour Laguigne ou Lachance, car je suis quelque peu astrologue, lorsqu'il me sembla entendre des gémissements chez mon voisin, c'est-à-dire chez l'illustre maréchal d'Ancre. J'écoutai de toutes mes oreilles, et monsieur peut s'assurer qu'elles sont de taille convenable. Mais, n'entendant que la même plainte monotone, j'allais me retirer, après avoir décidé, vu la pluie torrentielle, de m'appeler Laguigne, lorsque j'entendis mon nom prononcé, me sembla-t-il dans le lieu même d'où partaient les gémissements. « Hein ? » m'écriai-je. Et je restai à mon poste. Peu après, je vis le toit se crever comme sous l'effort d'une catapulte intérieure, et une tête apparut : c'était la vôtre, monsieur. Vous me fîtes l'honneur de me raconter vos malheurs, je pris la résolution de vous tirer de votre cachot aérien, j'attendis la nuit pour agir, et vous savez le reste.

– Et tu m'as bel et bien sauvé, dit Capestang. Merci mon brave Laguigne. Mais quelle magnifique chevelure tu as !

– Pardon, monsieur, rectifia l'homme qui rougit un peu et ne

releva pas cet éloge décerné à ses cheveux. Comme j'ai eu l'honneur de vous sauver, j'ai résolu de m'appeler Lachance maintenant.

– Écoute, dit Capestang, si nous devons passer ensemble quelques jours ou quelques heures, fais-moi le plaisir de m'informer d'avance du nom que tu portes, c'est-à-dire de celui que tu choisis, afin que je ne risque pas de t'humilier en t'appelant Laguigne quand tu dois te nommer Lachance, ou de t'enorgueillir en te nommant Lachance quand tu t'appelles Laguigne.

L'homme réfléchit un moment, puis il dit :

– Monsieur, je vais vous dire : je m'appelle Cogolin.

– Cogolin maintenant ! Pourquoi Cogolin ? fit le chevalier exaspéré.

– Ce n'est pas ma faute, monsieur. On s'appelle ainsi dans ma famille de père en fils.

– Tu as décidément trop de noms !

– Mais je n'ai qu'un cœur, dit simplement Cogolin, et je sens qu'il vous est attaché, comme je vous le disais, à la vie à la mort.

Capestang attendri cessa de gesticuler. Sa mauvaise humeur se dissipa. Car il y a des gens que la fièvre abat et terrasse. Il en est d'autres qu'elle rend furieux. Capestang était de ces derniers.

– Cogolin, dit-il, tu es un honnête homme. Mais, dis-moi, que fais-tu dans la vie ?

– Je cherche fortune, mon gentilhomme. C'est pour cela que je m'appelle tantôt Laguigne et tantôt Lachance, selon que cette fortune que je cherche semble s'approcher ou s'écarter de moi. En attendant, j'emploie mes dix doigts et l'intelligence que le ciel m'a départie du mieux que je peux pour assurer ma pitance au moins un jour sur deux. Courir après la balle perdue dans les jeux de paume et la rapporter au joueur, ouvrir la porte du

cabaret renommé aux gentilshommes qui viennent s'y reposer, aider le charretier embourbé à sortir de l'ornière, tourner la broche dans telles rôtisseries, porter les billets doux de telles dames galantes, tantôt récompensé par l'amant, tantôt bâtonné par le mari, bref sortir le matin, regarder d'où vient le vent, et me mettre en quête du métier que j'exercerai pour un jour ou une heure, voilà ce que je fais dans la vie. Cela s'appelle chercher fortune, monsieur.

– Oui-da ! Eh bien ! Cogolin, figure-toi que moi aussi je suis venu chercher fortune !

– Vous trouverez, monsieur. Je vois cela à l'air de votre visage, à votre tournure, et puis, enfin, j'ai été autrefois au service d'un astrologue, ce qui fait que, à force de nettoyer les lunettes de mon maître, j'ai appris à m'en servir.

Cependant, Cogolin, avec une activité et une adresse de chirurgien, s'était mis à panser les blessures du chevalier au moyen de certain onguent qu'il venait de prendre sur une tablette, et comme Capestang s'étonnait de cette adresse :

– Monsieur, dit Cogolin, en sortant de chez l'astrologue, je suis entré en service chez un apothicaire qui a fini par me mettre à la porte parce que sa femme me faisait les yeux doux. Mais, pour ne pas m'en aller les mains vides, en disant un éternel adieu à l'apothicaire mâle et à l'apothicaire femelle, j'ai emporté un certain nombre de flacons, et petites boîtes d'onguents, ainsi que divers médicaments sucrés que j'ai absorbés un jour que j'avais faim, en suite de quoi j'ai été malade huit jours. Quant aux onguents, j'ai essayé aussi de les manger, mais il n'y a pas eu moyen, et bien m'en a pris puisque cela me permet de panser vos blessures. C'est fait, monsieur. Si vous le désirez, je vous cède ma chambre à coucher pour vous reposer cette nuit.

Capestang, la tête affaiblie par la perte de son sang, le front lourd par suite du flacon de vin qu'il venait de vider, se glissa dans le coffre, dont le foin lui produisit l'effet du plus moelleux des matelas. Il s'endormit d'un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain au grand jour, il trouva que la fièvre avait disparu, qu'il pouvait se mouvoir et marcher sans trop faire la grimace, et qu'il avait grand appétit.

– Cogolin, dit-il, je te prends à mon service. Tu me plais. Acceptes-tu ?

– Si j'accepte ? Mais c'est la fortune, monsieur ! Surtout après l'astrologue et l'apothicaire !

– Bon ! je t'indiquerai ton service. Pour le moment, prends cinq ou six pistoles.

– Cinq ou six pistoles ! s'écria Cogolin enthousiasmé. Ah ! monsieur, pour un jour encore, laissez-moi m'appeler Lachance !

– Prends donc ces pistoles dans ma bourse, rends-toi à la grande friperie de la halle, emporte ces habits qui sont déchirés, et, sur leur mesure, rapporte-moi un équipement complet. En échange de l'habillement que tu emportes, tu te procureras une tenue qui convienne au valet du chevalier de Capestang. Va, Cogolin, et, en revenant rapporte-nous les éléments d'un bon dîner.

X

Duel de Capestang et Cinq-Mars.

Il était huit heures du matin lorsque Capestang revêtu de son nouvel équipement et Cogolin complètement transformé descendirent de la mansarde. Le chevalier, après un repas sommaire, que son nouveau valet lui servit sur le couvercle du coffre, avait dit :

– Maintenant, prends ce que tu possèdes de plus précieux, dis adieu à ton logis, et suis-moi.

– Le seul objet précieux que je puisse emporter d'ici, c'est moi-même, avait répondu Cogolin.

– En route, donc, et rappelle-toi ceci : quand je marcherai dans la rue, tu me suivras à trois pas si nous sommes à pied, à six pas si nous sommes à cheval, comme font les valets des gentilshommes. Tu auras soin qu'on voie bien que tu es à moi. Tu ne parleras que si je t'interroge. Pour le reste, nous verrons.

Là-dessus, Capestang, tout heureux d'avoir un valet à lui – nous croyons avoir indiqué qu'il était un peu glorieux – tout joyeux de sentir que ses blessures le gênaient à peine, ivre du bonheur de vivre après s'être vu si près de la mort, l'air conquérant, la fine moustache retroussée, la démarche assurée, la main sur la garde de sa rapière, se mit en quête d'une auberge pour s'y loger avec ses gens, c'est-à-dire Cogolin.

Parvenu rue de Vaugirard, il tourna d'instinct à droite, c'est-à-dire vers cette partie de la rue qui, après les Carmes-Déchaussés, devenait simple route, avec des maisons de plus en plus espacées, soit qu'il songeât à ménager sa bourse en se

logeant loin du centre, soit qu'il cherchât un abri plus sûr dans la solitude. Comme il s'avançait suivi de Cogolin qui maintenait rigoureusement sa distance de trois pas, le chevalier entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui trotte. Il se retourna et, à distance, aperçut en effet un cavalier qui évoluait, trottait, galopait, revenait sur ses pas, puis exécutait une volte, se remettait à galoper, enfin, manœuvrait comme quelqu'un qui essaie un cheval.

– Fend-l'Air ! C'est Fend-l'Air ! murmura Capestang qui tressaillit à la fois de joie et de fureur, Fend-l'Air monté, je veux dire déshonoré par l'un de ces sacripants qui m'ont tué ! Car ils m'ont bien tué et mis au tombeau, et ce n'est pas leur faute si je vis encore, tout mort que je devrais être.

C'était bien Fend-l'Air. Et le cavalier, c'était bien l'un des spadassins de Concini. Montreval, qui paradait sur la superbe bête. Capestang jeta un regard autour de lui, il vit qu'il venait de dépasser les Carmes et que l'endroit était désert.

– Bon ! fit-il en se remettant en marche. Nous allons rire.

Les six séides du maréchal d'Ancre avaient, la veille au soir, tiré au sort le cheval demeuré dans les écuries de l'hôtel. Il en était ainsi après chaque expédition : ils se partageaient les dépouilles de l'ennemi vaincu ou tué, et s'il n'y avait pas de quoi faire le partage, on s'en rapportait à la chance. Montreval, favorisé et devenu légitime possesseur du cheval, l'essayait donc, et se disait à lui-même qu'il avait désormais une monture royale, lorsque retentit un coup de sifflet bizarrement modulé.

Fend-l'Air s'arrêta net. Au premier coup d'éperon, il allongea ses narines frémissantes et secoua sa fine tête indignée ; au deuxième coup, il se campa, ramena sous lui les jambes de derrière et s'immobilisa comme un cheval de bronze.

– Ah ! fit Montreval, es-tu donc aussi rétif que ton ancien maître ?

Le sifflet se fit de nouveau entendre, mais modulé d'une autre manière. Aussitôt, Fend-l'Air se mit à reculer, malgré les

objurgations, les flatteries et les coups d'éperon de son cavalier. Pour la troisième fois, le sifflet retentit, mais toujours sur un nouveau mode. Alors Fend-l'Air se porta tout à coup en avant par une série de sauts de mouton.

Montreval poussait des « holà ! » prolongés. Fend-l'Air s'encapuchonnait, détachait une formidable ruade, puis se dressait, pointait, exécutait sur place des tête-à-queue fantastiques. Fend-l'Air devenait un tourbillon, il semblait pris de folie. Cela dura deux ou trois secondes, et brusquement, d'un dernier coup de reins à désarçonner le plus solide écuyer, il envoya Montreval à dix pieds en l'air…

Montreval retomba sur la chaussée, où il demeura inanimé. Fend-l'Air partit à fond de train et s'arrêta près de Capestang, en jetant un long et joyeux hennissement. L'aventurier saisit dans ses mains frémissantes la tête du noble animal et l'embrassa sur les naseaux ; puis légèrement, il se mit en selle, sans s'inquiéter de savoir si Montreval était tué.

– Monsieur ! Monsieur ! cria Cogolin, dois-je me placer à trois pas ou à six pas ? Car si vous êtes à cheval, je suis à pied, moi, et vous m'avez ordonné…

– Suis-moi toujours ! interrompit le chevalier. Trois cents pas plus loin, Capestang s'arrêta devant une auberge de fort modeste apparence et généralement fréquentée par les rouliers de Vaugirard.

– Au *Grand Henri !* fit Capestang en levant le nez vers une peinture qui avait la prétention de représenter le roi Henri IV ou tout au moins sa barbe. L'enseigne est flatteuse. Ce doit être une noble hôtellerie, et si elle ne l'est pas, ma présence l'ennoblira.

Sur ce, il mit pied à terre, entra dans la cour, et un gros petit homme chauve se précipita vers lui, le bonnet à la main.

– Comment t'appelles-tu ? demanda le chevalier.

– Lureau, monsieur, je suis maître Lureau en personne, Lureau l'inventeur d'un pâté d'alouettes dont on ne fait que

parler à la cour.

– Fort bien. J'en ai ouï parler aussi, et c'est ce qui me décide à venir loger chez vous. Eh bien, maître Lureau, une chambre pour moi, un cabinet pour mon écuyer, la meilleure place à l'écurie pour mon cheval. Maintenant, écoutez ceci, mon maître : si je vous surprends à écouter à la porte de mes appartements, je vous coupe les oreilles. Si j'apprends que vous avez dit à qui que ce soit l'honneur que je vous fais d'habiter ici, je vous arrache la langue.

Le patron du *Grand Henri* jura qu'il serait discret comme la tombe et conduisit son hôte dans une mauvaise chambre sur laquelle s'ouvrait un méchant cabinet noir.

– C'est pour le moins un prince en bonne fortune, songea-t-il. Monseigneur, ajouta-t-il tout haut, c'est ici la chambre des princes.

– Est-ce que vous êtes Gascon, mon brave ? fit Capestang, étonné de trouver quelqu'un de plus glorieux que lui, car la chambre lui paraissait fort peu princière.

– Non, monseigneur, je suis Normand, répondit naïvement Lureau. Pour vous servir.

– Très bien. Et combien, ajouta Capestang non sans inquiétude, combien votre chambre des princes, au mois ?

– Pour la chambre de monseigneur, la chambre du valet de monseigneur, et le râtelier du cheval de monseigneur, ce sera seulement six pistoles.

Maître Lureau, quand il louait par hasard cette chambre qui, effectivement, était la plus belle de l'auberge, en tirait généralement quinze à vingt livres. C'est donc une quarantaine de livres qu'il faisait payer à son hôte les « monseigneur » dont il le gratifiait.

– Paye ! dit superbement l'aventurier en jetant sa bourse à Cogolin.

Cogolin paya en jetant un étrange regard sur le crâne de

Lureau.

– Lui aussi, il l'est ! murmura-t-il avec une sorte de sympathie.

L'hôte se retira enchanté. Cogolin, qui venait de voir qu'il restait encore quelques pistoles au fond de la bourse, fut également enchanté. Capestang qui venait tout au moins de s'assurer le couvert pour un mois, fut non moins enchanté, car il avait tremblé un instant que le prix de ses appartements n'excédât la somme qu'il possédait encore.

– Monsieur, dit à ce moment Cogolin, je vous demande la permission d'aller m'installer sur la route pour un petit quart d'heure.

– Cogolin, tu parles sans avoir été interrogé. Comme il y a quelques heures que tu m'as sauvé la vie, je ne dis rien pour cette fois ; mais, à la prochaine impertinence de ce genre, tu seras étrillé. Maintenant, pourquoi veux-tu aller sur la route ?

– Voici, monsieur : j'attendrai le premier cavalier qui passera, je me mettrai à siffler comme j'ai vu faire à monsieur, le cavalier sera désarçonné, et j'aurai une monture.

– Très bien, Cogolin. Va, mon ami, et essaie.

Cogolin ouvrit ses longues jambes et partit. Le bout de son nez frétillait. Le chevalier se prit à réfléchir sur tout ce qui lui était arrivé, et fut assez étonné de constater que, parmi tous ces événements, où il avait tour à tour risqué de faire fortune et d'être tué, il n'en était qu'un seul pour l'intéresser au fond de l'âme. C'était sa rencontre dans les bois de Meudon, avec cette jeune fille qu'il avait tirée des mains de Concini.

– Elle est la fille du duc d'Angoulême, songeait-il. Il conspire. Le Concini n'avait pas besoin de me l'apprendre. J'ai vu le duc à l'œuvre, à l'auberge de la *Pie Voleuse*. Le maréchal lui veut la malemort. Pourquoi ne préviendrais-je pas ce digne seigneur de se tenir sur ses gardes ? Je vais aller à l'hôtel de la rue Dauphine, où ce pleutre voulait m'envoyer assassiner le noble duc… et je lui dirai… que lui dirai-je ? et si elle est là,

elle !

Capestang, à l'idée qu'il allait sans aucun doute sauver le duc d'Angoulême d'un mortel danger, éprouva une de ces joies d'autant plus violentes qu'on ne veut pas s'en avouer la vraie cause. Cette joie, tout à coup, tomba, se dissipa.

– Elle est la fille du duc d'Angoulême ! reprit-il, cette fois avec une inconsciente amertume. Elle est donc petite-fille de roi ! fille de l'un des plus orgueilleux seigneurs du royaume, roi lui-même, peut-être, demain ! Et moi, que suis-je ?

Ces pensées ne se présentèrent à l'esprit de Capestang qu'à l'état vague et imprécis. Toujours est-il qu'il prit la résolution de prévenir le duc, s'il le pouvait, et sans en espérer la moindre récompense.

Des heures sans doute s'étaient écoulées, car à ce moment, Cogolin rentra et dit simplement :

– Monsieur, il est midi, et j'ai commandé à maître Lureau un de ces pâtés d'alouettes.

– Monsieur, ajouta-t-il, avez-vous remarqué que maître Lureau n'a pas un cheveu sur…

– Midi ! interrompit machinalement le chevalier qui tressaillit. Midi ! répéta-t-il en se frappant le front. Mais je suis attendu aujourd'hui à midi, à l'hôtellerie des *Trois Monarques* par ce jeune faquin qui s'appelle le marquis de Cinq-Mars. Il va croire que je me dérobe ! Il va me prendre pour un lâche ! Mordieu ! Têtebleu ! Corbacque ! Cogolin, ma rapière, mon cheval !

– Monsieur, dit Cogolin, il s'en faut d'une bonne demi-heure. Seulement, quand il s'agit du dîner ou du souper, mon estomac avance toujours. Il y a si longtemps qu'il est en retard qu'il cherche maintenant à se rattraper. Ainsi donc, monsieur peut tâter de ce digne pâté, sans crainte d'arriver en retard aux *Trois Monarques*, qui sont à cinq minutes d'ici, rue de Tournon.

Pour toute réponse, Capestang ordonna à Cogolin de le

suivre. Cogolin poussa un profond soupir, mais obéit. Sur l'ordre de son maître, il brida et harnacha Fend-l'Air. Puis le chevalier le vit avec surprise seller un autre cheval, rouan trapu et solidement taillé.

– Que diable fais-tu là ? demanda-t-il.

– Puisque monsieur sort nonobstant le pâté d'alouettes, il faut bien que je selle mon cheval pour suivre monsieur, répondit Cogolin avec son sourire le plus jocrisse. Monsieur peut être tranquille, je tiendrai ma distance à six pas.

– Ton cheval ! Tu as donc un cheval toi ? Et depuis quand ?

– Depuis une heure, monsieur. Ainsi que je vous en ai demandé la permission, je me suis mis sur le pas de la porte, et j'ai sifflé toutes les fois que j'ai vu passer un cavalier. Or, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai eu beau siffler, enfler les joues, essayer de tous les airs, aucun de ces chevaux que j'ai vu passer ne s'est laissé émouvoir, aucun n'a désarçonné son cavalier pour venir se faire embrasser les naseaux par moi. Assez étonné, je l'avoue, j'allais rentrer dans l'hôtellerie lorsque je vis venir ce rouan, et fis une dernière tentative. Enfin ! À mes coups de sifflets stridents, j'eus la joie de voir mon rouan s'arrêter court. Malheureusement, c'était le cavalier qui venait d'arrêter sa monture. Cet homme, au lieu de se laisser désarçonner, mit simplement pied à terre, s'en vint à moi, saisit un bâton qui se trouvait là, et se mit à me rosser d'importance en disant que je m'étais moqué de lui et que cela m'apprendrait à siffler. Puis il me demanda qui m'avait poussé à lui faire cet affront. Aussitôt, je lui contai l'affaire. Alors, monsieur, cet homme qui, comme je l'ai su par maître Lureau, est un honnête maquignon de Vaugirard, cet homme se mit à rire, me fit mille caresses, et m'assura que si je voulais siffler de la manière qu'il m'indiquerait, le rouan viendrait à moi tout aussitôt. Et il ajouta que dès lors, le cheval m'appartiendrait sans qu'il m'en coûtât un denier. Transporté de joie, je le pressai de m'apprendre à siffler, et c'est ce qu'il consentit à faire. Je sifflai donc, le rouan vint à moi, et je le mis à l'écurie, tandis que le

maquignon poursuivait à pied son chemin. Seulement, par un entêtement qui gâte sa belle action, cet homme ne voulut jamais m'apprendre à siffler avant que je lui eusse versé en mains quelques pistoles que je pris dans votre bourse.

– Et combien lui as-tu donné de ces pistoles ? fit le chevalier en frémissant.

– Quinze, monseigneur, quinze pauvres pistoles. Ce n'est rien pour connaître un si beau secret.

Capestang examina le cheval en connaisseur, et murmura :

– Cent cinquante livres ! Allons, ce n'est pas trop cher. Tu as raison, Cogolin, il te fallait une monture, et ce maquignon ne t'a pas volé ! Mais combien reste-t-il dans la bourse ?

– Neuf pistoles, monsieur. Vous êtes riche encore.

– Nous leur donnerons les noms des neuf muses, dit le chevalier qui se mit en selle tout joyeux de se trouver encore riche.

Il s'élança donc d'un bon trot, et bientôt, descendit la rue de Tournon sans prendre d'autre précaution que de rabattre son feutre sur ses yeux. C'était d'une insolente audace. Mais Capestang, qui sous ses airs de rodomont ne laissait pas que de raisonner subtilement, se disait que le meilleur moyen de n'être pas vu, c'est de ne pas se cacher. Et puis Capestang se disait qu'on le tenait pour mort. Et puis enfin, la bravade était dans son tempérament. Il pouvait avoir peur, il ne pouvait laisser voir à d'autres ni à lui-même qu'il avait peur. Quoi qu'il en soit, il arriva sans encombre aux *Trois Monarques*, se fit conduire à l'appartement du marquis de Cinq-Mars, et y entra au moment où midi sonnait.

– Bravo ! fit le jeune marquis. Vous êtes, chevalier, d'une politesse vraiment royale, c'est-à-dire d'une exactitude qui…

– En auriez-vous douté, par hasard ! interrompit Capestang qui déjà se redressait, le poing sur la hanche.

– Dieu m'en garde ! Convenons donc tout de suite des

conditions de notre combat. Car, ajouta le marquis avec hauteur, je vois que vous pourriez sortir de cette royale politesse que je vantais tout à l'heure en vous.

– Corbacque ! gronda Capestang dont les oreilles s'échauffaient, la politesse en matière de duel consiste à dégainer sans phrases.

– Bon, bon. Vos armes ?

– Les vôtres ! dit Capestang.

– La rapière et le poignard, alors !

– Soit ! Pourvu qu'elle pénètre, toute arme est bonne.

– L'heure, maintenant. Cet après-midi, à trois heures ?

– À merveille ! dit Capestang.

– Derrière les jardins de M. le duc de Luxembourg ?

– Va pour les jardins. Le marquis salua et dit :

– Monsieur le chevalier de Capestang, j'aurai l'honneur de vous attendre avec mes témoins à trois heures de ce jour derrière les jardins de M. le duc de Luxembourg, pour vous y combattre par la rapière et le poignard.

Capestang rendit salut pour salut, et dit :

– Monsieur le marquis de Cinq-Mars, à l'heure et au lieu dits, avec les armes que vous dites, j'aurai l'honneur de me rencontrer avec vous.

Les deux jeunes gens, de nouveau, s'inclinèrent et, en se redressant, ne purent s'empêcher de s'admirer l'un l'autre.

– Il est gentil, ce marquis ! songea Capestang.

– Il est merveilleux, ce capitan ! songea Cinq-Mars.

Et comme le chevalier se dirigeait vers la porte, le marquis s'écria :

– Puisque nous devons nous pourfendre qu'à trois heures, ne me ferez-vous pas l'honneur de me traiter en ami jusque-là, et la grâce d'accepter le modeste dîner qu'en prévision de votre

visite j'ai fait préparer ?

Là-dessus, Capestang avoua qu'il avait grand appétit, et les deux adversaires étant passés dans une chambre voisine où se trouvait dressée une table magnifiquement servie, s'installèrent l'un en face de l'autre en attendant l'heure de se couper la gorge.

Le repas était succulent, les vins étaient nobles, les convives dignes l'un de l'autre : l'entretien fut étourdissant. Cinq-Mars raconta ses amours, et Capestang ses batailles. Mais il eut bien soin de ne pas avouer qu'il avait pu assister à une assemblée de conjurés à l'auberge de la *Pie Voleuse*, et que dans cette assemblée il avait été introduit par Cinq-Mars lui-même. Il se contenta de dire qu'il était venu à Paris dans l'intention de faire fortune, et Cinq-Mars l'assura que si tous deux sortaient sains et saufs de leur duel, il mettrait à son service l'influence dont il disposerait bientôt, surtout après son mariage.

– Car, ajouta-t-il avec un soupir, par les ordres de mon père et en vue de certaines combinaisons politiques, je dois me marier… j'ai une fiancée qu'on dit fort belle et que je ne connais pas, et que j'espère connaître le plus tard possible…

Capestang, voyant le front de son hôte s'assombrir n'insista pas et se hâta de changer le cours de l'entretien. Bref, vers deux heures, les deux adversaires se regardaient avec une sympathie évidente. Car rien n'attire la sympathie comme ces irrésistibles aimants qui sont la jeunesse, la loyauté, la bravoure.

– Il conspire avec le duc d'Angoulême, songea Capestang. Il est donc l'ennemi de Concini. Tout en me réservant le mérite de prévenir le duc et en gardant pour moi ce que j'ai appris dans le cabinet, c'est-à-dire dans le coupe-gorge du maréchal, je puis bien lui raconter ma bataille avec la bande enragée…

– Quel dommage, songeait de son côté Cinq-Mars, que ce galant homme me dispute justement la seule fille que je puisse aimer… Marion, ma chère Marion !

– Ma foi, mon cher marquis, dit Capestang, j'ai bien failli

arriver en retard à votre rendez-vous, et même ne pas y arriver du tout, ce qui, croyez-le bien, m'eût été un véritable crève-cœur. Mais, à l'heure qu'il est, je devrais être mort, ce qui d'ailleurs vous eût épargné la peine de me tuer.

Et Capestang, la tête pleine de fumées de gloire, fumées de vin, le verbe sonore, le geste multiple, commença un récit qu'il mima, joua, se levant, allant, venant, se fendant, se débattant, parant, ripostant, un récit épique d'une action épique, un récit flamboyant que Cinq-Mars écouta avec enthousiasme et admiration.

– C'est superbe ! s'écria-t-il enfin lorsque Capestang, sur un dernier trait, termina, saisit son verre, le balança un instant d'un geste glorieux et le vida d'une lampée. Superbe ! Merveilleux !

– N'est-ce pas ? dit naïvement le chevalier qui, d'ailleurs, appliquait ces épithètes à son bonheur et non à son courage.

– Ah ! chevalier, pourquoi sommes-nous ennemis ! Pourquoi faut-il que nous soyons forcés de nous pourfendre !

– Au fait, marquis, pourquoi diable nous battrons-nous ? Je veux être pendu si je le sais ! Et vous ?…

Cinq-Mars regarda fixement son adversaire, et dit :

– Chevalier, j'ai d'autant plus de regret de me battre aujourd'hui que j'avais pour ce soir un rendez-vous auquel je serai au désespoir de manquer, si je suis blessé. Vous allez tout comprendre, ajouta-t-il en appuyant sur les mots : ce rendez-vous m'a été donné par Mlle Marion Delorme.

Cinq-Mars mentait : il voulait simplement pousser Capestang, lui arracher la vérité, se convaincre de son malheur, et entendre dire à son rival qu'il était au mieux avec Marion. En un mot, il s'attendait à voir sauter Capestang. Mais fort tranquillement, le chevalier répondit :

– Bah ! Avec cette si jolie fille que je rencontrai à Longjumeau ?

– Avec elle-même ! dit Cinq-Mars d’un ton menaçant.

– Écoutez, mon cher, fit Capestang, il y a un moyen de tout arranger : allez à votre rendez-vous ce soir, et nous nous battrons demain.

– Quoi ! s’écria Cinq-Mars transporté, cela ne vous fait donc rien que j’aie un rendez-vous avec Marion Delorme, et qu’elle m’aime… car elle m’adore !

– Moi ? Que voulez-vous que cela me fasse, sauf le plaisir que je vous souhaite ?

Cinq-Mars se leva, courut à Capestang, le serra dans ses bras et cria :

– Ah ! mon cher ami ! J’ai cent livres de moins sur la conscience ! Je suis l’homme le plus heureux de Paris, de France et de Navarre ! Figurez-vous que je croyais, ou plutôt ne vous figurez rien, mais disposez de moi, usez-en, abusez-en ; ma bourse, mes influences, je veux tout partager !

– Cher marquis ! fit Capestang émerveillé ! Mais, hélas ! voici qu’il est trois heures, et…

– Au diable le duel ! s’écria Cinq-Mars avec fougue. Lanterne ! Lanterne ! ajouta-t-il en appelant son valet qui apparut. Du vin, drôle ! Du meilleur ! du xérès ! Du chypre ! Ne vois-tu pas que M. le chevalier, mon ami, a soif et que nous nous battons à qui videra le plus de flacons !

– Ah ! marquis, dit le chevalier, ceci n’est pas loyal, ceci sent son guet-apens : vous m’attirez à un duel de vins d’Espagne et des îles, alors que je ne suis fort que sur les vins de France !

– Lanterne ! vociféra Cinq-Mars. Du vin d’Anjou ! Du vin de Bordeaux ! Du vin de Bourgogne ! Du vin de Champagne ! De toutes les provinces ! Je veux toute la France sur cette table !

Lanterne, énorme valet bouffi de vanité apparut avec plusieurs flacons que Cogolin l’aidait à porter en disant :

– Ah ! monsieur de Lanterne, que de fonds de bouteilles pour nous ! Le valet ainsi anobli se rengorgeait.

Et les deux amis d'éclater de rire et de se mettre à déboucher force flacons. Cependant, comme il n'est soif ou joie, même d'amour, qui ne finisse par s'apaiser, comme il n'est roman auquel il ne faille mettre le mot « fin », et qu'un déjeuner, si succulent qu'il soit, n'est autre chose qu'un roman gastronomique, les adversaires, devenus amis intimes, se quittèrent vers cinq heures, en se jurant force amitiés et en se faisant force promesses de se revoir.

Capestang, suivi à six pas par Cogolin qui, d'un mot, lui indiquait la route, gagna la rue Dauphine et, à l'angle du quai que lui avait signalé Concini, vit en effet un seigneurial hôtel qui ne pouvait qu'être celui qu'il cherchait. Mais ce magnifique logis avait un visage d'une ineffable tristesse. Les volets rabattus, les lézardes des murs, cette porte fermée immuablement dont le marteau n'avait pas été soulevé depuis si longtemps, l'usure, l'abandon, le silence profond de l'intérieur, tout imprimait à cette demeure une expression de mystère et de deuil qui fit frissonner le chevalier. En vain souleva-t-il le lourd marteau qui, chose étrange, représentait un lion portant dans sa gueule une sorte de banderole sur laquelle ces mots, à demi-rongés de rouille, se détachaient encore : « *Je charme tout.* » Le coup de marteau réveilla dans l'intérieur de longs échos qui parurent se répercuter à travers des pièces vides, de vastes salles désertes…

– *Je charme tout !* murmura Capestang en déchiffrant l'inscription. La fameuse devise de Marie Touchet, maîtresse de Charles IX et mère du duc d'Angoulême !…

Capestang sentit une inexprimable angoisse l'étreindre à la gorge, et, pour la première fois, une mystérieuse douleur descendit sur son cœur.

Pourquoi ? Comment eut-il brusquement cette sensation que ce cœur, qui battait si libre, et si fier dans sa poitrine, contenait un trop-plein d'aspirations qui cherchaient à s'épandre ? Pourquoi à ce moment et non à un autre, comprit-il la fabuleuse distance qui le séparait de la petite-fille de Charles IX, roi de

France ? Par un rapide phénomène, son esprit se dédoubla. Il se vit lui-même, comme il eût regardé un inconnu qui lui fût apparu soudain. Il se vit si chétif, si pauvre, si humble, si seul au monde qu'un rire d'amertume éclata sur ses lèvres crispées. Il secoua violemment la tête et reprit le chemin de la rue de Vaugirard.

Capestang et Cogolin arrivèrent au *Grand Henri* comme la nuit tombait. Cogolin conduisit les chevaux à l'écurie, les pansa, les fit boire et leur donna à manger, opérations diverses qui lui demandèrent environ une heure et auxquelles il parut s'attarder, tout en surveillant du coin de l'exil l'entrée de la cour. Bref, il faisait nuit noire lorsque Cogolin eut terminé sa besogne, et ce moment coïncida avec l'apparition d'une ombre qui se glissa dans la cour de l'auberge et fit au valet un signe, auquel il répondit par un hochement de tête approbatif.

Alors, Cogolin entra dans la chambre de son maître, qu'il trouva assis sur le bord de son lit, le menton dans la paume de la main et le coude sur le genou, les yeux troubles et la mine désespérée.

Capestang avait la tête lourde. Les vins puissants qu'il avait absorbés en quantité lui brouillaient la cervelle en même temps que les pensées d'amertume auxquelles il se livrait. Capestang se trouvait malheureux. Capestang avait besoin d'être consolé. Et, comme il avait l'imagination vive, Capestang souhaitait ardemment l'entrée imprévue d'un ange consolateur, juste au moment où Cogolin pénétra chez lui.

– Qui te permet d'entrer ici sans y être appelé ? vociféra le chevalier. Tu vois cette discipline ? Là ? À ce clou ?

– Je la vois, dit Cogolin frémissant. Elle prouve que cette chambre a été habitée par quelque novice désireux de prendre robe. Il eût bien dû l'emporter en s'en allant !

– Oui, mais il l'a oubliée, et c'est ce qui prouve qu'il y a une Providence. Prends cette discipline Cogolin, prends-la et t'en applique trois bons coups sur les épaules.

– Quoi, monsieur, vous voulez que moi-même… fit Cogolin larmoyant. Il poussa un soupir et alla décrocher la discipline qu'il considéra avec une telle grimace de désespoir que Capestang éclata de rire.

– Arrête ! fit le chevalier. Je te pardonne pour cette fois. Maintenant, va-t'en. Tiens ! tes cheveux remuent ?

– Non, monsieur ! s'écria Cogolin en fixant ses cheveux sur sa tête d'un coup de poing. Je ne m'en irai pas sans vous dire qu'il se passe ici des choses fort étranges.

– Que se passe-t-il donc ici ? dit le chevalier.

– Ici… c'est-à-dire dans ma bourse, je veux dire dans votre bourse. Permettez-moi une question, monsieur. Est-ce que les neuf muses étaient mariées ? Calliope, Euterpe, Clio, Terpsichore et les autres avaient-elles pris des époux ?

– Eh ! Cogolin, mais tu connais les noms des muses, il me semble ?

– Je vais vous dire, monsieur : j'ai été en service chez un régent de collège avant d'entrer chez l'astrologue puis chez l'apothicaire. Ce régent, lorsque j'avais mal brossé sa robe ou commis quelque autre faute, me punissait à sa manière. Vous, monsieur, vous me voulez forcer à m'administrer à moi-même la discipline. L'apothicaire me purgeait. L'astrologue me mettait à la diète. Le régent lui m'obligeait à apprendre les leçons qu'il devait enseigner à ses élèves. C'est ainsi que j'ai appris la mythologie, et même un peu de latin. Mais j'en reviens à ma question : étaient-elles mariées, les muses ?

– Pourquoi me demandes-tu cela ?…

– C'est que tout à l'heure, il restait neuf pistoles dans la bourse, et vous avez déclaré que c'étaient là les neuf muses. Or, maintenant, il y a dix-neuf pistoles dans la même bourse. Voyez, monsieur, ajouta Cogolin en mettant la bourse sous les yeux du chevalier ; j'ai placé les neuf muses à gauche, et leurs dix enfants à droite.

– Où as-tu eu ces dix pistoles ! fit Capestang inquiet.

– Je vous jure, monsieur… Capestang sauta sur la discipline.

– Scélérat, gronda-t-il, si tu t'es livré à quelque trahison, je t'arrache les cheveux !

– Ne faites pas cela ! cria Cogolin. Je vais tout dire. Aujourd'hui, tandis que vous faisiez à M. de Cinq-Mars l'honneur de dîner à sa table, je fus invité à partager vos restes avec M. Lanterne, un bien aimable homme qui m'a embrassé parce que je l'ai appelé de Lanterne. Nous étions donc dans l'antichambre à vider nos fonds de bouteilles, lorsque M. Lanterne fut appelé par son maître… Alors la porte s'ouvrit vivement et je vis entrer une sirène…

– Une sirène ?

– Ou du moins une jeune dame qui m'apparut telle par sa beauté et par le son mélodieux de sa parole. En effet, monsieur. « Prends ceci », me dit-elle. Et ceci, c'étaient dix pistoles qu'elle glissa dans ma main. Elle ajouta : « C'est bien M. le chevalier de Capestang qui est ici ? – Lui-même », répondis-je.

– Ah ! misérable, tu vois bien que tu m'as trahi !

– Eh ! monsieur, lorsque nous fûmes arrivés aux *Trois Monarques* et qu'on vous eut amené M. Lanterne, vous avez dit vous-même : « Va dire à ton maître qu'Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, attend ici ! » Et vous l'avez crié si haut qu'il n'est personne dans l'hôtellerie qui n'ait entendu. Car vous criez fort, monsieur, quand vous vous y mettez !

– C'est juste. Après ?

– Après ?… fit une voix jeune, au timbre clair à l'accent un peu moqueur. Après ? Je vais vous dire le reste, monsieur le chevalier !

Capestang se retourna et demeura ébahi, frémissant, effaré. La porte s'étant ouverte et, en même temps que le long et maigre corps de Cogolin se glissait subtilement par cette porte entrebâillée et disparaissait comme une anguille dans son trou,

une jeune fille au regard effronté – mais si doux ! – au sourire provocant – mais si plein de charme ! – une jeune fille à la fraîche et radieuse beauté entra !

– Mlle Marion Delorme ! murmura le chevalier, pétrifié de stupeur.

Elle vint à lui, et, avec une sublime impudence de vierge qui se donne, avec cette câlinerie, ces palpitations, ces yeux noyés de larmes, cet émoi sincère et ces attitudes déjà apprêtées, enfin cette instinctive science de l'amour qui devait faire d'elle la plus glorieuse, la plus étonnante, la plus conquérante des prêtresses de l'amour, Marion Delorme lui jeta ses bras autour du cou. Marion Delorme pour la première fois, chercha de ses lèvres encore ignorantes et déjà ardentes le baiser de l'homme, Marion Delorme, pour la première fois, balbutia ce mot que si souvent elle devait répéter :

– Je t'aime !…

– Mais, bégaya le chevalier dans un dernier effort de scrupule, n'aviez-vous pas ce soir un rendez-vous avec le marquis de Cinq-Mars ?

– La jolie fille secoua la tête, et éclata de rire, l'enlaçant plus étroitement, et répéta :

– Je t'aime !… Cette idée illumina l'esprit de Capestang : qu'il devait se boucher les oreilles pour ne pas entendre la voix de la sirène, fermer les yeux pour ne pas voir ces lèvres tremblantes et ardentes qui s'offraient à ses lèvres. Mais ce ne fut qu'une lueur. Elle s'éteignit. Marion resta ! Que voulez-vous, lecteur sévère ? Le chevalier avait vingt ans. Et puis les bons vins de Cinq-Mars… et puis il était si malheureux, il se sentait si faible, si isolé, petit, avec un profond désir de consolation… et puis enfin, nous avons seulement accepté la mission de raconter les faits et gestes de ce héros, mais non celle de les commenter, ou de les excuser.

Oui, lecteur, Marion resta ! Et ce fut ainsi que se termina le duel du marquis de Cinq-Mars et du chevalier de Capestang.

XI

Chapitre bref où le sire de Laffemas fait ses premières armes.

Au moment où Marion Delorme toute palpitante avait pénétré dans la cour du *Grand Henri*, et fait signe à Cogolin, deux hommes qui la suivaient à distance vinrent s'arrêter devant l'auberge. L'un portait un élégant manteau violet. L'autre, un manteau noir, qui lui donnait l'allure d'un vilain oiseau de nuit. Le manteau violet était d'attitude fière, impérieuse. Le manteau noir d'attitude obséquieuse, ondoyante. Il y avait du lion chez le premier, du tigre chez le second.

– Que vous disais-je, monseigneur ! fit le manteau noir. Elle courait à un rendez-vous !

Celui qu'on appelait « monseigneur » demeura quelques minutes tout frissonnant, la main crispée sur la garde de son épée. Il souffrait. La pire souffrance de l'homme qui aime, c'est de savoir aux bras d'un autre la femme qu'il convoite. Car alors, c'est l'orgueil, qui saigne, la chair qui crie, le cœur qui se révolte : cet homme, donc, eut un rauque soupir de détresse ; et ses yeux jetèrent un éclair de menace. Il s'élança vers l'auberge. Le manteau noir se plaça devant lui.

– Que faites-vous, monseigneur ? Que dira demain la cour, que dira la ville en apprenant que M. l'évêque de Luçon, duc de Richelieu, premier conseiller de la reine mère, s'est battu dans une auberge pour les beaux yeux d'une donzelle ?

Richelieu s'arrêta, sombre, pensif ; mais un frémissement de rage l'agitait.

– Que j’entre, moi, à la bonne heure ! continua le manteau noir. J’entrerai donc, je saurai ce qu’est venue faire ici Marion Delorme.

– Quoi ! Tu consentirais, mon brave Beausemblant ? Oh ! le nom de cet homme qu’elle est venue retrouver ! Oh ! savoir ce nom ! et alors, malheur à cet homme !

Le manteau noir se courba ; la voix sèche et insinuante à la fois répondit :

– Épier, écouter, interroger, c’est mon affaire. J’y éprouve un plaisir étrange ; et ce m’est une jouissance exquise que de pénétrer au fond des secrets d’autrui. Écoutez, monseigneur, j’ai aujourd’hui vingt-cinq ans, et il est temps que je prenne une décision ; je me donne à vous. Je suis laid, je suis petit, j’ai un gros ventre sur deux jambes grêles ; je sens que je vis dans une atmosphère de mépris. Et je commence à haïr l’humanité. La haine, ce sera ma carrière à moi. Épier, écouter, interroger, dénoncer, oui, c’est cela qu’il me faut à moi. Je me donne à vous. Je vous servirai dans vos faiblesses et dans vos grandeurs. Vos amours ou votre politique, peu importe. Saisir Marion ou vous aider à décapiter la noblesse comme vous le rêvez, même besogne. Vous avez besoin d’un dévouement qui ne recule devant rien : je suis ce dévouement-là. Ne me remerciez pas. J’ai besoin de vous, et vous avez besoin de moi. Vous avez le génie des vastes combinaisons, et j’ai le génie de la ruse. Et, si j’ose dire, je vous complète. C’est que je ne veux pas m’appeler Beausemblant, moi, comme s’appelait mon père, qui n’avait pas de nom ! C’est que je ne veux pas demeurer le pauvre avocat que je suis ! C’est que je veux monter, grimper, me hisser aux sommets d’où l’on écrase les autres ! Et alors, monseigneur, je m’attache à vous parce que vous êtes celui qui monte, parce que, dans cette cour livrée à de pauvres intrigues, dans ce Paris où se déchaînent de piètres ambitions, j’ai reconnu la profondeur de votre intrigue et l’envergure de votre ambition ! Et moi, monseigneur, je veux que mon nom devienne illustre ou terrible. Je veux qu’on tremble un jour en prononçant tout bas le nom de M. de Laffemas !…

Le petit homme au manteau noir se redressa. Puis, plus profondément, il se courba, et dit :

– Monseigneur, en cette soirée, Laffemas s'offre à vous, corps et âme. Que décidez-vous ?

– C'est bien, dit Richelieu. Je te prends. Une bouffée de joie sinistre monta au front de Laffemas.

– C'est bien, fit-il à son tour. Vous pouvez rentrer en votre hôtel, mon seigneur et maître. Moi, j'entre là ! Je me suis donné à vous. Vous m'avez pris. Mon service commence ce soir. Demain matin, monseigneur, vous saurez le nom de l'amant de Mlle Marion.

Richelieu grinça des dents.

– Je tuerai cet homme ! gronda-t-il.

– Non, monseigneur, dit Laffemas. Ceci est mon affaire ! Il suffit que vous le condamniez à mort. Le condamnez-vous ?

L'évêque de Luçon eut une hésitation vite balayée par le large souffle de la jalousie.

– Qu'il meure donc ! prononça-t-il d'une voix tremblante de rage et d'amour.

– C'est bon, dit Laffemas. Je tuerai l'amant de Marion Delorme… ou je le ferai tuer !

Et il entra dans l'auberge, tandis que Richelieu s'éloignait dans la nuit, le manteau relevé par l'épée, les éperons sonnants, la démarche souple et le regard terrible. Laffemas demeura deux heures dans l'auberge du *Grand Henri*, après quoi il regagna son logis, rue Dauphine, à l'angle du quai, en face l'hôtel d'Angoulême.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Laffemas qui avait passé la nuit à méditer se présenta rue de Tournon, à l'hôtellerie des *Trois Monarques*, et se fit conduire à l'appartement occupé par le marquis de Cinq-Mars. L'entrevue du marquis et de l'espion dura quelques minutes à peine. À la suite de cette entrevue, Cinq-Mars descendit aux écuries comme

un fou, sauta à cheval, et, la figure bouleversée de fureur, se rua vers la rue de Vaugirard, c'est-à-dire vers l'hôtellerie du *Grand Henri*, c'est-à-dire vers Capestang, c'est-à-dire vers la vengeance, vers le meurtre ! Quant à Laffemas, il courut tout d'une traite chez l'évêque de Luçon et le trouva qui se disposait à se rendre auprès de la reine mère pour la séance du conseil. Le jeune prélat{1} était tout pâle de sa nuit sans sommeil. Il interrogea l'espion d'un ardent regard.

– Monseigneur, dit Laffemas, il faut que vous obteniez dès aujourd'hui un édit punissant de mort quiconque aura tué son adversaire en duel.

– Pourquoi ?

– Parce que, d'ici trois jours au plus tard, aujourd'hui même peut-être, le marquis de Cinq-Mars aura tué le chevalier de Capestang. Ainsi, nous serons débarrassés du petit Cinq-Mars, qui gêne nos vues sur Mlle Marion…

Richelieu gronda :

– Il ne s'agit pas de Cinq-Mars, misérable ! Il s'agit de l'homme qui, cette nuit…

– Eh bien ! monseigneur, interrompit Laffemas, l'homme qui, cette nuit, a été visité par Marion est un aventurier de sac et de corde, tout frais débarqué à Paris. Cet aventurier s'appelle le chevalier de Capestang !

Richelieu tressaillit violemment. Laffemas, courbé en deux, sa figure livide balafrée par un sourire terrible, acheva froidement :

– Cinq-Mars et Capestang se disputent Marion. Je fais tuer Capestang par Cinq-Mars. À vous, monseigneur, de faire tuer Cinq-Mars par l'édit sur les duels !

– Allons voir d'abord Cinq-Mars tuer ce Capestang ! dit Richelieu.

XII

La conspiratrice.

Revenant sur nos pas, ramenons le lecteur à ce coquet logis de la rue Casset où nous avons vu pénétrer le maréchal d'Ancre, vers le moment où le chevalier de Capestang tombait évanoui dans le réduit où il venait d'être muré. Dans le même instant, la marquise d'Ancre apparaissait à l'encoignure du jardin des Carmes et descendait la petite rue déserte. Elle passa devant la maison sans s'y arrêter. Mais près de cette porte que venait de franchir son mari, elle eut un tressaillement nerveux, et son visage refléta une haine sauvage.

– Il l'a mise là, murmura-t-elle avec une sorte de sanglot. Il l'aime. J'en avais l'affreux pressentiment. Maintenant, j'en suis sûre. Il aime cette Giselle. Ô mon Concino, et moi ? Tu ne vois donc pas que je souffre et que je t'adore ? Tu ne vois donc pas que pour supporter Maria, je dois étouffer les plaintes de mon cœur sous les cris de mon ambition ? Et qu'est-ce que mon ambition, sinon ta gloire, ta grandeur, ta fortune que je rêve si haute que le monde étonné se demandera quelle main puissante a pu, de si bas, te faire monter là où montent seuls les élus de Dieu !

Elle atteignit le carrefour du Vieux-Colombier et s'y arrêta, interrogeant avidement du regard les voies qui aboutissaient là. Léonora Galigaï attendait quelqu'un. Des pensées terribles tourbillonnaient sans doute dans sa tête. Elle tremblait convulsivement et murmurait :

– Viendra-t-elle ? Sainte Madone, fais qu'elle vienne, et je te promets une statue tout entière fondue dans l'or pur !

* * * *

Concino Concini était dans le petit hôtel de la rue Casset. Dans le vestibule, veillait un magnifique Nubien, les jambes et les bras nus, la tête d'un beau noir d'ébène émergeant d'une tunique de soie blanche. La large lame effilée d'un cimeterre pendait à sa ceinture.

– Nul n'est venu ? demanda Concini. Le noir secoua la tête.

– Et si quelqu'un avait essayé d'entrer ?

Le noir eut un sourire qui découvrit ses dents éblouissantes et montra son cimeterre.

– C'est bien, dit Concini, tu es un bon serviteur. Le noir s'inclina, saisit la main de son maître et la baisa.

– Tu m'es donc bien dévoué, toi ? Le noir se mit à genoux.

– Oui, maître ! dit-il simplement. Mais en lui-même, il ajouta : Presque autant qu'à ma maîtresse Léonora…

Concini monta un escalier couvert de tapis épais. Le luxe effréné des grandes courtisanes régnait dans cet étrange intérieur. Concini avait dépensé des trésors d'imagination pour faire à ses amours un cadre de volupté savante. Il est juste d'ajouter qu'il avait dépensé aussi l'argent de toute une année d'impôts. À l'antichambre du premier étage veillait une femme, comme dans le vestibule du rez-de-chaussée veillait le Nubien. Concini s'avança sans parler à cette femme. Il tremblait. Brusquement, il poussa une porte, entra, et vit Giselle debout, si calme, si pareille aux vierges guerrières qui n'ont rien à redouter, une telle sincérité dans ses yeux, où il n'y avait ni crainte, ni défi, ni pas même du dédain, qu'il s'arrêta, pâle comme un mort.

Il s'avança. Elle n'eut pas un geste. Seulement, elle le tenait sous son regard. Il marchait vers elle, trébuchant, haletant, défiguré par la luxure. Et de son regard, à elle, peu à peu, jaillit une flamme qui s'aiguisa, flamboya, s'épandit en nappes puissantes, et elle fut alors semblable à quelque intrépide

dompteuse en face du fauve. Il s'arrêta, avec un sourd rugissement. Puis, tout à coup, la tête basse, les mains tremblantes étendues vers elle, la voix grelottante :

– Écoutez, il faut que vous sachiez à quel point je vous aime. Je ne vous demande pas pardon de vous avoir saisie par ruse et violence. Si vous m'échappiez, je serais capable de ruses plus lâches et de violences plus hideuses pour vous saisir à nouveau. Voici ce que je vous offre. Je suis riche à l'excès. Je puis acheter une principauté en Italie. Je puis forcer le pape à briser les liens du mariage qui m'unissent à Léonora. Libre et prince, un prince puissant, je vous jure, et dont il sera parlé… un prince qui, s'il est soutenu dans la vie par une femme telle que vous, peut réaliser le rêve de Machiavel, reprendre les conquêtes de César Borgia au point où il les a laissées et devenir le maître de l'Italie !… Prince, donc, parmi les plus redoutables, riches parmi les plus opulents, libre, je vous offre de devenir ma femme. Un seul mot de vous me suffit. Si vous dites oui, vous sortez d'ici à l'instant. Moi, ivre du bonheur promis, capable alors de soulever un monde, je pars, je fais élever votre trône et, quand tout est prêt, dans trois mois, dans six mois, vous venez rejoindre votre fiancé Concino, duc et prince de Ferrare en attendant mieux, et vous recevez de ses mains, en même temps que l'anneau nuptial, la couronne ducale, bientôt remplacée sur votre tête par la couronne royale. Voilà ce que j'ai à vous dire. Et vous, qu'avez-vous à me répondre ?

Giselle, petite-fille du roi Charles IX, garda l'attitude pétrifiée de ces hautaines princesses de jadis lorsqu'elles recevaient le placet du condamné, le recours en grâce :

– J'ai à vous répondre ceci : que vous m'offrez une richesse volée ; que la principauté sera achetée avec de l'argent volé ; que la couronne sera faite d'or volé ; vous m'offrez donc d'unir ma vie à celle d'un larron. Allons, monsieur, pour séduire une fille telle que moi, il faut de moins pauvres inventions que le vol, le rapt et la rapine.

Elle se tut. Concini grinça des dents et se courba, écrasé.

Presque aussitôt, il se ressaisit et se redressa un peu.

– N'en parlons plus, dit-il en soufflant avec effort. Je suis un voleur. Soit. Je fais mon métier. Je vous vole. Je vous prends comme je prends l'or qui payera ma principauté. Avant de mettre la main sur vous, j'ai encore à vous dire : votre père est en mon pouvoir. Il avoue qu'il a conspiré contre la vie du roi. Demain commence le procès. Dans quinze jours, la tête de votre père tombera. Dites un mot, et je vous conduis à la Bastille, et vous-même ce soir, vous ouvrez la porte du cachot d'où le duc d'Angoulême ne doit sortir que pour marcher à la place de Grève !

Un long tressaillement agita Giselle. Un frisson parcourut les plis rigides de la statue. Mais sa voix plus faible, comme plus éloignée, demeura pourtant d'une sérénité tragique et elle dit :

– Mon père mourra donc. Mais le duc d'Angoulême n'aura courbé la tête que sous la hache du bourreau et non sous le poids de l'infamie…

Cette fois Concini releva tout à fait sa tête flamboyante de rage. Quoi ! Était-il donc abject au point que cette fille préférât condamner à mort son propre père plutôt que d'accorder l'aumône d'un baiser à l'homme qui implorait, menaçait en vain ! Il bondit à la porte, qu'il ouvrit. À son signe, la femme de l'antichambre accourut. Et il rugit :

– Qui a-t-on amené ici ce matin ?

– Une femme, monseigneur, une folle, qui se nomme Violetta.

– Ma mère ! cria au fond d'elle-même Giselle, vacillante de terreur.

– Où l'a-t-on mise ? continua Concini, de cet accent rauque de fauve en démence.

– Là-haut, monseigneur, au-dessus de cette chambre.

– Ma mère ! râla Giselle pantelante.

– Belphégor ! hurla Concini. Giselle entendit comme en rêve

un pas rapide, et l'instant d'après, vit se dresser dans l'encadrement de la porte le Nubien, qui apparut semblable au démon dont il portait le nom.

– Belphégor, gronda Concini, tandis que son regard sanglant surveillait Giselle, tu vas monter là-haut…

Giselle se sentit devenir folle. Elle eut la foudroyante intuition que quelque chose allait se passer, qui dépasserait les limites de l'horreur.

– Oui, maître ! dit Belphégor.

– Tu t'arrêteras devant la porte, continua Concini, d'une voix hachée, et tu attendras que je te crie : « Va ! »

– Oui, maître !

– Et quand j'aurai crié : « Va ! », tu entreras… Une sorte de gémissement funèbre, atrocement triste, s'éleva ; et Concini vit Giselle qui s'abattait sur ses genoux, les yeux hagards, les traits décomposés par l'épouvante. Il sourit et il continua :

– Alors, tu saisiras la femme, tu entends ? tu la saisiras par les cheveux… d'un seul coup de ton cimeterre, comme on fait aux condamnés en ton pays, tu feras voler sa tête, tu entends ? et cette tête… eh bien ! cette tête… tu l'apporteras ici, et tu la remettras à cette fille que voici !

Une clameur effrayante jaillit des lèvres de Giselle. Elle se releva d'un violent effort de tout son être et s'élança, ou du moins, voulut s'élancer, crut s'élancer vers Concini et Belphégor. En réalité, elle demeura rivée à sa place, les yeux exorbités, le cerveau chaviré dans l'horreur, impuissante à marcher, impuissante à réfréner la plainte funèbre qui fusait de ses lèvres. Belphégor avait disparu ! Belphégor montait vers l'étage supérieur ! Concini essuya la sueur glacée qui ruisselait sur son visage. Il marcha sur Giselle. Sans la toucher, il se pencha sur elle.

– Eh bien, que décides-tu ? Dis ? Parle ! Ou bien, fais un geste ! Es-tu mienne ? Ton père vit, ta mère vit, tu es princesse !

Quoi ? Que dis-tu ? Tu te refuses ? Tu assassines donc ton père et ta mère ! C'est toi, c'est toi seule qui les frappes ! Dans une minute, tu pourras demander pardon à la tête sanglante de ta mère !

Elle se sentait mourir. Elle ne savait plus où elle était, ni qui était cet homme, ni ce qu'il voulait. Dans le vertige d'épouvante surhumaine, elle luttait contre une abominable, une infernale vision. Et c'était le Nubien qui jetait à ses pieds une tête exsangue. Brusquement, elle tomba tout d'une pièce, toute raide les yeux fermés, sans connaissance. Et chose affreuse, de ses yeux clos, de ses yeux d'agonisante privée de tout sentiment, les larmes alors se mirent à jaillir, des larmes silencieuses qui roulaient une à une sur les joues décolorées. Concini se mit à genoux, la saisit par les épaules, la secoua frénétiquement, et rugit :

– Parle ! oh ! tu parleras ! Dis ! dois-je crier à Belphégor d'entrer là-haut !

Il oubliait qu'il venait de jouer une épouvantable comédie ! Et que le duc d'Angoulême était libre ! Et qu'il n'y avait pas de Violetta dans la chambre du haut ! Il l'oubliait vraiment ; il se rua vers la porte pour crier : « Va ! » Et il demeura pétrifié :

À cette porte, il y avait deux femmes ! L'une, c'était Léonora Galigaï, marquise d'Ancre ! Sa femme !… Et l'autre, c'était Marie de Médicis, reine mère ! Sa maîtresse !

* * * *

Marie de Médicis, mère de Louis XIII, la reine que la marquise d'Ancre appelait tout simplement Maria, venait de franchir la quarantaine. C'était une femme d'une forte beauté, dont l'âge commençait à peine à empâter les traits du visage et les lignes du corps.

Ce corps avait eu naguère la souple fermeté des statues antiques ; ce visage avait eu la régularité un peu froide des beautés florentines ; mais l'un et l'autre conservaient, soit par une grâce de la nature, soit par les efforts de l'art, une sorte de

splendeur qui s'éloignait de plus en plus de la grâce féminine pour se rapprocher chaque jour de sa majesté.

Elle aimait les arts. Elle avait le sens des belles choses. Ce n'était pas un esprit créateur ; elle ignorait la peinture, mais excellait à graver d'après le modèle. Froidement égoïste, résolue à prendre de la vie tout ce qu'elle pouvait lui offrir de bon, calculatrice jusque dans ses passions, elle était pourtant dominée par un amour qui l'étonnait elle-même. Elle était parvenue en effet à cette période de la quarantaine où, la nature accomplissant chez les femmes une dernière évolution, certaines d'entre elles deviennent capables de toutes les folies. La folie de Marie de Médicis à quarante ans, c'était Concini…

Léonora Galigaï debout près de la porte dévorait du regard Giselle. Et ce regard noir, d'une sinistre acuité, ce regard glacial, c'était une condamnation à mort. Léonora regardait Giselle ; Marie de Médicis regardait Concini.

Concini, avec cette admirable souplesse qui faisait de lui l'égal des plus profonds diplomates, le maître des plus grands comédiens, s'était ressaisi en quelques instants. Il s'inclinait devant la reine et murmurait :

– Eh quoi ! Est-ce bien Votre Majesté que je vois ici ?

– N'y suis-je donc pas déjà venue ? dit froidement la reine en prenant à peine la précaution de baisser la voix pour ne pas être entendue de Léonora.

Mais elle eût pu parler haut : Léonora semblait avoir oublié la reine et Concini ; elle les avait peut-être oubliés vraiment. Elle s'avançait lentement vers Giselle. Et Léonora se mettait à soigner Giselle, à lui faire respirer des cassolettes, à lui humecter les tempes.

– Belle, oh ! si belle ! Et moi, si laide ! Laide ? Je suis laide, et c'est là le poison de ma vie ! Celle-ci est belle, et Concino l'adore pour sa beauté… Eh bien ! je la hais la beauté, moi ! Je veux ma part d'amour ! Et ma part, c'est Concino. Malheur à qui me l'enlèvera !… Celle-ci mourra comme est morte Mlle de

Pons, comme est morte Mme de Givernoy, comme est morte cette bourgeoise de la rue Saint-Martin… comme meurent l’une après l’autre toutes celles qui ont connu le baiser de Concino, en sorte que ses baisers distillent du poison et que son amour sent la mort !

Voilà ce que songeait Léonora Galigaï tandis que Giselle revenait au sentiment des choses et ouvrait les yeux. Le premier mot de Léonora fut :

– Rassurez-vous, mademoiselle : votre père n’est pas arrêté ; votre mère n’est nullement prisonnière en ce logis. M. le maréchal d’Ancre a menti.

D’un bond, Giselle fut debout ; la vie lui revint à flots ; elle saisit les deux mains de Léonora, qu’elle étreignit convulsivement dans les siennes ; et transfigurée, radieuse, éclatante de beauté, elle murmura ardemment :

– Votre nom, madame ! Votre nom, ô vous qui me sauvez du plus effroyable désespoir ! Votre nom, que pas un jour ne se passe où je ne le bénisse au fond de mon cœur !

– Je suis la marquise d’Ancre, répondit Léonora avec une terrible simplicité.

Giselle frissonna. Un froid glacial la pénétra jusqu’aux moelles. Elle recula, d’instinct. Alors son regard se croisa avec celui de Léonora, et elle comprit qu’elle était condamnée… Elle se détourna, et alors elle vit la reine qu’elle reconnut à l’instant. En deux pas, elle fut devant Marie de Médicis, et, redevenue vaillante, intrépide, puisqu’elle n’avait plus à craindre que pour elle-même :

– Madame, prononça-t-elle avec un accent d’adorable dignité, vous êtes la mère du roi qui représente la justice. J’en appelle à vous de la contrainte qui m’est faite.

– Justice sera faite, dit Marie de Médicis d’un ton que Catherine, la grande Catherine de Médicis eût admiré comme un modèle de mortelle ironie. M. le maréchal m’assure qu’il a dû vous faire saisir et amener ici pour vous interroger au sujet

d'une conspiration. C'est bien cela, maréchal.

Concini s'inclina. Il vacillait. Il eût hurlé de rage et de douleur. Il était livide de l'effort qu'il faisait pour demeurer calme et souriant comme à son ordinaire. Et il souriait en effet !

– C'est donc moi qui interrogerai cette enfant, reprit Marie de Médicis. Et s'il y a lieu, les juges poursuivront l'affaire. Mademoiselle, il faut que vous me suiviez au Louvre.

Concini chancela. Un soupir gonfla sa poitrine. Ses yeux devinrent hagards. Un instant, il se demanda s'il n'allait pas poignarder sa femme…

– Ah ! madame, s'écria Giselle, au Louvre, à la Bastille, où il plaira à Votre Majesté, pourvu que ce soit loin d'ici et de cet homme !

– Venez donc ! dit la reine qui, aussitôt, sans jeter un regard à Concini, foudroyé, se retira lentement.

Giselle s'avançait. Léonora la saisit par le bras et lui glissa à l'oreille :

– Vous me devez plus que la vie. En échange, je ne vous demande qu'une chose : ménagez-moi une entrevue avec le duc d'Angoulême dès que vous serez libre. Me le promettez-vous ?

– Je vous le jure, madame, dit doucement Giselle.

Et elle passa devant Concini qui, à son approche, frémit, se redressa et murmura :

– Adieu !

Giselle avait l'âme d'une guerrière. Cette âme, à ce moment, se révolta.

– Vous vous vantez, dit-elle : il est impossible que nous nous disions adieu. J'ai juré à ma mère, brisée par vous qui vouliez la flétrir, je lui ai juré de vous tuer. Et je vous tuerai. Sinon de ma propre main, du moins par celle de l'homme dont je porterai le nom… l'homme que j'aime !

Et elle passa. Concini sentit la rage se déchaîner en lui, tous

les démons de la jalousie se mirent à hurler dans sa tête. Il eut un mouvement furieux pour s'élancer sur Giselle et l'étranger. Mais il s'arrêta, pantelant, hagard, foudroyé par un regard de Marie de Médicis qui se retournait à ce moment, et lui disait :

– Monsieur le maréchal, vous voudrez bien m'apporter au Louvre un rapport sur la conspiration que vous dénoncez, et nous tiendrons conseil.

L'instant d'après, la reine et la fille du duc d'Angoulême avaient disparu.

* * * *

Léonora silencieuse, pareille à un spectre, s'était glissée dans l'angle le plus obscur de cette pièce. Ses yeux demeuraient fixés sur son mari. Sa pensée éperdue cherchait un moyen de le reconquérir – ou de le conquérir. Car jusque-là, il ne l'avait jamais aimée. Et elle l'aimait, elle, de toutes les forces de son être. Elle souffrait atrocement. Et elle n'avait même pas le droit de se plaindre ! Personne à qui confier sa peine, car elle était orgueilleuse. Elle se débattait seule dans la vie ; elle se consumait cette lutte étrange, fantastique et terrible : la conquête de son mari ! Tout ce qu'elle disait, faisait, pensait, aboutissait là. Tous les actes extérieurs de sa vie, son âpre ambition, sa rude soif de l'or, tout cela n'était qu'un moyen et non un but. Le vrai but, c'était d'être aimée enfin par Concini.

Concini, d'un pas souple et rude, allait et venait par la chambre. D'abord, il parut assez calme. Il mâchonnait de sourdes imprécations. Une colère furieuse, peu à peu, montait en lui. Puis, la douleur d'amour et de jalousie fut la plus forte. Un sanglot roula dans sa gorge, comme ces coups de tonnerre lointains qui sont le prélude de l'orage. Puis, la douleur éclata. Brusquement, il tomba à genoux, enfouit sa tête dans les coussins de soie d'un canapé, et, les épaules secouées, longtemps, il cria sa douleur en plaintes inarticulées.

Des larmes silencieuses coulaient sur les joues de Léonora immobile, et elle songeait :

– Ô mon Concino, mon pauvre adoré comme il souffre !… Pleure, va, pleure, mon pauvre bien-aimé, tu ne pleureras jamais autant que pleure mon cœur.

Doucement, elle toucha son mari à l'épaule. Il tressaillit, leva la tête, et la vit. Alors, il se rappela… Il allait triompher de Giselle, là, tout à l'heure. Il la tenait. Elle était presque vaincue. Et vaincue ou non, elle aurait été à lui ! Et alors, sa femme était apparue ! Concini se releva. Il haletait. Une formidable expression de menace s'étendit sur sa figure convulsée. Il souffla fortement, et gronda :

– C'est toi qui as prévenu Maria ?

– C'est moi, dit Léonora – et ses larmes continuaient à rouler sans arrêt, sans qu'elle songeât à les essuyer. – C'est moi qui lui ai fait savoir que tu allais la trahir ; c'est moi qui lui ai envoyé Marcella ; c'est moi qui l'ai amenée ici ; c'est moi qui l'ai conduite jusqu'à cette porte derrière laquelle nous avons écouté… c'est moi ! Concini. Tue-moi, si tu veux. Au moins, je ne souffrirai plus.

Elle parlait doucement, et il y avait une supplication intense dans sa voix. Concini grinça :

– Je vais te tuer en effet…

Elle leva les yeux sur lui, et le vit au paroxysme de la rage ; dans ses yeux striés de rouge, elle vit luire la folie du meurtre ; elle vit sa main qui se crispait sur le manche du poignard qu'il portait à sa ceinture ; elle vit la lame sortir du fourreau… Et elle sourit… D'un geste rapide, elle arracha les dentelles qui couvraient sa gorge, et elle dit, toujours en souriant, toujours tandis que ses larmes d'amour tombaient sans arrêt, sourire et larmes se mêlant, sublime d'amour, elle dit :

– Frappe, mon Concino, tue-moi, puisque j'ai fait du mal à ton cœur, puisque je lui en ferais encore si je vivais ! Frappe d'un seul coup. Ta Léonora te dit adieu… elle meurt désespérée, Concino. Elle meurt avec l'affreuse pensée que jamais il n'y eut chez toi une seule vibration d'amour pour la pauvre femme qui

t'a tant aimé… Frappe donc ! Je meurs et je pleure sur toi, mon Concino. Moi morte, que vas-tu devenir ? Comment vas-tu échapper à la vengeance de Maria ? Qui te réconciliera avec elle ? Et quelle meute de chiens enragés autour de toi, dès l'instant où l'on saura que la reine t'abandonne ! Ô Concino, Concino ! Frappe-moi ! Du moins, je ne verrai pas ta chute et ta mort !…

Léonora Galigaï était sincère. Mais si Léonora n'avait pas vraiment mis son cœur à nu, si elle n'avait pas été sincère, les paroles qu'elle venait de prononcer eussent été la merveille des chefs-d'œuvre.

En effet, à cette évocation soudaine de sa chute, la reine l'abandonnant, ses ennemis se ruant sur lui, Concino recula. Un bouleversement inouï se fit en lui. Fureur, douleur, rage, amour, passion, tout s'effondra en lui. Léonora vit cette terreur. Une lueur d'espoir brilla dans ses magnifiques yeux noirs. D'une voix plus ardente, elle continua :

– Ce n'est pas tout, Concino ! Tu sais ou tu ne sais pas, mais depuis longtemps j'étudie la science des astres avec Lorenzo. Par mon ordre, cent fois, Lorenzo a recommencé ton horoscope. Tu as comme moi une confiance absolue dans la sublime science de cet homme si petit par le corps, si grand par l'esprit. Eh bien, Concino, les réponses magiques, toujours sont les mêmes : tu mourras dès l'instant où la reine Maria ne t'aimera plus… Tu mourras de mort violente ! Et c'est pour cela que moi… moi qui t'adore, je permets, je souffre que tu sois aimé de Maria !

Cette fois, Concini livide, sentit le spectre de la peur le saisir à la gorge. Il recula. D'un geste violent, il jeta son poignard, se mordit le poing, et rugit :

– Je suis trop lâche ! Dans un mouvement de passion irrésistible, Léonora le saisit à pleins bras, l'enlaça, l'étreignit avec la violente douceur de l'amour exalté, et, de sa voix ardente, lèvres contre lèvres :

– Non, tu n'es pas trop lâche ! Reprends conscience de toi-

même et de ta force. Ne parlons plus de cette fille, Concino ! Tous les caprices, je te les supporterai. Je suis ta femme et ta maîtresse, et ta servante et ton esclave. Mais je ne veux pas que ton cœur parle pour une autre. Entends-moi, comprends-moi. Des caprices d'une heure ou d'un jour, oui, tu es le maître. De l'amour, non ! Cette fille mourra, Concino ! Ne tremble pas, ne pleure pas, ne te révolte pas, mon bien-aimé ! En la tuant, je te délivre. Elle t'eût conduit à la suprême catastrophe. Ah ! tu me comprends ! Moi, moi seule, Concino, puis avoir assez d'amour pur et dévoué pour assurer ta fortune et ta grandeur !

– Ma fortune ! gronda amèrement Concini. Tu as soufflé dessus. Ma grandeur, tu l'as réduite à néant. Toi-même, tu l'as dit : la vengeance de Maria, c'est ma déchéance et peut-être ma mort !…

Elle se colla à lui plus étroitement. Sa voix baissa.

– Maria ! Ce soir, demain, je te réconcilie avec elle… tu deviens plus puissant… écoute…

– Et *elle !* haleta Concini.

– Elle ! Cette fille ? Ce soir, elle sera libre.

– Libre ! rugit Concini, flamboyant de joie.

– Libre… jusqu'à ce que je la tue ! Libre, parce qu'elle va me mettre en présence du duc d'Angoulême, de Guise, de Condé… parce que, par elle, je vais devenir l'âme de la conspiration ! Et dès lors… le roi… le roi qui règne en ce moment…

– Le roi ! balbutia Concini.

– Eh bien… le roi… dans quelques jours… le roi est mort ! Léonora dénoua ses bras dont elle enserrait le cou de son mari. Elle se redressa. Une flamme d'amour terrible et d'orgueil indescriptible illumina son visage. Concini la considérait avec une sorte d'épouvante admirable.

– Le roi mort ! murmura-t-il sourdement. Léonora acheva :

– Et comme il faut un roi à ce royaume, comme Maria de Médicis nous appartient, comme Condé s'en ira quand nous

l'aurons gorgé d'or, comme Guise pourrira dans un cachot, comme Charles d'Angoulême, le plus redoutable de tous, ne sera plus à redouter puisque sa tête va rouler sous la hache du bourreau. Concino, Concino, il n'y a plus qu'un roi possible !

Et tandis que Concini stupide d'épouvante et de convoitise, ébloui, fasciné, écrasé, de la fortune qu'il entrevoyait se courbait sous le puissant regard de Léonora Galigaï, elle ajouta :

– Ce roi, Concino, ce sera toi !

XIII

Sa Majesté Louis XIII

Le lendemain matin de cette soirée où Marion Delorme avait pénétré jusqu'au fond de l'auberge du *Grand Henri* et où Laffemas s'était contenté d'entrer dans la salle commune de ladite auberge ; en cette matinée par conséquent, où le duc de Richelieu se préparait à tuer Cinq-Mars, tandis que Cinq-Mars courait après Capestang pour l'étriper, l'éventrer, le pourfendre, le mettre en capilotade – ce matin-là, Louis XIII, roi de France, de fort bonne heure, se préparait à aller chasser. On avait signalé de hâtifs passages de hérons au-dessus des bois de Meudon.

Le jeune roi, donc, se fit habiller par son valet de chambre de son costume de chasse : hauts-de-chausses en velours noir pourpoint de même étoffe sur laquelle tranchait la blancheur du col rabattu, ceinturon de cuir à boucle d'or supportant un poignard ou couteau, bottes en cuir noir dont les tiges souples enserraient les cuisses jusqu'au hauts-de-chausses, feutre de forme basse, orné d'une longue plume blanche et cavalièrement retroussé ; enfin, gants de peau qui remontaient très au-dessus des poignets et couvraient les manches du pourpoint.

Ainsi équipé, Louis XIII passa dans une vaste galerie dont les fenêtres donnaient sur la cour intérieure du Louvre. Il était simplement escorté de deux gentilshommes de service et de quelques pages. Dans la galerie, il n'y avait personne, sinon la garde d'honneur commandée par le sire de Vitry, capitaine des gardes. D'une voix retentissante, Vitry fit présenter les armes. Louis porta nonchalamment le pommeau de sa cravache au

bord de son chapeau, et il continua de s'avancer dans la galerie solitaire. Pas de courtisans dans les antichambres ; pas de chefs militaires à costumes étincelants, pas de prélats s'inclinant sur le passage du roi. Il s'en allait seul, triste, mais hautain et déguisant son humiliation sous un masque de dédaigneuse indifférence. Il avait alors un peu plus de quinze ans.

Comme il allait sortir de la galerie, Louis XIII, tout à coup, tressaillit, redressa la tête, et se porta vivement vers l'une des fenêtres ouvertes : de la cour, une bouffée de bruits joyeux venait de monter jusqu'à lui ; murmure de voix animées, cliquetis d'éperons et d'épées ; une cinquantaine de gentilshommes parlant haut, riant, s'interpellant, somptueusement vêtus, éblouissante escorte de quelque roi cent fois plus riche et plus puissant que lui ! Ils étaient tous jeunes, beaux insolents, ils tourbillonnaient autour de leur maître qui s'avançait, calme, froid, orgueilleux, saluant à peine, comme s'il eût été le potentat à qui tout était dû, à qui tout appartenait… C'était Concini !

Et à son arrivée, le Louvre semblait s'éveiller. Des valets s'empressaient, couraient prévenir la reine, les gardes de la grande porte présentaient les armes ; des portes, à l'intérieur, s'ouvraient précipitamment.

– Le vrai roi de France ! murmura Louis XIII pâlissant.

Puis il se retourna, et alors il se vit en présence d'un homme de haute stature, la moustache grise, les cheveux noirs et rudes, l'œil étincelant sous les touffes épaisses des sourcils. Cet homme considérait le roi avec une pitié attendrie, presque paternelle.

– Bonjour, maréchal, dit Louis XIII.

C'était le maréchal d'Ornano, chef du bataillon des Corses.

– Dieu garde Votre Majesté, dit-il en s'inclinant. Je crois que le roi vient de prononcer d'étranges paroles.

– Quelles paroles, maréchal ?

– Vous avez dit, sire, vous avez dit en parlant de ce valet

d'antichambre, de ce freluquet musqué, pommadé, frisé, de ce saltimbanque d'alcôve. Dieu me pardonne vous avez dit, sire : « Voici le vrai roi de France ! »

– Maréchal !

– Un mot, sire ! Un mot de vous ! Et je saisis le Concini au milieu de sa bande de mignons, et je l'empale sur la flèche de la Sainte-Chapelle !

Le jeune roi devint très pâle. Son regard erra un instant de Concini qui s'engouffrait alors avec toute son étincelante escorte vers les appartements de la reine, à Ornano, qui, tranquille comme la statue de la force, attendait. Une seconde, les lèvres de Louis XIII s'agitèrent comme s'il allait donner l'ordre d'arrêter Concini. Mais tout à coup, il ploya les épaules, détourna la tête, et murmura :

– Adieu, maréchal, je m'en vais chasser à Meudon avec mes faucons.

Le maréchal d'Ornano pivota sur les talons et s'en alla, faisant sonner ses éperons sur le parquet de la grande galerie. Louis XIII, déjà, descendait en courant un escalier dérobé tandis que là-bas, Concini montait en tourbillon tapageur par le large et monumental escalier trop étroit pour lui et sa bande. Les yeux du jeune roi étincelaient. Ses lèvres se serraient. Un pli vertical creusait son front. Au bas de l'escalier il s'arrêta et, ce front rouge de honte, il le pressa à deux mains.

– Je suis trop jeune ! murmura-t-il. Trop petit, trop faible. Patience… la force viendra et alors…

Un geste menaçant termina sa pensée. Il attendit là une minute pour composer son visage. Car le premier soin, le premier devoir des rois ou de ceux qui veulent gouverner les hommes, c'est d'apprendre à se faire des masques impénétrables. Alors il se dirigea vers la petite cour retirée où se trouvait la fauconnerie.

Là, un homme donnait des ordres, d'une voix métallique. Il tenait un jeune faucon sur son poing gauche, et, de la main

droite, puisait dans une terrine de petits morceaux de viande qu'il présentait à l'oiseau. Cet homme aux yeux perçants, aux gestes vifs et abondants, de taille élevée, d'allure élégante, la lèvre moqueuse, le nez crochu, cet homme, c'était le maître de la volerie du cabinet. Il s'appelait Charles d'Albert, et se faisait appeler Albert, duc de Luynes, parce qu'il avait hérité d'un vague parent une petite métairie qui portait ce nom. Un instant Louis XIII examina en connaisseur le travail auquel se livrait son maître de la volerie. Puis il s'approcha.

– Que lui donnes-tu là ? fit-il. De la viande lavée ?

– Sire, je vous présente mes humbles hommages, fit Luynes en se retournant et en s'inclinant. De la viande lavée ! Non sire ! Voyez, cet oiseau ne perche pas encore. La viande lavée lui donnerait la maladie. Elle est bonne seulement pour les faucons… Quand Votre Majesté voudra, tout est prêt pour la chasse, ajouta-t-il en remettant le fauconneau à un valet.

– La chasse ! Toujours la chasse ! Voilà le seul plaisir qu'on me tolère ! fit le roi, avec un soupir.

– Eh ! sire, votre pédagogue ne vous a-t-il pas fait lire dans Platon que la chasse est l'école des vertus guerrières ? s'écria Albert de Luynes avec une étrange familiarité. Je vais plus loin que cet illustre philosophe et je soutiens que la chasse est l'école des vertus royales. Henri IV était un roi chasseur. Ah ! c'était un rude chasseur, sire ! Ventre-saint-gris ! comme disait votre illustre père. Quelles randonnées à travers la France ! Quels coups d'estoc et de taille ! On n'entendait que le bruit des arquebusades, le gibier éperdu, fuyait, courait, revenait pour le découdre, mais lui le traquait, le forçait, lui enfonçait l'épieu jusqu'au fond de la gueule, et, finalement, il entrait à Notre-Dame pour saler la bête abattue, puis au Louvre pour la manger à la sauce qui lui conviendrait !

Louis XIII accoté au mur palpitait. Ses yeux fulguraient. Ardemment, il murmurait :

– Oh ! la belle épopée !

– Vous voulez dire la belle chasse ! claironna Luynes dont les narines frémissaient et qui était superbe en cette minute. Il y a chasse, et chasse, mordieu ! Vous allez voir le héron piquer droit dans le ciel, très haut et se perdre au fond de l'azur infini. Qui peut l'atteindre là ? Quelle flèche ? Quelle balle ? Attends un peu, héron, mon ami, je vais t'apprendre qu'un roi, je veux dire un chasseur, peut monter plus haut que toi ! Et voici le faucon parti ! Le faucon, c'est le bec du roi ! Le faucon s'élance. Il pousse son cri perçant, son cri de guerre : « Vive le roi ! » Le héron l'entend, et il se sait perdu, car il se dit : « Voici l'envoyé du roi ! » Le faucon fond sur lui et l'attaque à coups redoublés. « Vive le roi ! » Bientôt les ailes du héron se replient et il tombe, il tournoie, il glisse du haut des airs, le faucon attaché à lui, et, quand il est à terre, il meurt en disant : « C'est bien fait. Ça m'apprendra à voler trop haut ! – Vive le roi ! » répond le faucon. Sire, regardez autour de vous. Il n'y a que faucons prêts à s'élancer. Où sont les hérons ? Dites, sire ?

– Tais-toi ! Tais-toi ! haleta Louis XIII en se couvrant les yeux d'une main, comme s'il eût été ébloui de ce que Luynes lui faisait entrevoir.

Et les paroles du formidable Ornano grondaient dans ses oreilles.

– Un mot, sire ! et j'empoigne le Concini pour l'empaler sur la flèche de la Sainte-Chapelle !

– Il y a chasse et chasse, continua Luynes avec un rire terrible. Peut-être Votre Majesté préfère-t-elle la chasse à courre ? Moi aussi, alors ! Daguet ou vieux dix-cors, ça m'est égal ! Nous détournons l'animal, nous lançons les limiers, et la meute suit ! Oui, oui, tu peux ruser, tourner, détourner, retourner, voici le bien-aller qui sonne ! Ah ! te voici hallali ! Bon ! Attention, sire ! La dague au poing, droit à l'animal, un bon coup dans le poitrail, et c'est fait ! Et si vous ne voulez daguer vous-même, voici vos piqueurs. Où est l'animal sire ? Quand faut-il découpler les limiers ? Dites, sire !

À ce moment, une corneille passa au-dessus de leurs têtes en

jetant son cri aigre. Comme s'il eût été heureux de saisir l'occasion de ne pas répondre, Louis XIII leva la tête et considéra attentivement le vol lourd de l'oiseau qui s'élevait vers les toits du Louvre.

– Tenez, sire ! fit Luynes qui, haussant les épaules, présenta au roi une arquebuse toute chargée.

Le jeune roi visa rapidement. La détonation éclata. La corneille tomba tout droit et vint s'abattre sur un pavé aux pieds de Luynes, qui vraiment émerveillé, s'écria :

– Sire, l'histoire vous appellera Louis le Juste !

Un sourire d'orgueil illumina le front du jeune roi. Il saisit Luynes par le bras et gronda :

– Tu vois que quand j'aurai décidé d'abattre l'animal, je n'aurai besoin ni de limiers, ni de piqueurs. Maintenant, à cheval, et en chasse !

XIV

La route de Meudon.

Vers le moment où le roi suivi de Luynes, de quelques gentilshommes et de pages portant les faucons, sortait du Louvre et se dirigeait vers les bois de Meudon, le marquis de Cinq-Mars, pâle de fureur, mettait pied à terre devant l'auberge du *Grand Henri*, et pénétrait dans la cour. Dans la cour, il n'y avait personne, sauf un homme qui pansait un cheval. Cinq-Mars tressaillit.

– Je connais cette figure de coquin, songea-t-il. Eh oui, c'est bien le valet du sacripant ! du traître ! du misérable fier-à-bras ! du capitan à qui je vais couper les oreilles avant de l'embrocher !

De son côté, Cogolin reconnut instantanément le marquis et se mit à étriller la croupe de son cheval avec une activité fébrile.

– Me reconnais-tu, drôle ? grinça Cinq-Mars, qui s'approcha en faisant siffler sa cravache.

– Comment vous reconnaîtrais-je, mon gentilhomme, puisque c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir. Eh là ! Eh là ! Tenez votre cravache en repos, ou je m'affaiblis, je m'évanouis, je me subtilise !

Cogolin esquissait un rapide mouvement de retraite.

– Il ne me connaît pas. Tant mieux, murmura le jeune homme. Écoute, ajouta-t-il, il y a cinq doubles pistoles pour toi !

– Oh ! oh ! fit Cogolin, qui se rapprocha la main tendue et la bouche fendue. Vous parlez d'or.

– Oui, je parle d'or. Attrape ! (*Cogolin empocha la bourse de Cinq-Mars.*) Mais si tu as le malheur de ruser, de me tromper ou de ne pas répondre, je t'attache à ce pieu, je te mets les épaules à nu et je t'arrache la peau à coups de cravache. Maintenant, conduis-moi sans bruit à l'appartement du sire de Capestang.

– Monsieur, c'est impossible…

– Ah ! ah ! cria Cinq-Mars en levant sa cravache.

– Parce que M. de Capestang n'a plus d'appartement ici ! acheva Cogolin. M. le chevalier est parti, voici près d'une heure, comme s'il eût eu tous les diables d'enfer à ses trousses, et tenez, voici maître Lureau, patron de cette hôtellerie, qui n'a pas son pareil pour le pâté d'alouettes, et qui vous dira comme moi.

Maître Lureau, qui venait d'apparaître sur le perron, opina du bonnet.

– Cet homme a dit la vérité, affirma-t-il de ce ton mélancolique qui lui était particulier et qu'il devait au désespoir où le plongeait sa calvitie.

Cinq-Mars demeura atterré. Il baissa la tête et frémit de rage.

– Si vous cherchez le chevalier de Capestang, continua Lureau, vous le trouverez à Meudon. C'est là qu'il s'est rendu, car il m'a demandé certains renseignements qui…

Cogolin foudroya du regard l'aubergiste, qui jugea prudent de regagner ses cuisines.

– Écoute, reprit alors Cinq-Mars, une femme, une jeune fille est venue trouver ton maître, hier. Je sais qu'elle a passé la nuit ici. Dis-moi la vérité. Est-elle partie avec le sire de Capestang ?

– Je vois où le bât vous blesse, mon gentilhomme, ceci soit dit sans vouloir vous comparer à un âne, Dieu m'en préserve ! Je serai d'autant plus franc que M. le chevalier, après m'avoir

injurié, battu comme plâtre, gratifié de je ne sais combien de soufflets, ce déloyal chevalier, donc…

– Tiens, mon ami, prends encore ces deux pistoles !

– Merci, monsieur ! fit Cogolin en s'essuyant les yeux. Ce sacripant, donc, car c'est un vrai sacripant, est parti sans me payer. Et il m'a annoncé qu'il ne remettrait plus les pieds à Paris. Je ne suis donc tenu à aucun ménagement, et vous dirai tout net que la jeune fille en question est sortie d'ici bien avant le chevalier, et que je doute fort qu'elle le veuille rejoindre.

– Ainsi, le sire de Capestang est parti en disant qu'il ne reviendrait plus ?

– Oui, monsieur, et me voici sans maître.

– Viens me trouver à l'hôtellerie des *Trois Monarques* demain matin, je te prends à mon service. (*Cogolin s'inclina en accent circonflexe jusqu'aux genoux du marquis.*) Et tu dis que cette jeune fille est partie de son côté ?

– Par là ! fit Cogolin, en étendant la main dans la direction de la rue de Tournon.

À ce moment, ses yeux tombèrent sur deux cavaliers qui arrêtés près de la porte charretière et penchés sur leurs montures, paraissaient écouter cette conversation. Cinq-Mars déjà tournait le dos à Cogolin et se dirigeait vers son cheval. Cogolin se précipita pour lui tenir l'étrier et il vit les deux cavaliers s'éloigner au trot vers la route de Meudon. Ces cavaliers, c'étaient Richelieu et Laffemas !

Lorsque le marquis fut en selle, il balança un moment s'il tournerait vers la rue de Tournon et s'il irait se jeter aux pieds de Marion ou bien s'il prendrait la route de Meudon pour essayer de rattraper Capestang et le percer d'outre en outre. Ce dernier parti l'emporta et Cinq-Mars, piquant des deux, s'élança à fond de train dans la direction de Meudon.

Cogolin rentra furieux dans l'auberge et cria dans le nez de maître Lureau épouvanté :

– Votre compte est bon, à vous ! Malgré vos promesses, vous avez dit que le chevalier de Capestang habite dans votre méchante auberge. Vous pouvez faire votre deuil de vos oreilles. Car mon maître, lui, n'a qu'une parole, et son premier soin, en rentrant, sera de vous les couper !

Lureau jeta un cri de miséricorde et courut à sa chambre où il s'enveloppa la tête d'un large foulard qui cachait entièrement ses oreilles.

* * * *

Cogolin avait menti en assurant que Capestang était parti pour toujours, après l'avoir battu. Mais il était exact que le chevalier avait quitté le *Grand Henri* de très bonne heure. À ce moment-là, il trottait doucement sur la route de Meudon. N'ayant pu réussir à pénétrer la veille dans l'hôtel du duc d'Angoulême pour le prévenir de ce que Concini tramait contre lui, le chevalier s'était promis de pousser une pointe jusqu'à l'endroit où il avait eu le bonheur de sauver Giselle des mains du maréchal.

Capestang cheminait donc, et, au moment où nous le rejoignons, s'adressait de violents reproches :

– Qu'avais-je besoin de céder à cette enragée diablesse qui m'est venue relancer hier soir ? Il est vrai que ma tête battait la campagne et mon cœur la chamade, autant qu'il m'en souvienne. Enfin, elle est partie. Bon voyage. Pauvre Marion ! Jolie, spirituelle, pétillante, capiteuse… hum ! trop capiteuse ! Puisse-t-elle rencontrer la fortune que, comme moi, elle est venue chercher à Paris ! Au fait, pourquoi ma tête battait-elle la campagne ? Pourquoi avais-je envie de pleurer, tel un jeune veau ? Le vin, corbacque ! c'était le vin de M. de Cinq-Mars ! Et pourquoi étais-je triste ? Pourquoi le suis-je encore ? Pourquoi mon cœur bat-il encore la chamade ?

Il poussa un profond soupir.

– Fille de prince, petite-fille d'un roi, qu'est-ce qu'elle peut être pour moi ? Allons donc, Capestang ! oserais-tu lever les

yeux sur la fille de monseigneur le duc d'Angoulême, qui peut-être demain sera roi de France ? Tout ce que tu peux faire, c'est, vienne l'occasion, de mourir pour elle !

À cet instant, le cheval de Capestang dressa les oreilles et se mit à hennir.

– Qu'y a-t-il. Fend-l'Air ? De quoi me préviens-tu, mon brave compagnon ?

Il achevait à peine de parler, qu'il entendit derrière lui le galop furieux, saccadé, désordonné, d'un cheval lancé ventre à terre. Il n'eut que le temps de se ranger : le cheval passa comme un éclair, avec cette allure folle, cette rigidité de la ligne suivie que prennent les chevaux emballés.

– À moi ! À moi ! cria le jeune cavalier vêtu d'un pourpoint de velours noir, qui monté sur la bête furieuse, faisait des efforts évidents et inutiles pour l'arrêter.

– Le malheureux ! murmura Capestang, il va se briser la tête contre un arbre au premier tournant ! Hop, Fend-l'Air ! Hop ! Hop !

Déjà Fend-l'Air se ruait en bonds gigantesques, en une envolée terrible des quatre sabots ; déjà l'apocalyptique Fend-l'Air, affolé par les cris de son maître, dévorait l'espace en foulées puissantes ; la distance qui le séparait du cheval emballé diminuait ; une seconde encore, et il le touchait presque ; hop ! hop ! une superbe ruée, un bond vertigineux… et Capestang se trouva botte à botte avec le jeune inconnu.

– Courage ! Courage ! Tenez-vous ferme en selle !

L'inconnu jeta un rapide regard sur l'homme qui, la figure flamboyante d'audace insensée, galopait éperdument à ses côtés ; tout à coup, il ne le vit plus ! Disparu, l'homme aux yeux fulgurants ! Arrêtée net, demeurée en arrière, la magnifique bête qu'il montait ! Et, dans le même instant, il vit son propre cheval à lui secouer frénétiquement la tête, il l'entendit hennir de douleur, il sentit que son allure se ralentissait ; une seconde plus tard, l'animal dompté, couvert d'écume, tremblant de tous

ses membres, s'arrêtait !…

– Vous êtes sauvé, monsieur ! dit une voix.

Le gentilhomme au pourpoint noir vit alors le cavalier qui, debout sur la route, le saluait ! Par une manœuvre intrépide, dont il n'y a que deux ou trois exemples dans l'histoire de l'équitation, Capestang arrivé botte à botte avec le jeune inconnu, s'était penché en avant, avait saisi à deux mains la crinière de l'animal, s'était jeté hors de sa selle, et, tandis que Fend-l'Air s'arrêtait, s'était cramponné d'une main, pendant que de l'autre il étreignait les naseaux fumants du cheval emballé. L'inconnu sauta à terre et dit :

– Merci, monsieur. Je vous dois la vie. Je ne l'oublierai pas.

Mais Capestang ne l'écoutait pas. Il ouvrait des deux mains la bouche du cheval qu'il venait d'arrêter par la plus téméraire des voltiges. Il flairait, il aspirait l'âcre parfum qui s'échappait de cette bouche avec des volutes de vapeur tiède.

– Mais, monsieur, fit-il enfin, votre cheval était ivre. Vous lui avez fait trop boire de liqueur mélangée à son avoine, ce matin… Ah ! c'est bien dangereux d'exciter un cheval par les liqueurs fortes ! Vous vouliez donc vous tuer ?

Le jeune gentilhomme au pourpoint noir était devenu affreusement pâle. Il considérait son cheval d'un œil sombre où se lisait une épouvante sans nom.

– Oh ! les misérables ! les misérables ! murmura-t-il au fond de lui-même.

– Vous pouvez le monter, maintenant, reprit Capestang ; il sera doux comme un mouton ; l'accès d'ivresse furieuse est passé et l'a fort abattu.

– Ô Ornano ! songea l'inconnu. Ô Luynes ! Est-ce donc vous qui aviez raison ? Est-il donc vrai que si je ne frappe pas, je serai frappé ? La mort rôde donc autour de moi ? Oui, oui ! Les poignards s'aiguisent dans l'ombre maudite des conspirations ! Le poison se prépare ! Tout sera bon pour m'apporter la mort,

puisque déjà on affole le cheval que je dois monter, afin qu'un accident laisse vacant le trône de France ! Oui, oui, il est temps d'agir !

– Monsieur, ajouta-t-il en se remettant en selle, j'habite le Louvre. Venez-y quand vous voudrez, demandez M. Vitry qui est un de mes parents, dites-lui simplement : Meudon. Et il saura ce qu'il a à faire.

Il piqua son cheval qui s'éloigna à pas tremblants, et bientôt disparut aux yeux de Capestang stupéfait.

– Corbacque ! songea celui-ci, voilà un gentilhomme qui me semble en user avec quelque sans-gêne. J'ai risqué pour lui de me rompre les os, et puis : « Allez voir mon parent Vitry ! » Attends un peu ; si le Vitry en question espère ma visite, il pourra l'espérer longtemps. Merci ! J'aurais l'air d'aller mendier au père ou à l'oncle un remerciement dont je me soucie comme de ceci !

Il fit claquer ses doigts. Puis il siffla Fend-l'Air qui accourut. Et se mettant en selle, il continua son chemin.

Vers ce moment-là, une troupe de cinq ou six cavaliers quittait Paris et se lançait à fond de train sur la route de Meudon. C'étaient des gens que nous avons entrevus à l'hôtel Concini ; c'étaient les sires de Bazorges, de Montreval, de Louvignac, de Chalabre, de Pontraille ; à leur tête galopait Concini, flanqué de Rinaldo. Ils allaient silencieux et rapides, pareils à une bande de vautours que pousse un vent de tempête. Ils avaient des figures sinistres. Concini de ses yeux terribles, interrogeait l'horizon.

– Vite ! Plus vite ! Pourvu que j'arrive à temps pour mettre la main sur Luynes. Vous entendez, mes braves, pas de quartier ! Et nous sommes les maîtres ! Vite ! Plus vite !

Et les spadassins, rués en leur infernal galop, s'assuraient que leurs poignards glissaient bien dans leurs gaines. Et c'était une funèbre, une fantastique chevauchée qui, pareille à un météore, ne laissait derrière elle que tourbillons de poussière et

imprécations.

Que s'était-il passé ? Ceci : Léonora Galigaï, arrivée au Louvre une heure après son mari, avait eu une mystérieuse conversation avec un homme. Et alors, elle avait cherché Concini, l'avait trouvé achevant de se réconcilier avec la reine, et lui avait glissé ces mots à l'oreille :

– Je crois qu'il va arriver un accident de cheval à Sa Majesté le roi. Il serait bon que l'oiseleur n'en profite pas à votre place. Allez donc voir ce qui se passe sur la route de Meudon !

* * * *

Il est onze heures du matin. Le soleil, presque au zénith, irradie la plaine et les bois. Une buée de chaleur étouffante monte de la terre gercée, crevée de sécheresse. Tout se tait. Une torpeur immense règne sur la nature. C'est à cette heure là qu'une autre troupe de cavaliers sort de la maison de Meudon située en face de l'auberge de la *Pie Voleuse*. Ils sont trois. Ils vont au pas vers Paris, et l'un d'eux semble écrasé sous le poids de quelque douleur. Ils sont masqués. Et ceci n'a rien de surprenant à une époque où l'on porte le loup pour se garantir le visage, aussi communément qu'on porte aujourd'hui des gants.

Le duc d'Angoulême ! Le prince de Condé ! Le duc de Guise ! Ils sortent de la maison où ils ont tout convenu pour la suprême réunion des conspirateurs qui doit avoir lieu trois jours plus tard, le 22 août, à Paris… Mais ce n'est pas seulement pour conspirer qu'Angoulême est venu à Meudon. Il est surtout venu dans l'espoir de retrouver là sa fille… son âme ! l'adoration de sa vie !

Il n'a trouvé que Violetta. Il n'a trouvé que la pauvre folle, à qui il a à peine adressé quelques mots. Et maintenant, escorté du duc de Guise et du prince de Condé, il s'en retourne à pas lents, la tête sur la poitrine, tressaillant parfois, songeant à cet inconnu, à ce chevalier de Capestang dont il a trouvé l'étrange billet et qui, sûrement, lui a enlevé sa Giselle. Et alors une malédiction monte à ses lèvres qui profèrent quelque terrible

serment de vengeance.

* * * *

Il est onze heures. Éperdument, le marquis de Cinq-Mars galope à travers bois, à la recherche du rival détesté. Il parcourt les sentiers, il pénètre dans les taillis. Il ruisselle de sueur. Cinq-Mars a poussé jusqu'à la *Pie Voleuse* pour s'y rafraîchir. Et là, qu'a-t-il appris ?

C'est que celui qu'il cherche est venu se reposer là un instant ! Oui, dame Nicolette qu'il connaît, à qui il a raconté son aventure avec ce besoin d'expansion qu'on a à dix-huit ans, dame Nicolette lui a assuré qu'elle a vu le chevalier de Capestang, et que celui-ci est rentré sous bois dans la direction de Paris ! Et Cinq-Mars n'a fait qu'un bond jusqu'à son cheval. Et il galope, il ne s'aperçoit pas qu'il est suivi par deux cavaliers qui vont où il va, courent quand il court, s'arrêtent quand il s'arrête…

Et ces deux-là s'appellent le duc de Richelieu et Laffemas !

* * * *

Il est onze heures. Le roi Louis XIII s'est longtemps arrêté sous le couvert d'un massif de hêtres au feuillage touffu. Là, l'esprit de ce jeune roi de quinze ans que nul n'aime, excepté peut-être son maître de la volerie, cet adolescent qui ne sait à qui confier ses amertumes, s'est mis à rêver. Une formidable rêverie. Il est lentement descendu dans l'abîme des épouvantes, escorté de spectres qui portent une plaie ou montrent un visage décomposé par le poison. Et ce sont les fantômes des rois qui l'ont précédé sur le trône. Et son imagination chancelante d'effroi, cherche, trouve, devine un crime dans la mort de tous ces rois. Une sueur d'angoisse mouille son front pâle. Et lorsqu'enfin il revient au sentiment de la réalité, son visage a pris une expression de résolution farouche. Ses traits se sont durcis. Dans son regard limpide jusqu'à ce jour, la lueur des défiances s'est allumée pour ne plus jamais s'éteindre… il est désormais le Louis XIII de l'histoire !

Le roi, donc, vers cette heure-là que nous signalons, s'est mis à la recherche d'Albert de Luynes, qu'il trouve enfin courant et appelant. Luynes jette un cri de joie…

– Oui, sauvé, mon brave Luynes, dit Louis que ce cri a ému.

– Sauvé ! répète Luynes, cette fois en lui-même. Je suis sauvé !…

C'est à lui-même, en effet, à lui seul que Luynes a songé en criant : « Sauvé ! » Si le roi était mort, il sait bien ce qui l'attend. Le roi c'est sa raison d'être. C'est son espoir. C'est le rêve encore inavoué de sa fortune future. Le roi, c'est sa haine contre Concini bientôt satisfaite.

– Sire, il faut retourner au Louvre, dit Luynes d'une voix encore tremblante d'émotion. Ah ! que j'ai eu peur ! Non ! jamais, dans ma vie, je n'ai éprouvé une peur pareille !

Le roi sourit. Luynes sonne du cor pour rallier les pages et les gentilshommes de service. Le roi se met en route. Brusquement il s'arrête, se frappe le front, et murmure :

– Quoi ! Je l'ai à peine remercié ! il a failli mourir pour moi, sans me connaître, et moi, lâche, tout entier à mon épouvante, je suis parti… quoi ! sans un mot du cœur ! Oh ! je ne lui ai même pas demandé son nom !

– Sire, de grâce, rentrons au Louvre !

– Non, Luynes, la chasse continue !

* * * *

Il est onze heures. Capestang, après le sauvetage audacieux du jeune inconnu au pourpoint noir, avait poussé jusqu'à Meudon. Il s'est assis sous une tonnelle de la *Pie Voleuse*, l'âme vide, l'esprit harassé, pris d'une immense lassitude. Il pense à Giselle. Et comme onze heures sonnent à l'horloge de Meudon, il se remet en selle pour regagner Paris, et tout à coup, son regard tombe sur la mystérieuse maison où il est entré comme dans un château enchanté, où il a trouvé table mise, équipement complet, et argent !

Une curiosité aiguë s'empare de lui, une sorte d'appétit du mystère ! Il se décide ! Il fait rapidement le tour des murs, il entre, il passe à travers les broussailles et les ronces que le soleil éclaire, et, là-bas, sur le perron, une figure blanche lui apparaît soudain. La folle.

Capestang s'est approché. Il la salue d'un grand geste héroïque et doux. Elle ne semble pas le voir. Elle regarde au loin quelque chose ou quelqu'un qui s'éloigne, et elle murmure :

– Duc d'Angoulême, ne suis-je donc plus votre duchesse bien-aimée ?

– Duc d'Angoulême ! rugit Capestang qui d'un bond, saute à terre. Madame ! Oh ! madame, de grâce, écoutez-moi…

– Qui êtes-vous ? dit Violetta en ramenant son regard sur le chevalier. Ah ! c'est vous ! Je vous reconnais ! Je vous avais dit de venir quand je vous appellerais…

– Madame… un mot… un seul… il y va de la vie d'un homme que je voudrais sauver fût-ce au prix de ma propre vie !

La folle sourit :

– Je vous ai appelé, vous êtes venu, c'est bien !

– Madame ! Vous avez prononcé un nom ! Celui du duc d'Angoulême ! Par pitié, dites ! Le connaissez-vous ? Savez-vous où je puis le trouver ? Parlez, de grâce !

Violetta passa lentement une main sur son front.

– J'ai écouté, prononça-t-elle. J'ai entendu le 22 août. Oui, c'est bien cela que j'ai entendu. Alors, dites, vous voulez le voir ?

– Pour le sauver, madame ! s'écria Capestang avec une exaltation qui fit frissonner Violetta.

– Pour le sauver ? murmura-t-elle. Soit. Sauvons-le ! Venez me chercher ici le 22 août quand se couchera le soleil derrière les bois, venez alors, vous m'entendez, et je… oui… écoutez. Oh ! qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Taisez-vous…

écoutez… on pleure.

La folle, tout à coup, partit d'un éclat de rire strident et rentra à l'intérieur de la maison. Capestang fit un mouvement pour la suivre, mais elle se retourna si majestueuse, avec un geste si impératif qu'il recula. Hors de lui, Capestang s'élança en selle, et, au galop, sortit du vieux parc, et se jeta à travers bois. Il songeait :

– C'est une pauvre démente. Elle a dit : « Le 22 août au coucher du soleil. » Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? Paroles de folle sans doute.

Il galopait au hasard des sentiers qui se présentaient à lui. Les pensées, les images, les souvenirs, les suppositions évoluaient, tourbillonnaient, s'entrechoquaient dans sa tête qui, peu à peu s'alourdissait, et, tout à coup, il s'aperçut que Fend-l'Air s'était arrêté non loin de la grande route et qu'il était immobile, pensif, sur sa selle, alors qu'il croyait encore galoper.

– D'où vient cette lassitude ? murmura-t-il en se secouant. Eh bien ! puisque mes yeux se ferment, que tout s'embrouille dans ma cervelle, et que Fend-l'Air s'est arrêté ici, c'est que je dois dormir sous ce vieux sapin que voici. Dormons donc !

Là-dessus, il mit pied à terre, s'allongea sous le sapin, dans l'herbe épaisse, et ferma les yeux…

XV

Rêve de Capestang.

Nous reviendrons au marquis de Cinq-Mars aux pas agités duquel nous allons nous attacher. Cinq-Mars, donc, après avoir quitté la *Pie Voleuse* avait recommencé sa recherche enragée ; mais cette fois il prit au trot la route de Paris. Comme il venait de dépasser trois cavaliers masqués auxquels, tout à ses projets de vengeance, il ne prêta aucune attention, il entendit sur sa droite un hennissement sonore, et, ayant porté ses yeux du côté d'où venait cette sorte d'appel, il vit un cheval qui, le cou tendu, le regardait passer, et non loin de la bête, au pied d'un arbre, un homme profondément endormi. Cinq-Mars poussa un cri terrible et sauta à terre en hurlant :

– Sang-Dieu ! Tête-Dieu ! Tripes du diable ! C'est le sacripant ! C'est le Capitan !

Il paraît que le chevalier dormait en toute conscience, car à cette bordée de jurons avec lesquels il était d'usage d'aborder un ennemi, selon la tradition homérique, à ces féroces interjections, il ne répondit que par le soupir paisible de l'homme qui voyage au pays des heureux songes. Cinq-Mars mit l'épée au vent et battit furieusement le sol de ses appels de pied.

– Hé là ! Hé là ! Monsieur ! Éveillez-vous, s'il vous plaît !

Debout ! que je vous embroche ! Hé là ! M'entendez-vous, traître, perfide, éveillez-vous, monsieur de Capestang !

– Ah ! Ah ! fit une voix près de Cinq-Mars, c'est là le Capestang en question ? Voyez, monseigneur, le beau profil de

sacripant…

Et Laffemas montrant à Richelieu le chevalier endormi et Cinq-Mars ivre de rage, la rapière au poing, ajouta avec un ricanement de ses lèvres minces :

– Je crois que nous allons assister à une jolie algarade. Vous voyez que j'avais raison, monseigneur, et que nous avons bien fait de suivre l'écervelé.

À ce moment Capestang ouvrait un œil. Son premier regard tomba sur la figure blafarde de Laffemas et sur la figure sombre de Richelieu qui se reculaient dans un renfoncement de feuillage, et il frissonna.

– Debout, traître ! hurla Cinq-Mars. Défends tes oreilles !

Capestang ouvrit l'autre œil. Son deuxième regard tomba sur l'épée Cinq-Mars qui jetait des éclairs, et il sourit. Dans le même instant, il fut debout, se secoua, mit le chapeau à la main et dit :

– Eh quoi, marquis, est-ce vous qui menez tout ce tapage ? Corbacque ! je ne vous pardonnerai de ma vie. Vous m'éveillez au plus beau de mon rêve.

– En garde ! vociféra Cinq-Mars. Défendez-vous ou, par le Dieu vivant, je vous cloue à cet arbre d'un coup d'épée !

– Oh ! fit Capestang, vous tenez donc bien à recevoir la leçon que j'étais venu vous offrir chez vous et que vous avez eu la prudence refuser ?

En même temps, d'un geste flamboyant, il tira sa longue rapière tomba en garde. Les deux fers se croisèrent, cliquetèrent, fulgurèrent, tic-tac ; cela dura deux secondes. L'épée de Cinq-Mars sauta en l'air, alla retomber de dix pas, et Capestang, appuyant la pointe de sa rapière sur le bout de sa botte, se tourna vers Laffemas et Richelieu, tandis que son adversaire, avec un cri de rage, courait ramasser son arme.

– Monsieur de la Triste-Figure, dit le chevalier, et vous aussi, mon gentilhomme aux yeux de chat qui guette la souris, vous

êtes sans doute les témoins du petit marquis. Ne vous gênez pas. Flamberge au vent messieurs, et me charger, si vous l'osez !

– Ah ! misérable bravache ! rugit Cinq-Mars en se ruant sur lui et lui portant botte sur botte. Vantard ! Capitan de comédie ! À ton tour ! prend celle-ci !

– Je pare ! riposta Capestang de sa voix de trompette. *(Car le sang montait à la tête et déjà il reprenait son attitude de matamore.)* Je pare, corbacque ! *(Et il para d'un rude cinglement.)* Capitan ! Oui, vrai Dieu ! Capitan ! Je vous l'ai déjà dit sur les bords de la Bièvre ! Mais pour te combattre, moucheron, c'est une latte de bois qu'il me faudrait !

– Tu n'oses attaquer ! rugissait Cinq-Mars.

– J'ai peur de te fatiguer le poignet ! cinglait Capestang. Tiens, petit, repose-toi ! (*Pour la deuxième fois, l'épée de Cinq-Mars sauta.)* Allons messieurs, en ligne ! en garde ! Vous ne serez pas trop de trois pour attaquer un Capestang !

– Capestang ! gronda une voix. Lui ! Enfin ! En même temps, un cavalier masqué, suivi de deux compagnons masqués aussi, apparaissait, sautait à terre, courait à Cinq-Mars qui se précipitait encore avec la furie du désespoir décuplé par la honte, le saisissait à pleins bras et lui disait quelques mots rapides à voix basse.

– Monseigneur ! supplia Cinq-Mars en résistant.

– Je le veux ! S'il me tue, vous foncerez, mon fils, et vengerez le duc d'Angoulême.

– Soit, monseigneur. Allez donc, puisque vous m'ordonnez de vous céder mon tour.

– Allons, allons ! grondait Capestang. Avancez, arrivez ! Trois et trois font six ! Trois pour un Capestang. Ce n'était pas assez. Six, cela commence à bien faire !

– Moi seul ! dit le cavalier masqué en s'avançant. Monsieur, vous êtes bien le chevalier de Capestang ?

– Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, oui,

monsieur. Et vous ?

– Mon nom ne peut se crier tout haut ! gronda le duc. Monsieur, est-ce bien vous qui avez laissé certain billet dans une maison de Meudon ?

– Corbacque ! songea le chevalier. Le maître du château enchanté… Oui, monsieur, ajouta-t-il tout haut. Mais je dois vous dire…

– Monsieur ! interrompit violemment Angoulême, vous avez commis une action vile, un rapt. Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge.

– Il me reproche les pistoles que je lui ai empruntées ! songea Capestang. Le mot est dur, monsieur et je vais vous le rentrer dans la gorge !

– Misérable ! hurla le duc en se précipitant sur le chevalier. C'est moi qui vais te tuer, mais il faudra d'abord que tu dises où tu as mis ce que tu m'as volé.

– Ah ! par la mordieu ! vociféra Capestang qui pâlit, c'est vous qui allez mourir ici !

Et, à son tour, il fondit sur le duc. Dans le même instant, cette idée soudaine, rapide comme un coup de foudre qui illumine la nuit, traversa son cerveau :

– Je ne puis pas tuer cet homme tant que je ne lui aurai pas rendu ce que je lui ai emprunté !

L'engagement dura deux minutes, silencieux, acharné de part et d'autre ; mais il était évident que le chevalier cherchait seulement à se défendre.

– Malheur sur moi ! rugissait-il en son cœur, tout en parant. Que n'ai-je cent pistoles, mille pistoles à lui jeter à sa figure masquée, et le tuer ensuite ! Patience ! Cela viendra !

Tout à coup, dans l'instant où le duc d'Angoulême venait de porter une botte terrible que le chevalier avait parée d'un coup de revers, plusieurs chevaux couverts de sueur s'arrêtèrent là ! Les cavaliers qui les montaient aperçurent Capestang, se

regardèrent entre eux avec une stupéfaction mêlée d'une sorte de terreur superstitieuse, puis sautèrent à bas de leurs montures, et s'avancèrent.

– Concini ! murmurèrent le duc de Guise et le prince de Condé qui, saisissant le duc d'Angoulême, l'entraînèrent à quelques pas.

Capestang s'adossa à un arbre et éclata d'un rire fantastique.

– Tiens ! fit-il de sa voix cinglante. *Il signor* Pantalon dénommé ici Concino Concini ! Et l'illustre Rinaldo. Parisien des Pouilles ! Et messieurs les limiers de la meute sanglante ! Bonjour, messieurs !

Alors, l'hésitation, l'effarement, la stupeur de Concini et de sa bande s'évanouirent.

– C'est lui ! C'est bien lui ! gronda Concini. Vivant !

– Tiens ! Vous vivez bien, vous ! dit Capestang.

– Vivant ! rugit Rinaldo. Oh ! le *briccone !* le *birbante !*

– À mort ! À mort ! – Sus ! – Taïaut ! vociférèrent Chalabre, Louvignac, Montreval et les autres spadassins ordinaires du maréchal.

Puis, brusquement, pendant quelques secondes, il y eut ce lourd silence qui précède les coups de tonnerre. Le chevalier de Capestang, adossé à son arbre, d'un regard circulaire, embrassa toute cette scène.

À sa droite, le gentilhomme masqué, que ses deux amis également masqués, avaient entraîné et qui se retournait alors vers lui ; et des deux trous du masque jaillissait la flamme d'une menace mortelle. Capestang comprit que c'était là un ennemi qui ne pardonnerait jamais. Près du duc d'Angoulême, dont le chevalier ignorait ainsi la personnalité, c'était Cinq-Mars, le visage décomposé par la haine. « Et de deux ! » compta Capestang. À sa gauche, c'était Laffemas, et c'était Richelieu qui, sombre, hautain, ne le perdait pas de vue et dardait sur lui un regard d'une méchanceté aiguë. Que lui voulait celui-là ? Il

ne le connaissait pas. Mais enfin il flaira un ennemi mortel. Et de trois ! Enfin, devant lui, c'était Concini ! Et de quatre ! Les autres, les Rinaldo, les Laffemas, les Chalabre et tutti quanti, il ne les comptait pas. Ils étaient là par surcroît !

Angoulême, Cinq-Mars, Richelieu, Concini ! Formidable quatuor de haines ! Et en arrière, les comparses tout aussi haineux, le poignard ou la rapière au poing.

– C'est fini, songea Capestang. Je n'en sortirai pas. Ils sont trop.

Puis, son tempérament excessif reprenant le dessus, il eut un grand geste, jeta à ses pieds son chapeau, le toucha de la pointe de son épée, et, narquois, hérissé, l'œil pétillant, la lèvre insultante :

– Qui de vous sautera le premier par-dessus la plume du Capitan ? Qui de vous viendra s'embrocher le premier sur cette lardoire ?

Et il tomba en garde, rayonnant, terrible, fort comme Samson, audacieux comme Achille. Une féroce bordée d'imprécations, de jurons, d'insultes, de rires, de clameurs, et tous ensemble se ruèrent, tous, tous, Concini, Rinaldo avec leurs épées, Pontraille, Montreval, Louvignac, Bazorges, Chalabre avec leurs poignards, tous, jusqu'à Cinq-Mars qui se jeta en avant en hurlant : « À moi ! Je le veux pour moi ! » Jusqu'à Laffemas qui, se glissant derrière l'arbre, s'apprêta à frapper dans le dos !

– Bas les armes ! tonna quelqu'un. Arrière tous !

Toutes les têtes se tournèrent vers celui qui survenait. Tous les visages pâlirent. Guise, Condé, Angoulême remontèrent sur leurs chevaux et disparurent. Cinq-Mars s'éloigna en grondant. Richelieu se renfonça davantage dans l'ombre du taillis. Laffemas se glissa comme un serpent parmi les broussailles.

– Oh ! oh ! murmura Capestang en baissant la pointe de son épée, le petit gentilhomme qui, tout à l'heure, avait le mors aux dents !

Concini se découvrit et, comédien génial, se découvrit dans un large geste ; en même temps, d'une voix grave, solennelle, il prononçait :

– Le roi ! Chapeau bas, messieurs…

– Vive le roi ! cria la bande des assassins dans une acclamation qui retentit au loin.

– Le roi ! murmura Capestang frappé de stupeur…

Louis XIII s'avança de quelques pas, tandis que Luynes et les gentilshommes de service demeuraient immobiles.

Concini souriait et saluait. Et il grinçait des dents ! L'accident de cheval annoncé par Léonora ne s'était donc pas produit !

– Que se passe-t-il ? demanda le jeune roi.

– Sire, dit Capestang, ces messieurs me soutenaient que l'escrime de leur pays est la plus belle du monde. J'étais en train de leur démontrer la supériorité de l'escrime française.

En même temps, il salua de son épée, joignit les talons, et remit la lame au fourreau. Le roi admira un instant cette figure qui semblait ciselée dans le bronze d'une médaille et sur laquelle se jouait un rayon de pure intrépidité.

– Monsieur, reprit Louis XIII après un instant de silence pendant lequel on entendit frémir la rage de la bande comme on entend frissonner les feuilles au vent d'orage, monsieur, tout à l'heure, au péril de votre vie, vous avez sauvé la mienne. Vous avez arrêté mon cheval, qui, piqué sans doute par un taon ou une guêpe, avait pris le mors aux dents. Dans mon émotion, j'ai omis de vous demander à qui le fils d'Henri IV doit de régner encore. Je viens réparer cet oubli. Votre nom, mon gentilhomme ?

– L'accident ! L'accident ! gronda Concini en lui-même. L'accident s'est produit ! Sans Capestang, demain j'eusse été roi ! Ah ! malheur à toi, je t'écraserai, misérable Capitan, matamore !

– Sire, répondait le chevalier avec cette sorte de fierté qu'il mettait toujours à prononcer son nom, le gentilhomme qui a en ce moment l'insigne honneur de converser avec Sa Majesté le roi de France s'appelle Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang.

Le roi inclina légèrement la tête, et rassembla les rênes de son cheval.

– Sire, dit Concini, mes gentilshommes et moi nous allons avoir l'honneur de vous escorter jusqu'au Louvre.

Louis XIII laissa tomber un pâle regard sur l'amant de Marie de Médicis.

– Inutile ! répondit-il. M. le chevalier de Capestang sera mon escorte. Venez, chevalier.

Concini ploya les épaules et devint livide.

– La chute ! balbutia-t-il, c'est la chute ! À moins que…

Capestang avait senti son cœur bondir de joie. Lui aussi avait pâli. Et il murmura :

– Attention, Capestang, voici la fortune qui passe !

Il sauta sur Fend-l'Air et s'apprêta à suivre le roi. Louis XIII jeta un long regard sur la bande, et prononça :

– Messieurs, je vous informe que le chevalier de Capestang est au nombre de mes amis. Les ennemis de mes amis sont mes ennemis à moi… j'ai dit !

Les têtes se courbèrent, puis se redressèrent comme à un signal, car c'était une troupe merveilleusement dressée, et, de nouveau l'acclamation retentit dans le grand silence des bois :

– Vive le roi !

Louis XIII déjà s'éloignait. Sur son ordre, Capestang chevauchait près de lui. Luynes et les pages suivaient. Concini, aussi longtemps que Capestang fut visible, tint sur lui un regard qui semblait distiller tous les poisons de la haine. Et lorsqu'il disparut enfin :

– Messieurs, dit Concini, cent mille livres à qui me délivrera de cet homme. Je dis cent mille livres. Quels que soient le jour et l'heure. Quel que soit le moyen, poignard, épée ou poison !

Il y eut un frémissement dans la troupe. Mais Rinaldo gronda entre ses dents :

– Cent mille livres c'est un joli denier. Mais, *Corpo di Cristo,* si je les avais, je les donnerais volontiers pour avoir le plaisir de lui dévorer le foie… Messieurs, un instant, s'il vous plaît. Il y a deux manières d'arranger l'affaire des cent mille livres.

Pontraille, Louvignac, Chalabre, Montreval et Bazorges l'entourèrent, les yeux étincelants, car la somme en valait la peine.

– Parle ! dirent-ils, tandis que Concini à l'écart se plongeait en quelque effroyable méditation.

– Première manière, dit Rinaldo. Nous allons tirer au sort la peau et les tripes du Capitan. Celui qui gagnera aura seul le droit de l'éventrer et par conséquent, à lui la somme.

– Oui, dit Chalabre, mais par cette méthode, nous risquons de nous faire tuer l'un après l'autre par le drôle.

– Deuxième manière, donc ! reprit Rinaldo. Nous mettons en commun l'effort et la somme. Nous travaillons tous ensemble à forcer la bête, et quand elle est abattue, comme nous sommes six, il nous revient à chacun seize mille six cent soixante-six livres et quelques sols.

– Tu comptes comme Archimède ! s'écria Pontraille.

– Est-ce adopté ?

– Adopté ! répondit la bande tout d'une voix.

– Bon, maintenant, écoutez ceci, messieurs. Nous allons relancer *l'animal,* unir nos ruses, nos intelligences, nos forces, pour acculer le Capitan à l'impasse où nous n'aurons qu'à le frapper. Il est évident que l'un de nous arrivera bon premier pour porter le coup mortel. Si c'est moi tout va bien. Si ce n'est pas moi, tripes du pape ! Je cède ma part à celui de vous qui

me cédera sa place. Et cela lui fera trente-trois mille cent trente-deux livres et des sols.

Les spadassins se regardèrent, les lèvres serrées.

– Moi, dit enfin Bazorges, ni pour or, ni pour argent, je ne cède ma place et pourtant, ventre du pape, je suis pauvre comme le Job des Écritures saintes !

– Moi, dit Pontrailles qui portait une bande de taffetas noir sur son œil crevé, je donnerais l'œil qui me reste plutôt que de céder ma place à l'hallali !

– Moi, dit Louvignac, je poignarde celui de vous, messieurs, qui tenterait de me voler ma place au cas où j'arriverais bon premier pour daguer la bête !

– Eh bien ! s'écria Rinaldo, convenons au moins de le frapper tous ensemble !

* * * *

Pendant que sous les frais ombrages se tenait ce conciliabule funèbre, le chevalier de Capestang cheminait aux côtés de Louis XIII.

Le roi chevauchait silencieux et la tête baissée. L'aventurier, le front rayonnant, raidi dans une attitude d'orgueil, songeait que sa fortune était faite. Il se voyait au Louvre. L'or et les honneurs pleuvaient sur lui… et il se disait, avec un indescriptible sourire de triomphe :

– Je n'aurais jamais cru qu'il fût si facile de faire fortune !

Comme ils arrivaient aux portes de Paris, Louis XIII s'arrêta et dit :

– Merci de m'avoir escorté, chevalier.

– Sire, c'est moi qui suis reconnaissant à Votre Majesté d'avoir mis un souvenir aussi honorable dans ma vie.

Le roi fit un léger signe de tête, et reprit :

– Souvenez-vous du mot que je vous ai dit. Lorsque vous aurez besoin de me voir, de jour ou de nuit, venez au Louvre,

demandez Vitry et prononcez le mot.

En même temps, Louis XIII rendit les rênes et partit au trot. Cinq minutes, Capestang demeura sur place, tout étourdi.

– Oh ! oh ! fit-il enfin, est-ce qu'il serait plus difficile de faire fortune que je ne l'imaginais ? Il me semble que je la vois s'éloigner bon train, la déesse à l'unique cheveu ! Bah ! Pourquoi diable n'aurait-elle qu'un cheveu, la fortune ? Pour moi, corbacque, elle aura une perruque !

Il se mit en route assez mal content et réfléchissant profondément à sa situation qui lui apparaissait hérissée de dangers. Ces quatre paires d'yeux flamboyants qui, là-bas, sous le sapin, l'avaient dévisagé, ces yeux terribles de Concini, de Richelieu, de Cinq-Mars et d'Angoulême lui avaient crié qu'il était condamné à mort. De ces quatre personnages, Capestang n'en connaissait que deux : Concini et Cinq-Mars. Il n'avait pas reconnu Angoulême sous son masque, et quant à l'évêque de Luçon, il ne l'avait jamais vu. Mais il comprenait que ces deux-là seraient aussi impitoyables que les deux premiers. Et à eux quatre, puissants comme ils étaient ou comme il les devinait, ils formaient un formidable bloc de haine, sous lequel il serait tôt ou tard broyé. Quant à ce Laffemas, qu'il avait parfaitement vu se glisser derrière l'arbre pour le frapper dans le dos, quant à Rinaldo et à ses compagnons, il ne les comptait que par surcroît.

– C'est la menue monnaie, conclut-il, c'est le zeste de la haine des quatre terribles. Mais d'où vient cette haine ? Je comprends admirablement celle de Cinq-Mars, qui a sans aucun doute appris l'infidélité de cette Marion que la peste étouffe, pour jolie qu'elle soit ! Passe encore pour mon Concini qui m'en veut, lui, de ce que je ne sois pas mort dans son grenier, comme si un pareil galetas était une tombe convenable pour un Capestang ! Ce sont les deux autres que je ne comprends pas ! L'homme au masque, d'abord. Eh quoi ! est-ce pour ces quelques misérables pistoles ? Non, non. Cet homme-là a un air de grandeur visible, et sûrement l'argent ne compte pas pour

lui. Que lui ai-je fait ? Qu'est-il ? Et l'autre, ce gentilhomme aux yeux d'aigle, au sourire livide comme l'éclair d'une hache de bourreau. Que lui ai-je fait à celui-là ? Ils sont puissants, tous quatre ! Le moindre d'entre eux suffira pour me briser. Ah ! pauvre Capestang, te voilà dans un joli mortier, où tu seras haché menu, pilé, mis en marmelade, sans que ce pauvre petit roitelet puisse seulement te tendre la main ! Si je m'en retournais à Capestang ?

Brusquement, il se redressa sur ses étriers, dans l'attitude héroïque d'un Capitan dont les spectateurs n'auraient nulle envie de rire. Les passants virent avec stupeur ce jeune homme maigre, étincelant, hissé sur le fantastique Fend-l'Air, dressé sur ses étriers, le poing tendu, mais aucun d'eux n'eut envie de sourire.

– Fuir ! M'en aller ! rugit-il en lui-même. Allons donc ! Venez-y, Cinq-Mars, Concini, et vous, l'homme au masque, et vous, Rinaldo. Venez-y tous, tous, et d'autres encore ! Capestang vous attend de pied ferme ! Conspirez, aiguisez vos poignards, allongez vos griffes sur la couronne du petit roitelet ! Prenez garde, messieurs ! Le petit roitelet a tout à l'heure sauvé Capestang, et Capestang vous défie tous ! Capestang sauvera le roi de France !

Il se mit en route, l'imagination enflammée, roulant des pensées de bataille et de gloire, échafaudant ce rêve de monter seul la garde autour du trône. Et tout à coup il pâlit, il sentit que quelque chose venait de briser les ailes qu'il déployait dans l'azur de son rêve. Pour sauver le trône et le roi, il lui faudrait combattre le duc d'Angoulême ! Et le duc d'Angoulême, c'était le père de celle qu'il aimait !

XVI

Le royaume des poisons.

Quelques jours se sont écoulés. Nous arrivons à cette date du 22 août que Violetta, la pauvre démente de la mystérieuse maison de Meudon avait indiquée à Capestang : simple imagination de folie, peut-être ! Ou peut-être date se raccrochant à quelque pensée confuse luisant vaguement dans les ténèbres de cet esprit.

Ce jour-là, vers les six heures du soir, Concini était dans sa chambre, aux mains de son valet Fiorello. Sombre, les sourcils froncés, les lèvres serrées, il songeait tandis que Fiorello, le peignait, frisait sa barbe et sa moustache, lui mettait du rouge et du blanc, et tous les fards habituels, le parfumait, l'habillait enfin d'un costume en satin cerise avec flots de rubans pourpres et aiguillettes d'or, feutre de forme haute encerclé d'une grande plume ébouriffée en touffe par-devant ; enfin long manteau de satin cramoisi à collet couvrant les épaules.

Concini s'était placé devant une immense glace. Il s'examina quelque temps en silence, puis se tournant vers un homme qui, à cheval sur une chaise, les jambes allongées avait assisté à cette scène :

– Qu'en dis-tu, Rinaldo ? Parle sans contrainte… Rinaldo, pour toute réponse, fit entendre ce sifflement qui exprime l'admiration portée à son plus haut degré.

– Oui, reprit Concini. Plus d'un grand seigneur me jalouse. Les femmes me trouvent beau. Je le suis en effet, et j'ai le droit de parler ainsi sans ridicule puisque je considère ma beauté comme une arme, non comme un mérite. Mais à quoi me sert

tout cela, dis ! À quoi me sert de ressembler à l'Antinoüs que j'ai vu à Florence, et d'être plus riche qu'une galiote d'Espagne venue du Pérou, et d'être auréolé d'une puissance auprès de laquelle la puissance royale n'est qu'un lumignon fumeux ? À quoi bon tout cela, puisqu'elle me hait !

– Bah ! fit Rinaldo, elle vous aimera !

– Elle me hait, Rinaldo ! Elle me méprise ! J'ai vu dans son regard une telle exécration que j'en ai frissonné d'épouvante, un tel mépris que je m'en suis senti écrasé.

– Vengez-vous !

– Me venger ! Me venger ! Je ne rêve qu'à cela. Mais comment ! Elle aime quelqu'un ; et ce quelqu'un, vois-tu, j'en jure par l'enfer, c'est le damné Capitan ; c'est cet homme qui m'a souffleté de son gant, alors que je lui pardonnais, que je lui offrais fortune et honneur ! Cet homme que l'autre jour encore, j'ai trouvé sur ma route !

Rinaldo grinça des dents.

– Ainsi, pas de nouvelles ? reprit Concini au bout d'un silence.

– Pas encore. Nous sommes fourbus. Chalabre et Pontraille visitent tous les cabarets et tavernes, depuis les plus riches jusqu'aux plus humbles. Bazorges et Louvignac ont reçu en partage les jeux de paume, les tripots, les salles d'armes. Montreval et moi, nous avons les places publiques, la rue.

– Et qu'en est-il résulté ?

– Que j'ai déjà tué deux chevaux et que Montreval ne tient plus debout. Que Louvignac et Bazorges ont ramassé je ne sais combien de querelles avec des imbéciles qui criaient : « Mort aux sbires de Concini ! » Et enfin, que Pontraille et Chalabre sont ivres nuit et jour. Mais du Capitan, pas l'ombre ! pas une trace ! Le lâche a fui Paris, monseigneur.

– Je ferai fouiller la France, je l'atteindrai vif ou mort… Qu'il aille, qu'il fuie, qu'il se réfugie dans une tombe, qu'il

coure se cacher aux confins du monde, je l'aurai ! Adieu Rinaldo, je m'en vais au Louvre. Et tandis que je ferai ma cour à Maria, oh ! malheureux ! je chercherai comme un bonheur suprême, à entrevoir sa prisonnière !

– Un instant, monseigneur ! Il me semble que vous aviez à me parler de choses sérieuses. Capestang, c'est bien : son intervention sur la route de Meudon a peut-être changé le cours de l'histoire de France. Il mourra. C'est entendu. Mais il n'y a pas que Capestang, que diable !

– Que veux-tu dire ? fit Concini avec impatience.

Rinaldo baissa la voix :

– Je veux dire, monseigneur, que si vous vous appeliez sire, la fille du duc d'Angoulême ne vous résisterait plus !

– Tu crois ? haleta Concini.

Rinaldo garda un instant le silence ; puis, brusquement :

– Monseigneur, vous m'en avez trop dit l'autre jour pour que nous en restions là ! On ne fait pas entrevoir aux hommes une fortune inouïe, pour ensuite les planter là. Vous m'avez dit que je serai duc et gouverneur de l'Île-de-France si je vous aidais dans cette entreprise qui étonnera le monde dans les siècles des siècles. J'y ai engagé ma tête, monseigneur. Prenez garde. Je ne suis plus Rinaldo, je suis votre complice !

– Que veux-tu ? balbutia Concini épouvanté.

– Que vous me mettiez au courant, que vous me disiez l'heure où il faudra agir, marcher sur le Louvre ! Et d'abord, la *signora* Léonora a-t-elle pu voir Angoulême ?

Concini reprit tout son sang-froid. Il caressa de la main le manche de son poignard.

– Tu sauras tout en temps utile, mon bon Rinaldo, dit-il froidement. Sois tranquille. Oui, Léonora a vu le duc. Et c'est Giselle elle-même qui lui a procuré les moyens de le voir. Oui, le duc d'Angoulême est maintenant persuadé que je travaille pour lui, et par conséquent, il cesse d'être redoutable. Tiens-toi

en repos. Au moment voulu, tu gagneras ton duché et ton gouvernement.

– Qu'aurai-je à faire ? haleta Rinaldo.

– T'emparer du duc d'Angoulême à l'heure où celui-ci croira qu'il n'a plus qu'à se rendre au Louvre pour y recevoir la couronne de mes mains. Est-ce que cela te va ?

– Si cela me va, *trippe del papa !* rugit Rinaldo dans un rire terrible. Bataille ! Ah ! je donnerais cinq ans de ma vie pour que ce soit ce soir !

Concini admira un instant le bravo, puis, lui frappant sur l'épaule :

– Patience, comme disait le grand Sixte ! Tu piaffes, pareil à un cheval impatient ! La lice va s'ouvrir, mon brave duc !

– Faites donc au plus tôt sonner les hérauts, sire ! répondit Rinaldo.

Concini ouvrit la porte près de laquelle il se trouvait, pour sortir, et cacher le trouble profond, la prodigieuse sensation que lui causait ce mot que pour la première fois on lui jetait à la face : « Sire !… »

– Un moment ! Je n'ai pas fini ! reprit vivement Rinaldo.

– Que veux-tu encore ?

– Monseigneur, dit Rinaldo, quand vous m'avez avoué avec cette haute franchise qui vous fait si grand, que la fille du duc d'Angoulême vous hait, je vous ai répondu : « Elle vous aimera ! »

– Eh bien ? murmura Concini en tressaillant d'un espoir insensé.

– Quand vous m'avez assuré qu'elle vous méprisait, je vous ai répondu : « Vengez-vous ! » Monseigneur, je vous apporte ce que je vous ai promis. Je vous apporte la vengeance et l'amour. Voici ce que j'ai pu obtenir de Lorenzo, le marchand d'herbes du Pont-au-Change.

Concini, d'une main tremblante, saisit le flacon que lui tendait Rinaldo et l'examina avec l'intense curiosité qu'un moribond peut mettre à étudier la potion qui va le sauver.

– Trois gouttes tous les soirs, continua Rinaldo. Dans l'eau, dans le vin, dans une tisane. Trois gouttes tous les soirs, pendant huit jours… et elle vous aimera. Lorenzo l'a dit. Lorenzo ne se trompe jamais. Lorenzo est l'héritier direct de Ruggieri. Lorenzo connaît les formules prodigieuses de la cabale. Monseigneur, je vous dis qu'elle vous aimera !

– Huit jours ! murmura Concini, le front brûlant de fièvre, le cœur battant à se rompre. Huit jours. Huit siècles ! N'importe ! J'ai pu gagner la servante que la reine a mise près d'elle. Dès ce soir, ce sera commencé !

Et Concini s'élança, emportant le précieux flacon, vers la cour où l'attendait son carrosse.

– Au Louvre ! commanda-t-il.

Le lourd carrosse s'ébranla, escorté de douze gentilshommes armés jusqu'aux dents. Vers ce moment où le crépuscule commence à descendre sur Paris, une litière s'arrêta non loin du Pont-au-Change. Il en descendit une femme vêtue de noir et le visage couvert d'un voile épais, qui s'avança et s'arrêta devant l'une des maisons du côté d'aval, située presque au milieu du pont. La maison était triste, avec un de ces visages sournois et lépreux que le temps a rongé. Ses deux petites fenêtres étaient closes de solides volets. Close sa porte en chêne bardé de fer. La femme heurta d'une certaine manière. Bientôt, elle entendit le bruit d'une chaîne qu'on laisse tomber, de verrous que l'on tire et de clefs qui grincent dans des serrures. La porte s'entrouvrit juste assez pour livrer passage, puis se referma hermétiquement. La femme, alors, leva le voile qui la couvrait, et le visage pâle de Léonora Galigaï apparut, avec les deux diamants noirs de ses yeux. Un petit homme était devant elle, un tout petit homme, presque un nain, grêle, fluet, les yeux perçants, la physionomie ricanante, une barbe longue, soyeuse, fluviale, descendant jusqu'à sa ceinture, ce gnome, ce farfadet

d'Écosse, c'était un savant d'un tempérament exceptionnel, c'était un de ces sombres génies pour qui la créature vivante n'est que matière à expériences. C'était un toxicologue, un manieur de poison, un créateur de mort, comme d'autres sont créateurs de vie. Il s'appelait Lorenzo. Il venait de Florence, éblouissante patrie des arts prestigieux, terrible patrie des grands génies du mal. Il vendait des herbes. C'est-à-dire qu'il vendait de la vie et de la mort, de l'amour et de la haine ; la science aphrodisiaque n'avait pas de secrets pour lui ; tous les secrets de Paris venaient aboutir à cette humble boutique encombrée d'herbes desséchées et au-dessus de laquelle se trouvait le laboratoire où n'entra jamais une créature vivante.

Léonora Galigaï et Lorenzo se regardèrent un instant. La maréchale d'Ancre, pâle et grave, le nain, tout rose et souriant.

– Il est venu, fit tout à coup Lorenzo en se frottant les mains ; aujourd'hui même, il est venu. Hé ! Fié ! *carissima signora,* il paraît que votre noble époux veut en finir !

Léonora frissonna. Les ongles de ses doigts s'incrustèrent dans se paumes ; elle souffrit affreusement pendant quelques secondes ; mais, surmontant sa faiblesse :

– Ainsi, Rinaldo est venu ? Et tu lui as remis… ce que voulait Concini ?

– Un flacon, oui, *signora.* Un petit flacon qui contient une cinquantaine de gouttes, pas plus, du précieux liquide… à moins… Seigneur Jésus ! ajouta le nain en se frappant tout à coup la poitrine, est-ce que je me serais trompé ? Malheur ! oui ! je me suis trompé ! Tenez, *signora* voyez… là… sur cette étagère… il y avait deux flacons ! Ah ! malheur sur moi, je crois que j'ai donné celui qu'il ne fallait pas !

Léonora palpitait. Le nain sauta sur un escabeau, atteignit l'étagère, saisit le flacon qu'il venait de signaler et s'écria :

– Courez, *signora,* courez ! Je me suis trompé ! Il n'y a plus de doute Ah ! maudite distraction ! Ah ! pauvre jeune fille qui…

– Assez de comédie, Lorenzo, interrompit Léonora. Dis-moi simplement l’effet que produira le poison.

Lorenzo, avec d’infinies précautions, déposa sur une table le flacon qu’il tenait à la main et qui était encore plus petit que celui qu’il avait remis à Rinaldo.

– Voici, fit-il froidement. La jeune fille devra absorber tous les soirs trois gouttes pendant huit jours. J’ai d’ailleurs donné les indications nécessaires à Rinaldo. Au bout des huit jours, le poison commencera à produire son effet ; il sera entré dans la circulation du sang, et la jeune fille n’en éprouvera aucun malaise. Seulement, un beau matin, vers le dixième ou le douzième jour, en se regardant à son miroir, elle apercevra sur le front ou les joues un minuscule bouton d’un rose vif auquel elle ne prêtera pas grande attention. Ce sera, *signora,* la première floraison du poison. Au bout de quelques jours elle verra se produire toute une éruption de petites cloques semblables à la première. Ces cloques se gonfleront, éclateront et deviendront des pustules, sur le front, sur le nez, sur les joues, autour des yeux, partout ! Les cils, les cheveux, les sourcils tomberont ; les gencives seront impuissantes à retenir les dents éblouissantes de cette bouche de corail… et, pourtant, elle ne souffrira pas, ou du moins pas beaucoup. Un peu de fièvre, voilà tout. Puis la fièvre s’en ira. Puis, l’une après l’autre, les pustules sécheront. Et ce sera fini. La jeune fille sera guérie. Elle sera aussi forte, aussi saine qu’avant le poison. Seulement, à la place de chaque pustule, sur son visage, la gorge, les seins, les bras, les mains, il y aura un trou, une cicatrice que rien ne pourra effacer. Et alors, *signora,* cette jeune fille, avec le trou noir de sa bouche sans dents, avec ses yeux à demi rongés, sa tête sans cheveux, sa peau couturée comme si elle avait été parcourue par une infinité de larves empoisonnées, aura l’aspect d’une vieille, très vieille femme qui va mourir… à moins qu’elle n’ait l’aspect d’un cadavre qui se serait levé de la pourriture de la tombe pour épouvanter les vivants !

Léonora Galigaï avait avidement recueilli cette effroyable description. Lorsque le nain se tut, elle poussa un profond

soupir et s’absorba dans la sinistre rêverie de l’affreuse vengeance entrevue. Lorenzo tenait ses petits yeux vifs obstinément fixés sur le minuscule flacon qu’il avait déposé sur la table.

– Lorenzo, dit enfin Léonora, ta composition est un chef-d’œuvre. Tu seras dignement récompensé. Le marchand d’herbes sourit et haussa les épaules.

– La composition que j’ai remise à Rinaldo n’est qu’un jeu d’enfants, dit-il. Il n’y a pas une bohémienne d’Égypte qui ne la connaisse. Vous parlez de chef-d’œuvre… J’en ai un… Celui-là est vraiment une merveille ; c’est moi qui l’ai trouvé, moi seul !

Léonora tressaillit. Une flamme mystérieuse jaillit de son regard noir.

– Voici mon chef-d’œuvre, continua Lorenzo en saisissant le flacon et en le faisant miroiter devant une lampe.

Il y avait dans son regard une sorte d’admiration passionnée. Il continua, comme se parlant à lui-même :

– Oui, l’aqua-tofana que j’ai d’ailleurs reconstituée et dont vous avez pu vous servir, *cara signora,* c’était très bien. L’aqua-tofana tue sans laisser de trace. Oui, il y a de merveilleux poisons. Les uns foudroient en un centième de seconde. Les autres assassinent en un mois, six mois, au gré de l’opérateur. Tout cela est très bien. Mais c’est de l’enfantillage auprès de celui-ci, qui est l’empereur des toxiques, le roi des liquides meurtriers, la formule sublime définitive que seul j’ai trouvée, et qui mourra avec moi.

Lorenzo reposa la petite fiole sur la table. Il ajouta froidement :

– Ce secret mourra avec moi. Je ne tiens ni à la gloire, ni à l’argent. Misérable avorton de la création, je pouvais me mettre à haïr l’humanité. Je pouvais avec la magnifique intelligence dont la nature m’a doué, conquérir à mon choix la fortune ou la puissance. Rien de tout cela ne m’a tenté. Seulement quand se réalise dans mes creusets ou dans mes cornues le rêve

insaisissable que les chiffres m'avaient laissé entrevoir, alors, j'éprouve une minute d'orgueil. Alors, je me sens plus fort, plus grand que l'humanité tout entière. Ce secret mourra, et nul n'emploiera ce poison, qui m'a coûté dix ans d'efforts. Ce flacon, lorsque j'aurai fait une expérience, une seule, je le jetterai au feu. Sachez d'ailleurs qu'il me faudrait plus d'un an pour obtenir une nouvelle quantité semblable à celle-ci.

Il se tut. Léonora frissonnait. Son regard brillait. Elle posa sa main sur l'épaule du gnome :

– Lorenzo, dit-elle sourdement, tu as dit *que tu ferais une expérience* de ce poison…

– Une seule ! fit Lorenzo qui leva sur la Galigaï des yeux d'une étrange clarté. Seulement, il faut que l'expérience en vaille la peine, vous comprenez ? Écoutez, il y a dans ma pauvre vie un plaisir unique. Cela m'amuse de me pencher sur l'humanité comme on se penche sur un nid de fourmis. Ces insectes, qui vont, viennent, s'agitent en tous sens, ce sont des hommes. Alors, quelquefois, d'un geste, il me plaît de bouleverser la destinée de l'un de ces insectes, pour voir ce qui en résultera. Un jour, c'est un seigneur qui veut tuer sa femme ; quelquefois, un frère qui veut empoisonner son frère ; plus souvent, une femme qui veut détruire une rivale. Moi, j'écoute, et toujours, sans me lasser, avec la même indulgence, je distribue de la mort… et puis je regarde. Mais cette fois-ci, avec mon chef-d'œuvre, je voudrais agiter la fourmilière, frapper de stupeur le nid tout entier, voir l'effarement des insectes, leur course affolée, et me dire : « C'est moi qui suis cause de ces catastrophes ! » Allumer la guerre civile dans un royaume comme la France, précipiter des douzaines de prétendants vers le trône, assister à leurs efforts désespérés, voir les batailles, les armées qui se ruent, entendre le bruit des arquebusades, les cris de triomphe ou de désespoir, et me dire, au fond de mon trou : « C'est moi qui suis cause de ce grand bouleversement dans la fourmilière ! » Il n'a fallu pour cela que quelques gouttes de mon chef-d'œuvre dans le bouillon froid que tous les soirs prend le roi de France !

Léonora jeta un cri et considéra Lorenzo avec une sorte d'épouvante. Le nain se redressait ; il semblait grandir ; il prenait dans l'imagination de Léonora Galigaï l'envergure et l'apparence des archanges de ténèbres qui, sur l'humanité, agitent leurs ailes immenses.

– Démon ! gronda-t-elle. Tu as lu dans ma pensée ! Tu sais ce que je rêve !

– Je vous ai devinée depuis longtemps, *signora,* dit gravement Lorenzo.

– Tu m'as devinée ! balbutia-t-elle, haletante.

Et ses yeux hagards cherchèrent autour d'elle si cette scène étrange n'avait pas eu quelque témoin qui courrait la dénoncer.

– Calmez-vous, dit Lorenzo, ou bien je ne reconnaîtrai plus en vous Léonora, la grande Léonora pour qui seule j'ai inventé cette formule. Tenez, prenez, *signora !*

Léonora, en effet, soit qu'elle eût une confiance illimitée en cet homme, soit que son énergie exceptionnelle défiât tous les dangers, se calma rapidement, reprit sa physionomie impassible et glacée comme celle de la fatalité antique.

– En ce cas, dit-elle, explique-moi les vertus de ce poison.

Lorenzo sourit… Il parut méditer quelques minutes, la tête basse, les yeux perdus dans le vague. Et ce fut dans cette attitude qu'il parla :

– Les vertus ! oui, c'est bien le mot qui convient ici. Madame, lorsque vous avez administré à un homme un poison foudroyant, si, à ce moment même, la nécessité vous apparaît de le faire vivre une heure encore et que de là dépende la réussite de vos projets, vous êtes perdue. Car déjà l'homme a succombé. Si vous avez administré un poison lent qui ne doit agir… prenons un terme… qu'au bout de deux mois ; si, au bout d'un mois, vous vous apercevez qu'il y a une erreur dans vos calculs et qu'il vous est impossible d'attendre un mois encore la mort de cet homme, vous êtes perdue. En un mot, dès

que vous administrez le poison, l'homme ne vous appartient plus : il appartient à la mort.

– C'est vrai, dit Léonora, et c'est là un des inconvénients graves de l'emploi du poison.

– Bien. Maintenant que je vous ai montré ce côté de l'abîme, est-il vrai, madame, que la manière la plus sûre et la moins dangereuse de tuer un homme, c'est de lui offrir une fleur empoisonnée ? Une rose, par exemple. L'homme respire le parfum : il a respiré la mort ; il tombe.

– Oui, dit Léonora avec la sérénité d'un élève discutant avec son maître, et cette sérénité était quelque chose d'effroyable ; oui, mais on a vu l'homme respirer la rose ; on saisit la fleur, on l'analyse, et l'empoisonneuse monte à l'échafaud. Il y a encore un danger plus grave : c'est que l'empoisonneuse ait elle-même respiré la rose. Cela est arrivé maintes fois.

Lorenzo sourit encore. Et cette fois il y eut une lueur infernale dans le pétillement de ses yeux.

– Madame, dit-il avec un accent de triomphe qui fit frissonner Léonora, quelle que fût sa puissance sur elle-même, vous empoisonnerez la rose comme je vais vous l'expliquer. Vous pourrez la respirer. Tout le monde pourra la respirer sans danger. On pourra analyser la rose on n'y trouvera que les sucs naturels de cette fleur. Or, cette rose, madame, cette rose inoffensive pour vous, cette rose que vingt personnes auront respirée devant le sujet à tuer, eh bien ! cette rose, madame, *sera mortelle pour lui,* POUR LUI SEUL !

– Chimère ! murmura sourdement Léonora en pressant à deux mains son front livide. Rêve impossible !

Pour la troisième fois, Lorenzo sourit.

– Revenons à notre point de départ, madame ! dit-il froidement. Nous disions que, lorsque le poison a été versé à celui qui doit mourir, il y a danger à ne pas connaître exactement la minute de sa mort. Et même si on connaît cette minute, il y a danger à ne pouvoir la changer. L'inéluctable est

accompli. Eh bien ! madame, vous, quand vous aurez empoisonné le roi, Louis XIII empoisonné continuera de vivre, entendez-vous bien ? Oh ! écoutez, car ceci est sublime ! Ceci, madame, dépasse les bornes de la puissance humaine ! Et pourtant, c'est une réalité radieuse et formidable qui m'écrase d'orgueil quand j'y songe ! Le roi, madame, le roi *empoisonné* vivra dix ans, vingt ans, jusqu'au terme normal de sa vie, si jamais vous ne venez lui dire : « Maintenant, il est temps de mourir ! » Le poison n'agira que sur votre ordre, entendez-vous ! Le poison que vous aurez versé ce soir le tuera quand vous voudrez qu'il meure, à ce moment-là, plutôt qu'à un autre ! Et cela, sans que vous ayez fixé d'avance la minute fatale !

– Illusion ! répéta Léonora haletante. Rêve de folie !

Et elle ajouta :

– Oh ! si c'était possible ! Ce serait la réussite assurée, sans risques, sans dangers pour mon Concino !

– Tout est possible, madame, dit Lorenzo avec la fermeté du savant qui sait. Vous allez comprendre le mécanisme très simple de l'opération qui vous apparaît comme une chimère. J'ai trouvé un poison mortel et je l'ai dédoublé en deux poisons inoffensifs, voilà tout mon secret. Chacun d'eux est inoffensif, comprenez-vous ? Et, lorsque l'un vient compléter l'autre, la puissance destructive reparaît.

Pantelante, suspendue aux lèvres de l'homme qui lui révélait ces redoutables mystères, Léonora tremblait.

– Je vais de la synthèse à l'analyse, pour revenir à la synthèse. Voici un poison. Je l'ai dédoublé en deux poisons que j'appelle positif et négatif. Le négatif seul ne peut tuer. Le positif seul ne peut tuer. Tenez, madame, prenez ce flacon : il contient mon poison *négatif* Que quelqu'un l'absorbe ce soir, ce quelqu'un portera en lui un poison inoffensif, mais que cinquante ans de vie ne lui suffiront pas à éliminer. Cet homme, donc, vivra sans éprouver le moindre malaise. Si jamais mon poison positif ne l'atteint, il vivra son existence normale.

Maintenant, supposez que dans dix jours ou dans dix ans vous ayez empoisonné une rose avec mon poison *positif*. Vous, moi, votre époux, mille personnes peuvent respirer la rose. Elle est inoffensive, parce qu'aucune de ces mille personnes ne porte en elle le poison négatif. Mais que la rose soit respirée par celui qui a jadis absorbé le contenu de ce flacon… alors, madame, se produit la synthèse ! Alors les deux poisons négatif et positif entrent en contact. Alors il se produit une combinaison chimique ; alors le poison initial est reconstitué dans toute sa vertu, et l'homme tombe foudroyé… Il tombe à la minute nécessaire ! Il tombe sans qu'on puisse incriminer la rose que vous avez respirée toute une soirée devant toute la cour, et que tout le monde peut respirer !

Lorenzo souriait. Léonora Galigaï tremblait convulsivement. Elle avait saisi la fiole minuscule et l'avait cachée dans son sein. Elle haleta :

– Quand me donnerez-vous… l'autre poison… celui qui complète… et qui foudroie ?

– Le positif, madame ? La rose, n'est-ce pas ? Quand vous voudrez ! Je vous en enverrai tout un bouquet.

Léonora se leva et se dirigea vers la porte que Lorenzo lui ouvrit. Au moment de la franchir, elle se retourna, saisit la main du marchand d'herbes et, les yeux dans les yeux, d'une voix sourde :

– Silence, oh ! silence, n'est-ce pas ? Ta part sera telle que si je te la disais, tu serais ébloui… Silence !

Lorenzo haussa les épaules. Et elle s'enfuit, s'évanouit dans les ténèbres. Le nain, alors, cadenassa la porte et un large rire silencieux fendit sa bouche d'une oreille à l'autre.

– Silence ? murmura-t-il. Mais alors, je n'aurais travaillé que pour le Concini ? Mais alors, je ne verrais rien, moi, ou pas grand-chose ! Non, non. Je veux qu'on se batte, qu'on se tue, qu'on se déchire, que des fleuves de sang coulent en torrents rouges éclairés par la torche des incendies magnifiques ! Je

veux… je veux… bégaya-t-il avec une rage désespérée, je veux me venger de l'humanité tout entière, moi, avorton d'humanité !

Il s'assit à une table, et se mit à écrire :

Monseigneur, ce soir, Léonora Galigaï empoisonnera le roi de France qui, selon toute probabilité, mourra dans les huit jours. Si vous ne voulez que la couronne passe sur une tête indigne, tenez-vous sur vos gardes ! Veillez dès demain !

Il frappa au plafond avec un long bâton.

Le bruit d'un pas pesant se fit entendre. Puis, une sorte de colosse apparut au haut d'un escalier de bois qui commençait au fond de la boutique. Le géant descendit, s'approcha du nain, et se tint respectueusement immobile. Lorenzo lui remit la lettre qu'il venait de cacheter, et prononça :

– Pour le duc d'Angoulême. S'il te demande de quelle part tu viens, tu lui répondras que tu es envoyé par le nain qui, dans la maison de Meudon, lui a prédit la royauté.

XVII

Le 22 août 1616.

Après sa rencontre avec le roi, Concini, Richelieu, Angoulême et Cinq-Mars, Capestang était rentré à l'auberge du *Grand Henri* où Cogolin, tout d'abord, lui avait raconté que le jeune marquis courait après lui pour le pourfendre.

– Je le sais, dit Capestang, puisqu'il m'a rattrapé.

– Ah ! Et monsieur le chevalier n'a pas été pourfendu ? demanda Cogolin. Alors, c'est que M. le marquis est mort.

– Non pas. Il vit. Seulement, je te préviens qu'il est plus enragé que jamais. D'ailleurs, je commence à croire que les gens de Paris ont tous été mordus et qu'ils veulent me mordre. Et puis, figure-toi que j'ai dormi sous un sapin, et que j'ai rêvé sang et massacre. Mauvais signe, Cogolin !

– Mais non, monsieur. C'est signe d'argent. Massacre, c'est prospérité. Sang, c'est argent.

– Je le veux bien. Mais est-ce que ce ne serait pas aussi signe de dîner ?

– Oui, vraiment, fit Cogolin qui désigna à son maître une table toute dressée.

Capestang attaqua aussitôt les diverses victuailles dont s'adornait la nappe éblouissante, notamment un de ces fins pâtés d'alouettes dont maître Lureau était l'inventeur et dont la réputation est venue jusqu'à nous. Lorsque le chevalier eut satisfait cet appétit, que ni les émotions ni l'amour ne parvenaient à émousser, ce fut au tour de Cogolin. Seulement,

Cogolin, respectueux de la hiérarchie, mangea debout ce qui restait du pâté (il n'en restait que la croûte) et vida les fonds de bouteille.

– Si monsieur le chevalier voulait me raconter sa journée, dit-il, ce me serait un dessert de roi. Capestang ne se fit pas prier.

Le chevalier se mit à raconter au valet les multiples incidents de sa journée. Il résulta de ce récit que Cogolin ne put s'empêcher de se lamenter en ces termes :

– Avec tant d'ennemis, que va devenir mon maître ? Sûrement, il sera haché menu comme les alouettes de maître Lureau. Et moi qui suis son valet, le moins qui puisse m'arriver, c'est d'être taillé en fines bardelettes de lard comme celles qui enveloppent lesdits pâtés ; car je ne puis prétendre au même traitement qu'un chevalier de Trémazenc de Capestang ; c'est bien cela, monsieur, vous fournirez l'alouette et moi le lard.

– C'est impossible dit Capestang. Tu es trop maigre pour cela. Tu peux donc te rassurer. Au surplus, si nos deux carcasses doivent s'amalgamer dans le pâté que mes ennemis veulent tirer de nous, à ce que tu prétends, tu dois considérer ce sort comme le plus grand honneur qui puisse t'arriver. Et, en fin de compte, si tu me romps les oreilles avec tes plaintes et que tu m'empêches de digérer en paix, je décroche la discipline…

On se rappelle, en effet, qu'un moine avait précédemment habité cette chambre et y avait oublié sa discipline. Cogolin prit aussitôt une figure des plus fières et s'écria :

– Ah ! monsieur, c'est vrai. Il y a l'honneur. Je n'y pensais pas.

– Tu vois bien.

Cogolin se hâta de desservir la table. Puis il alla trouver le patron de l'auberge.

– Maître Lureau, lui dit-il, mon maître vous pardonne d'avoir osé révéler qu'il vous faisait l'honneur de loger ici. Vous

pouvez donc retirer la marmotte dont vous avez enveloppé votre tête pour sauver vos oreilles.

– Ah ! monsieur Cogolin, dit Lureau, vous me rendez bien heureux, et si un verre de vin d'Espagne peut…

– Vous avez donc un bon cœur, interrompit Cogolin. Mon maître n'en sera que plus peiné d'avoir à vous arracher la langue…

– M'arracher la langue ? Oh ! oh ! mais il est donc enragé, votre maître ?

– Et à vous crever les yeux.

– Me crever les yeux ! Savez-vous qu'il y a des juges à Paris ?

– Oui. Et les juges diront que mon maître a bien fait de vous rendre aveugle et muet, vu qu'il est chargé par le roi, vous entendez bien, par le roi en personne, d'une mission secrète, et que tout sera manqué si, par votre faute, les ennemis du roi apprennent que M. le chevalier habite chez vous.

Maître Lureau réfléchit un moment. Puis il se frappa le front.

– J'ai compris ! s'écria-t-il mystérieusement.

– Qu'avez-vous compris, maître Lureau ? fit Cogolin assez étonné.

L'aubergiste se pencha à l'oreille de Cogolin :

– J'ai compris pourquoi M. l'évêque de Luçon est venu rôder par ici…

– Ah ! ah !… Justement, il s'agit d'une mission touchant les intérêts épiscopaux.

– Épiscopaux ? fit l'aubergiste avec un respect d'autant plus sincère qu'il entendait fort mal le sens de cet adjectif cabalistique. Cela ne m'étonne plus, alors ! Et chacun sait du reste que M. de Richelieu est un puissant personnage.

– Bon ! il s'agit donc de dépister tout évêque, chanoine, diacre ou cardinal qui viendrait espionner mon maître. Fût-ce

même notre Saint-Père ! Vous comprenez ? Sans quoi…

Cogolin accentua ses dires par des gestes si terribles que l'aubergiste jura que bien fin serait celui qui arriverait à dénicher en son honorable maison le chevalier de Capestang. De cet entretien, il résulta que Capestang, sans s'en douter, fut gardé aussi précieusement qu'un trésor. Lureau et Cogolin, dans les journées qui suivirent, furent deux gardes du corps admirables. Cinq-Mars revint s'assurer que son adversaire n'habitait plus le *Grand Henri* et Cinq-Mars s'en retourna convaincu que Capestang lui échappait. Laffemas vint un soir boire une bouteille avec maître Lureau et en fut pour sa dépense de vin et de diplomatie. Lui aussi demeura convaincu que le chevalier avait changé de logis, ce qui lui semblait naturel. Pendant ces quelques jours, le chevalier prit d'ailleurs lui-même toutes les précautions nécessaires. Il ne tenait nullement à tomber dans quelque guet-apens où il eût laissé bêtement sa peau.

Le 22 août arriva sans qu'aucune tentative eût été dirigée contre l'auberge du *Grand Henri,* à par les deux reconnaissances poussées par Laffemas et Cinq-Mars. Ce jour du 22 août, Capestang l'avait attendu avec une fébrile impatience, remettant toute résolution jusqu'à l'heure où il aurait revu la pauvre démente de Meudon. C'était un bien faible espoir de trouver la trace du duc d'Angoulême et, par conséquent, de revoir sa fille… Mais il n'y a rien d'acharné à l'espoir comme un véritable amoureux.

Capestang attendit donc que la journée fût avancée assez pour qu'il arrivât à l'heure convenue ; s'étant mis en route suivi de Cogolin, qui montait son rouan, il atteignit la mystérieuse maison au moment où le soleil venait de se coucher derrière la cime des arbres. Son cœur se mit à battre lorsqu'il pénétra dans le parc abandonné et se dirigea vers le perron sur lequel il fixait un ardent regard… Et soudain, il frémit jusqu'au fond de son être. Fidèle à sa promesse, Violetta apparaissait sur le perron, toute blanche et comme poudrée d'or par les derniers rayonnements du soleil couchant.

– Oh ! murmura le chevalier, que va-t-il maintenant sortir pour moi de cette bouche qui sourit d'un si mystérieux sourire ? Est-ce le bonheur ? Est-ce l'incertitude, plus affreuse que tous les malheurs ?

Il mit pied à terre et, s'approchant du perron, salua la gracieuse apparition d'un de ses grands gestes de noble envergure où il mettait tantôt une crânerie insolente, tantôt ce respect ému qui plaît tant aux femmes, dont le suprême idéal est d'inspirer à la fois l'émotion et le respect.

La folle ne sembla pas avoir vu Capestang. Ses yeux, d'un bleu intense, regardaient au loin et semblaient avidement interroger l'horizon. Et elle murmurait de confuses paroles que Capestang n'entendait pas. Tout à coup, elle vit le chevalier et, passant d'une pensée à une *autre* avec la rapidité des cerveaux que rien ne guide plus, elle se mit à sourire.

– Madame, dit Capestang, lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir ici même, vous avez bien voulu me donner rendez-vous. Vous m'avez dit : « Le 22 août, au moment où le soleil descend derrière les arbres. » Nous sommes au 22 août, et, tenez, voici que le soleil disparaît, et me voici !

– Le 22 août ! balbutia la folle. Où ai-je entendu ces mots ? Qui les a prononcés ? Charles, mon Charles, est-ce toi qui parlais derrière cette porte ? Qu'ai-je encore entendu ?

Capestang écoutait de tout son être. Violetta se taisait. Elle se penchait dans l'attitude de quelqu'un qui écoute. Il se faisait un grand travail dans sa tête ; son effort pour éveiller la mémoire presque éteinte était visible, et le chevalier en éprouvait une sorte de pitié à voir ses traits si fins se convulser.

– Qu'ai-je entendu encore ? continua la folle. Oui, c'est Charles qui parle. Et, maintenant, voici une autre voix : « Duc d'Angoulême, il est temps d'agir !... »

– Le duc d'Angoulême ! fit sourdement le chevalier.

– Charles répond ! continua la folle. Il leur dit... que leur dit-il ? Le 22 août... oui ! ce sont bien ces mots que j'ai

entendus… la maison qui est au bord du fleuve… mon hôtel…

– L'hôtel d'Angoulême ! murmura le chevalier haletant.

– Et puis ?… et puis… oh ! les mots écrits dans le bronze !… les mots qu'il faut toucher du doigt… je ne me souviens pas… oh ! je me souviens… *Je charme… je… charme…*

– *Je charme tout !* La devise de Marie Touchet gravée dans le bronze sur la porte de l'hôtel d'Angoulême ! Ah maintenant, je connais le secret de cette porte ! Maintenant, je sauverai le père, comme j'ai sauvé la fille !

La folle descendit les marches du perron, de ce pas de gracieuse majesté qu'ont les déesses d'Homère et de Pindare. Elle s'approcha du chevalier et lui prit la main.

– Vous me plaisez, dit-elle en souriant. Voulez-vous que je vous lise votre bonne aventure dans la main ? Autrefois, je savais. Et puis je chantais. Voyons votre main. Que vois-je ? Des dangers, et du sang, beaucoup de sang… et des ennemis autour de vous ! Fuyez enfant, fuyez ! Écoutez la voix prophétique. Prenez garde ! Défiez-vous du fruit que vous mangez, car il est empoisonné… du mendiant qui vous demande l'aumône, car il cache un poignard sous son manteau, défiez-vous de tout, de l'air que vous respirez, de la jeune fille qui vous sourit et jette ses bras autour de votre cou… fuyez, fuyez, sautez sur votre bon cheval, et par les monts, par les plaines, courez, volez, fuyez, jusqu'à ce que vous ayez mis l'immensité entre vous et ceux qui vous guettent !

Elle laissa brusquement tomber la main de Capestang, se mit à rire et, avant que le chevalier eût pu faire un geste, elle avait légèrement remonté le perron. Là, elle se retourna, leva le bras et, d'une voix qui fit frissonner le chevalier, répéta :

– Fuyez ! Demain, il sera trop tard ! Fuyez !

Puis elle disparut. Capestang demeura une minute tout étourdi. Puis sautant sur Fend-l'Air, il reprit au galop la route de Paris. Il faisait nuit noire lorsqu'il arriva au *Grand Henri.* Les chevaux furent installés à l'écurie, puis notre aventurier sortit

en toute hâte, escorté de Cogolin, qui s'était armé de deux poignards et d'un pistolet, sans compter la colichemarde qu'il avait ceinte.

Au moment où il arriva devant l'hôtel d'Angoulême, onze heures sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois. Cogolin se posta en sentinelle perdue au coin du quai. Capestang jeta un coup d'œil sur la façade de l'hôtel. Elle était silencieuse, obscure et triste comme le soir où il était déjà venu là, dans l'espoir de retrouver le duc d'Angoulême. Il s'approcha de la porte ; mais, cette fois, au lieu de soulever le marteau, il se mit à toucher l'une après l'autre les lettres qui composaient la devise gracieuse de la gracieuse Marie Touchet, mère du duc d'Angoulême : *Je charme tout.*

La porte ne s'ouvrit pas ! Capestang laissa retomber sa main découragée.

– Fou ! murmura-t-il, fou que je suis de m'être arrêté aux paroles d'une malheureuse démente ! Oh ! ajouta-t-il en tressaillant, elle n'a pas dit de toucher les *lettres*… elle a dit qu'il fallait toucher les *mots.* Essayons. Folie ou sagesse !

Il appuya fortement le pouce sur l'ensemble du mot : *Je.* Rien ne bougea. Ce fut alors au tour du mot : *charme.* À peine le nocturne visiteur eut-il appuyé qu'il sentit le bronze céder sous sa pression… une sourde exclamation lui échappa. Le bruit léger d'un déclic venait de se faire entendre et il vit que la porte s'ouvrait !… Capestang entra d'un bond.

– Enfin ! gronda-t-il en lui-même.

Et tout à coup une bizarre impression de malaise s'abattit sur lui ; instinctivement il porta la main à sa rapière qu'il dégagea à demi du fourreau… Il lui sembla qu'il venait d'entrer dans une tombe… derrière lui, la porte se refermait sans bruit, d'elle-même, et il eut alors cette sensation que plus que jamais il ne sortirait pas de là. Autour de lui, l'obscurité était profonde, la nuit épaisse l'enveloppait, un silence funèbre pesait sur cette atmosphère glacée qu'il respirait avec effort.

Peu à peu, ses yeux s'étant accoutumés aux ténèbres, il distingua au loin une faible lueur vacillante qui semblait lui dire : « Viens. » Vers cette lueur, il se mit en marche. Bientôt, à mesure qu'il s'approchait de cette clarté et qu'il distinguait mieux ce qui l'entourait, il remarqua qu'il longeait un couloir étroit, aux murailles nues, lézardées, où brillaient par places les cristaux du salpêtre. Il arriva enfin à une sorte de rotonde, et il vit que la clarté qui l'avait guidé était produite par une lampe posée sur une chaise. Près de la chaise commençait un escalier qui s'enfonçait en forme de vis dans les entrailles du sol. Capestang comprit que c'était là qu'il fallait descendre.

– Je vais, pensa-t-il, assister à une répétition de la scène que j'ai déjà vue à l'auberge de la *Pie Voleuse.* On conspire. Le duc d'Angoulême veut être roi. Le duc de Guise veut être roi. Le prince de Condé veut être roi. Que de rois pour un seul royaume ! Et le fils de mon illustre compatriote Henri IV, que deviendrait-il ? Oui, que ferait-on de Sa Majesté Louis, le treizième du nom ? Il serait donc déposé ? Pauvre petit prince ! Je l'aime, moi, parce qu'il me ressemble, parce qu'il est faible, isolé, entouré d'ennemis comme moi ! Et puis il a dit là-bas, sur la route de Meudon, une chose qui m'a été au cœur : « M. le chevalier de Capestang est de mes amis ! » Corbacque !

Le monologue auquel il se livrait eût pu durer longtemps encore, si le chevalier ne se fût aperçu tout à coup qu'il se trouvait dans une cave assez spacieuse où il entendait comme un murmure de paroles. Il jeta un regard autour de lui et vit que la cave était en forme de rectangle ; sur le côté de ce rectangle faisant face à celui par où il venait de descendre, s'ouvrait un deuxième escalier. Sur le côté droit s'ouvrait une porte ; sur le côté gauche, trois portes, dont celle du milieu, seule, était fermée.

C'est de là que partait le murmure de voix entendu par Capestang. C'est vers cette porte qu'il se dirigea, dans l'intention de heurter. Dans le même instant, la voix s'élevait et disait :

– Nul ne connaît le secret de la porte ; ainsi, messieurs, nous pouvons parler sans crainte ; cependant, puisque M. le prince le demande, Cinq-Mars, mon enfant, placez-vous dans la cave, à tout hasard.

– Bien, monseigneur, répondit la voix de Cinq-Mars parfaitement reconnue par Capestang.

Mais l'autre voix aussi, il lui sembla la reconnaître ! Et il avait pâli. Et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, poussé par une sorte d'instinct, il se jeta d'un bond derrière l'une des deux portes entrouvertes. Il était temps : Cinq-Mars apparaissait à ce moment dans la cave et allait se placer en surveillance au haut de l'escalier par où était descendu Capestang. On entendit sa voix qui descendait :

– Je suis à mon poste, monseigneur !

– Bien, mon enfant ! cria la voix que Capestang avait déjà cru reconnaître.

– Cette voix ! Cette voix ! murmura Capestang avec une indéfinissable angoisse. Oh !… mais… c'est lui… c'est la voix de l'homme masqué de la route de Meudon ! L'homme qui parle ici en maître… eh bien, ce ne peut être que le duc d'Angoulême !… Et c'est ce même homme qui veut me tuer, qui m'accuse de rapt et m'appelle misérable ! C'est le père de celle que j'aime ! Celui que je viens sauver !… Oh ! quand je devrais y perdre la vie, il faut que je sache !…

La tête perdue, bouleversé par une de ces émotions comme jamais il n'en avait éprouvé, le chevalier rentra dans la cave rectangulaire. Et là, il s'arrêta, comme frappé de la foudre. La porte de la pièce mystérieuse, où étaient rassemblés les conspirateurs, oui cette porte, après la sortie de Cinq-Mars, était demeuré entrouverte ! Et, par l'entrebâillement, Capestang, de ses yeux hagards, reconnut à son costume l'homme masqué qui l'avait insulté sur la route de Meudon ! Et, du costume remontant au visage, il reconnaissait le duc d'Angoulême, qu'il avait vu à l'auberge de la *Pie Voleuse !* Hors de lui, le chevalier allait s'avancer, entrer, braver le duc… Soudain, il demeura

rivé à sa place, les cheveux hérissés, une sueur d'épouvante au front. De nouveau, le duc d'Angoulême parlait et, cette fois, il disait :

– Messieurs, nous sommes ici les chefs de l'entreprise. La nouvelle est d'une gravité suprême. Il faut que, dès demain matin, nous soyons prêts à tout ! Car cette nuit, messieurs, cette nuit, on empoisonne le roi de France !

« Cette nuit, on empoisonne le roi de France !... »

Ces paroles retentirent comme un coup de tonnerre aux oreilles de Capestang. Un cri terrible lui échappa. À ce cri, un tumulte éclata dans la pièce où se tenait le duc d'Angoulême. La porte de la cave, violemment repoussée, fut inondée par la lumière des lampes qui éclairaient cette pièce. Et huit hommes se ruèrent en hurlant :

– Trahison ! Trahison !...

– Capestang ! vociféra le duc d'Angoulême en reconnaissant le chevalier. Ah ! misérable ! Deux fois traître ! Voleur de filles et voleur de secrets ! Cette fois, tu es mort !...

– Capestang ! rugit par-derrière la voix de Cinq-Mars. Tuez ! tuez ! messieurs.

Ces huit hommes étaient de hauts seigneurs, ducs, princes, la fine fleur de la noblesse de France. En toute autre occasion, ils se fussent crus déshonorés de tomber ensemble sur un seul homme. Mais cet homme avait entendu l'épouvantable secret. Cet homme, d'un mot, pouvait faire tomber leurs têtes ! Cet homme, c'était un espion !

Et, dans cette seconde terrible, cette idée fulgura dans le cerveau du duc d'Angoulême que la visite faite par Léonora Galigaï était un piège !... Un piège, son assurance formelle qu'elle laisserait faire ! Un piège, la lettre de Lorenzo qu'il venait de lui faire parvenir il y avait deux heures !

– C'est un espion de Concini ! hurla-t-il en portant le premier coup. Déjà les autres s'étaient rués en criant : « À mort ! À

mort ! »

Dès le premier instant, dès la seconde où il vit la porte s'ouvrir toute grande, les épées luire comme un faisceau d'éclairs, les conspirateurs se pousser, arriver sur lui comme une bande de démons, faces convulsées, regards fulgurants, dès cet instant, le chevalier avait reconquis tout son sang-froid. Un bon terrible de côté, et sa rapière flamboya commençant le moulinet qui lui faisait un rempart d'acier. Presque aussitôt, il y eut le bruit sec et argentin d'une lame qui se brise, et Capestang vit qu'il n'avait plus à la main qu'un tronçon d'épée !

Un furieux hurlement de joie, de triomphe et de haine roula sous les voûtes de la cave… Capestang vit les pointes d'acier sur sa poitrine. Il éclata de rire. Il se croisa les bras pour mourir dans une suprême bravade de capitan, et murmura :

– Et moi qui étais venu faire fortune à Paris ! Mort… fortune… amour… adieu, la vie !

XVIII

Une soirée au Louvre.

Concini avait pris, comme on l'a vu, le chemin du Louvre. Pendant tout le trajet, au fond de son carrosse, Concini avait tenu dans ses mains le flacon que lui avait remis Rinaldo.

– Huit jours, murmurait-il, huit jours encore, et grâce à cette liqueur que Lorenzo a fabriquée pour moi, l'orgueilleuse fille d'Angoulême s'avouera vaincue et baissera la tête.

Il frissonna à cette idée.

– Oh ! continua-t-il, si cela arrive, je te couvrirai d'or. Lorenzo, sublime savant ! Et pourquoi cela n'arriverait-il pas ? Pourquoi Lorenzo n'aurait-il pas retrouvé l'élixir d'amour comme il a retrouvé l'aqua-tofana ? Jamais jusqu'à ce jour, il ne s'est trompé.

Et, ce flacon, il le serrait convulsivement dans ses doigts crispés. Et ce flacon, nos lecteurs le savent, contenait non pas un élixir d'amour et de vie, mais un poison qui, sans la tuer, devait décomposer le sang de celle qu'aimait Concini !

C'était la vengeance de Léonora Galigaï ! Concini versant lui-même à Giselle la liqueur maudite qui devait détruire sa beauté, c'est cela que Léonora avait inventé… et c'est cela qui allait s'exécuter !

Concini donc, arriva au Louvre vers l'heure où Léonora Galigaï, dans la boutique du Pont-au-Change, avait avec Lorenzo ce formidable entretien auquel nous avons assisté. C'était l'heure où le nain lui remettait le poison qui devait tuer Louis XIII.

Concini, escorté de ses gentilshommes qui, selon leur ordinaire, menaient grand bruit comme s'ils se fussent trouvés en pays conquis, monta l'escalier qui conduisait aux appartements de la reine mère, Marie de Médicis. Concini arriva dans la grande galerie que, tous les soirs, traversait le jeune roi. Elle était déserte, silencieuse – sauf la garde et quelques courtisans encore fidèles. Et ce soir-là, Concini, tout à coup, tressaillit, pâlit, fronça les sourcils. Quoi ? Qu'y a-t-il ? Les gardes ne lui rendent pas les honneurs ? Le capitaine Vitry lui tourne le dos et cause tranquillement avec Saint-Simon, le premier écuyer ?

Concini a senti courir sur sa nuque le frisson des peurs mortelles… Est-ce que le roi se révolte contre lui !… Oh ! mais, cette révolte… c'est sa mort, à lui, Concino ! Il tremble. Le hideux pressentiment s'empare de lui ; c'est l'effondrement ! D'un frénétique effort, il secoue la terreur, et il gronde.

– *Corpo di Cristo !* C'est la bataille ! Soit ! Léonora, Léonora ! Tu es la sibylle de mes destinées, et ton œil noir a vu clair dans ma vie : je dois mourir… ou devenir le maître absolu !

Concini marcha à Vitry et lui frappa rudement sur l'épaule. Vitry se retourna :

– Monseigneur !

– Eh bien ! mon brave Vitry.

Et, à petites tapes méprisantes, Concini continuait à frapper l'épaule du capitaine. Blanc de fureur, Vitry recula de deux pas. Mais Concini le rejoignit, et, les yeux dans les yeux :

– On ne rend plus les honneurs ?

– C'est l'ordre. Le roi seul, à partir de ce soir…

– Bien, Vitry ! interrompit le maréchal d'Ancre. Qui t'a fait capitaine ? Qui t'a mis ici ? Réponds. Le roi ? Ou moi ? Tu as peur d'honorer ton bienfaiteur, hein ? Crie donc, toi aussi : « Mort à l'affameur ! » Comment appelles-tu cela ? Moi je dis : lâcheté !

Le capitaine devint livide. Un instant, sa main tremblante descendit jusqu'à la garde de son épée. Mais, secouant la tête, il se contenta de répéter :

– C'est l'ordre.

– Et qui a donné l'ordre ? gronda Concini.

– Moi ! répondit une voix rude.

Une tenture s'écarta. La haute taille du maréchal Ornano s'encadra dans le velours. Concini jeta autour de lui un regard sanglant et vit ses gentilshommes prêts à dégainer.

– *Patr' eterno !* murmura sourdement Ornano. (Par le Père Éternel !) Qu'un de ces petits-maîtres fasse un geste, et j'empoigne le Florentin !

Concini, brusquement, s'apaisa. Des yeux, il contint ses gens. Avec cette soudaineté qui faisait de son masque une merveille de comédie, il prit son air le plus riant.

– Bonsoir, maréchal, dit-il de sa voix chantante et zézayante, bonsoir, mon cher maréchal. Je vous cherchais justement. Vous savez qu'il est question de choisir un gouverneur pour Monsieur{2} ?

– Eh bien ? fit Ornano en fronçant les sourcils.

– Eh bien ! j'ai pensé que nul n'était plus digne d'occuper ce poste de confiance que votre fils Jean-Baptiste. Il est juste que le pacificateur du Dauphiné soit récompensé jusque dans ses enfants. Réfléchissez à cela, mon cher maréchal, et, sous deux jours, dites-moi si vous acceptez ou si vous refusez.

Ornano avait reçu le coup en pleine poitrine. Voir son fils pourvu d'un poste qui en eût fait un des premiers personnages de la cour, cela passait ses espérances. Il demeura donc tout étourdi et, avant qu'il ne fût revenu de sa stupeur, il vit Concini qui, lui faisant de la main un signe gracieux, s'éloignait, suivi, au plutôt environné de son escorte étincelante, bruyante, papillonnante, manteaux agités, éperons sonnants, vision de splendeur et de force. À l'instant où ce groupe rutilant

disparaissait, une porte, à l'autre bout de la galerie s'ouvrit ; une voix cria :

– Le roi !

Louis XIII entra, vêtu de noir, le pas nonchalant et timide, l'œil soupçonneux ; il s'appuyait au bras d'Albert de Luynes ; les gardes abaissèrent les pointes de leurs hallebardes, les quelques courtisans perdus dans la galerie se mirent sur un rang et s'inclinèrent. Le roi passa, muet et pâle, dans ce grand silence. Alors seulement, le maréchal d'Ornano reprit ses esprits. Il se tourna vers Vitry et, avec un sourire pareil à un coup de stylet :

– Je crois que M. d'Ancre vous a dit un mot qui vaut son pesant de vendetta…

– Oui, monsieur, répondit Vitry avec une froideur terrible ; il a dit : lâcheté.

– Vous croyez ? Diable ! diable ! mon pauvre Vitry, comment allez-vous vivre avec *ça sur la joue ?*

– C'est bien simple, maréchal : je laverai !

– Et avec quoi ?

– Avec du sang !

Ces quelques demandes et réponses faites d'une voix basse et rapide contenaient toute une tragédie. Au dernier mot de Vitry, Ornano se recula, demeura un instant pensif, puis, secouant sa rude tête de reître :

– Je m'en vais essayer de gagner quelques pistoles au jeu du roi. Ce sera toujours autant de pris sur ma solde arriérée.

Concini, ayant laissé son escorte dans le salon attenant à la galerie, s'élança dans un couloir, monta dans un escalier, et parvint à une antichambre où étaient postés en des attitudes raidies huit magnifiques suisses de la garde de la reine mère. Sans faire attention à ces hommes, Concini ouvrit une petite porte et passa dans une pièce déserte, où il attendit quelques minutes, palpitant, l'œil et l'oreille aux aguets.

Une tenture s'agita d'un mouvement imperceptible. Concini ne s'en aperçut pas. À pas furtifs, il se dirigea vers la porte qui faisait vis-à-vis à cette tenture et frappa un léger coup. La porte s'ouvrit. Une jeune femme apparut. Concini, sans un mot, tira de sa poche une bourse pleine d'or. La femme s'en saisit.

– Tu es toujours à moi ? murmura alors Concini.

– Puisque vous payez, monseigneur.

– Elle est là ? reprit-il d'une voix qui tremblait.

– Oui, monseigneur.

Concini poussa un soupir. À l'autre bout de la pièce, la tenture s'agita.

– Que fait-elle ? Que dit-elle ? Est-ce qu'elle pleure.

– Elle est trop fière pour cela. Ce qu'elle fait ? Rien. Ce qu'elle dit ? Je l'ignore, car elle ne daigne parler qu'à la reine !

Et la femme jeta un vif regard vers la tenture, qui s'immobilisa. Brusquement, Concini sortit de son pourpoint le minuscule flacon que lui avait remis Rinaldo et le tendit à la servante, qui l'examina curieusement.

– Écoute, dit-il alors d'une voix plus sourde. Il faut qu'elle en prenne trois gouttes tous les soirs pendant huit jours.

– Du poison ! ah ! monseigneur ! fit la femme en élevant la voix.

– Tais-toi, folle ! gronda Concini. Ce n'est pas du poison. C'est… comprends-moi… elle me déteste… et quand elle aura vidé ce flacon… elle m'aimera !

– Un élixir d'amour !

– Tu l'as dit !

La tenture s'agita encore, puis redevint immobile.

– En ce cas, monseigneur, vous pouvez compter sur moi.

– Elle boira ? palpita Concini.

– Je m'en charge.

– Et moi, je me charge alors de ta fortune, entends-tu ! murmura Concini enivré.

La femme fit une révérence. Et Concini, sur la pointe des pieds, regagna la porte par où il était entré, traversa l'antichambre, descendit rapidement, et se dirigea rayonnant, vers la salle où se tenait le jeu du roi. Dès qu'il fut sorti, la tenture se souleva et Marie de Médicis apparut, pâle, agitée, dans l'encadrement du velours. La servante courut à elle, se courba presque jusqu'à l'agenouillement, puis se relevant, lui tendit le flacon.

– Madame, commença-t-elle, il veut que…

– C'est bien, j'ai entendu, interrompit la reine. Regagne ton poste.

La reine avait saisi le flacon, et, tandis que la servante disparaissait, elle-même s'effaça de l'autre côté de la tenture. C'était une vaste salle, une sorte d'atelier encombré de sièges, où s'entassaient des coussins de soie, avec des tables où s'éparpillaient des plans et des épreuves de gravures, et enfin, dans un coin une presse où luisait la plaque de cuivre rouge à laquelle Marie de Médicis travaillait alors.

La reine, lentement, traversa la pièce immense qui était son lieu de travail et de repos. Près de la presse, elle s'arrêta, contempla un instant le flacon qu'elle tenait à la main, et murmura :

– Élixir d'amour !

Un tressaillement l'agita jusqu'au fond de l'être : ses beaux yeux noirs lancèrent des éclairs. Brusquement, elle posa le flacon sur l'encadrement de fer de la presse, saisit un marteau et frappa d'un seul coup furieux. Le cristal se brisa. Le liquide se répandit…

Alors, Marie de Médicis porta la main à ses yeux : elle pleurait !

– Quarante ans ! j'ai quarante ans… voilà le mal ! murmura-

t-elle ! Oh ! je me défendrai ! Je ne veux pas vieillir. Je ne veux pas être abandonnée. Concino est mien. Il restera mien… Et puisque j'ai donné ma vie à cet homme, il faut que sa vie soit à moi ! Je veux… oh ! ne suis-je donc pas la reine ! Je veux… Giuseppa !

La jeune femme que nous avons entrevue tout à l'heure, apparut, et s'avança.

– Giuseppa, dit Marie de Médicis, en contenant les frémissements de sa voix, cette damoiselle…

– Giselle d'Angoulême, Majesté !

– Oui. Eh bien, il faudra… écoute : il est impossible qu'elle continue à demeurer au Louvre. Le Louvre n'est pas une prison, après tout !

– C'est vrai, madame, dit Giuseppa en tâtant pour ainsi dire les mots l'un après l'autre, le Louvre est un palais. Mais en descendant au fond des caves, plus bas que les caves, on trouve les oubliettes.

Marie de Médicis tressaillit. Une légère rougeur monta à son visage.

– Les oubliettes ! fit-elle d'une voix sourde. Depuis Catherine, nul n'en sait le chemin. Cette jeune fille ne m'a fait aucun mal. Et, cependant, elle me gêne, ajouta-t-elle avec une froideur sinistre. Je ne veux plus la voir ici. Tu attendras donc que tout soit endormi dans ce palais, puis tu la feras sortir, tu me comprends ?

– Oui, madame. Et une fois dehors ?

– Eh bien ! Qu'elle aille où elle voudra ! fit Marie de Médicis qui, de rouge qu'elle était, devint pâle. De cette façon, je serai débarrassée d'elle. Car il est impossible qu'une jeune fille se trouve seule dans les rues vers les onze heures du soir, sans qu'il lui arrive quelque accident… non, cela est tout à fait impossible !

Et la reine Maria jeta un regard à la servante : ce regard

était terrible.

– Tout à fait impossible, répéta Giuseppa.

– Va donc, et songe à m’obéir.

* * * *

Onze heures et demie venaient de sonner. Le roi s’était retiré dans sa chambre. Les courtisans s’en allaient, tandis que les valets éteignaient les flambeaux. Dans la salle de jeu du roi, il n’y avait plus que quelques gentilshommes qui, l’un après l’autre, s’enveloppaient de leurs manteaux pour quitter le Louvre. Ornano venait de s’en aller, furieux d’avoir perdu les pistoles qu’il comptait gagner. Concini, au contraire, comptait ostensiblement son gain.

– Parbleu ! avait grogné Ornano, il triche.

– Prenez, faquins ! disait à ce moment Concini, en distribuant aux valets l’or qu’il avait gagné.

Et lui aussi s’apprêta à se retirer. À ce moment, Léonora Galigaï entra dans la salle et se dirigea droit vers son mari, Concini la vit venir, le front soucieux.

– Concino, murmura Léonora, la reine veut te parler.

Il y avait du désespoir, de l’amertume et une volonté farouche dans sa voix. Concini avait froncé les sourcils.

– Il faut y aller ! reprit rudement Léonora. Il le faut, entends-tu ?

– Eh bien ! j’y vais ! Mais que peut-elle avoir à me dire ? C’est bien, Léonora, dans une heure je vous rejoins à l’hôtel.

Concini fit un mouvement pour se retirer. Léonora le saisit par le bras, d’une étreinte nerveuse et puissante. Alors, il la regarda… et il vit qu’elle était livide.

– Quoi encore ? fit-il.

Elle respira péniblement. Son sein se souleva. Ses lèvres étaient blanches. Ses yeux noirs fulguraient. Laide, difforme, elle avait à cette minute la sombre beauté fatale que donne aux

visages les plus insignifiants l'amour déchaîné sous la tourmente de la jalousie.

– Il y a Concino, que j'en ai assez ! Il y a que je souffre à mourir, et que je ne veux pas que mon cœur éclate sous l'effroyable pression de la douleur. Concino, il faut en finir. Je hais cette reine Maria, je la hais vois-tu ! Il n'y a pas une fibre de mon être qui ne soit pétrie de haine.

– Et pourtant, *cara,* tu m'envoies à elle !

– Oui, fit Léonora frissonnante. Il le faut. Ce soir plus que jamais. *Car, ce soir, c'est le commencement de la fin !*

Concini sentit une vague épouvante se glisser jusqu'à son cœur. Il connaissait trop la redoutable compagne de sa vie pour supposer un seul instant que les mystérieuses paroles étaient vides de sens.

– Le commencement de la fin ! répéta-t-il machinalement.

– Concino, reprit-elle en le dévorant jusqu'à l'âme de son regard embrasé, tu m'as dit que dans une heure, tu viendrais me rejoindre à l'hôtel ?

– Je te le jure !

– Eh bien ! tu ne m'y trouveras pas ! Ce soir, je reste au Louvre !

Il frémit. L'instant terrible approchait. Il en eut le pressentiment rapide. Dans la salle tous les flambeaux, sauf un, étaient éteints. Au fond, bien loin d'eux, un valet attendait, tout raide. Ils étaient immobiles dans cette lueur diffuse, plus terrible que l'obscurité : le silence pesait sur eux. Et, dans ce silence, la voix de Léonora, imperceptible, murmura :

– Tout est prêt, Concino ! Angoulême, Guise, Condé sont à Paris, prêts à agir avec leurs acolytes. Le trône sera au plus fort. Laisse-les faire et profite de leurs actes. Le plus fort, ce sera toi ! Concino, prépare ton âme, prépare ton bras, l'heure est proche !

– Mais… lui ! le roi ! balbutia Concini, frappé de vertige.

– Dans deux jours, dans quatre au plus, il n'y aura plus de roi en France ! acheva Léonora Galigaï dans un souffle… Car ce soir, Concino, ce soir, entends-tu, ce soir, tandis que tu seras auprès de la mère du roi, je serai, moi, au chevet de Louis XIII… Va, maintenant !

Et avant que son mari ne fût revenu de la prodigieuse stupeur qui le paralysait, elle s'éloigna lentement, et il la vit enfin disparaître vers l'intérieur du Louvre, pareille à un spectre. Alors, chancelant, il se mit en route. Le valet éteignait le dernier flambeau. La nuit fut opaque.

Concini admettait l'assassinat du roi, mais comme un de ces événements qui ne sortent pas du domaine du rêve. Devant l'imminence de la réalité, il sombra dans l'épouvante. Pourtant, à mesure qu'il se rapprochait des appartements de la reine mère, il s'efforçait de dompter sa terreur. Avec la foudroyante rapidité de l'imagination que talonne la peur, il organisa son acte à lui.

Si la chose s'accomplissait, s'il n'avait qu'à monter les marches du trône, il se laisserait pousser au pouvoir suprême. Si des obstacles surgissaient, il préparerait sa fuite.

Dans les deux cas, il comprit qu'il avait besoin de Marie de Médicis. Plus que jamais, il devait la tenir en son pouvoir : demain, il briserait l'instrument, si demain apportait au monde cet événement encore dans les limbes : Concino Concini roi de France !

Il apprêta donc toute sa séduction, il apprêta son visage, son sourire, sa flatterie et sa tendresse, tout ce qui faisait de lui le dieu de cette femme livrée à une passion de l'âge terrible. En pénétrant dans l'antichambre que nous avons signalée, Concini vit Giuseppa qui l'attendait. Alors, sa pensée fit volte-face. Alors, l'image de Giselle, un instant effacée de son esprit y reparut triomphante. Il s'avança rapidement vers Giuseppa, lui saisit la main de sa main brûlante et lui murmura à l'oreille :

– Est-ce fait ? As-tu commencé à lui verser l'élixir ?

Giuseppa se dégagea, eut un geste que Concini ne comprit pas et répondit :

– La reine vous attend !

En même temps, elle soulevait la tenture de velours, et Concini vit Marie de Médicis assise dans un fauteuil, qui souriait d'un étrange sourire. Dans le même instant, il reprit tout son sang-froid, s'arma de tendresse dévouée, et s'avança, courbé, souriant, toute son attitude était un sourire.

– Majesté, chère Majesté, me voici à vos ordres, murmura Concini.

– Asseyez-vous, Concino, dit la reine, écartant ainsi du premier coup toute étiquette, et indiquant nettement que c'était la femme, non la reine qui avait mandé le maréchal d'Ancre. Concini, d'ailleurs, obéit sans discussion.

– Ainsi, chère Maria, vous ne m'en voulez plus ? fit-il d'une voix caressante.

– Comment vous en voudrais je, Concino ? dit-elle avec une sorte de gravité. Accablée d'ennuis, entourée d'ennemis, je n'ai que vous pour me consoler. Et d'ailleurs, de quoi vous en voudrais-je ? De la petite scène de l'autre jour ? C'est vrai, j'ai eu un moment de jalousie, mais c'est passé…

– Oh ! chère ! bien chère !

– Et puis, continua Marie de Médicis avec la même gravité, *je ne puis plus maintenant être jalouse de la fille de M. d'Angoulême…*

Concini tressaillit violemment. Il connaissait Marie de Médicis aussi bien qu'il connaissait Léonora Galigaï. À ces étranges paroles de la reine, il comprit, il sentit qu'il allait apprendre quelque chose d'effrayant. Et toute son énergie, il l'employa à recevoir le choc, d'un visage souriant toujours. Marie de Médicis, cependant, d'un geste machinal, jouait avec le gland de soie du coussin sur lequel elle était assise. Les yeux perdus dans le vague, elle continua :

– Votre plan politique, mon cher, était admirable. Détenir cette jeune fille prisonnière et dire au père qui l'adore : « Ou vous cesserez de conspirer, ou vous ne verrez plus votre enfant ! », oui, c'était d'une imagination subtile et de bonne guerre. C'est un malheur que ce plan *ne puisse plus être exécuté,* car le duc d'Angoulême devient dangereux.

– Nous réduirons le duc, je vous le jure, dit Concini d'une voix altérée. Mais pourquoi ce plan que vous dites de bonne guerre ne peut-il plus être exécuté ?

Marie de Médicis, alors, regarda Concini en face et répondit :

– Parce que Giselle d'Angoulême n'est plus en notre pouvoir. Concini étouffa un rugissement.

– Évadée ! gronda-t-il.

– Oui ! dit Marie de Médicis avec un calme effroyable.

– Nous la reprendrons ! oh ! nous la reprendrons ! balbutia Concini qui, à cet instant, oublia toute prudence. Il le faut voyez-vous ! Ah, comprenez donc ! Si la fille nous échappe, le père devient… Oh ! mais comment ce malheur est-il arrivé ?

– Remettez-vous, *amico caro,* fit Marie de Médicis avec une douceur aussi effroyable que le calme que nous signalions.

Concini se frappa le front. D'un énergique effort de volonté il dompta la rage qui voulait faire explosion sur ses lèvres.

– Pardonnez-moi, Maria, fit-il, et ne voyez dans mon émotion que ce qui y est réellement. Mon dévouement s'alarme des malheurs qui peuvent résulter de cette évasion. Mais nous reprendrons cette fille de rebelle – rebelle elle-même – et la Bastille, cette fois, saura nous la garder.

– C'est impossible, prononça Marie de Médicis avec une tranquillité sinistre. Nous ne pouvons pas reprendre Giselle d'Angoulême.

– Et pourquoi ? demanda violemment Concini. Marie de Médicis répondit doucement :

– Parce que Giselle d'Angoulême s'est évadée dans la mort : elle vient de se tuer !

La reine, en prononçant ces mots, se leva. Concini demeura sur son tabouret, écrasé, foudroyé, la gorge serrée par une affreuse angoisse, livide, hagard, sans un mot, sans pensée, effondré dans l'horreur… tout tournait autour de lui, et ce mot résonnait sourdement dans sa tête : « Morte ! Morte ! » Seulement, de ses lèvres entrouvertes s'échappait un râle précipité. Marie de Médicis le contemplait avec une joie sombre et farouche.

– Morte ! bégaya enfin Concini. Morte !

– Morte ! répéta la reine.

Concini ne pleura pas. Peut-être y avait-il en lui plus de rage encore que de douleur. Giselle lui échappait à jamais. Évadée dans la mort ! Il ne posa aucune question. Il souffrait atrocement. Il n'avait qu'une idée : s'en aller, fuir, se réfugier en quelque solitude pour crier, sangloter, hurler sa souffrance. Il voulut se lever… Marie de Médicis le retint d'un geste et cria :

– Giuseppa !

La servante favorite, servante de mystérieuses besognes, entra.

– Giuseppa, dit la reine, raconte à M. le maréchal ce qui est arrivé ce soir à cette fille…

– C'est bien triste, madame, dit tranquillement Giuseppa. Pour obéir aux ordres de Votre Majesté, j'avais proposé à la demoiselle de sortir du Louvre, à condition que ce serait la nuit, et qu'elle ne ferait aucune tentative pour s'éloigner de moi. D'ailleurs, deux gentilshommes du service de la reine devaient nous suivre. La demoiselle accepte avec joie, et me charge de transmettre ses remerciements à Sa Majesté généreuse. Bon. Sur les dix heures, nous quittons le Louvre. Je lui demande de quel côté elle veut se diriger. Elle me répond qu'elle aimerait respirer la fraîcheur du fleuve. Bon. Nous remontons donc la

Seine. La demoiselle semblait calme, heureuse de cette promenade. Nous arrivons au-dessus du Pont-au-Change. Tout à coup, la demoiselle me dit : « Je ne puis plus vivre ainsi, je suis trop malheureuse. » Et elle se met à courir sur la berge vers le fleuve. Je pousse un cri.

M. de Lux et M. de Brain, qui nous escortaient à distance, accoururent. Trop tard ! La demoiselle s'était jetée dans le fleuve. Pas de bateau. Personne. M. de Brain se précipite à l'eau et s'épuise en vains efforts : le courant avait entraîné la malheureuse jeune fille sous les arches du pont. Là, elle est prise par les tourbillons. Un instant, nous la distinguons dans la nuit. Puis, plus rien, sinon que M. de Brain s'est allé coucher avec une grosse fièvre, le pauvre jeune homme.

– C'est bien, Giuseppa, tu peux te retirer, ma fille, dit la reine.

Giuseppa fit la révérence et disparut. Concini demeurait stupide d'horreur. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il éprouvait le vertige de la douleur qui désorganise un cerveau, anéantit les facultés, ravage une intelligence comme un ouragan fait d'un paysage. Marie de Médicis, doucement, posa sa main sur son front, et murmura :

– Tu souffres, dis ?

Une rafale d'épouvante secoua jusque dans ses fondements l'esprit de Concino. Il se vit impuissant à cacher cette douleur qu'il fallait dissimuler à tout prix. Car cette douleur, c'était sa passion pour Giselle, avouée, proclamée. C'était la rupture immédiate avec son amante royale. C'était l'effondrement. Car dans cette minute même… oh ! dans cette tragique minute, Léonora Galigaï versait le poison au fils de la reine !…

– Tu souffres ! répéta Marie.

Et tout s'effondra dans l'âme de Concini. Léonora, le poison, le crime, le régicide, la lutte pour la puissance, trône, sceptre, tout disparut devant cette seule image : les flots de la Seine roulant vers le néant le corps de l'adorée ! Ses yeux se

dilatèrent, sa bouche se crispa, sa poitrine se souleva, les sanglots grondèrent, roulèrent dans sa gorge, éclatèrent parmi des cris, des plaintes, des gémissements atroces… L'aveu ! La rupture ! Marie allait le chasser ! Tout était perdu ! Et, brusquement, un étonnement infini descendit sur lui. Marie, doucement, enlaçait son cou de ses deux bras ; Marie plus doucement, appuyait sa tête sur son sein ; Marie, plus doucement encore, murmurait :

– Pleure, va, pleure, *amico caro*… qui pourrait te consoler, sinon celle qui t'aime ? Pleure sans crainte, dis-moi ta souffrance et ton amour… je te consolerai moi, je te guérirai, je ne suis plus, je ne puis plus être jalouse… PUISQU'ELLE EST MORTE !

Le récit de Giuseppa était rigoureusement exact, sauf quelques détails. Giuseppa avait réellement proposé à l'hôtesse ou plutôt à la prisonnière de la reine une promenade nocturne, que Giselle étonnée, avait acceptée sur-le-champ, avec le secret espoir d'une évasion. Les deux femmes sortirent du Louvre, Giuseppa babillant à tort et à travers, pour étourdir sa compagne, et Giselle silencieuse, l'esprit alerte, le cœur ferme. Elle se savait surveillée par des hommes qui suivaient à distance : ou du moins Giuseppa le lui avait affirmé. Mais Giselle ne connaissait pas la peur. Elle assura à sa ceinture le petit poignard qu'elle y portait, et résolue à reconquérir sa liberté, se tint prête à tout événement, tandis que, passive en apparence elle se laissait conduire au gré de la servante qui, respectueusement, lui offrait son bras.

Les rues étaient désertes et noires. De loin en loin, des groupes étranges leur apparaissaient : tire-laine embusqués ou lentes patrouilles du guet. Alors Giuseppa tremblait et invoquait la Vierge et les saints. Giselle tout à coup s'arrêta, regarda autour d'elle et vit que l'instant était propice.

Elles se trouvaient un peu au-dessus du Pont-au-Change, dont les maisons à toits aigus et à croisillons de bois enjambaient la Seine.

– Il faut nous quitter ici ! dit Giselle avec fermeté. Ne résistez pas, c’est inutile. Vous serez chassée, c’est probable. Mais si vous voulez vous présenter demain à cette même place, vous y trouverez quelqu’un qui vous remettra cinq mille livres. Adieu !

D’un mouvement rapide elle se débarrassa de Giuseppa et fit quelques pas en revenant vers le pont. Giuseppa n’avait pas dit un mot, pas jeté un cri. Seulement, un sourire funèbre balafra comme un éclair son visage. Elle ne fit pas un mouvement pour suivre Giselle. Seulement, elle se pencha pour voir ce qui allait se passer dans ce recoin de ténèbres et de crimes, et elle vit ! Deux, trois, quatre ombres qui surgissaient et barraient la route à la fugitive…

Ce fut rapide comme une vision. Pas de lutte, pas de cris. Ces ombres entourant Giselle, cela forma un groupe sinistre qui s’agita, tourbillonna dévala vers le fleuve, vers l’eau noire qui s’engouffrait sous les arches ouvertes comme des gueules fuligineuses d’où sortaient des plaintes. Puis il y eut un cri, un seul, une clameur de détresse. Et, dans le même instant, le bruit soyeux de l’eau qui s’ouvre et se renferme. Puis, ce fut tout. Giuseppa, à demi courbée, penchée sur cette scène d’horreur ; Giuseppa le front mouillé de sueur, les yeux exorbités, se redressa alors lentement. Les ombres la rejoignirent, et l’une d’elles murmura :

– C’est fait !…

XIX

L'empoisonneuse.

Au Louvre, tout était silence et mystère. Léonora Galigaï, retirée dans l'appartement qui lui était réservé près de celui de Marie de Médicis – car souvent son service de première dame d'honneur de la reine l'obligeait à passer la nuit dans le château – Léonora Galigaï, assise dans un fauteuil, écoutait le silence et regardait le mystère. Elle venait d'éteindre la lampe qui brûlait près d'elle sur le marbre d'une petite table et, au fond des ténèbres qui l'enveloppaient de leur suaire, au fond des ténèbres qui roulaient leurs volutes sur sa pensée, elle méditait.

Léonora Galigaï hésitait. Ce roi, cet obstacle, cet ennemi, c'était un adolescent. À peine un peu plus de quinze ans. Il était beau, un peu triste de se sentir si seul, il aspirait la vie, inspirait la pitié, et il fallait le tuer ! Ce mot éclata comme un coup de tonnerre dans l'esprit de Léonora. Dans le même instant, elle fut debout. Presque aussitôt, lente, rigide, le front dur, légère, invisible, impalpable pour ainsi dire, l'empoisonneuse se mit en route vers la chambre du roi, vers le meurtre !

Léonora Galigaï connaissait admirablement le Louvre dans ses tours et détours. Mais sans doute elle avait longuement et depuis longtemps étudié le chemin qu'elle parcourait. Car non seulement elle ne se trompait pas à chacun des nombreux carrefours de corridors qu'elle rencontrait, mais encore elle marchait avec la même sûreté qu'en plein jour.

Louis XIII couchait dans une vaste chambre située au-dessus du cabinet des armes de Charles IX. Dans l'antichambre, dormait le valet préféré du roi. En avant de l'antichambre, il y

avait une pièce assez vaste, où se tenaient les gardes. Il était donc impossible d'arriver la nuit jusqu'au roi sans passer d'abord sur le ventre à douze hommes bien armés, puis sans tuer le valet de chambre.

Maintenant, si nous pénétrons dans la chambre royale, voici ce que nous voyons.

Deux hautes fenêtres qui donnent sur la Seine et dont les rideaux de brocart sont hermétiquement clos. Les murs sont recouverts de soie bleue fleurdelisée d'argent. Une table en bois d'ébène au milieu. Sept ou huit immenses fauteuils du temps d'Henri III. Enfin, un lit monumental dont les tentures sont faites de la même étoffe que les rideaux des fenêtres. Près de la tête du lit, une petite table. Et sur cette table, dans une amphore de cristal enchâssée d'or, la boisson rafraîchissante que le jeune roi a coutume de boire quand il se réveille la nuit. À côté, une coupe d'or.

Tout contre la tête du lit, une toute petite porte se dissimule dans la soie des tentures murales… cette porte est condamnée !… Car cette porte, si le jeune roi de quinze ans pouvait l'ouvrir, eh bien ! il trouverait là le chemin qui conduirait à l'appartement de la jeune reine Anne ! Un étroit couloir où nul ne peut entrer !… Le roi a épousé depuis dix mois Anne d'Autriche. Mais ils sont si jeunes tous deux ! Ce n'est encore qu'un mariage politique ; plus tard, quand la reine mère le jugera convenable, alors seulement la petite porte s'ouvrira, la porte qui conduit à l'amour ! En attendant, elle est condamnée, la petite porte d'où viendra l'amour.

Dans le lit immense, vaguement éclairé par les dernières lueurs de la veilleuse suspendue au plafond par une triple chaînette d'or, voici le roi qui dort paisiblement et sourit à on ne sait quel rêve.

Le roi dort… Autour de lui, au loin, dans le Louvre, le silence est profond… Rien, aucun bruit, aucun grincement, rien ne trouble ce silence, rien, pas même cette porte qui s'ouvre tout près du chevet du lit. Et cette porte, c'est la petite porte

condamnée, celle où commence le couloir dans lequel nul ne peut pénétrer, nul ne pénètre… c'est la petite porte d'amour dans laquelle soudain, s'encadre une figure de spectre.

Ce n'est pas l'amour qui vient, c'est la mort.

* * * *

Léonora Galigaï, parvenue à ce point de sa terrible marche à travers le silence et les ténèbres, s'arrête un moment, suffoquée, pantelante, la main crispée sur son sein pour comprimer son cœur. Comment était-elle là ? Par où avait-elle passé ? Comment n'avait-elle pas rencontré âme vivante ? Elle ne savait pas ? Elle vacillait ; elle se soutenait au chambranle de la porte, pâle dans sa robe noire.

Cela avait duré une minute ou deux. Ce temps suffit à l'empoisonneuse pour s'accoutumer au vertige. Elle fit un mouvement, se pencha, et regarda le roi endormi.

Alors, avec des gestes précis, calculés d'avance, mais si ouatés de silence qu'ils devenaient des gestes de fantôme, elle déboucha le flacon qu'elle tenait à la main. Son bras s'allongea. Les yeux rivés sur la figure du roi, elle versa le poison dans la coupe d'or. Puis elle acheva de remplir la coupe avec la boisson contenue dans l'amphore.

Alors elle referma la petite porte… Et dans l'étroit couloir, elle attendit. L'oreille collée à la porte, Léonora attendait… Quoi ? Ce n'était donc pas fini ? Qu'attendait-elle ? Non ! ce n'était pas fini ! Léonora jugeait qu'elle n'était pas au bout de sa besogne ! Léonora ne voulait pas s'en aller avant d'être sûre que c'était fini !

Elle voulait entendre le roi se soulever dans sa couche lorsqu'il s'éveillerait, comme cela lui arrivait plusieurs fois par nuit ! Elle voulait recueillir les bruits, si imperceptibles qu'ils fussent, que Louis ferait en saisissant la coupe d'or ! Elle voulait se retirer seulement quand elle pourrait se dire :

– Maintenant, il a bu ! Maintenant, il est empoisonné ! Maintenant je n'ai plus qu'à aller chez Lorenzo et lui demander

la fleur qui tue ceux qui ont bu !

Et elle attendit, figée, raidie, toute sa vie réfugiée dans le sens de l’ouïe. La pendule sonna deux heures… puis la demie… Puis trois heures. Parfois un meuble craquait. À d’autres moments, elle entendait un soupir du roi endormi. Mais ces bruits la laissaient insensible. Sa volonté décuplée en puissance, sa volonté farouche, formidable, écartait tout autre bruit que celui qu’elle attendait… et elle l’entendit enfin !

Elle perçut distinctement, avec une aveuglante clarté, car le sens de l’ouïe se confond avec celui de la vue à certains moments d’hystérie cérébrale, elle entendit… elle *vit*… oui, elle vit par ses oreilles… elle vit le roi se réveiller, se soulever et saisir la coupe de poison ! Un rugissement effroyable gronda au fond de son être. C’était fini. Louis XIII allait boire ! Concini serait roi de France !

À ce moment une rumeur lointaine éclata, non plus une rumeur imaginaire ! Des bruits de voix qui vociféraient, de pas qui couraient, des gens hurlaient : « Arrête ! Arrête ! » Le roi sautait à bas de son lit en criant :

– Holà ! que veut dire ceci !

Léonora Galigaï se redressait, éperdue, rugissante, écumante. La porte officielle, la porte gardée s’ouvrait violemment et la chambre à coucher s’emplissait de monde !

Il sembla à Léonora que la terre se disloquait sous ses pieds et que le ciel croulait sur sa tête !

XX

La fille du duc d'Angoulême.

En se sentant couler au fond de l'eau, Giselle éprouva une seconde ce désespoir absolu derrière lequel il n'y a plus rien que la mort. Elle perdit la conscience exacte de la vie et de l'événement ; elle eut seulement la sensation qu'elle descendait dans un abîme. Les tourbillons la saisirent. Un courant s'empara d'elle et la poussa sous la deuxième arche. Un instant, un remous la ramena à la surface. Un autre remous l'attira violemment en bas. Cela dura un temps inappréciable, quelques secondes peut-être.

Elle coula à fond – sous la deuxième arche, disons-nous. Et dans cet instant une poussée des eaux, pour la deuxième fois, la ramena à la surface. Ses yeux s'ouvrirent et se fixèrent vers elle ne savait quoi de noir et de monstrueux qui lui apparaissait énorme et se balançait. Un effort désespéré des bras… et ses mains, tout à coup, se cramponnèrent à cette chose inconnue… Alors, l'instinct vital de son souffle puissant balaya sur son front les épouvantes mortelles. Alors, sa pensée vaillante rayonna, illumina la situation. Alors, elle reconnut que cette chose énorme à laquelle ses mains, fanatisées par l'instinct de la vie, s'accrochaient d'une surhumaine étreinte, c'était une toute petite barque attachée à un anneau, presque à l'issue de ce boyau que formait l'arche. D'un frénétique effort, elle se souleva, se hissa et retomba pantelante au fond de la barque.

* * * *

Combien de temps y demeura-t-elle ? Peut-être dix minutes ou peut-être deux heures. La fraîcheur la ranima. C'était une

vaillante, c'était une guerrière. Elle ne perdit donc pas une minute à se demander par qui elle avait été attaquée. Le guet-apens, d'ailleurs, était hors de doute. On avait voulu la tuer. On avait employé l'eau, non le fer, parce que l'inspiratrice de l'assassinat voulait faire croire à un accident. L'inspiratrice ? Marie de Médicis. Tout cela était formel dans l'esprit de Giselle.

Elle chercha donc comment elle pourrait regagner le bord. Il n'y avait qu'un moyen : la barque. La détacher et la diriger vers l'une ou l'autre des berges, c'était facile. Giselle tira son poignard pour couper la corde d'attache. Et alors, elle frémit : la corde, c'était une chaîne en fer, et il eût fallu un solide marteau pour briser son cadenas. Alors, quoi ? Se jeter à l'eau ? Giselle, excellente écuyère, ne savait pas nager.

Résolument, elle gagna l'arrière de la barque qui, de quelques pouces seulement, sortait de l'arche. Là, elle s'arrêta stupéfaite. Sur l'arrière de la barque pendait d'en haut une échelle de corde ! Qui, du haut du pont, avait jeté cette échelle ? Quelqu'un avait donc assisté au guet-apens ? Mais ce quelqu'un avait donc pu voir qu'elle était entrée dans la barque. Giselle réfléchit à peine à ces questions, et déjà elle avait saisi l'échelle, et elle montait. Souple, agile, soutenue par cette sorte de confiance qui triple les forces, elle monta jusqu'en haut.

L'extrémité de l'échelle aboutissait à celle des maisons qui se trouvait à peu près vers le milieu du pont. Elle était solidement fixée par des crampons au rebord d'une fenêtre. Et arrivée là, Giselle vit que *personne n'avait jeté l'échelle*. Personne ne l'attendait. La fenêtre était fermée. Elle essaya de regarder à travers les vitraux, car la fenêtre était éclairée de l'intérieur. Mais les vitraux de couleur sombre ne permettaient pas au regard de les traverser. Alors, elle frappa.

La fenêtre s'ouvrit avec la violence précipitée de l'étonnement le plus effaré. Évidemment, celui qui habitait ce logis pouvait s'attendre à tout, excepté à ce que quelqu'un vînt frapper à cette fenêtre qui donnait à pic sur le fleuve. La fenêtre ouverte, Giselle se vit en présence d'une sorte de nain qui,

grimpé sur un escabeau, dardait sur elle des yeux flamboyants. Ce nain tenait un bon poignard à la main. Une seconde d'incisif examen sur cette jeune fille pâle et belle toute ruisselante d'eau et le nain jeta son poignard. Ses yeux s'adoucirent.

– Entrez, dit-il. Qui que vous soyez, bien que votre manière d'entrer chez moi m'ait d'abord effrayé, vous êtes la bienvenue chez le pauvre Lorenzo.

– Le marchand d'herbes ? demanda Giselle avec un frisson.

– Oui, fit le nain avec un sourire. Je vois à votre figure l'horreur que vous inspire mon nom. Soyez sans crainte, jeune fille.

– Je n'ai pas peur, dit Giselle.

Et elle franchit la fenêtre que Lorenzo referma non sans s'être penché sur le fleuve un long moment. D'un coup d'œil, Giselle inspecta la pièce : un grand fourneau, des tables encombrées de cornues et de bocaux… c'était le laboratoire du marchand d'herbes, marchand d'amour, marchand de mort. Lorenzo interrogea la jeune fille d'un regard.

– Je suis tombée à l'eau, dit-elle. Le courant m'a poussée sous l'arche. J'ai vu une barque. Je m'y suis cramponnée. Puis j'ai vu l'échelle, je suis montée. C'est tout.

– Tombée à l'eau ? *Tombée ?* fit le nain.

– Oui. Peu importe après tout. Mais cette barque, cette échelle ? Lorenzo sourit.

– Vous portez la loyauté sur votre beau visage. Une fille telle que vous ne trahira pas le pauvre marchand en butte à la calomnie des pervers, à la haine aveugle des ignorants. Un jour ou l'autre, je serai assailli par la populace. Quelque nuit, on voudra mettre à mort le sorcier. Alors, j'ai imaginé d'avoir cette barque sous l'arche du pont. Tous les soirs, je déroule mon échelle. Tous les matins, je la rentre. Ainsi j'ai un moyen de fuir, et je dors tranquille. – Maintenant, buvez ceci. Rassurez-vous, ce n'est pas un poison.

Giselle prit d'une main ferme le gobelet d'argent dans lequel le nain, tout en parlant, avait versé quelques gouttes d'un puissant cordial, et elle but en souriant. Lorenzo l'admirait.

– Vous êtes toute la vaillance, dit-il. Vous avez bu sans trembler. Si j'avais une fille, je voudrais qu'elle vous ressemblât. Là, voici déjà les couleurs qui reviennent à vos joues. Ce cordial fera réaction n'en doutez pas, et vous sauvera sans doute de quelque fièvre maligne. Maintenant, venez. Je n'ai pas de vêtements féminins à vous offrir. Il faut sécher les vôtres. Entrez là, ajouta-t-il en ouvrant une porte.

Giselle, sans hésitation, suivit le nain. Elle se trouva dans une chambre spacieuse et meublée avec une certaine recherche. Puis Lorenzo s'éloigna, revint avec un grand fagot de bois sec, le jeta tout entier dans la vaste cheminée et y mit le feu.

– Vous êtes chez vous, dit-il avec une sorte de majesté.

Et il sortit. Giselle s'enferma, et, devant la belle flambée, se mit à faire sécher ses vêtements.

– Pauvre infirme ! songeait-elle. Quand on prononçait devant moi le nom de Lorenzo et que je me sentais frissonner de terreur et de mépris, je ne savais pas qu'un jour il me sauverait. Comment le remercier ?

Pendant ce temps, Lorenzo, assis dans son laboratoire songeait, le menton dans la main. Et voici ce qu'il songeait :

– Dans cette nuit même, à cette heure, ou tout au moins dans les heures qui vont suivre, deux êtres vont recevoir la mort que j'ai distillée. *Le roi, cette nuit, sera empoisonné par Léonora. Et Giselle d'Angoulême, cette nuit, sera empoisonnée par Concini.* C'est moi qui tue le roi. C'est moi qui tue cette jeune fille que je ne connais pas et qui ne m'a rien fait, à moi. Contre ces deux morts, le hasard ironique ou vengeur veut que je sauve une vie humaine. Car cette inconnue, là, c'est moi qui la sauve. Il me semble que j'en éprouve comme un soulagement ! Oh ! mais est-ce que je ne serais pas parvenu à ces moments de haine où je me croyais monté ? Est-ce que je ne hais pas l'univers entier ?

La vie de cette inconnue paye la vie de Giselle d'Angoulême. Et puis après ? Allons, la voici qui rentre.

Une demi-heure écoulée, Giselle, à peu près séchée, venait, en effet, d'ouvrir la porte.

– Que désirez-vous, maintenant ? demanda-t-il en se levant. Taisez-vous. Je le vois dans vos yeux de lumière. Vous voulez vous en aller tout de suite !

– Excusez-moi, monsieur. Je suis attendue. Mon absence cause de mortelles inquiétudes à des êtres qui me sont bien chers…

Il commençait à descendre l'escalier de bois, en hochant la tête.

– Quelque jeune dame, se disait-il, qui aura voulu courir à l'heure où l'on se cadenasse, et que des tire-laine auront dévalisée, puis jetée à l'eau… ou peut-être un amant jaloux. Allez, reprit-il en achevant d'ouvrir la porte de la boutique qui donnait sur le pont. Allez et, pour toute grâce, je vous demande de ne plus trembler d'horreur, comme tout à l'heure, quand on vous parlera de Lorenzo le maudit.

Elle tendit sa main… Il la baisa. Elle franchit la porte. Il se tenait courbé devant elle.

– Écoutez, dit-elle. Jamais je n'oublierai ce que je vous dois. Si jamais vous êtes menacé, si vous redoutez quelque catastrophe, si vous êtes fugitif venez à moi, en quelque temps que ce soit.

– Soit ! fit-il, non sans une sourde ironie. Mais à qui m'adresserai-je pour vous trouver ?

La jeune fille répondit :

– Il suffira que vous allier frapper cinq coups consécutifs à la porte de l'hôtel situé tout au bas de la rue Dauphine. C'est l'hôtel de mon père. On vous ouvrira et on vous cachera dans une retraite sûre. Je m'appelle Giselle, monsieur, et mon père est le comte d'Auvergne, duc d'Angoulême.

Elle s'enfuit légèrement, disparut dans la nuit. Le nain demeura sur place, foudroyé, hébété de stupeur. Puis il éclata d'un rire strident, sinistre, et gronda :

– Dire que je n'avais qu'à la pousser quand j'ai ouvert la fenêtre !

Puis, pensif d'une formidable rêverie, il referma la porte, la cadenassa, la verrouilla, la barricada, et remonta à son laboratoire. Il s'assit sur un escabeau et se mit à rêver. Lorsqu'il revint au sentiment des choses, il s'aperçut qu'il faisait jour.

* * * *

Giselle s'était rapidement dirigée vers la rue Dauphine. C'était à peu près le moment où Léonora Galigaï se préparait à marcher vers la chambre du roi. Giselle descendit la rue son poignard à la main. Elle atteignit sans encombre la porte de l'hôtel, appuya sur le mot qui formait ressort et, le cœur battant, pénétra dans l'intérieur.

Cette date du 22 août, elle la connaissait. Elle savait que le duc d'Angoulême et ses amis devaient être réunis cette nuit-là dans les souterrains de l'hôtel. Elle se jeta donc en courant dans le long couloir au bout duquel brillait la pâle lumière indicatrice. À mesure qu'elle avançait, il lui semblait entendre une sourde rumeur qui montait des entrailles du sol… puis cette rumeur se précisa… elle perçut des voix furieuses, un cliquetis d'épées… on se battait !

– Mon père est découvert ! haleta Giselle. Eh bien ! la place d'une fille telle que moi est à ses côtés dans la bataille !

Elle bondit dans l'escalier qui s'enfonçait vers les caves. Et, tout à coup, elle se trouva en haut des marches, d'où elle dominait la scène de bataille. Bataille ? Non ! Meurtre ! On tuait quelqu'un ! Dix ou douze contre un ! Et ce quelqu'un, son épée brisée, son pourpoint en lambeaux, se croisait les bras dans une suprême attitude de défi et, du regard, semblait contenir encore la meute !

Giselle jeta un cri déchirant, un cri terrible qui fit tressaillir

les assaillants et arrêta leurs rapières. Cet homme qui allait mourir ! Giselle, du premier regard, le revoyait tel qu'il se présentait toujours à son imagination ! tel qu'elle l'avait vu sur la route de Meudon ! flamboyant d'audace, emphatique d'attitude, mais superbe, effrayant et rayonnant. Angoulême se retourna, jeta son épée et poussa une délirante clameur :

– Giselle ! Ma fille ! Ma bien-aimée ! En quelques bonds, Giselle fut au bas de l'escalier.

– ELLE ! rugit en lui-même Capestang, enivré, extasié. Mourir avec cette vision dans les yeux !

Giselle, d'un geste impétueux, d'une poussée de tout son être, repoussa les épées. Une goutte de sang rougit sa main, l'une des pointes venait de la piquer. Palpitante, le sein tumultueux, elle s'était placée devant Capestang. Un silence terrible s'abattit sur cette assemblée. Dans ce silence, Giselle prononça :

– Mon père, vous assassinez l'homme qui m'a sauvée des mains de Concini. Condé, Guise, les autres, tous, d'un même geste, saluèrent de leurs épées et les remirent au fourreau. Cinq-Mars brisa la sienne sur ses genoux. Livide, le duc d'Angoulême bégaya :

– Qui t'a sauvée ? Le chevalier de Capestang ? Sauvée de Concini ? Oh ! mais tu as dit Cinq-Mars ! Oh ! mais Capestang ne t'a donc pas enlevée de Meudon ? Parlez, Cinq-Mars ! Parle, Giselle !

Giselle, d'une voix d'étrange douceur :

– J'ignorais qu'il s'appelât le chevalier de Capestang. Trop généreux pour se faire connaître de moi, dans l'heure où il me sauvait, il était d'ailleurs trop occupé à arrêter de son épée les gens de Concini, au nombre d'une dizaine, et à assurer ainsi ma retraite.

– Une dizaine ! s'écria Guise. Corbleu ! J'eusse voulu être là pour voir. Une dizaine contre un ! Tout autant qu'il en fut envoyé contre mon père au château de Blois ! Et c'étaient des

spadassins du Concini ! de terribles lames, dit-on.

– Moi aussi, dit Condé, j'eusse voulu être là pour voir et pour croire.

– Monseigneur, fit Capestang de sa voix d'ironie, vous êtes tout porté pour voir. Comptez-vous, messieurs, il me semble que vous êtes bien près de douze contre un… Madame, ajouta-t-il en s'inclinant devant Giselle, vous venez de prononcer des paroles qui demeureront gravées dans mon cœur. Ici comme sur la route de Meudon, et ailleurs, en quelque occasion que ce soit, ma vie vous appartient, faites-moi l'insigne honneur d'en disposer à votre gré.

– Merci, monsieur le chevalier, murmura Giselle d'une voix contenue. En vous voyant sur la route de Meudon, en vous écoutant ici devant ces nobles seigneurs, fleur de la gentilhommerie, j'ai cru voir, je crois entendre un de ces paladins de jadis dont j'ai lu les hauts faits dans nos vieilles chansons de geste.

Le chevalier, pâle, frémissant d'un orgueil et d'une joie sublimes, écouta ces paroles comme il eût écouté la parole d'un dieu. Les conspirateurs se regardaient avec étonnement. Le duc d'Angoulême, du coin de l'œil, surveillait Cinq-Mars et le voyait en proie à une agitation qu'il attribuait à la jalousie. Angoulême frémit de terreur.

Le mariage de Cinq-Mars et de Giselle, c'était la clef de voûte de toute la construction péniblement échafaudée par son ambition. Cinq-Mars était venu à Paris, envoyé par son père, pour se fiancer à Giselle. Que Cinq-Mars s'en retournât sans que les suprêmes paroles eussent été échangées et c'était peut-être l'écroulement de sa fortune ! D'un regard, le duc jugea sa situation. Il se vit perdu s'il ne prenait pas une de ces résolutions désespérées qui donnent la victoire ou précipitent la défaite, mais qui précisent l'événement. Il renfonça la joie paternelle très profonde, très sincère qu'il éprouvait à revoir sa fille saine et sauve, il remit à plus tard de savoir comment et par qui elle avait été enlevée de Meudon ; et prenant Cinq-Mars

par la main :

– Ma fille, dit-il avec une sorte de solennité, ce m'est un violent chagrin de savoir que tu fus sauvée sur la route de Meudon par un aventurier, et non par ton fiancé, comme tu semblais le croire, comme je l'ai cru. Quoi qu'il en soit, j'ai ta parole et j'ai engagé la mienne. Ton fiancé, le voici. Messieurs, chers amis, permettez-moi de vous annoncer dès cet instant, car nous vivons tous dans une position anormale qui brise les conventions ordinaires, de vous annoncer, dis-je, en vous priant d'en prendre acte, le très prochain mariage de ma fille bien-aimée Giselle, ici présente, avec M. Henri de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, ici présent.

L'imprévu de cette scène, la pâleur de Giselle, ces étranges fiançailles au fond des souterrains, dans une minute où les témoins palpitaient encore de la lutte, l'attitude provocante de Cinq-Mars qui, au lieu de regarder sa fiancée, tenait ses yeux ardents fixés sur Capestang, tout concourait à donner aux paroles du duc d'Angoulême une signification poignante.

Capestang souriait.

Giselle, en une de ces rêveries qui durent une seconde et embrassent tout le cycle des pensées possibles comme une lueur de foudre embrasse tout un ciel, Giselle comprit la pensée d'épouvante qui frappait son père. Ce père, elle le vit lâche. Prêt à tout sacrifier, même le bonheur de son enfant, à la passion qui dominait sa vie : l'ambition ! Alors sa fierté s'exaspéra. La générosité se haussa jusqu'au sacrifice. Elle eut l'intuition qu'un rêve s'effondrait en elle, sans qu'elle pût préciser quel était ce rêve qui, lentement, doucement, s'échafaudait dans son cœur depuis la rencontre de Meudon.

Elle s'avança de deux pas, tandis que Capestang reculait, lui, d'un mouvement instinctif, comme s'il eût compris et signifié qu'il devait s'effacer, lui, le pauvre petit gentilhomme, lui que le duc d'Angoulême, pour le remercier d'avoir sauvé sa fille, appelait un aventurier ! D'un geste de dignité qui eût paru sublime à quiconque eût pu lire dans l'âme de la jeune fille,

d'une voix qui ne tremblait pas – Giselle lentement, tendit sa main à Cinq-Mars – Giselle prononça :

– M. le duc d'Angoulême a engagé sa parole et la mienne. Cette parole, j'ai juré de la respecter. Voici ma main, monsieur !

Cinq-Mars saisit cette main, s'inclina très bas, et la baisa. Puis se redressant, il darda sur Capestang des yeux qui lui disaient clairement :

– Tu as pu me voler Marion, vulgaire aventurière comme toi. Mais tu ne peux me prendre ma fiancée qui t'écrase de sa noblesse, comme je t'écrase, moi, de ma fortune !

Capestang souriait. Seulement il était livide, et, machinalement, essuyait la sueur glacée qui ruisselait sur son front. Quant au duc d'Angoulême, à peine Giselle eut-elle parlé, il la saisit dans ses bras avec un transport de joie, la serra violemment sur sa poitrine, et lui murmura à l'oreille :

– Tu me sauves ! Ma fille ! Mon vrai sang ! Mon honneur et ma gloire, je te bénis !

Il ne s'apercevait pas que Giselle se raidissait de tout son être pour ne pas éclater en sanglots ! Ainsi furent consommées les fiançailles d'Henri de Cinq-Mars et de Giselle d'Angoulême.

* * * *

Alors, le duc de Guise, secouant le frisson que cette scène rapide avait provoqué en lui, désigna Capestang du doigt, et prononça :

– Il nous reste à savoir ce que monsieur venait faire ici.

– Et comment il a pu y entrer ! ajouta le prince de Condé.

– Et ce qu'il compte faire des secrets qu'il a surpris ici en écoutant aux portes ! ajouta Cinq-Mars d'une voix sifflante.

Giselle se tourna vers Capestang. Il y avait une intense supplication dans ses beaux yeux désespérés, qui criaient : « J'avais juré ! Je mourrais plutôt que de me parjurer ! Pardonnez-moi ! Il fallait sauver mon père ! »

Capestang détourna la tête. Ils ne s'étaient vus que quelques instants sur la route de Meudon. Dans le scintillement des épées, dans la fièvre ardente de la bataille, ils n'avaient échangé qu'un regard. Mais ils se comprenaient comme s'ils se fussent connus depuis des années, depuis toujours. Leurs gestes, leurs attitudes, leurs regards, tout parlait le langage secret que l'amour seul déchiffre.

Capestang marcha au duc d'Angoulême et s'inclina ; sa voix eut d'étranges vibrations métalliques ; sa lèvre frémissait ; pourtant sa parole était calme, à peine hérissée d'un peu d'ironie.

– Monseigneur, dit-il, j'avais résolu de sauver Votre Altesse. Les aventuriers comme moi ont de ces idées. Donc, ayant surpris en écoutant aux portes de Concini un complot contre votre personne et celle de vos illustres compagnons *(Condé pâlit, Guise serra la poignée de sa rapière, Angoulême frissonna),* sachant donc que cet hôtel serait surveillé et que l'arrestation en masse de tous ses habitants était décidée *(les conspirateurs se regardèrent avec épouvante),* ayant résolu, dis-je, d'arracher au bourreau la tête de monseigneur le comte d'Auvergne, duc d'Angoulême, qui se trouve être le père de la très noble demoiselle à qui j'ai eu l'immense honneur de prêter le pauvre appui de ma rapière *(Giselle, d'une main, comprima les battements tumultueux de son sein),* je me suis donc mis en campagne pour retrouver Votre Altesse. À Meudon, dans la maison qui fait face à l'auberge de la *Pie Voleuse,* j'ai trouvé une fée… oui, vraiment, une fée ! qui m'a révélé le secret de la devise inscrite à la porte de cet hôtel. Je suis venu. Je suis entré. Et, au moment où vous êtes tombés sur moi, messieurs, j'allais vous crier : « Alerte ! alerte ! Le Concini vous guette ! Concini est sur vos traces ! Concini arrive ! Alerte, messeigneurs ! Voici que le bourreau dresse son échafaud et aiguise le fil de sa hache ! »

Capestang se redressa et acheva :

– Je vois que j'avais tort ! Pardonnez-moi, monseigneur !

Une rumeur courait parmi les témoins de cette scène

fantastique, rumeur d'épouvante. Il était impossible de mettre en doute les paroles de Capestang. Les détails qu'il avait glissés dans sa harangue, la certitude qu'il avait sauvé la fille du duc, l'éclatante sincérité du jeune homme, non, il n'était pas possible de douter. Sûrement, l'hôtel allait être cerné dès le lendemain, sinon le jour même. Sûrement la Bastille ouvrait ses portes, le bourreau aiguisait sa hache !

– Messieurs, dit Condé, dominant le tumulte déchaîné par Capestang il nous faut dès cet instant aviser à nous mettre en sûreté.

Angoulême avait jeté un profond regard à Capestang. Il lui tendit la main et dit :

– Jeune homme, soyez des nôtres.

– Oui ! oui ! qu'il soit des nôtres ! C'est une rude épée. Il nous sauve tous !

Les exclamations se croisèrent, se heurtèrent autour de Capestang impassible. Le chevalier attendit que le silence se fût rétabli. Alors il s'inclina de nouveau devant le duc d'Angoulême, dont il n'avait pas pris la main.

– Messieurs, dit-il, il y a une impossibilité flagrante à ce que je sois des vôtres. Je dois donc refuser l'honneur que vous me faites, comme je refusais tout à l'heure de me laisser tuer par vous.

– Quelle est cette impossibilité ? demanda Guise.

– C'est que nous sommes ennemis, monseigneur ! Entendons-nous : j'ai prétendu jouer un tour de ma façon à l'illustre Concino Concini que je hais… ou du moins que je croyais avoir des raisons de haïr. Je vous préviens de ce qu'il trame contre vous. C'est bien. Mais là s'arrêtent nos accointances, messieurs. Là, nous devenons ennemis. En effet, vous avez la prétention de détrôner, de tuer peut-être ce pauvre petit roi que personne n'aime, pas même sa mère. Or, figurez-vous que je me suis mis à l'aimer, moi ! Et j'ai décidé qu'il resterait sur le trône !

En disant ces mots : *J'ai décidé qu'il resterait sur le trône !* Capestang s'était campé, fier, emphatique, naïf et sublime, dans sa pose héroïque de capitan. Giselle, immobile et glacée, le contemplait avec une sorte d'admiration passionnée et désespérée. Le tumulte, de nouveau, gronda. Guise, Condé, Angoulême, cependant, se concertaient rapidement. Le duc secouant la tête, fit un pas vers Capestang, et prononça :

– Jeune homme, vous avez entendu ici des secrets terribles. Nous ne vous tuerons pas, car nous reconnaissons la loyauté de vos intentions. Mais vous vous déclarez notre ennemi. Moi-même, dès l'instant que je vous ai vu, j'ai senti en vous un ennemi. Pourtant, vous avez sauvé ma fille. Vous nous sauvez. C'est donc une trêve que j'impose à la haine que je sens en moi. Plus tard, quand vous serez libre, nous nous retrouverons. Pour le moment, nous nous gardons, et, pour cela, nous vous gardons. Monsieur, vous êtes notre prisonnier !

– Monsieur le chevalier de Capestang, vous êtes libre ! dit une voix ferme, emplie d'une inexprimable dignité et d'une étrange autorité.

Tous tressaillirent et se tournèrent vers celle qui venait de parler ainsi. Capestang seul demeura impassible.

– Giselle ! gronda le duc d'Angoulême. Que dis-tu ?

– Je dis, mon père, je dis, messieurs, répondit la guerrière, je dis que nul de vous n'est moins intéressé que moi à la réussite de vos projets, et pourtant nul de vous n'a fait autant que moi. Si vous êtes réunis, si les assemblées de Meudon ont pu se tenir, si vos espérances sont près de devenir une réalité, c'est à moi que vous le devez. Vous surtout, mon père. Or, moi, votre chef réel jusqu'à ce jour, je n'ai encore rien demandé. M. de Guise a sa part, M. de Condé la sienne, M. de Vendôme, et vous, monsieur de Nevers, et vous tous, vous avez demandé votre part. Elle vous est assurée. Messieurs, je demande, je réclame la mienne. Je ne fais pas appel à votre générosité. J'exige simplement l'exécution d'un contrat. Ma part, la voici : la liberté de M. le chevalier de Capestang. Allez, monsieur, vous

êtes libre. Aucun de ces gentilshommes ne s'opposera à votre départ !

Elle étendit le bras d'un geste de souveraine majesté et ces hommes de guerre, ces hommes de conspiration, batailleurs, terribles ou fins diplomates, baissèrent la tête, subjugués, et leurs rangs s'ouvrirent comme pour signifier à Capestang qu'il était libre.

Capestang s'inclina profondément devant Giselle sans un mot. Puis, tranquille et fier, il passa entre les conspirateurs, s'avança vers l'escalier ; le pied sur la première marche, il se retourna. Une dernière fois, son regard se croisa avec celui de Giselle. Une seconde, ils demeurèrent ainsi, les yeux dans les yeux, et, tout à coup, il comprit qu'il allait éclater en sanglots… alors, lentement, il monta… il disparut.

– Au moins, rugit Cinq-Mars, blême de rage, nous eussions dû exiger sa parole de ne rien révéler ! Nous sommes perdus.

– Le chevalier de Capestang ne révélera rien ! dit Giselle.

– Et qui en répond ?

– Moi ! répondit-elle. Moi. Sur ma tête. Je réponds de lui !

Et comme, alors, le duc d'Angoulême s'avançait vers sa fille, il la vit pâlir… il n'eut que le temps d'ouvrir ses bras ; elle s'y laissa tomber, évanouie.

XXI

La légende des camions.

Lecteur, vous n'ignorez pas qu'on donne le nom de *camions* à une variété de pots larges et profonds où se délaye le badigeon des murs ; c'est justement ce genre de camions qui nous intéresse ici. Et l'on verra que, faute des camions qui vont faire leur apparition dans ce récit, l'histoire de France eût peut-être été bouleversée.

Capestang sortit de l'hôtel d'Angoulême, la tête en feu, la gorge pleine de sanglots et de jurons, avec le besoin de crier, de courir, de s'en prendre à tout l'univers de la catastrophe qui s'abattait sur lui. Cette catastrophe, c'était la ruine de son amour. Malheur à qui lui fût tombé sous la main à ce moment-là !

Dans son désastre, pourtant, il gardait une sorte de sang-froid, s'il avait le cœur douloureusement plein de Giselle, ce qui bourdonnait dans sa tête, c'étaient les terribles paroles que lui avait arrachées ce cri d'épouvante, par quoi sa présence dans les souterrains avait été révélée aux conspirateurs :

– *Ce soir, cette nuit, messieurs, le roi va être empoisonné !* Avant tout, courir au Louvre, y pénétrer coûte que coûte, se ruer jusqu'à Louis, le réveiller, lui crier : « Sire, ne buvez rien cette nuit ! » Oh ! arriver à temps ! Oh ! peut-être, sans doute même, il était trop tard ! N'importe ! Essayons ! Courons ! Volons au Louvre ! Faisons cet effort suprême ! Tentons d'arracher ce pauvre petit roitelet à la mort hideuse qui le guette !…

Cogolin ! Où est Cogolin ! Où est-il, ce coquin ! Ah ! misérable traître ! Il a été s'enivrer dans quelque taverne ! Les

chevaux ! Mon Fend-l'Air qui me porterait au Louvre en deux minutes ! Qu'a-t-il fait de Fend-l'Air !

Capestang courait à droite, courait à gauche, multipliait les jurons, les blasphèmes, les sifflets d'appel. Pas de Cogolin ! Disparu, Cogolin ! Capestang, tout à coup, poussa un dernier appel, et s'élança comme un furieux. Au loin, à Saint-Germain-l'Auxerrois, deux heures tintèrent dans le grand silence de Paris endormi, et les voix graves ou aigres de cent clochers se répondirent, se répétèrent qu'il était deux heures.

Capestang, rué en tempête, traversa le Pont-Neuf qui était alors tout neuf et que, par un étrange entêtement, les Parisiens continuent encore à appeler neuf, alors qu'il est maintenant l'un des plus vieux patriarches de nos ponts. Puis le chevalier tourna à gauche sur le quai de *l'École*. De la même course forcenée, il contourna le vieux château royal, parvint, haletant, sur la place du Louvre, et se présenta à l'entrée d'une porte que gardaient deux sentinelles, lesquelles, à l'aspect de cet homme hors d'haleine et tout bouleversé, commencèrent par croiser leurs piques.

– Messieurs, haleta Capestang, il arrive un malheur épouvantable si je ne parle sur-le-champ à M. de Vitry, capitaine des gardes.

– Officier, une visite ! cria d'une voix impassible l'un des deux soldats.

– Ah ! voilà qui va bien ! fit le chevalier en s'épongeant.

Un falot apparut de l'autre côté du fossé. Une voix cria :

– Avancez !

Capestang, d'un bond, franchit le pont, pénétra sous une voûte.

– Entrez là ! dit la même voix, et l'homme désigna une porte qui s'ouvrait sur le flanc droit de la voûte, tandis qu'au fond, le grand portail massif demeurait solidement fermé.

– Jamais je n'arriverai ! rugit en lui-même Capestang.

Il entra pourtant. Il se vit alors dans un vaste corps de garde. Et, tout de suite, il remarqua au fond une autre porte vitrée qui s'ouvrait, elle, sur la cour intérieure du château. Il y avait là une douzaine de suisses assis sur des escabeaux. L'officier subalterne qui commandait ce poste, sorte de sergent, fort bel homme comme tous ceux qui l'entouraient, demanda avec un fort accent de la Suisse allemande :

– Que voulez-vous ? Que demandez-vous ? Parler tout de suite au capitaine des gardes. Il y va de la vie d'une illustre personne que je ne puis nommer. Hâtez-vous ! Mais hâtez-vous donc ! Allez le chercher ! Ou mieux conduisez-moi à lui ! Allons donc, corbacque !

– *Der Teufel !* répondit le sergent pour ne pas être en reste. Comme vous y allez, mon gentilhomme ! Prenez garde aux camions… Et vous dites que c'est grave ?

– Voilà une heure que je vous le crie ! hurla Capestang. Vous serez cassé, pendu, tiré à quatre chevaux si M. Vitry n'est prévenu à temps ! Comme le régicide Ravaillac, entends-tu, comme un régicide !

– *Der Teufel !* répéta le sergent en se grattant l'oreille. Lafleur, allez réveiller le capitaine des gardes de Sa Majesté *(un soldat sortit par la porte vitrée). Vous* me répondez au moins, mon gentilhomme, prenez donc garde aux camions ! vous me répondez que la chose en vaut la peine ?

Capestang haussa les épaules, et se rapprocha de la porte vitrée. Dans la nuit, il aperçut l'ombre du soldat Lafleur qui s'éloignait d'un pas majestueux et paisible vers l'aile droite du château, c'est-à-dire l'aile qui longeait la Seine.

– Trop tard, gronda le chevalier. Il sera trop tard ! Où loge le capitaine ?

– Voyez-vous ces deux fenêtres éclairées sur votre droite ? C'est là. Et derrière l'appartement du capitaine, commencent les appartements de Sa Majesté. Vous voyez, ce ne sera pas long. Mais reculez-vous, mon gentilhomme ! Il est défendu de

s'approcher de cette porte ! *(Capestang se mit à reculer machinalement vers le fond du corps de garde.)* Là ! Patience, mon gentilhomme, prenez donc garde aux camions !

– Vous dites que ce ne sera pas long ? haleta Capestang en essuyant la sueur froide qui coulait sur ses joues.

– Dix minutes pour entrer chez le capitaine, un quart d'heure pour le réveiller et lui expliquer qu'il s'agit d'un cas de vie ou de mort, dans une demi-heure au plus tard, le capitaine vous enverra quelqu'un pour vous interroger.

– Une demi-heure ! bondit Capestang.

– *Ja !* Prenez donc garde aux camions, *Der Teufel !*

– Monsieur ! rugit Capestang. Il faut que je coure chez le capitaine. Faites-moi place !

– Holà ! C'est un fou ! ou un enragé ! Vous croyez donc qu'on entre au Louvre comme dans une écurie, et en pleine nuit ! Holà ! gardes !

Capestang avait porté la main à sa rapière. Et alors, il s'était aperçu que sa rapière brisée était restée dans les souterrains de l'hôtel d'Angoulême. Et alors, il avait bondi sur le sergent, il le saisissait à la gorge, le secouait, hurlait :

– Ah ! misérable, tu te moques de moi ! Place ! Place ! ou je t'étrangle !

– Gardes ! *Der Teufel !* Quelle poigne ! Foncez ! Sus ! Sus ! Piquez ! Oh ! les camions !

En un clin d'œil, Capestang avait été entouré par une douzaine de suisses gigantesques, furieux et dorés sur toutes les coutures. En un clin d'œil, vingt poings se levèrent sur son crâne. En une seconde, un effroyable tumulte se déchaîna, où se croisaient, en langue allemande, les jurons, les exclamations, les insultes…

– *Forwertz ! Forwertz ! Der Teufel ! Schweinpelz ! Forwertz ! Sacrament ! Ah ! Ah ! Mein Gott !*

Soudain, il y eut sur toute la ligne une reculade effarée, une débandade de stupeur, suivie de hurlements de rage que dominait la clameur de Capestang ponctuée par un formidable éclat de rire !

– Tiens, toi ! En bleu ! Et toi ! du vert ! Ah ! Ah ! misérables ! Tiens, toi, un peu de jaune ! Et toi, du rouge ! Ah ! truands ! Ah ! peste ! Ah ! corbacque ! tenez, tenez, buvez, ivrognes !

* * * *

Quoi ? Que se passait-il parmi les suisses affolés ? Quelle panique ? Quelle terreur ? Les camions ! c'étaient les camions qui entraient en scène ! Il se passait que des peintres étaient en train de badigeonner à neuf l'intérieur de la voûte, et les portes, et que, le soir, ils remisaient leurs camions dans le corps de garde ! Il se passait que Capestang avait trébuché dans ces camions ! Qu'il avait baissé le nez pour voir, et qu'il avait vu des flots de peinture se répandre, et que n'ayant pas d'armes pour se défendre, une idée avait traversé sa tête, et qu'instantanément, il avait mis l'idée à exécution ! Il se passait enfin qu'il s'était baissé avec la rapidité de l'éclair, qu'il avait de chaque main, empoigné un énorme pinceau, et qu'il s'en servait à tour de bras, badigeonnant, peignant en bleu, en vert, en rouge, au hasard, tamponnant ici un nez, là une joue, aveuglant celui-ci, emplissant cette bouche qui béait, aspergeant frénétiquement les costumes, les beaux, les splendides et rutilants costumes des suisses épouvantés qui reculaient, se bousculaient, fuyaient comme une bande de rats surpris par l'inondation.

Car toute la question était là ! Sauver les costumes ! Épargner les baudriers ! Mourir, plutôt que d'admettre une tache au justaucorps ! Les suisses qui eussent regardé froidement un poignard, qui n'eussent pas reculé devant une arquebuse, fuyaient avec de terribles clameurs de rage et d'épouvante. Une tache au baudrier ! Ce n'étaient plus des taches, c'était une inondation polychrome, une débauche de

coloriages, un badigeonnage enragé des visages et des costumes, le corps de garde devenait une ménagerie de papegais, et, dans cette débandade frénétique, ils virent s'élancer une ombre lancée comme par une catapulte. C'était le chevalier qui passait en brandissant ses deux vastes pinceaux ! Il passait, il atteignait la porte, il la franchissait, il s'élançait dans la cour intérieure, bondissait vers les fenêtres éclairées, poursuivi par la meute furibonde des suisses fous de rage !

– Sus ! sus ! Arrête ! arrête !

– Piquez ! Tuez ! Arrête ! Sus ! sus !

Aussitôt, dans le Louvre, de toutes parts, une rumeur éclate, s'enfle, grandit, roule comme un tonnerre. Tous les postes sautent sur leurs armes. Les officiers de service vont, viennent, courent, se heurtent, font ranger leurs hommes en bataille.

– Quoi ! – Qu'y a-t-il ! – Quelle catastrophe ?

– Le Louvre est attaqué ! – Aux armes ! Aux armes !

– Tuez ! Tuez ! – Arrête ! arrête !

En bonds effrénés, Capestang avait traversé la cour, s'était engouffré sous une voûte, se ruait dans un escalier qu'il montait par rafales de sa marche tempétueuse… Dans tout le Louvre, le désordre, la clameur au paroxysme. En haut de l'escalier, une porte s'ouvre violemment. Capestang, talonné par les suisses enragés, se rue, ses deux pinceaux aux poings.

– Place ! place ! Je veux voir le capitaine Vitry !

– C'est moi ! hurle un homme effaré, stupide d'étonnement.

– Meudon ! vocifère Capestang.

C'est le mot de passe que lui a donné le roi pour être admis à toute heure chez lui. Vitry hésite pourtant. Tout cela a duré quelques secondes. Vitry n'a pas pris une décision encore qu'il reçoit un coup dans la figure. Vitry est vert ! Pif ! Paf ! Pan ! Un coup ici ! un coup là ! L'enragé passe ! Il est passé ! Le voilà dans l'antichambre du roi ! Une porte ! Là ! Il l'ouvre !… D'une bourrade suprême il écarte deux gardes qui essaient de l'arrêter.

De deux derniers coups de pinceau furieux, il badigeonne encore deux visages, et haletant, hagard, déchiré, en lambeaux, terrible et sublime, il bondit jusqu'au chevet de Louis XIII, il saisit l'amphore et la brise, il jette un coup d'œil vertigineux sur la coupe, et la voit pleine ; il la vide à toute volée sur le parquet, et alors, il tombe à la renverse sur les tapis, en souriant, et il s'évanouit… en exhalant ce mot :

– Il allait boire ! Il était temps, corbacque !

XXII

Le roi et l’aventurier.

Non ! Louis XIII n’avait pas bu ! Le tumulte déchaîné dans le Louvre avait arrêté sa main qui allait saisir la coupe d’or, la coupe empoisonnée ! À cette étrange rumeur qui montait, grandissait, se déchaînait, le jeune roi avait bondi de son lit et avait sauté sur son épée. La porte de sa chambre s’ouvrit comme sous le choc d’un ouragan. Il leva l’épée, prêt à frapper. Mais dans le même instant, il la baissa : Louis XIII venait de reconnaître Capestang !

Il le vit se ruer jusqu’à la petite table ; il le vit regarder avidement l’amphore et la coupe, il le vit briser l’amphore, jeter sur le parquet le contenu de la coupe. Et Louis XIII devint livide. Louis XIII avait compris !

Dans le même moment, derrière la petite porte déguisée dans les tentures, dans les ténèbres du couloir secret, l’empoisonneuse rugissait de rage et, pantelante, de tout son être, elle écoutait. Le roi était sauvé ! Mais par qui ? Oh ! connaître cet homme, et alors, le guetter, le saisir, lui infliger en supplices corporels la même torture qu’elle éprouvait à l’esprit dans cette minute horrible ! Elle veut savoir à tout prix. Et elle ne s’en va pas ! Elle écoute !

Capestang était tombé sans connaissance, sur le tapis. La chambre s’était remplie de gardes, d’officiers, de valets, portant des flambeaux, et, dans la première seconde, tous ces gens, furieux, exaspérés, affolés, se ruèrent sur le chevalier.

– Arrêtez ! cria le roi. La mort pour qui touche à cet homme !

Tous se pétrifièrent en des attitudes immobilisées ; la rumeur s'éteignit soudainement ; un silence énorme pesa. Louis XIII jeta un regard sombre sur l'amphore brisée, puis sur la coupe, puis sur le chevalier évanoui. Puis, ce regard, il le ramena sur la foule qui avait envahi la chambre. Alors, peu à peu, soit qu'il voulût donner le change, soit que ses nerfs se fussent détendus, soit enfin que ce qu'il voyait fût plus comique encore que ce qu'il avait deviné n'était effroyable ; alors, disons-nous, un sourire entrouvrit ces lèvres qui si rarement souriaient. Une flamme de malice pétilla dans ces yeux toujours inquiets. Et enfin, chose inouïe, pour la première fois, gardes, officiers, courtisans et valets entendirent le rire du roi ! Louis XIII éclatait d'un rire inextinguible !

– Oh ! celui-ci ! avec son nez vert !… Et celui-là, rouge et bleu !… Oh ! en voilà un tout jaune !… Et celui-ci ! sa barbe violette !…

Le roi riait, se pâmait dans son fauteuil, regardait à droite, à gauche, et plus il voyait de ces étranges figures badigeonnées, plus il riait. Et derrière la petite porte, l'empoisonneuse écumait.

Alors, ce fut une autre rumeur qui éclata dans la chambre royale. Un éclat de rire fusa, monta, gronda, un homérique éclat de rire qui fit trembler les vitraux et ce fut ce rire immense qui réveilla Capestang. Il ouvrit les yeux. Il vit ces bouches fendues jusqu'aux oreilles, ces panses agitées par un rire épileptique qui était la flatterie adressée au rire du roi, il vit ces visages barbouillés, ces costumes bigarrés étrangement, il se releva, étonné d'abord, puis il dit :

– Les camions, parbleu ! Prenez garde aux camions !

– Allez, messieurs, disait le roi toujours riant. Allez vous débarbouiller !

Brusquement, le rire homérique s'arrêta : d'un geste, le roi renvoyait tout le monde. En quelques instants, la chambre fut vide. La porte se referma. Louis XIII et le chevalier de Capestang demeurèrent seuls en présence. La figure du roi était

redevenue sombre. Il avait jeté sur ses épaules un long manteau par-dessus son costume de nuit et se promenait à pas lents. Immobile et raide, Capestang attendait.

– Chevalier de Capestang, asseyez-vous, là, dans ce fauteuil, dit tout à coup Louis XIII.

– Chevalier de Capestang ! Bon ! murmura l'empoisonneuse.

– Sire, fit l'aventurier, si peu au fait que je sois des usages de la cour, j'ai toujours entendu dire par mon père qui a servi le roi votre père qu'un bon sujet ne s'assied pas en présence de la majesté royale.

– Asseyez-vous, répéta doucement le roi.

Capestang s'inclina et obéit. Il prit place dans le fauteuil que Louis lui désignait. Et il poussa un soupir. Vraiment, il avait besoin d'un peu de repos. Le roi, tout à coup, se baissa et ramassa un énorme pinceau… puis un autre.

– Qu'est-ce cela ? fit-il.

– Mes armes ! sire ! dit Capestang. Le roi, de nouveau, éclata de rire, s'assit devant le chevalier, jeta dans un coin les deux pinceaux et, se penchant vers l'aventurier :

– Expliquez-moi… Oh ! ce doit être amusant comme un conte de fées !

Capestang commença le récit de l'épique bagarre où les camions de peinture avaient joué un rôle si prépondérant. Il dit sa course affolée, son arrivée dans le corps de garde, sa terrible impatience, et sa résolution de parvenir tout de suite auprès du roi, et ce qui s'en était suivi. Étonné de tant d'audace déployée, de tant d'ingénue fierté dans ce récit tracé à grands traits, le roi, sous le charme, admirait ce fin visage étincelant, ces gestes d'héroïque emphase, il écoutait cet homme qui avait tenu tête à tout le Louvre. Et quand ce fut fini, il écoutait encore. Longtemps, Louis XIII demeura silencieux, pensif. Puis un frisson le secoua, et il aborda la question redoutable :

– Pourquoi cette impatience d'arriver près de moi ?

– Parce qu'il fallait arriver à temps pour briser ce flacon, sire ! Pour crier à Votre Majesté : « Sire, ne buvez rien, cette nuit, ne mangez rien ! »

Il y eut un nouveau silence, terrible cette fois. Sur le front du jeune roi passaient les reflets des pensées d'épouvante et d'horreur, il se pencha vers le chevalier, et, d'une voix sourde, basse, qu'il semblait redouter d'entendre lui-même, après une hésitation, brusquement :

– Je devais donc être empoisonné cette nuit ?

– Oui, sire ! répondit nettement le chevalier.

Les yeux de Louis se dilatèrent. Les ailes du nez se pincèrent. Ses joues prirent la couleur du lis. Il serra son front dans une de ses mains, et murmura :

– Je succomberai ! D'abord on a essayé de me tuer en affolant le cheval que je montais. Cette nuit, on essaie de me tuer par le poison. Demain, on tentera autre chose. Le crime rôde autour de moi. Il y a longtemps que je l'ai deviné. On veut ma mort, chevalier ! Je suis condamné… je succomberai !

Le chevalier eut un regard de pitié pour ainsi dire fraternelle pour l'adolescent qui se penchait ainsi sur l'abîme, sachant que l'abîme, tôt ou tard, l'attirerait, le dévorerait.

– Non, sire, vous ne succomberez pas, dit-il avec fermeté. Défendez-vous ! Attaquez au besoin ! Les empoisonneurs, ceux qui dans les ténèbres méditent le crime, sont toujours lâches. Ils ont peur. Ils tremblent. Sire, ouvrez les yeux, regardez autour de vous, et quand vous aurez reconnu où est le danger, attaquez hardiment. Je vous jure, moi, que ce n'est pas vous qui succomberez !

Le roi se leva, fit quelque pas en songeant, puis revint s'asseoir devant Capestang.

– Comment avez-vous su ? demanda-t-il. Comment avez-vous appris ?

– Un mot que j'ai entendu par hasard, sire. Qui a prononcé

ce mot ? je l'ignore. En pleine nuit, il m'a été impossible de rien distinguer de ceux qui parlaient. Mais ce qu'ils disaient était terriblement précis. Il n'y avait pas de doute, pas d'espoir : c'était bien du roi qu'on parlait ! C'était bien le roi qui, cette nuit, devait être empoisonné. Alors, sire, je suis accouru… voilà tout.

– Voilà tout ! répéta Louis XIII en considérant le chevalier avec une naïve admiration.

Capestang, de son côté, regardait le roi avec cette chaude et rayonnante sympathie qui était à l'hommage des courtisans ce que les soleils de messidor sont à une veilleuse de sépulcre. Le roi et l'aventurier se sourirent.

Et, dans cette minute où leurs âmes vibraient à l'unisson, Louis XIII oublia ce qu'on lui avait enseigné de la majesté royale ; et Capestang comprit que ce qu'il entreprenait de sauver, ce qui lui inspirait une affection de grand frère, ce n'était pas *le roi*… c'était l'adolescent si pâle, si triste, si seul contre tant d'ennemis. Une seconde, ils furent égaux.

Le jeune roi était sous le charme de cette aventure, lui, qui rêvait d'épisodes chevaleresques, lui qui lisait avec passion les vieux récits épiques des trouvères. Il jeta un coup d'œil malicieux sur les fameux pinceaux dont bien longtemps on devait parler sous les lambris du Louvre. Et, se renversant dans son fauteuil, il se remit à rire aux éclats.

– Corbacque ! songea le chevalier. Il pense aux camions et oublie le poison. Allons, il est brave.

– Ces figures barbouillées, ces baudriers badigeonnés, et jusqu'à Vitry qui n'y comprenait rien ! Oh ! la belle entrée que vous avez dû faire dans mon Louvre ! Cette irruption à coups de pinceau ! Je donnerais cent pistoles pour avoir vu cela !

– Vrai, sire ? Bon, vous en verrez bien d'autres !

Capestang appuya cette fanfaronnade par une attitude matamore. Ses yeux étincelèrent. Il fit le geste de porter la main à sa rapière.

– Sang-Dieu ! qu'ils y viennent ! Je les écrase comme ceci, je les pile comme ces débris de verre !

Il écrasa du talon l'amphore qui avait contenu le poison et cria :

– Capestang à la rescousse !

– Oui, oui, haleta Louis, qui se leva à son tour, tout pâle. À la rescousse !

Un nuage d'amertume, tout à coup, voilà le front du roi. Une lassitude soudaine brisa cet enthousiasme. Louis retomba dans son fauteuil en murmurant :

– À quoi bon ? Ils ont tué mon père ; ils me tueront !

De l'autre côté de la petite porte secrète, à ce moment l'empoisonneuse se redressa, se recula, silencieuse, invisible, ombre qui s'incorporait aux ténèbres. Elle en avait assez entendu. Elle en savait assez. Léonora Galigaï, lentement, regagnait son appartement. Elle songeait :

– Capestang ? Qu'est-ce que Capestang ? Voici la deuxième fois que cet homme se met en travers de ma route. Qui est-il ? Concino le hait. Moi, je ne le hais pas, mais je le tuerai.

Dans la chambre royale, Louis était retombé dans son fauteuil ; le doute lui brisait les ailes ; il n'avait pas peur ; seulement, la sombre résignation de ceux qui se savent condamnés venait de s'appesantir sur ce cerveau timide.

– Ils me tueront comme ils ont tué mon père.

– Allons donc, sire ! Avant de vous atteindre, leur bras se dessèchera. Défendez-vous, sire !

– Me défendre ? Oui, certes. Dès demain, j'ordonne une enquête.

– L'enquête, sire ? Faites-la vous-même. Que nul ne sache ! Que vos ennemis ne se doutent pas que vous avez revêtu la cuirasse et que vous vous armez en guerre ! Écoutez, regardez, veillez, fouillez les yeux et l'âme de qui vous approche ! Et

quand vous saurez, frappez comme frappe la foudre, sans prévenir ! D'ici là, gardez-vous !

Louis, de nouveau, sentait son cœur battre, et l'ange des batailles le touchait de son aile.

– Pourtant, reprit-il, hésitant encore, si, je devine autour de moi quelque danger terrible.

– Alors, appelez-moi, sire ! Par les plaies, par l'épine, par les clous de la Croix, je jure que, moi vivant et présent, le roi de France est invulnérable !

Le mot était ridicule ou sublime ; il était d'une basse vantardise ou d'une hautaine conscience de force. Il électrisa le roi qui, deux heures avant ou deux heures plus tard, en eût souri. Louis, deux fois sauvé par Capestang, Louis qui venait d'échapper à la mort, Louis qui avait assisté à l'épique aventure de cet homme bousculant tout le Louvre pour arriver jusqu'à lui. Louis leva les yeux sur l'aventurier, il le vit étincelant d'audace, pétillant de malice, superbe de geste et d'attitude. Il frémit, et sa voix toujours si nonchalante vibra comme tout à l'heure quand il avait crié : « À la rescousse ! »

– Eh bien, oui ! J'ai foi en vous ! Oui, vous me sauverez, vous ! Dès cet instant, je veux vous confier les secrets d'État qui font ma tête si lourde et mon cœur si tremblant, je veux vous désigner les ennemis qui, de tous les horizons de la conspiration, rampent vers mon trône.

– Sire, sire, je ne vous demande pas de secrets !

– Taisez-vous, monsieur ! Il faut que vous sachiez. Car, à partir de cette minute, chevalier, vous ne me quittez plus. Je vous nomme… voyons… que pourrais-je bien vous nommer ? À l'homme spécial que vous êtes, il faut un emploi spécial, et un titre spécial. Je veux que l'emploi vous fasse honneur, vous qui allez être mon commensal, le compagnon de mes travaux et de mes plaisirs. M. Concini n'est que maréchal.

M. de Luçon n'est que ministre. Luynes n'est que maître de ma volerie. Je veux que votre titre, à vous, fasse pâlir tous ces

titres… car vous serez plus que maréchal et ministre… vous serez l'ami du roi !

– Sire ! Sire ! ! Sire ! ! ! Capestang baissa la tête, écrasé par cette fortune. Elle était inouïe, fabuleuse, impossible et pourtant réelle. Éperdu, la tête au ciel, Capestang balbutiait ; sa pensée titubait ; il était ivre de sa fortune comme il l'avait été de sa première bouteille de vieux vin volée dans les caves paternelles et bue d'un trait, en cachette. Voici qu'il était devant le roi ! Non en quémandeur, mais en sauveur ! Lui qu'on pouvait prendre pour un capitan de comédie parce qu'il ne savait museler ni son geste ni sa parole. Ce fut une vertigineuse minute d'enivrement. La Fortune ! La Fortune !… Ah ! oui, c'était la Fortune qui venait de le prendre par la main. Et Louis XIII continuait :

– Votre titre, je le chercherai, je le trouverai. Je le veux éclatant car l'emploi que je vous destine sera terrible. Dès cet instant, chevalier vous entrez dans la fournaise d'une lutte à mort. Vous allez être une poitrine désignée aux poignards, une cible vivante pour les pistolets et les arquebuses.

– Bataille, donc ! bataille ! rugit Capestang d'une voix qui fit trembler les vitraux.

– Oui ! la bataille ! Par les armes, par les ruses, par l'estocade et l'embuscade, sous le soleil et dans les ténèbres, chaque jour, chaque nuit, à toute heure. Oui, ce sera terrible, car je vous lance sur des ennemis qu'avec mes gentilshommes, mes maréchaux, mes suisses, mes Corses, j'ai peur d'attaquer, moi ! Et, pour commencer par le plus redoutable, écoutez, écoutez, acheva le roi avec une fiévreuse exaltation, écoutez, voici l'ordre !

– J'écoute ! gronda Capestang d'un si formidable accent que le roi électrisé frappa violemment ses mains l'une contre l'autre. Donnez l'ordre, sire !

– L'ordre, chevalier… *mon chevalier !* Oh ! mais le voici, votre titre : CHEVALIER DU ROI ! Je restaure pour vous, pour vous seul, ce titre que Charlemagne et les rois féodaux

donnaient aux plus fidèles, aux plus vaillants ! Défenseur de la personne du roi, rempart de la majesté royale, je vous nomme *chevalier du roi !*

– L'ordre, sire, l'ordre ! L'ordre de bataille, mon roi !

– L'ordre, mon chevalier ! Voici le premier, le plus terrible de tous, Chevalier, le duc de Guise est mon ennemi, et je ne le compte, pas. Le prince de Condé est mon ennemi, et je le dédaigne. Rohan, Épernon, Montmorency, Bouillon, Cinq-Mars, Vendôme, cent autres puissants seigneurs sont mes ennemis, et je ne les compte pas. Dans mon Louvre même, près de moi, M. d'Ancre est peut-être mon ennemi, on me le dit du moins ; mais je méprise Concini. Je crois, oui, que ma mère elle-même est mon ennemie… et je ne la redoute pas ! Tout cela n'est rien. Chevalier, c'est au plus épais de la mêlée que je vous lance ; c'est tout de suite, du premier coup, sur l'homme qui a pu un moment faire trembler Henri IV, l'homme qui compte ! Car il est de sang royal ! Car il représente la race que ma race a détrônée ! Prenez garde ! Celui-là c'est un fils de roi qui veut être roi ! Il est la tête de cette armée de conspirateurs dont Guise et Condé, Vendôme et Cinq-Mars, Rohan et Montmorency ne sont que de simples lieutenants ! il y a autour de lui dix mille gentilshommes prêts à le porter sur le pavois. Lui à terre, tout s'écroule, et je règne ! *Chevalier du roi, voici* l'ordre, le premier ordre : cet homme, cherchez-le, trouvez-le, et, quand vous l'aurez trouvé, provoquez-le ! Et quand vous le tiendrez au bout de votre épée…

Capestang livide les yeux agrandis par une sorte d'horreur, laissa échapper un râle que Louis XIII prit pour une interrogation.

– Eh bien ! acheva le roi d'une voix sourde, quand vous le tiendrez au bout de votre épée… tuez-le !

– Son nom ! râla Capestang, frappé de vertige – et ce nom, déjà, retentissait en lui depuis une minute.

– Charles, bâtard de Valois, comte d'Auvergne, duc d'Angoulême ! répondit Louis XIII.

– Le père de Giselle ! bégaya au fond de sa pensée Capestang, qui étouffa une imprécation de désespoir.

Il y eut comme un fracas dans l'âme du chevalier : le bruit effrayant de toute sa jeune fortune qui se disloquait et tombait en ruines.

Pendant une inappréciable seconde, Capestang essaya de lutter. Que lui demandait-on ? de provoquer et de tuer en combat loyal l'ennemi acharné du roi. Cet homme qu'il s'agissait de tuer l'avait insulté, avait voulu le tuer, lui, Capestang. Ce roi qui lui demandait de marcher au combat lui offrait cette fortune qu'il était venu chercher à Paris, mais plus radieuse mille fois que toutes des fortunes entrevues dans ses rêves les plus exorbitants.

– Rien de plus ! se hurla Capestang. Il n'y a que cela !

Il y avait autre chose ! Il y avait que l'homme à tuer était le père de Giselle ! Il y avait que dans les couches profondes de sa pensée, l'espoir vivait et chantait ! Il y avait que, conscient ou non, il adorait Giselle d'un frénétique amour ! Il y avait que le meurtre d'Angoulême par Capestang, c'était l'abîme ouvert entre Capestang et Giselle ! Il y avait que fortune, gloire, honneurs, fabuleuse richesse, tout au monde, il eût tout donné pour se rapprocher d'elle !

C'est pourquoi, sans savoir ce qu'il faisait, d'un geste impulsif, d'un geste qu'il maudissait, Capestang, raide, livide, furieux, frissonnant de rage, Capestang secoua la tête, farouchement, d'un NON irrévocable.

* * * *

Louis XIII, avec stupeur, vit ce signe désespéré. Bien qu'il n'eût que quinze ans, bien que les enthousiasmes de l'adolescence grondassent encore au fond de lui-même comme un volcan qui bientôt va s'éteindre, déjà il portait dans l'esprit cet ulcère qui dévora sa vie : le soupçon !

– Vous refusez ? demanda-t-il d'une voix altérée. Prenez garde, chevalier, *mon chevalier !* Voyez ce que je vous offre.

Voyez ce que vous rejetez. Vous ne m'avez donc pas compris ? Vous ne savez donc pas ce que c'est d'être le premier après le roi, à la cour de France ? Je me défie de tous ici, même d'Ornano, vieux soldat loyal et brave, mais qui manque d'esprit… même de Luynes qui, lui, en a peut-être trop. Vous chevalier, vous m'êtes apparu comme l'intelligence et la force incarnées dans un dévouement. Vous m'inspirez la confiance sans bornes.

Le roi marcha à l'aventurier, posa doucement sa main sur son bras, et dit :

– Vous m'avez demandé l'ordre. Le voici. Délivrez-moi d'Angoulême. Vous secouez la tête, encore ? Prenez garde ! Les signes sont vains. Il faut ici des paroles. Parlez. Acceptez-vous ? Refusez-vous ?

L'aventurier, d'une voix pareille à une malédiction, répondit :

– Je refuse…

Le roi, comme tout à l'heure, frappa ses mains l'une contre l'autre, mais cette fois dans un mouvement de colère.

– Sire, dit Capestang, demandez-moi de marcher contre M. de Guise, ou M. de Condé, ou tel autre gentilhomme, ou contre tous ensemble. Tenez, sire ! Contre tous, oui, contre tous ! *(Il se redressa, la lèvre frémissante, l'œil étincelant.)* J'attaque. Tout de suite. Comment ferai-je ? J'ignore ! Je ne sais. Mais j'attaque, sire ! Je fonce tête baissée ! L'un après l'autre ou tous ensemble !

– Un seul ! gronda le roi. Délivrez-moi d'Angoulême !

– Sire ! Sire ! cria l'aventurier d'une voix déchirante, celui-là, je ne peux pas ! Malheur, malheur sur moi ! Celui-là m'est inviolable ! Mais les autres, sire ! Aussi forts, aussi puissants, aussi redoutables, je vous jure ! Un mot de Votre Majesté, je fonce !

– Un seul ! répéta le roi d'un sombre accent de menace.

Donnez-moi Angoulême !

– On en parlera ! rugit Capestang, qui n'avait peut-être pas entendu, qui s'enfiévrait, s'exaltait, s'emportait à l'évocation de la furieuse lutte. Ma rapière ! Mon bon cheval ! À nous trois, moi, mon destrier, mon épée, oui, à nous trois, nous les provoquons, nous…

L'aventurier compléta son rêve délirant par un geste de délire. Tout droit, le bras tendu, le poing crispé, le visage convulsé, flamboyant, il fut une seconde l'épique statue de la Provocation, l'héroïque figure de la Bataille. À ce moment, le roi, lui aussi, allongea le bras ; du bout du doigt il toucha la statue à la poitrine, et, avec un sourire terrible de dédain, il prononça :

– Capitan !

L'aventurier chancela. Le mot l'atteignait comme un coup de masse à la tempe. Il eut la foudroyante intuition que tout son courage indomptable, son audace furieuse, et sa glorieuse certitude de vaincre ou de mourir n'aboutissaient qu'à une attitude de matamore, à un geste de fier-à-bras, *puisqu'il refusait de marcher contre le seul homme qu'on lui donnât à combattre !* Donner des explications ? Avouer son amour ? La fierté se révolta. Il se redressa davantage. Son regard terrible d'insolence pesa pour ainsi dire sur le roi des pieds à la tête. Il gronda :

– Vous m'appelez Capitan parce que vous me devez deux fois la vie. Comment m'appellerez-vous quand vous me la devrez une troisième ?

Et, sans attendre de réponse, il sortit de la chambre royale, traversa d'un pas nerveux les antichambres remplies de gardes et de gentilshommes qui attendaient avec une anxieuse curiosité la fin de cette étrange audience accordée en pleine nuit à un inconnu, franchit sans être inquiété le guichet du Louvre et, tout furieux, tout joyeux, se maudissant, s'applaudissant, désespéré d'avoir manqué la fortune, radieux de se dire qu'au moins il n'y avait pas de sang entre lui et Giselle, il se dirigea à grandes enjambées vers l'auberge du

Grand Henri.

XXIII

Cogolin.

En arrivant au logis, le premier soin de Capestang fut de courir aux écuries pour voir si son cheval Fend-l'Air avait été ramené par Cogolin. Non seulement il ne vit pas Fend-l'Air, mais il eut beau appeler Cogolin par des cris et des vociférations qui réveillèrent toute la maisonnée, Cogolin ne répondit pas. Le chevalier se jeta tout habillé sur son lit, persuadé qu'il ne pourrait fermer l'œil, et décidé à attendre la rentrée de son digne écuyer, d'abord pour lui tirer les oreilles et ensuite dans l'intention de faire au loin quelque rude chevauchée destinée à calmer ses nerfs.

Mais Capestang avait compté sans sa robuste jeunesse ; il était étendu depuis cinq minutes qu'il sentit alors la réaction de la fatigue corporelle et cérébrale ; et il s'endormit d'un lourd sommeil peuplé de rêves étranges, puis ces visions elles-mêmes s'effacèrent. Il était plus de midi, lorsque le chevalier se réveilla de cette pesante torpeur ; il vit avec étonnement qu'il faisait grand jour dans sa chambre.

– Oh ! fit Capestang. Quelle heure peut-il bien être ?

– L'heure de dîner, monsieur, j'en jure par les dires de mon véridique estomac. Vous n'avez pas idée comme mon estomac connaît les heures ; c'est une horloge que j'ose qualifier impitoyable, surtout les jours où…

– Cogolin ! fit Capestang à demi joyeux, à demi furieux, en reconnaissant son valet.

– Non, monsieur, Laguigne, aujourd'hui. Laguigne ! Nom

détestable que je reprends bien malgré moi et qui, cependant, est justifié par…

– Te tairas-tu, misérable drôle ! interrompit Capestang qui s'assit sur le bord de son lit.

– Je me tais.

– Parle ! Où as-tu passé la nuit ? Comment n'ai-je plus trouvé mon cheval au moment où j'en avais le plus grand besoin ? Explique-toi, ou je t'arrache les cheveux !

– C'est impossible, monsieur, dit majestueusement Cogolin.

– Hein ? Et pourquoi, corbacque ?

– Parce que je suis chauve. Regardez.

Cogolin, exécutant lui-même la menace de son maître, saisit à pleines mains la toison qui ornait son crâne et tira dessus : la toison lui resta dans les mains et le crâne apparut luisant, poli, dépourvu du moindre cheveu. Capestang demeura effaré devant ce crâne. Et Cogolin, replaçant sa perruque sur sa tête, dit simplement :

– Le ciel m'est témoin, monsieur, que jamais je ne vous eusse révélé ma lamentable calvitie ; c'est vous qui m'y avez forcé. Maintenant, pour comble, vous allez peut-être me renvoyer ? Vous ne voudrez peut-être pas d'un serviteur sans cheveux ?

– Non, rassure-toi, mon pauvre Cogolin, fit le chevalier, moitié riant, moitié ému par le ton avec lequel son valet avait prononcé ces derniers mots. Mais, dis-moi, que t'est-il arrivé ?

– Tiens ! s'écria Cogolin, une idée !

– Il t'est arrivé une idée cette nuit ?

– Si fait ; c'est-à-dire non. C'est à propos de ma calvitie. Enfin, je m'entends. Quant à ce que vous me faites l'honneur de me demander, voici l'exacte vérité.

– Un instant, mon cher Cogolin, interrompit Capestang de sa voix la plus flatteuse. Ne disais-tu pas tout à l'heure qu'il était… voyons, répète-moi ce que te disait ton estomac et ce que le

mien me crie impérieusement.

– Ah ! ah ! Eh bien ! monsieur, je disais qu'il était l'heure de dîner.

– Eh bien ! dînons donc, mon cher Cogolin.

– Laguigne, monsieur ! Mais soit : dînons !

Et Cogolin, sans bouger de sa place, se mit à se tourner les pouces, les deux mains croisées sur son ventre.

– N'est-ce que cela qui te retient ? fit Capestang avec un commencement d'inquiétude. Peu de chose me suffira pour ce matin. Tu demanderas à maître Lureau une simple omelette aux lardillons.

– Une omelette. *Bene !* fit Cogolin d'un ton de maître d'hôtel.

– Il va sans dire, continua Capestang en reprenant courage, que tu joindras à l'omelette un de ces pâtés de mauviettes ou d'ortolans, dont maître Lureau détient le secret.

– D'alouettes, monsieur ! rectifia Cogolin.

– C'est cela. Sans compter, je pense, quelque friture de Seine et, au fait, comme les goujons me donnent toujours un appétit d'enfer, il ne sera pas mauvais que tu joignes à ces hors-d'œuvre quelque plat de résistance, comme pourrait l'être un bon perdreau étouffé dans son jus à la casserole, plus quelque légère tranche de venaison, daim ou chevreuil à ton choix. Je m'en rapporte à ton goût pour les desserts, car tu auras ta part du tout, heureux faquin.

– *Optime !* dit Cogolin. Friture, omelette, pâté, perdreau, venaison. *Optime,* dis-je. L'argent, monsieur ?

– Qu'est-ce à dire, drôle !

– C'est-à-dire que maître Lureau, en me présentant sa note qui monte à six pistoles, quatre livres, huit sous, m'a prévenu qu'il ne donnerait plus un croûton de pain, plus une goutte d'eau avant d'avoir été payé.

– Eh bien, paye, animal ! Tu tiens ma bourse : paye, et finis-

en avec ce traître d'hôte à qui, à mon tour, je ferai payer cher son impertinence. Paye, puisque tu tiens la bourse.

– La bourse, monsieur ! La bourse ! s'écria lamentablement Cogolin.

– Oui, la bourse aux neuf muses, avec leurs petits.

– Eh bien, je l'avais, monsieur, mais je ne l'ai plus ! Parties les muses ! Envolés, les petits !

Capestang demeura atterré devant ce fait brutal. Venu à Paris presque sans argent, il avait alors au moins l'espoir devant lui. Maintenant qu'en fait de fortune il n'avait réussi qu'à se créer d'implacables ennemis, la perte de sa pauvre bourse lui apparaissait comme la catastrophe suprême. Où aller ? À qui s'adresser dans ce Paris où il ne connaissait que des gens décidés à le tuer !

– Alors, murmura-t-il avec une grimace, j'étais déjà menacé d'être poignardé, embroché, éventré par une foule d'enragés qu'il est inutile d'essayer de compter, je n'y arriverais pas. Il me manquait d'être menacé de mourir de faim. Voilà la fortune, voilà la chance !

– Laguigne, monsieur, Laguigne, dit énergiquement Cogolin.

Une révolte mit Capestang debout et lui fit arpenter à pas furieux sa chambre devenue trop étroite pour cet accès de rage contre la destinée. Pendant une demi-heure, tous les corbacque, les mort-du-diable, les ventrebleu, les corbleu, rugirent, tempêtèrent, hurlèrent. Capestang menaça la terre et le ciel, jura de pourfendre Cinq-Mars, d'estocader Concini et Rinaldo, de faire une capilotade de Guise, de Condé, de Richelieu et, finalement, d'une voix de tonnerre, appela Cogolin qu'il ne voyait plus. Cogolin s'était fourré sous la table. À l'appel de son maître, il reparut en tremblant.

– Vous avez dîné, monsieur ? demanda-t-il.

– C'est pardieu vrai ! L'injustice du sort m'a coupé l'appétit. Je n'ai plus faim.

– Eh bien ! monsieur, si vous voulez, pour votre dessert, je vous raconterai comment j'ai failli perdre la vie.

– Raconte ! dit Capestang qui se jeta sur son lit et serra d'un cran la boucle de sa ceinture.

– Monsieur le chevalier, dit Cogolin en retirant sa perruque comme on retire son chapeau pour saluer, n'a pas été sans remarquer que la rue Dauphine n'est encore qu'une route encombrée de palissades, d'échafauds, et de matériaux de construction ; c'est à peine si l'on pourrait compter cinq ou six maisons achevées dans cette rue. Or, l'une de ces maisons achevées et habitées se trouve juste en face de l'hôtel où vous pénétrâtes hier. Au-dessus de cette maison en remontant la rue, on ne trouve que belles palissades de sapin. Lorsque vous fûtes entré, donc, me laissant votre cheval à garder, je commençai par contourner l'une de ces palissades, j'entrai dans un terrain en friche, et j'attachai à un madrier les deux bêtes. Là, monsieur, vous eussiez pu trouver votre Fend-l'Air, si vous l'aviez cherché en sortant.

– La bourse, parle-moi de la bourse perdue ! grogna Capestang.

– J'y arrive, monsieur. Je n'y arriverai que trop tôt. Ayant attaché les bêtes, je me rapprochai de la maison dont je viens de vous parler. Je m'étais accroupi dans un renfoncement, derrière un tas de poutres et de moellons, et je commençais à m'assoupir lorsque je fus réveillé par le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Je risquai le plus clairvoyant de mes deux yeux vers cette porte qui était celle de la maison située en face de l'hôte d'Angoulême, et j'en vis sortir deux hommes, dont l'un alluma une petite lanterne. Tous deux se mirent à considérer l'hôtel…

Capestang se remit debout et commença à oublier la bourse.

– Je n'étais séparé des deux escogriffes que par l'épaisseur des madriers. Je les voyais et les entendais distinctement. L'homme à la lanterne demanda : « Ainsi, ils sont venus ?… » L'homme sans lanterne répondit : « Ils y sont. Je les ai vus de ma fenêtre. Allez dire à monseigneur que, s'il veut, le coup de

filet sera de bon rapport. – Peste ! reprit l'homme à la lanterne, M. de Richelieu… »

– Richelieu ! interrompit sourdement Capestang.

– Oui, monsieur. « M. de Richelieu, donc, choisit son heure. Vous êtes ici en surveillance, maître Laffemas. Surveillez donc. » Là-dessus, l'homme à la petite lanterne s'éloigna. Mais brusquement, il revint sur ses pas et ajouta : « Savez-vous ce que je ferais à votre place ? – Dites. – Eh bien ! mon cher monsieur Laffemas, à votre place, j'essaierais d'entrer là-dedans. Ce serait un coup de maître. » Et, cette fois, l'homme s'éloigna pour ne plus revenir.

– Et que fit Laffemas ? interrogea le chevalier haletant.

– Sans doute, il jugea que le conseil était bon : il entra.

– Dans l'hôtel ?

– Oui, monsieur. Seulement, ce ne fut point par la porte. Le drôle traîna une forte planche jusque sur le quai. Là, il y a le mur qui enclôt les jardins. Il dressa la planche contre le mur et se mit à grimper. Ma foi, monsieur, je grimpai derrière lui et arrivai juste à point pour voir une ombre s'enfoncer dans une petite porte qui ouvre sur le pavillon d'arrière. Je sautai dans le jardin, j'allai à la petite porte, je trouvai un escalier que je montai à tout hasard, mais plus de Laffemas ! Je me mis à errer dans l'obscurité, pestant contre l'idée qui m'était venue. Tout à coup, j'entends des vociférations lointaines, comme venues des entrailles de la terre.

– Je sais ce que c'était. Passe, dit Capestang.

– Le bruit s'apaise soudain. Je m'étais tapi dans une encoignure de corridor. Au bout d'une heure environ, n'entendant plus rien, j'allais sortir de mon trou, lorsque je vois le corridor s'éclairer. Je me rejette dans mon réduit, c'est-à-dire au fond de ce cul-de-sac qu'était ce corridor. Et alors, j'entends des pas qui montent un escalier. Puis apparaît un vieux serviteur tout de noir vêtu, portant un flambeau à trois cires. Puis un homme, un seigneur de haute mine, donnant la main à

une demoiselle d'une éclatante beauté, mais triste, pâle comme une morte.

– Giselle ! Giselle ! cria le chevalier en lui-même.

– Tous ces gens, monsieur, passèrent comme des ombres au bout de mon corridor, c'est-à-dire dans un long couloir qui faisait croix avec le mien. Eux passés, je m'avance, je laisse juste passer mon œil droit au détour du mur, et je les vois qui entrent dans une pièce tout au fond. J'allais me retirer assez mécontent de mon expédition, lorsque j'aperçus… quoi ? Notre Laffemas qui, à dix pas de moi, dans le long couloir, sortait d'une encoignure pareille à la mienne et se dirigeait vers la pièce où étaient entrés le seigneur et la demoiselle. Notre homme s'est mis à écouter, l'oreille collée à la porte. Moi, monsieur, je n'entendais rien. J'enrageais. Mais j'étais décidé à suivre jusqu'au bout le Laffemas, pour l'étrangler un peu. Tout à coup, donc, je le vois qui recule vivement. Il descend un escalier. Je descends derrière lui. Il franchit le mur à l'endroit où il avait posé sa planche. Je franchis. Et je le vois posté à l'angle du quai et de la rue Dauphine. J'allais sauter sur lui. À ce moment, j'entendis le bruit sourd d'un carrosse qui se mettait en marche, partant me sembla-t-il, de la porte de l'hôtel…

– Ah ! fit vivement Capestang. Et où a été ce carrosse ?

– C'est justement ce que j'ai voulu savoir, monsieur. Je me suis dit que la chose vous intéressait sûrement. Il paraît qu'elle intéressait également le Laffemas. Car il s'est mis à courir derrière le carrosse, et moi, derrière lui à distance. La voiture franchit le Pont-Neuf, tourne à droite et entre enfin dans la rue des Barrés, non loin de Saint-Paul. Je vois Laffemas s'arrêter à l'angle de la rue en même temps que j'entends le carrosse s'arrêter aussi. Puis, presque aussitôt, la voiture repart et Laffemas, alors, s'avance dans la rue. Je me rapproche de lui. Et j'arrive sur notre homme au moment où il murmurait : « C'est là. Bon ! – Monsieur, lui dis-je en l'abordant, deux mots. – Holà ! cria-t-il, je vous préviens que je n'ai pas un denier sur moi. – Monsieur, je ne suis pas un tire-laine, et n'en veux pas à

votre bourse. – À quoi en avez-vous donc ? – À vous. Monsieur l'espion, monsieur l'écouteur, monsieur le suiveur, si vous savez une prière, dites-la, car je veux vous rompre les os, je veux… » Monsieur, je n'eus pas le temps d'achever, continua Cogolin. Le Laffemas fit un bond terrible en arrière et se mit à fuir. Je m'élançai. Ou plutôt, je voulus m'élancer. À ce moment, monsieur, il me sembla que le ciel s'écroulait sur ma tête et que la terre s'effondrait sous mes pas : je venais de recevoir sur le crâne un coup de je ne sais quoi qui m'étendit tout raide. Je n'eus que le temps de voir deux sacripants empressés à me fouiller, et je m'évanouis… Quand je revins à moi, il faisait presque jour, et je n'avais plus de bourse !

Capestang n'écoutait plus. Il se promenait avec agitation, se demandant ce que signifiait ce carrosse qui, parti de l'hôtel d'Angoulême, s'était rendu rue des Barrés.

– Alors, acheva Cogolin, je me mis en route vers la rue Dauphine, et, derrière ma palissade, je retrouvai Fend-l'Air et son compagnon, qui n'y comprenaient rien. Et je rentrai au logis, mourant de faim, monsieur. Mais voyant monsieur le chevalier si parfaitement heureux aux bras de Morphée, comme disait mon maître le régent, j'eus la patience d'attendre le réveil de monsieur, dans l'espoir que monsieur donnerait à manger à son fidèle écuyer.

– La rue des Barrés, murmurait Capestang, qu'est-ce qu'il peut y avoir rue des Barrés ?

– La rue des Barrés ? fit Cogolin d'un ton dédaigneux. Une triste rue où on ne voit pour tout potage qu'un maigre cabaret à l'enseigne du *Moine Barré,* plus une rôtisserie étique à l'enseigne de la *Sarcelle d'Or.* Tout dans cette rue est paisible, tout y sent son frocard, et, en effet, elle fut jadis régentée par le couvent des moines barrés{3}. Maisons muettes, fenêtres aveugles… triste rue !

Une chose que Cogolin ignorait, c'est que Charles IX, roi de France, venait souvent dans cette rue, où il avait acheté une fort belle maison bourgeoise pour la douce et bonne Marie

Touchet. C'est dans cette maison (où nous eûmes occasion de conduire ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu s'intéresser à notre précédent ouvrage *Les Pardaillan* paru dans la collection du *Livre populaire*) qu'était né celui qui s'appelait maintenant comte d'Auvergne, duc d'Angoulême. La maison était dans l'apanage du duc conspirateur.

– Monsieur, reprit Cogolin, si vous voulez, je vous conduirai à l'endroit exact où s'est arrêté Laffemas en disant : « C'est là, bon ! » Mais je vous ferai remarquer que si vous avez dîné de colère, je n'ai rien mangé, moi, et je meurs de faim. Mort pour mort, je regrette de ne pas avoir été tout à fait assommé par mes deux tire-laine, corbacque !

– C'est bien, dit Capestang. Je sors chercher de l'or. Mais retiens bien ceci, maître Cogolin : si jamais je te surprends encore à te servir du même juron que moi, je t'enlève ta perruque et te force à te montrer à toute l'auberge avec ton crâne d'ivoire.

Là-dessus, Capestang s'élança au-dehors sans écouter Cogolin qui lui disait :

– Qu'à cela ne tienne, monsieur ! Je n'en veux plus de ma perruque ! Je veux que tout le monde sache que le chevalier de Trémazenc de Capestang est servi par un valet sans cheveux !

Et il fit comme il disait. Il arracha sa perruque, la jeta dans un coin et se dirigea vers la salle commune du *Grand Henri* avec cet air d'intrépidité victorieuse qu'il avait vu prendre à son maître.

Capestang, décidé à trouver de l'argent, descendit dans Paris, passa la Seine et parvint jusqu'à la grande halle. Les rues avoisinantes n'étaient guère que des succursales du vaste marché. Ce fut dans la rue de la Ferronnerie que le hasard poussa le chevalier. Brusquement il entra dans une boutique de ferraille et, déchaussant ses éperons, les plaça sur la table. Ces éperons étaient d'argent massif : c'était le dernier des souvenirs qu'il eût emportés de Capestang. Puis il choisit une paire d'éperons d'acier et les chaussa incontinent. Déjà, le marchand,

habitué à toutes les pratiques, pesait sans s'étonner, les éperons d'argent.

– Voilà, mon gentilhomme, dit-il : déduction faite de votre emplette, il vous revient quarante-huit livres tout juste.

– Quarante-huit livres ! La fortune ! songea Capestang. Mais, à ce moment, ses yeux tombèrent sur une fine et longue rapière, vraie lame de Milan, qu'il essaya en la pliant, et, comme il était sans épée, chose non seulement indigne d'un Trémazenc, mais encore particulièrement dangereuse dans sa situation, il ceignit la rapière.

– Vous me redevez un écu ! dit le marchand.

Capestang regarda l'homme de travers et d'un air tel que le marchand se hâta d'ajouter :

– Mais ce sera pour l'honneur d'avoir acquis votre pratique, mon gentilhomme !

– À la bonne heure ! grommela le chevalier, qui n'ignorait pas d'ailleurs, qu'au prix où était l'argent massif, le boutiquier gagnait encore trois ou quatre écus dans cette opération.

Il revint alors sur ses pas jusqu'à la place de Grève ; puis, ayant interrogé un passant, il enfila la rue de la Mortellerie et se trouva tout porté à la rue des Barrés. Mais il eut beau fouiller la rue du regard, il ne vit que maisons sévèrement fermées, portails rébarbatifs, fenêtres closes, faces muettes et aveugles de logis impassibles. Capestang s'en retourna comme il était venu.

– Au surplus, se dit-il, quand même ce serait Giselle que ce carrosse aurait amenée, quand même je saurais où la trouver, quand même je serais devant elle, que pourrais-je lui dire ? Allons, allons, ajouta-t-il en riant, je deviens fou. N'en parlons plus. N'y songeons plus. Mais que va dire maître Cogolin quand il saura que je rentre sans argent ? Or çà, est-ce que réellement, je vais me laisser mourir de faim ? Car j'ai faim, corbacque ! J'enrage de faim et de soif.

Réellement, le pauvre chevalier était affamé. Il éprouvait de

furieux tiraillements d'estomac, il entait le vertige s'emparer de sa tête vide. Il arriva à l'auberge du *Grand Henri* en se disant :

– Tant pis ! Je vais commander un dîner de prince. Et si maître Lureau refuse, je mets le feu à l'auberge, j'embroche l'hôte et le fais rôtir à la flamme de sa bicoque !

Il dit, et ouvrit la porte de sa chambre. Et il demeura cloué sur place, muet de stupeur, les yeux arrondis, la bouche béante. En effet, dans cette chambre où il s'attendait à trouver l'infortuné Cogolin à demi mort de faim, c'était un spectacle joyeux, fantasque et même imposant qui s'offrait à lui.

Dans l'embrasure de la fenêtre, une grande cage à claire-voie contenait une quinzaine de jeunes poulets. Au-dessus de la commode, attachés par des ficelles aux solives du plafond, se balançaient majestueusement deux jambons flanqués chacun de deux saucissons. Sur le marbre de ladite commode, trois pâtés superposés l'un sur l'autre, le plus gros servant de cariatide aux deux autres, formaient une tour dorée, croustillante. Cette fortification gastronomique était protégée par deux compagnies de bouteilles poussiéreuses, l'une à droite, l'une à gauche, et chaque compagnie se composait d'une vingtaine de soldats alignés en parade. Enfin, au milieu de la chambre, la table toute dressée était couverte de victuailles de formes et d'apparences diverses. Et Cogolin, à l'apparition de Capestang, prononçait gravement :

– Monsieur le chevalier est servi !

– Ah ! mon brave Laguigne ! s'écria Capestang en se précipitant à table.

– Pardon, monsieur : Lachance ! dit Cogolin.

XXIV

Comment naquit une de nos industries les plus florissantes.

Lorsque la faim du chevalier eut succombé sous des attaques réitérées, lorsque Cogolin eut rempli de xérès le verre de son maître, car l'usage était de clore un bon repas par un coup de vin d'Espagne ou des Îles, notre héros, alors, se renversa sur le dossier de son fauteuil et, des yeux, interrogea le génial improvisateur de ce souper. Cogolin, pour toute réponse, toucha du bout de l'index son crâne luisant, dépourvu de perruque.

– C'est-à-dire que tu as eu une bonne idée ? fit Capestang.

– Je veux dire, monsieur, que je me suis rappelé que j'étais chauve et que je me suis également rappelé trois mots.

– Trois mots ? Quels mots ? Et à quel sujet…

– Patience, monsieur. Voici d'abord les trois mots : *Parallaxis, Asclèpios, Catachrèsis*{4}. Remarquez, monsieur que j'ai servi tour à tour un astrologue, un apothicaire et un régent, trois catégories d'animaux à deux pattes plus ou moins en accointance avec les puissances invisibles.

– Eh bien ? fit Capestang en fronçant les sourcils, car il commençait à se demander si maître Cogolin ne se moquait pas de lui.

– Eh bien ! l'astrologue parlait toujours de *Parallaxis,* et avec quel respect, monsieur ! L'apothicaire n'avait à la bouche que le mot *Asclèpios,* et il disait même : *Le divin Asclèpios.* Enfin, le

régent ôtait son bonnet, oui monsieur, quand il parlait de *Catachrèsis,* qui est sans doute quelque magicienne. À force de les entendre, j'ai retenu ces trois noms-là, décidé à m'en servir quelque jour pour quelque incantation. Le jour est venu… J'ai fait mon incantation…

– Et tu as réussi ? demanda Capestang qui, malgré sa prétention de ne s'étonner de rien, arrivait mal à dissimuler son effarement.

– Voyez, monsieur ! fit Cogolin qui, d'un geste et d'un regard triomphants, embrassa table, commode, cage à poulets, jambons, pâtés, saucissons, bouteilles…

– C'est pardieu vrai. Mais comment as-tu fait ? Assieds-toi, Cogolin, assieds-toi, je le veux, ajouta le chevalier en se rappelant que le roi l'avait fait asseoir devant lui. Assieds-toi, corbacque !

– Merci, monsieur. Voici donc, dit Cogolin qui, avait fini par s'asseoir devant le verre que le chevalier venait de lui remplir.

Voici en résumé ce que l'écuyer raconta à son maître. Cogolin, au moment où Capestang s'était éloigné pour se mettre à la recherche d'un peu de ce métal sans lequel il est peut-être possible d'être heureux, mais non de dîner dans une auberge, Cogolin s'était dirigé tout droit vers la salle commune du *Grand Henri,* après avoir jeté sa perruque dans un coin. Son entrée provoqua un éclat de rire général parmi les buveurs et les servantes. Au bruit de ce rire ; maître Lureau accourut. Mais il ne partagea pas l'hilarité de ses clients et valets. Au contraire, il considéra Cogolin sans cheveux avec une sympathie qu'il n'avait jamais témoignée à Cogolin chevelu. Maître Lureau, on se le rappelle, était parfaitement chauve.

– Au moins, se dit-il, je ne serai plus seul. À deux, on supporte mieux l'infortune et les quolibets.

Et il chercha à se rapprocher de Cogolin pour lui faire son compliment. Mais Cogolin qui, du coin de l'œil le guettait comme le chat guette la souris, traversa la grande salle d'un air

préoccupé et se dirigea vers la porte de sortie, où Lureau le rejoignit au moment où il mettait le pied sur les marches du perron.

– Ah ! monsieur Cogolin, s'écria-t-il en prenant une physionomie de condoléances, qu'est-il arrivé à vos cheveux ?

– Peuh ! fit Cogolin d'un air très détaché. J'ai perdu mes cheveux cette nuit à la suite d'une forte émotion, c'est vrai, mais…

– Comment ! En une seule nuit ? interrompit l'hôte.

– Oui. *C'est comme cela que je les perds toujours, moi.* Une peur, un mauvais rêve et mes cheveux tombent en une heure de temps, mais…

– Voilà qui est étrange. Moi, il m'a fallu des années, dit Lureau en passant sa main sur son crâne poli, et en soupirant. Mais vous venez de dire : « C'est comme cela que je les perds toujours. »

– Sans doute… C'est que vous êtes plus lent que moi en besogne Moi, il ne me faut qu'une heure.

– La chose vous est donc déjà arrivée ? fit l'hôte en ouvrant des yeux énormes.

– C'est la cinquième ou sixième fois. *Parallaxis, Asclèpios, Catachrèsis.*

– Plaît-il ?

– Je dis : *Parallaxis, Asclèpios, Catachrèsis.* Ce sont trois mots qu'il faut que je répète toute la journée, afin que mes cheveux repoussent la nuit prochaine. À vous revoir, maître Lureau !

– Eh ! un instant, que diable ! cria Lureau en saisissant Cogolin par le bras.

– C'est que je suis pressé, voyez-vous. *Parallaxis !* Il n'est pas agréable de servir de cible aux mauvais plaisants…

– À qui le dites-vous !

– Ni de faire peur aux femmes… *Asclèpios !*

– Hélas ! la mienne ne peut pas me sentir à cause de cela.

– Ni de risquer de s'enrhumer, *Catachrèsis !* Laissez-moi donc courir où j'ai affaire.

– Et vous dites, reprit Lureau, qu'avec ces trois mots-là vous faites repousser vos cheveux en une nuit ?

– En une heure de temps. *Exactement le temps qu'il a fallu pour les faire tomber.* Mais ne me serrez pas si fort, je vous prie.

– Oh ! monsieur Cogolin, dit Lureau d'une voix tremblante, enseignez-les-moi, dites !

– Volontiers, car j'ai de l'estime pour vous *Parallaxis, Asclèpios, Catachrèsis !* Mais les mots sans la pommade sont insuffisants.

– Ah ! il y a une pommade ? s'écria maître Lureau en retenant énergiquement Cogolin.

– Un merveilleux onguent, *Asclèpios !* Permettez, maître Lureau, je cours me procurer les ingrédients nécessaires ; j'y mettrai les vingt pistoles que mon maître m'a données aujourd'hui, mais, vous comprenez, la chose en vaut la peine.

– Peste ! je vous crois. Mais quels sont ces ingrédients ? demanda avidement Lureau.

– D'abord, il me faut une bonne pinte de sang tiré de huit poulets jeunes, dodus et bien constitués, blancs autant que possible. Aussi, je cours chez un marchand de volailles que…

– Mais nous avons une basse-cour, que diable ! s'écria Lureau. Et ensuite, que faut-il ?

– *Parallaxis.* Il me faut la cuisse tout entière d'un bon cochon bien en chair, à condition que cette cuisse ait été préparée pour être conservée salée et fumée. Aussi, je cours chez…

– Mais nous avons des jambons, par la Vierge sainte ! Et il me semble qu'un beau jambon peut faire votre affaire. Et ensuite, que faut-il ?

– *Catachrèsis !* Vous allez me mettre en retard, maître

Lureau. Ensuite, il me faut de la chair de lièvre en quantité, et je dois prendre la précaution de la hacher menu, de l'entremêler de tranches de chair à saucisse, d'envelopper le tout de bardes de lard, d'y adjoindre du thym, de l'hysope, du laurier, de placer le tout dans une pâte fine préparée d'avance et de faire cuire au four pendant deux heures. Si je ne trouve pas de la chair de lièvre, je me contenterai de chair de bécassines ou d'alouettes. Vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre.

– Mais, d'après ce que vous dites là, un ou deux de mes pâtés peuvent très bien s'employer à votre onguent.

– Vous croyez ? fit Cogolin.

– J'en suis sûr. Et ils ont l'avantage d'être tout faits d'avance. Et ensuite, que faut-il ?

– Ah ! maître Lureau, vous m'arrachez tout mon secret. Ensuite, je cours chercher une vingtaine de bouteilles d'un liquide extrait d'une certaine plante qu'on nomme vigne ; mais il faut que le liquide ait vieilli : s'il est jeune, l'onguent est perdu. Il faut, de plus, que la plante d'où il a été extrait ait poussé sur certains coteaux de Bourgogne, ou en des lieux lointains, tels que Syracuse, Malaga ou Xérès. Adieu, laissez-moi courir, *Parallaxis !*

– Monsieur Cogolin, fit l'hôte non sans majesté, il me semble que quelques bouteilles de vin feront l'affaire, et sachez que j'ai de tous ces vins-là dans ma cave, et bien d'autres encore. Et ensuite, que faut-il ?

– Ensuite ? fit Cogolin en réfléchissant. C'est tout. Vous comprenez, je verse les vingt bouteilles de vieux liquide dans une grande bassine que je mets au feu sur le coup de minuit. Quand le vin se met à bouillir, j'égorge mes huit poulets pour obtenir le sang que je mêle au vin. Je laisse mijoter une heure. Bon. Je précipite alors dans la bassine ma cuisse de cochon…

– C'est-à-dire le jambon.

– Appelez-la ainsi, si cela vous convient. Et pour mieux faire,

j'y joins une vingtaine de rondelles de la chair d'un autre cochon réduite en cette forme ronde et allongée qu'on nomme…

– Un saucisson ! s'écria Lureau triomphant.

– C'est possible. Je laisse le tout se réduire pendant deux heures. Bon. Je précipite alors dans le mélange ladite chair de lièvre ou de mauviettes avec sa croûte de pâte…

– Le pâté, hein ?

– Peu importe le nom, maître ! J'attends que le tout, par la cuisson, se soit réduit à la valeur d'un fond de bassine. Je passe dans un linge fin, et j'en extrais environ un demi-verre d'une gelée qui constitue mon onguent. Alors, je m'oins la tête. Je dis trois *Pater.* Je prononce trois fois *Parallaxis, Asclèpios. Catachrèsis…* une heure après, mes cheveux sont repoussés. Adieu, maître, je cours aux provisions.

– Monsieur Cogolin ! supplia l'hôte.

– Hé ! monsieur Lureau, je vous vois venir ! Vous voulez me demander la moitié de l'onguent que je vais me préparer ! Mais que n'en faites-vous autant, puisque je vous ai donné la recette !

Ces derniers mots constituaient ce que de nos jours on appellerait un bluff sublime. Ils eussent détruit jusqu'à l'ombre du soupçon si Lureau en avait eu. Mais Lureau n'avait pas plus de soupçon que n'en ont eu, n'en ont et n'en auront jamais les innombrables moutons bêlants qui sont sûrs de recouvrer celui-ci l'appétit, celui-là ses cheveux, cet autre la jeunesse, et cette autre la beauté, en achetant un onguent dûment cacheté d'un *Asclèpios,* d'une *Catachrèsis* et d'une *Parallaxis.*

– Voyons, maître, faites votre onguent vous-même !

– J'y pensais, avoua Lureau ; mais ce sont ces trois diables de mots que je ne pourrai jamais convenablement prononcer.

– Trois talismans, maître ! Parallaxis, Asclèpios, Catachrèsis, voilà, c'est facile ! Adieu !

– Jamais je n'y arriverai, monsieur Cogolin, dit résolument

Lureau, je fournis les ingrédients. Il me faut la moitié de votre onguent !

– Impossible. L'onguent est indivisible.

– Indivisible. Ah ! peste ! je n'avais pas songé à cela, moi ! Indivisible ! Quel malheur !

– Tenez, j'ai pitié de vous. Envoyez-moi les ingrédients en double, et je fais deux onguents, un pour vous, un pour moi. En double, entendez-vous ?

– Si j'entends ! s'écria Lureau radieux. Seize poulets au lieu de huit pour les deux pintes de sang, deux jambons au lieu d'un, et le reste à l'avenant. Dans dix minutes, tout cela sera dans votre chambre, avec deux bassines. Et vous pourrez vous mettre à l'œuvre. Mais les noms ?

– Soyez tranquille : je les prononcerai pour vous. Quant aux trois *Pater,* il est indispensable que vous les récitiez vous-même. Vous êtes chrétien, je suppose ?

– Oh ! monsieur Cogolin ! Et bon catholique, je m'en vante.

* * * *

Tel fut le récit que fit Cogolin à Capestang, qui déclara que son valet était homme de génie.

– Bien, ajouta le chevalier, mais demain, il faudra que tu présentes un onguent à notre hôte.

– Il est tout prêt, monsieur, dit Cogolin, qui exhiba un petit pot de verre rempli d'une sorte de graisse noirâtre.

Là-dessus, Capestang se coucha et rêva de chevelures absaloniennes ; il rêva aussi que le roi lui envoyait mille pistoles ; il rêva aussi que le duc d'Angoulême le suppliait d'accepter la main de sa fille. Pour en finir, nous dirons que, si Capestang rêva, si Cogolin dormit comme un sourd, Lureau ne ferma pas l'œil de la nuit. Au matin, il alla chercher Cogolin. Et il poussa un cri de stupeur émerveillée : la chevelure du drôle lui apparut plus fournie, plus ondoyante encore qu'avant la chute. Après s'être suffisamment extasié devant Cogolin, il

l'emmena en hâte dans la chambre la plus reculée de son auberge, s'y enferma à double tour, et se frotta consciencieusement le crâne avec la graisse noirâtre en question. Cependant, il récitait avec ferveur ses trois *Pater,* tandis que Cogolin répétait : *Parallaxis, Asclépios, Catachrèsis.* La moitié du pot y passa. Puis, maître Lureau, dans un accès de joie folle et de générosité bien rare chez lui, glissa cinq ou six pistoles dans la main de Cogolin, qui les empocha incontinent.

Puis, Lureau se couvrit la tête d'un madras et se mit à vaquer à ses occupations d'un air de satisfaction qui étonna Mme Lureau. D'heure en heure, le digne aubergiste courait à sa chambre, retirait le madras, et se regardait avidement au miroir. Hélas ! pas le moindre duvet n'apparaissait encore. Le lendemain rien ! Le surlendemain, toujours rien ! Lureau raconta son aventure à sa femme et se frotta le crâne avec le reste de l'onguent. Mme Lureau examina, flaira, tâta le fameux onguent, et finit par s'écrier :

– Mais c'est de la graisse de bœuf mélangée avec de la suie !

– Taisez-vous, pécore ! Vous n'entendez goutte à la *Catachrèsis, et* feriez mieux d'aller surveiller vos casseroles.

Mme Lureau obéit en haussant les épaules. Cependant l'aubergiste, ne voyant toujours rien venir, au bout de quatre ou cinq jours, se plaignit à Cogolin, qui lui répondit :

– Mon cher monsieur Lureau, que vous ai-je dit ? Que mon onguent faisait repousser les cheveux *en autant de temps qu'il en avait fallu pour les faire tomber.* Et c'est bien naturel !

– C'est juste ! dit Lureau, inébranlable dans sa foi.

– Les miens sont tombés en une heure. Ils ont donc repoussé en une heure. Les vôtres ont mis des années à tomber, ce qui prouve que vous êtes moins vif que moi. Il faudra donc quelques années pour qu'ils repoussent… Patience, donc ! Et d'ailleurs, il est inutile de vous frotter encore ; une seule fois suffit !

– Comment n'ai-je pas songé à cela ! fit l'aubergiste en se

frappant le front.

Seulement, à partir de ce jour, le patron du *Grand Henri* passa les trois quarts de son existence à observer son crâne dans un miroir. Il en résulta qu'il laissa brûler ses sauces, que ses pratiques l'abandonnèrent rapidement et que bientôt il fut ruiné.

XXV

Le tripot de la rue des Ursins.

Les victuailles amassées par le génie de Cogolin durèrent huit jours, pendant lesquelles le chevalier de Capestang nourrit son corps de plantureux dîners et son esprit de réflexions amères.

– Tout cela parce que j'ai rencontré Giselle ! finissait-il par dire.

Alors, il s'invectivait, il se jurait d'arracher cet impossible amour de son cœur, de ne plus penser à elle, et, quand il s'était fait ce serment, il sautait sur Fend-l'Air et d'un temps de galop courait à Meudon, dans l'espoir de la revoir, ou bien rue Dauphine, ou bien rue des Barrés, où Cogolin lui avait montré la maison devant laquelle s'était arrêté le carrosse. À Meudon, un matin, il s'enhardit à pénétrer dans le mystérieux château enchanté : il était désert. La jolie fée elle-même avait disparu. Une nuit, il pénétra dans l'hôtel d'Angoulême, mais là aussi, c'était la solitude. Quant à la maison de la rue des Barrés, jamais il n'en vit s'entrouvrir la porte ou les fenêtres.

Le chevalier sentait une sorte de folie l'envahir. Il traversait Paris en plein jour, sans prendre la moindre précaution ; il rêvait de se laisser arrêter ou tuer ; mais il paraît que son heure n'était pas venue ! Cette existence dura une douzaine de jours. Un soir, désespéré, abattu, il était assis sur le bord de son lit, un sourire d'amertume crispait ses lèvres qui semblaient faites seulement pour les cris héroïques, de grosses larmes gonflaient ses yeux qui étaient fait pour étinceler dans la bataille, et ses bras retombaient, désespérés, oublieux des grands gestes

épiques. Il murmura :

– Autant mourir. Je ne la verrai plus. Et quand même je la reverrais ! Ce serait pour assister au triomphe de Cinq-Mars, son fiancé ? Non, autant mourir. C'est fini !

À ce moment, une voix caverneuse et lugubre, près de lui, reprit en écho :

– C'est fini ! oui, monsieur. Nous avons vidé hier notre dernier flacon. Vous dévorâtes il y a trois jours le dernier restant de la cuisse de cochon – du dernier jambon, comme s'exprime maître Lureau. Et en ce moment, monsieur, voici notre dernière muse. Mourir ! vous l'avez dit. Nous allons mourir de faim et de soif.

Et Cogolin déposa sur la table la dernière des pistoles que lui avait remises l'aubergiste.

– Tais-toi, dit Capestang, tu me fends le cœur, tu me romps la tête. Qu'importe de mourir de ceci ou de cela ? de faim ou d'amour ? Cela revient toujours au même, va, mon pauvre Cogolin.

– Mais, monsieur le chevalier, je ne suis pas amoureux, moi !

– Eh bien, va donc commander notre dernier dîner, puisqu'il te reste une pistole. Au fait, je me sens un furieux appétit, et puis, qui sait ? Eh bien, va donc ! reprit le chevalier avec impatience, en voyant que Cogolin ne bougeait pas.

– Monsieur, dit celui-ci, si nous dépensons aujourd'hui notre dernière pistole, comment vivrons-nous demain ? Si monsieur le chevalier veut bien m'y autoriser, je lui indiquerai une honnête maison fréquentée par tout ce que Paris compte de gentilshommes avides d'argent. On entre pauvre, on sort riche. À moins qu'entré riche on ne sorte ruiné, mais ce dernier cas n'est pas à craindre pour vous qui n'aurez qu'une pistole à risquer.

– Un tripot ! s'écria le chevalier. Pardieu, c'est le ciel qui t'inspire ! Donne la pistole. Où est-il, ton tripot ?

– Dans la Cité, monsieur. Rue des Ursins. Vous ne pourrez vous tromper, car vous verrez à la porte force carrosses et valets, vous verrez des gens s'en aller les poches gonflées, vous en verrez d'autres se diriger vers la Seine qui coule à deux pas, afin de noyer leur chagrin dans…

Capestang était déjà loin, et courait vers la rue des Ursins. Au milieu était une maison de jeu. On jouait alors un peu partout. Entrait qui voulait pourvu qu'on fût de bonne mine et d'accorte apparence. Le chevalier monta au premier, traversa une antichambre pleine de valets chamarré l'un d'eux pour la forme, lui demanda son nom qu'il annonça en ouvrant une porte ; le bruit du nom se perdit dans une rumeur qui sortit comme une âpre bouffée de convoitise ; le chevalier passa cette porte, et se trouva un vaste salon, somptueusement meublé, où une cinquantaine de personnes femmes ou hommes, grands seigneurs ou cadets se pressaient autour d'une singulière machine{5} près de laquelle était assise une dame toute souriant c'était la maîtresse de céans.

Le chevalier s'approcha de la jolie maîtresse de maison, et fit ce qu'il venait de voir faire à un joueur : il tira d'une urne d'argent une bille d'ivoire et déposa, non sans un serrement de cœur, sa pistole, sa dernière et unique pistole dans un plateau.

Puis il attendit en se promenant à travers le salon. Il regarda sa bille, elle portait le numéro dix-sept.

Il attendit une demi-heure, s'absorbant déjà dans quelque rêverie à la poursuite de Giselle, lorsqu'un mouvement se fit dans le salon ; tout le monde se porta vers le billard : la tenancière lança la boule, qui bondit sur le billard et, au bout de quelques tours et détours, tomba dans l'un des godets.

– Messieurs, dit la tenancière, vous pouvez voir que le numéro dix-sept a gagné.

– Corbacque ! fit le chevalier émerveillé, comment n'ai-je pas songé plus tôt à ce moyen de faire fortune ?

Autour de lui éclatait cette rumeur qui suivait chaque partie,

un murmure d'envie, des cris de rage ou de désespoir.

– Le dix-sept ! gémissait un officier des gardes. Je l'ai joué trois fois de suite sans gagner, et je viens de le quitter ! Ah la peste du dix-sept ! Ah, rufian de dix-sept !

– Monsieur, de grâce, supplia une voix féminine, ne reprenez pas le dix-sept. Laissez-le-moi !

En effet, le joueur qui venait de gagner avait le droit de garder sa ou ses billes pour la partie suivante.

– Volontiers, madame, dit Capestang, qui déposa sa bille sur le plateau.

La femme s'en empara avidement et paya une pistole, tandis que Capestang comptait ses soixante pièces d'or. Les billes furent remises dans l'urne. Le silence se rétablit. Il n'y eut plus que le murmure des conversations. À ce moment, deux joueurs échangeaient quelques mots à voix basse en examinant le chevalier. Puis l'un d'eux sortit précipitamment ; l'autre alla s'asseoir près d'une jeune fille remarquablement jolie qui, de son côté, essayait en vain d'attirer l'attention de Capestang : il plongea de nouveau sa main dans l'urne, et en tirait une nouvelle bille : elle portait le numéro vingt-cinq. La jolie fille qui manœuvrait pour être vue de Capestang, c'était Marion Delorme !

Une longue demi-heure s'écoula encore. Enfin, la dernière bille de l'urne disparut ; un grand silence ; un reflux de joueurs vers le billard : des yeux flamboyants qui se braquent sur la boule, laquelle, sans souci de tant d'angoisse, va, court, revient, saute ; et enfin, la voix de la tenancière qui proclame :

– Messieurs, vous pouvez voir que le numéro vingt-cinq a gagné !

Cette fois, Capestang pâlit. Cette chance répétée lui faisait peur. Vite remis de sa stupeur, le chevalier empocha les soixante nouvelles pistoles qu'il venait de gagner.

– Ma foi, dit-il en riant, il n'y a aucune raison pour que ma

bille ne me favorise pas une troisième fois.

Et il reprit une bille. Cette fois, elle portait le numéro trois.

– Mais, monsieur, vous m'excédez ! fit près de lui une voix qui le fit tressaillir. Laissez-moi, je vous prie. Vos hommages ressemblent trop à une insulte !

Capestang se retourna vivement. Il reconnut Marion Delorme et salua gracieusement. Il reconnut M. de Louvignac et salua d'un tel air d'insolence que le spadassin pâlit de fureur.

– Chevalier, dit Marion Delorme, toute frémissante et plus jolie encore de sa colère, votre main pour me conduire à mon carrosse et me débarrasser de monsieur !

– Ne craignez rien, madame, dit Capestang ; maintenant qu'il a un homme devant lui, monsieur va devenir doux comme un agneau : Pulcinello devant le Capitan.

– Parce que monsieur m'a vue deux ou trois fois à l'hôtel d'Ancre, il se croit obligé de m'aimer, il se croit le droit de me le dire, et n'admet pas que je refuse de l'entendre…

– À l'hôtel d'Ancre, madame ! Et que diable aussi vous risquez-vous dans cet antre d'égorgeurs !

Louvignac, livide, fit un pas vers Capestang. Un grand silence se fit autour d'eux. Quelques gentilshommes, qui avaient entendu les derniers mots de Capestang, et ne concevaient pas qu'un homme fût assez fou pour risquer de telles paroles contre Concini, gagnèrent tout doucement la porte, de peur d'être compromis. Capestang fit une courbette comme en faisaient les mimes de la Comédie-Italienne et dit :

– Allons, Pulcinello, plains-toi au Capitan !

– Monsieur, bredouilla Louvignac, ivre de rage, vous convient-il de venir me répéter ces paroles ailleurs que dans ce salon ?

– Partout où vous voudrez, monsieur, répondit Capestang avec une froideur terrible – excepté dans certaine salle de l'hôtel Concini où l'on se met à huit pour assassiner…

Un murmure d'épouvante parcourut les rangs des joueurs. Mais à ce moment, la tenancière, peut-être pour faire diversion, annonça d'une voix stridente qu'elle allait lancer la boule. Et les joueurs coururent au billard. Louvignac avait eu un sourire sinistre.

– Monsieur, dit-il, je vous attends au Pont-au-Change. Là, je serai tout porté pour jeter votre carcasse aux poissons quand je vous aurai embroché.

– Au Pont-au-Change. Soit. J'y serai dans une demi-heure. Là, je serai tout porté pour vous lessiver dans la Seine, car vous avez encore de mon sang à la face.

Malgré lui, Louvignac porta la main à son front. Capestang éclata de rire. Le spadassin se dirigea vers la porte. À ce moment, la tenancière criait :

– Messieurs, vous pouvez voir que le numéro trois a gagné !

– C'est monsieur qui gagne pour la troisième fois !

Il y eut un déchaînement d'applaudissements, de félicitations et de grincements de rage autour de Capestang.

Le chevalier empocha : cela lui faisait cent quatre-vingts pistoles gagnées avec la dernière des pièces que, le reconnaissant, Lureau avait glissées à Cogolin !

– Ah çà ! murmura-t-il, que me chantait donc Cogolin, que la rue de Ursins touche à la Seine ? Il a voulu dire le Pactole !

Alors il se tourna vers Marion qui, toute tremblante, avait assisté à cette scène.

– Vous n'irez pas, dites ? supplia-t-elle.

– Où cela ? Au Pont-au-Change ? J'irai d'autant mieux, madame, que, si je trouve une boutique de changeur encore ouverte, je serai enchanté de changer toute cette pistolade pour des doublons. Corbacque ! je n'ai jamais vu dans mes poches un pareil flot d'or !

– Oh ! vous allez vous faire tuer ! tuer pour moi !

– Et quand cela serait ? dit Capestang avec cette suprême galanterie qui fait frissonner le cœur des femmes. Il me semble bien, madame, que vous méritez qu'on meure un peu pour vous. Mais ne craignez rien. Je ne serai pas tué.

– Mais vous ne savez donc pas que cet homme c'est Louvignac ? Mais malheureux chevalier, vous ne savez donc pas que tout à l'heure, ici même, Louvignac parlait de vous avec M. de Bazorges ?

– Bon ! Qu'est-ce que Bazorges ?

– Un des *ordinaires* du maréchal d'Ancre. Je les ai entendus. Ils se donnaient rendez-vous au Pont-au-Change. C'est un guet-apens, chevalier !

– S'ils ne sont que deux, ma chère, tout ira bien ; je mettrai les bouchées doubles, voilà tout. Mais je suis honteux de vous laisser m'entretenir de pareilles misères. Parlons un peu de vous. Vous au tripot ! Auriez-vous besoin d'or ? J'ai dix-huit cents livres qui, de ma poche, se trouveront fort honorées de passer dans la vôtre. Pardonnez-moi mon offre, Marion, si elle vous offense, ajouta le chevalier avec un accent de douceur étrange et charmante.

Marion Delorme, d'un geste aussi doux que l'avait été la voix de Capestang, repoussa la main pleine de pistoles qui était tendue.

– Chevalier, dit-elle avec une sorte de mélancolie exquise, et en même temps une hardiesse de paroles stupéfiante, moi qui suis venue faire fortune avec la beauté de mon corps, moi qui suis venue à Paris pour me vendre le plus cher possible, laissez-moi le bon, l'heureux souvenir de m'être donnée une fois pour rien… oh ! pardon : pour le bonheur de me donner. Pourquoi je suis ici ? Parce que j'ai besoin de connaître Paris. Hier, au sermon de Notre-Dame, ce soir au tripot, demain ailleurs, je veux tout voir, tout entendre. Et j'ai déjà vu beaucoup, j'ai entendu… oh ! j'ai entendu… tenez, chevalier, prenez garde… non ; je ne puis parler ici ; venez me voir demain.

– À l’hôtellerie des *Trois Monarques ?* fit le chevalier étonné du tremblement convulsif qui agita Marion.

– Oui. J’y suis encore, en attendant mieux. Je vous dirai ce que j’ai entendu, ajouta-t-elle en frissonnant. Mais vous, de votre côté, vous me direz ce qu’est devenu ce jeune homme qui vous chercha querelle sur les bords de la Bièvre. Il faut absolument que je lui parle.

– Le marquis de Cinq-Mars ! s’exclama Capestang d’une voix rauque, en même temps qu’une sourde douleur le poignait au cœur.

Le marquis de Cinq-Mars ! Le fiancé de Giselle !

– Oui : Cinq-Mars, reprenait Marion Delorme. Si vous ne savez pas où il est, cherchez-le, dites-lui que je l’attends. Et tout bas, elle ajouta :

– Il me le faut. Lui seul peut me sauver d’un danger qui me menace.

– Lui seul ? fit Capestang en fronçant les sourcils. Et moi ?

– Lui seul vous dis-je ! Me promettez-vous de me l’envoyer ?

– Marion, murmura Capestang d’une voix assombrie, vous ne pouvez comprendre combien il peut m’être dur de me trouver en présence de cet homme et de lui parler. Mais puisque seul il peut vous sauver d’un danger que j’ignore, je le chercherai, je le trouverai, je lui dirai que vous l’attendez : vous avez ma parole.

Il lui avait offert la main et il la conduisait maintenant vers l’antichambre. Ils commencèrent à descendre l’escalier. Elle continuait à frissonner, et parfois levait sur le chevalier un regard chargé d’un mystérieux effroi.

– Vous viendrez chez moi demain, n’est-ce pas ? reprit-elle. Il le faut. Il faut que vous sachiez… car si une chose m’a étonnée ce soir, chevalier, c’est de vous voir vivant encore ! Je vous dirai, je vous expliquerai. Mais, dès maintenant, dès cet instant, prenez garde… Oh ! prenez garde…

Elle se pencha vers lui et, dans un souffle :

– Prends garde à l'évêque ! au duc de Richelieu !

Et Marion s'élança dans son carrosse où, mystérieuse et légère, elle disparut. À ce moment, un homme qui, penché sur la rampe, les avait regardés descendre, les avait suivis d'un œil avide et sournois, descendit à son tour lentement. Cet homme, c'était Laffemas.

XXVI

Le deuxième duel de Capestang et de Cinq-Mars.

Capestang était demeuré tout étourdi : d'abord de la singulière chance exceptionnelle qui, pour la première fois où il mettait les pieds dans un tripot, le faisait riche de tout près de deux mille livres, ensuite de sa rencontre avec Marion Delorme, qui, chose étrange, ne lui avait pas dit un mot de cet amour dont elle l'avait poursuivi ; enfin de cet avertissement qu'elle venait de lui jeter en s'enfuyant : « Qu'est-ce que je puis bien avoir fait à ce monseigneur de Luçon ? » Tout en raisonnant, notre héros s'avançait vers le Pont-au-Change, la main sur la garde de la rapière, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, s'attendant à voir tomber sur lui Louvignac et Bazorges, et s'apprêtant à les recevoir de son mieux.

Il arriva au rendez-vous assigné ; ne voyant personne, il fit quelques pas sur le pont, en redoublant de vigilance, car chacune des maisons bâties des deux côtés du pont pouvait être un abri pour des assaillants. Comme il s'arrêtait, il entendit un bruit derrière lui. Il se retourna et vit une ombre qui s'avançait. L'ombre demanda :

– Est-ce vous, monsieur le chevalier de Capestang ?

– Je le calomniais ; il est seul, songea le chevalier. Oui, monsieur de Louvignac, répondit-il, c'est moi : tout à votre service.

– Bon ! fit Louvignac d'une voix qui vibra étrangement. Tenez-vous bien. Je vous charge !

Capestang vit l'éclair d'une épée. Dans la même seconde, il fut en garde, la rapière au poing, et presque en même temps, il fit un bond en arrière en poussant un sourd juron… car ce n'était plus un homme, une épée qu'il avait devant lui ! C'étaient six hommes qui surgissaient. C'étaient six épées qui flamboyaient ! C'étaient les spadassins de Concini, que Bazorges avait été chercher !… Et Capestang reconnut la voix de Rinaldo qui hurlait :

– Ah ! Capitan de malheur ! Cette fois, tu es mort !

– Pas encore ! rugit Capestang.

Et par une manœuvre qui lui était familière depuis longtemps, il saisit sa rapière par la lame et se mit à faire tourbillonner le pommeau en un moulinet vertigineux. À ce jeu, il risquait de se couper la main, mais il triplait sa force. Deux épées tintèrent, brisées comme verre ; un des hommes s'affaissa, atteint au front par la terrible masse d'acier qui tournait, enveloppait Capestang comme d'une cuirasse, des hurlements de rage éclatèrent ; coup sur coup, Rinaldo, Pontraille, Montreval se fendirent à fond, et se relevèrent en jurant comme des possédés.

– *Corpo di Cristo !* vociférait Rinaldo. Il a une cotte de maille !

– Ventre du pape ! hurla Bazorges, mon épée est cassée !

Capestang, les dents serrées, l'œil exorbité, poursuivait son moulinet furieux, il bondissait d'un bord à l'autre du pont ; il portait un coup de pommeau, puis, d'un recul, se mettait à l'abri. Mais cela ne pouvait durer longtemps. Déjà, il était atteint, à l'épaule et sentait son bras s'appesantir ; les poignards étaient sur sa poitrine ; l'un d'eux fendit son pourpoint ; il haletait ; une sueur froide lui inondait le visage ; un brouillard voilait ses yeux…

– Sus ! sus ! rugit Rinaldo. Il est à nous !

– Achève ! Achève ! vociférèrent les bravi.

Un dernier effort, un dernier bond, Capestang épuisé s'adossa à la porte de l'un des logis et, à ce moment, comme il voyait flamboyer les yeux des assassins, comme il sentait sur sa figure leur haleine brûlante, il eut ce rugissement de l'être qui se voit sauvé, ne fût-ce que pour quelques secondes ! La porte s'ouvrait ! Il la poussa d'un effort de tous ses muscles tendus, entra comme une trombe dans le logis et repoussa la porte, tandis que, au-dehors, éclataient les imprécations des six qui, unissant leurs forces, pesaient de tout leur poids pour ouvrir à leur tour.

Une voix près de Capestang, une voix étrange de calme, murmura :

– Montez jusqu'en haut par cet escalier et ouvrez la fenêtre qui donne sur le fleuve…

Sans voir celui qui parlait, sans se demander d'où venait cette voix, Capestang se retourna, vit l'escalier de bois et s'y rua au moment où la porte craquait, et où Rinaldo criait à tue-tête :

– Ouvre, Lorenzo ! Ouvre ! c'est moi ! c'est nous !

Dans le même instant, la porte s'ouvrit, la bande fit irruption.

– Ah ! *per la madonna !* dit le nain. C'est donc le diable qui est entré chez moi ! Par là, *signor* Rinaldo ! Par cet escalier ! Le drôle est monté là après m'avoir à demi assommé. Tue ! tue !

La bande enragée, sanglante, Rinaldo en tête, bondit dans l'escalier. En quelques instants Rinaldo eut atteint la chambre du haut : il aperçut la fenêtre ouverte ; il se pencha et vit une échelle de corde. Ses compagnons, fous de rage, fouillaient la maison.

– Par là ! hurla Rinaldo. Il a fui par là !

Il était brave, Rinaldo. Sans plus d'explication, il mit son poignard entre ses dents et commença à descendre… il arriva au dernier échelon qui trempait dans l'eau, regarda de tous ses yeux, et ne vit rien, écouta de toutes ses oreilles et n'entendit

que le clapotement des eaux contre les piles du pont.

– Malédiction ! gronda-t-il.

Et il remonta. À la fenêtre se pressaient quatre têtes convulsées. Les spadassins, en voyant remonter Rinaldo, comprirent que Capestang leur échappait, Louvignac voulait se jeter à l'eau pour essayer de le rejoindre ; car, dans son idée, le fugitif s'était laissé aller au fil de l'eau.

– Non ! dit Rinaldo en reprenant son sang-froid. Tu te noierais, mon pauvre Louvignac, et nous ne sommes déjà pas de trop. Maître Lorenzo, que signifie cette échelle de corde ?

– Pour certaines manipulations ésotériques, j'ai besoin d'eau vive, d'eau courante, entendez-vous ! Je vais en chercher par là. Voilà tout.

Les bandits frissonnèrent. La terreur superstitieuse, en une seconde, glaça leur fureur. Ils se sentaient mal à l'aise dans ce logis du diable. Ils se retirèrent donc en saluant avec respect le nain qui les invita vainement à vider une bouteille ou deux de vieux bourgogne. Quand ils furent partis, Lorenzo, à son tour, se pencha sur le fleuve et, après une longue inspection, murmura :

– Ah çà ! Qui ai-je sauvé ? Bon : Rinaldo me dira son nom.

Il essaya de se remettre à une opération chimique dont il s'occupait au moment où le vacarme infernal que faisaient les combattants l'avait incité à aller voir ce qui se passait. Mais une sorte d'étonnement paralysait son cerveau, d'ordinaire si actif.

– Pourquoi ai-je sauvé cet inconnu ? reprit-il tout pensif. Simple affaire de nerfs, sans doute. Il allait être égorgé. Je n'avais qu'à ouvrir la porte pour empêcher cet égorgement. J'ai ouvert sans savoir ce que je faisais. Oui, oui, ce sont les nerfs. J'ai horreur du sang, moi. Le poison, à la bonne heure ! Cela ne hurle pas, cela tue tout doucement. Cette brute de Rinaldo ne comprend que le poignard.

Il demeura longtemps silencieux. Puis, en manière de

conclusion, sans doute, il ajouta :

– Avec Giselle d'Angoulême cela fait deux que je sauve ! Oh ! Quelle fatalité s'est donc abattue sur moi… moi… moi ! le marchand de mort !

* * * *

Capestang avait facilement abordé à l'extrémité de l'île.

– Belle bête ! dit Capestang en amarrant à un madrier la petite barque qui l'avait sauvé ; mais elle ne vaut pas mon Fend-l'Air.

Parlait-il de la barque ? Nous ne l'avons jamais su, et lui-même, sans doute, ne le savait pas. Il parlait pour parler, pour donner essor à la joie puissante qu'on éprouve à se voir vivant quand on vient d'être frôlé par l'aile de la mort. Il exultait donc, et, sifflant une fanfare, il se dirigea tout naturellement vers la rue Dauphine qui s'ouvrait devant lui.

Son cœur se mit à battre lorsqu'il distingua la sombre masse de l'hôtel d'Angoulême. Il s'arrêta à l'angle de la rue, dans un renfoncement d'où il distinguait faiblement cette porte dont la fée de Meudon lui avait indiqué le secret, et, qu'une nuit, il avait ouverte, palpitant d'espérance. Où était-elle, l'espérance, maintenant ?

– Giselle ! Mirage que je n'atteindrai jamais ! Où êtes-vous, Giselle ?

Et cette pensée, tout à coup, le fit vibrer et tressaillir jusqu'au fond de l'âme, que peut-être elle était là ! Il y était pourtant revenu, dans cet hôtel ! Il y était entré. Il l'avait parcouru de fond en comble. Et il n'avait trouvé que la solitude.

Longtemps, le chevalier de Capestang demeura là, éperdu immobile et tremblant. Tout à coup, il vit distinctement la porte de l'hôtel s'ouvrir, et un homme en sortir, qui se mit à remonter la rue Dauphine.

– Oh ! songea Capestang, la tête en feu, l'esprit bouleversé, je ne me trompe pas ! Cette tournure, cette démarche… je le

reconnaîtrais au milieu d'une armée… c'est lui ! c'est bien lui !

C'était Cinq-Mars ! D'un mouvement impulsif, Capestang se mit en marche, à cinquante pas derrière le jeune marquis.

– Pardieu, gronda-t-il, puisque ce freluquet tenait tant à me tuer lorsqu'il était en nombreuse compagnie, je veux voir s'il est toujours dans les mêmes intentions maintenant qu'il est seul.

Et il pressa le pas. À l'instant où le chevalier s'apprêtait à s'élancer et à interpeller Cinq-Mars, il s'arrêta court : d'entre les palissades de la rue, trois hommes venaient de se glisser ; déjà ils entouraient Cinq-Mars, et Capestang entendit une voix rocailleuse qui ricanait :

– Votre bourse, monseigneur ! Ou à défaut de bourse, nous prenons la vie !

– Au large, truands ! cria Cinq-Mars d'une voix ferme. Ah ! à moi ! au truand ! on me…

La voix s'étouffa. Peut-être le marquis était-il bâillonné. Capestang vit le groupe informe qui s'agitait confusément. Nous avons dit qu'il s'était arrêté. Cet arrêt dura deux secondes : une pensée traversait le cerveau du chevalier… une pensée ! Puis, tout à coup, il se rua, fonça furieusement et se hurla à lui-même :

– Je ferais cela, moi ! Je laisserais tuer un homme sans bouger ! Ah ! misérable cœur ! Je te vomirais de dégoût pour avoir osé concevoir une seconde une aussi affreuse vilenie. Holà ! Holà ! Tenez bon, monsieur ! On vient ! Vous êtes sauvé !

Il ne s'était pas donné la peine de dégainer. D'un bond, il tomba à bras raccourcis sur les trois malandrins, assomma à demi d'un coup de poing le premier qui se présenta à lui, envoya rouler le deuxième jusque sur les palissades, et saisit à la gorge le troisième qui, tout pantelant, n'eut que le temps de crier : « Grâce ! »

– Va-t'en ! gronda le chevalier. Allez-vous-en, ou, par les

cornes de votre patron Satanas, je vous éventre avec vos propres poignards pour ne pas salir ma rapière !

Tout étourdis, tout saignants, ahuris d'épouvante, les trois malandrins s'enfuirent en se disant :

– C'est le diable en personne !

Déjà Capestang se penchait sur Cinq-Mars, arrachait le bâillon qui l'étouffait, et l'aidait à se relever. Cinq-Mars respira longuement. Puis d'une voix émue :

– Sans vous, monsieur, j'étais mort. Votre nom, je vous prie, que je le répète à tous ceux qui m'aiment, depuis mon père, jusqu'à ma fiancée, afin qu'ils prient pour vous tant qu'ils vivront !

Capestang tressaillit violemment. Il recula de deux pas. Et d'un accent de sombre amertume :

– Il est inutile que votre fiancée prie pour moi, monsieur de Cinq-Mars. Je ne vous dirai donc pas mon nom. Tant mieux si vous ne me reconnaissez pas. Moi, je vous jure, je n'ai pas eu besoin de votre nom pour vous reconnaître !

– Capestang ! bégaya Cinq-Mars frappé de stupeur.

– Peu importe. Adieu, monsieur. J'espère vous retrouver un jour qu vous serez en état de tenir une autre conversation que celle-ci.

– Capestang ! répéta Cinq-Mars sans entendre cette provocation, ému par l'acte de générosité de son ennemi, d'une de ces puissantes émotions qui bouleversent un cœur et déracinent ses haines.

Et, entraîné par un irrésistible mouvement, il allait courir après Capestang qui déjà se retirait, lorsque le chevalier revenant soudain sur ses pas, avec un rire étrange :

– Pardieu ! J'oubliais que je me suis chargé d'une commission. Que j'ai promis de vous chercher, de vous trouver…

– Une commission ! balbutia le jeune marquis interdit de ce rire funèbre et de cet accent furieux plus encore que des paroles. Et de quelle part ?

– De Mlle Marion Delorme !

Un frémissement de rage secoua Cinq-Mars. Il devina ou crut deviner une raillerie, une insulte dans ces mots. Il aimait Marion. Dès le premier instant où il l'avait vue, la passion était entrée en lui. Mais, dès ce premier instant aussi, il avait vu Marion éprise de Capestang et il s'était mis à le haïr. Puis était venu le fameux dîner à l'hôtellerie des *Trois Monarques,* dîner où, selon les apparences, Capestang l'avait indignement joué, puisqu'à la suite même de cette réconciliation était venue ce qu'il appelait la trahison de Marion ! Et maintenant cet homme qui était l'amant de la perfide Marion, cet homme l'insultait, l'accablait, en lui signifiant hautement que sa liaison avec Marion durait toujours.

– Monsieur, dit Cinq-Mars, en grinçant des dents, vous êtes encore sous la protection de service que vous venez de me rendre. Mais prenez garde de me pousser à bout !

– Je ne vous comprends pas, fit le chevalier. En tout cas, vos impertinences pourront peut-être me forcer à vous couper les oreilles, mais elles ne peuvent me faire oublier que j'ai donné ma parole à une femme. Que cela vous plaise ou non, vous saurez donc que j'ai, ce soir même, eu l'honneur de rencontrer Mlle Marion Delorme.

– De la rencontrer ! Vous ne la voyez donc pas tous les jours ?

Cinq-Mars était en effet sincèrement convaincu que Capestang passait son existence aux pieds de Marion, comme Hercule aux pieds d'Omphale.

– Vous me faites pitié, dit Capestang. Et vous m'exaspérez à la fin avec votre Marion. Est-ce que je la connais, moi ! Est-ce que je veux la connaître ! Mais finissons-en, monsieur. Voici en propres termes ce que j'ai accepté de vous faire savoir : elle

vous attend à l'hôtellerie des *Trois Monarques.*

– Elle m'attend ! bégaya Cinq-Mars, à qui Capestang apparut à ce moment comme l'ange dut apparaître à Jacob.

Le chevalier haussa les épaules.

– Elle vous attend parce qu'elle est menacée d'un danger dont vous seul pouvez la tirer ; voilà ce que j'ai donné ma parole de vous répéter. Adieu, monsieur.

Cinq-Mars se jeta au-devant du chevalier. Il était rayonnant. Il était ivre de passion.

– Et, menacée d'un danger, ce n'est pas à vous qu'elle s'adresse ? C'est moi qu'elle appelle ! C'est moi qu'elle attend ! Oh ! mais… ce n'était donc pas vrai ? Ce misérable Laffemas a donc menti ! Oh ! mais elle ne vous aime donc pas ! Répétez, par grâce ! Elle m'attend ! Moi seul puis la sauver !

– Eh ! monsieur, voilà une heure que je me tue à vous le dire ! Adieu !

– Chevalier, s'écria Cinq-Mars, nous ne pouvons nous quitter ainsi ! Chevalier, sachant qui j'étais, après ce que j'ai dit et fait contre vous, vous venez de me sauver la vie. Je vous le dis, moi, c'est grand, c'est généreux, c'est sublime ce que vous avez fait là ! Et, non content de me sauver la vie, vous me rendez l'espoir, sans lequel cette vie m'était à charge.

Capestang écoutait ces paroles avec une joie terrible. Chacune d'elles était une pelletée de terre comblant l'abîme qui le séparait de Giselle.

– Je vous le dis, chevalier ! continuait Cinq-Mars délirant, je vous dois donc plus que la vie. Tenez, je vous en prie… Il allait dire : « Soyons amis ! Voici ma main ! » Oui, il allait tendre sa main !

Dans cet instant, un nuage descendit sur son front assombri. L'image de Giselle se présenta à lui soudain. Et, chose étrange, Cinq-Mars qui n'aimait pas Giselle avait deviné il ne savait quoi de profond entre Giselle et Capestang. Et Cinq-Mars qui

n'aimait pas Giselle, qui venait de reconquérir Marion, Cinq-Mars comprenait qu'entre lui et le chevalier la lutte allait se porter plus terrible, sur un autre terrain ! Et son cri d'amitié éperdue lui rentra dans la gorge. Et sa main prête à se tendre retomba.

Il y eut entre les deux hommes un bref silence d'attente et d'angoisse. Et comme si chacun d'eux eût soudain compris qu'ils n'avaient plus rien à se dire, d'un même mouvement ils se découvrirent, se saluèrent et, presque ensemble, ils murmurèrent :

– Adieu !

XXVII

Marion Delorme.

C’était la plus belle chambre de l’hôtellerie des *Trois Monarques,* qui était elle-même une des plus riches et des mieux fréquentées de Paris. Il était deux heures de l’après-midi, Marion, assise devant une haute glace, arrangeait elle-même l’opulente chevelure que la prodigue nature lui avait départie. Et tandis que sa main fine s’activait, plantait ici une épingle, redressait là une coque, elle murmurait gravement :

– La beauté sans l’art n’est rien ; je suis belle, c’est vrai ; mais si j’étais laide, avec de la volonté j’arriverais à paraître belle ; sans ma volonté, ma beauté passerait inaperçue.

– De la part de M. le duc de Rohan, dit une soubrette en entrant et en déposant devant elle un magnifique collier de perles.

– Voyons, ma fille, ne me dérange pas en ce moment, dit Marion en écartant de la main le collier et en saisissant une épingle qu’elle garda un instant, réfléchissant profondément.

Soudain, elle la piqua, sourit et alors jeta les yeux sur le joyau. La soubrette avait disparu. Marion continua son travail. Lorsqu’elle crut enfin qu’il était parfait, elle se leva et, lentement, se dirigea vers l’une des deux fenêtres qui donnaient sur la rue de Tournon, presque en face de l’hôtel Concini.

– De la part de M. le comte de Montereau, dit la soubrette en rentrant.

Et elle déposa sur une table un écrin. Marion l’ouvrit : il contenait un peigne en or, surmonté d’une double rangée de

rubis qui semblaient n’être là que pour donner tout son éclat à une splendide émeraude. Marion sourit. Mais d’un accent d’indomptable décision, elle murmura :

– Je veux autre chose que des présents, moi ! Allons, messieurs, Marion, la belle Marion sera au plus offrant et dernier enchérisseur. Annette, il n’y a plus rien ?

– J’ai vu un laquais monter l’escalier, madame. Je vais voir.

– Capestang viendra-t-il ? songea Marion. Aura-t-il trouvé Cinq-Mars ?

La soubrette, qui était sortie, rentra à ce moment en disant :

– De la part de M. le duc de Richelieu.

Marion, qui, de nouveau, se dirigeait vers la fenêtre, se retourna en tressaillant et en pâlissant. Cette fois, Annette déposait sur la table une simple jardinière en osier contenant des fleurs, une douzaine de roses d’un rouge sanglant. Seulement, il y avait une goutte de rosée sur chaque fleur. Marion s’approcha, toute frémissante, et alors elle s’aperçut que les fleurs étaient artificielles et que chaque goutte de rosée était un diamant, Marion Delorme, longuement, contempla l’opulente corbeille et, répondant sans doute aux pensées qui l’agitaient elle toucha les roses rouges et les diamants et, toute pâle, murmura :

– Des larmes sur du sang !

Puis, pour la troisième fois, elle marcha vers la fenêtre fermée. Elle souleva le rideau et regarda dans la rue. Sur l’autre bord de rue, en face la fenêtre, un homme était arrêté. Les passants le considéraient avec curiosité, quelques-uns avec terreur ; des femmes qui passaient, les unes détournaient la tête, d’autres hâtaient le pas en esquissant un signe de croix. Les premiers murmuraient :

– C’est le Nubien de M. le maréchal d’Ancre.

– C’est l’âme damnée du démon, murmuraient les secondes.

Cet homme, en effet, c’était le noir que nous avons entrevu

dans le logis de la rue Casset. C'était Belphégor. Sans se soucier des regards curieux ou terrifiés, il était là, immobile, ses yeux blancs levés vers les fenêtres de l'hôtellerie. Parfois, un frisson l'agitait. Parfois un soupir gonflait sa tunique. Il était en extase. Un camion l'eût écrasé sans qu'il eût fait un pas pour se garer : il avait vu remuer le rideau ! Marion Delorme vit le Nubien. Une flamme de raillerie attendrie pétilla dans ses yeux.

– Pauvre garçon, dit-elle tout bas. Toujours à son poste, dans l'espoir qu'il verra s'agiter les rideaux de cette fenêtre. Depuis qu'il m'a vue à l'hôtel de son maître, aujourd'hui comme hier, hier comme les jours précédents, il vient, et il ne bouge plus jusqu'à ce que je lui aie fait l'aumône d'un regard… Oh ! mais je ne puis donc faire un pas sans voir se lever un amour ! Pauvre garçon ! comme il m'aime ! Les autres me donnent des perles et des diamants. Celui-ci, si je veux, s'arrachera le cœur pour me l'offrir tout pantelant dans sa main noire. Voyons, je puis bien lui donner un sourire, un rayon de bonheur !

Elle souleva complètement le rideau et elle laissa tomber sur Belphégor son regard et son sourire à la fois. Le Nubien demeura pétrifié, comme s'il eût vu le ciel s'ouvrir. Ses lèvres devinrent d'une couleur cendrée. Un frémissement de délice l'agita des pieds à la tête… L'enchanteresse vision avait disparu depuis longtemps qu'il était toujours là. Au moment où Marion Delorme laissait retomber le rideau Annette reparaissant dans la chambre, annonçait :

– M. le marquis de Cinq-Mars !…

Marion Delorme tressaillit. Une étrange pâleur s'étendit sur son visage, puis une expression de fermeté… un regard de défi fut jeté sur la corbeille de roses. Elle s'assit. Cinq-Mars entra, marcha droit à elle, s'inclina comme s'il se fût incliné devant la reine de France, et :

– Madame, dit-il d'une voix tremblante, chassé loin de vous par vos rigueurs, je m'étais juré de ne jamais vous revoir ; et je ne fusse jamais revenu si je n'avais appris cette nuit que vous êtes en péril : me voici, madame.

– Qui vous a appris que j'eusse besoin d'un dévouement aveugle demanda Marion d'une voix ferme, sans inutile coquetterie.

– M. le chevalier de Capestang, dit Cinq-Mars avec effort.

– Et vous êtes décidé…

– À vous offrir ma vie, madame.

– C'est bien ! dit Marion avec le même accent de fermeté.

Ces quelques mots s'étaient échangés avec la rapidité de cliquetis de deux épées qui se tâtent au moment d'engager la lutte. Il y eut un instant de silence. Le marquis tremblait. Marion était pensive. Peut-être sondait-elle sa destinée. Sans doute, elle eut cette hésitation suprême qu'eut César avant de franchir le Rubicon. Elle reprit tout à coup :

– Marquis, faites bien attention à ce que je vous demande : m'aimez-vous ?

Cinq-Mars eut un regard étonné. Puis il ramena ce regard sur les présents étalés sur la table, et répondit amèrement :

– Je ne suis pas le seul à vous aimer, madame. Ce peigne, ce magnifique joyau…

– Annette ! interrompit Marion avec une sorte de violence. *(La soubrette parut.)* Est-ce que le laquais de M. de Montereau est toujours là ? *(La soubrette fit signe que oui.)* Il attend ma réponse, n'est-ce pas ? La voici ! *(Elle ferma l'écrin et le tendit à Annette.)* Faites dire à M. le comte de Montereau que Marion Delorme se coiffe sans peigne. Allez, ma fille… *(La soubrette sortit.)* Maintenant, monsieur le marquis, voulez-vous me répondre ? M'aimez-vous ?

– Madame, dit Cinq-Mars, vous savez bien que je vous adore, que mon cœur…

– Des banalités, interrompit encore Marion. Je vois ce qui vous offusque. Annette ! Le laquais de M. de Rohan est là, n'est-ce pas ? Il attend ma réponse ? La voici. *(Elle remit à la soubrette le collier de perles d'une valeur de vingt mille livres au moins.)*

Faites dire à M. le duc de Rohan qu'un collier ressemble trop à une chaîne, et que Marion Delorme ne veut point porter de chaîne. *(Puis la soubrette étant sortie :)* Marquis, je vous jure que ma question est sérieuse. M'aimez-vous ? Prenez garde ! De votre réponse dépendra la réponse que je dois faire au dernier des trois laquais que vous avez vu dans mon antichambre.

– Qui a envoyé cette corbeille de fleurs ? demanda Cinq-Mars hors de lui, incapable de se contenir.

– M. l'évêque de Luçon, dit froidement Marion. Vous voyez que je réponds, moi !

– Richelieu ! gronda sourdement Cinq-Mars. Marion sourit :

– Oui, dit-elle, Richelieu ! Richelieu à qui vous-même avez consenti à me présenter.

– Oui, cruelle Marion, éclata Cinq-Mars. Je sais que vous faites un jeu de ce triste cœur qui ne bat que pour vous. Vous me demandez si je vous aime. À mon tour, je vous demande : quel est ce danger dont seul je puis vous tirer ? Dites-le-moi, Marion ! Et vous verrez alors si je vous aime.

Marion Delorme baissa la tête. Une sourde émotion soulevait son sein. Peut-être luttait-elle contre une dernière hésitation.

– Ce danger, le voici, dit-elle enfin. Il ne me menace pas seule. Il est également suspendu sur la tête de celui que j'aimerai. Mais d'abord, écoutez marquis. Vous me ferez l'honneur, j'espère, de ne voir en moi ni une sotte, ni une prude. Je suis venue à Paris pour briller, triompher, régner de par le droit de ma beauté comme Anne l'Autrichienne règne en France de par droit de naissance. J'estime à cent mille livres par an l'existence que je veux mener – pour commencer. Ces cent mille livres, me les assurez-vous ?

– J'ai trois cent mille livres de rente, dit Cinq-Mars. J'en aurai le double à la mort de mon père. Voulez-vous que je vous souscrive les cent mille livres annuelles dont vous avez besoin ? ajouta-t-il en toute sincérité. (Et cent mille livres, c'était alors la grosse somme.)

Marion le foudroya d'un regard. Mais elle ne voulut pas faire dévier cet entretien qui par certains côtés touchait à l'infamie, et par d'autres au tragique.

– Votre parole me suffit, dit-elle froidement. Je ne compte pas, bien entendu, qu'il me faut maison montée, chevaux, carrosses, laquais, et que je prétends recevoir dans mes salons ce que Paris compte de grands seigneurs et de grands artistes. Je veux voir Paris à mes pieds.

– Je mettrai Paris à vos pieds, dit Cinq-Mars avec exaltation. J'y mettrais le royaume, si je pouvais !

– Bien, dit Marion avec le geste d'une impératrice recevant l'hommage d'un ambassadeur. Maintenant, je vais vous répéter ma question : m'aimez vous ? Car tout ce que vous venez de dire prouve seulement que vous me désirez. Il y a dix grands seigneurs dans Paris qui m'eussent fait les mêmes réponses. Mais je ne vois que vous et le chevalier de Capestang (*le marquis frissonna de rage) à* qui je puisse vraiment poser cette question terrible qui luit en ce moment dans ma vie comme luit la hache du bourreau sur la tête d'un condamné. J'écarte Capestang ; il est pauvre, et moi je ne veux pas être pauvre. Je hais l'argent, marquis. Mais puisque tout monde se monnaye, et que je veux vivre dans l'opulence qui me convient je suis forcée d'écarter de moi quiconque est sans argent. Reste donc vous. Et avant que vous ne me répondiez, connaissez le danger. Il y a dans Paris un homme qui est une force, une puissance et qui, demain, étonnera le monde. J'ai pensé d'abord à m'attacher à cet homme. Mais il me fait peur. Et je sens que la peur qu'il m'inspire va devenir de la haine. Cet homme, marquis, m'a fait offrir deux cent mille livres annuelles ; il m'a un jour parlé lui-même ; il m'a montré ce que vous regrettiez tout à l'heure de ne pouvoir m'offrir : un royaume à mes pieds ! J'ai refusé, ou du moins, j'ai éludé ma réponse. Alors cet homme s'est penché sur moi. Et voici ce qu'il m'a dit : « Que tu ne m'aimes pas, soit ! Mais tu n'aimeras personne. Dès cet instant, je te surveille. Malheur à toi, si tu aimes, toi qui ne veux pas m'aimer ! Pour toi, la Bastille, c'est-à-dire la tombe des morts, car tu y mourras

heure par heure, je t'y verserai la mort goutte à goutte. Pour toi, donc, la tombe où tu entreras vivante ; et pour celui que tu aimeras, le gibet ou la hache ! »

Marion Delorme se leva. Elle était pâle, mais ferme. Cinq-Mars frissonnait de tout son corps. Une sorte de vertige s'emparait de lui. Ses yeux perdus au loin vers les horizons mystérieux de l'avenir entrevoyaient peut-être l'échafaud. Et Marion, avec une gravité terrible, à ce moment, se penchait sur lui, et répétait :

– Maintenant… oh ! maintenant, vous pouvez répondre à ma question ! Car vous savez, je vois dans vos yeux que vous savez que l'archange prêt à étendre sur notre amour ses ailes funèbres, s'appelle Richelieu, évêque de Luçon !

– Voici ma réponse ! dit Cinq-Mars en se levant à son tour.

Il alla à la porte qu'il ouvrit, il fit signe à un homme qui était là dans l'antichambre. C'était un laquais vêtu de noir, sans livrée qu'on pût reconnaître. Il lui fit signe d'approcher. Le laquais vint à l'ordre. Cinq-Mars saisit sur la table la corbeille de fleurs rouges diamantées de rosée.

– Tu es à M. de Luçon ? demanda-t-il d'une voix brève, rauque, menaçante.

– Oui, monsieur, dit froidement le valet.

Marion, les yeux fixés sur le marquis, palpitait. Cinq-Mars plaça la corbeille de fleurs dans les bras du laquais et à son tour ayant fixé son regard sur Marion, il prononça :

– Va dire à M. de Richelieu que moi, Henri de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, je le défie de mettre à exécution la menace qu'il a faite contre moi et ma maîtresse, Mlle Marion Delorme ici présente. Et afin qu'il n'en ignore, de mon autorité privée, comme tu peux voir, je lui renvoie le présent qu'il a osé faire parvenir ici.

– Du sang et des larmes ! répéta en elle-même Marion qui fut secouée d'un long frisson.

Cinq-Mars revint à Marion, après avoir fermé la porte. Il s'agenouilla et dit :

– Est-ce ainsi que tu veux être aimée ?

Marion le releva, l'enlaça de ses deux bras, ferma les yeux, colla sa bouche à ses lèvres, et répondit :

– Je t'aime et suis à toi.

Et comme Cinq-Mars enivré, chancelant, éperdu de passion, sentait son cœur grelotter et tout son être se fondre sous l'ardente douceur de cette caresse voluptueuse, brusquement, par une de ces sautes d'âme aussi inexplicables que les sautes des vents d'ouragan, Cinq-Mars se mit à songer à Giselle ! Nettement, l'image de Giselle s'évoqua en lui ! Et alors une angoisse de terreur l'étreignit à la gorge. Car Giselle, c'était la fiancée à qui il était lié par un solennel et dramatique serment. Car Giselle, c'était la fille du duc d'Angoulême à qui il était à jamais rivé par les chaînes d'une complicité au bout de laquelle se dressait l'échafaud ! Giselle ou Marion ! il fallait choisir ! choisir tout de suite ! Car ce jour même dans une heure, à ce moment même, Cinq-Mars était attendu rue des Barrés pour signer son mariage !

XXVII

Richelieu.

L'hôtel de Richelieu était situé à cent pas de cette maison qui faisait l'encoignure de la rue Dauphine et d'où Cogolin avait vu sortir Laffemas.

Or, ce matin-là, Mgr de Luçon, ayant expédié sa messe, passa dans sa chambre, où son valet lui retira ses ornements pour le vêtir d'un habit de cavalier : on était encore si près des guerres religieuses où les cardinaux poussaient plus de charges à la tête de leurs reîtres qu'ils ne donnaient de bénédictions, que nul, alors, ne s'étonnait de voir un prince de l'Église la salade en tête et l'estramaçon au poing, encore moins de l'admirer en habit de courtisan, l'épée au côté.

– Mon secrétaire ! fit alors l'évêque d'un ton bref.

Le valet de chambre s'éclipsa, pareil à une ombre effarée ; un instant plus tard, Laffemas entra, pareil à une autre ombre, mais plus glissante, plus rampante.

– J'écoute ! dit Richelieu.

À voix basse, Laffemas commença son rapport, que l'évêque écouta sans qu'un pli de son visage indiquât qu'il s'intéressait à ce qu'on lui racontait. Seul, le regard parfois jetait une flamme brûlante qui, tout aussitôt, s'éteignait.

Disons seulement que, dans ce rapport, il était question de

quatre points stratégiques : la maison du coin de la rue Dauphine, l'hôtel d'Angoulême, la maison de la rue des Barrés, le tripot de la rue des Ursins, et de quatre personnages : le duc d'Angoulême, Giselle, le chevalier de Capestang, Marion Delorme.

Lorsque Laffemas eut fini de parler, l'évêque demeura silencieux, immobile, l'œil ardent, le sourcil froncé. Dans son costume grenat à bouffettes cramoisies, en cette attitude de rêverie perverse, avec des pointes de moustache retroussées et sa royale noire, dans la pénombre de cette chambre, il était tel que Méphisto dut apparaître à Faust.

– Je me résume, monseigneur. Primo, affaires d'État ! il y aura réunion à l'hôtel d'Angoulême. Dans un dîner où se sont réunis les amis de M. le prince de Condé, on a crié : « Barre à bas{6} ! » Ce qui prouve que M. le prince, tout en poussant Angoulême, travaille pour lui-même. Dans le même ordre d'idées : Mme la maréchale d'Ancre a paru se rallier secrètement aux prétentions de M. d'Angoulême. Le maréchal d'Ancre est épris de la fille du duc et la fait chercher. Secundo, affaires personnelles : j'ai suivi Mlle Delorme. Elle a des rendez-vous avec le chevalier de Capestang dans un tripot de la rue des Ursins. En ce qui concerne Capestang, il faut rapprocher de la passion qu'éprouve Concini pour Giselle la conversation que j'ai surprise à l'hôtel d'Angoulême entre le duc et sa fille, conversation qui prouve que cette noble demoiselle éprouve pour le sire de Capestang des sentiments que condamne son père. Quant au jeune Cinq-Mars, il paraît avoir renoncé à tout espoir sur Mlle Delorme. Enfin, la fille de M. d'Angoulême habite rue des Barrés. C'est tout.

Alors Richelieu tressaillit. Il se rapprocha de l'espion, lui mit sa main sur l'épaule, et le récompensa :

– C'est bien, mon cher monsieur de Laffemas. Vous ferez un prévôt de police génial.

Laffemas se redressa sur ses ergots, et chercha à grandir sa petite taille comme pour se mettre à hauteur du terrible poste

qu'on lui promettait. Sa figure s'enfiella d'orgueil.

– C'est bien, reprit l'évêque. Vous viendrez au rapport demain matin. Vous trouverez sur la cheminée de mon cabinet du rez-de-chaussée un petit sac contenant cent pistoles et une corbeille de fleurs. Le sac est pour vous. Quant à la corbeille, faites-la porter par un de mes laquais à l'hôtellerie des *Trois Monarques.* Vous me direz ce soir la réponse qui aura été faite. Allez.

Laffemas disparut. Richelieu sortit à son tour de ce pas à la fois orgueilleux et félin qui lui était particulier. Dans la cour de l'hôtel, il monta à cheval et, suivi d'un laquais, se dirigea vers la rue de Tournon. Il arriva à l'hôtel Concini. Richelieu fut immédiatement reçu par Concini qui commençait à redouter ce prêtre pâle et sournois, ainsi qu'il appelait l'évêque de Luçon. L'attaque de l'évêque fut foudroyante.

– Monsieur le maréchal, dit-il, en s'asseyant dans le fauteuil que lui désignait Concini, avant d'en parler officiellement au sein du conseil, j'ai tenu à vous entretenir en particulier de la conspiration du bâtard de Charles IX et des mesures d'État qu'elle doit entraîner.

Concini tressaillit. De cette conspiration, jusqu'alors, on avait bien parlé à mots couverts ; tout le monde y pensait bien, depuis le roi jusqu'à Luynes ; mais on évitait de l'envisager, ou du moins on feignait de n'y attacher aucune sérieuse importance. Concini reçut donc comme un coup de masse à la tête la brutale et violente ouverture de l'évêque. Mais il demeura souriant.

– Siffle, vipère ! songea-t-il. Monsieur l'évêque, dit-il tout haut, votre démarche m'est une nouvelle et précieuse preuve de l'amitié que vous voulez bien me témoigner. Cette conspiration, hé, *Cristo santo,* je n'en mange plus, je n'en dors plus…

– En effet, dit Richelieu, en dardant sur le maréchal son regard d'une funeste clarté, vous voici tout maigri, tout pâle. Si je ne savais que le souci des affaires publiques vous ronge… et ce doit être un rude souci !… eh bien, je dirais que vous

subissez en ce moment une crise de maladie : une maladie du cœur, par exemple.

De pâle qu'il était, Concini devint livide.

– Le cœur est solide, gronda-t-il. Ne vous inquiétez pas. Quant au duc d'Angoulême…

Concini s'arrêta. Il haletait. Sa pensée, brusquement, à l'appel de ce nom, se reportait sur Giselle. La douleur qui se déchaînait en lui le faisait trembler. Son front se mouilla de sueur. Un soupir souleva sa poitrine.

– Morte ! Morte ! râla-t-il. Que m'importe le reste !

– Décidément, dit Richelieu, il faut que vous preniez garde à votre cœur. Avez-vous consulté Hérouard ?

– Laissons cela, fit brusquement Concini, en se domptant. Quant à la conspiration, c'est un jeu d'enfant, monsieur l'évêque, si nous pouvons mettre la main sur le duc. Mais toute la question est là, et, comme je vous le disais, j'en perds l'appétit et le sommeil. Auriez-vous un bon conseil à me donner ? Ah ! que je vous en serais reconnaissant !

– J'ai mieux à vous offrir que des conseils, dit Richelieu d'une voix qui caressait, mais sous cette caresse on devinait la menace, comme les griffes sous la patte veloutée du tigre.

– Voyons ! dit Concini en se renversant sur le dossier de son fauteuil.

– D'abord, monsieur le maréchal, laissez-moi vous dire qu'il faut agir vite. Sinon, des envieux comme ce Luynes, des langues intempérantes comme cet Ornano pourraient dire que, secrètement, nous poussons le conspirateur, et alors c'est tout simplement notre tête que nous risquerions.

– Il sait ! rugit Concini en lui-même. Il sait que Léonora a parlé au duc ! Je suis perdu !

Concini jeta autour de lui des yeux hagards. Richelieu, d'un geste rapide, s'assura qu'il avait bien sa bonne cotte de mailles sur la poitrine et son bon poignard à la ceinture. Malgré cotte et

lame, si Rinaldo était entré à ce moment, l'évêque était un homme mort.

– Folie ! Chimère ! balbutia Concini. Quel intérêt aurais-je… moi… moi qui dois tout au roi… et à la reine… Il éclata de rire, nerveusement.

– Je n'ai pas dit « vous », reprit Richelieu, paisible comme un juge terrible comme le bourreau. J'ai dit « nous ». Et, tenez, je dirai même « moi ». Supposons, par exemple, que par fatalité je sois tombé amoureux de la fille de l'homme qu'il faut que j'arrête, qu'il faut que je livre à la hache ou à la corde… mais je dis amoureux fou, vous comprenez, amoureux à en perdre la raison, à en risquer la disgrâce de la puissance souveraine qui de rien que j'étais, a fait de moi le personnage le plus redoutable du royaume… après vous toutefois ! Oui, supposons cela maréchal. Et supposons qu'on le sache ! Ne comprenez-vous pas, dès lors, que je pourrais être accusé de favoriser les desseins du conspirateur ? Ne comprenez-vous pas que, dès lors, c'est moi que le roi devra faire arrêter ?

Concini se sentait mourir. La tête lui tournait. Un flot de sang empourprait son front et mettait des fibrilles rouges à ses yeux. D'un effort furieux, il réagit. Brusquement, il se redressa.

– Ah ! prêtre maudit ! hurla-t-il dans sa pensée, tandis que, par prodige, ses lèvres souriaient, tu tiens ma fortune et ma vie dans ta main Eh bien ! meurs donc !

Il allait dégainer son poignard. Il allait se ruer sur l'évêque. À ce moment, celui-ci, un peu pâle, mais toujours paisible, lui dit :

– Sans compter qu'on chercherait à m'assassiner. Heureusement, je porte une cotte de mailles qui eût défié jusqu'au couteau de Jacques Clément et de Ravaillac, jusqu'au poignard de votre compatriote Castruccio. Je les fais venir de Tolède. Et vous, monsieur le maréchal ?

Concini souffla comme le taureau qu'on vient de banderiller. Puis, dompté, se domptant lui-même, il reprit sa place en

disant :

– *Per la santissima Trinita,* mon cher monsieur de Luçon, tout ce que vous me dites là, je me tue à me le dire. Et c'est pourquoi, bien que je n'aie pas à me reprocher les pensées ou l'amour que vous supposiez… pour vous, pas pour moi… eh bien, j'ai résolu de faire arrêter Angoulême. Mais comment ? Tout est là, sang du Christ !

Et Concini grinça des dents.

– Je puis bien le faire arrêter, puisqu'elle est morte ! sanglota-t-il en lui.

– Maréchal, dit Richelieu, je vous apporte, vous disais-je mieux que des conseils dont vous n'avez que faire. Je vous apporte des renseignements exacts, précis. Vous connaissez le vieil hôtel d'Angoulême. Je sais que le duc y sera cette nuit. Je précise. Il arrivera à dix heures du soir et entrera par la petite porte qui se trouve sur les quais.

– Il est donc à Paris ? fit Concini avec un admirable étonnement.

– Il y est. Je dis donc que, cette nuit, entre dix et onze heures, il suffira de cerner l'hôtel d'Angoulême et de le fouiller.

– Ah ! monsieur l'évêque, vous me rendez la vie, c'est-à-dire le sommeil et l'appétit. Un tel service ne saurait demeurer sans récompense. Parlez, que désirez-vous ?

Richelieu réfléchit une minute pour la forme, puis répondit :

– La jeune reine Anne d'Autriche n'a pas encore d'aumônier…

– Bien, monsieur. Demain, je fais signer votre nomination : vous êtes aumônier de la reine ! Ramasse ! continua Concini en lui-même. Ramasse les bribes de mon opulence et de ma puissance. Ramasse, prêtre orgueilleux, prêtre mendiant, jusqu'à ce que tu ramasses au détour de quelque ruelle un bon coup de pistolet dont ta cotte ne te sauvera pas, toute de Tolède qu'elle soit !

Richelieu avait tressailli de joie. Ce poste d'aumônier de la reine qu'il venait d'obtenir par ruse et menace, il le convoitait ardemment : c'était son entrée dans le ménage royal ! Il chercha comment il pourrait remercier Concini et lui faire oublier qu'il venait de le conduire jusqu'au bord des abîmes de l'épouvante. Et il trouva !

– Maréchal, dit-il, mes renseignements ne s'arrêtent pas là.

– Quel nouveau coup va-t-il me porter ? songea Concini qui, les dents serrées, le visage convulsé, se demandait s'il ne ferait pas mieux d'étrangler de suite ce terrible jouteur.

– Monsieur le maréchal, après avoir arrêté le père, il serait peut-être bon… non pas d'arrêter, mais de faire disparaître la fille… elle est l'âme de la conspiration.

Concini leva la tête vers Richelieu. Il souffrait atrocement. Ce prêtre lui parlait depuis une heure de Giselle comme si elle eût été vivante. Et elle était morte ! Morte assassinée par Marie de Médicis ! Jetée à Seine ! Noyée par les bravi de la reine mère !

– Que dites-vous là, monsieur l'évêque ? fit-il d'une voix morne. Celle dont vous parlez n'est plus.

– Vous vous trompez, maréchal, dit Richelieu, convaincu que Concini tentait une feinte. Celle dont je parle, c'est-à-dire Giselle d'Angoulême, est si bien vivante qu'elle a été vue hier et les jours précédents.

Concini se leva. Il chancelait. Il marcha à l'évêque, saisit ses mains qu'il étreignit convulsivement, et bégaya :

– Répétez ! oh ! Richelieu ! si un cœur d'homme bat sous votre cotte de mailles, répétez, par pitié !

– Je dis, reprit l'évêque étonné cette fois, j'affirme que Giselle d'Angoulême est vivante, que vous la trouverez quand vous voudrez, rue des Barrés, dans la maison de Marie Touchet, et qu'il est nécessaire qu'elle disparaisse. Pas d'arrestation, maréchal, cela ferait du scandale : une simple séquestration

secrète… oh ! mais vous vous affaiblissez, je crois ? Maréchal !

Richelieu chercha des yeux une sonnette, un signal d'appel quelconque : Concini, foudroyé, venait de tomber à la renverse dans son fauteuil, en jetant un cri qui ressemblait à un gémissement lugubre et qui était la clameur d'une joie surhumaine. *À* ce moment, une tenture se souleva. Léonora Galigaï entra. Sans dire un mot, elle fit respirer à son mari un flacon qui contenait un puissant révulsif. Concini ouvrit les yeux et vit Léonora. Du premier coup d'œil, il comprit qu'elle avait tout entendu !

– Tu étais là ? fit-il dans un souffle d'épouvante.

– Oui, répondit-elle avec un accent glacial, mortel, formidable.

Il n'y avait de vivant dans son visage de cire que ses magnifiques yeux noirs, où Concini, comme à livre ouvert, lisait la condamnation de Giselle. Elle jeta sur Concini un regard où rayonnait son amour, où flamboyait sa volonté sauvage.

– Laisse-moi faire, murmura-t-elle. Ne t'inquiète de rien. Aie confiance en Léonora. Tu sais de quels sacrifices son amour est capable ! Occupe-toi du père, pour ce soir. Moi, je m'occupe de la fille. Sur Dieu, sur ce cœur qui brûle pour toi, Concino, je jure de respecter la vie de cette fille. Quand je l'aurai amenée ici, dans cet hôtel, nous discuterons ensemble sur son sort. Va, mon Concino. Va reposer ta pauvre tête brûlante. Tu as failli mourir de joie et moi de douleur.

Elle était sublime.

– Monsieur de Luçon, dit-elle en se tournant vers l'évêque, je ne crois pas me tromper en affirmant que vous n'en aviez pas fini et que vous aviez encore un ou plusieurs renseignements à *nous* donner. Vous voyez que M. le maréchal est souffrant. Voulez-vous condescendre jusqu'à vouloir bien me suivre dans mon oratoire ?

Concini ne fit pas un geste pour s'opposer à cet arrangement. Il vivait une de ces minutes où tout disparaît, calculs, ambition,

force morale, où la passion s'installe en souveraine sur un cerveau d'homme et défend à tout autre sentiment d'y entrer. Quelques instants plus tard, Richelieu se trouvait dans l'oratoire de Léonora, luxueuse salle meublée avec élégance et richesse.

– Qu'aviez-vous encore à dire, à monsieur le maréchal ? demanda-t-elle, autoritaire et prestigieuse, comme elle l'était avec tous ceux qui l'approchaient.

Le front de Richelieu s'assombrit. À son tour, il frissonna, non d'amour, mais de haine. Il comprit que tout ce qu'il avait dit dans le cabinet de Concini n'était que pour amener ce qu'il allait dire. Sa voix se fit âpre et sifflante :

– Madame, vous êtes un grand politique, et vous comprendrez que souvent le destin d'un État dépend d'un être infime, que souvent la carrière d'illustres personnages est arrêtée, brisée par un de ces hommes trop bas placés pour attirer l'attention.

Léonora tressaillit. Un flot de haine souleva son sein. Car, de ces êtres infimes, elle en connaissait un ! De ces hommes placés si bas, il y en avait un qui avait sinon brisé, du moins arrêté par deux fois sa carrière !

– Capestang ! grinça-t-elle au fond de sa pensée. Oh ! si mon pressentiment pouvait ne pas me tromper ! Oh ! si ce prêtre allait me livrer l'infernal Capestang ? Je lui pardonnerais de ressusciter Giselle !

Richelieu étudiait Léonora de son regard étrangement clair. À ce moment, les yeux brûlants de Léonora se posèrent sur lui. Et il comprit que leurs pensées étaient à l'unisson.

– Madame, dit Richelieu, l'arrestation d'Angoulême sera une faute ; la disparition de Giselle sera un crime ; toutes nos tentatives pour… sauver l'État avorteront misérablement, si celui dont je vous parle n'est pas réduit à l'impuissance. Ce n'est pourtant ni un prince comme Condé, ni un duc comme Guise, ni un favori comme Luynes. Mais c'est un esprit fulgurant. C'est un cœur indomptable. C'est une lame d'épée vivante. Il

s'appelle le chevalier de Capestang…

– Capestang ! gronda Léonora. Vous le connaissez donc ! Vous le haïssez donc, vous aussi !

– Oui, je le hais !

Ce furent deux explosions d'âmes bourrées de haine jusqu'à la gueule. Dans cette seconde, ces deux profonds simulateurs dédaignèrent de dissimuler. Ils s'apparurent l'un à l'autre ce qu'ils étaient : deux fauves rués sur le monde, poussés par les mêmes appétits, doués de la même volonté violente. Tout était dit entre eux ! Une minute, ils demeurèrent l'un en face de l'autre, flamboyants, se faisant peur, peut-être, ou peut-être s'admirant.

– Marion est à moi ! songea Richelieu qui, reprenant presque aussitôt son sang-froid, ajouta : Je le hais, madame, parce que ce misérable cadet peut déranger de grands desseins ; il ne m'a fait aucun mal, à moi, mais il en peut faire à l'État par son esprit d'audace et d'intrigue, et surtout par l'influence qu'il peut exercer sur Giselle d'Angoulême.

– Sur Giselle ! murmura Léonora frémissante de ce qu'elle entrevoyait. Quelle influence ?

– Elle l'aime !

– Êtes-vous sûr de cela ? frissonna-t-elle.

– Elle l'aime ! Et il l'aime, ou du moins, il feint de l'aimer, car je crois savoir qu'en réalité le cœur et l'esprit de cet aventurier sont pris ailleurs *(Richelieu eut un soupir de rage.)* Mais vous comprenez quelle proie peut être une Giselle d'Angoulême pour cet affamé venu à Paris pour y chercher fortune. Quant à elle, sa passion est profonde et sincère. Une conversation a été surprise une nuit à l'hôtel d'Angoulême : elle y avouait, elle y proclamait son amour à son père.

– Oh ! murmurait Léonora, je commence à voir clair ! Ce prêtre se trompe : Capestang aime Giselle ! C'est pour elle, c'est pour la conquérir qu'il accomplit des prodiges ! Ils s'aiment !

ajouta-t-elle avec une joie effroyable. Je tiens ma vengeance !

– Il s'agit donc, reprit l'évêque, d'abattre tout d'abord cet obstacle. Madame, il faut supprimer Capestang !

– Je crois que vous avez raison, dit froidement Léonora. Je ferai chercher cet homme, et quand il sera trouvé…

– Il est trouvé, interrompit Richelieu. Dans une pauvre auberge de la rue de Vaugirard, à l'enseigne du *Grand Henri,* on le prendra quand vous voudrez.

Richelieu s'inclinait. Quand il se redressa et que ses yeux se portèrent sur Léonora, il la vit si terrible que, de nouveau, il s'inclina très bas pour cacher sa propre joie.

– Capestang est un homme mort ! Marion est à moi ! Madame, reprit-il à haute voix, j'ose espérer que les avis du pauvre évêque que je suis à l'illustre homme d'État qu'est M. le maréchal d'Ancre seront accueillis en bonne part.

Léonora saisit la main de l'évêque, et, tout bas, d'une voix où grondait sa joie furieuse :

– Richelieu, dit-elle, Concino vous a promis pour demain le titre d'aumônier de la reine. Je cherche depuis un instant ce que je pourrais vous promettre, moi ! Et voici ce que je trouve : Richelieu, avant la fin de l'année, vous serez cardinal !

L'évêque pâlit. Il se courba sur la main de Léonora Galigaï, et d'un baiser éperdu, scella le pacte d'alliance, pacte d'ambition, pacte de crime !

XXIX

Le corbeau et le renard.

Ce même jour, vers quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire à peu près vers le moment où, après cette scène dramatique au cours de laquelle il s'était engagé à Marion Delorme, et avait déclaré la guerre à Richelieu, le marquis de Cinq-Mars quittait l'hôtellerie des *Trois Monarques*. Vers ce moment, le chevalier de Capestang sortait, de son côté, de l'auberge du *Grand Henri*. Il marchait d'un pas impétueux, bousculant force passants, répondant d'un juron furieux aux réclamations, mâchonnant des imprécations et tourmentant la poignée de sa rapière. Il était fort pâle, en dépit du mouvement qu'il se donnait. Malgré la promesse qu'il avait faite à Marion Delorme dans la nuit, ce n'était pas aux *Trois Monarques* qu'il se rendait ainsi furieux, ou désespéré.

La veille au soir, Cogolin, ayant remis à son maître sa dernière pistole en lui conseillant d'aller la jouer au tripot de la rue des Ursins, Cogolin demeuré seul et persuadé que le chevalier ne rentrerait pas de la nuit, Cogolin convaincu que toute nouvelle tentative sur maître Lureau échouerait fatalement, Cogolin qui avait faim et qui, par le plus logique des raisonnements, prétendait que puisqu'il avait faim et soif, il devait manger et boire, sortit sans bruit de l'auberge et, une fois sur la route, mouilla son index en le passant sur sa langue, puis ce doigt, il l'éleva en l'air ; ayant ainsi reconnu d'où venait le vent, Cogolin, qui n'avait aucune raison de se diriger à l'est plutôt qu'à l'ouest, au midi plutôt qu'au septentrion, ouvrit ses longues jambes et, tel un héron en quête, se porta du côté que lui indiquait le vent.

Cogolin enfila donc les rues à mesure qu'elles se présentèrent, passa la Seine, alla, revint, tourna à droite, tourna à gauche, et cependant, les narines ouvertes à toutes les émanations, l'œil braqué sur toutes les rôtisseries, il faisait le guet. Neuf heures sonnèrent : les cabarets et tavernes se fermèrent ; il faisait noir ; il faisait faim ; il faisait soif. Cogolin mortifié et sérieusement fâché, commençait à maugréer, lorsque dans le rayon de lumière que projetait une boutique, il vit passer une silhouette majestueuse qui le fit tressaillir.

Cogolin était doué d'une dose extraordinaire de cette mémoire spéciale qu'on appelle la reconnaissance de l'estomac.

– Voilà, dit-il en tressaillant, une paire d'épaules avec lesquelles il me semble que je me suis déjà trouvé à table ; une attitude olympienne que j'ai admirée parmi des ragoûts, des rôtis et des fonds de bouteilles dont le souvenir me fait pleurer de tendresse. Où était-ce ? Corbacque ! – comme le chevalier m'a défendu de jurer ! Mais il n'est pas là – Corbacque, donc, j'y suis ! C'était aux *Trois Monarques,* le jour où M. de Capestang dîna avec M. de Cinq-Mars. Les maîtres fraternisant, les laquais fraternisèrent. Holà, mon cher monsieur… comment donc, déjà ? monsieur Lampion, monsieur Falot… j'y suis : monsieur Lanterne !

L'homme interpellé, qui n'était autre en effet que le laquais du marquis de Cinq-Mars, se retourna d'un certain air de majesté naturelle et montra un visage rubicond, fleuri et vermeil, une vraie face de laquais de maison où l'on fait ses quatre repas par jour sans compter les suppléments, Cogolin courba sa maigre échine, et, lui tint à peu près ce langage :

– Eh bonjour, monsieur de Lanterne. Toujours même santé florissante ! Toujours même air seigneurial ! Ah ! cher monsieur de Lanterne, vous êtes sûrement le prince des laquais…

– Qui êtes-vous donc, monsieur, et comment se fait-il que vous me connaissiez ? demanda Lanterne avec une visible bienveillance.

– Je le tiens ! se dit Cogolin. Eh quoi, serait-il possible que

vous ne reconnaissiez pas votre hôte à qui vous fîtes manger de si bonnes choses provenant des fonds de plats de nos maîtres ? Ah ! monsieur de Lanterne, quant à moi, je ne vous ai point oublié et saurait-on d'ailleurs oublier un homme qui connaît les façons du grand monde et exerce l'hospitalité en vrai seigneur ?

– Monsieur Cogolin, je crois ? fit Lanterne avec cette condescendance qui ne va pas sans une pointe de dédain.

– Lui-même, cher monsieur de Lanterne, lui-même, et fier, je l'avoue, d'être reconnu d'un homme tel que vous.

– Mais, fit le laquais de Cinq-Mars d'un ton d'étonnement et de modestie, pourquoi donc m'appelez-vous *de* Lanterne ?

– Eh quoi ! Me serais-je trompé ? Ne serait-ce point là votre nom ? Lanterne avala sa salive avec effort, et dit :

– Je m'appelle seulement Lanterne…

– Seulement ! s'écria Cogolin avec l'accent de stupéfaction d'un homme qui eût appris que le roi ne s'appelait pas Bourbon. Ma foi, pas plus tard que ce matin, je disais à mon maître : « Il faut que M. le marquis de Cinq-Mars soit de bien haute noblesse, puisque ses laquais eux-mêmes sont titrés ! » Pardonnez-moi, mon cher monsieur, c'est votre air qui m'aura trompé !

– Vous ne m'avez pas offensé, dit simplement Lanterne. Mais laissons cela. J'allais justement souper, monsieur Cogolin. Et puisque vous avez gardé un si bon souvenir de notre première rencontre à l'office des *Trois Monarques,* faites-moi l'amitié de me tenir compagnie à table ce soir encore.

– Je le savais bien ! s'écria Cogolin.

– Plaît-il ? fit Lanterne.

– Rien. C'est un cri du cœur. De temps à autre, il faut que mon cœur crie quelque chose. Je sors de table, mon cher de Lanterne. Mais, pour le plaisir et l'honneur d'être votre commensal, ma foi, je souperai deux fois de suite.

– Moi, dit Lanterne, un soir, j'ai soupé trois fois. Je vous

raconterai cela à table, car j'aime les récits de beaux faits d'armes.

– Peste ! Vous m'en faites venir l'eau à la bouche. Mais, sans indiscrétion, où souperons-nous s'il vous plaît ? Est-ce à l'office de M. de Cinq-Mars ?

– Non, dit Lanterne, qui, depuis quelques instants, s'était remis en route. Ce soir, je suis en mission, et c'est même pour cela que je soupe si tard, ce qui est tout à fait contre mes habitudes. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'aime la régularité des repas.

– Et moi, donc ! Je l'adore, la régularité. Mais la coquine ne peut me sentir. Ce sera donc en quelque taverne que nous souperons ? ajouta Cogolin, déjà inquiet. Mais tous les bouchons sont fermés.

– Oui, dit Lanterne, mais la rôtisserie où nous allons s'ouvrira pour moi. Monsieur Cogolin, nous souperons à la *Sarcelle d'Or,* dans la rue des Barrés.

Cogolin sursauta.

– Oh ! pensa-t-il, est-ce que ceci serait la suite de l'aventure que j'ai eue avec le sieur Laffemas ? – La rue des Barrés, reprit-il. Est-ce loin ? C'est que je ne connais pas Paris comme vous, moi.

– Il est de fait que je connais Paris. Voici près d'un mois déjà que j'y suis. Car vous saurez que, parmi cinquante serviteurs, c'est moi que le vieux marquis a choisi pour venir à Paris avec son fils, mon maître. Mais nous arrivons.

En effet, quelques minutes plus tard, Lanterne frappait à la porte de la *Sarcelle d'Or,* et, selon sa promesse, non seulement cette porte s'ouvrit, mais encore l'hôtesse, qui paraissait l'attendre, lui désigna une table et lui demanda ce qu'il voulait boire.

– Boire et manger, dit Lanterne, car j'ai faim et soif. Et voici monsieur qui est comme moi.

Cogolin ouvrait les yeux et les oreilles. Cependant, tout en se demandant ce qu'il allait apprendre de nouveau en cette soirée, il ne perdait pas de vue qu'il était là surtout pour dîner.

– Que mangerions-nous bien ? demanda Lanterne en s'asseyant en face de Cogolin, qui déjà avait pris position. Que dites-vous d'un de ces poulets froids que je vois alignés là ? Dame Léonarde (« Bon ! se dit Cogolin, le drôle est déjà venu ici »), donnez-nous donc un de vos poulets avec deux bonnes bouteilles de votre vin de Suresnes. Ce nous sera un souper convenable.

– Ah ! monsieur de Lanterne, dit Cogolin *(Lanterne leva vers l'hôtesse ses gros, veux de ruminant, comme pour lui confirmer que c'était bien lui qu'on appelait ainsi),* on voit que vous avez des goûts de grand seigneur. Un poulet froid et deux bouteilles de Suresnes ! Peste !

– Dame Léonarde, fit Lanterne qui enflait d'orgueil, vous joindrez au poulet une ou deux tranches de ce jambon, et au lieu de votre Suresnes qui est quelque peu aigre, vous nous donnerez trois bouteilles des côtes de Mâcon.

– Du jambon et du mâcon ! s'écria Cogolin. Diable ! décidément, il n'y a que les gens de qualité pour savoir manger et boire. Moi, j'eusse, demandé du fromage et de la piquette. Ah ! monsieur de Lanterne, jamais je n'oserai me nourrir de ces choses destinées aux palais raffinés !

– Gens de qualité ! murmura Lanterne. Bah ! fit-il avec bienveillance, nous sommes ainsi, nous autres. Dame Léonarde, ajouta-t-il en jetant à Cogolin un regard destiné à l'achever de stupeur admirative, vous nous donnerez un peu de ce pâté que je vois sur ce dressoir ; vous y joindrez ce gâteau de riz au lait et, au lieu de votre vin rouge qui est un peu bien grossier, vous nous donnerez quatre bouteilles de vin d'Anjou.

Une heure plus tard, Cogolin en était à insinuer que Lanterne pourrait bien être un duc déguisé ; à ce moment, six bouteilles vides attestaient la magnificence de Lanterne qui, d'ailleurs, était parfaitement ivre, vu que, sur les six bouteilles,

son hôte lui en avait fait boire cinq, et proposait à Cogolin de le prendre à son service. Cogolin qui était rassasié au point de pouvoir défier un jeûne de trois jours – car il possédait un estomac qui comme celui de certains carnassiers, se pliait à toutes les circonstances, déclina cette offre et se mit à appeler son hôte : Lanterne tout court.

Lanterne, précipité du haut de sa grandeur éphémère, allait demander à Cogolin les causes de ce manque de respect qui lui mettait les larmes aux yeux, lorsque la porte s'ouvrit, un homme entra, qui, lui aussi, avait l'allure d'un laquais de bonne maison.

– Bonsoir, Bourgogne, bonsoir ! bégaya Lanterne. L'homme, sans faire attention à Cogolin, qu'il prit sans doute pour quelque serviteur de Cinq-Mars, se pencha sur Lanterne et lui murmura :

– Tu diras à M. le marquis que c'est pour demain, à cinq heures du soir. Voici la clef de la petite porte que monseigneur lui envoie.

Puis, l'homme se retira aussi rapidement qu'il était entré, tandis que Lanterne, tout ivre qu'il était, mettait soigneusement la clef dans la poche de sa jaquette. Si bas qu'eût parlé Bourgogne, Cogolin avait entendu.

– Que va-t-il se passer demain à cinq heures du soir ? Qu'est-ce que cette clef, murmura-t-il, monsieur de Lanterne ?

– Mon ami ? fit Lanterne qui, en s'entendant de nouveau anoblir, essuya ses yeux qui pleuraient du vin et de la vanité tout ensemble.

– Monsieur de Lanterne, voici qu'il se fait tard. Si vous le permettez, je vous escorterai jusqu'à votre logis et vous prêterai l'appui de mon épaule, car il ne convient pas qu'un homme comme vous aille seul par les rues à pareille heure.

– Tu as raison, mon ami, bégaya Lanterne, qui se leva en trébuchant. Au surplus, ma mission est terminée. Viens, Cogolin. Adieu, dame Léonarde.

– Jusqu’à vous revoir, monsieur de Lanterne fit l’hôtesse, qui avait suivi d’un œil amusé toute la manœuvre de Cogolin et esquissa une révérence.

Cogolin écarquilla les yeux et admira la commère. Lanterne demeura majestueux et se dirigea vers la porte avec cette rectitude impeccable et raide de l’ivrogne qui sait parfaitement que le plus léger écart lui est momentanément défendu.

– Ainsi, dit Cogolin, lorsqu’ils furent dans la rue, Lanterne s’appuyant sur l’épaule qu’il lui tendait avec respect, ainsi vous étiez ce soir chargé d’une mission importante ? La chose ne m’étonne pas, car vous devez être diplomate. Et c’est pourquoi on vous a confié la mission de répéter à M. le marquis de Cinq-Mars que la chose se fera demain soir, à cinq heures.

– Parfaitement, Bourgogne l’a dit. À cinq heures. Mais j’y pense, mon ami, si on signe le contrat notarié demain soir ?

– Diable ! songea Cogolin, un contrat ?

Lanterne s’arrêta. C’était simplement parce que les mots éprouvaient une certaine difficulté à sortir. Cogolin ouvrait des oreilles à entonner tous les secrets de Paris.

– Parbleu, fit-il, si on signe le contrat notarié, c’est que le mariage aura lieu bientôt, hein ?

– Bientôt ? ricana Lanterne. Ah ! ah ! Voyez donc les maisons qui dansent.

– C’est pour le mariage, dit Cogolin.

– Bientôt ? reprit Lanterne en s’accrochant à son idée, avec l’obstination de l’ivresse. On voit bien que tu n’es guère diplomate, mon ami ! À cinq heures, le contrat. À six la bénédiction du prêtre. Voilà !

– Voilà ! Peste, que voilà qui est diplomate et seigneurial. Et vous assisterez au mariage, monsieur de Lanterne ? Sûrement, le futur époux ne voudra pas se passer de vous en cette circonstance ?

Lanterne s’assit par terre et se cramponna des deux mains à

la chaussée fangeuse.

– Parbleu ! fit-il sévèrement. Il ne manquerait plus que cela que M. de Cinq-Mars se marie sans que je sois à l'office (*– Oh ! oh ! tressaillit Cogolin.)* Je te disais donc que puisque le mariage a lieu demain, il y aura ripaille. Un mariage sans ripaille n'est plus un mariage. Et alors… alors, je t'invite ! Cogolin, je veux que tu viennes. Mais je veux que devant Raimbaud, Bourgogne, et toute cette valetaille d'Angoulême, tu… je… c'est-à-dire…

– Je vous donnerai tous vos titres, soyez tranquille, monsieur de Lanterne.

– Cogolin, embrasse-moi, sanglota Lanterne.

– Demain ! fit Cogolin. Demain ! Devant la fiancée qui doit être joliment attifée et avenante, hein ?

– Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu Mlle Giselle.

Cogolin, qui s'était accroupi pour recueillir le secret qu'il arrachait bribe par bribe, se redressa comme si un ressort l'eût poussé. Il baissa la tête, et murmura :

– Pauvre M. de Capestang ! Ma foi, j'eusse autant aimé ne pas savoir ! Et ce n'est pas moi qui lui apprendrai cette triste nouvelle. Il serait capable de m'arracher la langue.

– Cogolin ! mugit Lanterne, ne m'abandonne pas, mon ami !

– Non, non, fit Cogolin qui aida son amphitryon à se relever, soit qu'il crût avoir encore quelque chose à en tirer, soit simplement par reconnaissance pour le bon dîner qu'il venait de faire. Là ! Tenez-vous bien à mon épaule. En route ! Mais dites donc, puisque vous m'invitez à la ripaille, où dois-je venir ?

– Parbleu ! dit Lanterne en éclatant de rire. Si nous entrions tout de suite ? Nous serions tout portés pour demain ?

– Entrons ! Mais où ?

– Là ! dit Lanterne qui, après deux ou trois tentatives, parvint à désigner de son bras étendu l'une des maisons de la rue des Barrés.

– C'est là que s'est arrêté le carrosse qui suivait Laffemas ! Tout est limpide maintenant ! Ah ! pauvre chevalier de Capestang ! Quel sang et massacre tu vas rugir !

– Entrons ! dit résolument Lanterne. J'ai la clef de la petite porte !

– Donnez. Je vais ouvrir ! dit Cogolin sans le moindre scrupule, nous devons le déclarer.

Quelques minutes se passèrent pendant lesquelles Lanterne chercha la clef que lui avait remise le laquais du duc d'Angoulême. Cogolin se mit à l'aider, et l'aida si bien qu'en un instant la clef passa dans sa poche sans que Lanterne s'en fût aperçu.

– Il faut que vous ayez perdu cette clef, reprit alors Cogolin. Au surplus, croyez-moi, mieux vaut rentrer chez vous. Vous n'en serez que plus dispos demain pour la grande ripaille. Allons, venez. Où demeure votre maître ?

– Rue Saint-Antoine… à côté… des Filles de la Croix… bredouilla Lanterne qui se laissa emmener.

Bientôt ils arrivèrent au point indiqué, qui se trouvait à deux minutes de la rue des Barrés. Cogolin heurta à la porte basse, qui s'ouvrit. Lanterne voulut absolument le serrer dans ses bras.

– À demain, mon digne ami, balbutia-t-il en s'essuyant ses gros yeux.

– Oui. À demain, ou à un autre jour.

Comme Lanterne allait de son pas majestueux franchir la porte, Cogolin le retint par le bras.

– Voulez-vous que je vous donne un conseil pour finir dignement cette soirée ?

– Parle, Cogolin, parle, mon seul ami. Tu as acquis le droit de me conseiller.

Lanterne se pencha et mit sa main en conque derrière l'oreille pour mieux entendre.

– Mon brave camarade, dit Cogolin, écoute et retiens bien ceci : à l'avenir, défie-toi des gens qui t'appelleront M. de Lanterne. Partout où il y a un sot qu'on flagorne et un homme d'esprit qui flagorne, sois-en sûr, c'est le flagorné qui paye et le flagorneur qui s'engraisse. Adieu, Lanterne !

XXX

Fiançailles de Capestang et de Giselle.

Grâce au précédent chapitre que nous avons presque textuellement copié dans les *Notices et mémoires sur ma vie,* par le sieur Cogolin (Amsterdam, 1628), le lecteur comprend pourquoi le lendemain, vers quatre heures, le chevalier de Capestang se dirigeait vers la rue des Barrés, furieux ou désespéré, disions-nous. En effet, Cogolin, après une longue hésitation, s'était décidé à tout raconter lorsque s'était approchée l'heure indiquée par Bourgogne à Lanterne.

Que voulait Capestang ? Il ne le savait pas. Pourquoi allait-il rue des Barrés ? Il ne se le demandait pas. Entrerait-il par cette petite porte dont il avait la clef ? Il s'affirmait que non. De quel droit serait-il entré ? Et cependant, il allait sans savoir pourquoi ni dans quel but final… Il allait comme va la feuille poussée par un vent d'orage. Capestang arriva rue des Barrés, la tête en feu, le cœur sanglant. Il alla droit à la maison de Marie Touchet. Il y alla sans hésitation, en se couvrant d'injures et en se grondant en lui-même :

– Pourquoi aller jusqu'à cette maison où je ne dois pas entrer ?

Comme il se disait cela, il se vit devant la petite porte. Il introduisit la clef dans la serrure, entra, et repoussa la porte derrière lui, sans la fermer tout à fait. Ce ne fut pas dans sa volonté de ne pas la fermer. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Il concevait vaguement que ce qu'il faisait était insensé, mais il le

faisait tout de même. Il vit un escalier couvert d'un tapis, et, avec la même décision qu'il avait mise à entrer dans la rue, à entrer dans la maison, il monta. Une porte se trouva devant lui : il ouvrit. Il se trouva alors dans une vaste salle où, comme en un rêve, lui apparut le portrait de Charles IX dans un cadre d'or bruni.

Cette salle, meublée de beaux dressoirs incrustés de cuivre, de bahuts aux bois sculptés, de fauteuils pareils à ceux qu'il avait vus dans la chambre de Louis XIII, Capestang la traversa sans s'arrêter.

– Oh ! rugit-il en lui-même. Je ne trouverai donc personne à qui parler, ici ! Oh ! je veux la voir… lui dire…

Il venait d'entrer dans une deuxième pièce beaucoup plus petite et très sombre, et il vit que, de ce côté-là, il n'y avait pas d'issue. Il s'arrêta, souffla rudement et, dans cette seconde, brusquement, le bandeau lui tomba des yeux ; il comprit qu'il venait de faire acte de folie… qu'on allait sûrement venir, qu'on allait le trouver là et penser peut-être qu'il venait espionner pour le compte du roi ! puisque le duc d'Angoulême conspirait ! puisque déjà, dans les caves de la rue Dauphine, il avait surpris des secrets ! Une sueur froide mouilla son front.

– Qu'ai-je fait ? bégaya-t-il. Lors même que j'aurais le courage d'avouer que la jalousie et le désespoir m'ont poussé, qui me croira ? Pas même elle !

Et à cette idée qu'elle pouvait le soupçonner d'espionnage, *elle !* il se sentait mourir. Au même instant, il recula avec un frisson d'épouvante.

On venait d'entrer dans la grande salle ! Il entendait les voix de deux ou trois personnes qui causaient entre elles ! Capestang qui, dix fois déjà dans sa vie, avait vu la mort de près sans trembler, Capestang se mit à trembler convulsivement, et murmura :

– Je suis perdu !

Et tout à coup, par une de ces sautes que nous avons

observées, il se redressa, flamboyant, avec un de ces grands gestes d'héroïque folie. Le chevalier de Capestang eut un éclat de rire et prononça :

– Bah ! J'en serai quitte pour me tuer voilà tout.

– Vous ne vous tuerez pas ! murmura derrière lui une voix douce et impérieuse à la fois.

Une volte-face effarée – et Capestang se vit en présence d'une femme qui le regardait, souriante, à peine visible dans l'obscurité. Malgré le somptueux costume qu'elle portait, il la reconnut.

– La fée de Meudon ! balbutia le chevalier.

Par où était-elle entrée ? par quelle porte dissimulée ? Hors de lui, la cervelle enfiévrée de rêve, Capestang eût admis l'irréel réalisé sous ses yeux. Doucement, elle lui prit la main, et plus doucement, lui parla :

– Si vous vous tuez, qui protégera ma fille et la sauvera ?

– Votre fille ! palpita le chevalier.

– Giselle ! dit Violetta.

– Giselle ! murmura Capestang ébloui, éperdu. Et vous dites que je dois la protéger ! la sauver ! moi ! Ah ! madame, je vous en supplie, expliquez-moi.

– Silence ! ordonna Violetta. Écoutez…

Elle mit un doigt sur ses lèvres, et du regard désigna la porte qui communiquait avec le salon. Là, en effet, on parlait, Capestang reconnaissait les voix et voici ce qu'il entendait :

– Eh bien ! disait la voix joyeuse du duc d'Angoulême, puisque nous sommes tous là, futurs conjoints, témoins, et parents ou leurs représentants, lisez-nous vos actes, monsieur Prément de Prémentin. Après quoi, ce salon, d'étude qu'il est, deviendra chapelle, et vous céderez la place au digne curé de Saint-Paul, qui est des nôtres et consent à venir officier ici.

– Le mariage ! rugit en lui-même Capestang, désespéré. Le

mariage de Giselle et de Cinq-Mars !

Le notaire, déjà, procédait à l'appel des divers personnages réunis dans le salon. Successivement, le duc d'Angoulême en qualité de père de la fiancée, le duc de Guise représentant le père du fiancé, puis les témoins répondirent et affirmèrent leur présence. Le notaire, alors, appela :

– Haute et puissante demoiselle Giselle, fille unique de monseigneur Charles, comte d'Auvergne, duc d'Angoulême.

– Me voici, monsieur ! répondit la voix étrangement vibrante de Giselle.

– Henri de Ruzé, seigneur d'Effiat, comte de Cinq-Mars ?

– Me voici, monsieur ! répondit la voix sourde et tremblante du fiancé.

– Fini ! tout est fini ! bégaya le chevalier chancelant.

À ce moment, Violetta l'écarta d'un geste et entra dans le salon en disant :

– Une telle cérémonie ne peut s'accomplir sans la présence de la comtesse d'Auvergne, duchesse d'Angoulême, mère de la fiancée : me voici, messieurs !

* * * *

Stupeur, espérance, terreur, ineffable étonnement devant tant de beauté, tous ces sentiments se peignirent une seconde sur ces physionomies. Violetta était entrée d'un pas majestueux et gracieux. Elle était revêtue d'une longue robe de brocart blanc, lamée d'argent ; elle portait avec une incomparable noblesse d'attitude le manteau à grand col, tel qu'il était en usage à la cour de Charles IX ; sur ses cheveux étincelait la couronne ducale étoilée de diamants. Et avec ses yeux hagards, son sourire, son allure à la fois souple et heurtée, elle avait la mystérieuse beauté d'une souveraine de rêves.

– Ô ma mère ! murmura ardemment Giselle, voilà donc ce que tu m'as promis quand j'ai versé dans ton cœur les douleurs secrètes de mon cœur !

– Marion ! chère Marion ! palpita Cinq-Mars emporté par le même espoir, est-ce un secours qui vient à moi ?

– Monsieur, dit rapidement le duc d'Angoulême au notaire, je vous ai mis au fait du malheureux état d'esprit de la duchesse.

Le duc de Guise et les témoins s'inclinaient devant Violetta avec ce respect infini qui est la plus parfaite expression de l'admiration des hommes. Déjà Charles d'Angoulême avait pris la main de Violetta qu'il conduisait à un fauteuil. Un instant, lorsqu'elle se fut assise, il la contempla avec cet orgueil qui est une des fortunes de l'amour, et peut-être une étincelle de cet amour si pur qu'il avait jadis éprouvé pour elle se rallumait alors dans son cœur : mais l'ambition, chez lui, dominait tout autre sentiment : il songea que ce mariage c'était la clef de voûte de son entreprise, que le vieux Cinq-Mars le surveillait de loin, qu'il pouvait lui retirer le secours de son immense fortune et l'appui de la seigneurie provinciale. Se tournant donc vers le notaire.

– Maître, dit-il d'un ton bref, veuillez lire les actes.

– Mon cher seigneur, dit Violetta, ne voulez-vous pas me faire connaître d'abord le fiancé de notre fille ?

Le duc tressaillit. Comment la folle pouvait-elle si clairement se rendre compte qu'il s'agissait d'un mariage ? Il lui sembla alors que sa parole était plus ferme, son regard moins égaré que d'habitude.

– Oui, continuait Violetta de cette voix d'une si pénétrante douceur, je suis folle, n'est-ce pas ? Une folle, c'est une morte. Réveille-t-on les mères couchées dans leurs tombes, pour leur montrer celui qui peut faire le malheur de leur fille ? Ma tombe, à moi, c'est ma démence.

– Mère ! Mère ! supplia Giselle en entourant de ses bras le cou de Violetta.

Le duc d'Angoulême jeta un regard sur les témoins de cette scène imprévue, comme pour les prier d'excuser cet incident, et,

prenant Cinq-Mars par la main :

– Madame, dit-il, voici le marquis de Cinq-Mars qui doit faire *le bonheur* de notre enfant…

– Je m'y engage, madame, dit le jeune homme. Violetta leva sur lui ses yeux d'un bleu profond et le fixa longuement. Il y eut dans le salon une minute de silence poignant. Et on entendit alors la démente qui disait :

– Oh ! comme vous êtes pâle ! Pourquoi ? Votre main ! Je veux voir votre main ! Ah ! c'est que je sais lire dans la main, moi ! (*Elle éclata d'un rire strident et s'empara de la main de Cinq-Mars.*) Ma mère m'a appris ! car qu'était ma mère ? Nobles seigneurs, écoutez : c'était une diseuse de bonne aventure.

– Messieurs, messieurs, bégaya le duc livide de terreur, sa mère était une Montaigues… une duchesse ! Le fils de Charles IX n'eût pas épousé la fille d'une bohémienne !

– Bohémienne ! éclata la voix étrange de Violetta. Tu as dit le mot, mon Charles bien-aimé ! Oh ! qu'ai-je vu dans votre main, monsieur ! ajouta-t-elle en s'adressant à Cinq-Mars. Vous n'aimez pas ma fille ! Vous aimez, oui. Votre cœur, vous l'avez donné tout entier. Votre âme, votre vie, vous les avez données, mais ce n'est pas à ma fille !

– Madame, je vous jure… frissonna Cinq-Mars.

– Du sang ! interrompit la voyante avec un accent de terreur qui fit passer sur la nuque de Cinq-Mars le souffle glacial de la mort entrevue. Oh ! prenez garde, jeune homme ! Je vois… Ah ! je vois distinctement l'échafaud qui se dresse et la tête de Cinq-Mars qui roule sous la hache du bourreau !

Cinq-Mars recula en poussant un cri. Giselle jeta un faible gémissement en se couvrant les yeux des deux mains. Les assistants haletaient. Éperdu, le duc d'Angoulême s'élançait vers Violetta avec un grondement de rage et de terreur :

– Une folle, messieurs, une folle, hélas !

Violetta l'arrêta d'un geste. Elle se redressa, se mit debout.

Les plis rigides de son manteau ducal l'enveloppèrent.

– Bohémienne ! reprit-elle. Ma mère l'était ! Pourquoi ne le serais-je pas, moi, dont la naissance fut terrible ? Bohémienne je l'ai été. Charles, ô mon bien-aimé Charles, comme tu m'aimais alors ! Et pourtant, ce fut dans la roulotte hideuse du bohémien que tu me vis pour la première fois. Ma mère s'appelait Saïzuma, et moi je n'étais que la petite chanteuse Violetta. Tu m'aimas, Charles, même quand tu sus que j'étais née au pied de la potence où l'on devait pendre ma mère !

– Oh ! murmura Giselle en essayant d'étreindre Violetta pourquoi évoquer ces choses lamentables du passé !

Le duc d'Angoulême essuya son front couvert de sueur froide. Les autres assistants demeuraient silencieux, immobiles, frappés de stupeur.

– La potence ! reprit Violetta en écartant sa fille. Qu'avait fait ma mère ? Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Elle y fut conduite, pourtant ! Et si elle eut vie sauve, si le peuple assemblé sur la place de Grève cria grâce pour elle, c'est qu'au moment où le bourreau abattait sa main sur elle, ma mère poussa les clameurs de la femme qui enfante ! Et moi, j'étais là, mon premier regard de bienvenue au monde fut pour le gibet, un homme me recueillit et m'éleva, un homme plus pitoyable que les autres.

Violetta baissa la tête, et d'une voix sourde, murmura :

– Pauvre Claude ! Il s'appelait Claude, messieurs. C'était le bourreau !

– Horreur ! gronda le duc de Guise.

– Horreur, répéta Cinq-Mars.

Giselle pleurait. Le duc d'Angoulême grinçait des dents. Il voyait ce que cette effroyable révélation, même faite par une folle, pouvait attacher à son nom de prestige sinistre.

– Charles ! continuait Violetta d'une voix de délire, est-ce donc qu'une fatalité de malédiction pèse sur les femmes de ma

race ! Charles ! je ne veux pas que notre fille souffre comme ma mère et moi ! Retirez-vous, seigneur ! Déchirez vos actes, monsieur ! Viens, Giselle ! Viens, ma fille ! Tu n'épouseras pas celui qui est promis au bourreau !

– Père, murmura Giselle éperdue, je vais la calmer… et puis, je reviendrai, soyez tranquille !

Le duc d'Angoulême, d'un signe de tête, approuva, et Giselle sortit, entraînée par sa mère. Les témoins, le duc, Cinq-Mars se regardèrent alors, et ils se virent tout pâles et frissonnants comme des hommes qui viennent de sonder à la fois les mystères d'un passé d'horreur et les mystères d'un avenir d'épouvante. Angoulême, d'un énergique effort de volonté, parvint à ressaisir son sang-froid.

– Messieurs, gronda-t-il, me ferez-vous l'injure d'ajouter foi aux paroles d'une démente ?

– Il est évident, dit le notaire Prément de Prémentin, que Mme la duchesse d'Angoulême n'est pas dans son bon sens – ainsi que vous m'en aviez prévenu, monseigneur.

– Ce mariage se fera. Il faut qu'il se fasse. Le marquis de Cinq-Mars et moi, nous avons partie liée. Nous avons échangé de solennelles promesses.

– Quant à moi, monseigneur, dit Cinq-Mars, je ratifie à nouveau la parole du marquis mon père.

Ces derniers mots, bien que sourdement prononcés, produisirent au duc d'Angoulême l'effet d'un rayon de soleil traversant les nuages accumulés sur sa tête. Il respira rudement.

– Messieurs, reprit-il avec force, mes chers amis, voici ce qu'il convient de faire : il me semble que la scène affreuse à laquelle nous venons d'assister doit retarder de quelques heures la cérémonie que, pourtant, je ne veux pas remettre à demain. Ce soir, à minuit, ici même, si vous êtes mes amis, nous nous trouverons de nouveau assemblés. Il me faut ce répit, ajouta-t-il, répondant à un geste empressé des témoins. À minuit, j'apporterai la preuve que la mère de la chère et infortunée

Violetta s'appelait Léonore, fille de l'illustre lignée des Montaigues.

Quelques minutes plus tard, il ne restait plus dans le salon que le duc d'Angoulême et le comte de Cinq-Mars.

– Mon cher enfant, reprit alors le duc entièrement rassuré par l'attitude de Cinq-Mars, avez-vous détruit les papiers que je vous avais désignés ?

– Oui, monseigneur, j'ai pénétré la nuit dernière en votre hôtel de la rue Dauphine et le feu a consumé jusqu'au dernier des papiers contenus dans le coffre dont vous m'aviez remis la clef. J'ai seulement respecté la cassette de fer, selon vos indications.

– Cette cassette contient l'histoire de ma vie et tous les parchemins qui vous prouveront…

– Monseigneur, je ne doute pas !

– Merci, Henri ! Tu seras mon fils ! Tu seras le premier à la cour du roi Charles X, comme je l'ai promis à ton père.

Cinq-Mars pâlit. Mais le duc, violemment ému lui-même, ne remarqua pas cette pâleur. Ou s'il la remarqua, il l'attribua à la joie.

– Monseigneur, reprit Cinq-Mars, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à la rue Dauphine.

– Non, mon enfant, fit vivement le duc, j'ai besoin d'être seul… Allez… Et soyez ici à minuit.

– À minuit, monseigneur ! dit Cinq-Mars, qui s'inclina, puis sortit de la maison. À minuit ! songea-t-il quand il fut dehors. Qui sait ce qui peut arriver d'ici minuit !

– Seul, murmura de son côté le duc d'Angoulême. Oui, j'ai besoin d'être seul pour fouiller la cassette de fer ! Car, dit-il en frissonnant des pieds à la tête, qui sait ce que penseraient, diraient et feraient Guise, Condé, Cinq-Mars, tous ceux qui me reconnaissent pour le roi de demain, s'ils savaient ! oh ! s'ils savaient que Violetta a dit l'effroyable vérité ! Que le duc

d'Angoulême, futur roi de France, a épousé une malheureuse née au pied du gibet ! Que celle qui doit être reine de France a été élevée par le bourreau{7} !

Il avait courbé le dos, comme sous le poids d'une catastrophe morale.

– Ô fautes de ma jeunesse, reprit-il avec une sombre amertume, comme vous pesez durement sur ma destinée ! Amour, passion aveugle, où es-tu ? Oui, je l'ai aimée, adorée, je serais mort, alors, si Violetta n'avait pu être mienne… et maintenant ! je…

Il eut un geste brusque, secoua rudement la tête, s'approcha d'un flambeau, tira de son pourpoint une lettre qui y était cachée et la lut, ou plutôt il dévora des yeux pour la centième fois la dernière phrase de cette lettre. Voici cette phrase :

« Vous concevrez d'après ce qui précède, que je ne puisse laisser aboutir la conspiration si vous ne tenez vos formelles promesses. Pardonnez-moi, mon cher duc, mais qui me dit que le roi Charles X n'oubliera pas les serments du comte d'Auvergne ? Donc, ou la situation future de mon fils à votre cour est assurée par un bon mariage en règle dont je recevrai certificat sous huit jours, ou… Vous êtes trop habile politique pour ne pas achever vous-même ma pensée.

« Je suis, mon cher duc et futur sire, « Votre respectueusement affectionné,

« Marquis de CINQ-MARS. »

– Il est temps ! Il est grand temps ! murmura le duc avec un soupir atroce. Que ce soir à minuit, il se produise encore un incident… et ma fortune s'effondre !

Il brûla la lettre jusqu'à la dernière parcelle de papier, et, à son tour s'élança au-dehors, il se dirigea rapidement vers l'hôtel de la rue Dauphine.

Capestang avait assisté à toute cette scène comme on assiste à un heureux songe, avec la crainte de se réveiller. Il est vrai

que la cérémonie interrompue par Violetta devait être reprise à minuit… Mais avec sa prompte et ardente imagination, le chevalier dotait déjà la fée de Meudon d'une puissance fantastique. Ce qu'elle venait d'empêcher, elle l'empêcherait encore ! Capestang, toutefois se mit à disputer avec lui-même s'il s'en irait, confiant en l'intervention suprême de la fée, ou s'il resterait là, lorsque, comme tout à l'heure, une voix près de lui, murmura :

– Venez !

Et cette fois encore, c'était Violetta. Elle le saisit par la main, le fit passer par une petite porte dissimulée derrière une tenture et l'entraîna rapidement à travers deux ou trois pièces plongées dans l'obscurité. « Ah ! pensait Capestang, la fée a eu peur que je ne sois vu, et elle prend soin de me conduire elle-même jusqu'au-dehors… » À ce moment, Violetta ouvrit une porte, Capestang se vit sur le seuil d'une pièce éclatante de lumière. Et là, il s'arrêta, pâle comme s'il allait mourir, le cœur étreint d'une puissante angoisse, les lèvres frémissantes, les yeux éperdus. Elle était là ! Elle ! Giselle ! Le chevalier, un instant, contempla Giselle qui, debout, dans une attitude de calme dignité, semblait l'attendre. Elle s'appuyait d'une main au dossier d'une chaise. Son regard, d'une lumineuse franchise, se fixa sur Capestang. Alors, il entra, s'avança, s'inclina devant elle, si bas qu'il parut s'agenouiller, et dit :

– Je me suis introduit chez vous comme un larron ; j'ai épié ; j'ai écouté aux portes ; j'ai entendu ce qui s'est dit. Madame, le malheureux gentilhomme qui est devant vous mérite d'être chassé par vos laquais.

– Je savais que vous étiez là, répondit Giselle avec une simplicité qui formait la merveilleuse antithèse de l'exaltation de Capestang. Et dès que ma mère m'eut informée de votre visite, je l'ai priée d'aller vous chercher.

– Pour me dire sans doute – murmura le chevalier avec une sorte de furieuse amertume, de désespoir déchaîné – pour me dire que la noble fille du duc d'Angoulême, petite-fille de roi,

bientôt peut-être princesse royale, ne peut plus, ne doit plus rencontrer sur son chemin le pauvre hère que je suis ! (*Sa voix, d'abord sourde, éclatait maintenant en fanfare.*) Qu'il ne sied pas que la fiancée du marquis de Cinq-Mars, puisse être exposée à se heurter à un aventurier venu on ne sait trop d'où (*il palpitait, il se raidissait, la main à la garde de sa rapière*), à une sorte de reître, à une façon de routier se couchant sous le ciel, la tête sur une pierre, roulé dans son manteau usé. (*Il se frappa la poitrine, puis le front d'un geste d'héroïque emphase.*) Que j'ai tort de porter dans ma poitrine un cœur de roi, puisque je ne suis qu'un gueux, et dans la tête des pensées de conquérant, puisque je n'ai qu'une misérable rapière pour les soutenir. (*Il se hérissa, ses yeux fulgurèrent.*) Qu'il m'est seulement permis de disparaître, de me faire oublier, de me perdre dans la foule anonyme ! Est-ce là ce que vous vouliez me signifier ? Ah ! madame, remerciez-moi, puisque je vous épargne la peine de le dire ! Et que, vous le voyez, je disparais avant que vous m'en ayez donné l'ordre !

Il se redressa davantage, plus étincelant, plus désespéré, plus furieux, et fit un pas de retraite. À ce moment, avec cette même étrange simplicité ferme et fière, Giselle répondit :

– Chevalier, j'ai prié ma mère de vous faire venir pour vous dire devant elle que je vous aime.

Capestang demeura comme écrasé. Une sorte de gémissement faible s'échappa de ses lèvres. Il chancelait, ses oreilles bourdonnaient. Ses yeux s'étaient fermés. Une prodigieuse sensation d'orgueil sublime descendit de sa tête à son cœur, tandis qu'un frisson le parcourait tout entier. Il allait tomber à genoux. Sa main, d'un geste vague et timide, allait chercher la main de la jeune fille. Giselle l'arrêta d'un mouvement d'indicible dignité :

– Chevalier, dit-elle, ces paroles que, librement, de toute ma conscience, de toute mon âme, de toute ma fierté, je viens de prononcer, ces paroles, jamais plus je ne les répéterai. Plus jamais, ni vous, ni d'autres, plus jamais nul n'entendra Giselle

d’Angoulême parler comme je viens de parler. À un autre, je mentirais. Et à vous, je ne pourrais les répéter sans crime puisque dans quelques heures, je vais m’appeler la marquise de Cinq-Mars.

Pantelant, hors de lui, la pensée exorbitée, Capestang secoua la tête et des paroles frénétiques se pressèrent sur ses lèvres ; mais pour la deuxième fois, Giselle l’arrêta :

– Pas un mot. Si je vous ai fait venir, chevalier, si je vous ai dit tout haut ce que je n’avais encore confié qu’à Dieu dans mes prières, c’est que j’ai cru deviner en vous une âme égale à la mienne ; c’est que je vous ai supposé assez grand pour admettre le sacrifice que j’ai admis, moi ; c’est que je vous ai vu, je vous vois un esprit assez hautain pour dédaigner les plaintes. Je dois épouser M. de Cinq-Mars, ou du moins je dois unir mon nom au sien (*Capestang tressaillit, son cœur se dilata.*) Mon père, les princes, mille gentilshommes ont engagé leurs têtes dans l’entreprise que vous connaissez. Que je retire ma parole, que je fasse au duc d’Angoulême cet affront de démentir la sienne, je suis peut-être la meurtrière de mon père.

Une rapide émotion altéra sa voix ; un instant cette âme de guerrière faiblit ; quelque chose comme un sanglot fit palpiter son sein sculptural. Capestang la contemplait avec une admiration passionnée.

Ils étaient debout, l’un tout près de l’autre, frémissants, unis par leurs regards enlacés, plus étroitement que par une étreinte d’amour. Leurs mains n’avaient qu’un geste à faire pour s’étreindre, et pourtant, immobiles, tout raidis, comme si chacun d’eux se fût pétrifié, ils étaient séparés par leur volonté mieux que par des distances qu’on ne franchit pas. Très bas, sans la quitter des yeux, il murmura :

– Donnez-moi vos ordres. Vous êtes la Dame de mes pensées et de ma vie. Je suis vôtre. Disposez de moi. Quoi que vous ordonnez, fût-ce de m’en aller mourir loin de vous sans jamais vous revoir, je serais digne de vous.

– Vivez ! répondit-elle faiblement, mais sans qu’une

hésitation l’eût arrêtée. Vivez et ne vous éloignez pas de Paris.

– Vous m’ordonnez de vivre ! haleta Capestang. De vivre dans Paris ! Oh ! Prenez garde, ma Dame ! prenez garde de jeter dans mon cœur le germe d’un espoir insensé.

– J’ai voulu simplement vous dire ceci : j’ai le pressentiment que des catastrophes se préparent. Je vois la destinée de mon père s’assombrir. Alors, chevalier, alors, si ma vie est brisée, je serai bien heureuse de savoir qu’il est quelque part un cœur pour pleurer avec moi, alors, chevalier, alors, si la mort devient mon seul refuge, avec quel bonheur je vous appellerai pour vous dire : « Puisque la vie nous a séparés, unissons-nous dans la mort ! »

Capestang étouffa un cri de joie puissante. Il se pencha vers l’étrange et admirable fille qui d’une voix simple et ferme évoquait ce sombre avenir, il se campa fièrement comme si sa joie l’eût soulevé de terre, comme si son espérance eût touché au ciel, et dans une sorte de grondement terrible :

– Et maintenant, dit-il, je jure sur Dieu et mon âme que je saurai vous conquérir. Quoi qu’il advienne, Giselle vous êtes mienne et je suis vôtre. Que s’accumulent les catastrophes ! Je suis là, moi ! Et je veille sur vous ! Malheur à qui vous touche, vous êtes à moi. Adieu. J’emporte comme un talisman qui me fera invulnérable les paroles que vous avez daigné laisser tomber dans mon cœur. Mais vous, sachez ceci ! dès cette minute sacrée, j’entreprends votre conquête ! Et quand je croirai avoir assez fait, quand mes actes m’auront fait l’égal d’un roi, je viendrai à vous, je déposerai à vos pieds ma gloire, je couvrirai votre père de ma puissance et moi je vous dirai : « C’est dans la vie qu’il faut nous unir ! »

En même temps, d’un geste terrible et doux, il saisit Giselle, l’enlaça, la serra sur sa poitrine, et sur ses lèvres, comme une prise de possession, déposa un baiser. Quelques instants plus tard, il était dehors.

XXXI

Léonora et Concino.

Dans l'après-midi de ce jour où Capestang devait courir à la maison de la rue des Barrés, et justement vers l'heure où il se mettait en route, Léonora Galigaï sortit de son appartement et passa dans une sorte de vaste antichambre dont les trois fenêtres donnaient sur la rue de Tournon.

– Belphégor ! appela-t-elle doucement.

Le Nubien ne répondit pas. Il était là, pourtant. L'une des trois fenêtres était ouverte. Au fond de la profonde embrasure, Léonora vit Belphégor penché à cette fenêtre – celle de gauche. Elle s'approcha sans bruit de la fenêtre du milieu, fit jouer le châssis, et elle aussi se pencha. Rien n'échappait à l'œil vigilant de Léonora. Intendants, valets, femmes de chambres et jusqu'au dernier des marmitons, tout le domestique du seigneurial logis était soumis à un espionnage incessant. Il fallait cela pour assurer la sécurité de Concini. Léonora étudiait donc la rue d'un coup d'œil rapide. Mais elle ne vit rien que quelques rares passants qui doublaient le pas et détournaient la tête en arrivant à hauteur de l'hôtel. Un instant, il sembla à la marquise d'Ancre qu'elle entendait de sourdes malédictions.

– Patience ! gronda-t-elle. Les murs de l'hôtel que mon Concino habitera bientôt seront assez épais pour arrêter l'écho des clameurs de menace ; et autour de cet hôtel, il y aura assez de gardes pour que Concino puisse dormir tranquille… car cet hôtel s'appellera le Louvre.

Puis sa pensée revint à Belphégor. Le Nubien immobile, en extase, regardait quelque chose. Mais quoi ? Il parut à Léonora

que ses yeux étaient fixés sur une fenêtre de l'hôtellerie des *Trois Monarques*. Elle sortit donc de son embrasure, s'approcha de Belphégor et le toucha à l'épaule. Le Nubien ne bougea pas. Plus rudement, elle le frappa alors. L'homme noir fut secoué d'un tressaillement terrible et se retourna violemment, les yeux hagards, comme s'il eût été trop brusquement arraché à un rêve trop profond.

– Pauvre Belphégor, dit Léonora avec un sourire aigu, on dirait que tu es amoureux…

Le Nubien pâlit comme pâlissent les noirs, c'est-à-dire que ses lèvres se décolorèrent, et que son visage d'un beau ton d'ébène brillante prit une couleur trouble et terne. Léonora l'étudia une seconde.

– Sincère ! murmura-t-elle. Il regardait quelque fille d'auberge. *Ceci n'est pas dangereux, il me semble…*

Un mathématicien, dans un calcul compliqué peut omettre un petit signe de rien. Un criminel, sur le lieu du forfait, peut oublier un objet insignifiant. Un esprit vaste, subtil, de large envergure, peut dédaigner une indication sans importance. *Ceci n'est pas dangereux.* Peut-être ! Le petit signe omis, c'est le principe de l'erreur qui fait qu'un calcul s'écroule. L'objet oublié, c'est peut-être l'aveu qui conduit à l'échafaud. L'indication dédaignée, c'est peut-être la catastrophe qui vient. Léonora reprit :

– Belphégor, il faut mettre en état les chambres du bas.

Le Nubien était redevenu impassible. Il s'inclina en signe d'obéissance.

– Toutes les chambres, entends-tu ? reprit encore Léonora, mais cette fois d'une voix plus basse, et en regardant autour d'elle avec défiance. Toutes ! Même la dernière ! Celle du fond !

– Le cachot *à la planchette de fer !*

– Oui, dit froidement Léonora : la planchette de fer ! Allons, va, et hâte-toi.

Et sans doute ce qu'évoquait cette étrange et mystérieuse appellation devait être quelque chose d'effroyable, car Belphégor frissonna… L'implacable exécuteur des vengeances secrètes de Concini couvrit ses yeux de sa main comme pour échapper à quelque tragique vision d'horreur.

Il poussa un rauque soupir, s'élança hors de l'antichambre, gagna un escalier dérobé et descendit au rez-de-chaussée. Dans la salle où il se trouvait alors, salle lointaine, obscure, voûtée en forme de crypte, il ouvrit une porte de fer. Un escalier commençait là, et, en forme de vis, s'enfonçait dans les entrailles du sol. Belphégor se mit à descendre cet escalier.

* * * *

Léonora était rentrée dans sa chambre à coucher où elle s'occupa à écrire des lettres qu'elle faisait partir l'une après l'autre par des courriers. Le soir vint. Puis la nuit s'épaissit sur Paris. Neuf heures sonnèrent. À ce moment un certain mouvement se fit dans l'hôtel qui, depuis deux heures déjà, était devenu silencieux. Alors Léonora se leva, et par le passage secret qui faisait communiquer son appartement avec celui du maréchal d'Ancre, gagna le cabinet de Concini.

Le maréchal donnait ses instructions à ses spadassins, troupe renouvelée des *Quarante-cinq* d'Henri III (l'un d'eux, Chalabre, était même le fils d'un des fameux *bravi* royaux) et assez connue déjà des Parisiens qui l'appelaient les « *Ordinaires* de Concini », troupe redoutable, à qui on attribuait, à tort ou à raison – plutôt à raison – la disparition de nombre de gentilshommes. À l'entrée de Léonora, et sur un signe de leur maître, ils se retirèrent.

– Vous vous apprêtez ? demanda Léonora.

– Je suis prêt, répondit Concini.

– Par où commencez-vous ? Par la rue Dauphine ou la rue des Barrés ?

– Je ne comprends pas, fit sourdement Concini.

– C'est pourtant très clair. Je vous demande si vous commencez par l'arrestation du père ou celle de la fille. Prends garde, Concino. Je devais me charger de la fille. Tu as exigé de faire toi-même cette besogne. J'ai cédé. Seulement, à mon tour, j'exige…

– Quoi ? gronda Concini. Qu'exiges-tu, voyons ?

– Que tu commences par la rue Dauphine, par le duc d'Angoulême. Le reste sera de médiocre importance. Tandis que si tu commençais par Giselle, eh bien ! je te crois assez fou, mon pauvre Concini, pour oublier le duc. Et alors, que de malheurs !

– N'est-ce que cela ? fit Concini, tout joyeux de voir Léonora d'aussi bonne composition. *Per Dio*, tu as raison, *cara mia.* Je vais d'abord rue Dauphine.

– C'est essentiel, Concino. Peut-être y va-t-il de ta tête et de la mienne : il faut que, dans une heure, Angoulême soit à la Bastille. *Le reste m'importe peu*, répéta-t-elle d'une voix indifférente qui acheva de convaincre Concini. Tu m'as fait épier, surveiller toute la journée. Ai-je eu un geste, une parole qui puisse te faire supposer que je veuille manquer à ma parole ? Je te dis que je ne m'inquiète pas de cette fille. Seulement, tu as juré de la ramener ici, rappelle-toi !

– Oui, oui ! dit Concini qui dissimula un sourire sardonique. C'est juré. Je la ramène ici. Elle sera sous ta surveillance, ce sera sa Bastille, à elle. Adieu, *carissima*. Dans une heure, tout sera fini.

En prononçant ces mots, Concini frémissait. Léonora Galigaï pâlit sous le fard qui couvrait son visage. Une flamme d'amour et de jalousie effrayante jaillit de ses yeux noirs. Elle eut un vague mouvement des bras vers Concino. Mais déjà celui-ci franchissait la porte.

– Comme il est heureux ! râla Léonora dans un soupir d'affreuse angoisse. Comme il tremble à la seule pensée de la revoir ! Attends, *Concinetto mio*, attends, tu vas voir de quoi est

capable une femme qui aime comme j'aime !

Elle s'élança, et, par le même chemin, regagna son appartement. Là, elle attendit cinq minutes, palpitante, l'oreille aux aguets. Enfin, un homme entra.

– Eh bien ? demanda vivement la maréchale.

– Monseigneur a descendu la rue de Tournon et est entré dans la rue Neuve-des-Fossés. Il est escorté de Rinaldo et de ses autres suivants ordinaires.

Léonora frémit de joie.

– Bon ! songea-t-elle. Il va bien à l'hôtel d'Angoulême ! Je suis sauvée !

Elle renvoya l'espion d'un geste impérieux et passa dans son antichambre. Là attendaient deux gentilshommes, dont l'un s'appelait le vicomte de Lux et l'autre le chevalier de Brain. Ils étaient armés jusqu'aux dents : épée, poignard, pistolet. Ils saluèrent respectueusement la maréchale d'Ancre et attendirent silencieusement.

– C'est la reine Marie qui vous envoie ? demanda Léonora.

– Oui, madame, répondit de Brain.

– Quels ordres vous a-t-elle donnés ?

– Un seul, fit de Lux : celui de vous obéir ce soir comme à elle-même.

– La reine vous a-t-elle dit de quoi il s'agit ?

– Sa Majesté nous a indiqué seulement que nous devons arrêter et conduire en lieu sûr une jeune fille accusée de conspirer, et, pour le restant, de nous en référer à vos ordres.

– Messieurs, dit Léonora, en regardant fixement les deux bravi, cette jeune fille, vous la connaissez : elle s'appelle Giselle, c'est la fille du duc d'Angoulême.

Les deux hommes s'inclinèrent sans répondre.

– C'est, reprit la maréchale, cette jeune fille qui, un soir

dernier, est sortie du Louvre sous votre escorte et à qui, près du Pont-au-Change, est arrivé l'accident que vous savez.

Les deux hommes s'inclinèrent de nouveau, mais gardèrent le silence.

– L'accident, continua la Galigaï en pesant sur chaque mot, n'a pas eu de suites, heureusement pour elle et malheureusement pour vous. Les gens que le service de l'État vous oblige à tuer se portent bien, paraît-il ! ajouta-t-elle soudain avec un grondement qui fit pâlir les deux assassins. J'ai pu apaiser la reine. Mais tâchez de prendre ce soir votre revanche, ou je ne réponds plus de rien.

– On la prendra ! gronda de Lux. Eh ! madame, si nous avions su que cette fille savait nager…

– Bien, bien, interrompit la Galigaï. Vous savez où vous devez aller ?

– Rue des Barrés, madame. Sa Majesté nous a donné ce détail.

– Vous avez des hommes avec vous ?

– Douze gaillards de sac et de corde qui brûleront Paris si nous voulons et qui, en ce moment même, nous attendent sur le port à l'avoine, à dix pas de la rue des Barrés.

– C'est trop, c'est beaucoup trop, fit vivement Léonora. Messieurs, il ne s'agit ce soir ni de brûler, ni de réveiller les bourgeois endormis. Vous devez procéder en douceur. L'acte que vous accomplissez est de ceux qui ne doivent laisser aucune trace. Laissez donc vos hommes dans la rue, ne les appelez que s'il y a résistance.

– Nous obéirons, madame, fit de Brain. Mais la conspiratrice arrêtée sans esclandre, en quelle prison d'État devrons-nous la conduire ?

– Ici ! répondit Léonora Galigaï d'un si sombre accent que les deux assassins en frissonnèrent.

Mais ce genre d'émotions ne les arrêtait jamais bien

longtemps, sans doute ; car, reprenant leurs physionomies insoucieuses et rudes, ils s'inclinèrent très bas devant la maréchale, puis s'éloignèrent.

Le duc d'Angoulême avait rapidement atteint l'hôtel de la rue Dauphine il était monté au premier étage, avait parcouru sans lumière une enfilade pièces, et, parvenu enfin à une sorte de cabinet, avait allumé un flambeau Alors, il ouvrit un coffre, d'où il tira une cassette de fer qu'il posa sur table devant laquelle il s'assit. Ayant ouvert la cassette, il se mit à en examiner l'un après l'autre, les papiers qu'elle contenait. Le duc avait devant lui une fenêtre – celle-là même où Capestang, la nuit précédente, avait aperçu une lumière. Il avait à sa droite une cheminée pleine de cendres noires – les cendres des papiers politiques brûlés par Cinq-Mars. Il avait enfin derrière lui la porte par laquelle il venait d'entrer, et qu'il avait simplement poussée.

Il s'absorba dans son travail qui dura longtemps, deux ou trois heures, ou peut-être plus. Il mettait à sa gauche, sur la table, les parchemins qu'il voulait garder. Il roulait dans sa main ceux qu'il voulait détruire, puis les jetait dans la cheminée et les enflammait à l'aide du flambeau. Et dans le grand silence du vieil hôtel désert, rendu plus lourd par le silence énorme de Paris endormi, le duc absorbé, n'entendait que le léger froissement des papiers qu'il remuait, le crépitement étrange, fantastique du parchemin qui achève de brûler. Sa besogne terminée, il s'était accoudé à la table, la tête dans la main, et, s'enfonçait dans une rêverie qui aboutissait à la splendide vision de la royauté.

– C'est fini, songeait-il. Dans deux heures, le mariage de ma fille et de Cinq-Mars sera un fait accompli. Dès lors, les amis du vieux marquis deviennent mes amis. Tout est prêt.

Guise et Condé me soutiennent. Il y a dans Paris trois mille hommes qui n'attendent que mon signal. La complicité de Léonora Galigaï m'assure la victoire. Dans deux jours, tout sera fini. Je serai roi de France ! Roi ! ajouta-t-il en frémissant, roi

de France ! Le plus beau royaume de la chrétienté ! à moi ! oh ! je sens que je ferai de grandes choses. Allons, il est temps de retourner rue des Barrés.

Il plaça dans un portefeuille les parchemins qu'il avait mis de côté et glissa le portefeuille sous son pourpoint. Puis il se leva en soufflant le flambeau. Dans ce même instant, le duc se sentit frissonner de terreur.

Il avait soufflé sur le flambeau, la cire était éteinte, et pourtant le cabinet demeurait éclairé ! Le duc d'Angoulême se retourna d'un mouvement violent, et alors il demeura livide, un cri d'épouvante s'étrangla dans sa gorge. Dans le cabinet, à quatre pas de lui, il y avait un homme, immobile, l'épée à la main. Derrière cet homme, il y en avait sept ou huit autres également armés ; l'un d'eux portait un flambeau.

– Concini ! hurla le duc. En même temps, il saisit la table à pleines mains, la souleva de ses forces décuplées, la jeta entre lui et Concini pour s'en faire un rempart et tira son épée.

– Monsieur le duc, dit froidement Concini au nom du roi, je vous arrête.

– Vous m'arrêtez ! Vous ! vous ! Vous qui…

– Qu'on le saisisse ! vociféra Concini pour couvrir la voix du duc.

Les spadassins se ruèrent. Au premier coup que porta Angoulême, son épée se brisa. Quelques secondes de lutte, des soupirs rauques, des jurons, puis le silence.

Angoulême, bâillonné, garrotté, fut soulevé par dix bras, emporté, jeté dans un carrosse qui stationnait à la porte de l'hôtel. Là, il s'évanouit. Lorsqu'il se réveilla, il se vit dans une chambre aux murs épais et nus. Une étroite fenêtre garnie de barreaux y laissait entrer un peu d'air. Le duc s'élança à cette fenêtre et colla aux barreaux son visage convulsé. Et alors ses cheveux se hérissèrent, son cœur, un instant, cessa de battre, et de sa gorge s'exhala une clameur de désespoir terrible qui se perdit dans la nuit :

– La Bastille ! La Bastille !

* * * *

En sortant de la Bastille, Concini et sa troupe s’élancèrent à pied vers la rue du Petit-Musc, qui aboutissait à la rue des Barrés. Deux hommes furent chargés de conduire tous les chevaux en bride jusqu’à une petite place située entre la rue des Barrés et la Seine, et qu’on appelait la place aux Vaux. Un troisième conduisit jusqu’à la porte de la maison de Marie Touchet le carrosse même qui avait servi à l’arrestation du père de Giselle.

Concini, à pas rapides, gagna donc la rue des Barrés et s’arrêta devant la maison. Il frémissait. La passion sauvage qui se déchaînait en lui le faisait trembler comme par un temps de froid, et pourtant la nuit d’été était chaude, constellée, paisible.

– Où la conduirons-nous ? lui demanda Rinaldo. À l’hôtel d’Ancre ?

– À ma maison de Reuilly, gronda Concini en respirant avec effort. Écoute Rinaldo. Il faudra que je rentre à l’hôtel. Car je prévois pour demain des événements qui… et enfin, il faut que ce soit moi qui annonce au roi la prise du duc. Tu te chargeras donc avec Montreval de la conduire à Reuilly. L’endroit est sûr. La marquise elle-même ignore que je possède cette maison. Tu me la garderas, mon bon Rinaldo.

Rinaldo fit la grimace et grommela :

– Vous oubliez, monseigneur, que nous devons faire encore une arrestation : celle du damné Capestang. Par le diadème en or que vous avez offert à la madone de Piedigrotta, et que vous auriez mieux fait de me donner à moi, je vous jure, monseigneur, que si je ne suis pas là pour mettre la main au collet du sacripant, je quitte votre service, je me donne à Guise, à Condé, ou même, au pis-aller, au petit Bourbon du Louvre !

– Rassure-toi, Rinaldo. Dès demain, tu seras relevé de ta faction, et je te promets que d’ici là, rien ne sera tenté contre le chevalier de Capestang. Mais approchons-nous de cette porte. Il

s'agit de l'ouvrir en douceur, sans la trop faire crier.

– Nous avons les outils dans le carrosse. Eh ! monseigneur il ne faut que savoir s'y prendre. Les portes, voyez-vous, ne demandent pas mieux que de se laisser ouvrir… surtout, ajouta-t-il soudain, surtout…

– Quoi ? Qu'y a-t-il ? fit vivement Concini en rejoignant Rinaldo qui s'était approché de la petite porte.

– Surtout quand elles sont déjà entrebâillées ! acheva Rinaldo. Voyez monseigneur !

– Ouverte ! rugit Concini en pâlissant.

En même temps, il se rua à l'intérieur, suivi de Rinaldo et de ses acolytes. Il se heurta aux premières marches d'un escalier : en quelques bonds, il escalada. En haut, une porte : il l'ouvrit violemment. Une salle où brûlaient des flambeaux. Il en saisit un. De pièce en pièce, en bas, en haut, jusqu'aux combles, jusqu'aux caves, écumant, l'œil en feu, la gorge pleine de sanglots et de jurons, il courut… personne ! Solitude et silence ! La maison, du bas en haut, était déserte ! Concini jeta à toute volée contre un mur le candélabre de bronze qu'il tenait, et rugit :

– Malédiction !

– L'oiseau s'est envolé ! ricana Rinaldo en mettant le pied sur la cire qui communiquait le feu à une tenture.

Sans répondre, Concini s'élança au-dehors ; toujours suivi de Rinaldo, il courut jusqu'à la place aux Vaux, sauta sur son cheval et lui enfonça ses éperons dans le ventre.

– Louvignac ! cria Rinaldo en partant à son tour au galop de charge, ramenez nos hommes à l'hôtel. Il n'y a plus rien à faire ici.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Concini et Rinaldo mettaient pied à terre devant l'hôtel d'Ancre. Comme ils franchissaient la petite porte à gauche de laquelle se trouvait le poste des gardes, deux hommes descendant le perron

traversaient la cour d'honneur. Ils passaient dans le rayon de lumière qui fusait de la fenêtre du poste. À la vue de Concini, ils firent un mouvement. Mais il était trop tard. Concini les avait vus et reconnus sans doute, car sa figure convulsée par la rage s'apaisa avec cette instantanéité que lui eût enviée le fameux Mondor, un rire silencieux crispa ses lèvres et, arrêtant d'un geste les deux hommes :

– Monsieur de Brain ! Monsieur de Lux ! fit-il de sa voix la plus soyeuse. Et que me vaut l'honneur, à pareille heure, d'une visite des deux plus fidèles gentilshommes de Sa Majesté la reine mère ?

– Monseigneur, dit de Lux, Sa Majesté a bien voulu nous charger d'un message urgent que nous venons de porter à Mme la maréchale.

– Cela se trouve à merveille, reprit Concini, plus caressant que jamais. J'ai moi-même une importante dépêche à faire parvenir à la reine. J'espère que vous voudrez bien la porter au Louvre ?

– Nous sommes à vos ordres, monseigneur, dit de Brain qui jeta à son compagnon un regard qui en disait long sur son inquiétude.

– Bien, messieurs. Le temps d'écrire trois lignes, et je suis à vous. Veuillez m'attendre là.

En même temps, il ouvrait la porte du poste et, des yeux, de ses yeux soudain devenus terribles, il donna un ordre à l'officier qui commandait. De Lux et de Brain eurent le même regard vers la petite porte de la rue. Mais là, ils virent Rinaldo qui, les bras croisés, attendait dans une attitude nonchalante. Ils entrèrent donc dans le poste. Et aussitôt, comme par hasard, cinq ou six hommes se placèrent de manière à ce qu'ils ne pussent faire un pas ni vers la porte ni vers la fenêtre.

Dehors, Concini marcha droit à Rinaldo.

– Toi, gronda-t-il, reste ici. Tue tout ce qui essaiera de passer !

Puis il s'élança dans l'hôtel, et gagna le passage qui, jusqu'alors, n'avait guère été utilisé que par Léonora. Il était livide. Une mousse blanchissait le coin de ses lèvres. L'afflux du sang à la tête striait de rouge ses yeux hagards. D'un coup de pied, il enfonça la porte devant laquelle il arrivait, et il se rua dans la chambre de sa femme à l'instant où elle-même y entrait par la porte opposée. Concini tira son poignard, marcha à Léonora, et, de sa main libre, étreignant son bras gauche :

– Pas de mensonge ! râla-t-il. Pas de faux-fuyant. Il me la faut. D'accord avec Maria (*il voulait dire la reine mère*), tu l'as fait enlever. Lux et Brain viennent de tout m'avouer. (*Léonora tressaillit et haussa les épaules*.) Ainsi, réponds, où l'as-tu mise ? Je te dis que je la veux ! Réponds, réponds, par le Christ, ou je frappe !

Il leva son poignard.

– Comme tu te fais mal ! murmura Léonora d'une voix de profonde douceur.

– Réponds ! rugit Concini, délirant. Tu ne vois donc pas que je vais te tuer ! Tu ne vois donc pas que c'est tout ce que je peux faire d'attendre une seconde avant de t'égorger !

Léonora souffrait affreusement dans son cœur de son amour insulté à ce point que pour la première fois, son mari avouait, proclamait, hurlait sa passion pour une autre. Elle souffrait aussi dans son corps, car la main de fer de Concini crispée à son bras lui labourait les chairs. Mais elle n'y prenait pas garde. Elle baissa la tête, deux larmes de désespoir jaillirent de ses yeux, et elle murmura :

– *O mio amore* !

Concini grinça des dents, et, d'une voix blanche :

– Tu le veux, Léonora ! C'est toi qui le veux ! Eh bien… Un geste de Léonora arrêta le bras qui allait s'abattre.

– Et moi, dit-elle, j'ai ceci à te dire : tue-moi, Concino ! mais j'emporte mon secret, entends-tu ! Moi morte, tu pourras

démolir Paris pierre par pierre : tu ne la trouveras pas ! Moi morte, elle mourra. Maintenant, tue-moi si tu veux ! J'avais prévu cela. J'avais prévu la trahison de ces deux imbéciles. Je prévois tout, moi ! Même que je dois périr de la main que j'adore ! Allons, Concino, qu'attends-tu pour frapper Léonora et tuer du même coup ton Oiselle !

Concini jeta son poignard ; il se mordit le poing, et, avec un gémissement lugubre, s'abattit à genoux ; les sanglots déchirèrent sa gorge ; immobile, toute droite dans les plis rigides de ses vêtements noirs, Léonora le contemplait avec la souveraine pitié à la fois méprisante et presque maternelle de son âme supérieure. Concino ramassa le poignard qu'il venait de jeter.

– Léonora, bégaya-t-il, c'est moi qui vais mourir, c'est moi que je vais frapper si tu ne me jures de respecter la vie de cette jeune fille.

– Calme-toi, dit-elle froidement. Si j'avais voulu la tuer, elle serait morte déjà. Je veux qu'elle vive, et je t'en donnerai la preuve dès qu'elle ne sera plus dangereuse pour l'issue des événements qui se préparent.

– Oui, tu as raison ! Mais quelle preuve me donneras-tu ?

– Je te conduirai à elle ! fit simplement Léonora.

Il se releva d'un bond, la saisit dans ses bras, la couvrit de caresses ; il était ivre de sa rage, de son désespoir et de son bonheur ; il lui jurait qu'il l'aimait, qu'il n'aimait qu'elle ; et elle le laissait tout pantelant, exhaler sa passion ; elle lui souriait ; elle acceptait tout, promesses de fidélité, caresses – et enfin, après un dernier baiser furieux, il sortit précipitamment.

– Ô mon amour, générateur de haines sauvages ! gronda alors Léonora défaillante. Quelle vengeance ! Quelle implacable vengeance il va me falloir !

Cependant Concini était redescendu dans la cour. Il retrouva Rinaldo où il l'avait laissé. Il lui parla rapidement à voix basse, Rinaldo souriait en homme à qui on propose une partie de

plaisir ; il souriait et il y avait au coin de ses yeux un petit pétillement rouge.

– Si je crie *Santa Maria*, tu entends ? acheva Concini.

– *Santa Maria*, soit ! ricana le bravo. Jamais *Santa Maria* n'aura été à pareille fête.

Concini ouvrit le poste, et fit signe à de Lux et de Brain de le suivre. Tous quatre sortirent de l'hôtel. Les deux agents de Marie de Médicis, voyant qu'ils n'étaient escortés que de deux hommes, se rassurèrent. Concini marchait à côté de Lux ; Rinaldo à côté de Brain.

– Messieurs, dit Concini, toute réflexion faite, j'aime mieux me rendre moi-même auprès de Sa Majesté ; la chose est d'importance ; et il faut que je vois la reine, malgré l'heure tardive.

Lux et Brain sourirent : ils savaient mieux que personne que Concini entrait chez la reine ou sortait de chez elle à des heures plus tardives encore : que de fois ils avaient secrètement monté la faction au passage que prenait Concini pour se rendre chez Marie de Médicis, et qu'ils appelaient le *Pont d'amour !* Ils étaient donc parfaitement rassurés. On arriva au Pont-Neuf. Concini s'arrêta tout à coup.

– Est-ce que vous avez vu quelque chose, monseigneur ? fit de Lux en portant la main à son épée.

L'endroit, en effet, était mal famé. Les tire-laine y pullulaient. Le guet, d'ailleurs, ne s'y hasardait jamais. À cette question, Concini répondit :

– Oui, messieurs, je viens de voir une chose : c'est que vous êtes des imposteurs.

De Lux et de Brain pâlirent.

– Monseigneur, gronda le premier, prenez garde, vous insultez deux gentilshommes de la reine !

– Fussiez-vous gentilshommes du pape, je vous dirais encore que vous avez menti, et je le prouve !

– Voyons la preuve ! ricana de Brain.

Concini paraissait fort calme. Quant à Rinaldo, il sifflotait. Deux contre deux. Lux et Brain n'avaient rien à redouter. D'ailleurs, ils se sentaient protégés par leur titre de gentilshommes de la reine, et puis ils avaient cette bravoure des gens qui se sont habitués à gagner richesse et titres en risquant leur peau tous les jours.

– Voici la preuve, reprit Concini. La maréchale que j'ai interrogée m'a assuré que vous ne lui aviez transmis aucun message de la reine. Donc, vous avez menti. Maintenant, j'ajoute : Messieurs, vous êtes des lâches.

Concini se croisa les bras. Rinaldo se rapprocha de son pas nonchalant, Lux et Brain se regardèrent et éclatèrent d'un rire strident. L'œil au aguets, la main à la poignée de la rapière, prêts à tomber en garde, il s'étonnaient seulement de l'attitude trop paisible de Concini.

– Que dit donc monseigneur Concino Concini ? ricana de Lux.

– Hé ! As-tu donc les oreilles bouchées ? Il dit que nous sommes de lâches.

De nouveau retentit le rire aigre, strident, méprisant des deux bravi qui comprenant que cette aventure ne pouvait se terminer que par un coup d'épée, étaient décidés à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire à tuer Concini et Rinaldo. En effet, il n'y avait pas d'autre issue à un duel de ce genre vainqueurs ou vaincus, si Concini sortait de là vivant, ils iraient pourrir dans quelque cul-de-basse-fosse.

– Oh ! oh ! reprit de Lux, c'est que le *signor* Concini s'y connaît en lâcheté, peste !

– Et en courage, donc ! continua de Brain. Témoin son bâton de maréchal qu'il a ramassé sous les courtines d'un lit, alors que d'autres sont assez fous pour aller le chercher sur un champ de bataille. Peste !

Concini ne bougeait pas, ne tressaillait pas. Rinaldo s'était mis siffloter ; puis il bâilla.

– Dis donc, Lux, te souviens-tu la fameuse dispute de Bellegarde avec le *signor* Concino Concini ?

– Si je m'en souviens, par tous les diables ! J'en ris encore ! Tout Paris en rit et en rira longtemps !

– Je vois encore Bellegarde courant Paris, cherchant partout le *signor* Concini pour lui tirer les oreilles avant de lui passer son épée au travers d corps.

– Et Bellegarde ne trouva pas *monsignor* Concini ! En vain le chercha t-il huit jours durant !

– Parbleu ! monseigneur était caché dans les caves de l'hôtel de Rambouillet !

Lux et Brain se tenaient les côtes. Concini ne bougeait pas. Il souriait. Mais ses lèvres tremblaient légèrement. Lorsque le rire des deux hommes se fut enfin apaisé, il reprit tranquillement, comme s'il n'eût rien entendu :

– Messieurs, je dis que vous êtes des menteurs, et je l'ai prouvé. Je dis que vous êtes des lâches, et je le prouve : ce soir, nuitamment, vous avez pénétré dans une maison paisible et enlevé par violence une jeune fille sans défense. Je précise : cela s'est passé rue des Barrés. La jeune fille s'appelle Giselle. Vous voyez que je sais tout, messieurs !

Lux et Brain gardèrent le silence. Concini reprit – et cette fois, sa voix était sourde, tremblante :

– Messieurs, j'ai une proposition à vous faire. Avant tout, laissez-moi vous dire que vous êtes libres de la rejeter ou de l'accepter. Si vous la rejetez, je vous jure d'oublier notre rencontre de ce soir et tout ce qui vient d'être dit. Si vous l'acceptez, je vous prends à mon service avec une paie double de celle que la reine vous donne ou ne vous donne pas ; car ses coffres sont vides et les miens regorgent.

– Voyons la proposition, monseigneur… dit de Brain.

– Une prière plutôt : je vous demande simplement de m'indiquer en quel lieu de Paris vous avez conduit la jeune fille que vous avez arrêtée.

– En d'autres termes, monseigneur, fit de Lux, vous nous proposez une trahison.

– Oui ! fit Concini, les dents serrées, la gorge angoissée, mais une trahison qui vous enrichit.

Lux et Brain se regardèrent. Ils parurent hésiter une seconde, qui fut pour Concini longue comme une heure. Enfin, et non sans un soupir de regret, Lux prononça :

– Moi je refuse. Et toi, Brain ?

– Moi aussi ! fit de Brain en s'inclinant.{8}

– Vous refusez ! râla Concini, dont le dernier espoir s'effondrait. Réfléchissez, messieurs ! Tenez, ne vous décidez pas à la légère. Consultez-vous. J'attendrai. Songez à ce que je vous offre.

– Inutile de réfléchir : nous refusons !

Concini ploya les épaules comme un athlète qui vient de recevoir un coup trop rude. Il se courba, baissa la tête, accablé en apparence. En réalité, il se ramassait. Il se mordait les lèvres jusqu'au sang pour arrêter au passage l'explosion de sa fureur. Sous ses paupières, il y avait cette étrange lueur de folie qui précède le meurtre comme l'éclair précède le tonnerre.

– Messieurs, râla-t-il, vous ne savez pas le mal que vous me faites. Ah ! *povero !* Ah ! je suis perdu ! Ah ! *Santa Maria !*

En même temps il se détendit, bondit avec un rugissement de fauve ; le bras eut un double mouvement, de Lux tomba comme une masse, sans une plainte, la gorge ouverte. Dans la même seconde et au cri de *Santa Maria*, Rinaldo se rua sur de Brain, qui essaya de tirer son épée : trop tard ! le poignard, d'un coup en dessous, l'avait atteint au ventre. De Brain s'affaissa.

– À moi ! bégaya-t-il. Oh ! lâche ! assass…

Il n'eut pas le temps d'achever : Rinaldo d'un deuxième coup de poignard dans la poitrine, le tua net. Le bravo se releva alors avec une sorte de grognement, les narines ouvertes, les lèvres retroussées comme s'il eût aspiré l'odeur du sang, et il eut un rire silencieux en regardant Concini.

Concini à genoux sur la poitrine de Lux, frappait à coups redoublés, au hasard ; la folie furieuse du sang se déchaînait en lui ; il délirait ; son bras se levait et retombait ; à chaque coup, un gémissement fusait de ses lèvres livides ; il frappait, il était plein de sang, la tête lui tournait ; le visage du cadavre n'était plus qu'une plaie rouge… et ce cadavre, enfin, il le saisit par les cheveux et le traîna jusqu'au fleuve où, d'un coup de pied, il le fit rouler. Quant à Rinaldo, il avait imité son maître en traînant le cadavre de Brain… et quelques secondes plus tard, les deux corps voguaient de conserve, s'en allaient au fil de l'eau, plongeaient, reparaissaient un instant, puis enfin ils s'enfoncèrent.

* * * *

Rentrés à l'hôtel d'Ancre, Concini et Rinaldo commencèrent par changer de vêtements. Sans doute Concini vivait une de ces heures de fièvre furieuse où le repos est impossible, où l'esprit, après l'action, conserve cette même houle tumultueuse que conserve l'océan après la tempête.

– Rassemble nos hommes ! gronda-t-il. Ah ! peste, comme disaient ces deux braves, je me sens en goût. Et, pendant que je suis en train d'en découdre, il me faut encore une peau !

– Ah ! ah ! fit Rinaldo, les yeux écarquillés. Bataille, donc ! Mai contre qui ?

– Tu oublies, Rinaldo ! ricana Concini. Ta haine ne vaut pas la mienne ! Ah ! ah ! tu oublies !

– Capestang ! grinça Rinaldo, dont l'œil s'éclaira d'une lueur funeste.

– Oui ! Tu vois que, cette fois, il nous faut tous nos hommes. Va donc les rassembler, et envoie quelqu'un jusqu'à cette

auberge de la rue de Vaugirard pour éclairer un peu le terrain.

Rinaldo s'élança vers cette sorte de vaste dortoir que les ordinaires de Concini occupaient en commun, et qui était situé au deuxième étage de l'hôtel. À ce moment, il était plus de minuit. Mais, à peine rentrés de l'expédition de la rue des Barrés, les spadassins n'étaient pas couchés encore.

– Bataille, messieurs ! dit Rinaldo en entrant. Équipez-vous, armez-vous solidement. Il s'agit d'un sanglier qui découdra plus d'un de nous. À vos armes, donc, et en chasse ! Montreval, puisque te voilà tout prêt, pars devant jusqu'à l'auberge du *Grand Henri*, rue de Vaugirard, et reviens nous dire si le sanglier est à sa bauge !

– Bon ! fit Montreval. Le signalement du sanglier ?

– Il s'appelle Capestang ! rugit Rinaldo d'un accent de féroce triomphe.

À ce nom, un tumulte éclata. Les spadassins poussèrent un « hurrah » terrible, et, furieusement, se harnachèrent en guerre, amorçant les pistolets, se couvrant la poitrine de leurs buffles, accrochant leurs poignards et ceignant leurs rapières. En quelques minutes, ils furent prêts ; frémissants, pâles de haine, ils avaient des faces de tigres prêts à bondir. Rinaldo, un instant, les contempla avec une joie d'orgueil et de triomphe. Ils se trouvèrent dans la cour de l'hôtel sans que nul pût s'apercevoir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Là, placés, en ordre de bataille, immobiles, silencieux, ils attendirent l'arrivée de Concini.

Montreval était parti en éclaireur. Un quart d'heure s'écoula. Concini parut alors. Il était armé comme les autres. Il fit un signe, et la troupe sortit de l'hôtel. À pas rapides et furtifs, ils remontèrent la rue de Tournon. Rinaldo était en tête, les yeux flamboyants, le mufle tendu vers le carnage, la poitrine pleine de grondements. Au coin de la rue de Vaugirard, il se heurta à un homme qui venait en sens inverse. C'était Montreval qui accourait.

– Eh bien ! gronda Concini.

– Eh bien, fit Montreval avec un juron de rage, la bauge est vide ! le sanglier n'est plus là !

Rinaldo poussa une imprécation furieuse. Concini grinça des dents. Rinaldo voulait s'élancer pour s'assurer par lui-même. Mais Montreval l'arrêta :

– Inutile, dit-il. Non seulement Capestang n'est plus dans l'auberge, mais l'auberge est déserte. Son patron l'a abandonnée aujourd'hui. J'ai trouvé les portes fermées ; j'ai sauté par-dessus le mur de la cour ! j'ai tout visité, il n'y a plus âme qui vive de la cour aux greniers.

– La malédiction est sur nous ! gronda Rinaldo.

– Cet homme me tuera ! murmura Concini.

Et effarés, ils rentrèrent à l'hôtel d'Ancre muet et sombre comme un réceptacle d'inavouables douleurs et de formidables secrets.

XXXII

Barre à bas !

C'était vrai ! l'auberge du *Grand Henri* n'était plus ! Décrochée l'enseigne qui montrait aux passants la silhouette du Béarnais couronné de laurier et vidant sa pinte avec une grimace de jubilation ! Déserte, la grande salle commune, disparus les brocs d'étain luisant, les faïences à fleurs, les étincelantes casseroles de cuivre de la cuisine, tables de chêne aux pieds tors, escabeaux ! Quel cataclysme avait changé en un désert morne ce lieu qui, la veille, le jour même, était animé par les éclats de voix des routiers, le choc des gobelets, les rires des servantes ?

Il n'y avait pas eu cataclysme : il y avait eu coup d'État, coup de tête de maître Lureau. Le digne aubergiste, plus chauve que jamais, en butte aux quolibets de sa femme et aux railleries de ses clients, à qui Mme Lureau s'était empressée de raconter l'histoire de la fameuse pommade, l'aubergiste, devenu sombre en voyant, selon sa propre expression, sa clientèle fondre comme beurre à la poêle, l'aubergiste qui, de plus en plus, négligeait sa cuisine pour courir aux miroirs et voir si, par hasard, un cheveu, un seul, ne viendrait pas proclamer l'infaillibilité de l'invention, Cogolin, maître Lureau, donc, aigri, hargneux, inconsolable, avait eu tout à coup une idée de génie.

Ayant pris son auberge en grippe, il résolut de se défaire de son auberge, et d'entreprendre un autre commerce. Lequel ? C'est ce qu'on verra par la suite. Toujours est-il que Lureau était allé trouver, à l'insu de sa femme, un de ses confrères qui, cinq

cents pas plus loin, tenait une auberge à l'enseigne de la *Bonne Encontre*. Il était arrivé à ce confrère le contraire de ce qui arrivait à Lureau. La *Bonne Encontre* avait naturellement hérité des clients qui avaient fui le *Grand Henri*. D'où nécessité pour le patron de la *Bonne Encontre* de s'agrandir et de perfectionner ses moyens d'action dans le temps même où le patron du *Grand Henri* songeait à ce qui s'appelle une liquidation générale.

Il résulta de cette double situation qu'il y eut entre les deux patrons qui, jusque-là, s'étaient mutuellement souhaité la peste et la fièvre, un entretien fort long et fort amical ; à la suite de quoi, maître Garo, patron de la *Bonne Encontre*, s'en vint rendre visite à son confrère, et sans avoir l'air de rien estima, pesa, compta. Après quoi, Garo, avec un soupir, aligna sur la table un certain nombre de piles d'écus et pistoles que Lureau, avec un sourire fit tomber dans un petit sac de peau.

Ce jour-là donc, Lureau, en rentrant à l'auberge du *Grand Henri* commença par faire apporter une échelle et décrocha l'enseigne, non sans verser une larme.

Mme Lureau demeura stupéfaite d'abord. Puis, mettant ses deux poings sur ses hanches, elle envoya à son époux une de ces bordées d'invective devant lesquelles Lureau, en mari bien dressé, avait coutume de fuir. Mais, cette fois, il ne s'enfuit pas et, laissant crier sa femme, il ordonna aux rares clients de la salle commune d'avoir à déguerpir à l'instant. Puis il rassembla les valets, garçons et filles, leur paya leurs salaires et les pria d'aller, tout de ce pas, chercher fortune ailleurs. Les invectives de Mme Lureau avaient atteint au tragique des imprécations mais voyant que l'aubergiste, pour la première fois de sa vie conjugale, ne manifestait aucun signe de repentir ou d'émotion, elle prit le parti de s'évanouir, tout en surveillant du coin de]'œil les allées et venues de Lureau.

À ce moment, deux ou trois charrettes s'arrêtèrent sur la route, devant l'auberge ; puis plusieurs hommes entrèrent, et, dirigés par maître Garo, commencèrent à entasser sur les véhicules les tables, escabeaux, bahuts, tonneaux, batterie de

cuisine, et le reste.

Or, tandis que s'accomplissait ce déménagement – cette abdication – il y avait dans l'auberge deux hommes qui assistaient à cette opération, l'un avec une sorte d'intérêt pensif, l'autre avec une inquiétude grandissante. Le premier était un étranger. Le deuxième, c'était Cogolin.

– Alors, murmurait celui-ci, nous voici sans logis ? il est bien heureux, par ma foi, que j'ai eu l'idée de faire gagner dix-huit cents livres à M. le chevalier. Mais que va-t-il dire en rentrant ?

Ce remue-ménage, en effet, se passait dans le temps où Capestang courait rue des Barrés, où nous l'avons vu à l'œuvre. Cogolin, hochant la tête et songeant, non sans quelque remords, qu'il était la cause première de cette déconfiture, regagna l'appartement de son maître, c'est-à-dire la chambre de Capestang et le petit cabinet où il avait, lui, établi ses pénates. La chambre était vide, et vide le cabinet ; lit, table, chaises, fauteuils, tout était enlevé. Cogolin s'assit sur le plancher, décidé à attendre là le retour du chevalier.

– Allons, mon brave, il faut vous en aller, fit tout à coup Lureau qui, faisant une dernière tournée dans l'auberge, venait d'apparaître sur le seuil de la chambre.

Cogolin secoua la tête.

– Comment, non ! s'écria l'hôte. Mais j'ai vendu le *Grand Henri,* et…

– Crime de haute trahison, maître Lureau ! Vous vendez un roi ! Le propre père de notre sire !

Lureau demeura un instant stupéfait. Mais sûr de son droit et de la pureté de ses intentions, il reprit d'un ton goguenard :

– Crime ou non, il faut déguerpir de céans. Sans compter que vous me devez…

Cogolin tira de sa poche une poignée d'écus et les montra à Lureau ébahi. L'hôte allongea la main et prenant sa figure la plus souriante :

– Monsieur Lureau, dit Cogolin en faisant disparaître les pièces blanches, j'ai là dix écus qui sont bien à votre service. Mais c'est donnant donnant. Laissez-moi ici. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Et je paye d'avance !

Lureau se creusa la cervelle pour résoudre ce problème : pourquoi Cogolin, qui n'avait pas payé la chambre alors qu'elle était logeable et bien meublée, la payait-il d'avance, maintenant qu'elle était vide ? Mais comme, en somme, peu lui importait, il conclut le marché, empocha les écus de Cogolin et l'assura qu'il pourrait rester dans l'auberge déserte.

– Toutefois, ajouta-t-il, ces écus que je viens de recevoir ne constituent pas une avance.

– Voilà qui est un peu fort ! dit Cogolin très indigné.

– C'est simplement un acompte sur ce que vous me devez, reprit sereinement Lureau. Donc, c'est maintenant qu'il faut payer l'avance. Mais rassurez-vous, ce ne sera pas en argent.

– Ah ! ah ! Et comment vous paierai-je, en ce cas ?

– En me répétant les trois mots magiques, dit Lureau.

– Oh ! oh ! Peste ! Corbacque ! Comme vous y allez ! Trois mots qui valent leur pesant d'or, une fortune ! Monsieur Lureau, j'aime mieux m'en aller. Tant pis pour vous et tant mieux pour moi si vous avez oublié les trois talismans.

Cogolin se leva. Lureau qui, au mot fortune avait tressailli, le saisit par le bras.

– Restez, monsieur Cogolin, s'écria-t-il, restez, je vous en supplie !

– Non, non ! Cela coûte trop cher ! dit audacieusement Cogolin. Bien, si vous voulez que je reste, rendez-moi mes dix écus.

Lureau eut avec lui-même un court débat. Le résultat de ses réflexions fut que les dix pièces à l'effigie du roi de France réintégrèrent la poche Cogolin étonné.

– Mais, fit l’hôte en tendant un crayon et du papier à Cogolin, vous allez m’écrire là-dessus les trois mots magiques.

– À l’instant même, dit Cogolin, à condition que vous les payiez une pistole pièce. Trois pistoles, monsieur Lureau. C’est pour rien ! Des mots dont chacun vaut mille écus d’or peut-être !

Nouveau débat intérieur de l’aubergiste, nouveaux soupirs, et enfin triomphe de Cogolin, qui reçut les trois pistoles réclamées, en sorte que non seulement il ne versa pas le moindre ducaton pour la location passée et future, mais encore qu’il réalisa un bénéfice appréciable. Jugeant sans doute qu’il ne pouvait plus rien tirer de Lureau, il saisit le crayon, et sous le regard avide et ému de l’aubergiste, il écrivit :

– Parallaxis, Asclèpios, Catachrèsis.

Lureau saisit le précieux papier, le plia respectueusement et le fit disparaître.

– Quel est le plus important des trois mots ? demanda-t-il alors.

– *Catachrèsis* ! répondit Cogolin sans hésitation. C’est le nom d’une divinité de l’Olympe.

– *Catachrèsis*, bon ! fit Lureau qui, après avoir souhaité toutes sorte de prospérités à Cogolin, se retira radieux.

Celui-ci demeura donc maître du champ de bataille ; au fond il éprouvait cependant quelque remords d’avoir ainsi dupé le digne aubergiste si confiant et candide. Mais à ce moment, Lureau, redescendant l’escalier qui menait à la salle commune, se frottait les mains et murmurait :

– Ce pauvre Cogolin ! Je l’ai battu à plates coutures.

Il n’y avait plus personne, excepté cet étranger que nous avons vu tout à l’heure assister au déménagement avec un certain intérêt. Au costume, à l’épée, à l’attitude hautaine, on voyait assez que c’était un gentilhomme. Lureau s’approcha de lui, le bonnet à la main.

– Monsieur, lui dit-il, vous le voyez, je vais fermer et n’attends plus que votre départ pour me retirer moi-même.

– À qui appartient cette masure ? fit l’inconnu sans paraître avoir entendu l’invitation.

– À moi-même, mon gentilhomme, répondit dignement Lureau. Une masure ! ajouta-t-il in petto. Au diable l’impertinent !

L’étranger, sans plus s’occuper de l’hôte, examinait la salle et murmurait à part lui :

– Auberge abandonnée et fermée. Rue déserte. Pas de maisons voisines. Salle spacieuse, loin du bord de route. Je crois que cela fera admirablement bien l’affaire de M. le prince, et nul ne s’avisera que nous nous réunissons ici, ni les sbires de Concini, ni les espions de cet hypocrite évêque de Luçon, ni même, ajouta-t-il avec un sourire, M. le duc d’Angoulême ! Allons, morbleu, il faut que Condé se décide ! Barre à bas ! Bourbon contre Bourbon ! Et quant à Angoulême, maintenant qu’il a déblayé le gros de l’ouvrage, nous verrons à le réduire à merci. Et quant à M. de Guise, vraiment les merlettes de Lorraine ne…

La rêverie du gentilhomme, qui semblait avoir complètement oublié Lureau, fut brusquement interrompue par ledit Lureau :

– Monsieur, j’ai le regret de vous répéter que je vais fermer la masure. Je serais donc très obligé à monsieur de vouloir bien sortir de la masure. À moins qu’il ne plaise à monsieur d’être enfermé dans la masure.

– Dites-moi, mon brave, fit le gentilhomme, qui dédaigna de relever le ton acrimonieux de l’hôte, que va maintenant vous rapporter votre bicoque ?

– Rien, monsieur, rien ! Qui voudrait me louer une pareille masure ! Une si misérable bicoque ! grogna Lureau exaspéré. Passe encore pour masure ! continua-t-il en lui-même. Mais bicoque ! Fièvre maligne ! Un mot de plus, et je dirai son fait à

cet insolent qui…

– Eh bien ! si tu veux, interrompit l'inconnu, je te loue ton taudis, moi.

Au mot *taudis*, Lureau se redressa comme un coq. Mais presque aussitôt il se courba dans un salut aussi respectueux que son ventre pouvait le lui permettre ; l'impertinent gentilhomme venait de sortir de sa poche une bourse que l'aubergiste soupesa d'un regard expert.

– Cinquante pistoles, dit l'étranger. Pour six mois. C'est le double de ce que vaut votre chenil pour un an. Est-ce marché conclu ?

– Marché conclu, monseigneur ! s'écria Lureau cramoisi de fureur – car *chenil* avait donné à ses oreilles comme le suprême outrage – mais en même temps il saisissait la bourse. Je vais faire dresser l'acte, si monseigneur veut bien me dire son nom.

– Pas besoin d'acte. Remets-moi simplement les clefs, fais-moi le plaisir de déguerpir et souviens-toi que je t'écorche vif si tu as le malheur de reparaître avant six mois dans ta taupinière.

– Ah ! monseigneur, murmura Lureau, vous me faites pleurer !

Et Lureau en effet essuya ses yeux humides. Mais lui-même n'eût su dire s'il pleurait de la joie des cinquante pistoles qui lui tombaient du ciel, de la terreur d'être écorché vif, ou enfin de la honte ultime d'entendre appeler sa maison une taupinière. Ses larmes, toutefois, ne l'empêchèrent pas d'obéir promptement à ce seigneur chez qui la générosité le disputait à l'insolence.

Ayant donc rassemblé toutes les clefs, il en fit un trousseau qu'il remit à l'inconnu. Celui-ci s'était absorbé dans ses réflexions. En sorte qu'il n'entendit pas Lureau lui adresser ses respectueux adieux.

Après quoi, l'aubergiste sortit de la maison avec sa femme et s'éloigna en toute hâte. Il n'avait pas fait cent pas qu'il s'arrêta

court en se frappant le front : il venait de se rappeler soudain que, dans l'auberge tout entière louée au gentilhomme, il avait laissé Cogolin, qui s'y trouvait installé de droit, en vertu de l'étrange pacte de location conclu sur les trois mots magiques ! Un instant, Lureau songea à revenir sur ses pas pour expulser Cogolin. Mais il réfléchit qu'il risquait de se faire écorcher vif, puisqu'il avait juré de ne plus reparaître de six mois dans l'auberge.

– Et puis, conclut Lureau en continuant sa route vers le centre de Paris, cela lui apprendra à ce gentilhomme mal embouché ! Un taudis ! chenil ! Que dis-je ? Une taupinière ! La plus belle maison de la rue Vaugirard !

* * * *

Quant au gentilhomme en question, persuadé qu'il n'y avait personne dans l'auberge, il jeta dans un coin les innombrables clefs du trousseau se contenta de celle qui fermait la porte extérieure. Il se retira donc emportant cette seule clef. Lureau avait, avant de s'en aller, tiré les contrevents de toutes les fenêtres. Dès lors, l'auberge, veuve de son enseigne portes et fenêtres closes, eut l'aspect parfaitement désert d'une maison inhabitée depuis longtemps. Cependant, Cogolin du haut de l'escalier intérieur avait assisté au marché conclu entre le gentilhomme et maître Lureau. D'abord, Cogolin envoya à tous les diables ce colocataire qui pouvait devenir gênant. Puis il réfléchit que ce seigneur de haute mine ne voudrait sûrement pas habiter une auberge qui, déjà, au temps de splendeur, n'était vraiment qu'une bicoque. Il supposa donc que l'inconnu voulait faire de l'ancienne auberge un entrepôt de marchandises de contrebande et cessa de s'en inquiéter.

La nuit était venue depuis longtemps. Lorsque Cogolin jugea que le moment approchait où le chevalier de Capestang rentrerait, il descendit dans la cour, par l'escalier extérieur qui serpentait aux flancs de la maison, et ouvrit la porte charretière en faisant tomber la barre. Puis il se mit à faire les cent pas sur la route. Il commençait à se dire que le chevalier ne rentrerait

pas de la nuit, lorsqu'il l'aperçut qui arrivait à grands pas, et il faut dire qu'il le reconnut d'abord parce que Cogolin était un peu comme les chats, dont il avait la matoiserie et l'œil perçant ; ensuite, parce que Capestang, toujours reconnaissable à ses attitudes matamores, l'était cette nuit-là plus que jamais.

– Eh ! monsieur, murmura Cogolin, vous me marchez sur les pieds ! Hé là ! monsieur le chevalier, ne reconnaissez-vous pas votre fidèle écuyer ? (il a peut-être gagné encore une centaine de pistoles au tripot !) Monsieur, je suis bien votre valet, bien que vous m'ayez enfoncé une côte d'une bourrade !

– Ah ! c'est toi, mon pauvre Cogolin ! Je te prenais pour quelque prince embusqué.

– Dieu vous bénisse, monsieur !

– Et comment t'appelles-tu ce soir ? fit Capestang avec une formidable bonne humeur.

– Moi ! (Aurait-il tout perdu et serait-il devenu fou ?) Mais Cogolin, monsieur, toujours Cogolin !

– Eh ! non ! Lachance, animal ! Tu t'appelles Lachance ! Nous nous appelons Lachance !

– C'est vrai, monsieur. (Il a gagné !) Je l'avais oublié. Je m'appelle Lachance !

– Eh bien ! et moi aussi, Cogolin !

– Monsieur, j'ai toujours pensé que vous étiez né sous une heureuse étoile. Votre horoscope est formel sur ce point. Et, sans indiscrétion, combien avez-vous gagné ce soir ?

– Gagné ! Gagné quoi, imbécile ?

– Écus, pistoles, doublons, nobles ou ducats ?

Capestang haussa les épaules et dédaigna de répondre.

Cogolin se mit à lui raconter ce qui venait de se passer au *Grand Henri* pendant son absence.

– Ben ! fit le chevalier. Eh bien ! selle les chevaux, et nous allons chercher quelque hôtellerie digne de moi. Aussi bien, je

souffrais de voir un Trémazenc de Capestang logé comme un faquin. Nous irons au *Rameau d'Or*, qui est fréquenté par la haute noblesse et se trouve d'ailleurs tout près du Louvre, où j'aurai affaire sous peu, vu que le roi m'attend. T'ai-je dit que le roi ne peut plus se passer de moi ? Au surplus nous sommes riches, puisque nous avons cent quatre-vingts pistoles.

– Cent quatre-vingt-trois, monsieur ! rectifia Cogolin, maître Lureau *m'a payé son terme* : trois pistoles.

– Bah ! Je croyais au contraire que c'était nous qui devions de l'argent à cet aubergiste chauve, mais galant homme.

– Eh bien ! nous nous trompions ; c'est lui qui est notre débiteur ! Mais, si vous m'en croyez, nous passerons au moins cette nuit à notre ancien logis, qui est sûr et où vous êtes à l'abri de cette meute de princes, ducs, évêques et autres léopards à deux pattes qui jalousent votre fortune future et vous veulent le mal de mort. J'ai organisé dans le grenier, avec quelques bottes de paille et de foin, une chambre à coucher comme vous n'en trouverez pas de pareille, même au *Rameau d'Or*, même au Louvre ! Oh ! oh ! qui donc nous suit, là ?

– Où cela, fit Capestang avec un geste capable de faire reculer une douzaine d'assaillants.

– Là ! fit Cogolin à voix basse. Cette ombre qui se glisse, la voici qui rampe ! Attention !

Capestang bondit vers l'ombre signalée qu'il distingua une seconde, très nettement. Mais il ne trouva rien. Homme ou bête ou spectre, la chose entrevue s'était évanouie.

– Pourtant, il y avait quelqu'un ! murmura Cogolin.

– Bah ! fit Capestang en reprenant son chemin, quelque pauvre diable qui a faim, ou quelque gentilhomme qui, ayant perdu au jeu, cherche fortune dans la rue ! Il eût mieux fait de m'attendre ; je lui eusse donné d'abord une leçon d'armes, puis deux ou trois pistoles.

Cogolin fit entendre un grognement de protestation et se

tâta pour s'assurer que la bourse aux pistoles était bien en place : on se rappelle que c'est Cogolin qui tenait la bourse. Les deux hommes s'éloignèrent. Alors d'un recoin où il s'était jeté à plat ventre quelqu'un se leva et murmura :

– Ouf ! J'ai cru ma dernière heure venue et j'en ai encore la suée de mort dans le dos. Inutile d'aller plus loin il me semble ? Il rentre à l'auberge, c'est évident. Mais qu'a-t-il été faire dans la maison de Marie Touchet ? Et comment a-t-il pu y entrer ? Et pourquoi si longtemps y est-il resté ?… Nous le saurons, puisqu'il doit être arrêté cette nuit par les gens de Concini. En tout cas, il faut que Richelieu soit mis tout de suite au courant de ce nouvel accident.

Et Laffemas, après un dernier regard jeté dans la direction où Capestang avait disparu, s'élança, de son allure oblique et glissante de cloporte qui regagne son trou dans les ténèbres.

* * * *

Le chevalier de Capestang était seul au monde : pas de parents, pas d'amis. Il n'avait que Cogolin. Mais Cogolin était plus et mieux qu'un serviteur dévoué. Cogolin ne manquait ni d'esprit ni de cœur. Cogolin était parfaitement capable d'écouter avec le recueillement nécessaire le récit que le chevalier entreprit. En effet, Capestang voulait absolument raconter son bonheur à quelqu'un. Il raconta donc. Et Cogolin écouta. Après avoir raconté pendant deux ou trois heures, Capestang allait passer au détail de ce qu'il comptait entreprendre, lorsqu'un ronflement sonore et prolongé lui apprit la cause du religieux silence que gardait Cogolin. Capestang ne s'indigna pas. Il se contenta de secouer son écuyer sur le tas de foin où il s'était endormi – nous avons oublié de dire que cette scène nocturne se passait dans le grenier de l'ex-auberge.

– Cogolin, dit Capestang aussi froidement que cela lui était possible, aimes-tu mieux écouter ou être traîné par les pieds jusqu'à cette lucarne et précipité sur la route ?

– Mais, monsieur, j'écoute de toutes mes oreilles, bredouilla

Cogolin en se réveillant.

– Mais tu écoutes aussi avec ton nez, puisque tu ronfles ?

– Monsieur, dit Cogolin, je vais vous dire. Lorsque j'enrage de sommeil comme en ce moment, et que, pourtant, la tyrannie d'un maître me force à veiller, eh bien, je veille, oui, par respect ; mais je me donne l'illusion de dormir en m'amusant à ronfler. Donc, j'écoute et je ronfle.

Cette explication suffoqua le chevalier, qui se fût sans doute porté à quelque excès d'indignation, si un bruit venu du dehors n'eût tout à coup attiré son attention : une voiture, ou une charrette, un véhicule quelconque, venait de s'arrêter devant la porte de l'auberge. Cet incident eut aussi pour effet de mettre immédiatement sur pied Cogolin. Tous deux s'approchèrent de la lucarne, se penchèrent et virent alors à la lueur d'une lanterne que tenait un homme, une lourde charrette couverte d'une bâche que déjà trois ou quatre hommes enlevaient.

– Dépêchons ! ordonna celui qui tenait la lanterne.

– Tiens ! murmura Cogolin, je m'en doutais. C'est le gentilhomme qui a loué l'auberge…

– Quel gentilhomme ? fit Capestang.

Cogolin, en quelques mots, mit le chevalier au courant de ce qui s'était passé au moment du départ de maître Lureau.

– Je pense, ajouta-t-il, que ce gentilhomme veut faire du *Grand Henri* un entrepôt de contrebande. Voyez, ces gens portent toutes sortes de marchandises dans la grande salle.

En effet, les travailleurs nocturnes s'activaient à décharger la charrette, qui était bondée de ce que Cogolin appelait des marchandises. En vingt minutes ce fut fait. La porte de l'auberge fut refermée par le gentilhomme. Alors, la voiture fit demi-tour et s'éloigna avec un bruit de cahots. Capestang remarqua que, pourtant, on avait eu soin d'entourer de paille les roues du lourd véhicule. Quelques instants plus tard, la rue était redevenue déserte et silencieuse.

– Allons voir la contrebande, dit Capestang.

Ils descendirent. À ce moment, le jour commençait à poindre. Mais la salle commune était encore plongée dans l'obscurité. Cogolin alluma une lanterne. Et alors, voici ce que vit Capestang. Rangées contre le mur se dressaient cinquante arquebuses et cinquante piques ; à la hampe de chaque pique était attaché un solide poignard : à la crosse de chaque arquebuse était lié un pistolet de combat.

– Oh ! oh ! fit Capestang. Contrebande de guerre !

Dans un coin, sur des toiles qu'on avait eu soin d'étendre sur les carreaux, s'entassaient en bon ordre des costumes complets – des costumes de la garde royale ! – Capestang examina le premier des buffles qui lui tomba sous la main – sortes de cuirasses en cuir fauve que l'on revêtait par-dessus le pourpoint en de certaines circonstances où la cuirasse de fer eût été trop lourde ou incommode.

– Guerre de rues ! murmura Capestang qui pâlit.

Sur la poitrine et sur le dos du buffle était brodée une L (Louis surmontée de la couronne royale et entourée de deux branches de laurier).

– Le chiffre royal ! murmura pour la troisième fois Capestang.

– Diable ! fit Cogolin, est-ce que ce gentilhomme contrebandier serait un agent du roi ? Est-ce que Sa Majesté chercherait à frustrer ses propres revenus ?

Capestang ne répondit pas. Fiévreusement il comptait les costumes, puis les arquebuses et les piques.

– Cinquante ? fit-il. Il y a là de quoi faire cinquante gardes !

– Jamais Sa Majesté n'aura été mieux gardée ! observa Cogolin. Tiens ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Capestang allait et venait d'un pas furieux. Parfois, il poussait un grondement. Ses yeux étincelaient. Son bras exécutait des moulinets féroces.

– À qui en a-t-il ? fit Cogolin en se réfugiant derrière une pile costumes. Hé ! monsieur le chevalier, vous êtes tout pareil au capitan qu'j'ai vu à la foire Saint-Germain lorsqu'il s'apprête à pourfendre…

– Toi aussi ! cria Capestang, qui s'arrêta court.

– Comment moi aussi ? Miséricorde, auriez-vous l'intention de me pourfendre ?

– Imbécile ! rugit Capestang. Tu ne vois pas que je les tiens ! Tais-toi Pas un mot ! Remontons à notre grenier et faisons-y bonne garde ! Nous n'en bougeons plus. Tu n'en sortiras que pour aller nous chercher à manger. Et les chevaux ? il faudra leur trouver un coin où l'on ne puisse les découvrir. Ou plutôt, écoute. Tu vas les conduire à la prochaine auberge tu les y logeras pour huit jours. Quant à nous !… Cogolin, ma fortune est faite pour le coup !

– Je veux bien, monsieur, dit Cogolin. Mais nous devrions aller loger au *Rameau d'Or* près le Louvre ? Je me suis laissé dire que la cuisine y est délicate, et, puisque notre fortune est faite…

– Tais-toi ! gronda Capestang qui recommença son moulinet, ses appels du pied et ses attitudes féroces comme s'il eût défié cinquante ennemis.

Tout s'exécuta comme venait de le dire le chevalier. Les chevaux furent mis en pension à l'auberge de la *Bonne Encontre*, distante de cinq cents pas, c'est-à-dire qu'on pouvait les retrouver vite en cas de besoin et qu'on en était débarrassé pour le moment ; Capestang et Cogolin s'installèrent dans le grenier comme s'ils n'eussent jamais dû le quitter. Cogolin sortait la nuit seulement pour aller chercher des vivres.

Cinq jours se passèrent. Cinq mortelles journées pendant lesquelles Capestang eut mille fois la pensée de renoncer à cette faction qu'il s'était imposée. Le soir du cinquième jour, il n'y tint plus et décida que le lendemain matin on décamperait. Cette nuit-là, Capestang ne dormit pas.

– Cinq jours perdus ! grondait-il. J'ai dit à Giselle que je partais pour la conquérir, que je bouleverserais Paris et le royaume ! Et voici cinq jours que je me vautre dans la paille. Ah ! capitan ! misérable capitan !

Il se rongeait les poings. À ce moment-là, il était environ onze heures. Le silence était absolu. Les ténèbres profondes. Capestang secoua Cogolin qui dormait et lui dit furieusement :

– Va chercher les chevaux ! Je n'attendrai pas jusqu'à demain ! Dans cet instant, il perçut le faible bruit d'une porte qui s'ouvre ! Il écouta, palpitant. Cette porte qu'on ouvrait, c'était celle de l'auberge !

– Enfin ! gronda le chevalier. Ils y viennent !

– On monte au grenier ! souffla Cogolin. Il tira son poignard. Ils étaient debout tous deux, penchés, toute leur activité réfugiée dans l'ouïe. C'était vrai ! Quelqu'un montait ! Cogolin montra son poignard. Capestang secoua la tête, saisit son écuyer au collet, l'entraîna dans le recoin le plus éloigné du grenier, l'aplatit à plat ventre sur le plancher et se coucha lui-même. C'était derrière quelques bottes de paille. Le grenier s'éclaira faiblement. Capestang releva doucement la tête et vit une figure qui s'encadrait dans la lucarne qui donnait sur la cour et où commençait l'escalier extérieur. Cet escalier, comme dans beaucoup d'auberges, desservait les chambres. Il partait de la cour en grimpant obliquement le long d'une fenêtre de la salle commune, et aboutissait à une galerie qui courait le long du premier étage. De là, il s'élançait par un retour jusqu'à une deuxième galerie, puis, par un raidillon, aboutissait à la lucarne du grenier. L'homme que venait d'apercevoir Capestang prit pied dans le grenier et fit quelques pas en élevant sa lanterne. Capestang sentit une sueur froide lui mouiller les tempes ; sa main se crispa sur son poignard et cette pensée, comme un éclair lugubre, illumina son cerveau :

– Tant pis ! qu'il me découvre, et c'est un homme mort ! Heureusement pour lui – et sans doute aussi pour Capestang – l'homme s'arrêta vers le milieu du grenier, promena la lueur de

sa lanterne dans les angles, puis se retira en disant :

– Personne. Bon !

Capestang, soulagé, respira. L'homme redescendit donc, et Capestang rampa aussitôt vers la lucarne son poignard entre les dents. Dans la cour, il reconnut le gentilhomme avait escorté la charrette. Autour de lui, il y avait quatre hommes te chacun une lanterne.

– Dans les écuries ?

– Personne !

– Dans les chambres ? Dans les greniers ?

– Rien !

– Aux alentours ?

– Personne !

– Bon ! reprit le gentilhomme après ce rapide rapport. Allumez les flambeaux dans la grande salle. Rabattez soigneusement les contrevents façon qu'on ne voie pas de lumière. Que l'un de vous se place devant la porte et y reste en surveillance. Les trois autres sur la route jusqu'au détour de la rue de Tournon pour montrer le chemin à monseigneur, qui ne saurait tarder.

À ces mots, le gentilhomme regagna la route, sans doute pour se porter lui-même au-devant de celui qu'il attendait. Capestang serra le bras Cogolin comme pour lui donner l'ordre suprême et se laissa glisser le long de l'escalier jusqu'à la galerie du premier étage. Là, il entra dans un couloir et, se retournant, vit Cogolin près de lui. Cela s'était fait en quelques secondes.

– As-tu peur ? demanda Capestang dans un souffle.

– Mettez-moi à l'épreuve ! fit Cogolin.

– Es-tu homme à risquer ta vie ? Je te préviens que nous serons deux contre dix ou vingt, peut-être. Si tu as peur, va-t'en. Je ne veux pas être déshonoré par un valet trembleur. Si tu te

sens de force à regarder la mort suis-moi…

– Je vous suis ! dit Cogolin avec une sublime indifférence.

Sublime, car, dans le fond, il avait peur et donnait à tous les diables le chevalier qui se mêlait là de ce qui ne le regardait pas et parlait de se battre à deux contre vingt.

– Que faudra-t-il faire ? reprit Cogolin.

– Comme moi, répondit Capestang. Si je ne bouge pas, tu ne bouges pas. Si je fonce, tu fonceras. Si je me fais tuer, tu te feras tuer. Viens !

– Peste ! grogna Cogolin en lui-même. La fièvre l'étouffe ! (*Mais il suivit Capestang pas à pas.*) Ma dernière heure est venue ! Il en parle bien à son aise. Tu te feras tuer !

Capestang s'était élancé, rapide, léger, silencieux, comme un fauve qui, dans les ténèbres d'une forêt, choisit son affût. Il descendit l'escalier intérieur. Au bas de cet escalier, il s'arrêta. Cogolin vit alors qu'ils se trouvaient dans la cuisine où, si souvent, il avait vu maître Lureau, pourpre du feu de ses fourneaux, commander à ses marmitons la manœuvre des casseroles. La cuisine obscure était séparée par une porte vitrée de la salle vivement éclairée. Huit ou dix gentilshommes étaient assemblés là. Mais de seconde en seconde, il en venait d'autres ; bientôt ils furent trente, bientôt la salle fut bondée. Capestang remarqua à ce moment que l'un des conspirateurs accrochait au mur du fond un cartouche représentant l'écu des princes de Condé Bourbon, avec les fleurs de lis et la barre en travers. Lorsque ce conspirateur se retourna, Capestang vit que c'était le gentilhomme qui, pour six mois, avait loué l'auberge à maître Lureau : il était monté sur une longue table où trois chaises avaient été disposées. Cogolin regardait aussi et il songeait :

– Qu'un seul de ces contrebandiers ait l'idée d'entrouvrir cette porte, et je suis un homme mort. Ah ! monsieur le chevalier, fit-il d'un ton de reproche, voici l'heure où décidément je dois m'appeler Laguigne.

Capestang se retourna furieusement, saisit l'infortuné

Cogolin à la gorge et le colla contre le mur :

– Comment dis-tu que tu t'appelles ? grogna-t-il.

– Laguigne, monsieur ! râla Cogolin. Capestang serra. Ses doigts s'enfoncèrent dans la gorge.

– Comment prétends-tu que tu t'appelles ? Répète un peu.

– Lachance, monsieur, Lachance !…

– À la bonne heure, dit Capestang qui lâcha prise. Et fais-moi le plaisir de prendre une figure convenable pour un homme qui s'appelle Lachance. Car si, par malheur, je m'aperçois que tu es Laguigne, je t'étrangle tout net.

Cogolin se mit aussitôt à sourire joyeusement ; mais ce sourire de joie était si lugubre que Capestang ne put s'empêcher de rire.

– Allons, dit-il, console-toi. Ne sais-tu pas que si, d'aventure, tu es étripé par ces dignes gentilshommes, ce sera un grand honneur pour toi que d'être mort en compagnie d'un Trémazenc de Capestang ?

Et Capestang sincèrement convaincu qu'il avait fourni à son écuyer la plus belle des consolations, reprit son poste au moment où deux nouveaux gentilshommes s'étant hissés sur la table du fond, prenaient place sur les chaises. L'un de ces trois était donc celui qui avait loué l'auberge, qui avait fait apporter les costumes et les armes. Le deuxième était inconnu de Capestang. Quant au troisième, il le reconnut pour l'avoir vu à l'auberge de la *Pie Voleuse*, à Meudon.

– Le prince de Condé ! fit-il. Tiens, tiens, et où est ce cher M. de Guise ? Et le duc d'Angoulême, où est-il ? Est-ce que ces messieurs joueraient à cache-cache ?

– Messieurs, disait à ce moment le prince de Condé, M. de Rohan va nous expliquer où nous en sommes et ce que nous pouvons entreprendre avec chance de succès.

Un grand silence s'établit dans la salle. Le gentilhomme qui était locataire de maître Lureau se leva.

– Peste ! dit Capestang à Cogolin, tu es colocataire avec un Rohan… mes compliments.

– Je marche d'honneur en honneur, fit Cogolin avec un soupir de détresse.

– Messieurs, dit le duc de Rohan d'une voix forte, puisque nous ne pouvons plus compter sur le duc d'Angoulême (*Capestang tressaillit : « Oh ! oh ! songea-t-il, est-ce que le père de Giselle a renoncé à ses prétentions ? »*) puisque nous savons très bien que M. de Guise, manquant à la foi donnée, agit en secret et veut se passer de notre concours, il est juste et légitime que nous agissions de notre côté.

– Oui, oui ! crièrent les conjurés tout d'une voix. Le prince de Condé seul demeura pâle et froid.

– Messieurs, continua Rohan, pourquoi le duc de Guise prétend-il nous évincer ? C'est qu'il est resté Guise. C'est qu'il est bien le fils de celui qui mit son pied sur le cadavre de Coligny. C'est que, comme son père, il est chef du parti catholique ; et que nous tous, messieurs, convertis ou non, nous sommes encore des huguenots.

– Oui, oui ! grondèrent les conjurés d'une voix furieuse.

– Le débat qui se poursuit aujourd'hui n'est donc qu'une nouvelle part du grand débat qui a abouti à la Saint-Barthélemy. Messieurs, voulons-nous nous laisser évincer, écarter de la vie publique, et peut-être encore massacrer ? Nous n'avons qu'à nous croiser les bras et laisser faire M. d Guise qui, avant un mois, sera ce que son père a rêvé d'être : roi de France Et si Lorraine règne, messieurs, malheur aux parpaillots maudits, converti ou non !

Un frémissement de rage et de haine parcourut l'assemblée. Le discours de Rohan n'était que l'exacte et forte impression d'une situation que chacun d'eux connaissait. Capestang vit des visages enflammés, des mains qui cherchaient la garde des épées, des yeux qui étincelaient.

– Corbacque ! fit-il, voilà des hommes qui se feront tuer

jusqu'au dernier s'il le faut. Quoi qu'ils veuillent ou fassent, ce sont de rudes hommes.

– Messieurs, continua Rohan, la lutte n'a cessé d'être entre Guise et Condé. Pour en finir, pour unir nos efforts en vue du triomphe de la seigneurie sur les prétentions exorbitantes de la monarchie, partisans de Guise et partisans de Condé, nous avions écouté les conseils du vieux Cinq-Mars et adopté le duc d'Angoulême comme moyen terme. Mais puisque Angoulême n'est plus possible *(« Pourquoi le père de Giselle n'est-il plus possible ? » se demanda Capestang)*, puisque la trêve entre Guise et Condé se trouve ainsi rompue, en avant, mordieu ! Tirons l'épée comme nos pères firent à Jarnac et à Moncontour ! Fonçons les premier abattons Lorraine, et France est à nous !

Un trépignement d'enthousiasme prouva à l'orateur que tous les conjurés n'attendaient que le moment de foncer. Et un grand cri, alors, monta de cette assemblée :

– Barre à bas ! Barre à bas !

– Messieurs, balbutia le prince de Condé en se levant livide.

– Barre à bas ! Barre à bas !

– Eh bien ! oui, hurla Rohan. Barre à bas ! Messieurs, vive le roi !

En même temps il saisit le cartouche qu'il avait accroché au mur et qui figurait les emblèmes de Condé ; ce cartouche, il le retourna, l'accrocha au même endroit, et l'on vit alors qu'il portait les même emblèmes, *mais sans la barre !* La barre qui distinguait la branche des Condé de la branche royale n'y était plus ! C'était, dès lors, l'écu royal ! Les applaudissements éclatèrent ; les épées jaillirent hors des fourreaux et jetèrent des éclairs ; les bras armés d'acier se levèrent tout droit comme pour un serment ou une menace ; et les visages convulsés reflétèrent la violence des sentiments qui se déchaînaient dans ces âmes, tandis qu'une clameur palpitait comme une décharge d'arquebuses :

– Vive le roi !

– Oh ! oh ! gronda Capestang. Vive le roi ! Lequel ? Ce n'est déjà plus Charles X, c'est-à-dire Angoulême ! Ce n'est plus Louis XIII. Oui, mais je suis le *chevalier du roi*, moi ! Attention, Capestang, voici enfin l'occasion de faire fortune et de conquérir Giselle !

Dans la salle, le calme s'était rétabli. Rohan achevait :

– Il faut que ce soir M. le prince de Condé se décide.

Quant à moi, messieurs, moi et mes amis, nous aurons quitté Paris dès demain, si de cette réunion ne sort pas le coup de foudre qui mettra en miettes le trône.

Tous les regards convergèrent sur le prince de Condé qui, blafard, le front couvert de sueur, était loin de montrer l'attitude d'un prétendant résolu à vaincre ou à mourir.

– Messieurs, dit-il, votre cause est la mienne. Nous avons pris avec le duc d'Angoulême et le duc de Guise des dispositions qui se trouvent anéanties par la trahison de Concini. Si notre féal ami le duc de Rohan nous prouve qu'il y a chance de succès, je suis prêt à risquer ma vie.

Rohan sourit. Il s'inclina devant le prince de Condé :

– Sire, dit-il…

Un tonnerre de bravos salua ce mot. Et Condé lui-même sentit une flamme monter de son cœur jusqu'à son front.

– Sire, dit Rohan, voici les dispositions que j'ai prises, moi, pour assurer le succès du coup de main d'où dépend votre fortune et la nôtre. Demain des bandes vont parcourir la ville dès le matin…

– Quoi ! dès demain ! interrompit le prince.

– Pourquoi attendre ? Et qu'attendrions-nous, monseigneur ? Une nouvelle trahison ? Monseigneur, il faut que nous sachions sur qui et sur quoi compter ; le moment est venu, et tout est prêt.

– Poursuivez votre démonstration, dit froidement Condé.

– Je poursuis. Ces bandes sont organisées. Elles ont chacune leur chef et leur mot d'ordre. En quelques heures, elles se grossiront de tous les mécontents de la ville et les mécontents, c'est Paris tout entier. Ces bandes, donc, ces fleuves d'hommes ainsi grossis d'une foule de torrents, iront battre de leurs flots les principaux îlots de Paris où se trouvent concentrées les forces royales : le Temple, la Bastille, l'Arsenal, le Châtelet et les autres. Admettez-vous que ces diverses forteresses étant pour ainsi dire assiégées, le Louvre se trouvera parfaitement isolé et à notre merci ?

– C'est possible, dit Condé. Poursuivez.

– Je poursuis, reprit Rohan dans le formidable silence d'angoisse qui pesait sur l'assemblée. Vers la nuit tombante, Paris se trouve en pleine émeute. Aucune des troupes royales ne peut marcher sur le Louvre, où se trouvent tout juste les gardes. Supposez qu'à ce moment une compagnie de ces gardes soit ici, avec nous…

Un long tressaillement parcourut les conjurés.

– Une compagnie de cinquante gardes ! continua Rohan. Cette compagnie marche sur le Louvre où elle rentre sans difficulté. Elle marche aux appartements du roi, elle établit des postes à toutes les portes du Louvre, et nous qui sommes entrés avec elle, nous sommes maîtres du Louvre, maîtres du royaume ! Qu'en dites-vous, monseigneur ?

Et dans la rumeur soulevée par les dernières paroles de Rohan, le prince de Condé répondit d'une voix ferme :

– Je dis que je suis prêt, si réellement nous avons avec nous une compagnie de cinquante gardes. Êtes-vous sûr que cette compagnie ne faillira pas au dernier moment ? Qu'elle sortira du Louvre pour se joindre à nous ?

– La compagnie est déjà ici ! s'écria Rohan d'un accent de triomphe La compagnie, monseigneur, ce sont tous ces braves gentilshommes qui nous entourent. Il y a ici, dans cette auberge même, cinquante costume écussonnés aux emblèmes du roi, et

les armes réglementaires…

De violentes acclamations éclatèrent. Condé tendit sa main à Rohan, qui s'inclina et la baisa, hommage royal qui redoubla l'enthousiasme de l'assemblée.

– Un dernier mot, pourtant ! reprit Condé quand le silence se fut rétabli.

– Oh ! grommela Capestang dans sa cuisine, voici un prince à qui il faudra que je demande des leçons de prudence !

– Nous avons une compagnie, continua Condé. Elle porte le costume et les armes des gardes du roi ; c'est bien. Elle peut donc s'approcher facilement de la grande porte du Louvre. Mais là, pour entrer, il nous faut le mot de passe, Rohan, avez-vous pensé à cela ? Sans ce mot, nous ne pouvons rien.

– Monseigneur, dit Rohan, je pourrais vous répondre que sans mot de passe nous pourrions toujours donner l'assaut. Mais rassurez-vous, *on nous attend dans le Louvre*. Et quant au mot qui demain sera donné à tous les postes du Louvre, je le connais. C'est : CAPESTANG. Messieurs, demain rendez-vous général ici, à cinq heures exactement, pour nous transformer en gardes du roi. Et quant à vous, monseigneur, pour recevoir vos derniers ordres, je vous attendrai à quatre heures, c'est-à-dire une heure avant. Monseigneur, un mot, un seul. Viendrez-vous ici demain, à quatre heures ?

Un silence tragique s'abattit sur l'assemblée. Les destinées du royaume se jouaient dans cette minute. Condé eut une suprême hésitation, puis, levant la main comme pour prêter serment, il prononça :

– Demain, à quatre heures, je serai ici, et nous marcherons sur le Louvre.

XXXIII

Le prince de Condé.

Depuis dix minutes déjà, la rumeur soulevée par la parole du prince de Condé s'était apaisée ; puis les derniers conjurés avaient quitté l'auberge, après avoir éteint les derniers flambeaux ; le silence était profond. Dans la cuisine, Cogolin jubilait, se tâtait les membres l'un après l'autre et murmurait :

– Rien de cassé ! Quoi ! Est-ce un rêve ? Je suis vivant ? Et j'ai bien vu, bien entendu ?

Depuis dix minutes, donc, tout était fini, et Capestang ne bougeait pas ! Une sorte d'orgueil mêlé d'attendrissement le faisait doucement palpiter, comme palpitent certains hommes de fière nature lorsqu'ils viennent de recevoir quelque hommage qui les berce, quelque délicate et puissante flatterie qui leur réchauffe le cœur. De toute cette scène terrible à laquelle il venait d'assister, de cette conspiration savante qui semblait condamner Louis XIII sans que rien au monde pût maintenant le sauver, une seule parole vibrait et vivait en lui… une parole prononcée par le duc de Rohan. Et qu'avait dit Rohan ? Simplement ceci :

– Je connais le mot de passe donné aux postes du Louvre, c'est CAPESTANG !

Ainsi le petit roi ne l'oubliait pas, celui qu'il avait appelé son chevalier ! Ainsi aux heures de péril, c'était le nom de Capestang qu'il invoquait !

– Corbacque ! gronda le chevalier. Les ducs, les seigneurs, la ville, le royaume, tout est contre le roi ! Le roi n'a pour lui que

son chevalier ! Eh bien, par ma mère, par mes ancêtres qui, à son dire, furent tous des héros ! Par mon épée ! Chevalier du roi envers et contre tous, d'estoc et de taille, en avant, corbleu ! Car le mot d'ordre, c'est CAPESTANG !

Sur son ordre, Cogolin ayant allumé une lanterne, ils pénétrèrent dans la grande salle où, comme on l'a vu, se trouvaient entassés cinquante costumes de gardes et les armes appareillées à ces costumes. Le chevalier ramassa dans un coin l'énorme trousseau de clefs que Rohan y avait jeté ne gardant que celle de la porte extérieure. Ces clefs étaient soigneusement étiquetées. Capestang trouva donc facilement celle qu'il cherchait, c'est à dire celle de la cave. Alors, il commença à se charger les épaules de pourpoints, de jaquettes, de hauts-de-chausses, de tout ce qui lui tombai sous la main et descendit dans la cave où il déposa son paquet. Cogolin l'avait imité. Puis il y eut un second voyage, puis d'autres. En deux heures tout ce magasin d'équipement et d'armement avait été descendu dans cave, dont Capestang referma la solide porte à double tour.

– Quel diable de travail avons-nous fait là ? demanda alors Cogolin.

– Tu le vois bien, imbécile : nous avons fait prisonnière une compagnie de gardes.

Là-dessus, Capestang grimpa au grenier, s'étendit sur son lit de foin parfumé et se mit à rêver à la journée du lendemain. Il finit par s'endormir en prononçant tout bas le nom de Giselle. Lorsque Capestang se réveil le soleil entrait par la lucarne et lui disait bonjour.

– Voici le grand moment, se dit-il ; si je n'accomplis pas aujourd'hui un coup d'éclat qui doit faire ma fortune, c'est que le fils de M. de Trémazenc n'est qu'un sot, un misérable tranche-montagne, un capitan, comme ils disent. Capitan ! Ah ! corbacque, je…

Déjà il s'exaspérait et le sang lui montait à la tête, lorsque ses yeux tombèrent sur Cogolin qui, sur une caisse renversée, installait les éléments d'un substantiel succulent dîner froid. À

cette vue, Capestang se découvrit une faim canine et tout aussitôt attaqua le jambon.

– Monsieur, demanda Cogolin, est-ce aujourd'hui que nous allons nous installer au *Rameau d'Or,* dans cette hôtellerie qui est digne d'un Trémazenc de Capestang ? Il me semble que voilà assez d'honneur que nous avons fait à ce grenier ?

– Tu as raison, Lachance, dit Capestang. Mais le *Rameau d'Or* paraît maintenant un bien pauvre logis. Ce soir, Cogolin, nous allons coucher au Louvre.

– Au Louvre ! s'écria Cogolin qui se sentit envahir par l'orgueil. Tiens au fait…

– À moins que nous ne couchions à la Bastille, ou au Temple, ou bien dans quelque basse-fosse où nous aura jetés M. le prince de Condé.

– Diable ! J'aimerais encore mieux le *Rameau d'Or* ou même ce grenier, fit Cogolin avec une grimace.

– À moins que nous ne soyons couchés dans notre cercueil, acheva Capestang, l'hôtellerie suprême, la meilleure peut-être.

Cogolin laissa tomber la bouteille qu'il tenait à la main et dont il s'apprêtait à porter le goulot à ses lèvres. L'orgueil fit place à la terreur dans l'âme du digne compère ; puis la terreur elle-même fit place à la résignation.

– Ah ! monsieur le chevalier, dit-il d'une voix étranglée, nous allons donc nous battre ?

– Cogolin, fit le chevalier en découpant une tranche de pâté, nous allons empêcher Paris de faire une révolution.

– À nous deux !

– Pourquoi pas ? À moi tout seul. Comprends-tu, Cogolin ? Escamoter ce conspirateur qui sue la peur d'ailleurs, et qu'on dit ladre comme un ladre vert, ce Condé qui veut culbuter mon pauvre petit roitelet. Soutenir de mon épaule un trône qui tremble. Prendre la couronne royale et crier aux assaillants rués en meute : « Ne touchez pas à cela, je vous le défends ! »

– Oui, dit Cogolin, ce sera magnifique, mais…

– Tais-toi, ou tu me ferais douter de ton intelligence. Ma foi, je n'ai de regret que pour ce Rohan, qui me paraît être un brave et digne gentilhomme.

Vers trois heures, Capestang donna à son écuyer ses dernières instructions. Puis, postés dans ce grenier d'où le chevalier, selon sa conviction, ne devait sortir que pour marcher à la gloire, ils attendirent le moment d'agir. Capestang était froid, ce qui, chez lui, était un symptôme terrible. Cogolin attaquait son vingt-cinquième Pater… un homme tout à coup entra dans l'auberge, puis presque aussitôt un autre… Ces deux hommes, c'étaient le duc de Rohan et le prince de Condé !

Rohan et Condé avaient pénétré dans une pièce attenante à la grande salle et qui avait servi de cabinet particulier au temps de splendeur de l'auberge.

– Duc, dit le prince avec une certaine majesté, je vous pardonne d'avoir, hier, douté de moi. Mes hésitations étaient toutes naturelles. Songez que je suis Bourbon comme le roi régnant ; nous sommes cousins ; nous sommes de même souche. Joignez à ces considérations de sentiment le souci des responsabilités qui vont m'incomber et vous aurez le secret de ma retenue. N'en parlons plus, duc : le sort en est jeté. Vous m'avez fait venir ici avant nos compagnons pour vous donner mes ordres. Les voici.

Le prince de Condé s'interrompit un instant, méditatif. Rohan attendait, dans une attitude de respect. Les paroles du futur roi, loin de le froisser, l'avaient entièrement rassuré.

– Voici mes ordres, reprit le prince. Mais avant tout, dites-moi ce que vous voulez pour vous.

– Pour moi, monseigneur ? Rien !

– Dans deux heures, je serai roi. Alors, je serai enveloppé de sollicitations, entouré de courtisans à plat ventre qui ne lèveront la tête vers moi que pour demander encore, demander toujours. Tous nos compagnons m'ont indiqué ce qu'ils veulent

être. Vous seul, duc, refusez, lorsque j'offre. Ceci est de l'orgueil. Voici donc mon premier ordre : je veux savoir ce que vous voulez quand vous m'aurez fait roi.

– Rien pour moi, sire, rien ! s'écria Rohan presque avec violence.

– Dites alors que vous me voulez abandonner ! Je vous donne la capitainerie générale du Louvre avec rang et prérogative de maréchal. Si vous acceptez, je reste. Si vous refusez, je pars !

– J'accepte, sire ! murmura Rohan, qui s'inclina profondément Puis se redressant : Maintenant, sire, donnez vos ordres à votre capitaine général !

– Les voici, dit le prince de Condé. Nous allons marcher sur le Louvre et nous y entrerons à la tête de la compagnie. Vous ferez conduire le roi déchu à Vincennes. Vous ferez occuper les divers points stratégiques de Paris. Luynes et Ornano à la Bastille, Concini au Temple.

– Le trajet est bien long de la rue de Tournon au Temple.

– J'y compte ! fit Condé avec un sourire livide. Huit hommes suffiront pour conduire le prisonnier, et si, en route, il y a quelque échauffourée, si le peuple veut un peu se venger… et bien !…

– Bien, sire ! dit Rohan, qui ne put s'empêcher de frissonner.

– Voilà pour le plus pressé, reprit Condé. Maintenant, mon cher duc, si vous voulez, nous allons passer dans la grande salle, et nous y revêtirons le costume d'officier des gardes, en attendant celui que vous endosserez demain. Au Louvre je vous dirai le reste. Nos amis ne vont pas tarder arriver, d'ailleurs.

– Oh ! nous avons encore plus d'une demi-heure devant nous, joyeusement le duc qui, cependant, se dirigea vers la grande salle.

En entrant, il jeta un rapide regard autour de lui. Et tout à coup, il pâlit. Ses yeux hagards fouillèrent les coins de la salle.

Puis ce regard, empli d'étonnement, de terreur et d'angoisse, il le ramena sur Condé, et une sorte de gémissement monta à ses lèvres.

– Eh bien, fit vivement le prince. Ces cinquante habillements de gardes !

– Ils étaient là ! balbutia Rohan.

– Ces arquebuses, ces piques, ces pistolets !

– Rien ! Plus rien ! hurla Rohan avec un terrible cri de rage qui fit enfin explosion dans sa gorge. Condé devint livide.

– Cherchons ! murmura-t-il, cherchons ! peut-être quelqu'un des nôtres les a-t-il portés dans une autre salle…

– Peut-être, en effet, bégaya Rohan qui chancelait. Les clefs de maison… je les avais jetées là, en tas, dans ce coin… où sont-elles ! Trahi monseigneur, nous sommes trahis !

– Messieurs, dit à ce moment une voix, ne vous donnez pas la peine de chercher, vous ne trouveriez pas, malgré tout ce que l'évangile de saint Luc peut en dire !

* * * *

Les deux conspirateurs, d'un même mouvement furieux, levèrent la tête vers le haut de l'escalier intérieur qui des chambres de l'étage aboutissait à la grande salle et ils virent un homme qui descendait tranquillement.

– Oh ! gronda le prince, j'ai vu cet homme ! Je le reconnais ! C'est lui qui est venu surprendre nos secrets dans les caves de l'hôtel d'Angoulême !

– Là et autre part, monseigneur ! dit le chevalier.

– Capestang ! c'est Capestang ! rugit le prince.

– Le mot de passe du Louvre, monseigneur ! dit Capestang en mettant le pied sur la dernière marche. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer, ajouta-t-il en soulevant son feutre.

– Ah ! hurla le duc de Rohan, c'est là le Capestang ! C'est là le Capitan ! Eh bien ! Capitan du diable, ce sera ta dernière

trahison ! Tu es mort !

En même temps, Rohan fondit sur le chevalier, l'épée au poing, en criant :

– Dégainez, monseigneur ! Tuons ! Tuons !

Ah ! Une terrible clameur de rage lui échappa : son épée venait de lui sauter des mains… Capestang, après avoir salué, avait envoyé au loin son feutre, et mettant flamberge au vent, était tombé dans sa bonne garde, le bras droit presque allongé, la main gauche au mur, ramassé, replié sur lui-même.

– Monsieur, dit-il en liant l'épée de son adversaire et en la faisant sauter, vous avez tort de parler de trahison. Vous attaquez le roi, votre roi, monsieur ! Je le défends de mon mieux. Les secrets que j'ai surpris malgré moi, si j'eusse voulu m'en servir, vous seriez à la Bastille, ou bien votre tête eût déjà roulé sous la hache.

Rohan déjà avait ramassé son épée, et se ruait de nouveau sur son adversaire. Condé avait marché droit à la porte par où il venait d'entrer. Fermée ! il courut à la porte du perron… Fermée ! Alors seulement, ivre de honte et de fureur, pantelant de rage devant cet obstacle qui l'arrêtait au moment précis où il allait saisir la couronne, il dégaina et, de son côté, fondit sur Capestang. Dans cet instant même, le duc de Rohan tombait, l'épaule traversée de part en part, et Capestang vociférait :

– Cogolin ! où es-tu, maraud, faquin, Laguigne ! Tu ne vois donc pas que monseigneur t'attend ! Je t'arrache les oreilles, je…

Cogolin apparut. Condé, en voyant tomber Rohan, s'était arrêté net.

– Monseigneur, dit Capestang, rendez-vous ! Vous n'êtes pas de taille contre le Capitan ! (*Condé eut un gémissement de honte et tomba en garde.*) Non ? Vous ne voulez pas vous rendre ? (*Condé se fendit, Capestang para d'un violent cinglement.*) En ce cas, monseigneur, je vous prends… attention ! (*Il liait la rapière du prince.*) Je vous désarme ! (*l'épée sauta*) et… vous êtes pris !

En même temps, il lui mit la main à l'épaule et la pointe de sa rapière la gorge. Condé eut un spasme de révolte… la pointe pénétra dans les chairs, et Capestang, terrible, flamboyant, prononça avec une froideur plus terrible que son attitude :

– Tenez, monsieur, ne me forcez pas à vous tuer ! J'en aurais du regret !

Condé leva sur le jeune homme son regard chargé de muettes imprécations, et il bégaya :

– C'est bien. Je suis désarmé. Je me rends !

– Cogolin, veille sur monseigneur. Au premier pas, au premier geste, tue !

Cogolin, le poignard à la main, se plaça près du prince. Condé baissa tête. Sa poitrine se gonfla. Il eut le soupir atroce du fauve pris au piège, quelque chose râla dans sa gorge. Capestang remit sa rapière au fourreau, alla ramasser son feutre qu'il garda à la main, et revint jusqu'à Rohan. Le duc, à ce moment, ouvrait des yeux hagards ; il cherchait encore à se soulever ; mais, soit douleur, soit faiblesse, il retomba tout pantelant. Capestang s'inclina comme les preux s'inclinaient devant l'ennemi vaincu.

– Monsieur, dit-il, c'est moi qui ai détruit les cinquante habillements de gardes que vous aviez entassés ici. C'est moi qui ai détruit les armes. Je vous ai blessé. J'arrête M. de Condé. J'espère ainsi pouvoir sauver petit Louis treizième. Que voulez-vous ? Vous vous battez pour Condé. D'autres se battent pour Guise. D'autres pour Angoulême. Si je ne suivais que mon intérêt, je serais peut-être de votre côté. Peut-être un jour saurez-vous aussi que j'agis en ce moment non seulement contre les intérêts de ma fortune, mais contre ceux de mon cœur. J'ai vu ce pauvre roitelet de quinze ans tout seul contre tant d'ennemis redoutables, je l'ai vu, dis-je au fond de son Louvre, comme une proie bien faible, incapable de résistance et de défense, je l'ai vu pleurer et cela m'a ému, cela m'a bouleversé de pitié, monsieur. Et j'ai résolu de défendre le petit roi. Vous êtes des milliers, je suis seul. Vous êtes puissamment riches, je

suis pauvre, je n'ai pas d'amis, pas de compagnons. Voilà mon histoire, monsieur. Vous voyez que ce n'est pas celle d'une trahison. Au fond, voyez-vous, peu m'importe qui règne. Mais je ne veux pas que mon petit Louis treizième pleure. Et d'ailleurs il m'a sauvé la vie. Et puis, monsieur, quand il a à donner un mot de passe dans les heures tragiques de sa vie, c'est mon nom qu'il choisit. Je suis son bouclier. Monsieur, je suis *le chevalier du roi !* Je vous donne ces explications parce que vous me plaisez. Votre blessure n'est pas mortelle. Dans un mois il n'y paraîtra plus. Alors, monsieur le duc, s'il vous plaît de prendre votre revanche, je me ferai un honneur d'être votre homme. En attendant, je vous salue de tout mon cœur, parce que vous êtes vaincu, d'abord, et puis, parce que vous êtes un brave. Adieu ! Cogolin, ouvre la porte !

Là-dessus, il se couvrit de son feutre et, marchant droit à Condé, il le prit par le bras, l'entraîna au-dehors, suivi de Cogolin, et se mit à marcher dans la rue de Vaugirard en tournant le dos à la rue de Tournon au moment où une quinzaine de gentilshommes en débouchaient : il était temps !

Capestang s'engagea dans la rue du Pot-de-Fer, qui aboutissait au carrefour du Vieux-Colombier. Au loin on entendait de sourds grondements. Des rafales de rumeurs montaient du fond de Paris. Des tocsins s'étaient mis à sonner. Ces bruits d'émeute firent tressaillir Condé. Capestang entrouvrit son manteau et lui montra un pistolet.

– Monseigneur, dit-il, nous allons traverser la fournaise ; il vous sera facile d'appeler à l'aide, et je serai tué. Mais je vous donne ma parole d'honneur que, au premier cri, je vous tue tout d'abord avec ce pistolet qui est un emprunt fait aux armes que vous avez déposées dans l'auberge : ce sera toujours une consolation pour vous.

– C'est bien, monsieur, fit Condé d'une voix sombre et désespérée ; je me suis rendu, je me tairai. Un mot seulement : où me conduisez-vous ?

– Au Louvre ! répondit Capestang. N'ayez pas peur : *je*

réponds de vous ! ajouta-t-il avec une superbe assurance.

Dès lors, Condé ne dit plus un mot. Il était abattu. Il se sentait la tête vide et le cœur faible. Capestang le tenait solidement par le bras. Ils descendirent vers les rumeurs qui tantôt fusaient en gerbes, tantôt s'affaissaient en murmures menaçants, vers la fournaise d'émeute ; vers Paris.

À partir du carrefour du Vieux-Colombier, ils entrèrent dans la foule. Des bandes de bourgeois armés cheminaient vers le centre en criant : « Vive M. le prince ! » Ces bandes semblaient parfaitement organisées. Les bourgeois criaient aussi aux passants, pour les entraîner : « Les gardes sont avec nous ! Vous allez voir une compagnie de gardes marcher avec nous ! » Condé frémissait. Capestang souriait : ils savaient ce qu'elle était devenue, la compagnie de gardes !

Quelques instants plus tard, ils débouchaient dans la rue Dauphine, et, au bout de la rue, devant le Pont-Neuf. Là, il y avait un barrage de bourgeois armés d'arquebuses qui criaient :

– C'est l'heure ! La compagnie des gardes va arriver ! Nous allons marcher sur le Louvre ! Vive M. le prince ! Vive Condé !

Capestang s'avança vers le pont, pensant qu'il passerait sans difficulté.

– Halte-là ! Qui vive ! crièrent les bourgeois.

– Malédiction ! gronda Capestang en essayant de reculer.

– Halte ! vociférèrent les bourgeois. Halte et répondez. Qui vive !

– Condé ! hurla Capestang. Le mot jaillit tout seul de ses lèvres crispées.

Ce fut un de ces éclairs soudains, imprévus, qui illuminent une situation. Le mot tonna dans sa tête et fit explosion sans qu'il l'eût cherché. En même temps. Capestang harponnait le prince au bras, et, d'un geste rapide, lui montrait son pistolet ! En même temps, il marchait sur les bourgeois et entraînait Condé stupéfait, vacillant, incapable d'un geste ! En même

temps, le barrage des bourgeois s'ouvrait ! Les bourgeois criaient :

– Passez, braves gentilshommes ! Vive Condé !

Et tout à coup, parmi eux, ce fut une rumeur, puis des clameurs qui éclatèrent, puis une bousculade pour mieux voir, puis un long hurlement de triomphe :

– Le prince ! – C'est le prince ! – Vive le prince ! – Vive Condé !

– Au Louvre ! hurla Capestang d'une voix de tonnerre.

– Au Louvre ! au Louvre ! Vive le prince ! Condé ! Un bourgeois avait reconnu Condé. Puis deux ! Puis dix ! Et maintenant cette foule armée se rangeait derrière Capestang, qui marchait à grand pas et qui, se penchant vers le prince, murmurait :

– Monseigneur, si vous voulez, nous allons laisser ici tous deux notre peau ! Mais vous d'abord ! Obéissez, monseigneur, ou je vous tue comme un chien. Criez : « Mes amis, au Louvre ! »

– Mes amis ! mes amis ! cria Condé, au Louvre !

– Au Louvre ! Au Louvre ! répéta la voix furieuse et grondante de l'émeute.

Alors s'accomplit cette chose inouïe, fantastique, drame et comédie Condé prisonnier de Capestang et, malgré lui, conduisant l'émeute ! la conduisant au Louvre ! Les clameurs échevelées battaient des ailes cette foule délirante. Les tocsins sonnaient à toute volée. Condé marcha comme il eût marché à l'échafaud, Capestang se ruait comme en un rêve étrange où il n'était plus lui, où il ne se conduisait plus, où il était mené par la Fatalité.

– Apprêtez les arquebuses ! tonna soudain une voix formidable.

La foule s'arrêta, reflua, recula : elle se trouvait devant la grande porte du Louvre ! Et, en avant de cette porte, dont le

pont-levis était baissé, en avant du fossé, deux compagnies de gardes étaient rangées, prêtes à tirer. Le vieux maréchal d'Ornano était là, l'épée à la main, prêt à mourir.

– Vive Condé ! vociféra la foule, qui reculait en grondant comme peut reculer une meute de dogues.

Et déjà le mot de trahison courait parmi les bourgeois. Ils s'étonnaient de voir le Louvre si bien défendu, ils s'étonnaient que Condé fût là tout seul, alors qu'il devait venir à la tête d'une compagnie. Où était cette compagnie promise, attendue, qui devait forcer la porte du Louvre ?

– Monseigneur, criez à ces gens que vous allez parler au roi. Criez-le ou, par le Dieu vivant, vous êtes mort !

Condé se retourna vers la foule. Il était blême. Aux dernières lueurs du jour, le peuple de Paris vit le chef suprême de l'émeute faire un geste désespéré ; et puis on l'entendit balbutier quelques mots dont personne ne saisit le sens. Mais on vit le prince se diriger vers Ornano ! Et avec son instinct des situations dramatiques, le peuple comprit que Condé voulu une dernière fois parlementer avec le roi ! Il y eut une frénétique acclamation de : « Vive Condé ! »

– Ch'ellu crebbi comm'una castagna{9} ! gronda le vieux Corse.

Et Ornano levant l'épée, allait ordonner le feu, lorsqu'il vit ces deux gentilshommes qui s'avançaient l'un tenant l'autre par le bras, comme deux amis, comme Castor et Pollux allant au combat.

– Au large, vous deux ! vociféra le maréchal.

Le chevalier fit rapidement trois pas, et, d'une voix éclatante, envoya son nom :

– Capestang !...

– Le mot d'ordre ! murmura le maréchal Ornano. Laissez passer !

Celui que Capestang appelait « le petit Louis treizième »

attendait, debout, frémissant, l'oreille aux aguets, tâchant de recueillir ces grondements lointains qui palpitaient dans Paris, et se demandant si chaque seconde qui venait n'était pas celle où la foudre devait tomber sur le Louvre.

Il était seul, avec son médecin. Hérouard qui parlait pour cacher son trouble, ou peut-être parce que le besoin de pérorer et de dogmatiser l'emportait encore en lui sur la terreur.

– Où est ma mère ? interrompit Louis XIII qui écoutait à peine.

– Sa Majesté la reine est avec ses femmes. Je viens de la saigner. Et d'ailleurs, il y a cent arquebusiers massés dans ses appartements. Je vous disais donc, sire, que les fumées de cette nicotiane dissiperaient peut-être ces humeurs noires qu'on voit à Votre Majesté, car…

– Où est Luynes ? fit Louis XIII d'une voix d'angoisse terrible.

– Sans doute en son hôtel, sire. Cependant, si Votre Majesté préférait être saignée ? Je vous vois bien sombre, sire, et je crois…

Hérouard tirait déjà sa lancette. Le jeune roi se tourna vers lui, et, avec une rage froide :

– Allez au diable, vous, votre nicotiane et votre saignée. Si je dois mourir aujourd'hui, ne puis-je au moins mourir en paix !

Hérouard fit une profonde révérence, rengaina sa lancette, sortit à reculons, et passa dans les antichambres où le capitaine des gardes Vitry avait disposé cinquante arquebusiers prêts à mourir pour le roi et la monarchie.

– Je crois, dit Hérouard à Vitry, que le roi est bien malade : il refuse de se laisser saigner !

– Hérouard, répondit Vitry, je crois bien que d'ici une heure, nous serons tous aussi malades les uns que les autres, et tous plus saignés les uns que les autres…

– Quoi ! balbutia Hérouard. Que se passe-t-il ?

– Oh ! vous êtes donc sourd ! Écoutez, écoutez !

Une rafale de hurlements passait sur le Louvre… le soir tombait… les vastes salles, peu à peu s'emplissaient de ténèbres, et, parmi cette ombre qui envahissait l'immense demeure, on distinguait vaguement dans les antichambres et le long des escaliers les silhouettes des gardes immobile appuyées sur leurs arquebuses, attendant le moment de la suprême bataille qui allait se livrer au pied même du trône.

– Seul ! Tout seul ! murmura Louis XIII en se jetant sur un fauteuil.

Il prit sa tête pâle à deux mains et s'enfonça dans une sombre rêverie essayant maintenant de ne plus entendre ces tocsins qui sonnaient le glas de la monarchie. Il avait près de lui, dressée contre une chaise, son épée nue. Sur le marbre d'une table étaient déposés deux pistolets : le petit roi avait fait lui-même ses préparatifs de défense… et il attendait… et, la tête dans les mains, il songeait :

– Dans une heure, dans quelques minutes, peut-être, tout sera fini ! le Louvre sera envahi. On mettra la main sur moi ! Oui, mais alors, je tue autant que je puis tuer, et puis je meurs ! Mourir à quinze ans ! Ah ! s'il était là, héros dont le regard me donnait la fièvre de gloire, dont la voix retentissait dans mon cœur comme une trompette de guerre ! Mais voilà, Capestang m'a sauvé la vie, et j'ai insulté Capestang. Il ne reviendra plus. Je suis seul, à jamais seul ! Cette arrestation d'Angoulême n'a fait que précipiter les événements. Par Dieu ! C'est Condé qu'il fallait arrêter ! Puisqu'il triomphe Puisque Paris l'acclame ! Oui, c'était Condé, l'ennemi redoutable ! Oh ! j'ai peur de tout ce qui m'entoure ! Peur de Concini, peur de ma mère, peur Richelieu ! Et ce Condé qui, comme un vautour, va fondre sur moi !

Il redressa la tête. Ses yeux hagards firent le tour de la vaste pièce.

– Peur ! murmura-t-il. À quoi bon avoir peur, puisque je vais mourir Allons, montrons-leur que le fils d'Henri IV n'était pas un lâche ! Montrons à l'histoire que Bourbon contre Bourbon,

mon écu demeure pur et que celui de Condé doit demeurer éternellement barré de félonie !

À ce moment, dans le Louvre, une rumeur ! Des cris ! Des pas précipités ! Des cliquetis d'armes ! Louis XIII fut debout, d'un bond. Déjà avait saisi son épée et le petit Louis XIII, l'épée à la main, marcha vers la porte, ferme, raidi, une sorte d'enthousiasme dans les yeux. Et cette porte, d'un geste violent, désespéré, Louis XIII l'ouvrit lui-même !

Et, dans le même instant, il recula, ébloui, frappé de stupeur, avec un grondement de joie terrible, une de ces joies surhumaines qu'on éprouve en s'arrachant au cauchemar de mort, par les nuits de fièvre et d'agonie. Condé était devant lui ! Condé, pâle, tremblant, humble, effaré de terreur Et le chevalier de Capestang, prenant le prince par la main, dis simplement :

– Sire, j'ai l'honneur de vous présenter M. le prince de Condé, qui vient faire sa soumission à Votre Majesté !

* * * *

Derrière Capestang, Louis XIII, comme un rêve prestigieux, entrevit les vastes salles en enfilade qui, maintenant, s'éclairaient de mille flambeaux. On courait, on accourait, des valets, en hâte, allumaient les lustres, le Louvre s'embrasait comme pour une fête magique ; une cohue se pressait, haletante, avec des physionomies de victoire, et un cri, une clameur faisait trembler le palais dans ses fondations :

– Vive le roi ! Vive le roi ! Vive le roi ! C'était Vitry avec ses gardes, c'était Ornano qui criait que la ville s'apaisait depuis qu'on savait que Condé se rendait au roi ; c'était Richelieu surgi, on ne savait d'où ; c'était Luynes qui apparaissait soudain du fond de quelque pièce retirée ; c'était Concini qui accourait et baisait la main du roi ; c'était Marie de Médicis qui venait se jeter dans les bras de son fils ; c'était une foule de seigneurs que, depuis bien longtemps, on n'avait pas vus ; c'était le prévôt des marchands avec une délégation venant jurer fidélité au roi… C'était Paris, c'était le royaume entier qui, pour la première fois depuis qu'il était roi, venait faire sa cour à Louis

XIII. Pendant deux heures, Louis XIII connut l'enivrement de la victoire, la puissante volupté de la flatterie, l'orgueil de penser :

– Je suis le maître de tout cela !

Pendant deux heures, les antichambres retentirent des hurlements frénétiques de : « Vive le roi ! » et ces clameurs se répandaient dans le Louvre ; elles franchissaient ses murs et ses grilles, elles palpitaient dans Paris où les mêmes cloches qui avaient sonné l'appel aux armes et à la révolte sonnaient maintenant le triomphe du roi. Pendant deux heures, le prince de Condé connut l'ivresse de la rage et de l'humiliation, et, parmi les plus empressés à l'accabler de leurs sarcasmes, il reconnut ceux qui, la veille, avaient été les plus âpres à l'aduler et à lui demander des emplois pour le moment où il serait roi !

Enfin, tout ce flot s'écoula. Toute cette tempête de joie s'affaissa comme s'affaissent toutes les tempêtes. Les uns après les autres, les courtisans se retirèrent. Mais Richelieu avait vu Capestang, et il avait pâli ! Mais Concini avait vu Capestang, et il avait fait un signe à Rinaldo !

Sur un dernier geste du roi, tout le monde était sorti du cabinet, excepté Vitry, Ornano, Luynes et Capestang. Louis XIII n'avait pas encore jeté un regard direct au chevalier ; mais dès le premier instant, jusqu'à cette minute, il ne l'avait pas perdu de vue. Le jeune roi marcha à Condé, lui mit sa main sur l'épaule et lui dit :

– Bonjour, mon cousin. Il paraît donc que vous nous vouliez détrôner ?

– Sire, répondit Condé, j'espère que Votre Majesté ne voudra pas humilier un vaincu ?

– Un vaincu ! fit le roi. Oui-da. Mais cette compagnie de cinquante gardes dont vous menaciez le Louvre, qu'est-elle devenue ?

– Sire, dit Condé avec un sourire livide, elle est prisonnière de monsieur que voici.

Louis XIII ne se retourna pas. Il n'eut pas besoin de se retourner pour comprendre que le geste du prince désignait Capestang. Seulement, tressaillit et une flamme pétilla dans ses yeux.

– Sire, dit Capestang, monseigneur exagère : les costumes seuls…

– Silence ! interrompit le roi. Eh bien, mon cousin, je ne vous humilierai pas, non. Un Bourbon peut bien tuer un Bourbon comme vous vouliez faire de moi. Mais l'humilier, ventre-saint-gris, comme dit mon père, je passerais mon épée au travers du corps de celui qui voudra humilier un Bourbon.

Condé tremblait convulsivement. Sa pensée éperdue évoquait l'échafaud, Il voyait Ornano qui le considérait avec un mépris formidable, Il voyait Vitry l'épée à la main. Il voyait le jeune roi qui faisait un terrible effort pour dompter sa fureur. Ces personnages lui apparaissaient à travers un brouillard rouge.

– Donc, reprenait Louis XIII, vous ne vouliez pas m'humilier, vous ?

– Non, sire ! répondit Condé avec le désespoir du condamné.

– Alors vous me vouliez tuer ?

– Non, sire !

– Alors, vous me vouliez déposer de mon trône comme on voulut faire d'Henri III ?

– Non, sire !

Louis XIII souffla fortement. Il était visible qu'il luttait contre la colère qui se déchaînait en lui, et qu'il ne savait peut-être pas comment exprimer. Il regarda Ornano, puis Vitry, puis ramena sur Condé un regard sanglant et, tout à coup, il éclata de rire. Ce fut effrayant. Ce rire funèbre, glacial dans le sinistre silence du vaste cabinet.

– Oh ! songea Capestang. Mais il va le tuer ! Mais ce n'est pas ce que j'ai voulu, moi ! Mais je ne veux pas qu'on le tue,

moi ! Je ne suis pas un pourvoyeur de bourreau, moi !

– Je ne donnerais pas six liards de sa peau ! songeait Vitry.

– *Disgraziata !* (Malheureux !) songeait le maréchal.

Le roi essuya la sueur qui coulait de son front. Habitué à vivre seul replié sur lui-même, se défiant de tout et de tous, déjà il faisait l'apprentissage de la dissimulation qui est d'ailleurs la qualité maîtresse des rois en particulier et de tous les gouvernants en général.

– Mon cousin, dit-il de cette voix hésitante qui lui était particulière, je veux vous régaler d'une historiette que bien peu de personnes savent et que je tiens, moi, de M. d'Ornano, ici présent. Vous saurez donc que le maréchal de Joyeuse accompagnait mon père dans le voyage qu'il fit à Rouen. Vous n'ignorez pas que Joyeuse avait été capucin, puis, ayant quitté son couvent, qu'il était devenu un des chefs de la Ligue. Je veux vous apprendre qu'il ne rentra dans son devoir qu'en stipulant par traité secret qu'il aurait le bâton de maréchal. Étant donc devenu maréchal de cette façon-là, il vint à Rouen avec Henri IV et, comme les peuples accouraient en foule pour voir ce grand roi, mon père dit à Joyeuse qui se trouvait près de lui en justaucorps de broderie d'or : « Monsieur le maréchal, quel sujet pensez-vous qu'aient ces peuples de quitter leur travail pour venir ici perdre leur temps ? – Ils viennent, répondit Joyeuse, admirer Votre Majesté. – Vous vous trompez, reprit le roi mon père ; s'il y a quelque chose ici qui fasse le sujet de leur admiration, c'est bien plutôt de voir un capucin si doré… » Or, mon cousin, savez-vous ce que fit Joyeuse ?

– J'attends que Votre Majesté me l'apprenne, dit Condé qui commençait à respirer.

– Eh bien, il quitta tout aussitôt la compagnie où il se trouvait, rentra tout d'un galop dans son couvent de capucins et il n'en sortit plus, bien que le pape eût transformé ses vœux en ceux de chevalier de Malte.

– Eh bien, sire ! fit Condé repris d'une sourde inquiétude.

– Eh bien, dit Louis XIII avec un sourire terrible, nous avons à Paris les Capucins, les Carmes, les Dominicains, les Cordeliers, les Franciscains, les Bénédictins, les Augustins et les Augustins-déchaussés, les Hospitaliers, les Convertis, les Récollets, les Jacobins, les Génovéfins, les Mathurins, les Feuillants, les Bonshommes, les Lazaristes, pères blancs, pères noirs, pères barrés, j'en passe, une multitude de maisons pieuses dans l'une desquelles, à votre choix, vous pourrez, pareil à Joyeuse, méditer jusqu'à la fin de votre vie !

– Entrer au couvent ! gronda Condé. Moi, frocard ! Jamais, sire, jamais !

Le sourire de Louis XIII se fit plus aigu.

– En ce cas, reprit-il, je vous dis : Choisissez, le couvent ou la Bastille !

Condé frissonna longuement. Ses mains, vaguement, se tendirent dans un geste de supplication. Ornano mordait sa moustache. Luynes demeurait impassible. Capestang frémissait et grondait en lui-même :

– Mort de tous les diables ! qu'ai-je fait là ! Pourvoyeur de bourreau ou de Bastille, c'est tout un ! Ah ! misérable capitan ! misérable fanfaron ! Pour le plaisir d'amener ici le chef de l'émeute en traversant Paris en émeute, je me suis fait sbire ! Je suis déshonoré !

– Sire, balbutia Condé…

– Le couvent ou la Bastille ! rugit Louis XIII.

Condé se redressa violemment. Une lueur de courage de sa race l'illumina. Il se tourna vers Capestang.

– Voilà comment vous répondiez de moi ! dit-il. Puis, regardant le roi en face : Prison pour prison ! gronda-t-il. Personne ne pourra se vanter d'avoir vu un Bourbon frocard !

Louis XIII attendait ce cri. Haletant, il se tourna vers Vitry et, d'une voix terrible :

– Capitaine, arrêtez le prince !

– Votre épée, monseigneur ! dit Vitry, avançant de deux pas.

XXXIV

La fortune de Capestang.

Ce fut ainsi que Condé fut arrêté dans ce Louvre où, quelques heures auparavant, il se croyait sûr de pouvoir entrer en maître. Vitry le remit aux mains du marquis de Thémines qui, avec une vingtaine de gentilshommes attendait dans l'antichambre la fin de cette scène. Thémines emmena le prince sous escorte et le fit monter dans un carrosse fermé : une demi-heure plus tard, Henri II de Bourbon, prince de Condé, n'était plus que le numéro 14 de la tour du Trésor, à la Bastille.

Vitry était sorti en jetant un étrange regard à Capestang. Sur un signe Louis XIII, Luynes sortit à son tour, et il eut le même coup d'œil oblique vers le chevalier. Dans ce double regard, Capestang put lire toute l'envie qu'il inspirait. Le vieux maréchal d'Ornano, qui, le dernier quitta le cabinet royal, lui murmura à l'oreille :

– Jeune homme, si vous ne sortez pas d'ici grand favori, je vous conseille de fuir Paris à franc étrier et de mettre une bonne centaine de lieues entre votre poitrine et les poignards qui vont s'aiguiser. Et, se tournant vers le roi : Sire, ajouta-t-il avec une sorte de rudesse, ce n'est pas M. de Condé qu'il fallait arrêter.

– Ah ! ah ! Et qui donc ? Voyons, parle, mon vieil ami. Qui fallait-il arrêter ? Guise ? hein !

– Non, sire : Concino Concini ! dit froidement le maréchal qui s'inclina et puis s'éloigna lentement, comme s'il eût attendu, espéré un cri, un ordre.

Mais le roi demeura muet. Le maréchal sortit en haussant les épaules. Pour la deuxième fois, Louis XIII et Capestang se trouvèrent seuls en présence. Mais cette fois, c'était l'aventurier qui était soucieux et le roi qu était radieux. Louis XIII entendait encore résonner ces mots qu'il avait criés d'une voix qui l'avait étonné lui-même :

« Capitaine, arrêtez le prince ! » Son premier acte de roi ! Le premier geste de sa puissance ! Ainsi donc, il avait commandé. Et on lui avait obéi ! Il avait suffi d'un éclat de sa voix pour qu'un prince du sang fût saisi et jeté dans un cachot. Il avait suffi de ce geste royal pour que Paris en émeute, Paris en ébullition, pareil à une mer démontée, s'apaisât.

Ces pensées agitaient cet adolescent de quinze ans et le remplissait d'orgueil. Il était pareil à ces enfants à qui on vient de remettre un jouet compliqué et qui s'étonnent de le voir fonctionner lorsqu'ils poussent un ressort, et s'émerveillent du résultat sans comprendre le mécanisme. Louis XIII contemplait Capestang avec la même reconnaissance admirative de l'enfant pour celui qui lui a apporté le jouet.

– Tout d'abord, fit le roi, parlez-moi de cette compagnie de cinquante gardes que mon cousin de Condé avait réussi à armer, d'après ce que M. de Luçon est venu nous dire dans la soirée.

– Tenez, sire, dit Capestang, j'aime mieux vous raconter les choses telles qu'elles se sont passées depuis le moment où, rue de Vaugirard, j'ai rencontré Cogolin.

– Cogolin ? Qu'est-ce que Cogolin ?

– Mon écuyer, sire. Eh bien, donc, voici l'histoire depuis son début. Cela se passe, sire, dans une pauvre auberge de la rue de Vaugirard, qui…

– Attendez, chevalier ! interrompit tout à coup Louis XIII qui frappa du marteau sur un timbre, à trois reprises. Peut-être serons-nous mieux, pour raconter et écouter, dans la salle à manger.

Louis XIII, depuis un instant, cherchait quelle preuve d'amitié il pourrait bien donner au chevalier qu'il avait humilié du nom de Capitan et qu'il voyait tout embarrassé comme s'il lui eût gardé quelque rancune. Le signal que venait de donner le roi correspondait sans doute à un ordre habituel et déjà connu, mais ce soir-là, l'ordre fut interprété avec une magnificence spéciale. En effet, au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit à double battant, et Capestang effaré vit entrer un officier en grande tenue, l'épée au poing, qui cria :

– Les viandes de Sa Majesté !

Derrière l'officier, quatre hallebardiers. Derrière les hallebardiers, quatre officiers de la bouche portant une table. Derrière la table, quatre autres hallebardiers. Les officiers de la bouche déposèrent la table au milieu du cabinet. Les hallebardiers se rangèrent le long des murs où ils s'immobilisèrent, pareils à des cariatides. La table supportait, par-dessus sa nappe éblouissante, les couverts étincelants, les gobelets d'or, deux candélabres à six flambeaux de cire, des flacons de cristal où rutilaient les rubis des vieux vins de Bourgogne et toute une variété de plats recouverts de leurs cloches d'argent.

Capestang demeura stupéfait de cette fastueuse mise en scène, et, involontairement, le souvenir s'évoqua en lui de cette caisse renversée sur laquelle, au fond du grenier, Cogolin lui avait servi un de ces succulents jambons qui doublent l'appétit et triplent la soif. Pourtant, comme il avait grand-faim, il jeta un regard d'envie sur la splendide table, renifla les parfums qui s'en dégageaient, soupira et songea :

– C'est tout de même une glorieuse chose que la royauté. Si j'étais roi, Je pourrais m'asseoir à cette table et tâter un peu de ces mets qui doivent être royaux, puisqu'on les habille d'argent. Mais je ne suis que le chevalier de Capestang… Bah ! je regarderai le roi manger, il paraît que c'est un grand honneur, et puis cela me donnera de l'appétit.

Si Capestang fut étonné, il y eut quelqu'un de plus étonné

que lui : et ce quelqu'un c'était le roi ! Jusque-là, quand il demandait son dîner ou son souper, on le conduisait dans une salle à manger où il s'asseyait devant une table assez mal servie. Un instant, Louis XIII demeura tout pensif devant ces honneurs auxquels il n'était pas accoutumé.

– Pourquoi m'apporte-t-on mon souper ici ? demanda-t-il. Et pourquoi avec ce cérémonial ?

– Sire, répondit une voix soyeuse et caressante, en ma qualité de surintendant du palais, c'est moi qui ai donné l'ordre d'apporter ici la table de Sa Majesté. Et quant au cérémonial, c'est celui dont on usa toujours l'égard des grands rois !

Et Louis XIII vit s'incliner devant lui celui qu'Ornano lui conseil d'arrêter : Concino Concini ! Capestang avait tressailli. Un frisson de colère le secoua. Presque malgré lui, il porta la main à la garde de sa rapière. Mais déjà Concini, sans paraître l'avoir vu, sortait à reculons, tout courbé, marche et attitude ne formant qu'une longue révérence jusqu'à ce qu'il eût disparût. Louis XIII, d'un geste, ordonna aux hallebardiers et officiers de bouche, de sortir également.

– Mais, sire, observa respectueusement le lieutenant de garde, qui servira Votre Majesté !

– Bah, monsieur ! je ferai comme mon père le soir de la bataille d'Arques : je me servirai moi-même ! Mettez-vous là, devant moi, monsieur le chevalier, et soupons, car vous devez mourir de faim, et moi j'enrage.

Le bruit se répandit aussitôt dans le Louvre que le roi faisait familièrement manger à sa table le jeune chevalier de Capestang et, dès lors, plus d'un gentilhomme se mit à guetter la sortie du nouveau favori pour lui faire sa cour. Concini avait rapidement franchi deux ou trois salles. Il était livide. Comme dans ses crises de fureur, ses lèvres moussaient.

– Va, gronda-t-il, va, misérable fier-à-bras, intrigant ! sacripant ! Capitan ! Soupe à la table du roi ! cette nuit, tu souperas à la table du diable, ton patron !

Au palier du grand escalier, il trouva Rinaldo qui l’attendait.

– Tout est-il prêt ? demanda Concini.

– Jugez-en, monseigneur : Montreval et Bazorges dans l’antichambre Louvignac dans le bas de l’escalier. Pontraille dans la cour. Et moi ici pour surveiller à la fois l’escalier et l’antichambre. À la porte du Louvre, Chalabre avec vingt gaillards dont le moindre en est à son trois ou quatrième coup de poignard. Cette fois nous tenons le drôle, il ne nous échappera pas !

Concini, d’un signe de tête, approuva ce dispositif d’une embuscade qui semblait dressée contre quelque fabuleux géant. Cependant, celui qui était menacé par ces formidables préparatifs, celui contre qui Concini avait jugé que trente assassins ne seraient pas de trop, s’inclinait à ce moment, pâle d’orgueil, devant Louis XIII.

– Quoi, sire ! M’asseoir à la même table que Votre Majesté !

C’était un honneur que Louis XIII n’avait encore fait à personne et qu’il devait peu prodiguer. Le pauvre chevalier à qui M. de Trémazenc son père avait raconté qu’il avait été un jour admis à l’honneur de *regarder manger le roi* croyait faire un beau rêve de fortune et de gloire. Il finit par prendre place sur le siège que Louis lui désignait, et alors, il se redressa comme s’il eut conquis le monde, et jugeant que la meilleure manière de remercier son hôte était de se montrer bon convive, il se mit à dévorer.

Louis se taisait, écoutait, et grignotait à peine, ayant l’esprit malade malgré Hérouard ou peut-être à cause d’Hérouard. Quant à Capestang, il attaqua à belles dents une tranche de chevreuil, et, en même temps, à grand renfort de verbes sonores, un récit tout flamboyant que le roi entendit en frémissant d’enthousiasme. Le chevalier parla donc pour deux, mangea comme trois, et but comme quatre. Lorsque le souper fut achevé, lorsque se termina ce récit le roi, longuement, il contempla l’aventurier qui, d’un dernier geste, illustrait sa narration.

– C’est magnifique ! s’écria-t-il enfin. Cette traversée de Paris avec Condé à votre bras ! Ce nom de Condé jeté aux bourgeois du Pont-Neuf ! Et ce double duel, là-bas, dans l’auberge ! Et vous dites que vous n’avez reconnu aucun des gentilshommes qui devaient endosser les costumes ?

– Non, sire : aucun ! dit Capestang.

– Quel dommage ! Mais ce qu’il y a encore de plus beau dans tout cela, c’est l’histoire des costumes cachés dans la cave. Cela vaut l’histoire des fameux camions de peinture !

– N’est-ce pas, sire, que c’était bien imaginé ? fit naïvement le chevalier.

– Ah ! j’en rirai longtemps, rien qu’en me figurant la mine désappointée des cinquante !

– Et moi, sire, j’en ris déjà ! fit Capestang qui en effet éclata. Et puis, ajouta-t-il, j’ai pensé que Votre Majesté aurait là cinquante costumes tout trouvés pour ses gardes. C’est une économie, cela !

– Je vous les achète ! fit vivement le jeune roi. Sans doute ! ajouta-t-il en voyant l’étonnement du chevalier, ces costumes sont à vous ; c’est une prise de guerre. Eh bien ! je vous les achète.

Capestang réfléchit une minute, puis répondit :

– Soit, sire. Je vous vends mes costumes. Ou plutôt, je vous les échange.

– Contre quoi ? fit Louis XIII en souriant.

– Contre un costume ! dit gravement le chevalier.

– Ah ! Ah ! s’écria le roi. (Il va me demander un grade, songea-t-il. Ma foi, il l’aura !) Et quel costume voulez-vous que je vous donne contre les cinquante que vous me vendez ?

– Celui du prince de Condé, répondit Capestang. (*Le roi fronça le sourcil.*) Seulement, sire, comme je vous offre cinquante pour un, il sera juste, il sera légitime, qu’avec le

costume vous me donniez le prince par-dessus le marché. (*Louis XIII se leva d'un brusque mouvement, Capestang en fit autant.*) Je vois, sire, que vous hésitez, que vous méditez. Ce que je vous demande, est pourtant peu de chose.

– Un prince ! peste…

– Un homme, sire ! fit Capestang qui se grandit, un homme comme moi.

– Et qu'en voulez-vous faire ! s'écria Louis irrité, effaré, stupéfait devant l'étrange marché.

– Lui rendre la liberté, sire !

– Jamais ! gronda Louis XIII dont le visage pâle s'empourpra. Vous avez acquis ce soir des droits à ma reconnaissance. Mais vous en abusez et votre demande me fait concevoir d'étranges soupçons.

Soupçon ! Louis XIII venait de prononcer le grand mot qui domina sa pensée. Toute sa vie ne fut qu'une chaîne de soupçons. Il fut un soupçon vivant.

– Sire, fit Capestang, avec une simplicité qui faisait un violent contraste avec son habituelle abondance de gestes, il y a pour moi quelque chose de pire que d'être suspect à moi-même. Vous m'avez nommé *Chevalier du roi.* Et moi, misérable, je suis descendu au rôle de chevalier du guet. Si lorsque j'ai arrêté le prince et que je lui ai ordonné de venir au Louvre vous faire sa soumission, il m'a suivi de bonne grâce, parce que je lui ai dit : « Ne craignez rien, je réponds de vous ! » Le prince est à la Bastille, et j'ai donc manqué à ma parole. Sire, rendez-moi mon prisonnier, ou je vous jure que je démolirai la Bastille pour l'en faire sortir !

Louis XIII haussa les épaules, éclata d'un rire aigre, et… pour la deuxième fois, murmura :

– Capitan !

Et cette fois encore, Capestang vacilla sous le coup ! Son exaltation tomba, les ailes brisées ! Il se vit ridicule, il vit qu'il

prêtait à rire, lui qui avait rêvé de faire trembler ! Pauvre chevalier ! Il était tout bonnement sublime de naïveté. Le voyant si abattu, le petit monarque résolut de compléter sa victoire, et, d'une voix mauvaise :

– La Bastille ! Prenez garde d'y être enfermé vous-même ! grinça-t-il.

Mais ce fut le coup de fouet qui, dans la cage, accule le lion, la gueule ouverte, la griffe dehors, la patte dressée pour déchirer, fracasser… En deux pas rapides, il rejoignit le roi, qui se dirigeait vers la porte comme pour jeter un ordre ; il se pencha, se baissa sur lui comme pour lui faire comprendre combien il était petit et gronda :

– Moi à la Bastille ! Osez donc, oser cela, sire ! Tenez ! si vous voulez j'ouvre cette porte ! j'appelle ! Et je crie ! « Messeigneurs, qui de vous veut conduire à la Bastille celui qui ce soir a sauvé la monarchie et le roi Louis ! »

Le roi recula… Il tremblait de fureur, il bégayait. Capestang acheva :

– J'ouvre la porte, sire ! Je traverse vos antichambres sans hâte. Je m'en vais. Je ne ferai pas un pas plus vite que l'autre. Vous êtes le roi. Vous êtes le maître… faites-moi arrêter !

En même temps, il ouvrit la porte, et, la tête très haute, l'œil fulgurant, la lèvre frémissante, le poing sur la hanche, d'un pas lent et rude et insolent, il traversa la foule des courtisans qui s'écartaient devant lui, souriaient, saluant très bas le nouveau favori, saluant la fortune de Capestang !

* * * *

La porte du cabinet royal était restée grande ouverte. Louis XIII avait fait un pas en avant pour crier l'ordre… la voix s'étrangla dans sa gorge… il porta les deux mains à sa collerette de dentelle comme si ce faible poids l'eût étouffé, il recula, livide, les yeux exorbités, et alla tomber sur un fauteuil. À ce moment, dans l'encadrement de cette porte, apparut une tête pâle et convulsée… Et Concini, qui venait de voir passer

Capestang, Concini qui flairait quelque grave événement, Concini qui avait entendu des éclats de voix, jeta sur Louis XIII un long regard.

– Dieu me damne ! cria-t-il. Le roi s'affaiblit ! Et il se précipita, en même temps que dans les antichambres éclatait un tumulte. En deux bonds, Concini fut près du roi qui, à ce moment, ouvrait les yeux.

– Hérouard ! hurla le maréchal. Qu'on appelle Hérouard ! Sire ! Sire ! Qu'avez-vous ? Que s'est-il passé ?

– Cet homme ! murmura le roi.

– Capestang ! gronda Concini d'une voix de joie terrible.

– Il m'a insulté. Qu'on l'arrête !

– Insulté ! Il a insulté le roi ! Eh bien sire, vous allez voir de quoi est capable le maréchal d'Ancre quand on insulte son roi !

– Arrêtez-le, amenez-le-moi, murmura Louis XIII, mais… ne lui faites pas de mal !

Mais déjà Concini s'était élancé. Et tandis que bruissait le murmure des courtisans empressés à montrer leur douleur, tandis qu'Hérouard préparait sa lancette pour saigner le roi, celui-ci songeait :

– Est-ce que la reine aurait raison ? Est-ce que Concini serait le plus dévoué de mes serviteurs ?

Vingt gentilshommes, à ce mot : « Qu'on l'arrête ! » avaient mis l'épée à la main et s'étaient jetés à la suite de Concini. Dans l'antichambre, il les arrêta d'un geste furieux.

– Ces imbéciles, gronda-t-il en lui-même, le ramèneraient au petit roi, qui ne demande qu'à pardonner… Messieurs, l'épée au fourreau, s'il vous plaît. Et que personne ne bouge ! Cette affaire me regarde, moi, moi seul ! Nul que moi ne peut mettre sa main au collet de l'insulteur de la majesté royale.

Il se rua, laissant les courtisans stupéfaits de son audace et de son dévouement. Dans la cour, Rinaldo attendait en

grommelant :

– Eh bien ? haleta Concini.

– Il passe le pont-levis. Nos hommes sont sur lui et ne le perdent pas de vue. Faut-il sonner l'hallali, monseigneur ?

– Pas encore. Laisse-moi faire. En route !

Et se penchant sur Rinaldo, il ajouta avec un calme sinistre :

– Coûte que coûte, il me le faut vivant !

XXXV

La bataille du grand Henri.

Le chevalier de Capestang sortit du Louvre au moment où dix heures sonnaient. Il se mit à marcher d’un pas rapide, dans la nuit profonde, tantôt trébuchant comme un homme ivre, tantôt s’arrêtant pour se frapper le front. Où allait-il ? C’est à peine s’il le savait. Hérissé, haletant, la sueur au front, il était terrible. À un moment, dans une ruelle, il se heurta à quelqu’un qui lui dit :

– La bourse ou la vie !… Capestang tira furieusement sa bourse qui était pleine d’or et, à toute volée, en assomma à moitié le tire-laine qui tomba, étourdi sous le coup.

– La voilà, la bourse ! vociféra Capestang. Tiens ! prends ! Gorge-toi Soûle-toi ! Et quant à ma chienne de vie, je te bénis si tu la prends aussi.

– Merci, monseigneur ! grogna le truand qui, pendant des années devait demeurer étonné de cette aventure, de cette royale aumône dont cet inconnu l’avait assommé – moralement et physiquement.

Un peu soulagé d’esprit et tout à fait soulagé d’argent, le chevalier reprit son chemin en grondant :

– Qu’ai-je à faire de pistoles, maintenant ? Ah ! triple brute ! Ah faquin ! Ah ! bélître !

C’est à lui-même qu’il adressait ses épithètes, et non au roi ni au truand comme on pourrait le supposer. Il était furieux, exaspéré, mais contre sa propre attitude.

– Je n’avais qu’à me laisser faire ! continua-t-il. Je tenais la fortune. Comment ! J’ai la chance inouïe d’amener au Louvre le prétendant que tout Paris acclamait ! Le hasard fait de moi le sauveur d’une monarchie ! Je n’avais qu’à me taire ! Et demain, tu étais le premier du royaume ! Demain tu pouvais te présenter devant le père de Giselle et lui dire en toute assurance : « Votre fille m’aime, et je l’aime. Maintenant que je suis quelqu’un, arrachez-la à Cinq-Mars, qui n’est qu’un pauvre petit marquis de rien et donnez-la-moi ! »

Comme il disait ces mots, il s’arrêta en frissonnant : il venait de s’apercevoir qu’il était rue des Barrés ! devant la maison de Marie Touchet ! devant la maison de Giselle ! Il était venu là, d’instinct, sans s’apercevoir qu’il y venait.

– Que suis-je venu faire ici ? songea-t-il. N’est-elle pas l’épouse de Cinq-Mars ? Ce mariage n’a-t-il pas dû s’accomplir, à minuit ? Il est vrai qu’elle m’a dit qu’elle m’aime. Il est vrai qu’elle ne donnera à Cinq-Mars que son nom ! Et sans doute, elle attend que j’accomplisse ma promesse de la conquérir de haute lutte ! Mais où en suis-je ? Que puis-je espérer, puisque je ne sais pas profiter des chances que m’offre la fortune !

Non, il n’avait plus rien à espérer. Le roi lui-même était maintenant son ennemi !

Il se leva, se recula et, avec un inexprimable découragement, considéra la maison. Elle était à peine visible dans les ténèbres. Elle était silencieuse, avec une face obscure. Puis il se remit en route. Il erra ainsi de longues heures, tournant à droite ou à gauche, virant, revenant sur ses pas, au hasard, véritable épave ballottée – très malheureux. Si malheureux que la pensée lui vint, ou plutôt se précisa en lui, de se tuer.

– Aussi bien, réfléchit-il, je ne ferai que devancer de quelques jours le moment d’aller voir ce qui se passe *ad patres*.

Il ne croyait pas si bien dire. Car Montreval et Louvignac l’avaient suivi dans toutes ses évolutions et étaient décidés à le suivre jusqu’à ce qu’il s’arrêtât quelque part : moment auquel Montreval monterait la faction devant son logis quel qu’il fût,

tandis que Louvignac irait prévenir les forces concentrées à l'hôtel d'Ancre.

Toute la question, pour Capestang, se réduisait donc à choisir un genre de mort qui lui parût convenable. Il les passa en revue, rapidement, puis soudain :

– Ah ! j'ai trouvé, cette fois ! Il s'arrêta, haletant, flamboyant d'audace.

– Ce que j'ai dit au roi, je le ferai ! C'est moi qui ai fait mettre un gentilhomme à la Bastille. C'est moi qui l'en ferai sortir ! Et comme dans ce duel gigantesque entre la Bastille et moi, c'est la Bastille qui m'écrasera, je trouverai ce que je cherche, c'est-à-dire une mort glorieuse, et je retrouverai ce que j'ai perdu en remplissant le rôle de sbire, c'est-à-dire l'honneur ! Cette fois-ci, voilà la bonne idée, c'est la chance !

Et ces deux mots qu'il venait de prononcer : la guigne, la chance, appelant une naturelle association d'idées, il se remit en route d'un pas plus ferme en murmurant :

– Où est Cogolin ? Où est ce cuistre ! Il n'est jamais là quand j'ai besoin de lui ! Il a dû retourner m'attendre au grenier du *Grand Henri,* courons-y.

Cinq heures du matin sonnaient au couvent des Carmes, lorsque, après cette nuit terrible, le chevalier pénétra dans l'auberge abandonnée, harassé, mais plein de courage pour l'exécution de son idée.

– Cogolin ! s'écria-t-il impétueusement. Va chercher les chevaux à la *Bonne Encontre* ! Et puis il doit te rester de l'argent, remets-le-moi, Cogolin ! Où es-tu, faquin ! Me laisseras-tu m'égosiller ! Cogolin !

Cogolin n'était pas dans l'auberge. Lorsque Capestang eut acquis cette conviction, il s'assit ou plutôt se laissa tomber sur le tas de foin qui, depuis quelques jours, lui servait de couche. Il était las. Il sentit le sommeil le gagner… Un rayon de soleil se glissant dans le grenier s'en vint se poser sur ses yeux. Il grogna un juron et entrouvrit les paupières. Le mince regard qui filtra

de ses paupières appesanties s'alla poser sur la lucarne, Capestang tressaillit.

À cette lucarne, à ce moment même, une tête se montrait. Dans la même seconde, Capestang la reconnut :

– Rinaldo ! rugit-il en lui-même.

* * * *

D'un bond Capestang fut debout et marcha à la lucarne : la tête avait disparu. On se rappelle qu'il y avait deux lucarnes à ce grenier : l'une donnant sur la cour, et à laquelle aboutissait l'escalier de bois qui desservait extérieurement les étages, l'autre donnant sur la route. C'est à cette dernière lucarne que s'était montré Rinaldo.

Capestang, s'étant penché, le vit qui descendait d'une échelle qu'on avait appliquée là ; il jeta un regard sur la route et vit que l'auberge étai cernée par une vingtaine d'hommes ; à gauche et à droite, de loin, des passants arrêtés regardaient curieusement ce qui allait advenir ; la porte charretière de l'auberge était ouverte, et six hommes y étaient postés. Il courut à l'autre lucarne, jeta un coup d'œil dans la cour, et il y vit une dizaine d'hommes. Ceux-là, il les reconnut pour la plupart : c'étaient les spadassins, les *ordinaires* du maréchal d'Ancre, et, parmi eux, Concini lui-même !

Capestang, de ce regard de terrible clairvoyance que les hommes très braves ont au moment du suprême danger, embrassa tout le grenier cherchant un trou, une chatière, une rupture dans les tuiles ou sur le plancher, un passage quelconque, si étroit qu'il fût : rien ! il ne vit rien Alors, les forces décuplées, l'esprit bouleversé par une sorte de joie formidable, insensée, qui s'emparait de lui lorsque du fond de son être il entendait sonner la charge des batailles furieuses, en quelques minutes il édifia une barricade devant la lucarne. Derrière la table, une caisse ; derrière la caisse, trois ou quatre escabeaux : derrière les escabeaux de chêne, deux poutres qui se croisèrent et maintinrent solidement l'échafaudage.

Alors, dans sa main gauche, il assura son poignard ; d'un grand geste flamboyant il tira sa longue rapière, la tint un instant élevée au-dessus de sa tête et, les talons joints, comme à la parade, la tête haute, le buste droit, tout raide, l'âme emplie de tumulte, effrayant à voir, d'une voix rauque, il cria :

– Capestang à la rescousse !

Et il franchit la lucarne de la cour, se montra au haut de l'escalier. Une clameur accueillit cette apparition fantastique du chevalier qui, de ses yeux emplis d'éclairs, défiait la meute massée au bas de l'escalier. Concini leva la tête et éclata d'un rire sinistre qui retroussa ses lèvres écumantes.

– Le voici ! le voici ! vociférèrent les spadassins.

– Bonjour messieurs les assassins à gages ! hurla Capestang.

Concini fit un geste. Le silence tomba sur la meute.

– Au nom du roi ! cria Concini d'une voix qu'il s'efforçait de rendre imposante. Au nom du roi, descendez !

– Au nom de moi ! tonna Capestang, au nom de moi, je reste !

– Ton épée ! gronda Concini.

– Dans ton ventre ! rugit Capestang.

– Messieurs, vous êtes témoins qu'il y a rébellion ouverte, les armes à la main !

– À mort ! À mort ! vociférèrent les spadassins.

– La peste ! La fièvre quarte ! La mort pour vous ! répondit Capestang.

– Traître et rebelle ! grinça Concini.

– Couard et félon ! rugit le chevalier.

Ils se défiaient, s'insultaient du geste, du regard, de l'attitude, de la voix. Concini écumait. Les spadassins trépignaient d'impatience. Capestang était une insulte vivante. Au haut de son escalier, les mains crispées à la rampe de bois,

penché jusqu'à en tomber, dans cette sorte de gloire dont l'enveloppaient les rayons du soleil levant, il apparaissait farouche, indomptable, et, débridé, livré à lui-même, jugeant inutile toute retenue de gestes *puisqu'il fallait mourir*, il exagérait encore sa frénétique attitude de matamore qui défie une armée.

– Allez ! dit Concini dans un grognement bref et rauque.

Et il eut le geste du piqueur qui lâche les chiens pour la curée. Les spadassins se ruèrent, non sans ordre, établissant une méthode instinctive de l'assaut, Rinaldo et Pontraille, en tête. Derrière, Bazorges et Louvignac, Chalabre et Montreval venaient ensuite. Puis une dizaine des sacripants qui avaient été embauchés.

– Vivant ! Prenez-le-moi vivant ! tonna Concini.

– Tête-gris ! – Corbleu ! – Mort-Diable ! – Ventre du pape !

– Tripes du diable ! hurlaient les assaillants qui montaient en s'excitant.

Ils montaient, l'œil sanglant, la bouche grande ouverte ; ils montèrent en masse, le long de l'escalier, pareils à une monstrueuse bête hérissée de pointes d'acier. Ramassé sur lui-même, la pointe en avant, rugissant, le chevalier les attendait. Brusquement éclata là-haut une rumeur de grognements, de grondements, de cris entrechoqués, de jurons, d'insultes, les assaillants arrivés aux dernières marches se ruaient ! D'en bas, Concini vit le choc et trépignant, oubliant sa recommandation de le prendre vivant hurlait :

– Tue ! Tue ! bravo, Pontraille ! Taïaut, Rinaldo ! Sus, sus ! Louvignac, Bazorges ! Montrez vos crocs, mes braves ! Mille écus d'or à qui m'apporte sa carcasse ! Oh ! ah ! lâches ! lâches !

Que se passait-il ? Il se passait que, parvenus à l'endroit le plus resserré de l'escalier, les assaillants avaient voulu foncer tous à la fois ! Il se passait que Capestang, avec son immense et fulgurante rapière, coup sur coup avait fourragé dans ce tas de

chair humaine ! Que le sang giclait, en même temps que des hurlements plus féroces ! Que trois des premiers étaient blessés et voulaient se retirer de la bagarre, et que, dans leur descente éperdue, ils entraînaient tout le reste jusqu'au palier de l'étage !

– Lâches ! Couards ! rugissait Concini. En avant ! Sus ! Sus !

Rinaldo, entraîné par les autres, avait dégringolé lui aussi jusqu'au palier. Mais c'était un brave que Rinaldo. Il n'avait pas peur d'une bonne saignée, dût la mort s'ensuivre. Et puis il était vraiment dévoué à son maître. Et puis, il haïssait Capestang de toutes ses forces. Il se pencha une seconde et cria d'une voix presque paisible :

– Patience, monseigneur, je vous l'apporte !

En même temps, il leva les yeux, et ce qu'il vit le fit frémir d'une joie formidable. Capestang n'avait plus d'épée !

* * * *

Capestang, à la seconde où les assaillants montaient à l'assaut les dernières marches, en avait descendu deux ; son bras se détendit ; la rapière troua une poitrine ; cinq ou six fois, du même geste furieux et calme, si ces deux expressions peuvent traduire ce qu'il y avait à la fois de méthodique et de frénétique dans sa défense, il plongea ainsi son épée… et tout à coup, à ce moment même où se produisait la reculade éperdue, il s'aperçut qu'il n'avait plus rien dans la main qu'un misérable tronçon : Rinaldo, d'un coup terrible, venait de lui briser sa rapière.

Une seconde, Capestang se vit perdu. Il eut un soupir de rage et de désespoir. Dans cet instant, il entendit la clameur des assaillants :

– Il est désarmé ! En avant ! Sus ! Sus ! Tue ! Tue !

Dans ce même instant, il les vit monter comme une bande de loups. C'était la fin ! Capestang se retourna vers le grenier avec ce mouvement du condamné qui, à la minute fatale, regarde autour de lui comme pour demander secours aux puissances

surnaturelles. Et il tressaillit. Et un rire formidable éclata sur ses lèvres violentes… D'un geste prompt comme la foudre, il baissa et ramassa quelque chose qu'il venait de voir, là, à l'entrée du grenier contre la lucarne ! Les assaillants se ruaient. On entendit ce cri furieux :

– Rinaldo à la rescousse ! Et à ce cri, répondit un rugissement de Capestang :

– Henri IV à la rescousse !

Et alors, Concini dans la cour, les passants accourus, les cinq cents Parisiens qui s'étaient entassés aux abords de l'auberge pour assister à la capture du truand, tout ce monde put voir une chose prodigieuse, et fabuleuse comme un épisode ressuscité des antiques prouesses des demi-dieux : En haut de son escalier, Capestang, sans épée, sans poignard (il l'avait jeté), Capestang, à toute volée, assommait, frappait à coups retentissants comme des coups de gong, il frappait, il assommait les assaillants avec quelque chose d'énorme, une sorte de grande plaque en fer ! et c'était l'enseigne de l'auberge, déposée là par Lureau quand il l'avait décrochée ! et c'était l'image du *Grand Henri,* c'était Henri IV qui écrasait des crânes, défonçait des poitrines, se levait, retombait, bousculait en tempête, et finalement repoussait les assaillants éperdus, fous, qui se laissaient dégringoler en grappe jusqu'au bas de l'escalier !

Alors Capestang, à bras tendus, souleva l'enseigne, la montra à tout ce peuple qui croyait assister à la lutte d'un titan et, d'une voix tonnante, cria.

– Vive Henri quatrième ! Vive le grand Henri !

La foule, trépignante, délirante d'enthousiasme, se découvrit, jeta en l'air chapeaux, bonnets et toques, et vociféra dans une immense clameur :

– Vive le grand Henri !

Concini s'arrachait les cheveux. Rinaldo bandait sa tête. Pontraille, Chalabre, dix autres pansaient leurs blessures et, là-haut, Capestang, dans son attitude exaspérée, le matamore, le

capitan hurlait à tue-tête :

– Henri IV et Capestang à la rescousse ! Vive le grand Henri !

À ce moment où Concini affolé, blêmissait non plus seulement de fureur, mais d'épouvante, la multitude massée dans la rue de Vaugirard se mit à fuir, éperdue, avec des cris de miséricorde, s'émietta, se fondit, se dispersa comme ces monstrueuses vagues qui se brisent sur le rivage.

– Sus ! sus ! À la rescousse ! rugirent les gens de Concini en se précipitant au-dehors.

De la rue de Tournon, trente ou quarante reîtres à cheval sortis de l'hôtel d'Ancre, débouchaient au galop, frappant, renversant, culbutant tout sur leur passage, balayant la rue emplie de tumulte ; pendant une minute, ce fut une clameur terrible, une fuite furieuse, par les ruelles, par les champs et les jardins, puis brusquement, reîtres et spadassins se retrouvèrent autour de l'auberge.

– À l'assaut ! En avant ! vociféra Concini en montrant l'escalier.

Capestang, voyant ce renfort qui arrivait, ces reîtres qui se joignaient aux ordinaires, voyant, dis-je, qu'il tenait tête à cent hommes armés en batailles, eut un frémissement d'orgueil, et, se rejetant à l'intérieur du grenier, commença à barricader la lucarne ! Il voulait un siège fabuleux. Il voulait une mort dont il serait parlé dans les fastes héroïques, et, souple, furieux, frénétique, il entassait au hasard tout ce qui lui tombait sous la main. Et quand ce fut fini, il essuya son front ruisselant de sueur, se croisa les bras, et cria :

– Allons, venez-y, mes agneaux ! À la rescousse ! Mais prenez garde, vous n'êtes que cent !

Comme il parlait ainsi, il fut frappé de l'étrange silence qui régnait au-dehors. Non seulement l'ordre de Concini n'était pas exécuté, non seulement personne ne montait à l'assaut, mais on eût dit que reîtres et spadassins, tous étaient partis ! Alors,

l’angoisse le saisit. Ce silence qui trouait tout à coup le tumulte enragé lui apparut comme un abîme.

– Ils se concertent, rêva-t-il, ils méditent, mais quoi ? Oh ! ajouta-t-il soudain, les yeux arrondis par l’effroi.

D’un coin obscur du grenier, il venait de voir un peu de fumé Capestang demeura immobile, une minute, doutant, voulant douter encore, la petite fumée blanche qui rampait en volutes au ras du plancher mon soudain, ses spirales passèrent du blanc au noir, une seconde encore, et une fumée acre, violente, se mit à tourbillonner, puis il y eut des craquements des sifflements, des crépitements, puis, de ce coin où cela avait commencé fusa un jet de flammes, l’auberge était en feu ! Ils n’étaient pas partis ! ils avaient entassé des fagots, des fascines, ils l’enfumaient comme un renard et, vaincus, ils appelaient l’incendie à leur secours !

– Lâches ! Lâches ! hurla Capestang qui tout autour de lui, jetait des regards égarés, cherchant une arme, un morceau de fer, n’importe quoi.

Et il ne trouvait rien ! Il n’avait que son tronçon de rapière. Les flammes sifflaient, hurlaient, se tordaient autour de lui. Au-dehors, les vociférations les insultes, les clameurs de joie furieuse, les intraduisibles invectives croisaient, éclataient, se mêlaient aux sifflements de l’incendie, et cela formait une rumeur étrange. Dans la cour, dans la rue, spadassins, reîtres, nez en l’air, les poings tendus, les faces convulsées, défiaient Capestang. Tout à coup, il apparut au haut de l’escalier, qu’il se mit à descendre en secouant, son tronçon de rapière d’une main, son poignard de l’autre, pareil à un fauve qui sort de son antre en montrant ses griffes puissantes.

Il y eut dans la bande un recul instinctif, car l’homme résolu à mourir, dégage on ne sait quel magnétisme de force et d’audace ; puis, brusquement une clameur forcenée, puis, dans la seconde qui suivit, un silence effroyable de gens rués, les dents serrées. Et, en mettant le pied sur le sol de la cour, Capestang, l’âme hors des gonds, la pensée emportée par la

tempête, vit ces faces décomposées, ces regards rouges, ces bouches convulsées, ces bras levés, ces épées qui luisaient ; il frappa, à coups redoublés, à coups frénétiques, au hasard ; il frappa ; du sang, autour de lui, sur lui, jaillit gicla ; il frappait, il ne sentait plus rien, sa chair labourée de coups ne souffrait pas, il était en lambeaux, il était plein de sang.

Tout à coup, il tomba.

Ils étaient une dizaine sur lui qui le liaient, le garrottaient. Il fut jeté tout pantelant au travers d'un cheval…

– Emportez-le à l'hôtel ! grogna Concini d'un grognement bref, rauque, à peine compréhensible.

Et, tandis qu'on l'emportait ainsi, solidement lié entouré d'une trentaine de reîtres, Concini et ceux de sa bande, se voyant tous couverts de sang, voyant les morts, les blessés, l'incendie qui hurlait, se regardèrent, livides, haletants, hagards, comme s'ils eussent emporté une ville d'assaut et combattu une armée !

XXXVI

Catachrèsis !.

Cogolin, la veille, avait suivi son maître dans cette fabuleuse marche à travers Paris soulevé ; il avait assisté à cette chose inouïe : Capestang traînant jusqu'au Louvre le chef de l'émeute, le prince de Condé qui eût dû être le maître et qui se trouvait prisonnier.

– Le moins qui puisse arriver à M. le chevalier, ruminait-il, c'est d'être jeté à l'eau, ou peut-être pendu à quelque enseigne. Et si l'on pend ou si l'on noie mon maître, que me fera-t-on à moi ? On m'écorchera, peut-être ! Ah ! pauvre Cogolin.

Nous devons ajouter à l'honneur de Cogolin que, bien qu'il se crût perdu, il emboîtait le pas et surveillait les moindres gestes du prince prisonnier. La traversée du Pont-Neuf, les bourgeois en armes, les clameurs, ces vastes bouillonnements de foules à travers lesquelles il se sentait emporté comme une paille, l'arrivée au Louvre, l'entrée de Capestang et du prince de Condé, toutes ces visions se succédèrent comme autant de rêves fantastiques. Et lorsque Cogolin vit que non seulement le chevalier avait passé sain et sauf, mais encore qu'il avait entraîné le prince dans le Louvre, il demeura ébahi, les yeux écarquillés, et murmura : « Corbacque ! »

Lorsque Cogolin se permettait le même juron que le chevalier, c'est qu'il était hors de ses esprits. Combien de temps demeura-t-il là, partagé entre la stupeur de se voir encore vivant et l'admiration que lui inspirait son maître, il ne s'en rendit pas compte. Lorsqu'il regarda autour de lui, il vit que la situation avait étrangement changé.

Le mot trahison courait de bouche en bouche. Le tumulte s'apaisait. Une inquiétude pesait sur les groupes nombreux qui voulaient espérer encore. Cette inquiétude se changea en terreur lorsqu'on vit sortir une compagnie de mousquetaires et une autre d'arquebusiers qui tenaient allumées les mèches de leurs arquebuses. Et lorsque le vieux maréchal d'Ornano apparut criant que le prince s'était soumis au roi et que les compagnies allaient faire feu sur les rebelles, les bourgeois s'enfuirent jetant leurs pertuisanes pour courir plus vite. Cogolin avait détalé comme les autres. Lorsqu'il s'arrêta tout essoufflé, il se campa comme il avait vu faire son maître, et dit :

– Corbacque, nous avons remporté la victoire !

S'étant essuyé le front, il réfléchit que sans aucun doute le chevalier passerait la nuit au Louvre. Un instant, il songea à aller se présenter au guichet de la grande porte. Il dirait simplement :

– C'est moi, Cogolin, l'écuyer du chevalier de Capestang.

Mais au bout de quelques pas qu'il avait commencés dans la direction du Louvre, un doute lui vint sur l'accueil qui lui serait fait et la célébrité de son nom. Alors il résolut de glorifier à lui tout seul la grande victoire. S'étant fouillé, il se rappela que, pour le moment, le chevalier était détenteur de la bourse, mais il vit qu'il se trouvait tout de même en possession de six écus, Cogolin résolut de manger et de boire les six écus jusqu'au demi, persuadé que le lendemain matin il nagerait dans l'opulence, le roi ne pouvant manquer de couvrir d'or celui qui venait de le sauver.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, et s'aperçut que sa fuite précipitée l'avait conduit jusqu'aux abords du Temple, dont la tour silencieuse dressait sa sombre masse dans le ciel noir, alors il se dirigea vers le centre de Paris.

En arrivant à l'angle de la rue du Chaume et de la rue des Quatre-Fils, il s'arrêta étonné du spectacle qui le frappait : des gens arrivaient du fond de Paris, par groupes de trois ou quatre, les uns à cheval, les autres à pied balançant d'une main la

petite lanterne en papier qui éclairait leur route. Tous ces nocturnes promeneurs s'engouffraient sous la grande porte d'un vaste hôtel que Cogolin, en homme qui connaissait à fond son Paris, nomma sur-le-champ :

– L'hôtel de Guise ! fit-il entre ses dents. Or çà, est-ce qu'il y a ballet chez M. le duc, et tous ces gens viennent-ils donc y danser en l'honneur du triomphe de Sa Majesté ? Hum ! Voici des danseurs bien étranges, avec leurs mines mystérieuses, et ces crosses de pistolets que j'ai entrevues. Que diable se passe-t-il ce soir dans l'hôtel de Guise ?

– Au large ! gronda près de lui une voix.

Cogolin vit s'agiter une ombre, entendit le cliquetis d'une arme et, recourant une fois de plus à ses longues jambes s'empressa de mettre une respectable distance entre lui et ceux qui faisaient si bonne garde autour de l'hôtel. Il parvint ainsi jusqu'à une certaine ruelle mal famée, appelée rue des Singes, nous ignorons pourquoi. Cette rue des Singes était un vrai cloaque, tant au moral qu'au physique. À droite et à gauche, une douzaine de maisons, de masures. Chaque rez-de-chaussée était un cabaret, chaque cabaret portait son enseigne, et toutes les enseignes s'enchevêtraient, se heurtaient et grinçaient au moindre souffle de vent.

Cogolin était affamé. Cogolin était assoiffé. Mais Cogolin était chaste… et même pudibond à ses heures. Il s'assit donc à une table où il se fit servir deux bouteilles de vin d'Anjou, du lard grillé, du jambon avec des œufs et autres choses épicées, mais il repoussa modestement la ribaude fanée, dépoitraillée, échevelée, qui émit la prétention de s'asseoir sur ses genoux.

Cogolin se mit donc à manger et à vider force gobelets en l'honneur de la victoire et de la fortune de Capestang ; tant et si bien qu'à la troisième bouteille il ne fut nullement surpris de voir installée sur ses genoux la ribaude tenace qu'il avait écartée d'un geste plein de dignité. Bref, Cogolin se vautra dans l'orgie ; il roula dans l'ivresse et l'abjection ; il fut un ivrogne fieffé : il fut un paillard sans retenue. Cette débauche qui avait

pour but de célébrer la gloire du chevalier son maître, dura une partie de la nuit.

Cogolin se vautra donc dans sa turpitude jusqu'au moment où il s'aperçut que la ribaude venait de s'éclipser tout à la douce et sans prendre congé de lui ; en même temps l'hôtesse appuyait ses deux poings sur la table et le regardait fixement du haut en bas.

– À boire ! dit Cogolin.

– Payez d'abord ce que vous avez bu et mangé jusqu'ici, car, Dieu merci ! vous ne vous privez de rien. Cela fait cinq écus tout juste.

Cogolin sourit. Il se rappelait parfaitement qu'il avait six écus. Il lui restait donc un écu à transformer en victuailles et en boissons.

– À boire ! répéta-t-il d'un ton suffisant. On a de quoi, je pense ! Avec six écus, on peut en payer cinq, j'espère ! Du vin, et du chenu, un peu !

– Payez d'abord, dit l'hôtesse.

L'hôtesse était parfaitement payée. En effet, Cogolin avait mangé et bu pour trois écus environ. Et elle venait d'en recevoir quatre de la ribaude qui, ayant subtilisé ses six écus à l'infortuné Cogolin, se contentait de deux pour sa part. Cette coquine donc n'avait eu d'autre but que de s'assurer si son client n'avait pas quelque autre magot. Mais Cogolin eut beau se fouiller, il ne trouva ni nouveau magot, ni les six écus. Il demeura atterré et leva vers la matrone, qui déjà posait ses deux poings sur ses hanches, geste préliminaire d'une bordée d'invectives, un visage navré, un regard voilé par les larmes du désespoir et du vin.

– Je n'ai plus rien, bégaya-t-il ; je ne sais comment la chose se fit, mais…

Cogolin n'eut pas le temps d'achever…

– Fripon ! Bélître ! rugit l'hôtesse. Tireur de laine ! Pendard !

Ah ! tu bois et tu ne payes pas ! Ah ! peste qui t'étouffe ! Fièvre qui te mange ! Ah ! ribaud, sacripant, mauvais garçon, ladre-vert, paillard fourbe, parpaillot !

Sous cette grêle d'injures, Cogolin eût gardé le calme qui convient à la vertu calomniée si elle n'eût été accompagnée d'une autre grêle beaucoup plus frappante : coups de poing, coups de pied, coups de bâton, de l'hôtesse, de son mari, du garçon, accourus aux cris ; vociférations, tumulte, gémissements, et finalement Cogolin arraché de son banc, poussé, repoussé, houspillé, fut jeté dehors d'une dernière bourrade, et alla rouler dans le ruisseau, tout meurtri, tout confus, tout saignant et poussant des plaintes lamentables.

Ayant gémi tout son soûl, et sans que personne s'avisât de venir le secourir, Cogolin, voyant qu'il ne gagnait rien à crier « Au feu ! » et « Au meurtre ! » se releva, se tâta, constata qu'il n'avait rien de cassé ; puis, tout étourdi du vin qu'il avait bu, de la rossée qu'il avait reçue, et de l'étonnement que lui causait l'inconcevable disparition de ses six écus clopinclopant, il se mit en route.

Il se dirigeait vers l'auberge de la rue de Vaugirard, non dans l'espoir d'y retrouver le chevalier, mais dans la pensée de se reposer dans grenier et d'y cuver à son aise vin, rossée et le reste.

Le jour commençait à poindre lorsqu'un coup violent sur le nez étendit le malheureux Cogolin tout de son long sur la chaussée de Vaugirard, où il était parvenu tout en monologuant. Il entendit des vociférations furieuse Il sentit sur son dos le pied d'une foule de gens qui, en courant, lui marchaient dessus. Affolé, ahuri, contus, moulu, éperdu, Cogolin parvint à se traîner dans un coin, et, redressant sa tête en gémissant, il demeura tout à coup stupide d'effarement devant ce qu'il voyait. Il se trouvait devant l'auberge du *Grand Henri*, son auberge ! Des gens armés la cernaient ! La cour était pleine de gentilshommes, l'épée à la main.

– Quoi ! grogna Cogolin, c'est moi qui ai loué ce logis ! Oh !

que veut cette face de carême que je reconnais ?

Cogolin se dégrisait. La face de carême, c'était quelqu'un qui venait de s'approcher de Concini et lui disait quelques mots, c'était Laffemas. Comme en rêve, Cogolin vit Laffemas s'élancer vers un hangar, et en sortir avec des fascines auxquelles il mettait le feu.

– Bravo, monsieur Laffemas ! hurla Concini.

– Laffemas ! gronda Cogolin. Laffemas ! mon sacripant de l'hôtel d'Angoulême ! Et pourquoi met-il le feu à mon auberge ? Je me plaindrai à M. le chevalier ! Oh ! le chevalier ! là ! il descend l'escalier ! miséricorde !

Cogolin fit un effort pour se lever et parvint à se mettre sur ses genoux. Et, pétrifié, horrifié, les yeux agrandis par l'épouvante il assista au dernier et rapide épisode de la prise de Capestang, il le vit succomber, il vit qu'on le jetait sur un cheval et, tout sanglotant, se mettant à suivre de loin la bande triomphante, il vit que tous ces gens qui entouraient son maître s'engouffraient dans l'hôtel Concini !

– Mon pauvre maître est perdu ! Mon pauvre chevalier est mort !

* * * *

Un mois environ s'était écoulé depuis l'incendie du *Grand Henri* depuis cette matinée où le chevalier de Capestang fut emporté dans l'hôtel Concini comme dans un antre formidable d'où il avait toutes les chance possibles de ne pas sortir vivant – si toutefois il vivait encore au moment où il franchit le portail, attaché en travers d'un cheval.

Au jour où nous nous reportons maintenant, il pleuvait une de ces petites pluies entêtées qui semblent n'avoir aucun motif de s'arrêter jamais.

Un homme s'en allait le long de la rue de la Juiverie, serrant les épaules, se glissant sous les auvents des boutiques pour éviter l'eau qui s'égouttait des toits. Cet homme devait être

remarquable, puisqu'on le remarquait et que les passants se retournaient pour le suivre un moment du regard. Sa jambe droite était ornée d'une botte encore munie de son éperon de fer. Le pied gauche n'était chaussé que d'une simple sandale de moine. Sur une sorte de justaucorps, dont la primitive couleur écarlate s'était transformée en lie-de-vin, il portait un manteau troué, reprisé, effrangé, rapiécé de jaune sur vert. Enfin, le chef de cet homme était accommodé d'une perruque filasse, ou du moins de quelque chose qui avait la prétention de figurer une perruque et qui n'était qu'un amas de chanvre informe. C'était Cogolin !

Mais en quel triste état ! Comme il était maigre, efflanqué, minable et misérable ! Ayant perdu sa perruque dans la bagarre de la ruelle aux Singes, Cogolin s'en était fait une lui-même avec des morceaux de cordes qu'il avait démêlées et peignées tant bien que mal. Son nez pointu s'allongeait et ses yeux louchaient terriblement lorsqu'il passait devant quelque rôtisserie.

Comme il s'avançait, lugubre, le nez sur la poitrine, crotté, trempé, ruisselant, ne songeant même plus à se garantir sous les auvents, tout à coup il donna de la tête dans le dos d'un bourgeois arrêté.

– La peste étouffe le maraud ! grommela le bourgeois.

– Excusez-moi, monsieur, je ne voyais pas, balbutia Cogolin.

– Vous ne voyez pas qu'on ne peut pas passer ! Il y a pourtant assez de monde dans la rue ! Où diable mettez-vous vos yeux ? Dans votre poche, peut-être ?

Mais déjà Cogolin n'écoutait plus. Et ces yeux qu'on lui reprochait de mettre dans sa poche, il les ouvrait tout grands, tout arrondis de surprise, et les fixait avec stupeur sur quelque chose qui devait lui sembler extraordinaire.

– Ah ! ah ! murmura Cogolin. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il y avait encombrement dans la rue. Plusieurs carrosses stationnaient sur le côté gauche, tandis que le reste de la

chaussée était occupé par une foule de badauds, le nez en l'air. Or, sur le côté droit de la rue, devant une boutique spacieuse, des tréteaux avaient été élevés. Sur ces tréteaux, il y avait deux hommes qui se démenaient, gesticulaient et parlaient à la foule qui, à chaque instant, éclatait de rire. Sur cette estrade se dressaient trois tableaux : l'un, au centre, immense ; les deux autres, de plus modeste proportion, le flanquaient à droite et à gauche. Le tableau de gauche représentait une dame en vêtements de cour ; cette dame était entièrement chauve ; au-dessous, une pancarte portait ce simple mot : AVANT ! Le tableau de droite figurait la même dame, avec le même costume, mais pourvue d'une chevelure qui lui tombait aux talons ; la pancarte, dans sa simple éloquence, disait : APRÈS ! Cogolin porta son regard d'*Avant* à *Après*, du tableau de gauche tableau de droite, de la dame chauve à la dame chevelue. Puis, ces yeux écarquillés par l'effarement, il les ramena sur le grand tableau central, et tressaillit jusqu'aux fibres les plus insensibles de sa longue personne. En effet, cette peinture violemment enluminée représentait une sorte déesse ou de magicienne. Et au-dessus de cette fée, ou de cette nymphe souriait en présentant du bout de ses doigts un pot à onguent, s'étalaient en lettres énormes ces mots qui firent béer Cogolin de stupeur et le firent frissonner d'un vague espoir :

À L'ILLUSTRE CATACHRÈSIS

– *Catachrèsis* !… rugit en lui-même Cogolin. Par la sambleu ! Par corbleu !… *Catachrèsis* ! Je ne rêve pas ! J'y vois clair ! Cornes de Satan. C'est bien *Catachrèsis* ! Je me pincerais bien pour voir si je suis éveil mais je ne peux pas, je n'ai plus que des os et un peu de peau dessus.

Son regard émerveillé, alors, descendit précipitamment de l'illustre souriante *Catachrèsis* aux deux hommes qui paradaient sur les tréteaux, il faillit s'affaiblir de joie, il eut un grondement de stupéfaction, son bouc se fendit jusqu'aux oreilles en un rire de bonheur, ses yeux pleurèrent !

– Lureau ! fit-il d'une voix étranglée. Maître Lureau !

L’un de ces deux hommes, en effet, n’était autre que Lureau, le patron de l’ancienne auberge du *Grand Henri*. Lureau vendait à l’enseigne de la *Catachrèsis* l’onguent que Cogolin, pour lui arracher quelques pistoles et quelques poulets accompagnés de jambons et de pâtés, lui avait affirmé être souverain pour la repousse des cheveux ! Lureau berné faisait fortune en bernant à son tour le peuple de Paris ! Lureau possédait boutique la plus achalandée de la rue Saint-Martin ! Lureau, le crâne orné d’une magnifique perruque qu’il jurait naturelle, débitait sans trêve ni relâche de petits pots emplis de graisse de bœuf mélangée de suie. Gentilshommes, bourgeois, artisans se pressaient devant la boutique ! Cogolin trépignait d’enthousiasme. À ce moment, quelqu’un le toucha l’épaule. Il se retourna et se vit près d’un carrosse de bonne mine au fond duquel était assise une jeune femme d’une éclatante beauté qui semblait examiner maître Lureau avec un étrange intérêt.

– Tiens ! pensa Cogolin, la jolie dame qui, aux *Trois Monarques*, m’a donné neuf pistoles et qui vint faire visite à mon pauvre chevalier, à l’auberge du *Grand Henri*.

C’était en effet Marion Delorme. Que voulait-elle donc ? Marion Delorme avait-elle reconnu sous les oripeaux du charlatan l’aubergiste du *Grand Henri* ? Voulait-elle essayer de savoir, en interrogeant cet homme, ce qu’était devenu le chevalier de Capestang ? Peut-être. En tout cas, ce n’était pas elle qui avait touché Cogolin à l’épaule ; c’était un laquais galonné, chamarré, majestueux, qui, juché derrière le carrosse, s’était penché, et lui disait :

– Je ne me trompe pas ; c’est bien monsieur Cogolin que je vois ici ?

Cogolin reconnut aussitôt la face rubiconde et vermeille ainsi que le ventre monumental du valet de Cinq-Mars.

– Monsieur de Lanterne ! s’écria-t-il en s’inclinant humblement. (*C’est le ciel qui me l’envoie !*)

Lanterne rougit un peu, mais il sourit. Cogolin vit ce sourire et en inféra habilement que si Lanterne n’avait pas oublié tout à

fait la leçon du renard au corbeau, sa vanité recherchait encore les délices de l'encens dont elle s'était enivrée avant cette leçon. Mais Lanterne voulait aussi une vengeance.

– Eh quoi ! fit-il, la figure bouffie de dédain, vous êtes à pied, monsieur Cogolin ?

– Hélas, oui, monsieur de Lanterne, je suis forcé d'aller *pedetentin*, comme disait mon patron le pédagogue, tandis que vous, peste, il vous faut un carrosse !

– Eh quoi ! reprit Lanterne avec une cruelle insistance, est-ce vous que je vois en si triste équipage, vêtu de guenilles comme un mendiant de la foire Saint-Laurent, et si maigre, si maigre…

– Qu'on vous verrait au travers de mon corps tant vous reluisez !

– Oui ! Et avec un pied chaussé d'une botte et l'autre d'une sandale !

– C'est que j'hésite si je dois entrer en religion ou si je dois me faire soldat !

– Et avec un manteau plein de trous…

– Au travers desquels passent le vent, la misère et la pluie, tandis que vous portez une livrée de bon drap toute couturée de galons, si bien qu'on me prendrait pour une pauvre lune à demi rongée et vous pour le soleil.

– Oui ! Et d'où vient une si affreuse misère, monsieur Cogolin ?

– Je vais vous le dire, monsieur de Lanterne. J'ai dans mon logis sept équipements complets, tout neufs, et, Dieu merci, bien pourvus de galons, j'ai sept chapeaux, j'ai sept paires de bottes…

– Ah ! Ah ! fit Lanterne en écarquillant les yeux. Et pourquoi sept ?

– Un pour chaque jour de la semaine, vous comprenez ? Mais j'ai fait vœu de me promener tel que vous me voyez

pendant septante jours, en signe de deuil.

– Oh ! oh ! Et de qui portez-vous le deuil, monsieur Cogolin ? De votre mère, peut-être ?

– Hélas ! fit Cogolin, qui ne put retenir une grimace de douleur sincère, j'ai perdu celui qui me servait de père, de frère, de cousin, d'ami, celui qui était tout pour moi et sans qui je ne puis plus rien, j'ai perdu mon pauvre maître !

– Quoi ! M. le chevalier de Capestang ?

– M. de Capestang est mort voici tantôt un mois, fit Cogolin d'une voix lugubre.

Lanterne allait se récrier. Mais à ce moment, une main fine et gantée de soie saisit Cogolin par le bras, et Marion Delorme apparut à la portière du carrosse. Son beau visage était bouleversé. Elle était affreusement pâle et tremblait convulsivement.

– Que dites-vous ! bégaya-t-elle. Qu'avez-vous dit ! Que le chevalier de Capestang est mort !

– C'est-à-dire, madame… je n'en suis pas sûr ! dit Cogolin, le cœur tout remué par cette douleur de cette si jolie femme. Je disais seulement que j'ai perdu mon pauvre maître…

– Il est mort ! balbutia Marion d'un accent de désespoir. Je le vois bien ! Tu pleures ! Mort ! Mort !

Et Marion se rejetant dans le carrosse éclata en sanglots.

– Madame, affirma énergiquement Cogolin, je vous jure que je n'en suis pas sûr !

– Alors, pourquoi pleures-tu ? Mais parle donc ! Qu'est-il arrivé. Tiens, prends cette bourse, et ne me cache rien !

Cogolin, qui n'avait pas mangé depuis la veille, dont les dents claquaient de misère, dont le maigre corps grelottait sous la pluie, Cogolin eut un geste sublime. Il prit la bourse, et la laissa retomber sur les coussins de la voiture :

– Il ne sera pas dit, madame, que j'aurai exploité ma douleur

et la vôtre, et que j'aurai fait argent du malheur survenu à mon maître M. Trémazenc de Capestang.

– Ah ! murmura Marion saisie, on voit bien de qui vous avez reçu les leçons, mais parlez, je vous en supplie, et n'omettez aucun détail, il faut que je sache tout.

Cogolin fit un récit rapide, mais fidèle, de tout ce qu'il avait vu l'auberge cernée par les gens de Concini, l'incendie allumé par Laffemas, la lutte suprême, le corps tout meurtri du malheureux jeune homme jeté travers d'un cheval et porté à l'hôtel Concini. Marion Delorme avait écouté avec une attention passionnée, les yeux agrandis par l'épouvante. À peine Cogolin eut-il terminé qu'elle se pencha et cria au cocher :

– Vite ! Touche à l'hôtel !

Le carrosse fit demi-tour, s'élança et s'arrêta devant l'hôtel du marquis de Cinq-Mars. Marion Delorme courut à sa chambre. Ce qu'elle ferait, ce qu'elle voulait, elle ne le savait pas. Ce qu'elle faisait en ce moment, elle le savait à peine. Elle vivait une de ces minutes terribles qui laissent leur empreinte sur toute une existence. Elle pleurait à grosses larmes, sans se soucier de les essuyer ou de les cacher à la soubrette qui tournait autour d'elle. Elle s'assit, et, fiévreusement traça ces quelques mots :

« Je vous ai loyalement prévenu que peut-être, parfois, mon caprice m'entraînerait à prendre quelques heures de liberté. Je vous quitte, cher ami, pour un jour, peut-être, ou peut-être pour bien longtemps. Quoi qu'il arrive, soyez en repos ; je vous jure que, quant à la fidélité, vous n'aurez aucun reproche à me faire. Ne cherchez pas à savoir où je suis ni ce que j'entreprends, et tenez seulement pour assuré que, près ou loin de vous, Marion est assez fière pour respecter ses engagements. Adieu, mon très cher, à bientôt sans doute, ou peut-être à jamais. »

Elle cacheta, appela Lanterne, et lui tendit la lettre :

– Pour M. de Cinq-Mars quand il rentrera. Maintenant, souviens-toi bien de ceci, maître Lanterne : si tu touches un mot

de la rencontre que nous avons faite rue Saint-Martin, je te fais chasser. Si tu dis que tu m'as vue pleurer, je te fais bâtonner. Si tu essaies de me suivre, de m'espionner, je te fais poignarder. Va, maintenant !

Lanterne, la face décomposée par la terreur, saisit la lettre en allongeant le bras, de loin, et, malgré son ventre, disparut avec la rapidité d'un daim poursuivi. Pendant ce temps, Marion entassait de l'or et des bijoux dans une sacoche qu'elle remit à sa femme de chambre :

– Suis-moi, Annette ! fit-elle en s'élançant.

– Où allons-nous, madame ? demanda la soubrette.

– Pour quelques jours, répondit Marion Delorme, je reprends mon appartement à l'hôtellerie des *Trois Monarques*… en face de l'hôtel Concini !

* * * *

Cependant, Cogolin, après avoir un instant suivi des yeux en hochant la tête, le carrosse qui fuyait, avait poussé un soupir de douleur ou peut-être, nous ne savons pas au juste, de regret pour la bourse qu'il avait refusée, qu'il eût encore refusée, mais qu'il était trop malheureux pour ne pas regretter tout de même un peu. Puis il se tourna vers les tréteaux au moment où Lureau, d'un air grave, saluait :

– Nobles dames et gentilshommes qui m'écoutez. (*Frappant de sa baguette le tableau de gauche.*) Ceci vous représente la haute et puissante duchesse de Mirliflor, dame espagnole qui accompagnait Sa Majesté la reine lorsqu'elle épousa notre sire Louis treizième que Dieu garde. Comme chacun peut s'en convaincre, cette noble princesse est chauve, ayant perdu ses cheveux à la suite d'une forte émotion. Ceci, donc, vous la représente avant l'emploi de l'onguent merveilleux inventé par l'illustre magicienne *Catachrèsis* ici présente. Y a-t-il quelqu'un qui puisse contester que cette malheureusement dame est entièrement chauve ? (*Signes de dénégation dans la foule.*)

« Maintenant, continua Lureau en frappant de sa baguette le

tableau droite, voici la même duchesse de Mirliflor après qu'on lui eut frotté la tête avec l'onguent de la sublime *Catachrèsis* ! Chacun peut voir et même toucher. Voici la portraiture de la noble dame, et ses cheveux sont si longs, si touffus qu'elle peut s'en envelopper tout entière comme d'un manteau ! (*Marques d'admiration nombreuses et formelles.*) Mais, direz-vous, toi qui parles, peux-tu nous indiquer le lieu où se trouve cet onguent admirable ? Je réponds : Oui, messieurs ! Ce n'est ni en Chine, ni en Barbarie, ni à Pontoise, ni à Babylone, c'est à Paris ! c'est dans la rue Saint-Martin ! C'est dans cette boutique même que j'ai placée par gratitude et déférence sous l'invocation de l'illustre Catachrèsis ! (*Satisfaction unanime de la, foule.*) Mais, me direz-vous encore, toi qui parles, comment se fait-il que tu aies retrouvé le secret de la fabrication de ce sublime onguent ? Tu es donc bien savant ?

« Messieurs, je suis savant, c'est vrai ! Mais je suis modeste, aussi ! quoi qu'il m'en puisse coûter, je l'avoue, je le proclame : ce n'est pas moi qui ai retrouvé ce secret ! (*Attendrissement général devant cette preuve de modestie et de sincérité.*) Celui qui a retrouvé ce secret, messieurs, ce dont je bénis chaque jour le nom que je vais révéler (*Cogolin dresse ses oreilles*), celui enfin à qui l'humanité souffrante est redevable de ce miraculeuse découverte, c'est un illustre savant, un noble vieillard qui fait trois fois le tour du monde, c'est le grand, le saint, le glorieux M. Cogolin ! (*Lureau se découvre, long murmure dans la foule ; Cogolin demeure pétrifié, bouche béante, écrasé de stupeur.*) Ce secret, continua Lureau en arrêtant d'un geste la musique enragée, ce secret, je l'ai donc acheté deniers comptants à l'illustre Cogolin ; j'y ai engagé toute ma fortune ; s'il était là, il pourrait vous le dire. (*Heu, murmure Cogolin, tout sa fortune !*) Je l'ai payé cinquante mille écus ! (*Rumeur d'admiration.*) Mais, me direz-vous encore, toi qui parles, puisque tu as payé cinquante mille écus le secret de Cogolin et de la Catachrèsis, tu sais bien que nous ne sommes pas assez riches pour acheter de cet onguent, qui doit être terriblement cher !

« Oui, messieurs, il est terriblement cher, l'onguent ! Mais

rassurez-vous En conséquence d'un vœu que je fis le jour où les cheveux me repoussèrent sur la tête, je ne vends pas l'onguent de Catachrèsis, je le donne ! (*Applaudissements et bravos enthousiastes.*) Je le donne ! Chacun peut en prendre autant qu'il en veut ! L'onguent ne coûte rien ! Pas un denier ! Pas ducaton ! Pas une maille ! Pour ne pas me ruiner complètement, je fais seulement payer le pot qui le contient ! Une livre, une simple livre ! Qui n'a pas une livre pour acheter un pot enveloppé de la prière qu'il faut réciter, portant inscrits en lettres d'or les trois mots magiques, les trois talismans *Parallaxis ! Asclépios ! Catachrèsis !* Entrez ! Entrez dans la boutique de l'illustre Catachrèsis ! C'est pour rien ! Pour rien ! Entrez ! Musique ! »

Flûtes, violes et tambourin attaquèrent aussitôt une marche guerrière, tandis que dix, vingt, cinquante badauds se précipitaient dans la boutique où Mme Lureau débitait les fameux pots d'onguent. Cogolin abasourdi de ce qu'il venait d'entendre, émerveillé de ce qu'il voyait, Cogolin ahuri, pas bien sûr de ne pas être un illustre savant, Cogolin l'esprit ballotté par la stupeur, l'admiration, l'espoir de trouver tout au moins un bon dîner, Cogolin fendant la foule s'avança, radieux, la bouche en cœur, vers Lureau.

Lureau l'aperçut soudain ! Et Lureau pâlit ! Lureau fut saisi de terreur et de fureur ! Lureau gronda entre les dents :

– Ah ! tu viens me dénoncer, toi ! Ah ! tu veux m'empêcher de faire fortune, toi ! Attends ! Je vais te montrer de quel bois je me chauffe !

XXXVII

Les astres parlent.

Le jour même où ces événements se passaient rue Saint-Martin, Léonora Galigaï était assise dans sa chambre vers huit heures du soir, devant son mari. Une petite table en bois des îles tout incrustée d'argent les séparait et supportait un flambeau qui seul éclairait cette vaste pièce. L'opulente chambre était ainsi noyée d'ombre ; les deux visages de Concino et de Léonora, seuls, vivement éclairés par le flambeau, surgissaient en relief du fond de ces ténèbres, comme on voit sur certaines toiles de Rembrandt. Et ces deux têtes pâles, comme pétrifiées par l'intensité d'attention, étaient pareilles à ces figures de marbre entrevues sur un tombeau dans le fond d'une crypte.

Ils étaient donc l'un devant l'autre, accoudés à la petite table, immobiles, insensibles en apparence, et ne vivant que par leurs regards croisés. Les yeux de Concino Concini exprimaient la haine portée à son paroxysme, ceux de Léonora l'amour porté jusqu'à l'exaltation. Concino ne voyait pas cette irradiation de tendresse éperdue que dégageait la physionomie de sa femme ; et Léonora ne voyait pas cette effluence de mort que dégageait la physionomie de son mari. Concino songeait à tuer Léonora. Et elle songeait qu'elle aimait encore mieux le tuer plutôt que de ne pas avoir son amour.

Voici ce qu'ils disaient :

– Vous avez voulu me parler, Léonora. Depuis trois jours je résiste à votre appel. Depuis un mois, je me suis arrangé pour ne pas vous voir. C'est que je n'étais pas sûr de ne pas vous

étrangler dès que je serais devant vous. Ce soir, je crois que je suis un peu plus maître de moi ; pourtant, je suis venu sans armes. Tenez, Léonora, si j'avais mon poignard à ma ceinture, je crois que je vous tuerais.

Léonora hochait tristement la tête ; une effroyable amertume gonflait son cœur. En écoutant ces paroles prononcées par le seul être qu'elle aimait au monde, elle en arrivait à souhaiter l'exécution de ces menaces. Elle refoula un sanglot.

– Vous êtes-vous demandé, Léonora, ce que sont devenus les deux hommes que vous avez envoyés rue des Barrés la nuit où j'ai arrêté le duc d'Angoulême, et où je devais m'emparer… *d'elle !* ajouta-t-il avec soupir atroce. Les deux gaillards vous ont bien servie, Léonora ! Mais où sont-ils ? Où sont Lux et Brain ? Demandez-le à la Seine et elle vous dira peut-être jusqu'où elle a roulé leurs cadavres sanglants.

Ils ne bougeaient ni l'un ni l'autre. Leurs faces se touchaient presque Concini grinça des dents.

– Voyons, poursuivit-il, vous m'avez forcé à venir. Que me voulez-vous ? Écoute, Léonora, tu m'as d'abord enlevé Giselle, c'est-à-dire tout ce que j'aime. Tu m'as ensuite enlevé Capestang, c'est-à-dire tout ce que je hais. Tu as donc agi comme mon ennemie mortelle. Tu sais ce qu'est notre mariage : une association pour la conquête de la fortune et pouvoir. Il fut formellement convenu entre nous qu'il ne serait jamais question d'amour de toi à moi, de moi à toi. Il fut entendu que nous serions libres. Jamais je ne me suis inquiété de savoir si tu avais un amant. Est-ce vrai ? Va, viens, sors, rentre, jour ou nuit : t'ai-je une seule fois demandé des comptes ? Pourquoi m'en demandes-tu, à moi ? Je ne te haïssais pas ! Au contraire, j'admirais ton esprit fécond, ta force d'âme, et je me fiais à ton ambition pour faire aboutir la mienne. Entraîné par le vol vertigineux de tes ailes puissantes, j'étais sûr de monter au faîte des grandeurs. Pourquoi t'es-tu mise à m'aimer ?

Il la fixa rudement, de ses yeux où les afflux de sang mettaient des filaments rouges. Et elle écoutait, impassible,

pareille à un marbre, l'homme aimé, l'homme adoré lui dire bouche contre bouche qu'il aimait une autre et que jamais il ne l'aimerait, elle ! Jamais ! Seulement deux larmes roulaient sur ses joues livides, silencieusement. Elles descendaient, tombaient puis, deux autres jaillissaient, et sans arrêt, sans frémissement, Léonora pleurait.

– Qu'as-tu fait de Giselle ? reprit Concini au bout d'un court silence qui leur parut à tous deux d'une mortelle longueur. J'aime cette fille. Je l'aime. Je sens, je devine, je sais que tu ne l'as pas tuée. Tu la réserves pour je ne sais quoi… Tu m'as d'abord juré que je la reverrais. Où ? Quand ? Le moment est-il venu, dis, Léonora ? Est-ce pour cela que tu m'as appelé Ah ! maudite ! maudite ! Tu me vois souffrir, tu vois que je ne vis plus, tu vois que cette passion insensée me ronge peu à peu, et me tue, tu vois que je vais à la folie, tu sais mes nuits sans sommeil, mes affreuses nuits pleine de sanglots, car tu viens écouter à ma porte, tu sais tout cela, Léonora spectre de jalousie, et tu n'as pas pitié ! Et c'est cela qui te rend forte ! Tu sais que je ne puis te tuer tant que tu la tiens en ton pouvoir…

À son tour, Concini fut secoué d'un sanglot. Alors, Léonora, dans un souffle, prononça :

– Concino, tu la reverras.

Concini tressaillit. Longuement, il fixa ce visage sur lequel roulaient des larmes silencieuses. Il secoua violemment la tête.

– Je te jure que tu la reverras ! répéta Léonora Galigaï.

– Quand ! haleta Concini.

– Dans trois jours.

– Où ! râla Concini.

– Ici ! dit Léonora. Et dans trois jours, ici, tu reverras le chevalier de Capestang.

– Trois jours ! Trois jours encore ! gronda Concini, la tête dans les mains. Et pourtant, elle est sincère. Je le vois. Elle ne me trompe pas. Trois jours ! ajouta-t-il avec une sorte d'ivresse

sauvage. Trois jours encore, et mon amour, ma haine, tout ce qui fait ma vie… qui sait si j'aurai la force de vivre, jusque-là ? Si je ne me serai pas tué avant !

Il s'arrêta haletant. Depuis un mois, Concino Concini avait bien changé. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. À tel point que la « maladie de M. le maréchal ! » faisait le sujet de toutes les conversations à la cour et à la ville. Concini se mourait de rage… La disparition successive de Giselle et de Capestang lui avait porté un coup terrible. Capestang, en effet, dès le jour même où il avait été emporté dans l'hôtel, avait disparu sans que ni Concini ni aucun de ceux qui le surveillaient eût pu savoir ce qu'il était devenu. Seulement, Léonora avait dit au maréchal :

– Je tenais déjà Giselle ; j'ai voulu tenir aussi Capestang. Lorsqu'il en sera temps, vous les reverrez tous les deux.

Cependant, Léonora ne pleurait plus. Par un prodige de volonté, elle arrivait à se donner une physionomie presque indifférente, alors que les passions déchaînaient des tempêtes dans son esprit et dans son cœur. Elle jeta sur Concini un sombre regard de pitié.

– Je t'ai fait venir, dit-elle. Tu vas savoir pourquoi. D'abord Marie est sur le point de t'abandonner…

– Que Marie de Médicis fasse, dise, tente ce qu'elle voudra. Peu m'importe. J'ai assez de cette hypocrite comédie que je joue près d'elle. Je veux vivre enfin, ne fût-ce que quelques jours ! Ah ! vivre ! Me laisser vivre sans être forcé de sourire ! Sans subir les baisers de cette femme que j'exècre !

C'est à sa femme ! C'est devant celle qui s'appelait marquise d'Ancre qu'il avouait, proclamait l'adultère !

Il ne gardait même plus ce masque conventionnel de respect, et ils étaient dans une si monstrueuse minute de vérité, ils venaient de se placer si en dehors de toute convention que Léonora ne s'étonnait pas de cet excès d'imprudence. Avec une formidable tranquillité, elle reprit :

– Oui, mais tu te feras assassiner, mon Concino. (*Il tressaillit, jeta des yeux hagards autour de lui.*) Et moi, je ne veux pas que tu meures ! Car je t'aime, moi ! Écoute, si Maria t'abandonne, le roi jettera le masque, et la meute de tes ennemis se ruera sur toi. Tu es un homme mort. Ne peux-tu dissimuler quelques jours encore ? Écoute ceci : tu as fait édifier vingt potences dans Paris pour y pendre quiconque s'aviserait de parler de toi en mal. Tous les jours, on y pend quelqu'un. C'est bien. Les potences florentines, comme on les appelle, ont muselé Paris. Mais sais-tu ce que j'ai vu, hier, à l'une de ces potences, pas loin d'ici, à celle que tu as fait placer à la Croix-Rouge ? J'ai vu pendue l'effigie de Concino Concini, avec cette pancarte au cou :

Son corps à la voirie, son âme à Léviathan.

Un frisson de terreur se glissa le long de l'échine de Concini.

– Je commence à t'intéresser, dis, mon Concino ? continua Léonora avec ce calme terrible du belluaire qui veut dompter un fauve. Oui, Paris est las de nous. Oui, sous ces fenêtres, parfois, j'entends des cris de mort et il me semble alors que je respire une atmosphère empestée de haine. Il me semble que je vois s'ouvrir devant nous l'abîme où nous allons rouler tous deux ! Que Maria se lasse à son tour ! Qu'elle ôte sa main protectrice de dessus nos têtes, et tout est fini ! C'est la cour qui nous déchire, c'est le peuple qui nous meurtrit. C'est peut-être l'échafaud qui se dresse pour toi, pour moi ! ajouta Léonora en frissonnant à son tour, ses yeux noirs perdus vers les coins obscurs de la chambre, comme si elle eût évoqué quelque sanglante vision.

Concini claquait des dents. La peur, tout à coup, entrait dans son cerveau par toutes les portes qu'y ouvrait Léonora. La peur le mordait au cœur. Il ne cherchait pas à la cacher. Il oubliait jusqu'à Capestang, jusqu Giselle. Il ferma un instant les yeux et alors il vit cette potence dont Léonora venait de parler. Il la vit non pas avec une effigie, mais avec son corps. Il vit le peuple furieux traîner ce corps comme il avait traîné celle de Coligny

jusqu'au gibet de Montfaucon.

– Nous ne pouvons même plus fuir ! reprit Léonora comme si elle eût deviné la pensée secrète qui se faisait jour dans l'esprit du maréchal. Il est trop tard Concino, nous avons commencé à gravir les échelons qui conduisent au pouvoir : il nous faut ou tomber ou monter jusqu'en haut. Si nous tombons, nous nous brisons les reins ; si nous montons, nous dominons pour toujours ce peuple qui hurle à nos pieds et montre les crocs avec lesquels il espère nous déchirer.

– Monter ! Monter ! murmura sourdement Concini dans une sorte de grondement de peur, de rage et d'ambition. Mais comment monter ! Est-ce que ce Léviathan même qui doit emporter mon âme ne semble pas protéger le petit Louis !

– Oui ! dit Léonora avec cette froideur obstinée, sinistre qu'ont les hallucinés, une première fois, le cheval emporté a été arrêté ! Une deuxième fois, le poison a été renversé ! La troisième fois sera la bonne, Concino ! Cette fois-ci, mes précautions seront prises. Laisse-moi faire. Laisse-toi faire ! Je ne te demande pas autre chose que d'avoir confiance en mon amour jusqu'au jour où j'aurai mis la couronne sur ta tête adorée, où je t'aurai fait roi de France, où tu pourras alors faire casser notre mariage par le pape, et où je m'éloignerai contente de mon œuvre, contente de mourir en me disant : « Mon Concino règne, et c'est à moi qu'il le doit ! »

Ces choses horribles et admirables, elle les disait du même ton de froideur concentrée. Elle les pensait. Elle était effroyable comme le Meurtre, et sublime comme le Dévouement. Elle était surhumaine, ou plutôt hors de toute humanité. Concini la contemplait avec un mélange de terreur et d'admiration. Mais pas une lueur de pitié n'éclaira ce cœur enlisé dans l'égoïsme. Léonora reprit :

– Le terrain est déblayé. Angoulême à la Bastille, Condé à la Bastille. Guise ? Nous en viendrons à bout en lui offrant l'épée de connétable. Laisse-moi faire, te dis-je ! Je te préviendrai lorsque sonnera l'heure de ta destinée. Concino, connais-moi

tout entière : si je t'ai arraché Giselle et ce misérable Capestang, ce n'est pas pour soustraire l'une à ta passion, l'autre à ta haine. C'est parce que les astres te défendent d'être en contact avec ces deux êtres tant que tu n'auras pas mis le pied sur les marches de ce trône où tu seras au-dessus des hommes, si près de Dieu que les astres même devront t'obéir. Concino, j'ai fait tirer par Lorenzo l'horoscope de Giselle et de Capestang !

Non seulement Concino ne fut pas étonné, mais encore il écouta avec une profonde attention ce que Léonora avait à lui dire sur l'horoscope du chevalier de Capestang et de Giselle d'Angoulême.

Tout le monde, roi, princes, évêques, peuple, croyait aux démons, aux fantômes, et surtout à la science des astres. Maria de Médicis croyait à l'astrologie. Léonora Galigaï, esprit ferme, audacieux, de vaste envergure, n'était peut-être soutenue dans ses rêves de grandeur que par des prédictions d'astrologue. Quant à Concino Concini, il admettait sans contestation tout ce qu'admettait son époque.

Léonora Galigaï continua d'une voix sourde :

– Lorenzo, sur mon ordre, a fait l'horoscope de Giselle et de Capestang, et ce qu'il m'a révélé, Concino, m'a fait frissonner de peur, moi qui n'ai peur que d'une chose au monde : c'est qu'il t'arrive malheur !

Et Concini vit en effet qu'elle pâlissait encore et qu'un rapide tremblement nerveux l'agitait.

– Et que t'a-t-il dit ? balbutia-t-il dans un souffle. Qu'a-t-il vu dans la destinée de ce capitan du diable, et dans sa destinée à elle ?

Léonora se pencha sur Concini :

– Voici ses paroles, voici ce que disent les astres. Écoute :

« Quiconque touchera à Giselle d'Angoulême mourra dans les trois jours. Quiconque tuera Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, mourra dans les trois jours. »

Concini s'effondra dans son fauteuil.

– Mais alors bégaya-t-il, ivre de rage, d'amour, de haine, oh ! mais alors, elle m'échappe ! Je dois donc consentir à mourir ! Eh bien…

– Tais-toi ! gronda Léonora, Lorenzo a dit autre chose encore.

Elle souffrait affreusement. D'une main elle essayait de comprimer les battements de son cœur, de l'autre elle pressait son front pâle comme l'ivoire. Ainsi Concini aimait assez cette fille pour risquer la mort ! Il pensait ! Il allait le dire ! Ce fut une des heures les plus effrayantes dans vie de cette femme qui en connut de si terribles. Elle se remit un peu, essuya la sueur glacée qui coulait sur son visage. Concini, haletant attendait sans un regard de pitié pour cette douleur.

– Qu'a dit encore Lorenzo ! rugit-il. Parle ! Tu veux donc me faire mourir toi-même !

Il a dit, répondit Léonora d'une voix morne, il a dit encore ceci : *« Seul un roi peut, sans danger, toucher à ces deux êtres ! »*

– Un roi ! murmura Concini pantelant.

Léonora Galigaï se leva. Une sorte de calme étrange, fatidique était descendu sur elle. Ses attitudes avaient on ne sait quelle sérénité de sacrifice accompli jusqu'au bout. Ses yeux noirs dégageaient une douceur d'amour absolu.

– Concino, dit-elle, maintenant, tu me connais ! Maintenant, tu sais ce que vaut Léonora Galigaï ! Maintenant, tu sais pourquoi je t'ai arraché Capestang et Giselle. Seul un roi peut toucher à ces deux êtres sans danger de mort. Je ne veux pas que tu meures, mon Concino. Et comme tu mourrais si tu portais la main sur Capestang, comme tu mourrais aussi si Giselle t'était enlevée pour toujours, *il faut que tu sois roi !*

Elle garda un instant le silence, pensive, tandis que Concini la contemplait avec une sorte de respect superstitieux !

– Va maintenant, mon Concino. Laisse-moi travailler à ta

royauté c'est-à-dire à la satisfaction de ton amour et de ta haine. Va, laisse-moi, car je suis au bout de mes forces.

Concini éperdu, ébloui, livide de joie, de terreur, d'espérance, Concini se leva et, lentement s'approcha d'elle, cherchant un mot, un geste de reconnaissance. Mais elle l'arrêta et simplement répéta :

– Va !

Il s'en alla, docile, courbé, comme il eût obéi à la voix d'une puissante magicienne. Lorsqu'il fut sorti, Léonora Galigaï retomba dans son fauteuil évanouie. Concini rentra dans son vaste et somptueux cabinet des audiences, appela un valet et fit allumer toutes les lumières. Il était transfiguré. Une joie insensée le faisait palpiter. Et il rugissait :

– Je revis. Je me réveille. Je sors de la tombe. Corps du Christ ! Je connais en cette minute le sens prodigieux de ce mot : le bonheur ! La revoir ! Dans trois jours ! Et quand je ne la verrais pas ! Elle vit, c'est l'essentiel. Léonora ne ment pas. Léonora me la livrera quand… *quand je pourrai sans danger porter la main sur elle !* Un roi seul, dit Lorenzo… Soit ! Je serai roi. Ne le suis-je pas déjà en fait ? Léonora le veut : j'aurai le titre. Et, avec le titre, j'aurai l'amour ! Et quant au misérable Capitan, quelle vengeance, quel supplice, *quand je pourrai sans danger porter la main sur lui !*

Ayant fait allumer tous les flambeaux, comme nous venons de le dire, Concini ordonna :

– Envoie-moi Rinaldo ! dit Concini.

Rinaldo apparut et salua son maître avec cette familiarité mêlée de respect goguenard qui lui était particulière.

– Que fais-tu, Rinaldo ? gronda Concini. Que font Pontraille, Chalabre, Montreval, Louvignac, Bazorges, ces illustres chefs dizainiers{10} ? Que font les autres ? Sans doute, ils emploient leur temps à se curer les ongles, à s'admirer au miroir. Pendant ce temps, on m'insulte par la ville. Des hobereaux, en pleine place Royale, déclarent qu'ils me veulent fouetter. *Corpo di Dio !*

En serai-je réduit à provoquer moi-même mes insulteurs publics ?

Rinaldo eut un sourire poivre et sel.

– Ne faites pas cela, monseigneur, dit-il. Vous auriez à dégainer contre toute la cour, et vraiment ce serait trop pour un seul homme, si brave que soit cet homme.

– Alors, hurla Concini, dis tout de suite que je dois me laisser bafouer, gourmer, cracher au visage !

– Non pas, *per bacco* ! Nous sommes à l'œuvre, monseigneur. J'en tuai trois pour ma part, depuis huit jours. Chalabre en a tué un ; Louvignac, deux ; tous les autres ont des rendez-vous. La place Royale ! Eh ! monseigneur, on n'y voit que nous. Et pour un ruban qui nous déplaît, pour une œillade, pour tout et pour rien, nous dégainons. Mais que diable, nous ne pouvons pas tuer tout Paris en un jour ! Ah ! depuis votre maladie, monseigneur, les langues se délient, c'est vrai, mais, par toutes les tripes du Saint-Père, nous nous délions les bras, nous ! C'est à tel point qu'on a inventé pour nous un mot nouveau.

– Et quel est ce mot, mon brave Rinaldo ? fit Concini calmé.

– Peuh ! Ils nous appellent les Raffinés d'honneur. Le fait est que notre honneur est devenu raffiné et chatouilleux en diable, il lui faut son cadavre quotidien, sans quoi il se fâche.

– C'est bien, Rinaldo, c'est bien, mon ami. Passe donc demain matin chez le trésorier du roi avec un bon de deux cents pistoles que je te ferai remettre, et distribue-les à nos braves. Va, Rinaldo, va, je ne suis plus malade, et demain, je veux aller place Royale pour voir comment choses s'y passent.

– Oh ! oh ! grommela Rinaldo en se retirant, il va y avoir de la besogne pour les Raffinés d'honneur ! Peste ! si monseigneur se montre et que son honneur soit aussi raffiné que le nôtre, je plains la bonne ville de Paris Deux cents pistoles ? Hum ! Cela me paraît d'une avarice un peu raffiné aussi !

– Envoie-moi M. Gendron, dit Concini au valet.

M. Gendron était l'intendant général de l'hôtel d'Ancre. C'était un homme tout noir d'habits, tout blanc de cheveux, l'œil vif, très intelligent très épris de belles fêtes et de mises en scène grandioses.

– Monsieur Gendron, lui dit Concini, je compte donner bientôt fête.

L'intendant se courba en deux comme si on lui eût fait une faveur personnelle.

– Je veux que ce soit beau, entendez-vous, monsieur Gendron. Je veux que Paris en crève de jalousie, comprenez-vous ? Je veux qu'on sorte de chez moi enivré, ébloui, avec le souvenir d'un faste féerique, saisissez-vous bien ?

L'œil de Gendron étincela. Il se redressa et dit :

– Monseigneur, il en sera parlé. J'ose vous assurer que Paris ne dormira pas de quinze jours.

– Bien. Passez la nuit à me faire un plan détaillé de cette fête, donnez-moi ce plan demain matin. Maintenant, dites-moi, combien vous faut-il d'argent pour cette féerie ?

– À la dernière, monseigneur, nous dépensâmes soixante mille livres Je crois qu'avec cent mille…

– Très bien. Et combien de jours vous faut-il pour tout préparer ?

– Un mois, monseigneur, ce ne sera pas de trop.

– Je veux cette fête dans trois jours, dit Concini. (*Gendron, habitué à réaliser l'impossible, ne sourcilla pas.*) Je la veux dans trois jours. Et ce que vous serez forcé de perdre en argent ce que vous gagnerez en temps, je porte à cent cinquante mille livres le crédit dont vous avez besoin. Allez.

L'intendant disparut, combinant des merveilles dans son imagination enfiévrée.

– Mon valet de chambre, commanda Concini.

Ce Fiorello, que le lecteur a déjà entrevu, se montra

quelques instants plus tard.

– Viens m'habiller, dit Concini en se dirigeant vers son appartement.

– Quel costume ? demanda Fiorello du ton dont un général, au nom de la bataille, demanderait à son état-major : « Quel corps d'armée faisons-nous marcher ? »

– Celui que tu voudras, fit Concini, pourvu que tu me fasses beau, élégant, à damner, je vais présenter mes hommages à Mme la reine mère.

XXVIII

Le marchand d’amour et de mort.

Léonora Galigaï revint rapidement au sens des choses et reprit aussitôt toute sa lucidité d’esprit. Elle se mit debout, et, immobile, jeta un long regard morne vers la porte par où Concini était sorti. Elle songeait :

– Ma vie dépend de ce que je vais décider. Je veux dire la vie de mon cœur, je veux dire la vie de mon amour, ce qui est ma vraie vie. À cette heure, il n’y a plus d’atermoiement possible avec moi-même. Il faut ou que je disparaisse humblement, comme je le disais à Concino, ou que je tente la manœuvre suprême.

Elle ajouta :

– Disparaître ! Moi !

Et elle eut ce rire terrible et silencieux que dut peut-être avoir Charles Quint lorsque pour la première fois, la pensée de l’abdication se présenta à lui. Elle jeta un manteau sur ses épaules, descendit dans une petite cour isolée, sortit de l’hôtel par une porte bâtarde qu’elle était seule à fréquenter, et se mit à marcher d’un pas rapide vers la Seine. Léonora entra sur le Pont-au-Change et alla frapper d’une façon toute particulière à la porte de Lorenzo, qui ouvrit aussitôt. Qu’est-ce que Léonora venait faire chez celui qui avait tiré l’horoscope de Capestang et de Giselle, chez celui qui, au nom des puissances supérieures, avait déclaré : « *Seul un roi peut sans danger toucher à Giselle d Angoulême et au chevalier de Capestang !* » ? Léonora allait tenter ce qu’elle appelait la manœuvre suprême, Léonora allait essayer de tromper Dieu ! Elle jouait avec les astres qui sont le

truchement de Dieu, les astres avaient parlé, comme jadis l'oracle de Dodone : elle allait essayer de tricher les astres !

– Salut à l'illustrissime *signora*, dit le nain après avoir cadenassé la porte.

– Lorenzo, dit Léonora en s'asseyant, sommes-nous bien seuls ?

Le marchand d'herbes avait tressailli à la vue de sa visiteuse ; il était clair qu'il attendait ou du moins qu'il espérait sa venue, car son œil avait brillé de joie et un demi-sourire avait détendu ses lèvres pâles.

– Seuls ? fit-il. Votre seigneurie n'en doute pas. Seuls ! Ne le suis-je pas toujours ? Je suis à moi-même mon seul parent, mon seul ami, mon seul serviteur. Il n'y a pas d'autre moyen au monde d'échapper à la haine du parent, à la haine de l'ami, à la haine du serviteur. Vous savez comme moi que ces effrayants insectes qui composent l'humanité vivent dans la haine, par la haine, pour la haine.

Et Lorenzo laissa échapper ce petit cri aigre qui lui était habituel.

– Pourquoi me parle-t-il ainsi ? songea Léonora. Ainsi, vous êtes hors de l'humanité ?

– Oui, madame, dit Lorenzo.

– Et vous regardez ?

– Oui, madame : je regarde. C'est ma joie et ma fonction.

– Vous regardez… comme Dieu ?

Léonora le considérait avec une sorte d'effroi religieux, ce nain, cet avorton de nature qui en voulait à la nature entière, comme parfois il arrive que des rachitiques en veulent à la mère qui les a mis au monde. Lorenzo, cependant, paraissait se plonger dans les sombres spéculations de quelque rêverie effroyable. Léonora, quelques minutes, garda le silence, puis elle reprit :

– Lorenzo, je viens au sujet de ce jeune homme et de cette jeune fille que tu sais.

Le nain tressaillit. Une inquiétude passa sur son front, rapide comme l'ombre projetée d'un nuage.

– Que voulez-vous savoir de plus que ce que je vous ai annoncé ? fit-il froidement.

– Tu m'avais promis de recommencer l'horoscope, murmura Léonora.

– Je l'ai recommencé : toujours même réponse, madame !

Léonora pâlit. Elle abaissa sur le nain un regard de détresse et de supplication, comme si vraiment il eût été capable de changer le cours de ces étoiles où s'imprime « ce que la nuit des temps renferme dans ses voiles ».

L'astrologue sentait peser sur lui ce regard ; mais il ne levait pas les yeux ; il semblait méditer.

– Tenez, madame, dit-il au bout d'un silence, vous feriez mieux de renoncer à votre haine contre ces deux jeunes gens (*il parlait d'une voix indifférente*). Je crois que votre destinée sera brisée si vous vous entêtez à croiser la destinée du chevalier de Capestang et de Giselle d'Angoulême.

Léonora grinça des dents.

– Ainsi, murmura-t-elle tandis qu'un soupir atroce gonflait son sein tu me donnes à choisir entre deux épouvantes, deux abîmes ! Si je tue Giselle, je mourrai et j'entraînerai Concino dans la mort. Si je ne la tue pas, je devrai assister impuissante et maudite à l'amour de Concino pour cette fille !

Le nain haussa les épaules d'un air de commisération et garda le silence.

– Mais enfin, reprit tout à coup Léonora, comment et pourquoi cette funeste idée t'est-elle venue de tirer l'horoscope de ces deux êtres ? Malédiction ! Ne pouvais-tu laisser le secret de leur destinée dans les gouffres de l'éther astral !

Lorenzo se mit à rire.

– Alors, vous croyez, illustre seigneurie, que si je n'avais pas consulté les astres, il y eût eu quelque chose de changé à cette destinée ? Autant croire qu'une maladie changera de cours parce que le médecin n'aura pas vu le malade.

– C'est vrai, c'est vrai, balbutia Léonora. Je deviens folle. Il n'y a que les faibles et les lâches qui aient peur de la vérité. Moi je n'ai pas peur, dût cette vérité me foudroyer. N'importe, Lorenzo, je veux savoir pourquoi tu as voulu savoir, toi.

– D'abord, madame, parce que je m'intéresse à vos faits et gestes. Je vous disais tout à l'heure que ma fonction c'est de regarder ce vaste déchaînement de haines qui tourbillonnent à la surface de la terre. Tenez, madame, il y a deux ans, un jour d'hiver, il m'est arrivé d'être pris par une tempête de neige dans une chaumière de manants au fond des bois. La forêt sanglotait, craquait, gémissait, hurlait. Les rafales passaient avec un long rugissement. Du fond du ciel noir se précipitaient les flocons éperdus, poussés par le hasard, enlacés en des tourbillons furieux, et je croyais voir la vie éphémère des hommes. Je ne sais pourquoi certains de ces flocons pourtant pareils aux autres, un peu plus étincelants peut-être, m'intéressaient plus que les autres. Je voulais savoir comment et où ils allaient tomber, et ce qui allait leur advenir. Ils tombaient comme les autres ; ils disparaissaient comme les autres, confondus dans le même immense linceul. Madame, vous êtes un de ces flocons, et cela m'intéresse de savoir où le tourbillon va vous porter. C'est pourquoi j'étudie la destinée de tous ceux qui entrent en conjonction avec la vôtre. C'est donc pour cela que l'idée m'est venue de titrer l'horoscope de ce jeune homme et de cette jeune fille ; c'est pour cela d'abord, et ensuite…

Lorenzo s'arrêta court. Une flamme jaillit de dessous ses sourcils embroussaillés. Puis il baissa la tête, et un soupir gonfla sa poitrine.

– Achevez, palpita Léonora Galigaï qui, à écouter cet homme étrange, se sentait prise d'un vertigineux intérêt.

– Y tenez-vous beaucoup, madame ? dit le nain d'un accent douteux où il y avait menace et pitié.

– Oui, sans doute, dit Léonora qui frissonna comme à l'approche de quelque catastrophe.

– Au fait, murmura Lorenzo comme se parlant à lui-même, pourquoi pas ?… Vous saurez donc, madame, que justement ce jour où je m'égarai dans une forêt, je venais d'Orléans. Je fuyais Orléans. J'avais la tête perdue, l'esprit plein d'angoisse, le cœur débordant de dégoût. Ce qui vous explique pourquoi je m'en rapportai à mon cheval du soin de me diriger, et comment, surpris par un ouragan de neige, il me fallut chercher un refuge dans une chaumine de bûcherons. Cela se passait comme je vous l'ai dit, il y a près de deux ans, c'est-à-dire au mois de janvier 1615. Maintenant, si vous voulez savoir pourquoi je fuyais Orléans et pourquoi mon âme était pleine de dégoût, à déborder, comme un vase trop plein de fiel, je vous dirai que je venais de commettre une infamie, non pas un crime, non pas un meurtre, une chose vile, vous dis-je, une lâcheté.

Lorenzo frissonna. Ses yeux agrandis semblèrent chercher dans le vague d'une lointaine rêverie les éléments du récit qu'il débitait d'une voix morne. Il continua :

– Cela vous étonne, peut-être, ce que je vous dis là, madame, je suis marchand d'herbes. Les unes donnent l'amour. D'autres donnent la mort. On vient m'acheter ceci ou cela. Je n'ai rien à y voir. Il m'est arrivé tuer, moi-même, à mes risques et périls. C'est mon droit. Mais ce jour-là je fus vil, je fus infâme, et je dus me demander si j'avais le droit de haïr l'humanité comme je la hais, puisque je devenais plus méprisable encore qu'aucun de ceux que je méprise.

– Qu'aviez-vous donc fait ? demanda Léonora.

– Vous allez le savoir. L'ecclésiaste a dit : « Confessez-vous les aux autres. » Et vous le voyez, je me confesse. Donc, en ce mois de janvier 1615, je m'étais rendu aux environs d'Orléans pour mettre la main sur un précieux talisman, un manuscrit perdu depuis longtemps, et qui donnait diverses formules que

j'avais vainement cherchées, durant une partie ma vie d'études. On ne m'avait pas trompé : je trouvai le manuscrit, ce n'était rien moins qu'un chapitre inconnu du fameux traité *De vulgo incognitis*, écrit tout entier de la main de l'illustre Martius Galeotti. Outre des considérations sur l'astrologie judiciaire, j'y trouvai en effet des méthodes appréciables au grand œuvre. Dans ma joie et dans ma hâte de tenter une application des formules, je ne pus me résigner à attendre d'être revenu à Paris, je louai une petite maison à Orléans et me mis au travail. J'ignore comment le bruit se répandit qu'il y avait un sorcier à Orléans Mais le neuvième soir de mon arrivée en cette ville, une nuit que mon fourneaux flambaient et que je me penchais sur mon creuset, ayant oublié le reste du monde, cette nuit-là, dis-je, mon logis fut envahi par une folie furieuse qui poussait des cris de mort. J'eus à peine le temps de me mettre en défense. Cette troupe ignorante et féroce se rua sur moi. En quelques instants, je fus à demi assommé, percé de coups. J'eus pourtant la force de m'enfuir en sautant par une fenêtre. Poursuivi, serré de près, affaibli par mes blessures, je courais au hasard et déjà je sentais le froid de la mort glisser dans mes veines, un brouillard flottait devant mes yeux, à quelques pas derrière moi j'entendais les hurlements de la meute j'allais mourir ; une porte, tout à coup, s'ouvrit. Une femme apparut. Je tombai évanoui aux pieds de cette femme. Et lorsque je me réveillai, je me vis dans un bon lit, dans une chambre élégante et bien pourvue de meubles très riches.

Lorenzo se mit à rire avec une telle amertume que Léonora en eût comme un frisson de terreur.

– Et il y a des gens, fit-il, qui nient encore que les destinées des humaines se croisent selon les lignes voulues et tracées par une force mystérieuse et toute-puissante !

– Ce n'est pas moi qui le nie, mon bon Lorenzo, dit Léonora.

– Oui, vous êtes croyante parce que vous êtes douée d'une haute intelligence. Vous laissez au vulgaire la négation vulgaire. Écoutez, *signora :* cette maison qui s'était ouverte pour

moi, c'était un des plus beaux hôtels d'Orléans qui en compte de si beaux et de si nobles. Cette femme qui m'avait sauvé, c'était la maîtresse de cet hôtel. Et telle était la vénération du peuple pour cette dame qu'elle n'avait eu qu'un signe à faire pour arrêter la fureur de ceux qui me voulaient tuer et la changer en pitié.

– Qui était cette femme ? demanda Léonora avec plus que de la curiosité. Et comment, ajouta-t-elle, lente et pensive, comment tout cela se rattache-t-il à la destinée de Concino ?

– Vous allez le savoir. Pendant douze jours, je fus soigné par les gens de la dame blanche : je l'appelais ainsi parce qu'elle s'habillait de velours blanc. Elle-même venait une fois par jour s'enquérir de mes besoins et de ma santé. C'est ainsi que je remarquai sa douceur, sa bonté, et surtout cette pesante tristesse qui semblait jeter un voile funèbre sur sa vie. Le treizième jour, j'étais guéri. Je pus sortir pour m'exercer à la marche. Et je résolus de partir le lendemain. À peine fus-je dehors que je me heurtai à quelqu'un qui paraissait étudier les abords de l'hôtel. Je reconnus à l'instant un grand seigneur à qui j'avais eu occasion de rendre quelques services.

– Qui était cet homme ? murmura Léonora sourdement.

– Vous allez le savoir. Pour le moment, appelons-le le marquis. Il me reconnut aussi et se montra fort joyeux de la rencontre. J'abrège, madame ; le marquis m'emmena souper en son hôtellerie, me raconta qu'il était amoureux de la dame blanche, à en perdre la raison et me demanda de composer quelque philtre d'amour comme je lui en avais fourni déjà à Paris. Que croyez-vous que je répondis, madame ? Le dernier des routiers, le plus féroce de ces manants qui m'avaient poursuivi, le bourreau lui-même, toute créature humaine enfin, eût répondu : « Monsieur, vous me demandez de vous aider à commettre une infamie contre une femme qui vient de me sauver la vie. Adressez-vous à quelque autre, je vous prie. » Mais moi, madame, je suis né pour la haine. Dans vos veines à vous, c'est du sang qui circule ; dans les miennes, c'est du fiel. À

la demande du marquis, je me mis à rire, et je trouvai je ne sais quelle effroyable volupté à songer que j'allais causer le malheur de cette douce créature de Dieu, Voici donc ce que je répondis : « Monsieur le marquis, les philtres d'amour sont inutiles ici. J'habite l'hôtel de la dame blanche. Venez ce soir à minuit. Vous trouverez ouverte la porte du jardin. Vous tournerez autour de l'hôtel, à gauche. Contre la troisième fenêtre, vous trouverez une échelle que j'y aurai dressée. Vous n'aurez qu'à monter. Je trouverai le moyen d'entrer dans cette chambre et de vous ouvrir la fenêtre. Or, cette chambre, c'est celle de la dame blanche. Le reste vous regarde. » Le marquis m'embrassa, m'appela son sauveur, et me remit cinquante ducats d'or que j'empochais.

Lorenzo demeura quelques minutes pensif. Léonora s'était accoudée à une table, et la tête dans la main, les yeux fermés méditait.

– Tout se passa comme il avait été dit, reprit-il. J'ouvris la porte du jardin. Je plaçai l'échelle. Par un cabinet je trouvai le moyen de m'introduire dans la chambre où dormait la dame blanche, et j'attendis minuit pour ouvrir la fenêtre. La dame blanche dormait d'un sommeil agité. J'eus l'audace de m'approcher d'elle, et je vis qu'elle devait être en proie à quelque triste rêve, car des larmes roulaient entre ses paupières fermées. Cela me produisit une étrange impression, et, depuis, dans mes rêves à moi c'est toujours ainsi que je la vois, avec ses yeux fermés qui pleurent. Tout à coup, la fenêtre s'ouvrit violemment, quelques vitraux volèrent en éclats, le marquis sauta dans la chambre : dans ma contemplation, j'avais laissé passer l'heure, et lui s'était impatienté. La dame blanche se réveilla en sursaut. Le marquis s'avança pour la saisir… Et moi, je me mis à rire. On m'eût tué à ce moment-là, que je n'aurais pu m'empêcher de rire. Il doit y avoir en enfer des démons condamnés à rire. Je riais comme un de ces démons. Car ce que je voyais, c'était l'horreur elle-même, et je sentais mes cheveux se dresser.

Et Lorenzo, d'une voix plus basse, ajouta :

– En effet, c'étaient deux fantômes que j'avais devant moi. Le spectre de l'infamie. Le spectre de l'épouvante. Jamais je n'ai vu de visage humain plus convulsé que celui du marquis dans cette minute où sa main s'abattit sur l'épaule à demi nue de la dame blanche. Et jamais je n'ai vu un visage exprimer plus absolument l'horreur que celui de cette femme. Tout à coup. madame, le marquis recula. Il lâcha prise, et je vous dis qu'il recula jusqu'au milieu de la chambre. Que lui arrivait-il ? Simplement ceci, madame, qu'au moment où sa main touchait l'épaule de celle qu'il voulait emporter, la dame me regarda un instant. Et dans cet instant terrible, je vis sa figure se modifier. L'harmonie des traits se brisa. Et la dame blanche éclata de rire, d'un rire que j'entendrai toute la vie, d'un rire tout pareil à celui qui me secouait moi-même, écho funèbre d'un rire de damné, et j'entendis le marquis murmurer d'une voix d'épouvante : Folle ! C'était vrai, madame : la dame blanche était devenue folle. Le marquis recula, comme je vous l'ai dit. Il enjamba la fenêtre et disparut. Et moi, hagard, les cheveux hérissés, je courus aussi à l'échelle ; et me mis à descendre, et là-haut, j'entendais toujours ce rire de la folle qui me glaçait. Je me jetai hors de l'hôtel. Et je m'enfuis.

Lorenzo, avec une sorte de tranquillité, acheva :

– La dame blanche, madame, s'appelait Violetta, duchesse d'Angoulême. Quant au marquis, eh bien ! c'était le marquis d'Ancre, votre illustre époux.

Léonora n'eut pas un tressaillement, soit qu'elle eût déjà deviné les noms des personnages qui s'agitaient dans le récit de Lorenzo, soit qu'une infidélité de plus chez Concini ne fût pas pour l'émouvoir, soit enfin qu'elle fût assez maîtresse de ses sensations pour n'en rien laisser paraître.

– Ainsi, dit-elle sourdement, Concino a aimé la mère avant d'aimer la fille !

– Et n'ayant pu avoir la mère, il veut la fille, dit Lorenzo.

Le nain leva les yeux sur Léonora Galigaï comme pour juger l'effet que son récit avait pu produire sur elle. Mais elle était

impénétrable. Si son cœur était déchiré, si elle éprouvait quelque vertige de jalousie à la pensée que Concino avait aimé la mère comme il aimait la fille, elle seule eût pu le dire. Seulement, elle demanda :

– Est-ce tout Lorenzo ?

– Non, madame, dit le nain. Tout ce que je viens de vous dire n'est rien, si je ne vous dis pas la fin. C'est un tableau qui pour vous demeurera dans l'ombre si je ne l'éclaire. Voici maintenant la lumière. Écoutez ! Giselle d'Angoulême, fille de celle qui m'a sauvé la vie, a été un soir jetée à la Seine. Vous le savez peut-être ?

Léonora tressaillit.

– Peu importe ! fit-elle d'une voix rauque.

– Oui, peu importe. Mais voici ce qui importe : Elle fut sauvée. Sauvée par un homme qui ne la connaissait pas, ne l'ayant jamais vue. Sauvée donc par un homme qui ignorait comment s'appelait celle qu'il sauvait. Je puis même ajouter qu'il la sauva malgré lui, involontairement, qu'il ne fut qu'un instrument. Cet homme, c'est moi, madame !

Léonora cette fois, laissa échapper une sourde imprécation et ses yeux agrandis par l'effroi se fixèrent sur Lorenzo qui, paisiblement, continua :

– Un autre soir, madame, j'entendis sous mes fenêtres un grand bruit d'épées entrechoquées, et je vis un homme attaqué par huit ou dix autres. Cet homme, je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu. Cent fois j'avais assisté à des scènes pareilles sur le Pont-au-Change. Toujours, j'avais tranquillement refermé ma fenêtre. Cette fois, madame, sans savoir pourquoi, sans me demander quelle force inconnue me poussait, je descendis, je me ruai sur la porte que j'entrouvris au moment où l'homme allait succomber. Il entra. Il fut sauvé. Deux minutes plus tard, je sus son nom par ceux-là même qui voulaient le tuer. Et ceux-là, madame, c'étaient les gens de monseigneur votre époux ! Et l'homme que je venais de sauver

malgré moi, c'était celui qui est aimé de Giselle d'Angoulême… c'était le chevalier de Capestang !

Un gémissement, cette fois, râla dans la gorge de Léonora. D'un geste lent et majestueux, le nain étendit les bras et posa sa main sur son astrolabe placé près de lui sur une table. Et il murmura :

– Fatalité, madame, ou providence, comme vous voudrez. Supérieure puissance qui règle les actions des hommes. Si jamais des doutes avaient pu me venir sur la vérité éternelle de la science des astres, comprenez-vous que ces doutes se seraient dissipés comme un de ces vains brouillards parfois cachent les objets de la nature à notre vue alors que pourtant objets n'en existent pas moins ? Car pourquoi est-ce moi et non un autre qui a sauvé cette jeune fille, puis sauvé celui qu'elle aimait ? Comprenez-vous, maintenant, dites, comprenez-vous pourquoi je me suis hâté de tirer l'horoscope de Giselle et du chevalier ?

Léonora Galigaï ne répondit pas. Elle méditait. Oui, comme Lorenzo, plus que Lorenzo même, elle croyait aveuglément à cette fatalité qui conduit les êtres, les pousse où elle veut. Oui, elle croyait fermement que les lois immuables des destinées humaines sont inscrites sur la voûte céleste. Oui, elle savait qu'il est impossible de résister aux ordres super-terrestres. Mais quoi ! Où était alors le *libre arbitre ?* Et qui distinguait l'être génial aux idées fécondes, à l'esprit de vaste envergure, de la brute incapable de se diriger ? Est-ce que ce libre arbitre ne consiste pas justement à *feindre d'obéir*… à obéir en apparence ? à agir à son gré, c'est-à-dire selon ses intérêts, tout en obéissant ?

N'est-ce pas en cela que réside l'intelligence humaine ?

– Madame, reprit Lorenzo qui étudiait attentivement cette physionomie de sphinx, vous savez quel intérêt passionné vous m'inspirez. Je vous ai prédit vos hautes destinées. Dès que j'aperçois au ciel quelque conjonction défavorable à vos projets, je me hâte de vous en prévenir. C'est pourquoi je vous ai communiqué l'horoscope de Giselle d'Angoulême et du

chevalier de Capestang. C'est pourquoi, ayant recommencé horoscope en m'entourant des éléments plus précis que vous-même m'avez apportés, ayant selon vos ordres interrogé les astres, je vous répète encore : Renoncez, madame, à votre haine contre ces deux jeunes gens !

– Renoncer ! murmura Léonora. C'est-à-dire renoncer à ma propre vie ! Lorenzo, tu connais Concino. Il ne renoncera pas, lui ! Tant que Giselle vivra, sa passion à lui vivra, plus exaspérée de jour en jour. Au contraire, si elle meurt, tu sais que, après le grand éclat d'un désespoir violent et rapide aussi comme un incendie, Concino ne pensera pas plus à Giselle qu'il ne pense maintenant à celles qui sont mortes… Il faut donc que Giselle meure. Et pourtant je n'ose pas. Tu dis que tu as lu dans les astres…

– J'ai lu, madame, que quiconque touchera soit à Giselle d'Angoulême soit à Adhémar de Capestang sera brisé comme verre, pulvérisé, foudroyé.

– Oui ! dit Léonora en hochant la tête. Et c'est cela qui m'arrête depuis un mois que je les tiens tous les deux en mon pouvoir. Mais tu as lu aussi qu'un roi peut, sans danger, donner l'ordre de les mettre à mort, *pourvu qu'aucune main humaine ne soit directement cause de la mort ?*

Le nain garda le silence, stupéfié par ces mots qui venaient d'échapper à Léonora :

– Depuis un mois que je les tiens en mon pouvoir…

Lorenzo éprouvait une sorte de douleur qui l'étonnait et l'emplissait de doute. Pourquoi cette douleur ? Parce que Giselle et Capestang étaient au pouvoir de Léonora ?

– Après tout, grondait-il en lui-même, qu'est-ce que cela peut me faire, à moi ? Est-ce que je les connais ? Est-ce que ma fonction sur terre n'est plus de regarder le mal qui se fait et de m'en réjouir ? Et même, si je me crois obligé de réparer l'infamie d'Orléans, n'ai-je pas assez fait en sauvant l'un après l'autre cette jeune fille et ce jeune homme ? Puisqu'ils sont au

pouvoir de Léonora Galigaï, que leur destinée s'accomplisse !

Et, tandis qu'il s'affirmait ainsi son indifférence, Lorenzo devinait, presque avec une religieuse horreur, qu'il lui était impossible de ne pas chercher à sauver Giselle et Capestang. Pourquoi ? Oui, pourquoi l'homme de la haine, dans le moment même où il abandonnait ces deux êtres à leur destinée, se disait-il :

– Le seul moyen de les sauver maintenant, c'est de bien persuader Léonora que les astres lui défendent de les tuer. Dès demain je chercherai le moyen de les arracher à cette femme » ?

Pourquoi cet homme qui haïssait l'univers éprouvait-il une douloureuse angoisse à la pensée que Giselle et Capestang pouvaient succomber ? Était-ce une idée de réparation ? Était-ce le remords de ce qui s'était passé à Orléans ?… Lorenzo ayant sauvé malgré lui Giselle et Capestang voulait maintenant les sauver *volontairement*. Le fond de sa pensée, depuis qu'il avait communiqué à Léonora l'horoscope vrai ou faux, tenait dans ces mots :

– *Si je les laisse mourir*, je perds ma rédemption. J'ai le droit de haïr le reste de l'univers si je sauve ces deux-là !

À la question de Léonora Galigaï, Lorenzo répondit donc :

– Aucune main ne peut causer directement la mort de Giselle et de Capestang.

– Ainsi donc, on ne peut, sans s'exposer à une catastrophe, les frapper par le fer ?

– Non, madame. Ni les faire périr par l'eau ou par le feu.

– Ni les empoisonner ?

– Non, madame… Ni les faire mourir par la faim et la soif.

– Et si quelqu'un peut ordonner leur mort, il ne peut employer aucun des genres de mort qui exigent le geste de la main humaine ?

– Je l’ai dit, madame. Et c’est la vérité.

– Et, dans tous les cas, la personne qui ordonnera la mort ne peut être qu’un roi ?

– Sûrement, madame ! dit Lorenzo, persuadé que Louis XIII ne donnerait jamais un pareil ordre.

– Un roi, reprit lentement Léonora comme en rêve. *Il faut que la pensée de mort parte d’une tête couronnée.*

Lorenzo, plongé dans sa méditation, répondit distraitement :

– Oui, madame, *d’une tête couronnée*. Du moins, je ne pense pas que même un de ces sages de la Chaldée qui ont émis les principes de la divine science eût pu tirer un autre pronostic des conjonctions que j’ai étudiées.

Les yeux noirs de Léonora jetèrent une lueur funèbre. Son visage livide se colora légèrement. Elle comprima son sein de ses deux mains et se leva comme pour empêcher l’astrologue d’ajouter un mot de plus. Seulement elle déposa sur la table une bourse pleine d’or et dit en souriant :

– Tiens, Lorenzo, prends ces cinquante ducats. C’est la somme que Concino t’a donnée pour l’aider à tuer la duchesse d’Angoulême. Car la folie, n’est-ce pas la mort ?

– C’est vrai, madame, dit le nain en frissonnant.

– Il est donc juste, reprit-elle, que je te donne la même somme en récompense de l’horoscope qui sauve Giselle d’Angoulême de tous les genres de mort connus et me sauve moi-même en m’apprenant que, seul une tête couronnée peut concevoir l’ordre de mort.

Sur ces mots, elle sortit rapidement, laissant l’astrologue tout pensif. Dehors, elle poussa un long soupir de joie furieuse et gronda :

– Maintenant, je les tiens tous deux, puisque je sais comme *je puis les faire mourir* sans danger pour Concino et que je connais *la tête couronnée* qui donnera l’ordre.

XXXIX

Les souterrains de l'hôtel d'Ancre.

Minuit sonnait, et pourtant une foule de peuple encombrait encore la rue de Tournon, et surtout les abords de l'hôtel Concini splendidement éclairé. Ce peuple se taisait. Il regardait. De chaque côté de la grande porte, une fontaine avait été installée. Chacune de ces fontaines, de minute en minute, rejetait du feu, et ces coulées de feu étaient tantôt rouges, tantôt bleues, ou vertes. Dès que la fontaine cessait de rejeter du feu, elle laissait couler du vin, et c'était d'excellent vin d'Espagne. Chacun avait le droit de s'approcher et de remplir son gobelet. Cette magnificence, ce souci d'associer la foule à la fête qu'il donnait, valaient au maréchal d'Ancre une sorte de trêve dans la haine populaire. Mais à certains regards, à certaines rumeurs sourdes, à certains frissons qui parcouraient cette foule on sentait que la haine couvait.

Cette fête, pour dire la vérité, fut une réelle féerie.

M. Gendron l'intendant général de l'hôtel, en était vraiment le précieux metteur en scène.

Durant toute la fête, l'hôtel fut constamment éclairé à l'intérieur par huit cents flambeaux de cire parfumée et colorée de différentes couleurs, et à l'extérieur par plus de mille lanternes vénitiennes. À mesure qu'une invitée montait le grand escalier dont chaque marche supportait une statue portant des fleurs précieuses, dès que l'invitée mettait le pied sur le palier, une jolie fille vêtue en nymphe s'avançait en lui offrant un bouquet. Chacun de ces bouquets portait au milieu une rose, et sur cette rose, il y avait une goutte de rosée ; cette gouttelette

était un diamant.

Il y eut trois orchestres composés chacun de vingt musiciens : un pour la salle du souper ; un pour la salle de danse ; un pour la salle de comédie. La salle de danse, immense et fastueusement ornée de tapisseries des Flandres offrit cette inoubliable invention, que le service des rafraîchissements, au lieu d'être confié aux valets, fut fait par des statues de marbre : et ces statues, c'étaient de belles filles aux formes impeccables qu'au moyen de draperies et de masques blancs on avait transformées en déesses marmoréennes.

Nous ne dirons rien du souper qui fut un poème de délicate gastronomie. Après les danses, vint le souper. Après le souper, vint la comédie. On joua une farce alors fort en vogue, mais qui, selon les habitudes des comédiens du temps, fut arrangée et adaptée au goût du superbe amphitryon. Cela s'appelait : *Le Capitan rossé.*

Nous avons, en quelques lignes, indiqué le plus rapidement possible les éléments de la fête de Concini. Mais combien nous regrettons de ne pas pouvoir essayer ici une peinture de ces vastes salles où dans la magie des lumières, dans le parfum des fleurs rares, dans la mélodie des orchestres tourbillonnait une foule qui à elle seule était un tableau d'une suprême élégance et d'une magnificence de coloris auprès desquelles nos foules de fêtes modernes, en habit, ne sont que des cohues de croque-morts.

Et toute la force, toute la fortune de Concino Concini étaient là, dans cette opulence radieuse, dans ces sourires qu'il distribuait avec des promesses, dans ce luxe si écrasant qu'il en devenait admirable, dans cette élégance enveloppante, universelle de cet homme qui trouva le moyen de glisser un mot à chacun de ses invités, une enivrante flatterie à chacune de ses invitées.

* * * *

Au-dehors, la foule du peuple regardait de loin et parfois laissait entendre un grondement de menace. Les cours étaient

pleines de gardes, de spadassins, de bravi armés en guerre, la main à la crosse du pistolet ou au manche du poignard, prêts à tout. Et au-dessous de cette apothéose triomphale, dans les souterrains de l'hôtel rutilant de lumières, se déroulait un drame effroyable.

* * * *

La plupart des grandes dames accourues à l'invitation de Concini Portaient un masque suspendu à leur ceinture. Non seulement il était toléré par la bienséance, mais encore il était imposé par la mode. On le mettait sur le visage, on l'ôtait, selon le caprice. Nul ne pouvait s'étonner de voir une femme masquée pendant toute la soirée s'il lui plaisait de ne pas montrer son visage.

Au moment où les invités se pressaient au délassement, c'est-à-dire à la farce du *Capitan rossé*, une de ces femmes qui n'avait pas encore retiré son masque de velours rouge, assise au dernier rang de la galerie, vêtue avec une simplicité relative, se sentit touchée au bras par quelqu'un. Elle se retourna et vit une dame également masquée, mais de velours noir, qui lui faisait signe de la suivre.

Pendant toute la soirée, la dame au masque rouge n'avait cessé de suivre les évolutions de Concini, qu'elle ne perdait pas de vue. Sans doute elle reconnut la dame au velours noir, car elle se leva et la suivit.

C'était le moment où, dans son sac, le *Capitan* recevait une volée de coups de bâton que lui administraient Pulcinello, Arlequin et Pantalon c'est-à-dire que, dans la grande galerie transformée en salle de spectacle, roulait un tonnerre de rires. Nul ne fit donc attention aux deux femmes qui s'éloignaient, silencieuses, sombres, fatales, l'une avec son masque rouge, l'autre avec son masque noir, pareilles à des anges des ténèbres. Parvenues enfin à une chambre écartée, elles retirèrent leurs masques.

Et alors apparut le visage tragique de Léonora Galigaï. Alors apparut le visage enfiévré de la reine mère.

Marie de Médicis et la Galigaï se regardèrent une minute en silence. Et peut-être les pensées qu'elles lurent l'une chez l'autre leur firent-elles peur, car d'un même mouvement, elles détournèrent la tête. Marie de Médicis avait devant elle la femme de son amant. Léonora Galigaï avait devant elle la maîtresse de son mari. Et toutes deux étaient là poussées par le même amour. Depuis bien longtemps, Marie *savait* que Léonora *savait.* Il y avait entre elles une sorte de concordat qui leur permettait de vivre côte à côte sans se haïr et de se regarder sans rougir. Marie avait toujours évité d'approfondir si Léonora était jalouse ou si elle aimait son mari. Léonora, esprit lucide et ferme, n'avait pourtant jamais eu le courage de comparer son amour à celui de Marie.

Ce soir-là, ce soir de fête, en cette minute où les mélodies lointaines leur parvenaient par bouffées, elles démasquèrent leurs âmes comme elles venaient de démasquer leurs visages. Ce fut terrible. Ce fut d'une monstrueuse simplicité, et ce fut d'une tragique impudeur. Cela tint en quelques mots qu'elles échangèrent sans éclat de voix, sans geste, sa oser se regarder en face.

– Léonora, dit Marie de Médicis, je ne puis plus vivre ainsi. Je souffre trop.

– Moi aussi, Maria, je souffre, dit Léonora Galigaï.

C'était la première fois que l'épouse appelait ainsi la maîtresse de nom familier : Maria. La reine n'en fut ni choquée ni étonnée, ou pour mieux dire, elle ne s'en aperçut même pas. Il n'y avait plus là une reine et sa dame d'atours : il y avait deux femmes – et quelles femmes !

– Tu souffres aussi ! reprit la reine. Tu l'aimes donc ?

– Autant que vous pouvez l'aimer, Maria. Seulement cet amour vous fait vivre, vous. Et moi, je meurs du mien. Votre passion occupe votre cœur trop longtemps vide. Ma passion à moi mord, lacère, griffe et broie mon cœur.

– Tu n'es pas jalouse de moi ?

– Non, Maria.

– Pourquoi ? Dis-moi pourquoi, Léonora !

– Parce qu'il ne vous aime pas.

Il y eut une minute d'effroyable silence pendant lequel elles eussent pu entendre leurs cœurs.

– Il ne m'aime pas ! Seigneur, que m'apprends-tu là ? Il ne m'aime pas ! Douce Vierge Marie, sainte patronne de ma vie, que vais-je devenir ? Léonora, répète-moi cette chose terrible. Est-ce vrai ? Est-ce possible ? Sois franche, et je te ferai donner quelque beau bénéfice : n'est-ce pas la jalousie qui te fait parler ainsi ? Et toi ? Est-ce qu'il t'aime ? Dis, oh ! dis, si peu que ce soit, il doit t'aimer.

– Moi, Maria ? Je lui fais horreur. Quant à vous, je me suis mal exprimée. J'ai voulu dire qu'il ne vous aime pas en ce moment.

– Je respire, je renais. Tu as raison. C'est vrai. L'infidèle n'est pas venu me voir depuis plus d'un mois. Léonora, il veut donc que je meure ? Car je ne compte pas la courte et froide visite qu'il me fit, il y a trois jours.

– Vous savez ce qu'il y a entre votre amour et lui. Terrible obstacle, Maria !

– Ah, oui ! Giselle d'Angoulême.

– Oui, Maria. S'il a été malade un mois, c'est parce que je lui avais arraché Giselle. Si vous l'avez revu tout fiévreux de joie, il y a trois jours, c'est parce que je lui ai juré que ce soir il reverrait Giselle.

– Donc, fit la reine, les lèvres crispées, cette fête splendide ?

– Cette fête insensée, Maria, c'est pour célébrer la nuit où il doit revoir Giselle !

Encore un silence. La reine reprit :

– Et tu l'aimes, toi ?

– De toute ma chair exaspérée de son dédain, de toute ma

pensée où il règne depuis Florence, de toute mon âme dont il est l'idole, de tout mon Sang qui brûle quand il s'approche et se glace quand il s'en va.

La reine frissonna longuement.

– Alors, dit-elle, tu l'aimes sans espoir ?

– Oui, madame sans espoir. Encore un silence, très long cette fois. Au loin, les musiques jouaient un air très doux et très lent. Comme les fois précédentes, la reine recommença :

– Tu ne me hais pas ?

– Non, Maria. Au contraire, je vous suis dévouée. S'il fallait mourir pour vous, je mourrais. Je suis heureuse qu'il soit à vous, puisqu'il ne veut pas être à moi. En effet, vous assurez sa fortune, et c'est pourquoi j'aime votre amour pour lui.

– Oh ! je te comprends. Je comprends ta vie, à présent. Léonora, tu es une âme splendide. Quant à sa fortune, sois tranquille. Ce que j'ai jusqu'à ce jour n'est rien auprès de ce que je veux faire. J'ai mon projet Et ce sera un rude coup de tonnerre dans le royaume. Laisse-moi faire. Et alors, tu dis qu'il a une passion pour cette poupée ? Tu dis que sans cette Giselle, c'est moi, c'est moi seule qu'il aimerait ? Eh bien ! par le saint jour de Dieu, qu'elle meure donc ! Léonora, tu vas m'aider !

– Je suis ici pour cela, Maria !

* * * *

Il y eut alors une détente. Du moment où elles ne parlèrent plus d'elles mêmes, du moment où elles sortirent de la formidable impudeur de ce colloque, du moment où il ne fut plus question simplement que d'un assassinat, elles se regardèrent. Seulement si la reine avait à peu près son même visage (à part cette teinte livide qui est comme un reflet du crime), c'est peine si elle reconnut la figure de Léonora, convulsée, décomposée par l'effort qu'elle avait dû faire. Et alors, tout naturellement, ce fut la Galigaï qui reprit :

– Giselle d'Angoulême est ici, madame. Mais vous savez que,

d'après l'horoscope de Lorenzo, nous ne pouvons la faire mourir ni par le poison ni par le fer, ni par la faim ou la soif, ni par le feu, ni par l'eau, ni enfin par aucune mort exigeant l'intervention humaine.

– Et cela est bien vrai, dit Marie de Médicis, puisqu'elle s'est sauvée de la Seine où elle a été jetée. Mais comment faire, alors ?

– J'ai trouvé le genre de mort qui convient, et qui ne convient peut-être qu'à elle seule.

– Et de quoi veux-tu la faire mourir ?

– DE DOULEUR, répondit Léonora.

La reine mère eut un sursaut de terreur sous ce mot qui tomba des lèvres de Léonora. Elle considéra la Galigaï comme l'ange du mal et, joignant mains elle murmura :

– Ceci est horrible, Léonora. Je n'ai jamais hésité, tu sais, quand il s'agissait d'intérêts supérieurs. J'ai employé tour à tour le poison et le poignard. C'est moi qui ai donné l'ordre à Lux et à Brain de jeter cette fille à la Seine. Tu vois. Mais faire mourir une créature par douleur, il me semble, Léonora, que tu usurpes les armes réservées à Dieu seul.

Elle se signa avec une sincère dévotion et, rapidement, murmura une prière.

– Nous n'avons pas le choix, reprit Léonora, glaciale et formidable. Les astres ont parlé. Quant à moi, j'aimerais mieux croire qu'il n'y a pas de soleil au ciel, plutôt que de supposer que la science de Lorenzo peut être en défaut. J'ai eu mille preuves de son infaillibilité. Et cette dernière encore vient s'ajouter aux autres : *que Giselle a échappé à la mort par l'eau*. Or, madame, les astres disent que nous ne pouvons la faire mourir par aucun des moyens qui exigent l'emploi de la main humaine. Sans quoi, c'est sur Concino que retomberait le sang versé. Donc, ou Giselle mourra par un moyen ordinaire et Concino entrera dans la mort en même temps qu'elle, ou elle ne mourra pas, et Concino sera à jamais lié à elle par son amour.

– Assez, Léonora, assez. Il faut nous conformer aux ordres des puissances supérieures. Mais explique-moi comment cette fille pourra mourir de douleur, et quel genre de douleur tu verseras en elle.

– C'est à l'âme et non au corps qu'il faut frapper Giselle d'Angoulême. Depuis la nuit où j'ai pu m'emparer d'elle, j'ai passé des heures, quelquefois des jours entiers à l'étudier. Elle est de celles qui se donnent une fois, une seule fois dans leur vie, mais qui se donnent tout entières. Sa pensée, son âme, un jour, elle les a données, et c'est fini. Elle aime. Et son amour, à elle, n'est pas comme chez vous, chez moi, chez toutes, une partie de sa vie. C'est toute sa vie. Giselle n'a qu'une raison de vivre : son amour. L'amour est le piédestal de sa vie. Brisé le piédestal, la statue tombera et se brisera.

– C'est là une étrange fille, Léonora, fit la reine pâle de jalousie.

– Eh bien, supposez que Giselle d'Angoulême soit mise tout à coup en présence du cadavre de celui qu'elle aime, qu'elle le voie mort.

Marie de Médicis frissonna. Léonora calme, continua sa démonstration :

– Giselle mourra, madame. Ou son cœur éclatera dans sa poitrine, et elle tombera morte sur le corps de son fiancé ; ou bien elle traînera quelques jours à peine une misérable existence… mais non ! ce qui est vrai, ce qui est sûr, c'est qu'elle mourra sur le coup, frappée au cœur mieux que par une balle d'arquebuse. Or, madame, vous le savez : le chevalier de Capestang est ici.

Marie de Médicis demeura pensive et frissonnante. Un meurtre ne lui faisait pas peur. Mais les sombres spéculations de Léonora Galigaï la faisaient trembler. Pourtant, elle secoua la tête comme pour écarter les pensées de terreur, et murmura :

– Mais le chevalier de Capestang lui-même n'est-il pas soumis aux mêmes influences que Giselle d'Angoulême ?

Lorenzo l'a dit : on ne peut le faire mourir ni par le feu, ni par l'eau, ni par le fer, ni par le poison, ni par la faim, ni par la soif, ni par rien de ce qui exige l'emploi de la main humaine. Je conçois la mort de Giselle par la douleur. Mais pour qu'elle meure, il faut qu'elle soit mise en présence de Capestang mort. *Comment le feras-tu mourir, lui ?*

Léonora Galigaï répondit :

– PAR L'ÉPOUVANTE…

* * * *

Léonora avait fait un signe à Marie de Médicis. Et la reine s'était mise à la suivre, la tête pleine de bourdonnements funèbres, elle frissonnait, ses yeux hagards se rivaient à Léonora par une sorte de force magnétique. Elle lui apparaissait comme l'inexorable archange de la mort la conduisant terme au-delà duquel on ne va pas plus loin. Et pourtant elle marchait. Elle eût tout donné pour se reprendre et fuir. Mais elle marchait.

Léonora entra dans sa chambre à coucher, puis dans sa chambre de toilette et, par un escalier dérobé connu peut-être d'elle seule, gagna cette petite cour isolée dont nous avons déjà parlé – une courette large à peine de trois toises et séparée des autres cours par une haute muraille. Là s'ouvraient deux portes, l'une, en fer, porte basse et trapue, jamais ouverte, à en juger par la rouille et les poussières accumulées, donnait sur le fond du cul-de-sac Maladre, qui débouchait sur la Garancière. C'est par là que passait Léonora quand elle quittait secrètement l'hôtel. L'autre porte en bois vermoulu, disloquée, s'encastrait dans les soubassements de cette partie de l'hôtel et ouvrait sur un escalier aboutissant à une cave étroite où l'on avait entassé toutes sortes de vieux meubles inutiles, et à demi pourris. Personne ne venait jamais là, car cette cave encombré, inutilisable, n'aboutissait à rien. Léonora et la reine descendirent dans cette cave.

Entre les escabeaux, les fauteuils démembrés, les tables pourries, parmi cet entassement de choses mortes, il y avait une façon de sentier que le hasard semblait avoir tracé et dans

lequel s'engagea Léonora. Elle aboutit ainsi à un vaste bahut dont elle ouvrit le double battant, et elle dit :

– Voici notre chemin. Il est temps de remettre votre masque. Car il ne faut pas que l'on vous reconnaisse.

La reine obéit silencieusement et couvrit son visage de son masque rouge. Alors Léonora poussa le fond du bahut adossé au mur. Le panneau de bois glissa dans une rainure et une ouverture suffisante pour une personne apparut. Là commençait un étroit escalier tournant. Léonora saisit la main de la reine et l'entraîna. Marie de Médicis descendit dans les ténèbres. Elle grelottait. Elle avait peur. Elle ne voyait plus Léonora. Mais elle sentait sa main glacée qui étreignait la sienne. Tout à coup, une faible lueur frappa ses yeux. Elles firent quelques pas de plain-pied, en suivant un couloir, et enfin Marie de Médicis vit qu'elle se trouvait dans une pièce qui semblait être une antichambre. Léonora la regardait fixement et dit :

– Êtes-vous décidée ?

La reine eut une courte hésitation ; mais surmontant cette faiblesse – ce remords peut-être :

– Oui ! répondit-elle sourdement.

– Rappelez-vous, madame, *que seule une tête couronnée peut sans danger donner l'ordre…*

– Oui, reprit alors la reine avec plus de fermeté ; et, puisqu'il en est ainsi, c'est moi que les astres désignent, puisque je suis reine.

– Vous vous rappelez exactement les paroles que vous devez prononcer ? Celles-là et pas d'autres ?

– Je me les rappelle, dit la reine, et je suis prête à les prononcer !

Un sourire livide erra sur les lèvres de Léonora Galigaï.

Sourire de triomphe et d'orgueil : elle était plus subtile et plus puissante que les astres ! Elle les trompait ! Elle allait tuer Giselle et Capestang, sans employer aucun des moyens dont la

main humaine peut se servir pour tuer ! Et l'ordre de mort allait être donné sans danger pour Concino : « Un roi », avait dit Lorenzo. Un roi ? Une tête couronnée, *roi* OU REINE !

Léonora Galigaï ouvrit une porte. Les deux femmes pénétrèrent alors dans une salle de faible dimension, éclairée par deux flambeaux qui se consumaient tristement, soigneusement dallée, meublée d'un petit lit de repos, d'une table et d'un bon fauteuil. Sur cette salle s'ouvraient trois portes : la première, celle par où elles venaient d'entrer ; la deuxième sur le panneau de gauche, la troisième sur le panneau du fond. Dans le fauteuil était installé un homme qui, à l'aspect de Léonora, se leva. Cet homme, c'était le Nubien Belphégor.

Nous devons dire que Léonora et Belphégor connaissaient seuls les substructions de cette partie de l'hôtel. Était-ce la Galigaï qui avait fait agencer ces souterrains dans la portion que nous avons décrite, et surtout dans celle *qu'il nous faudra décrire ?* Ce n'était pas possible : le secret de pareils travaux eût été infailliblement surpris par Concini ou Rinaldo, ou quelque autre des nombreux agents qui pullulaient dans l'hôtel. Il est donc vraisemblable que ces substructions dataient de la fondation même de l'antique logis.

Quelque hasard aidé sans doute par le raisonnement, permit à la Galigaï de découvrir un jour cette partie souterraine où elle venait de s'aventurer. Il lui fut ensuite facile d'y faire les changements, adaptations et aménagements qui lui convenaient. Mais jamais elle ne souffla mot à personne de sa découverte, que sans doute elle dut utiliser plus d'une fois. Nul ne connaissait donc l'existence de ces caveaux où, probablement, elle dut a différentes reprises, descendre pour s'assurer que le secret de ses vengeances ou de sa politique était toujours bien gardé par ces pierres séculaires dont l'épaisseur avait étouffé bien des sanglots.

* * * *

Léonora Galigaï, sans s'inquiéter de Belphégor, alla à la porte gauche et poussa un judas qui, par un mécanisme de

double grille, devait être invisible de l'intérieur.

– Regardez ! dit-elle à la reine.

Marie de Médicis s'approcha, et, dans une chambre convenablement meublée, elle vit Giselle d'Angoulême. Soit fatigue soit accablement moral, la jeune fille s'était endormie dans un fauteuil. Elle était pâle et amaigrie. Mais malgré le sommeil et la pâleur, son visage et son attitude exprimaient encore cette indomptable fierté qui était l'essence de son caractère. La reine demeura une minute au judas, détaillant avidement cette beauté, qu'elle comparait peut-être à sa propre beauté si près de faner – car tout à coup, avec un geste de rage froide, elle se recula. Léonora sourit : elle attendait sans doute ce mouvement. Elle se retourna vers Belphégor.

– Tu t'ennuies, hein ? fit-elle presque joyeusement. Patience. Cela va finir. Tu vois cette dame qui porte un masque rouge ? Eh bien, elle va donner un ordre. Tu lui obéiras comme à moi-même.

Le Nubien s'inclina profondément devant la reine et mit la main sur son cœur.

– Que fait le prisonnier ? reprit Léonora.

– Simple, doux comme un agneau…

– Il a donc bu ?

– Oui. Voici un peu plus d'une heure. Et depuis je suis entré chez lui sans qu'il ait fait un mouvement. On pourrait le mener à l'abattoir. Il ne s'en apercevrait pas.

Léonora se tourna vers Marie de Médicis et lui dit :

– Il est temps…

– Belphégor, dit la reine, m'obéiras-tu, quel que soit l'ordre ?

Le Nubien eut un sourire terrible et gronda sourdement :

– Oui, puisque ma maîtresse l'a dit !

Marie de Médicis eut une dernière lueur d'hésitation. Son regard froid troubla. La sueur pointa à la racine de ses cheveux.

Elle esquissa rapidement un signe de croix puis, comme répétant une leçon, elle prononça :

– *Écoute donc, Belphégor : Tu prendras le chevalier de Capestang c'est-à-dire le prisonnier, pendant qu'il est sous l'influence de l'élixir qu'il a bu. Tu l'attacheras à la planchette. Et tu le feras descendre.*

Une sorte de rugissement de terreur gronda sur les lèvres du Nubien, qui leva sur Léonora des yeux égarés. Mais Léonora ne regardait ni Belphégor ni la reine : elle voulait n'avoir en rien participé à l'ordre de mort. Marie Médicis continua :

– *Quand il sera mort, tu le porteras sur son lit. Alors, tu iras chercher Giselle d'Angoulême, c'est-à-dire la prisonnière, tu l'amèneras dans la chambre du mort sans lui faire aucun mal, tu la mettras en présence du cadavre et tu t'en iras en fermant la porte.*

Le Nubien haletait. Pourtant, il se courba et murmura :

– J'obéirai !

Léonora, alors, le regarda avec une sorte de douceur et posa sa main sur le bras nu de Belphégor :

– Allons, fit-elle, dans deux heures tu seras délivré, mon brave serviteur. Et songe que ta récompense pour ces quelques jours d'ennui sera telle, que tu n'auras jamais plus besoin de servir personne.

Le Nubien secoua la tête. Et Léonora vit alors qu'il y avait comme du désespoir dans ses yeux.

– Il n'y a qu'une récompense que je désire, gronda-t-il. Mais ni vous, ma souveraine maîtresse, ni personne au monde, ne peut me la faire obtenir.

– Qui sait ? fit Léonora avec un sourire enchanteur.

Et avant que le Nubien fût revenu de la stupeur où le plongeait ce mot, Léonora Galigaï, saisissant la main de la reine, l'avait entraînée et toutes deux avaient disparu.

* * * *

Rentrées dans l'appartement de Léonora, les deux femmes, la reine et la Galigaï se regardèrent.

– Va, prononça la reine, je t'attendrai ici. Mais combien de temps tout cela va-t-il durer ?

– J'ai déjà fait l'expérience de la *mort par l'épouvante*, dit Léonora d'une voix qui était comme l'écho d'un rêve. Une demi-heure suffit. Mettons une heure pour le chevalier, qui, paraît-il, est très brave. Dans deux heures, nous pourrons descendre : il y aura deux cadavres dans les souterrains.

Et Léonora, remettant sur son visage son masque de velours noir, rentra dans la fête au moment où les orchestres attaquaient une joyeuse marche. La foule enivrée se répandait à travers les somptueuses salles inondées de lumières. Les pierres précieuses étincelaient. Les costumes de satin et de soie chatoyaient. On entendait ce long murmure qui est comme le soupir de la joie, la respiration du bonheur.

Léonora traversait les groupes enfiévrés. Elle marchait, silencieuse et lente, et ceux qui, dans cette fête délirante, avaient conservé leur sang-froid, frissonnaient à voir passer ce spectre. Elle vit enfin Concino Concini. Il était vêtu avec une élégance fastueuse qui éclipsait toutes les élégances et toutes les opulences. Il était radieux, resplendissant. Il était vraiment beau. C'était le dieu de cette féerie. Léonora le saisit par le bras au moment où il passait près d'elle.

– Toi ! fit-il tout palpitant. Je te cherchais. Que viens-tu m'annoncer Léonora ? Les trois jours sont écoulés. Dis ! oh ! dis ! Vais-je la voir ?

– Dans deux heures, tu la verras ! répondit Léonora.

Et elle s'éloigna, laissant Concini pantelant d'une joie terrible, livide bonheur.

XL

Par l'épouvante.

Lorsque Capestang, après la bataille du *Grand Henri,* se sentit revenir à la vie et ouvrit les yeux, il se vit sur un lit de sangles. Il voulut relever la tête et il lui sembla qu'elle était si pesante, que jamais plus il ne pourrait la soulever. Il voulut remuer un bras, et une grimace de douleur signifia que c'était là une tentative qu'il n'avait pas le droit de se permettre. Il voulut, au moins, agiter ses jambes, et un cri de souffrance lui échappa Alors, il se mit en colère.

– Mort du diable ! Est-ce qu'ils ont profité de mon sommeil pour mettre une tête en plomb ? Et mes bras, ils sont donc bourrés d'aiguille Et mes jambes ! Je suis sûr qu'ils m'ont mis des sangsues aux jambes mille sangsues, corbacque !

La vérité, c'est qu'il était couvert de blessures, qui pour ne pas être absolument dangereuses n'en étaient pas moins fort cuisantes. Notre aventurier délirait quelque peu. La fièvre le gagnait. Il tâchait pourtant à mettre un peu d'ordre dans ses idées et ses souvenirs, et il put à peu près reconstituer tout ce qui lui était arrivé depuis la veille, c'est-à-dire depuis le moment où il avait été fait prisonnier et conduit au Louvre le prince de Condé, jusqu'à la minute où enfumé comme un renard dans le grenier de l'auberge, il avait descendu l'escalier extérieur et s'était jeté sur gens de Concini. À partir de là, et sur sa situation présente il ne savait pas grand-chose, sinon qu'il mourait de soif.

Pourtant, à force de ruser avec ses blessures, à force d'adresse et aussi de courage, il parvint à la longue à s'asseoir

sur son petit lit, le dos appuyé au mur, et passa en revue les diverses estafilades qui, de-ci de-là, tailladaient sa peau. Sans être chirurgien, il avait déjà donné et reçu assez de coups pour se connaître en blessures, et ce fut avec une vive satisfaction bien naturelle qu'il constata qu'aucune n'était grave.

– Des égratignures, fit-il, non sans une nuance de dédain pour les assaillants. Corbacque ! Mes coups, à moi, portent mieux ! Voyons, où suis-je ? (*Il se mit à inspecter la salle basse et étroite.*) Hum ! M'est avis que je dois être au Châtelet ou au Temple, à moins que ce ne soit à la Bastille. Que veut faire de moi l'illustre Concini d'Ancre ? Me faire passer en jugement pour rébellion ? Ho ! ho ! Mais je suis mort en ce cas ! Tiens au fait, pourquoi ne m'ont-ils pas achevé, tandis qu'ils me tenaient ?

Cette dernière idée le fit tressaillir et jeter autour de lui un regard soupçonneux et inquisiteur : il cherchait la cruche, le pot, le récipient quelconque rempli d'eau que dans tout cachot, dans toute cellule, le geôlier, pour féroce qu'il soit, ne manque pas de placer près du prisonnier. La salle où il se trouvait ne recevait qu'un peu de jour par une imposte munie de barreaux, mais enfin ce jour était suffisant pour lui permettre de découvrir promptement la cruche en question. Or, il n'en vit aucune ! La cellule, la prison, le cachot quelconque où il se trouvait était dégarni de toute espèce de meuble ou d'ustensile : il y avait les quatre murs, et c'est tout. Hormis le lit de sangle, pas une planche, pas une table, pas un escabeau. Rien. Capestang sentit sur sa nuque un frisson qui cette fois ne venait pas de la fièvre.

– Oh ! murmura-t-il. Je ne suis pas dans une prison ordinaire, il me semble ! Mais alors, où suis-je ? Où m'ont-ils mis ! Et pourquoi ne m'ont-ils pas achevé quand ils me tenaient ! Et pourquoi n'y a-t-il pas d'eau dans cette salle ?

La soif ardente, la fièvre, les brûlures qu'il éprouvait par tout le corps, cette faiblesse qui s'emparait de lui, toutes ces causes réunies lui ôtèrent la faculté de raisonner, et ce fut sans doute

heureux pour lui, car cette affreuse vision de la mort par la soif commençait à se dessiner sur l'écran de son imagination. Le chevalier retomba dans une sorte d'atonie.

Ce fut un sommeil fiévreux, un de ces étranges sommeils que connaissent tous les blessés, où les forces du corps anéanti semblent se réfugier dans l'imagination décuplée, centuplée, où les visions se succèdent, s'enchevêtrent.

Bien entendu, tous ces rêves qui chevauchaient le cerveau du jeune homme évoluaient autour d'un pivot central : la soif. Carafes limpides, ruisseaux murmurants, nappes d'eau, pluies torrentielles, flacons, muids de vin, tous les liquides apparaissaient dans ces décors inventés par la fièvre, et ils étaient aussi insaisissables que l'eau pure qui fuyait les lèvres altérées de Tantale. Plus de dix fois, le pauvre chevalier aperçut des êtres qui lui apportaient à boire et se sauvaient en riant dès qu'il essayait de saisir la tasse ou le gobelet qu'ils lui présentaient. Concini, le roi, Laffemas, Condé, le duc d'Angoulême, et même Giselle, vinrent ainsi tour a tour exaspérer sa soif. Puis, ce fut une femme qu'il ne put reconnaître parce qu'elle était masquée. Elle s'approcha de lui, un gobelet à la main. Mais Capestang se méfiait.

– Attends, gueuse ! grommela-t-il. Tu vas payer pour les autres !

Et il fit un si violent effort pour saisir le spectre qu'un grand cri de souffrance lui échappa et qu'il retomba tout pantelant sur sa couchette, désespéré. Mais, l'instant d'après du désespoir il passa au ravissement. Le spectre ne se sauvait pas comme les autres ! La femme s'approchait jusqu'à le toucher ! Elle plaçait sur ses lèvres le bord d'un grand gobelet d'argent ! Et il buvait ! Avec délice, avec frénésie, il buvait jusqu'à la dernière goutte cette boisson qui n'était pas seulement le plus exquis des rafraîchissements, mais qui devait aussi contenir quelque mélange réconfortant, car presque aussitôt il se sentait renaître !

– Madame, balbutia-t-il, soyez bénie !

Ce mot fit violemment tressaillir l'inconnue qui, après s'être penchée sur lui, se relevait lentement.

– Qui êtes-vous ? reprit le chevalier. Pourquoi venez-vous au secours de ma détresse ?

– Êtes-vous en état de faire quelques pas ? dit l'inconnue sans répondre à la question.

– Je puis l'essayer. Mais où voulez-vous me conduire ?

– Je veux vous sauver. Voilà tout. Pourquoi ? Comment ? Peut-être le saurez-vous plus tard. En ce moment, employez toutes vos forces à marcher. Au besoin, je vous soutiendrai. Et d'ailleurs, le chemin n'est pas long.

Le chevalier se mit debout. La tête lui tourna et il eut un geste comme pour s'appuyer sur la dame au masque de velours noir. Mais il se raidi rassembla toutes ses forces – fouettées sans doute par la boisson qu'il venait d'absorber.

– Mort-Diable ! fit-il en essayant de reprendre toute la fierté de son maintien habituel. Un Trémazenc de Capestang souffrirait d'être soutenu par une dame, alors que son devoir est de les soutenir ! Plutôt mourir !

– *Capitan !* gronda l'inconnue entre ses dents et en haussant les épaules.

Capestang n'entendit pas le mot et ne vit pas le geste. Il se mit à marcher héroïquement. Cet adverbe, nous le décernons en juste récompense à l'effort du chevalier, car plus d'un, et des plus braves, se fût arrêté dès le premier pas. Il surmonta la souffrance et se mordit les lèvres pour ne pas hurler à chaque mouvement. Seulement, un brouillard flottait sur ses yeux. Il sentait le délire le reprendre. Il s'aperçut vaguement qu'il traversait une autre salle, puis une cour, puis il crut comprendre qu'il descendait un escalier, qu'il entrait enfin dans une chambre et qu'il se laissait tomber sur un lit…

* * * *

Léonora Galigaï n'avait eu aucune peine à écarter les deux

gardes que Rinaldo avait placés devant la porte de la salle où le chevalier avait été ; enfermé en attendant que Concini prît une décision. Quant au motif qui la poussait – non pas à sauver l'aventurier – *mais à l'empêcher de mourir des blessures qui provenaient du fait de Concino*, il n'y en avait pas d'autre que l'horoscope que Lorenzo venait de lui communiquer depuis quelques jours. Concino était perdu s'il tuait ou faisait tuer Capestang par le fer ou le poison, la faim ou la soif, l'eau ou le feu.

* * * *

Pendant quelques jours, le chevalier de Capestang fut admirablement soigné par la dame au masque de velours qui, comme beaucoup de grandes dames de son époque, semblait avoir des notions de chirurgie élémentaire très suffisantes. Elle se faisait aider par un noir silencieux comme une tombe, mais adroit comme un écuyer savant. Seulement la dame ne répondait à aucune de ses questions. C'est tout au plus si, parfois, d'un accent étrange, elle murmurait :

– Allons, prenez patience.

Tout à coup, elle ne vint plus. Les blessures étaient alors en bonne voie de guérison, et le Nubien suffisait à la tâche. Une chose qui étonna fort le chevalier et lui donna à penser, c'est que la mystérieuse inconnue, à la dernière visite qu'elle lui fit, lui demanda la date exacte de sa naissance, le lieu, l'année, le jour, l'heure et même la minute s'il pouvait l'indiquer.

– Facilement, avait répondu Capestang, car il y a au castel de Trémazenc un livre manuscrit où sont détaillés les événements advenus à la famille. J'y ai donc vu, écrit de la main même de ma mère, que je vins au monde le 15 du mois de mars de l'an 1594, à deux heures précises du matin.

Ces renseignements furent portés par la Galigaï à l'astrologue du Pont-au-Change afin qu'il pût recommencer l'horoscope avec des données exactes. À partir de ce jour, Capestang ne revit plus celle qui l'avait si bien soigné. Mais comme il était parfaitement traité, que sa table se garnissait

trois fois par jour de succulents solides et de généreux liquides, comme le lit et les fauteuils étaient excellents, le prisonnier ne s'inquiéta pas.

– Lorsque je serai complètement guéri, pensait-il, on me conduira dehors. Ce ne sera pas mal vu. Vive Dieu ! je commence à oublier la couleur du soleil, moi. Allons, patience comme elle me disait ! Mais qui est-elle ? Et quel intérêt peut-elle éprouver pour moi ?

Vers le vingtième jour, le chevalier était tout à fait remis. Il se levait depuis quelque temps déjà et il avait trouvé à son chevet un équipement complet de cavalier, car le sien était en loques. Trois ou quatre jours se passèrent encore. Le chevalier se trouvait solide comme avant la bagarre, et il l'était en effet. Il s'exerçait à soulever un fauteuil à bras tendus. Il faisait des lieues en marchant autour de sa chambre. Et la pensée de la liberté tournait à l'idée fixe. L'incertitude peu à peu l'exaspérait. Car ignorer combien de temps on doit être enfermé est une chose intolérable.

Et ceci se compliquait de ce fait que la dame au masque noir n'avait aucun intérêt à le garder prisonnier. Car, pourquoi l'avoir si admirablement soigné ? Pourquoi le si bien traiter ? Que se passait-il ? Qui était cette inconnue ? Où l'avait-on mis ? Pourquoi le gardait-elle là ? Le chevalier se sentait étouffer. Il commença par interroger le Nubien au moment où il apportait ses repas. Et comme le Nubien ne lui répondait pas, il le menaça de l'étrangler, de lui couper les oreilles, de l'écorcher vif. Le Nubien parti, Capestang prit une résolution formelle : il attendrait la prochaine visite de ce noir silencieux et, au lieu de le menacer, lui sauterait à la gorge, l'étranglerait quelque peu, puis il s'en irait tranquillement. Seulement, à partir ce moment, le Nubien ne reparut plus !

Au moment du repas, le chevalier stupéfait vit s'ouvrir un guichet travers duquel le noir plus silencieux que jamais lui passa victuailles flacons. Capestang prit les plats, prit les flacons, puis essaya brusquement d'atteindre son geôlier à

travers le guichet. Mais alors le guichet se referma. Il mangea, il but, il dévora avec rage. Puis il essaya d'enfoncer la porte : peine perdue.

Alors, de jour en jour, d'heure en heure, la fureur et la terreur allèrent croissant ; le chevalier brisa les fauteuils et le lit ; il sonda les murs ; essaya d'arracher les dalles ; il cria, vociféra, rugit tous les jurons et toutes les insultes que lui fournissait le vocabulaire des corps de garde ; il eut des heures de folie furieuse et des heures d'abattement ; et finalement, il vint à se dire, avec des frissons de terreur, qu'il était destiné à vivre toujours ! Dans cette pièce sans jour, presque sans air ! Sans savoir où était ! Il allait mourir là !

Après un de ces dîners où il tâchait d'apaiser sa rage en la passant sur quelque pâté, il se mit à réfléchir profondément. Depuis combien de temps était-il là ? Il l'ignorait. Faisait-il jour ? Faisait-il nuit ? Était-ce le matin ? Ou le soir ? Il ne savait pas. Le même flambeau de cire éclairait sa prison. La même ténèbre opaque l'envahissait quand il éteignait le flambeau. Peu à peu, le chevalier sentait son accent de fureur lui revenir. Tout à coup, il voulut se lever pour arpenter sa chambre à grands pas et il s'aperçut alors que ses jambes le portaient à peine. Il eut la force de remplacer la cire près de s'éteindre par une autre toute neuve, car il en avait une provision, il retomba lourdement sur un fauteuil à demi démoli.

– Que diable m'arrive-t-il ? grogna le chevalier. Je n'ai plus de jambe. Mes bras sont de plomb. J'ai mangé et bu comme d'habitude. Holà ! mais je m'affaiblis, corbacque !

D'un vigoureux effort, il surmonta l'étourdissement qui venait de le faire vaciller.

– Ah, si ce démon noir entrait maintenant ! Comme je me soulagerai en lui serrant sa vilaine gorge passée à la suie !

Comme il pensait ceci, Belphégor entra. Capestang poussa un rugissement et se leva pour s'élancer ; mais tout aussitôt retomba, il voulut tout au moins se soulager par une belle bordée d'invectives ; mais ces jurons, si bien sentis qu'ils

fussent, il dut se contenter de les penser : quant à la langue, elle était comme paralysée ! Belphégor lui prit la main, souleva le bras, puis lâcha : le bras retomba pesamment.

– Bien ! murmura le Nubien qui s'en alla tranquillement comme il était entré.

– Bien ! rugit Capestang dans sa pensée. Le misérable trouve que c'est bien ! Attends un peu, scélérat, attends que les forces me soient revenues, et tu verras si c'est bien ! Ah çà, que se passe-t-il dans ma tête ? Il me semble que j'entends comme une musique très lointaine. Oh ! voici le sommeil qui vient. Quel sommeil ! Je crois que je vais dormir huit jours de suite, ah ! dormir ! si je pouvais dormir !

Et il ne le pouvait pas ! Il éprouvait un insurmontable besoin de dormir et il ne s'endormait pas. Ses mains, bientôt se glacèrent. Des bruits étranges, réels ou imaginaires, emplirent sa tête, une stupeur paralysait sa pensée, puis il entendit comme des voix chuchotant derrière cette porte qu'il n'avait pu défoncer, tout ce qui restait de forces, par une prodigieuse volonté, se concentra dans son oreille ; il écouta, et il entendit ! il parvint à entendre ! il entendit une voix, et brusquement, l'horreur fit irruption dans son âme, car la voix disait :

– *Tu prendras le chevalier de Capestang*, TU L'ATTACHERA À LA PLANCHETTE, ET TU LE FERAS DESCENDRE…

* * * *

Non par paroles, car il ne se sentait la force d'en prononcer aucune, mais par sa pensée affolée, bégayante, prise de vertige, le chevalier de Capestang se dit :

– *Il me prendra ? Il m'attachera à la planchette ? Il me fera descendre ? Qu'est-ce que la planchette ?…* DESCENDRE !… OÙ ?…

À ce moment, Belphégor entra ! Le Nubien s'en vint droit à Capestang, le prit par la main, et lui dit :

– Venez.

Le jeune homme se raidit. L'effort de résistance qu'il déploya eût brisé des chaînes s'il eût été enchaîné par les membres. Mais c'était son être entier qui était enchaîné. Chaque muscle, chaque nerf, chaque fibre, tout en lui était réduit à l'impuissance. Il se raidit de toute sa puissance. En réalité, il crut se raidir ; en même temps qu'il se hurlait à lui-même : « Je n'irai pas ! oh ! non ! non ! Je ne veux pas ! » En même temps, il obéissait ! Il se levait ! Il se mettait péniblement en marche ! Il suivait Belphégor ! Ce fut la marche à l'Horreur. Chaque pas était un monde d'horreur. Chaque pas était une répétition du même gigantesque effort pour ne pas marcher ! Et il marchait ! Et ce qui faisait l'horreur de cette marche, c'était justement qu'il ne voulait pas faire un pas de plus, et qu'il le faisait. Sa force ? éteinte. Sa volonté ? abolie ? Son intelligence ? il lui en restait juste assez pour comprendre qu'il était sous l'influence de quelque boisson infernale, et que là où on le menait, là où il allait sans pouvoir ne pas y aller, ce devait être horrible.

Et pourquoi ce devait-il être horrible, cette planchette ? cette descente ? Qu'est-ce qu'une planchette a d'horrible ? Qu'est-ce qu'une descente a d'horrible ?

Oh ! il ne le savait pas ! Mais il le devinait, il le sentait, il le flairait, il le voyait à tout et à rien. La voix qui avait donné l'ordre dégageait de l'horreur. L'attitude du Nubien dégageait de l'horreur. Et surtout, oh ! surtout, c'est dans l'exaspérée répulsion de son corps et de son esprit qu'il trouvait la preuve que cela allait être horrible.

Brusquement, il entra dans du noir. Il devina vaguement qu'il longeait un couloir. Puis, il eut la sensation qu'il montait une marche, deux marches, plusieurs marches qu'il voulut compter sans y parvenir. Mais il éprouva ce que devait être une longue montée. Du moins, il le crut. Et après les marches, tout à coup, il rentra dans la lumière, mais une lumière pâle, blafarde, suffisante à peine pour montrer les ténèbres entassées dans la petite pièce où il se trouvait.

Au même instant, il vit la planchette.

C'était une planchette en fer. Elle mesurait deux mètres de longueur{11}, quatre-vingts centimètres de largeur et dix centimètres d'épaisseur. Elle était debout. Elle s'appuyait à une sorte de pilier. Ce pilier était rond et pouvait mesurer un peu plus d'un mètre de diamètre. Aux bords de cette planche étaient adaptés neuf anneaux de fer de différentes circonférences. Seulement chacun de ces anneaux s'ouvrait en deux demi circonférence. En rapprochant et en emboîtant l'une dans l'autre ces deux demi circonférences comme les deux branches d'un cadenas, on obtenait l'anneau fermé. Nous avons parlé d'un pilier : il était exactement au centre de la salle. La salle était ronde. Elle mesurait un peu plus de six mètres de diamètre. Nous avons dit que la planche était debout contre le pilier : elle était fixée par le bas à une sorte d'extumescence, ou de bourrelet en fer qui faisait le tour du pilier. Ce bourrelet pouvait former une saillie d'environ vingt centimètres, et pour le moment, semblait être le soubassement du pilier.

Capestang vit la *planchette.* Avec la foudroyante instantanéité que l'esprit acquiert dans les rêves morbides, il comprit, il vit clairement que la *planchette*, c'était cette énorme et massive planche de fer. Du même regard, il vit cet ensemble formidable que formaient les anneaux, pinces ouvertes pour happer, et la planche, et le bourrelet de fer, et le pilier de fer au milieu de cette salle ronde comme un puits. Oui, le pilier lui-même, le lourd, monstrueux pilier était de fer ; ce devait être du fer poli ou de l'acier, car il luisait vaguement, il avait des lueurs grasses comme le cylindre frotté d'huile de quelque gigantesque machine. Pourquoi cette planche ? Pourquoi ce pilier ? Pourquoi ce bourrelet ? Pourquoi ces anneaux ? Pourquoi cette salle ronde comme un puits ? Une seconde, ces questions tombèrent sur le cerveau de Capestang, en avalanche. Chacune d'elles fut un coup de masse porté à son crâne. Pourquoi ! Pourquoi ! Il se hurla à lui-même : « Pour l'accomplissement de l'horrible ! »

Il se raidit pour reculer, dans cette révolte vitale, dans ce suprême sursaut d'agonie que tous les animaux sans exception

éprouvent devant l'instrument de mort. Il entendit en lui-même une sorte de hurlement prolongé. Dans le même instant, Belphégor le poussa contre la *planchette*, le dos à la planchette. Et Capestang vit que deux anneaux de fer, deux des pinces ouvertes s'étaient refermées et encerclaient ses chevilles. La seconde d'après, il entendit le bruit sec de deux autres anneaux qui se refermaient : ses deux poignets étaient pris ! Après les chevilles et les poignets, les deux coudes furent saisis. Puis les deux genoux. Puis enfin, le neuvième et dernier anneau l'empoigna par le cou. L'Horrible l'enlaçait de ses neuf bras. Les neuf pinces de fer l'avaient happé par les chevilles et les genoux, par les coudes et les poignets, et enfin par le cou. Ainsi, il ne pouvait plus faire un mouvement. Il était incorporé à la *planchette*.

Des idées comme en enfantent les cauchemars glissaient, pareilles à des larves, sur sa conscience à demi abolie. Il eût maintenant consenti à toutes les tortures à condition de pouvoir au moins bégayer avec ses lèvres paralysées ce qui hurlait en lui. Puis, ces notions mêmes disparurent, il ferma les paupières. Tout à coup, il sentit la vie et la vigueur lui revenir à flots pressés. Il ouvrit les yeux et vit que le Nubien lui faisait respirer l'âcre et subtil parfum d'une liqueur contenue dans un menu flacon.

– Il m'empoisonne ! songea Capestang. Enfin ! Enfin ! Je vais être délivré par la mort !

Et il respira avec frénésie ! Et soudain il comprit qu'en lui l'horreur se surajoutait à l'horreur : non ! On ne l'empoisonnait pas ! On cherchait seulement à dissiper cette torpeur artificielle qui l'empêchait de bien comprendre sa situation ! Il fallait qu'il comprît tout ! tout ! tout quoi ? Et il sentit son intelligence redevenir lucide, ses membres reprendre toute leur souplesse et toute leur vigueur, sa langue se délier.

Capestang, alors, comprit la vérité. Il crut comprendre. Il s'affirma qu'il comprenait : on l'avait attaché là pour le faire mourir de faim et de soif, comme il avait entendu dire que cela

se pratiquait encore au fond de certaines oubliettes. *Alors, l'horreur disparut.* Du moment qu'il fut maître de toute sa pensée, du moment qu'il se trouva en présence de quelque chose de positif, si affreux que fût le supplice entrevu, il cessa d'avoir peur. Et ce fut d'une voix presque calme qu'il apostropha Belphégor :

– Chien maudit, espères-tu donc voir trembler un Capestang devant la mort ? Allons donc, démon ! Regarde, va ! installe-toi devant moi ! Regarde, étudie mon agonie, si longue qu'elle doive être. Et va ensuite rapporter à l'abominable vampire qu'est ta maîtresse, que le chevalier de Trémazenc de Capestang est mort comme il a vécu, sans peur.

Belphégor le regarda un instant, et murmura :

– Bien.

Le même mot que lorsqu'il était venu s'assurer de l'artificielle docilité obtenue chez le prisonnier. Puis il sortit. Ce départ du Nubien fut un coup de foudre pour Capestang qui commença à entrevoir que peut-être il n'avait pas tout compris. Il bégaya :

– Bien ! Quoi, bien ? Il s'en va ? Il ne va donc pas assister à agonie ? Je ne vais donc pas mourir ici ?

Quelques minutes se passèrent, bien courtes sans doute, mais suffisant pour qu'il pût mesurer ce qu'il y avait d'horreur présente et d'horreur encore inconnue en cette aventure : pris par des ennemis qui l'eusse, infailliblement condamné à mort, il leur est arraché par une femme couvert de blessures, il est soigné par cette même femme jusqu'à guérison complète ; et alors, cette même femme le fait prendre et attacher, enchaîner à ce formidable engin dont il est impossible de soupçonner la destination… Qui est cette femme ? Mystère. Pourquoi l'avoir sauvé, guéri ? Mystère. Pourquoi le fait-elle attacher à la planchette ? Mystère. Que lui veut-elle ? Mystère. Veut-elle le tuer ? Mystère. Et si elle veut le tuer, quelle mort veut-elle lui infliger ? Mystère. C'était cette effroyable accumulation de mystère qui donnait à son aventure un caractère d'horreur. Et

comme il songeait ainsi, tout à coup, il se rappela la deuxième partie de l'ordre infernal :

– Tu l'attacheras à la planchette… et tu le *feras* descendre.

– Descendre ! râla le jeune homme. Où vais-je descendre ? Comment vais-je descendre ? Pourquoi vais-je descendre ? Que signifie ici le mot descendre ?

À ce moment, la planchette entra en mouvement. Le chevalier se sentit frémir jusqu'aux moelles, il s'arc-bouta des reins et de la tête et des pieds dans un frénétique effort, il sentit ses muscles se tendre comme des cordes, il entendit craquer ses nerfs, mais le formidable effort fut vain : pas un des solides anneaux ne céda : ses chevilles, ses poignets, ses coudes, genoux, son cou demeurèrent invinciblement saisis, il demeura incorporé à la planchette, et il comprit *qu'il commençait à descendre*. Il crut le comprendre, il s'affirma que la descente commençait. Mais le spectre de l'Horreur accroupi sur son cerveau lui disait :

– Attends ! Attends ! Ce n'est pas encore cela ! Tu ne commences pas encore à descendre !

Capestang avait une rude volonté, une force d'âme tout à fait anormale, une intrépidité d'esprit dont il s'était donné à lui-même mille preuves éclatantes, une endurance de la chair qui parfois, quand il était libre sous le soleil, lui avait fait dire avec un sourire d'orgueil : « Je suis bâti de fer et d'acier. » Cette volonté, cette force d'âme, cette endurance, il les employa à se dire : « Je n'ai pas peur ! Je ne veux pas avoir peur ! Je n'aurais pas peur ! »

Le mouvement de la planchette était lent, uniforme, il avait la douceur de l'inexorable. La planchette s'écartait du pilier de fer. Elle évoluait sur deux énormes charnières. Elle s'en écartait par le haut ; mais le bas demeurait soudé au bourrelet que nous avons signalé. La planchette décrivait donc sur sa base un arc de cercle.

Il en résultait que la tête de Capestang décrivait la même

ligne courbe, tandis que ses pieds demeuraient à peu près au même point. Il en résultait aussi que la planchette, de la position verticale, passait sans secousse à la position horizontale. Il en résulta enfin que Capestang finit par se trouver placé dans une position parallèle au plancher de la salle, face à ce plancher, et à un pied à peine de ce plancher. La planche de fer ayant pris la position horizontale, et Capestang le dos à la planche et face au sol de la salle maintenu par les neuf anneaux, il y eut un arrêt.

– Je n'irai toujours pas plus loin que le plancher ! songea Capestang.

Dans la seconde où il se disait cela, la Peur entra en lui. La Peur fit irruption dans son esprit, dans son âme, dans tout son être. Il se sentit frissonner comme jamais dans sa vie il n'avait frissonné. Le plancher, ce plancher au-delà duquel il ne pouvait aller plus loin, le plancher de la salle s'ouvrait ! Le plancher se mettait en mouvement et se reculait, se rentrait dans les murs ! Le plancher disparaissait. Et alors, Capestang comprit le sens de l'Horreur.

Alors, il sentit la Peur l'étreindre à la gorge. Car, c'était vraiment d'une prodigieuse horreur ; le plancher, une fois disparu, rentré dans les murs. Capestang se vit suspendu au-dessus d'un abîme sans fond, face à l'abîme, face au vertige. Cet abîme, c'était un puits et il pouvait regarder, essayer de percer les ténèbres, il n'en voyait pas le fond ! Y avait-il un fond ? Et qu'y avait-il dans ce fond ? Des ténèbres. Rien que ténèbres.

* * * *

Dans ce puits s'enfonçait le pilier de fer. Le pilier s'enfonçait et bientôt se perdait dans les ombres accumulées. Le pilier, donc, occupait exactement le centre de la circonférence formée par le puits. Les yeux hagards de Capestang, étant donné sa position horizontale, face à l'abîme, se portaient naturellement sur ce pilier auquel s'adaptait le bourrelet qui lui-même soutenait la base de la planche de fer. Et comme il regardait ce pilier, il fut secoué d'un tressaillement mortel.

Horreur sur horreur ! Ce pilier n'était pas un pilier. Qu'était-ce donc ? Ce pilier était une vis gigantesque ! Une vis en fer poli ou en acier dont les arêtes luisaient confusément comme si elles avaient été frottées d'huile ! Une vis qui s'enfonçait dans un abîme !

Capestang, de ses yeux exorbités, distinguait nettement le filet en hélice qui régnait autour de la pièce centrale et descendait en tire-bouchon. Et alors aussi il distingua mieux ce bourrelet de fer auquel, par de puissantes charnières se rattachait la planche. Et il vit, il comprit l'ineffable horreur de ce mécanisme : ce bourrelet, c'était l'écrou géant de cette vis géante ! Et il suffisait que l'écrou se mît en mouvement pour que la planche de fer à laquelle il était attaché commençât, sa descente en spirale ! Mais pourquoi oh ! pourquoi la formidable vis ! Il allait donc être broyé dans il ne savait quel monstrueux engrenage ?

* * * *

Brusquement, le titanesque mécanisme entra en activité. L'écrou se mit à tourner autour de la vis. La planche tourna. Et Capestang vit qu'il commençait à *descendre.*

Il descendait en tournant autour de l'énorme vis centrale, ses pieds au bourrelet, c'est-à-dire à l'écrou, sa tête à un pied de la muraille circulaire du puits, sa face tournée vers l'abîme.

Il descendait et tournait lentement, d'un mouvement doux, uniforme sans secousse, sans bruit, sans un grincement. Il descendait dans du silence. Il descendait dans de la nuit. Le mouvement à la fois descendant et giratoire lui causait un vertige des sens qu'il n'essayait même pas de combattre ; car le vertige des sens dans cette inoubliable minute de terreur n'était rien comparé au vertige de la pensée.

Il pantelait. Une sueur d'agonie ruisselait sur son corps et y traçait des zébrures glacées. Il cherchait, de toute la frénésie de son cerveau poussée à l'extrême limite où commence la folie, il cherchait un moyen de se détruire, de se tuer, d'échapper par la mort à la prodigieuse épouvante de cette descente. Mais quoi ?

Comment ? Il essaya d'une pression de sa gorge sur l'anneau qui le maintenait par le cou. Mais la position de l'anneau était calculée sans doute pour enlever au patient ce suprême recours en grâce. Il descendait. Jusqu'où descendrait-il ? Pendant combien de temps ? Des coups violents frappaient ses tempes, et c'était le sang qui affluait par ressacs à son cerveau. Et il descendait. L'inexorable mouvement de descente giratoire continuait dans le silence vers les ténèbres. Et les ténèbres étaient toujours plus basses que lui. Car à mesure qu'il descendait, le puits, autour de lui, s'éclairait, d'une sorte de lueur indécise et pâle, suffisante pour qu'il continuât à voir les ténèbres au-dessous de lui, à voir l'abîme qui l'attirait comme un Maelström souterrain, à voir la vis géante, à voir l'écrou, à se voir soi-même, descendre, descendre, sans fin, sans arrêt, descendre et tourner, la tête rasant les murailles du puits, descendre et tourner lentement uniformément, inexorablement, comme si cela devait durer des siècles Alors, oh ! alors, il sentit qu'un sens nouveau, inconnu, naissait, développait en lui avec une rapidité de météore, et que ce sens devenait le maître absolu de tous ses sens, de toutes ses pensées.

Et c'était là le sens de l'ÉPOUVANTE.

Capestang, enfin, saisissait la vérité ! Et cette vérité, c'était qu'il ne serait pas broyé, qu'il était condamné à *descendre* sans fin, sans jamais savoir où il descendait, vers quels fonds et ce qu'il y avait dans ses fonds dans du silence, dans de la ténèbre, *à descendre vers la mort*. Alors, tout à coup, comme dans un effort de son désespoir forcené, il essayait de fermer les yeux et qu'il n'y parvenait pas, dans ce moment, il entendit que le puits s'emplissait d'une rumeur étrange, exorbitante, inouïe. C'étaient des cris stridents, aigus, comme les hommes ne peuvent en pousser. C'était une lamentation affreuse, qu'une oreille humaine n'eût pu entendre. C'était un hurlement frénétique qui battait de ses monstrueux échos les parois du puits infernal. C'était enfin la voie de l'épouvante. Et Capestang s'aperçut que ces cris sortaient de sa gorge, à lui ! Que cette lamentation, c'était sa plainte à lui ! Que c'était lui qui proférait ces

hurlements ! Que cette voix d'épouvante, c'était sa voix à lui !

L'effroyable cauchemar se développa dans son uniformité mortelle. L'écrou géant continua de tourner lentement autour de la vis géante. La planche de fer poursuivit sa descente en spirale. Capestang hurlait.

Il hurlait à la mort, d'un hurlement pareil à ceux des chiens qui deviennent fous. Tout craquait en lui, muscles, nerfs et pensée.

Il descendait !

La descente, l'horrible, l'infernale descente vers la mort ? Non ! *puisqu'il n'y avait rien qui pût le tuer !* Vers quelque chose de plus hideux que la mort : la descente dans l'Épouvante !

XLI

Belphégor.

Concini n'était pas le seul grand seigneur parisien à posséder un Nubien. C'était une mode, comme il y avait eu la mode des papegais et des ouistitis que les dames promenaient avec elles dans leurs litières. Avoir un noir à son service était alors une question de protocole mondain.

D'où venait Belphégor ? Nous l'ignorons. C'était un grand beau jeune homme d'une trentaine d'années bien découplé, bien fait de sa personne, le visage agréable, et d'un magnifique noir qui avait les teintes lustrées de l'ébène. Il était très vigoureux et très doux. Il avait été amené en Italie alors qu'il avait cinq ou six ans à peine. Il fut d'abord l'amusement, le jouet de Marie de Médicis, qui finit par s'en lasser et le donna à Léonora Galigaï. Naturellement, le Nubien suivit sa maîtresse quand elle passa en France.

On l'avait appelé Belphégor, ce qui, chez les anciens Moabites, était le nom du dieu de la luxure. Mais Belphégor, s'il portait un nom de l'enfer, était assez bon diable. En fait, il n'était ni bon ni méchant. Par lui-même, il était incapable de vouloir et de faire du mal. Seulement, si Léonora lui donnait un ordre, il l'exécutait, dût-il risquer sa vie et l'ordre fût-il de tuer. Il l'exécutait avec la même sérénité de conscience qu'un bourreau convaincu de la justice de son acte en même temps que de sa légalité.

Belphégor était dévoué à Concino Concini. Mais ce qu'il éprouvait pour Léonora, c'était du fanatisme. Il aimait son maître pour son opulence et sa générosité, mais il idolâtrait sa

maîtresse, qui exerçait sur lui une sorte d'influence magnétique. Belphégor fût mort plutôt que de trahir Concini, fût-ce pour une fortune. Mais tous les secrets que Concini pouvait lui confier, il les trahissait au profit de Léonora.

Il parlait correctement l'italien et le français ; mais il était d'humeur taciturne, et toutes les fois qu'il pouvait remplacer la parole par un geste ou un signe, il en montrait sa satisfaction par un large sourire qui faisait étinceler le pur ivoire de ses dents. On le voyait généralement adossé à un encoignure de la grande porte de l'hôtel, les paupières à demi closes nonchalant, dédaignant de paraître remarquer la curiosité des passants, rêvant au pays des grands soleils, aux sombres et vastes forêts, aux brousses sauvages où s'était écoulée en liberté sa première enfance.

Belphégor avait donc de ces rêveries que doivent avoir les lions capturés au désert et amenés dans des contrées où ils meurent lentement de nostalgie. De ces grands fauves aussi, il avait l'âme primitive, douce ou terrible – sans qu'on pût le croire responsable ou de la douceur ou de la férocité.

* * * *

Ce n'était pas la première fois, sans doute, que Belphégor faisait manœuvrer l'effroyable mécanisme que nous avons tenté de décrire. D'ailleurs la manœuvre était simple.

Après avoir attaché Capestang à la planchette, après lui avoir fait respirer un parfum révulsif destiné à dissiper instantanément sa torpeur, Belphégor était sorti, comme on l'a vu, et, montant un escalier d'une douzaine de marches, était entré dans une pièce ronde, exactement pareille à celle où se trouvait le patient.

L'extrémité supérieure de ce cylindre énorme que Capestang avait d'abord pris pour un pilier et qui était une vis, aboutissait là, et dépassait d'une demi-toise le plancher. Là, soit adaptés au cylindre de fer, soit adaptés aux murs, il y avait plusieurs leviers. Belphégor poussa quatre de ces leviers ; c'était pour mettre en action le plancher de la pièce où se trouvait

Capestang – pour faire le vide au-dessous de lui. Il poussa ensuite deux leviers adaptés au cylindre : c'était pour faire descendre l'écrou.

* * * *

Belphégor ayant mis le mécanisme en mouvement, s'assit sur escabeau. Une minute, la tête penchée sur ses genoux, il écouta. Un frisson qui courut le long de son échine indiqua qu'il avait conscience de la fantastique horreur de ce qui devait se passer au-dessous de lui. Mais bientôt il tomba dans une méditation si profonde qu'il en oublia tout, que rien n'exista plus pour lui, sinon un mot, un simple mot qu'avait prononcé Léonora Galigaï. Et il murmura :

– Elle m'a dit : « *Qui sait ?* » J'ai bien entendu qu'elle m'a dit cela : Oh ! lorsqu'elle a parlé de me récompenser, lorsque je lui ai répondu que ni elle ni personne au monde ne peut me donner la récompense que je rêve, elle m'a bien dit : « *Qui sait ? »* Qui sait ! Est-ce que ma maîtresse aurait deviné l'amour qui me torture ? Est-ce qu'elle aurait donc un moyen de satisfaire ma passion ? Il secoua la tête avec désespoir.

– Non ! gronda-t-il. Qui donc au monde pourrait forcer Marion Delorme à avoir pitié de moi ?… Ma maîtresse a voulu se moquer, ou plutôt elle a voulu obtenir de moi une obéissance passive, comme si j'avais jamais résisté à ses ordres ! Marion ! Est-ce qu'elle a seulement remarqué que je l'aime ? Est-ce qu'elle sait seulement si j'existe ? Et lorsque son regard s'est abaissé sur moi du haut de cette fenêtre sous laquelle j'ai passé tant d'heures, est-ce que j'ai pu lui inspirer autre chose que de la moquerie ou de la répulsion, comme à tous, comme à toutes ? Que suis-je ? Un Nubien. C'est-à-dire un être sans pensée, sans cœur, à peine un peu plus que le chien qui rôde dans la cour. Un noir ! Ma peau est noire ! Voilà mon crime. Je n'ai le droit ni d'aimer ni d'être aimé. Bafoué, méprisé, misérable, j'ai été m'aviser d'aimer ! Et d'aimer qui ? La plus belle ! Une grande dame dont la plus humble servante me rirait au nez si je lui disais que, moi aussi, j'ai un cœur d'homme sous

ma poitrine noire !

Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Au-dessous de lui se jouait l’effroyable tragédie de mort ! De mort par l’Épouvante ! Belphégor n’y songeait pas. Il était entre les mains de Léonora une machine à tuer : il tuait, il n’avait pas de remords, il pleurait sur son amour.

Il s’était comparé au chien. En réalité, il était un peu plus que la machine qui assassinait en ce moment le chevalier de Capestang. Malheureusement pour lui, c’était une machine capable de passion. Cette passion s’était ruée sur lui dès le premier instant où il avait vu Marion Delorme ; une passion frénétique, sauvage, comme peut être la passion de quelque fauve au moment des grands ruts.

À son amour, Belphégor n’avait trouvé qu’un remède : il rôderait jour et nuit autour de l’hôtellerie des *Trois Monarques* jusqu’à ce qu’il trouvât une occasion favorable de se jeter sur celle qu’il aimait : morte ou vive, il l’aurait. Et il rêvait à cela des heures entières, les yeux mi-clos. Ce fut à ce moment que Marion disparut tout à coup de l’hôtellerie. Ce jour-là, il sanglota, il hurla, il rugit de douleur ; et comme une fille des cuisines se moquait de lui, il la mordit à l’épaule d’un coup de dents qui l’inonda de sang. Alors Belphégor se dit qu’il chercherait, qu’il fouillerait Paris, qu’il passerait sa vie à la retrouver, s’il fallait. Au bout de trois ou quatre jours Il avait fait son plan de campagne.

Et ce fut à ce moment que Léonora le fit descendre dans les souterrains ! Belphégor obéit. Il fût mort plutôt que de désobéir. Il avait d’ailleurs la robuste patience des passions sincères : il avait toute la vie devant lui, puisqu’il était sûr d’aimer toute la vie. Un mois environ s’écoula.

Et enfin arriva cette nuit de fête et d’horreur où Concini éblouissait Paris dans les salles de son hôtel, et où Belphégor mettait en mouvement le mécanisme de la mort par l’épouvante. Au-dessous de lui, l’écrou tournait autour de la vis géante, et la planche de fer tournait en descendant. Et

Belphégor songeant à sa passion, disait :

– Et pourtant, moi aussi j'ai un cœur d'homme sous ma poitrine noire.

Dans cet instant où les larmes du désespoir brûlaient ses paupières, dans cet instant, disons-nous, Belphégor entendit derrière lui un léger bruit. Il se retourna vivement et demeura hébété, stupide de bonheur, d'un tel bonheur d'une joie si terrible que le sang, par violents afflux, envahit sa tête, et qu'il tomba, s'écrasa sur ses genoux, s'abattit le front sur le plancher.

Marion Delorme était devant lui !

En sortant de l'hôtel de Cinq-Mars, après avoir prévenu le marquis par un billet qu'elle laissa à Lanterne, Marion Delorme, suivie de sa femme de chambre Annette, s'était rendue aux *Trois Monarques*. Malgré le voile dont elle avait eu soin de se couvrir le visage, l'hôte la reconnut, se précipita pour la guider, avec force salamalecs et force jérémiades sur sa tristesse depuis que madame l'avait quitté. Il voulut la conduire à son ancien appartement. Mais Marion demanda une chambre tout en haut de l'hôtellerie, la plus modeste qui fût, avec cette seule condition qu'elle eût une fenêtre donnant sur la rue. L'hôte qui était courbé en accent circonflexe se redressa comme un I. Son visage, qui exprimait une intense jubilation, ne traduisit plus qu'un mépris non dissimulé.

– Déjà déchue de sa récente opulence ! songea-t-il. Tenons-nous bien, car elle n'a plus le sou ! Voici, dit-il en ouvrant la porte d'une chambrette située sous les combles.

– Très bien, fit Marion. Vous aurez soin de faire monter quelque bon fauteuil où Annette puisse dormir près de moi. (*Même pas un cabinet pour la suivante ! songea l'hôte avec une grimace.*) Vous nous monterez à dîner et à souper ici tous les jours, la moindre des choses pour moi. Quant à Annette, elle vous demandera ce qu'elle voudra. (*Du pain et du fromage, songea l'hôte, hérissé de mépris.*) Maintenant, dites-moi. Que vaut ce taudis pour un mois ?

– Cinquante livres payées d'avance – sans compter les repas, bien entendu.

– Et mon grand appartement du premier, qu'est-ce que je le payais ? Je ne me souviens plus.

– Oui. Ce sont des temps révolus, ricana l'hôte. Vous le payâtes mille livres par mois, toujours sans compter les repas.

– Eh bien ! si l'appartement valait mille livres, dit tranquillement Marion, le taudis en vaut deux mille. Annette, ma fille, donne deux mille livres à ce brave homme, puisqu'on paye d'avance. (*La soubrette aligna sur une table cent doubles pistoles ; l'hôte blêmit, devint pourpre, et s'écroula en révérence.*) Seulement, continua Marion, je tiens à ce que vous nous montiez nos repas vous-même, et seul.

– Tout ce que madame voudra ! bégaya l'hôte d'une voix étranglée.

– Je dois également vous prévenir que, si vous ne tenez pas votre langue, si quelqu'un de vos valets ou de vos hôtes apprend ma présence ici, il y aura pour vous de la Bastille, mon cher. Allez, maintenant, laissez-nous seules.

L'hôte, après avoir empoché les deux mille livres, sortit à reculons, son bonnet balayant les carreaux, et disparut en balbutiant des protestations de discrétion, de dévouement, de respect, enfin de tous les sentiments que peut instantanément engendrer dans une âme d'hôtelier cette rosée féconde qui s'appelle une pluie d'écus. Marion courut à la fenêtre et tressaillit de joie en voyant que ce qu'elle avait espéré se réalisait, c'est-à-dire qu'en se penchant un peu, elle pouvait, par-dessus les murs de l'hôtel d'Ancre, voir ce qui se passait dans la cour. Toute cette journée, elle guetta. Le soir venu, elle avait eu beau guetter, elle n'avait pas aperçu celui qu'elle comptait voir.

– Annette, dit-elle, tu vas descendre, interroger adroitement quelqu'un de ces soudards qui montent la garde devant la porte de M. Concini. Tu sauras où se trouve le Belphégor, qui te

faisait si grand-peur.

– Quoi, madame ! Ce noir ! Ce démon !

– Oui. Coûte que coûte, il faut que tu le trouves, que tu lui parles.

– Est-ce que madame en serait amoureuse ? fit la soubrette.

– Peut-être ! répondit Marion d'un accent qui fit frissonner Annette.

– Et que devrai-je lui dire ? reprit la femme de chambre stupéfaite.

– Justement ce que tu viens de dire : que la dame sous les fenêtres de laquelle il soupirait est amoureuse de lui et veut le voir à l'instant. Va, et amène-le-moi.

Annette sortit en secouant la tête. Au bout d'une heure elle rentra : elle était seule.

– Eh bien ? s'écria fébrilement Marion. Pourquoi ne l'as-tu pas amené ? Tu ne comprends donc pas ! Tu ne vois donc pas que je veux sauver le chevalier de Capestang !

– Oh ! oh ! M. le chevalier est-il donc prisonnier dans cet hôtel ?

– Depuis un mois ! Mais parle. Où est le Nubien ? Il va venir ?

– Le Nubien, madame, a été envoyé en voyage par sa maîtresse. Très loin, m'a-t-on assuré. Il est parti depuis un mois. Nul ne sait s'il reviendra, voilà ce que j'ai pu apprendre.

Marion demeura atterrée. Elle avait uniquement compté sur l'amour que Belphégor lui avait clairement exprimé par ses attitudes pendant ses longues stations sous les fenêtres des *Trois Monarques*. Belphégor lui manquait : tout le plan qu'elle avait échafaudé dans sa tête s'écroulait : Marion pleura. La soubrette essaya de la consoler en lui prouvant qu'après tout c'était un bien pour madame, qui avait la folie d'aimer un chevalier pauvre comme Job, ce qui pouvait la détourner de ses devoirs

vis-à-vis d'un marquis riche comme Crésus.

– Tu ne comprends pas, fit Marion en essuyant ses yeux. Je n'aime plus le chevalier de Capestang.

– Pourquoi pleurez-vous, alors ?

– Parce que ce que j'aime en lui, c'est mon premier amour. N'essaie pas de comprendre. Que faire ? Que penser ? Ou le chevalier a été tué dans cet antre, ou il a été conduit dans quelque prison. Annette, je ne vivrai plus tant que je ne saurai pas la vérité, si affreuse qu'elle puisse être. Si le chevalier a été jeté dans quelque cachot, je l'en tirerai !

– Oh ! madame, si ce malheureux jeune homme est à la Bastille, il sera difficile de l'en tirer.

– Si je veux, reprit Marion avec une volubilité de fièvre, je ferai tomber les tours de la Bastille ! Je ferai ouvrir les cachots ! Je ferai sonder ses oubliettes ! Je te dis que je possède le levier à l'aide duquel une femme comme moi soulèverait un monde.

– Et ce levier ? murmura la soubrette effrayée de l'exaltation de maîtresse.

– C'est ma beauté, Annette. Je ne suis pas folle, rassure-toi. Crois-tu que l'évêque de Luçon soit un personnage puissant ? Crois-tu qu'il m'aime celui-là ?

– Ah ! ah ! C'est vrai, madame. Et à votre place, entre le marquis de Cinq-Mars et le duc de Richelieu…

– Oui, tu commences à comprendre. Crois-tu que si je vais trouver Richelieu, et que je lui demande, en échange de mon amour, de délivrer ce qu'il y a de prisonniers à la Bastille…

Elle s'interrompit brusquement et, frappant ses mains l'une contre l'autre :

– Mais non ! Je connais Concini : implacable dans ses vengeances Mon pauvre chevalier est mort. Et pourtant, je veux le savoir. Tant que je ne saurai pas que c'est fini, il n'y a pas de repos pour moi.

La nuit qui suivit, Marion ne ferma pas l'œil. Elle cherchait sans trouver un moyen de s'introduire dans l'hôtel d'Ancre. Le lendemain matin, elle reprit son poste d'observation à la fenêtre ; bientôt elle remarqua qu'il se faisait dans l'hôtel un mouvement extraordinaire. Annette, envoyée une deuxième fois à la découverte, revint en annonçant qu'on préparait chez monsieur le maréchal une de ces somptueuses fêtes dont il avait le secret, et que ce délassement aurait lieu dans trois jours. Marion ne dit rien mais ses beaux yeux brillèrent : elle tenait son plan. Dans la matinée, donc elle partit en recommandant à la soubrette de surveiller ce qui se passerait dans l'hôtel d'Ancre. Le soir venu, elle ne rentra pas. Le lendemain et le surlendemain, Annette ne la revit pas davantage. À sa place arriva, vers le soir, un costume digne d'une princesse.

Vers sept heures, Marion rentra enfin, et aux questions de la soubrette, répondit simplement : « Habille-moi. » Marion avait passé ces trois jours d'abord à se faire faire une toilette, et ensuite à se procurer une invitation à la fête de Concini – invitations qu'on se disputait, il faut le dire, et qui furent cause d'innombrables duels. Toujours est-il que vers neuf heures, au moment où les carrosses commençaient à affluer devant l'hôtel illuminé, Marion, le visage caché d'un masque de soie bleu, fit son entrée chez Concini, donnant la main à un jeune seigneur qui lui servait de cavalier.

Une fois qu'elle eut suffisamment laissé admirer sa splendide et toute gracieuse toilette, vers l'heure où la fête battait son plein, elle se couvrit d'un grand manteau de satin bleu, à capuchon, et dit au seigneur qui l'escortait :

– Vous êtes, mon cher, un charmant cavalier, et je vous dois mille grâces pour m'avoir introduite dans cette belle fête. Seulement, vous allez me laisser seule… oh ! inutile de protester, je commence par vous dire que c'est pour moi question de vie ou de mort. J'ajoute ensuite que si vous révélez à qui que ce soit la présence de Marion Delorme dans cet hôtel, il est probable que vous m'aurez tuée. Enfin, sachez aussi que si vous cherchez à me suivre à travers ces salles, si vous n'oubliez

pas complètement qui je suis, vous serez cause des plus grands malheurs.

Le cavalier de Marion était galant homme. Ne l'eût-il pas été que l'accent étrange, grave, tragique de son interlocutrice l'eût profondément impressionné.

– Madame, dit-il en s'inclinant, taire votre nom me serait facile ; mais ne pas vous suivre me serait bien difficile, et oublier votre présence tout à fait impossible. Aussi je ne vois qu'un moyen de vous obéir : c'est de m'en aller. Dans cinq minutes j'aurai quitté l'hôtel.

Là-dessus, Marion, avec un geste de reine, lui donna sa main à baiser ; et quelques instants plus tard, le digne gentilhomme se retirait en effet. Alors, Marion se mit à errer jusqu'à ce qu'elle eût trouvé et reconnu celle qu'elle cherchait, c'est-à-dire Léonora Galigaï.

Elle s'approcha d'elle. Au moment où elle l'abordait, elle vit Léonora qui s'arrêtait près d'une dame vêtue assez simplement et masquée de rouge. Léonora prononça quelques mots que Marion n'entendit pas. La dame au masque rouge répondit et, cette fois, Marion entendit, car le masque rouge avait parlé assez haut, soit qu'elle pensât que nul ne comprendrait le sens de ses paroles, soit qu'elle dédaignât toute précaution.

Marion fut agitée d'un tressaillement convulsif, et, sous son masque, devint affreusement pâle. Au lieu de se rapprocher de Léonora, elle passa outre, du pas nonchalant de quelque dame qui cherche aventure. Bientôt, elle se perdit dans la cohue, ripostant aux jeunes seigneurs qui la lutinaient, buvant coup sur coup deux ou trois verres de vin mousseux de la Champagne, ayant l'air de s'amuser beaucoup et, en réalité, promenant son regard ardent sur tous les valets qui faisaient le service.

Sans doute elle trouva enfin la figure qui lui convenait, car s'approchant d'un de ces valets, elle lui ordonna de la suivre et l'entraîna dans une de ces vastes embrasures de fenêtres qui formaient de petites pièces, et dont elle laissa retomber les rideaux derrière elle.

– Mon ami, dit Marion, savez-vous où sont les appartements Mme d'Ancre ?

– Je le sais d'autant mieux, madame, que j'appartiens au service Mme la marquise.

– Très bien, mon ami. Voulez-vous me conduire jusqu'à ces appartements ?

– Volontiers, madame.

– Oui, mais comprenez-moi, il s'agit de m'y faire entrer.

– Oh ! impossible, madame.

– De m'y faire entrer en secret, sans que personne le sache, pas même la marquise.

– Impossible, madame.

– Pourquoi ? Je suis bien sûre que si vous le voulez, vous trouverez moyen de satisfaire mon envie. J'ai ouï dire que Mme d'Ancre possède pour les lèvres un rouge merveilleux, dont elle ne veut donner le secret à personne. Mon ami, introduisez-moi dans la chambre de toilette de votre maîtresse.

– Non, madame ; je serais chassé.

– Eh bien, où est le mal ?

– Le mal, madame ? fit l'homme interloqué. Mais savez-vous bien que je gagne huit cents livres par an, et que j'en mets six cents de côté ? Que j'ai déjà quatre mille livres à moi ? Et que dans dix ans je pourrai donc me retirer avec dix mille livres, acheter une boutique et vivre en bourgeois de Paris ? Ainsi donc, lors même que vous m'offririez dix pistoles, cent pistoles même, comme on me les offrit un jour, je ne trahirai pas les secrets de Mme la marquise.

Marion porta les deux mains à son cou, saisit à pleins doigts le collier qu'elle portait, et tira d'une violente secousse : quelques gouttes de sang apparurent à sa nuque éraflée – mais le collier céda.

– Tiens, dit-elle, prends ceci.

L'homme ouvrit des yeux énormes et se mit à trembler. C'était un collier composé d'un double rang de perles magnifiques par leur eau, leur orient et leur grosseur.

– Cela vaut un peu plus, mais si juif que soit le juif auquel tu porteras ce collier, je te réponds qu'il t'en donnera au moins quatre-vingt mille livres.

L'homme, les yeux exorbités, la sueur au front, poussa le soupir du bœuf à l'abattoir et vacilla sur ses jambes.

– Prends donc, misérable ! Et conduis-moi ! L'homme étouffa une sorte de rugissement, saisit, empoigna le collier qu'il fourra sous son justaucorps, puis jetant autour de lui un regard d'épouvante :

– Vous me suivrez de loin, murmura-t-il en claquant des dents.

Après une demi-heure d'évolutions, que Marion ne put s'empêcher d'admirer, le valet était parvenu, sans exciter aucun soupçon, sans avoir été remarqué, à s'isoler dans un couloir où Marion, qui le suivait comme une ombre, le rejoignit. C'était le couloir secret dont Léonora et Concini seuls se servaient ; pour y entrer, l'homme venait simplement de fracturer une petite porte de dégagement.

– Au bout de ce couloir, fit le valet dans un souffle, vous avez la chambre de toilette de madame.

– Mais est-ce que je ne risque pas de m'y trouver nez à nez avec quelque servante ?

– Non : *il n'y a jamais personne chez la marquise quand la marquise n'est pas chez elle.*

Marion frissonna. Qu'était-ce donc que cette marquise d'Ancre, qui prenait d'aussi rigoureuses précautions. De quels formidables secrets son appartement était-il donc la tombe ?

– Et la porte, là-bas, au bout du couloir ? Qui l'ouvrira ?

– Elle doit être ouverte, *puisque personne ne peut entrer dans le couloir.*

– Bon ! pensa Marion. Il paraît que tu as dû y entrer plus d'une fois, toi !

Elle marcha vivement à la porte signalée et la poussa. Marion entra. Elle se vit dans une vaste pièce dont, en personne experte, elle admira l'agencement. Elle entrouvrit une porte placée sur la gauche de la grande table de toilette. Marion vit qu'elle donnait sur une immense et fastueuses chambre à coucher – celle de Léonora, sans aucun doute. Elle hésita un instant si elle prendrait position ici ou là. Se décidant pour la chambre de toilette, elle alla s'asseoir derrière la table – la haute glace de Venise la cachant entièrement. Elle n'avait pas peur. Elle agissait comme en rêve. Dans sa tête, il n'y avait que le bourdonnement sourd et terrible des paroles qu'elle avait surprises, de ces quelques paroles qu'avait prononcées la dame au masque rouge.

Un moment, elle se leva et, de l'autre côté du grand miroir, en face, elle vit un vaste placard que, d'abord, elle n'avait pas remarqué. Jugeant qu'elle y serait mieux cachée, elle allait s'y diriger, lorsqu'elle demeura clouée sur place. Dans la chambre voisine, dans la chambre de Léonora, elle venait d'entendre un léger bruit, le froissement soyeux d'étoffes qui marchent, le glissement à peine perceptible de pas légers. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit. Dans la chambre de toilette, il y eut les mêmes glissements. Marion se sentit pâlir. Son sang reflua à son cœur…

Ces deux femmes qui étaient là, c'étaient Léonora Galigaï et la dame au masque rouge. Elles passèrent, silencieuses comme des spectres – et puis il n'y eut plus rien qu'un silence plus profond, plus funèbre, où Marion n'entendait que les battements terribles de son cœur affolé. Elle osa se pencher et regarder. Les deux spectres avaient disparu. Par où ?

Marion frémit de terreur ; les deux mystérieuses passantes avaient disparu par le placard, où l'instant d'avant elle avait voulu se réfugier ! Marion sortit de son sein un petit poignard qui ne la quittait jamais marcha droit au placard, et vit là une

porte *qu'elles* avaient laissée ouverte pour le retour. Là commençait un étroit escalier qui semblait creusé dans l'épaisseur des murs.

Marion s'y engagea et elle aboutit à la cour, à la petite courette que Léonora et sa compagne venaient de quitter. Marion ne réfléchissait plus Elle ne vivait plus. Elle allait, poussée par une force. Elle vit l'ouverture elle s'enfonça dans la cave, parvint au bahut, guidée par le méandre du sentier lui-même à travers l'entassement des vieux meubles pourris ; elle s'enfonça dans le bahut, commença à descendre, presque sans prendre de précaution ; au bas de l'escalier, la petite lumière pâle qui avait guidé Léonora la guida elle-même et elle arriva, enfiévrée, exorbitée, transportée dans une action de cauchemar, dans une vision de choses irréelles, elle arriva à une sorte de pièce ronde.

Là, il y avait une porte demeurée entrebâillée. Derrière cette porte Marion entendit des voix, ou plutôt une voix !

Ce frisson d'exorbitante terreur qui, dans cette soirée, avait agité déjà Marion, la secoua encore. Qu'était-ce que cette voix autoritaire ? Où avait-elle entendu cet accent de menace et de crainte ? Pourquoi ce zézaiement, évoquait-il en elle un souvenir ? Dans une soudaine, une aveuglante lumière qui se fit en elle, la vérité lui apparut : un jour, elle qui voulait connaître Paris en toutes ses manifestations, elle avait pu s'introduire dans une séance solennelle du Parlement. Elle y avait entendu Richelieu. Elle avait entendu Concini. *Elle y avait entendu la reine mère !* Cette voix c'était celle de Marie de Médicis !

La reine ! Là ! Dans ce souterrain ! Avec la Galigaï ! Un monde de pensées terribles évolua dans l'esprit de Marion. Cela dura une seconde, moins d'une seconde ! Car ce que disait la reine, ce qu'entendait Marion chassait l'épouvante et l'horreur premières pour les couvrir d'une horreur et d'une épouvante nouvelles – sa reine parlait à Belphégor ! La reine répétait les paroles de mort que lui avaient apprises Léonora ! La reine donnait l'ordre d'attacher et de descendre Capestang, puis de

conduire Giselle d'Angoulême devant le cadavre.

Chose étrange ! Mystérieux abîme de l'âme féminine ! Marion Delorme descendue dans cet enfer à la recherche du chevalier de Capestang, Marion Delorme, dont la vie ne tenait qu'à un misérable hasard qui pouvait la faire découvrir, Marion Delorme enfin, qui venait d'acquérir la certitude que Capestang était là et qu'on allait le faire mourir, dans cette minute effroyable, un nom la frappa comme d'un coup de foudre : Giselle d'Angoulême !

Qu'était-ce que Giselle d'Angoulême ? C'était la fiancée de son amant : c'était celle que Cinq-Mars devait épouser, mais cela comptait à peine. Giselle, c'était la jeune fille qui aimait Capestang ! C'était l'aimée du chevalier ! Une frénésie de curiosité s'empara de Marion. Quitte à mourir, quitte à succomber dans une même catastrophe avec celui qu'elle voulait sauver, elle voulut voir l'aimée du chevalier !

À ce moment, un froissement de robes soyeuses lui apprit que Léonora et la reine allaient partir. Elle allait être découverte ! Elle jeta autour d'elle des yeux hagards. Rien. Pas un rideau. Pas un meuble. Rien ! Si ! Oh ! Là ! Cette porte ! Cette porte avec la clef sur la serrure ! D'un bond, Marion Delorme est devant la porte ! Elle ouvre ! Elle entre ! Elle referme ! Dans cet instant, Marie de Médicis et Léonora entrent dans la petite pièce ronde, elles passent… elles s'éloignent… elles sont passées.

Et Marion ? Que fait Marion ? Marion, la porte tirée sur elle, a écouté, haletante, le bruissement des robes qui s'éloignent… puis, quand elle est sûre qu'elles sont loin, les deux femmes terribles… alors, lentement, elle se redresse, inondée de sueur froide, elle se retourne, et elle voit une belle jeune fille qui la considère avec une sorte de fierté, une jeune fille pâle, au visage nimbé par un reflet de souffrances morales, mais aux attitudes d'intrépide dignité. Marion la voit. Et elle ne s'en étonne pas. Et cette jeune fille qu'elle n'a jamais vue, tout de suite, elle la reconnaît ! Elle la contemple. Elle l'admire. Des

pensées contradictoires et violentes se heurtent dans sa tête. Pourquoi la sauverait-elle ? Pourquoi la donnerait-elle au chevalier de Capestang ? Que lui importe Giselle d'Angoulême ? Marion ! Ah ! Marion ! Si tu pouvais regarder dans ton cœur, tu n'y trouverais plus rien qu'un sentiment qui chasse tous les autres ou plutôt les couvre, et c'est la jalousie.

Cependant Giselle s'était avancée vers elle et lui avait pris la main :

– Êtes-vous une prisonnière comme moi ? murmura-t-elle. Êtes-vous comme moi une victime de la haine et de l'envie ? N'ayez pas peur ; à deux, nous serons plus fortes.

Marion tressaillit. Elle baissa la tête, et sourdement :

– Vous êtes Giselle d'Angoulême ?

– Je suis la fille de M. le duc d'Angoulême, dit Giselle doucement. L'ambition est une triste chose : le père et la fille sont séparés. Moi ici ! Et mon père dans quelque cachot, sans doute, attendant qu'on instruise son procès. Et ma mère…

La voix de Giselle trembla. Ses yeux se gonflèrent. Son visage devint plus pâle. Marion frissonna.

– Vous avez madame votre mère ?

– Pauvre femme ! Seule, abreuvée d'amertume, poussée par les chagrins jusqu'à la démence, que peut-elle devenir sans moi ? Que lui a-t-on fait, à elle ? Si seulement je pouvais mourir pour elle.

Marion grelottait. Cette douleur filiale, si digne dans son expression, la bouleversait.

– Ne soyez pas ainsi troublée, reprit Giselle. Je suis forte. Je vous défendrai comme je suis décidée à me défendre moi-même…

Marion, tout à coup, releva la tête, une flamme de générosité dans les yeux, mais sur les lèvres un étrange sourire, comme une concession à la perversité. Et elle songea :

– *Je puis bien la sauver sans la réunir au chevalier !* Je ne suis pas prisonnière, reprit-elle tout haut. Vous reverrez madame votre mère : je suis venue pour vous faire sortir d'ici. Ne parlez pas, ne vous écriez pas. Qui je suis ? Inutile que vous le sachiez. Mon nom n'est rien, et ma personne bien peu de chose. *(Un éclat de rire nerveux.)* Voici la porte. Tournez à droite. Il y a un escalier. Montez-le. Vous arrivez dans une cave encombrée de bois. Encore un escalier, et vous êtes dans une petite cour. À gauche, dans la cour, un grand mur, une petite porte. Vous la franchissez, et vous voilà dans la cour d'honneur de l'hôtel, pleine de gardes, de valets chamarrés. Grâce à ce manteau et à ce masque, nul ne vous remarquera, car il y a là-haut grande fête des vivants. Ici, c'était la fête de la mort. Allez, mais allez donc mademoiselle, une hésitation nous perd toutes deux. Adieu !

Tout en parlant avec une volubilité de fièvre, Marion, avec la prompte dextérité d'une femme de chambre accomplie, enveloppait Giselle de son propre manteau de soie bleue, lui attachait son masque sur le visage, lui rabattait le capuchon sur le front, la poussait dans la petite pièce ronde, lui indiquait le chemin à suivre. Giselle, stupéfaite, voulut murmurer un mot de remerciement, mais déjà l'étrange fille s'éloignait d'elle d'un pas rapide et souverainement gracieux et disparaissait dans la salle où tout à l'heure se trouvaient la reine et Léonora. Giselle assura dans sa main un petit poignard que l'inconnue venait d'y glisser, et, forte, intrépide, résolu à mourir en se défendant si on essayait de l'arrêter, elle s'élança par la voie qu'on venait de lui désigner.

* * * *

Belphégor, à la vue de Marion Delorme, s'était abattu sur ses genoux, le front sur le plancher. Et lorsqu'il releva la tête, il demeura ébloui, extasié, les mains jointes. Resplendissante dans sa toilette de fête, toute constellée de brillants, la figure pâle, affinée et comme spiritualisée par les émotions, tandis que la fièvre mettait dans ses yeux une irritation de lumière, Marion apparut à Belphégor comme une de ces madones que les

chrétiens adoraient dans leurs églises et que lui, païen, trouvait si radieusement belles. Et ce fut ce mot que balbutièrent ses lèvres livides :

– Ô madone, madone ! que vous êtes belle !

– Relève-toi, dit Marion.

– Non, non. À vos pieds, je suis bien. Que de fois j'ai rêvé que je me voyais ainsi ! Et c'est arrivé, ceci n'est pas un rêve, c'est vous qui êtes là, si belle, supportant la vue de Belphégor sans le chasser !

Comment était-elle là ? Par où était-elle venue ? Par quel prodige avait-elle connu le secret des souterrains ? Aucune de ces questions ne préoccupa un seul instant l'esprit du Nubien. Son âme primitive jouissait pleinement de la joie inouïe qui l'inondait.

– Relève-toi, reprit Marion avec une sorte d'impatience et de pitié tout à la fois.

– Ô madone, râla la voix rauque du Nubien, laissez-moi vous adorer. Ne se met-on pas à genoux pour adorer ? Qu'est-ce que cela vous fait ?

– Tu m'aimes donc bien ? murmura Marion.

Le Nubien ne put répondre ; mais deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux et tracèrent sur ses joues bronzées leur double sillon d'amour. Marion lui tendit ses deux mains. Il se jeta dessus, les saisit, les dévora de baisers furieux, et, comme elle le forçait ainsi à se relever, comme elle le voyait maintenant debout, vigoureux, haletant, les prunelles rouges dans ses yeux blancs, le souffle embrasé, elle frissonna de peur et recula.

– Où est le chevalier de Capestang ? demanda-t-elle tremblante, reculant toujours.

Chez le Nubien, le fauve s'éveillait. Brusquement, il se ramassa, prêt à bondir. La folie du rut jaillissait en flammes de son regard et en haleines brûlantes de ses lèvres entrouvertes. Il

eut un geste et fit un pas. Une sorte de grognement bestial roula dans sa gorge.

– Encore un pas, Belphégor, et je me tue.

Marion, blanche comme la cire, les yeux plantés droit dans les yeux du fauve, comme une dompteuse, avait prononcé ces mots avec un accent de calme indicible : elle jouait la suprême partie. En même temps, elle portait à ses lèvres un minuscule flacon. Elle répéta :

– Un geste, Belphégor, et je bois le poison !

Hagard, stupide de luxure furieuse, il la contempla un instant. Et Marion trembla. Une vertigineuse épouvante s'empara d'elle, comme de la dompteuse qui voit tout à coup que le fauve va la tuer. Ce fut une seconde horrible. Tout à coup, elle respira et alors employa toutes ses forces à ne pas s'évanouir sous le choc en retour de l'épouvante : Belphégor venait de s'affaisser, vaincu, dompté, sanglotant, tendant les mains et demandant grâce. Marion, en deux pas, fut sur lui, le saisit par les deux poignets, sublime d'intrépidité, et, sa bouche parfumée à une ligne de la bouche du fauve, de ses lèvres grisantes, elle dit :

– Ce soir, Belphégor, ce soir chez moi, à l'hôtellerie des *Trois Monarques,* je serai à toi, à toi tout entière, vivante et vibrante d'amour. Mais tu feras ce que je voudrai.

Un râle éperdu, puis un rugissement, un grondement.

– Tout ! tout ! Je tuerai ma maîtresse et mon maître ! Je brûlerai Paris ! Tout ! Ordonnez !

– Où est ton prisonnier ?

– Ici ! gronda le Nubien en frappant le plancher du pied.

– Eh bien ! délivre-le. Amène-le-moi. Ou plutôt mène-moi à lui. Et tu n'obéiras pas à l'ordre de mort. Tu ne l'attacheras pas à la planchette. Tu ne le feras pas descendre !

– La planchette ! râla le Nubien. La planchette de fer !

– Oh ! gronda Marion, délirante elle-même. Oh ! misérable, tu hésites ! Si tu l'attaches, entends-tu, jamais je ne serai à toi ! Jamais tu ne me reverras ! Jamais je… Oh ! oh ! ces cris ! ces hurlements d'horreur ! là ! qu'est-ce ? qui hurle ainsi à la mort ?

Venu des profondes entrailles du puits, l'exorbitante clameur montait, étouffée, funèbre, extra humaine, comme les cris d'horreur des spectres de la danse macabre. Et c'était le hurlement qu'arrachait à Capestang le vertige de *la mort par l'épouvante !*

– La planche de fer ! rugit Belphégor en saisissant à pleines mains ses cheveux crépus. La descente infernale dans les abîmes du puits ! Écoutez ! écoutez ! C'est lui, c'est lui qui hurle à la mort ! Trop tard ! Perdue ! Elle est perdue pour moi !

Le Nubien tremblait convulsivement. Ces paroles de Marion sonnaient à toute volée dans sa pensée obscure : « Si tu l'attaches, jamais je ne serai à toi ! » Et il l'avait attaché !

C'était fini ! Une seconde encore, il lutta contre le vertige d'angoisse et de rage. La perdre ! Si près du bonheur !

Un cri déchirant de Marion :

– Détache-le ! Et je suis à toi ! Il vit ! Il vit ! Oh ! ces cris ! ces plaintes affreuses !

– Le détacher ! Oui, oui ! rugit Belphégor. Il courut au levier. Il voulut y courir. Il tomba. Il ne savait quoi se brisait en lui. Il n'avait plus de force. Il ne se tenait plus debout.

– Je ne peux pas ! Je ne peux plus ! Ce levier, là !

– Le levier ! cria Marion en bondissant. Lequel ? Celui-ci ? Bon !

– Soulevez ! Soulevez tant qu'il pourra monter !

Marion, de ses mains frénétiques, souleva le levier. Il était lourd. En d'autres minutes, elle n'eût pu le lever de terre.

C'était une monstrueuse barre de fer. Elle la saisit, la leva.

Le levier grinça sur sa charnière. Il résistait.

– Plus haut ! Plus haut encore ! râla Belphégor.

Il se remettait à genoux. Il se traînait. Il sentait la faiblesse se dissiper Les mains de Marion saignaient. Elle entendait au-dessous d'elle un grincement d'autant plus aigu qu'elle levait plus haut le levier : c'était l'écrou qui se vissait en sens inverse et remontait ! Elle ne disait rien ! elle râlait : elle ruisselait ; elle se rendait compte vaguement de l'opération qui s'accomplissait ; le levier pesait de plus en plus, un bruit sec, soudain éclata, le levier trembla, et, dans la secousse, échappa aux mains frêles de Marion. C'était la fin : l'écrou avait repris sa place primitive en haut de la vis géante ! Belphégor, debout, se rua sur un autre levier et le manœuvra, tandis que Marion, machinalement, enlevait l'une après l'autre les bagues qui avaient écrasé et déchiré ses doigts.

– Venez ! cria Belphégor.

Il eût sauté sur elle, à ce moment, qu'elle n'eût opposé aucune résistance. Elle ne savait plus ni où elle était, ni ce qu'elle faisait. Elle vivait dans l'horreur. Deux secondes plus tard, elle se trouva dans la pièce située au-dessous de la chambre aux leviers : le plancher s'était remis en place ; elle entra, et elle vit ! Capestang était attaché à ses neuf anneaux. Il avait les yeux fermés et la bouche ouverte. Mort, peut-être ? Belphégor, d'un coup sec, ouvrait les anneaux, l'un après l'autre, il saisissait le chevalier, à pleins bras et le déposait aux pieds de Marion. Elle s'agenouilla, l'examina, posa sa main sur son cœur, puis se releva. Elle semblait très calme.

Seulement, un long soupir gonfla son sein, et, les yeux attachés sur le chevalier, d'une voix étrange, murmura :

– Il vit ! Il vivra !

Elle se tourna vers Belphégor :

– Comment sortir d'ici ? L'hôtel est plein de gens.

Le Nubien se pencha sur elle, et d'un accent auquel il ne

restait presque rien d’humain :

– Tu seras à moi ?

– Oui ! dit Marion. Quand ?

– Ce soir.

– Sur quoi le jures-tu ?

Marion étendit la main sur le front livide du chevalier Capestang et prononça :

– Sur celui-ci, à qui j’ai donné mon cœur, Belphégor, je te jure de te donner mon corps !

– Bon ! fit le fauve en grognements indistincts. Venez et ne vous inquiétez pas du reste.

Il se baissa, empoigna le chevalier, le souleva, le jeta en travers de ses épaules et se mit en marche. Arrivé dans la petite cour, au lieu de prendre à gauche, vers la cour d’honneur, il se dirigea à droite, vers la porte de fer qui donnait sur le cul-de-sac Maladre. Il ouvrit. L’instant d’après, ils étaient dehors.

XLII

Débuts de trois fameux comédiens.

Nous avons laissé Cogolin, si nous avons bonne mémoire, au moment où, la bouche en cœur, tout confit en politesse, l'âme gonflée d'orgueil et l'estomac tout joyeux d'espoir, il s'avançait vers Lureau, qui venait de proclamer à la face de la multitude que l'inventeur du sublime onguent de la Catachrèsis, c'était lui – lui ! le savant et illustre Cogolin !

– Le jour serait-il enfin venu où, cessant de m'appeler Laguigne, je vais pouvoir me congratuler moi-même sous le nom harmonieux de Lachance ? Ainsi songeait Cogolin, et cependant, il fendait d'un coude victorieux les flots de la foule qui se précipitait pour acheter des pots d'onguent. Après un mois de misère, continuait-il, après la funeste obligation où je me suis trouvé de faire trois nouveaux crans à ma ceinture de cuir pour me serrer le ventre, l'heure ineffable aurait-elle sonné enfin, à l'horloge déréglée de mon estomac, où j'aurai le droit de m'asseoir devant une table étincelante et parfumée de choses dont la seule image me fait venir l'eau à la bouche ? Puisque j'ai trouvé sans le savoir un onguent mirifique, puisque Lureau lui-même déclare que j'en suis l'illustre inventeur, il faut qu'il me donne un bon prix de ma trouvaille. Et s'il ne veut pas s'exécuter, tout au moins m'offrira-t-il à dîner. Corbacque ! comme disait mon ancien maître le sire Capestang ! Eh bonjour, maître Lureau !

Lureau l'avait aperçu, et, depuis quelques instants, le regardait venir du coin de l'œil.

– Entrez, entrez ! Suivez la foule ! tonitrua l'ex-aubergiste

sans paraître remarquer Cogolin.

– Hé ! Ne me reconnaissez-vous pas ? Hé ! maître ! monsieur Lureau ! s'exclamait Cogolin en multipliant les sourires, les œillades – car Lure représentait la fortune.

– Suivez ! Suivez ! Il y en a pour tout le monde ! Plus de chauves, messieurs !

– Et moi ! fit Cogolin en retirant sa perruque de chanvre. Maître Lureau ! Mon cher monsieur Lureau, ne reconnaissez-vous pas votre bienfaiteur, votre ami Cogolin ?

– Plus de chauves ! rugit Lureau. Entrez ! Suivez ! Suivez !

Cogolin, désespérant d'attirer sur lui l'attention du superbe Lureau, entra dans la boutique où Mme Lureau souriante, empressée, vêtue à peu près de même que la magicienne Catachrèsis du tableau extérieur, distribuait les pots d'onguent avec *la manière de s'en servir.* À peine y fut-il que Mme Lureau, abandonnant sa clientèle, alla à lui : Quel magnifique chauve ! s'écria-t-elle. Tenez, monsieur voici qui vous fera chevelu comme saint Absolon. C'est une livre seulement.

– Mais, madame, balbutia Cogolin effaré.

– Quel chauve ! Jamais on ne vit chauve plus chauve. Quoi ! Pas le plus mince cheveu ! Pas une ombre de poil sur le crâne ! Ah ! peste, je donnerais cent livres pour être chauve à ce point, afin de voir pousser mes cheveux !

– Mais… murmura Cogolin ébahi.

– Quoi ? Que dit-il ? Il n'a pas le sou ! Eh bien, pour vous, mon brave, ce sera pour rien ! (Les acheteurs entrés dans la boutique entouraient curieusement Mme Lureau et Cogolin.)

« Pour rien ! glapissait Mme Lureau. pour rien ! Regardez, messieurs, voici un brave chauve comme jamais vous n'en vîtes ! Dans huit jours, il aura tellement de cheveux qu'il ne pourra plus passer par cette porte. Allons, brave homme, c'est pour rien !

En même temps, elle saisissait Cogolin par les épaules, le

courbait et le maintenait la tête penchée vers un baquet rempli d'une graisse noire. Un courtaud accouru du fond de l'arrière-boutique, sur un signe de Mme Lureau, plongea ses deux mains dans le baquet, et se mit à enduire le crâne de l'infortuné… Cogolin se débattait et criait. Le courtaud frottait. Le crâne, le front, les joues, bientôt, disparurent sous une couche de l'enduit fuligineux ; il en avait plein les yeux il en avait plein la bouche.

D'une secousse, Cogolin parvint enfin à s'arracher aux mains de son bourreau, tandis que les clients partaient de rire. Il s'essuya les yeux tant bien que mal, et la première figure qu'il aperçut alors fut celle de Laffemas qui, l'ayant reconnu peut-être, le considérait avec une attention soupçonneuse.

– Diable ! pensa Cogolin. Heureusement que je suis changé en Maure. À quelque chose malheur est bon : l'infâme ne me reconnaîtra pas. *(À ce moment d'ailleurs, Laffemas disparut vers le fond de la boutique.)* Mais, madame, reprit Cogolin en se tournant vers Mme Lureau, ne me reconnaissez-vous donc pas ? Je suis Cogolin, votre ami Cogolin.

– Que dit-il ? s'écria Mme Lureau. Patron ! Holà ! maître Lureau ! voici un drôle qui prétend être l'illustre Cogolin !

Les acheteurs d'onguent, amusés et croyant à une parade intérieure faisant suite à la parade des tréteaux, firent cercle dans la boutique. Laffemas n'était pas le moins attentif.

– Hein ? Quoi ? Qu'est-ce ? cria Lureau en accourant aux cris de Tabarin.

– C'est ce maroufle, c'est ce pendard qui soutient *urbi et orbi, coram populo,* qu'il s'appelle Cogolin !

– Mais, mon cher monsieur Lureau, balbutia Cogolin avec un sourire navré, regardez-moi…

– Eh bien ! je te regarde ! Et tu dis ? Voyons que dis-tu ? qu'oses-tu prétendre ?

– Que je suis Cogolin, par tous les diables ! cria l'infortuné, poussé à bout et bouleversé d'indignation.

– Quelle hérésie ! rugit Lureau.

– Quel effronté mensonge ! glapit Mme Lureau. Et, s'armant de bâtons, ils se mirent à frapper à tour de bras, aidés par quelques-uns des acheteurs d'onguent. parmi lesquels le plus acharné était encore Laffemas.

– Grâce ! miséricorde ! vociférait Cogolin.

– Avoue ton nom ! hurlait Lureau.

– Laguigne ! Je m'appelle Laguigne ! sanglota Cogolin.

Roué de coups, moulu, barbouillé de suie grasse, poussé de main en main, Cogolin fut jeté dehors et il disparut bientôt.

– Voilà, pensait Lureau, qui lui ôtera l'envie de venir me demander une part sur les bénéfices de la Catachrèsis !

– Laguigne ! murmurait Laffemas en inscrivant ce nom sur ses tablettes. L'écuyer du chevalier s'appelle Laguigne. Bon. Puisque le maître a reçu son compte, tâchons que le valet reçoive aussi le sien.

– La peste étouffe le misérable Lureau ! rugissait Cogolin tout en courant. Voilà donc le dîner qui m'attendait chez lui ! Mais, si je souhaite la peste à Lureau, que souhaiterai-je à ce sacripant, à ce Laffemas ! Comme il frappait ! Je lui souhaite une bonne fièvre qui l'emporte en deux jours… Non ! j'y perdrais. Je lui souhaite donc de vivre jusqu'à ce que nous puissions nous retrouver seul à seul, et alors !

Cogolin acheva sa pensée par un moulinet des bras qui n'augurait rien de bon pour le dos de Laffemas. Tout en geignant, pestant et roulant force projets de vengeance, tout contrit de son aventure, plus affamé que jamais Cogolin avait gagné la Seine et, descendu sur le bord de l'eau, il se débarrassa tant bien que mal de l'onguent catachrèsique dont il avait été frotté ce soir-là, le pauvre diable dut se contenter d'un croûton de pain qu'il gagna en tournant la broche pendant deux heures dans une rôtisserie.

Quatre jours s'écoulèrent, pendant lesquels la guigne

acharnée lui tint fidèle et sinistre compagnie. Le quatrième jour, au soir, Cogolin s'installa sur le Pont-Neuf et essaya de tirer le manteau du premier bourgeois qu'il vît passer. Mais ce fut le bourgeois qui le roua de coups et finalement lui enleva son propre manteau, si peu qu'il valût : Cogolin était tombé sur un voleur. Le cinquième jour, au matin, Cogolin, en sortant de l'ex-auberge du *Grand Henri,* où il couchait dans une caisse remplie de foin, se frappa le front, ce qui signifie généralement qu'on a ou qu'on croit avoir une bonne idée.

Cette idée consistait à aller trouver Lanterne, le valet de Cinq-Mars.

– Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? se dit Cogolin en tressaillant de joie. En l'appelant M. de Lanterne, j'aurai à dîner. Si je l'appelle monseigneur, il me donnera une pistole, peut-être. La vanité de l'homme est insondable, disait mon ancien maître le régent.

Cogolin raisonnait en subtil personnage, comme le pourceau de La fontaine. Il se hâta donc vers l'hôtel de Cinq-Mars où, ayant été introduit non sans peine, il se trouva enfin face à face avec Lanterne, plus majestueux et rubicond que jamais. Lanterne se bottait et endossait un habit de voyage, aidé par un des petits ardélions de l'hôtel.

– Ah ! monsieur de Lanterne, fit Cogolin d'une voix tremblante, vous partez donc ?

– Mon Dieu oui, monsieur de Cogolin, dit Lanterne. Une minute plus tard, je n'eusse pas eu l'honneur de votre visite. Cogolin eut un douloureux tressaillement.

– Pourquoi m'appelle-t-il M. de Cogolin ? songea-t-il avec angoisse. Est-ce qu'il espère que je vais l'inviter à dîner ? (Tiens, c'est une idée ! C'est lui qui paiera, voilà tout.) Ah ! monsieur de Lanterne, vous me voyez tout heureux d'être arrivé à temps pour vous rendre le dîner que vous me fîtes l'honneur de m'offrir à la *Sarcelle d'Or.* J'espère que vous ne me ferez pas l'affront de refuser la fricassée de poulet, le cuissot de chevreuil, le pâté d'anguille et la marmelade de pommes que

j'ai fait faire à votre attention !

Lanterne toisa Cogolin. Et il est certain qu'il est difficile de voir plus violente antithèse que celle formée par ces deux êtres, l'un resplendissant de santé, l'autre maigre à voir le jour à travers, l'un vêtu de bon drap, l'autre à peine couvert de misérables loques : le chien gras et le loup maigre – c'était le loup maigre qui invitait le chien gras à une franche lippée ! C'était tout cela qu'exprimait le sourire de Lanterne, sourire d'homme supérieur.

– De la marmelade de pommes ? fit-il en se caressant le menton. Hum ! C'est ma folie.

Et Lanterne commença de descendre un escalier.

– Je le savais ! s'écria Cogolin, qui se mit à suivre en tremblant d'espoir.

– Monsieur de Cogolin, dit Lanterne en descendant dans la cour de l'hôtel, vous saurez que M. le marquis, mon maître, a reçu cette nuit un cavalier venu à franc-étrier d'Effiat pour lui annoncer que son noble père est à l'agonie.

– Ah ! ah ! Diable ! Eh bien, ce sera un repas de funérailles, voilà tout ! Et au lieu du vin blanc dont j'ai commandé six bouteilles pour vous, nous boirons de ce vin d'Effiat qui est si rouge qu'il en est noir…

– Monsieur de Cogolin, continua Lanterne en montant sur une borne pour enfourcher un normand trapu qui l'attendait tout sellé, vous saurez qu'au reçu de cette triste nouvelle, M. le marquis de Cinq-Mars a fait atteler son carrosse de voyage et qu'il y est tout aussitôt monté avec Mme la marquise, qui, fort heureusement, rentra hier soir à l'hôtel…

– Oh ! oh ! Avec Mme la marquise ? Eh bien, en l'honneur de Mme la marquise, nous ajouterons une de ces crèmes en pot que la patronne de la *Sarcelle d'Or* fait si fondantes et si parfumées.

– De la crème en pot ! s'écria Lanterne en se mettant en

selle. Je me ferais tuer pour la crème en pot. Monsieur de Cogolin, vous saurez que M. le marquis m'a donné l'ordre de le rejoindre à Orléans, faute de quoi, il doit m'arracher les oreilles. Un conseil, monsieur de Cogolin : mangez ma part de crème et de marmelade à mon intention, et en souvenir de la leçon que vous me fîtes l'honneur de me donner.

– Monsieur Lanterne ! s'écria Cogolin désespéré en voyant que le laquais de Cinq-Mars franchissait la porte de l'hôtel.

Lanterne se retourna sur sa selle, et dit :

– À bientôt, monseigneur ! Cogolin demeura foudroyé par ce mot, qu'il avait compté servir comme suprême amorce à la vanité de Lanterne, et s'asséna un grand coup de poing sur le crâne.

– Hors d'ici ! fit rudement le suisse en le poussant dehors. Il y avait près d'un quart d'heure que Cogolin avait vu se refermer les portes de l'hôtel, et il était encore là, se demandant si c'était bien vrai. Sa dernière espérance était partie en croupe derrière Lanterne. En d'autres temps, Cogolin eût certainement été humilié d'avoir été battu par Lanterne avec ses propres armes. Ce gros benêt s'était moqué de lui qui, au total, ne manquait pas d'esprit. Mais vraiment, Cogolin avait trop faim pour songer à pareilles misères. Il avait faim, ah ! vraiment faim, le pauvre diable. Cogolin s'en était allé, triste à la mort. Où allait-il ? Il ne le savait guère. Qu'allait-il advenir de sa pauvre carcasse, spectre ambulant, image vivante – encore vivante – de la Faim ? Minable et lamentable, sa maigre échine frissonnant aux bises d'automne sous son misérable justaucorps mangé de trous, traînant sa botte de reître et sa sandale de moine, n'en pouvant plus enfin, il s'assit sur une borne dans une rue déserte, et, la mâchoire dans la main, les yeux brillants de fièvre, songea à son malheur. Sans doute, il demeura assez longtemps immobile sur cette borne. Quand il se sentit un peu reposé, il poussa un long soupir de détresse et il fit un mouvement pour se lever.

– Ne bougez pas, de grâce, fit une voix près de lui. Encore deux coups de crayon, et c'est fini…

Cogolin, étonné, leva la tête et, à quatre pas, vit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, tête fine, noble, tourmentée, regard intense, l'épée au côté – ce qui prouvait qu'il était de noblesse – vêtu avec une sorte de fantaisie charmante, bien que ses habits fussent de fort bon drap. Cet étrange inconnu tenait dans sa main gauche un cahier de bonne dimension couvert d'une reliure en carton qui lui servait de support ; de la main droite, il maniait un crayon. Il contemplait fixement Cogolin une, minute, puis crayonnait. Cogolin, devant cette apparition, demeura bouche béante.

– Encore quelques coups de crayon, répéta l'inconnu, et ce sera parfait. Ne bougez pas, je vous en supplie.

L'inconnu éloigna de lui son cahier, au bout de son bras tendu, cligna des yeux, ramena le cahier, crayonna encore une minute, puis murmura :

– Quel admirable gueux ! et pourtant… quelle tristesse de se heurter à de tels modèles ! Comment vous appelez-vous, mon ami ?

– Laguigne, répondit Cogolin. Hélas ! je m'appelle Laguigne.

– Laguigne ! s'écria l'inconnu. Admirable ! Merveilleux ! Nul nom ne pouvait mieux convenir.

Le jeune homme inscrivait le nom de Laguigne sous une esquisse vigoureuse et sobre qui dénotait la facture d'un puissant visionnaire des choses et des êtres. Puis il referma son cahier et le mit dans une poche suspendue à sa ceinture.

– Tenez, mon ami, dit-il alors en offrant un écu au misérable gueux.

Cogolin vit luire la pièce d'argent. Il trembla. Ses yeux se troublèrent. Il la saisit enfin et baissa la tête en pleurant.

– Pauvre diable ! murmura le jeune homme.

– Monsieur, fit Cogolin, comment vous remercier ? Vous me sauvez la vie.

– C'est moi, au contraire, qui doit vous remercier, dit

l'inconnu. Je suis honteux de vous offrir si peu de chose pour la pose à laquelle vous vous êtes soumis de si bonne grâce.

– Votre nom, monsieur, je vous en prie, pour que je puisse le bénir.

– Ma foi, j'ai grand besoin, en effet, de bons souhaits, puisque j'entreprends un long, bien long voyage. Tel que vous me voyez, je viens de Nancy, en Lorraine, et m'en vais jusqu'à Rome. Vous m'avez dit votre nom, mon brave ; la politesse veut donc que je vous dise le mien : je m'appelle Jacques Callot.

Ayant fait un geste amical à Cogolin, le futur auteur des *Bohémiens,* des *Misères de la guerre,* des *Hideux* et des *Gueux* s'éloigna et bientôt disparut.

* * * *

Cogolin, serrant frénétiquement dans sa main l'écu qui, réellement, lui sauvait la vie, se remit en marche et entra tout droit dans le premier cabaret qu'il trouva sur son chemin. Ce cabaret était situé à l'angle de la rue des Lombards, c'est-à-dire sur le carrefour formé par cette rue et celles des Arcis et Saint-Martin, c'est-à-dire sur les endroits les plus fréquentés de Paris. Il portait en enseigne un homme vêtu de noir comme un commissaire, et s'emparant d'un sac d'écus – avec cette exergue : *Au Borgne qui prend.*

Le borgne, c'était le commissaire de l'enseigne. Sur la gauche de ce cabaret s'ouvrait un hangar d'assez vastes dimensions qui, pour le moment, se trouvait vide.

Cogolin s'assit à une table, plaça devant lui, en évidence, l'écu qui répondait de lui, commanda du pain et du vin, des œufs et du jambon, et se mit à dévorer. Lorsque les œufs et le jambon eurent été engloutis, Cogolin s'aperçut qu'il avait encore faim et commanda bravement qu'on lui servit un des poulets qui rôtissaient devant la haute flamme d'une immense cheminée. Lorsque le poulet eut été réduit à l'état de squelette parfaitement nettoyé, Cogolin s'aperçu qu'il avait encore soif et demanda une bouteille d'un vin de Beaugency alors fort en

honneur. Lorsque le flacon fut épuisé jusqu'à la dernière goutte, Cogolin constata que faim et soif étaient enfin à peu près apaisées mais que, de son écu de six livres, il ne lui restait plus que deux sols et trois deniers.

Cogolin ne s'en émut pas outre mesure : il se trouvait dans cet état de béatitude qui fait que l'estomac ne croit plus à la faim, la gorge à la soif et l'esprit à la misère. Il employa donc ses deux sols et ses trois deniers à fumer de la nicotine dans une pipe en terre, tout comme un grand seigneur, car la pipe était alors un luxe. Adossé au mur, enveloppé des odorants nuages de nicotine, béat et rassasié, Cogolin jetait autour de lui de vagues regards qui, à la fin, se posèrent avec intérêt sur trois personnages assis non loin de lui et paraissant être des garçons boulangers.

Ils étaient en effet tous trois vêtus en mitrons. Le premier était petit, boulot, avec un nez pointu et des yeux vifs. Le deuxième était long et maigre, avec un nez mélancolique. Le troisième avait un ventre comme une barrique, des épaules comme un bœuf, et un nez vermeil. Ces trois êtres tenaient avec le patron du *Borgne qui prend* une conversation des plus animées. L'hôte semblait les connaître parfaitement et paraissait leur faire des remontrances amicales.

– Ainsi, dit-il à la fin, vous êtes bien décidés ? Vous quittez la boulangerie de mon voisin Lescot pour vous faire baladins, bateleurs, comédiens je ne sais quoi de damnable et de damné ?

– C'est fait ! s'écria l'homme au nez pointu, nous quittons le pétrin pour le char de Thespis !

– Quoi, mon cher Legrand, réfléchissez.

– Il n'y a plus de Legrand. Je m'appelle désormais Turlupin.

– Et vous, reprit l'hôte, vous, mon brave Guéru, si doux, si poli, voyez un peu.

– Il n'y a plus de Guéru ! dit l'homme au nez mélancolique. Je suis *Gautier-Garguille.* À bas le fournil et vivent les tréteaux !

– Et vous, mon pauvre Robert, si paisible. si…

– Il n'y a plus de Robert ! cria l'homme au nez vermeil. Je suis *Gros-Guillaume.* Cela se voit assez, que diable ! Plus de farine au visage ! À moi le masque antique !

L'hôte poussa un soupir et considéra les trois mitrons avec une profonde commisération.

– Voilà, songea Cogolin, trois gaillards qui m'inspirent une irrésistible amitié.

L'homme au nez pointu, qui paraissait être le chef de ce trio, c'est-à-dire Legrand, c'est-à-dire Turlupin, reprit en s'adressant au patron du *Borgne qui prend :*

– Or, mon maître, en attendant que nous puissions jouer sur un vrai théâtre comme ces messieurs de la rue Mauconseil{12}, comme nous avons besoin d'un lieu couvert pour y donner nos représentations, nous avons pensé à vous.

– À moi ! s'écria l'hôte stupéfait. Non, non, par tous les diables, je n'ai pas envie de me damner !

– Vous avez, reprit Turlupin sans se démonter, vous avez un grand imbécile de hangar qui peut loger cent spectateurs sans compter les tréteaux. Nous désirons désidérativement votre hangar. Et vous aurez pour vous un quart de la recette !

– Un quart de la recette ? Oh ! oh ! fit l'hôte soudain alléché. Et que ferez-vous payer à chaque personne ?

– Pour assister à nos *turlupinades,* il en coûtera à chacun deux sols six deniers. Calculez. Votre fortune est faite si seulement nous avons tous les jours une centaine de spectateurs.

L'hôte calcula en effet. Et il trouva sans doute que sans être la fortune annoncée, la somme était bonne à prendre, car il tendit sa main en disant :

– Tope !

– Évohé ! hurlèrent les trois mitrons.

C’est ainsi que dans la grande salle du cabaret du *Borgne qui prend,* fut fondée l’association de Turlupin, Gautier-Garguille et Gros-Guillaume, association qui devait bientôt prospérer au point d’inquiéter les comédiens officiellement privilégiés.

– Ce n’est pas tout ! s’écria Legrand (dit Turlupin), lorsque les quatre compères eurent vidé une bouteille à leurs succès futurs, il nous manque un personnage qui aura d’ailleurs un rôle des plus faciles puisqu’il n’aura rien à dire. Gautier-Garguille, Gros-Guillaume et moi, nous avons la langue assez bien pendue pour occuper l’auditoire. Par malheur, aucun de nous ne sait convenablement recevoir les coups de bâton. Il nous faut quelqu’un qui sache se faire étriller dans les règles.

– Recevoir des coups ? fit l’hôte perplexe. Ne comptez pas sur moi pour jouer ce personnage-là.

À ce moment, Cogolin qui avait attentivement écouté toute cette discussion, se leva, s’avança vers Turlupin, mit la main sur son cœur et, la figure balafrée par un immense sourire, prononça :

– Moi, monsieur, je sais !

Le trio stupéfait contempla une minute cette figure de faune chauve et rieur, l’aspect minable de ce grand corps courbé en une salutation pieuse et matoise à la fois.

– Superbe ! dit Turlupin.

– Superlatif ! dit Gautier-Garguille.

– Supercoquentieux ! dit Gros-Guillaume. Cogolin salua de nouveau et se tint modeste devant les trois futurs comédiens, comme devant trois juges. Turlupin le considéra avec attention, et lui dit :

– Ainsi, l’ami, vous savez recevoir des coups de bâton !

– J’en ai fait depuis quelques jours un apprentissage approfondi répondit Cogolin. Coups de bâton, coups de poing, coups de pied, coups de griffe, j’ose assurer à ces dignes seigneurs baladins que je sais tout recevoir. Il paraît que c’était

ma vocation. Messieurs, j'ai vainement essayé de tous les métiers : aucun n'a voulu de moi, il n'y a guère que les coups de bâton qui me réussissent. Messieurs, je suis à la recherche d'une honorable position dans le monde. Je ne demande pour tous gages que la niche et la pitance. Et encore je puis me passer du gîte : j'en ai un. Mais, pour Dieu la Vierge et les saints, que je sois assuré de manger à ma faim et boire à ma soif. Mettez-moi donc à l'essai, et je veux être pendu si vous n'êtes satisfaits de ma manière de me faire étriller, gourmer et rosser.

Ce discours obtint tout le succès qu'en espérait Cogolin. Séance tenante, l'ancien écuyer du chevalier de Capestang, l'ancien laquais d'astrologue, de régent et d'apothicaire fut embauché dans la société Turlupin en qualité de valet de comédie, aux conditions mêmes qu'il avait énoncées, c'est-à-dire qu'il fut engagé pour recevoir des volées de coups de bâton, moyennant la nourriture. Pauvre Cogolin, il avait enfin trouvé une position sociale !

XLIII

Fend-l'Air.

Le chevalier de Capestang avait perdu connaissance, au moment où attaché par neuf anneaux de fer à la planche de fer qui descendait en tournant vers l'invisible fond du puits, il avait senti sa tête s'égarer ; le puits sans fond visible lui apparut comme la demeure de l'épouvante ; ses hurlements résonnèrent à ses oreilles comme les cris de l'épouvante qui l'appelait. Alors, il s'évanouit. Lorsqu'il revint à lui, il se vit dans un bon lit. Il regarda autour de lui, et constata que la chambre où il se trouvait était ornée et meublée avec cette somptuosité banale mais coûteuse d'un appartement du premier ordre dans une hôtellerie de premier ordre. En face de lui, il y avait deux fenêtres, et comme la lumière passait à travers les rideaux entrouverts, il eut cette sensation de délicieux frisson qu'on éprouve à revoir un spectacle émouvant qu'on n'a pas vu depuis des années.

– Tiens ! fit-il, le soleil ! Ce fut sa première parole, et sa première impression.

Cette double coulée de soleil il la contempla longtemps sans se demander où il se trouvait et comment il était venu là.

– La joyeuse matinée ! songea le chevalier. Corbacque, la belle chevauchée que je vais demander à mon brave Fend-l'Air ! Voilà qui dissipera cette pesanteur que je me sens à la tête. Que diable ai-je bu hier ?

Il souleva la tête ; mais elle retomba aussitôt comme si elle eût été attachée à l'oreiller. Alors il demeura immobile, les yeux agrandis, fixés sur les images qui s'évoquaient tour à tour,

pareilles à des lointaines visions évanouies aussitôt qu'apparues. Il revoyait la bataille du *Grand Henri* dessinée en vigoureux relief ; puis la prison où il s'était trouvé presque mourant de soif, mourant de ses blessures, et cela aussi se présentait avec une certaine netteté ; puis l'apparition de la dame inconnue qui l'avait emmené, soigné, guéri ; et déjà, les détails s'estompaient ; puis son séjour dans une chambre souterraine, sous la surveillance du Nubien ; puis enfin… là, les images évoquées devenaient confuses. Des ténèbres s'accumulaient dans ce coin de sa mémoire. Le puits, la planche de fer, la vis titanesque, cet effroyable agencement de choses de fer qui grouillaient, oui, cela revivait, mais comme un rêve, un affreux rêve dont l'imagination cherche à reconstituer les péripéties…

– Quel abominable cauchemar ! se dit le chevalier. Ah çà, mais je suis donc sorti de la chambre souterraine ? Et la dame qui me soigna, qu'est-elle devenue ? Est-ce un rêve, elle aussi ? Et ce démon noir ?… Ho ! qui sont ces deux-là ?

À ce moment en effet deux hommes entraient dans la chambre ; ils se dirigèrent vers son lit. L'un vêtu d'une robe noire. L'autre était vêtu de blanc et tenait son bonnet blanc à la main. Le premier était grand, mince, maigre, pâle, et portait des lunettes sur le nez. Le second était gros, court, et de face flamboyante. À eux deux, ils formaient une apparition fantastique.

– Qui êtes-vous ? grogna le chevalier. Où suis-je ? Qui m'a conduit ici ?

– Chut ! fit l'homme en noir en lui prenant une main.

– Silence ! fit l'homme blanc en roulant vers la porte des regards effrayés.

– Or çà, mes maîtres, suis-je dans une maison de fous ? cria Capestang. Suis-je fou moi-même ? Qui êtes-vous, vous la face de carême ? Et vous, trogne enluminée, qu'êtes-vous ?

Ces exclamations furent suivies d'une bordée de jurons. Il

continua en jetant des regards furieux sur l'homme noir.

– Vous avez une figure à tuer les gens, rien qu'en les regardant à travers vos lunettes…

– Monsieur a toute sa connaissance, dit l'homme noir. Le julep a fait merveille. Encore une douzaine de petites saignées et, dans un mois il n'y paraîtra plus. La fièvre s'en va.

– La fièvre t'étouffe toi-même ! rugit le chevalier. Essaye un peu de me saigner ! Ah ! misérable, je ne m'étonne plus d'être si faible ! Drôle, tu as profité de mon sommeil pour m'enlever au moins une pinte de sang !

Le médecin – car c'en était un – tirait déjà sa lancette. Mais le chevalier, saisissant son oreiller, le lui envoya à la tête à toute volée.

Le médecin battit précipitamment en retraite vers la porte, mais avant de la franchir, il se retourna pour crier :

– Vous serez saigné, où j'y perdrai mon bonnet de docteur !

– Drôle ! Faquin ! Je te saignerai comme un poulet, je te larderai, je te ferai cuire dans ton jus ! On ne sait jusqu'où se fût portée l'exaspération du chevalier, si l'homme blanc, après avoir escorté le médecin jusqu'à la porte, ne fût revenu vers le lit en disant :

– À propos de poulet, monsieur tâterait-il bien d'un de nos chapons ?

– À la bonne heure, voilà qui est parler, mon ami ! Quel est ce misérable ruffian qui sort d'ici et qui me veut assassiner ?

– Ah ! c'est un bien grand médecin.

– Et vous, mon cher, qui êtes-vous ?

– Pour vous servir, je suis maître Gorju, patron de l'hôtellerie des *Trois Monarques.*

– À la très bonne heure ! Voilà une profession avouable. Eh bien ! mon cher monsieur Gorju, c'est très volontiers que j'accepterais un cartel d'un de vos chapons, à condition qu'il

entre dans la lice cuirassé de quelque bon pâté et escorté de deux flacons de vin d'Anjou.

L'hôte fila avec la rapidité d'une hirondelle et bientôt reparut accompagné d'un garçon qui portait une petite table toute servie. Il aida à se lever et à s'habiller le chevalier, à qui la tête tournait bien encore un peu, mais qui, somme toute, se vit de force à diriger une bonne attaque sur le chapon. Maître Gorju, après avoir soigneusement fermé la porte, le servait avec des attentions délicates.

– C'est charmant, pensait le chevalier, et ceci m'a tout l'air d'être le pendant de ce fameux dîner que je trouvai impromptu dans le château enchanté de Meudon.

Ce souvenir en éveillant d'autres, l'image de Giselle se présenta à lui, et il en éprouva une telle angoisse qu'il laissa retomber la cuisse de chapon qu'il tenait à la main.

– Ô mon Dieu ! s'écria l'hôte, est-ce que votre faiblesse vous reprend ?

– Non, répondit Capestang en poussant un soupir, j'ai soif.

Maître Gorju s'empressa de remplir un verre jusqu'à ras bord et le chevalier le vida d'un trait. Cependant, à mesure que le chapon disparaissait, à mesure que le niveau du vin baissait dans les bouteilles, notre aventurier sentait les forces lui revenir au galop et les pensées roses se lever en foule dans son esprit, comme autant de fées gracieuses qui lui souriaient.

– Voyons, mon cher hôte, dit-il en se renversant dans l'excellent fauteuil où il était installé, expliquez-moi comment je suis ici et depuis quand je m'y trouve ; expliquez-moi comment je trouve à mon chevet ce magnifique costume que je viens de revêtir et cette belle rapière qui m'a l'air de venir en ligne droite de Milan ; expliquez-moi surtout par quelle féerie je suis installé dans un luxueux appartement de l'une des plus luxueuses hôtelleries de Paris…

– La plus luxueuse, monsieur !

– Soit ! Par quel prodige, enfin, moi, pauvre aventurier sans sou ni maille, je me vois l'objet des attentions empressées d'un homme aussi important que vous.

– Monsieur, dit l'hôte, vous êtes ici depuis sept jours. Pendant cinq jours et cinq nuits vous avez battu la campagne. Avant-hier la fièvre s'en alla. Hier vous dormîtes comme un loir, et vous voilà remis, Dieu merci, très capable de vous lever, de marcher, enfin, de… de…

– De m'en aller ? hein ?

– Oh ! monsieur. L'appartement est payé pour un mois d'avance, avec la nourriture, le médecin. Je suis forcé de vous le déclarer, ajouta maître Gorju en avalant sa salive.

– Mais enfin, corbacque ! qui m'a amené ici ? Quel lutin ? ou quel ange ?

– Un homme, monsieur, qui vous portait sur ses épaules, un robuste gaillard, ma foi !

– Un homme ? Dites-moi, un noir ? une façon de Maure ou de Nubien ?

– Ma foi, fit l'hôte embarrassé, je n'ai pas remarqué sa couleur.

– Et qui a payé ? Est-ce cet homme ?

– Non, monsieur. C'est une dame que je ne connais pas, ajouta maître Gorju avec le même embarras. Elle vous a fait déposer dans ce lit et m'a donné ses ordres en ajoutant que si je ne les suivais pas à la lettre, je serais écorché vif.

– Vous qui avez l'habitude, au contraire, d'écorcher les autres ! Cela Vous eût un peu changé, hein ?

– Ah ! monsieur ! En tous cas, l'homme qui vous apportait et la dame qui a tout payé ont disparu sans que je puisse savoir qui ils sont et de quel côté ils ont tiré. Voilà, monsieur. Tout est clair.

– Clair ? grommela l'aventurier en se prenant le front à deux

mains. Clair ! Je veux être saigné vingt fois comme ce drôle m'en menaçait si je vois clair dans ma situation. Tout n'est que ténèbres, comme dans le puits de mon cauchemar, ajouta-t-il en frissonnant. Dites-moi, mon cher. Vous me disiez que j'ai battu la campagne pendant une semaine… N'aurais-je pas parlé de quelque chose comme un puits sans fin, avec une vis, une planche qui tourne.

– Si fait, monsieur. Vous avez rêvé tout haut, hier ou avant-hier, et vous parliez de cela.

– C'était bien un cauchemar, murmura le chevalier. Il est évident qu'au moment où, dans la chambre souterraine on m'a fait boire un narcotique, c'était pour pouvoir me transporter ici. J'ai rêvé tout le reste, et le narcotique m'a donné une fièvre qui a duré sept jours, voilà !

Dans le fond, le chevalier ne croyait pas un mot de l'explication qu'il se donnait à lui-même. Mais à la seule idée d'admettre la réalité de l'effroyable engin d'épouvante, ses cheveux se hérissaient, son front se couvrait d'une sueur froide, son cœur cessait de battre.

– Voyons, reprit-il en secouant la tête, d'après ce que vous me dites, je puis donc rester encore une bonne quinzaine ici et être défrayé de tout sans bourse délier, opération qui me serait d'ailleurs difficile, vu que je n'ai pas de bourse ?

– Vingt-trois jours, monsieur, rectifia Gorju avec un soupir. Le plus bel appartement de l'hôtellerie. La nourriture la plus délicate. Les meilleurs vins. La dame a dit : « Comme pour un prince. » Et pendant vingt-trois jours encore, vous avez droit à être ici traité comme un prince.

– Mais, dit le chevalier en se redressant, les armes de ma famille valent bien celles d'un prince !

– Je n'en doute pas, monsieur. Donc, nous disons vingt-trois jours.

– Non, mon cher hôte, non, rassurez-vous, fit le chevalier en riant. Les vingt-trois jours seront votre bénéfice et la digne

récompense de vos bons soins désintéressés.

– Ah ! monsieur ! s'écria Gorju enthousiasmé, je ne sais si vous avez les armes d'un prince, mais vous en avez la générosité. Monsieur, je suis bien votre serviteur !

– Hum ! si je n'avais que la générosité de tel prince que je connais. Mais si j'ai pu, malgré moi, être hébergé pendant que j'étais privé de connaissance, il ne convient pas à un Trémazenc d'accepter l'hospitalité d'une inconnue, alors que ses jambes peuvent le porter et ses bras le défendre !

– Ainsi, monsieur, vous me quitteriez ?

– Aujourd'hui même, mon brave. Un violent combat parut se livrer dans l'esprit de maître Gorju, tiraillé par deux démons également redoutables : l'avarice et la peur. Ce fut la peur qui l'emporta.

– En ce cas, monsieur, dit-il avec un sourire intraduisible, la dame inconnue m'a laissé ceci pour vous le remettre le jour même de votre départ. Et puisque ce jour est arrivé…

L'hôte posa devant Capestang une bourse de soie. Le chevalier la vida devant lui. Elle contenait cent pistoles. Il demeura un instant pensif ; puis se levant, il repoussa les pièces d'or et mit dans son sein la bourse de soie.

– Je garde la bourse, dit-il. À vous les pistoles.

– Monsieur, bégaya l'hôte pâle d'émotion, ceci a été prévu par la dame. Je serai embastillé si…

– Eh bien, donnez-les à ce ruffian de tout à l'heure pour les saignées qu'il ne m'a pas faites. Quant à celles qu'il m'a faites, je les lui paierai avec cent coups de pied dans le ventre. Adieu et merci, mon cher !

Là-dessus, l'aventurier ceignit la rapière en question et sortit, laissant Gorju si stupéfait et si ému que c'était lui qui semblait se relever d'une fièvre maligne.

* * * *

– Voyons tout d'abord ce qu'a pu devenir mon brave Fend-l'Air, se dit le chevalier quand il fut dehors. Sans lui, je ne suis qu'une moitié de moi-même.

Le lecteur a peut-être oublié que le cheval de Capestang et celui de Cogolin avaient été mis en pension à l'auberge de la *Bonne Encontre,* rue de Vaugirard, un peu plus loin que le *Grand Henri.* Mais Capestang n'avait garde d'oublier, lui… Pour se rendre à la *Bonne Encontre,* en évitant de passer devant l'hôtel Concini, Capestang pouvait descendre la rue de Tournon et, remonter ensuite à la route de Vaugirard par le Vieux-Colombier et la rue du Pot-de-Fer. Mais Capestang se fût cru déshonoré d'avoir l'air de fuir. Il passa donc devant cet hôtel d'Ancre où il était accouru de si bon cœur le jour de son arrivée à Paris et qui, maintenant, lui apparaissait plus sinistre que la Bastille ou le Temple. Et pourtant, il ignorait totalement que c'était dans cet hôtel d'Ancre qu'il avait été enfermé, détenu un mois dans une chambre souterraine, et que là, enfin, sous cet édifice, existait l'horrible réalité de son horrible cauchemar.

Comme il venait de dépasser le grand portail encombré de gardes, deux jeunes gentilshommes qui, se donnant le bras et riant entre eux, sortaient de l'hôtel, s'arrêtèrent soudain en apercevant Capestang qui, d'un pas de matamore, la tête droite, le poing sur la hanche, l'attitude insolente, passait sur l'autre bord de la rue.

– Lui ! murmura Chalabre. Ah çà ! mais, plus on le tue, plus il nous nargue !

– Le Capitan ! fit Bazorges. Oh ! le démon d'enfer !

Tous deux pâlirent. Mais, se remettant aussitôt de leur émotion, ils se dirent quelques mots. Bazorges rentra en toute hâte dans l'hôtel. Chalabre se mit à remonter la rue, à vingt pas derrière le Capitan !

Arrivé à l'entrée de l'auberge où son cheval avait été mis en garde, notre aventurier vit quatre hommes dans une grande cour, desquels l'un était un valet d'écurie qui faisait trotter un cheval en le tenant à la main, et les trois autres regardaient. Du

premier coup d'œil, Capestang reconnut son Fend-l'Air. Du deuxième coup d'œil, il reconnut son écuyer Cogolin et maître Garo, patron de la *Bonne Encontre.* Du troisième coup d'œil, il reconnut le personnage devant qui Garo et Cogolin faisaient trotter Fend-l'Air afin de le lui vendre : c'était ce spadassin de Concini qu'il avait éborgné d'un coup d'épée le jour où, dans une salle de l'hôtel d'Ancre, après son entrevue avec le maréchal, il avait failli être assassiné par messieurs les Ordinaires : c'était Pontraille !

Fend-l'Air trottait la tête haute, le genou relevé, la queue en panache, souple, nerveux, superbe. Le valet le ramena devant le groupe formé par Pontraille émerveillé, Garo frétillant et Cogolin lugubre. Pontraille leva les sabots de la bête, ouvrit la bouche, souleva les paupières, passa la main à rebrousse-poil sur le dos de l'animal pour s'assurer qu'il n'était pas chatouilleux, agita son chapeau à plumes devant ses yeux pour s'assurer qu'il n'était pas peureux ; enfin, il se livra à cet examen méticuleux qu'un bon cavalier fait subir à un cheval au moment de l'acheter. Fend-l'Air se prêta docilement à toutes ses fantaisies. Pontraille le fit seller, sauta dessus, le fit marcher, reculer, trotter, galoper sur le pied gauche et sur le pied droit, volter et demi-volter à toutes allures. Enfin, mettant pied à terre devant Garo :

– Voilà, dit-il, une merveilleuse bête. Je la prends, mon brave homme. Vous me conduirez ce cheval demain matin à l'hôtel d'Ancre, et vous y toucherez les cinq cents livres que vous demandez.

– Et qui sont un bien modeste prix pour une telle monture, dit Garo en se frottant les mains.

– D'accord ! fit Pontraille en continuant d'admirer le magnifique animal que le valet ramenait à l'écurie.

– Hélas ! mon pauvre maître, à quelle extrémité suis-je réduit ! murmura Cogolin en essuyant une larme.

À ce moment, parti on ne savait d'où, retentit un coup de sifflet. Fend-l'Air dressa les oreilles, leva le nez au vent, naseaux

ouverts, œil étincelant, et se mit à frapper du sabot.

– Allons, hue donc ! fit le valet en le tirant par la bride.

Pour toute réponse, Fend-l'Air se leva sur ses pieds de derrière, pointa, puis, retombant, exécuta un écart prodigieux qui fit lâcher prise au valet et l'envoya rouler à dix pas. Garo s'élança avec d'autant plus d'ardeur qu'il tenait à prouver la docilité de la bête. Mais alors, sur un deuxième coup de sifflet, le cheval se jeta d'un bond au milieu de la cour ; et alors commença une série de ruades frénétiques, de sauts-de-mouton fantastiques, d'écarts brusques, de tête-à-queue imprévus – une danse étrange, affolée, affolante.

– Oh ! murmura Pontraille, il me semble que j'ai déjà vu cette enragée manœuvre-là quelque part. oh ! oh ! je me souviens ! ce fut dans le bois de Meudon ! Tripes du pape ! C'est le cheval du Capitan ! Mais alors ?

Tout empressé, tout pâle, Pontraille sortit de l'auberge sans vouloir écouter Garo qui lui jurait que jamais… c'était la première fois… Le spadassin se mit à courir vers l'hôtel d'Ancre. Garo, furieux, saisit un fouet et s'approcha de Fend-l'Air, qui, maintenant, paisible, s'ébrouait comme une brave bête qui a bien répété sa leçon. Garo leva le fouet.

– Prenez garde, dit une voix derrière lui, vous allez vous faire tuer.

Garo se retourna et demeura frappé de stupeur comme s'il eût vu la tête de Méduse.

– Monsieur le chevalier ! balbutia-t-il, tout pâle.

– Monsieur le chevalier ! hurla Cogolin, ivre de joie. Mon maître ! Mon cher maître ! Ah ! je…

Le pauvre Cogolin n'en put dire davantage : soit terreur superstitieuse, soit plutôt excès de bonheur, il vacilla sur ses jambes et tomba à genoux, à demi évanoui.

– Allons, lève-toi, fit Capestang en lui tendant la main. Je te pardonne d'avoir voulu vendre mon cheval.

– Ah ! monsieur, bégaya Cogolin, est-ce bien vous ? Ah ! jamais je n'éprouvai joie pareille non, pas même le jour où vous me tirâtes de cette main enragée qui me mordait à la gorge, ah ! oh ! je…

– Lève-toi, corbacque ! Et tu feras après tes salamalecs ! Non ? Tu ne veux pas de ma main ?

– Le respect, monsieur le chevalier, le respect !

– Oh ! bien, en ce cas, je vais t'aider !

Capestang saisit Cogolin par l'oreille et le remit debout.

– Ah ! monsieur, fit Cogolin, maintenant je vois que c'est bien vous, et vous bien vivant !

– Allons, l'hôte, fit le chevalier, donnez-nous une de vos bonnes bouteilles pour remettre d'aplomb le cœur de mon écuyer… ah ! te voilà, toi ! ajouta-t-il.

Fend-l'Air était accouru et avait posé sa grosse tête osseuse sur l'épaule de son maître. Capestang la caressait avec un inexprimable attendrissement et murmurait :

– Oui, c'est moi… allons, c'est bien… nous allons reprendre nos chevauchées, nos bonnes rescousses, tu n'as pas maigri, hein ? non, tu as été bien traité ; sois tranquille, je ne te quitterai plus.

Sur ce, Fend-l'Air fut réintégré à l'écurie, où il se laissa paisiblement conduire, et Capestang entra dans la salle de l'auberge, escorté par Garo qui flageolait sur ses jambes de stupeur et d'inquiétude, et, par Cogolin qui tournait autour de lui, levait les bras au ciel, jetait son chapeau en l'air pour le rattraper au vol, enfin se livrait à une mimique effarante, mais touchante, à laquelle il joignait force exclamations et cris de joie. Capestang ne laissait pas que d'être ému. Mais il croyait de sa dignité de montrer un visage impassible. Enfin, lorsqu'il eut obligé Cogolin à avaler une forte rasade qui, en effet, remit en place le cœur du fidèle écuyer :

– Explique-moi, maraud, traître, pendard, explique-moi

pourquoi tu voulais vendre mon Fend-l'Air.

Cogolin tourna la tête vers Garo, comme pour implorer son aide ; mais Garo s'était éclipsé.

– Monsieur, dit-il, ce n'est pas moi, je vous jure. La preuve, c'est que j'avais, depuis le jour néfaste où je vous vis emmener tout sanglant, oublié complètement mon cheval et le vôtre, tant la douleur me tournait l'esprit.

– Pauvre garçon ! murmura le chevalier.

– La douleur, monsieur ! Et aussi la misère. Mais voilà qu'hier M. Turlupin…

– Turlupin ?

– Oui. Donc, M. Turlupin et MM. Gautier-Garguille et Gros-Guillaume…

– Gautier-Garguille ! Gros-Guillaume ! Ah çà, drôle, que signifient ces noms de bateleurs ?

– Ces messieurs sont, en effet, une société de comédiens, parmi lesquels je me suis embauché.

– Tu joues la comédie, maintenant ? fit le chevalier ébahi.

– Oui, monsieur ; à l'enseigne du *Borgne qui prend.* C'est moi qu'on met dans le sac pour recevoir la volée de coups de bâton, mais il faut vous dire que ces messieurs ont soin de frapper à côté.

Le chevalier éclata de rire.

– Eh ! monsieur, fit Cogolin, qui, dans sa joie, riait aussi, il arrive bien parfois que le bâton s'égare sur mes reins ; mais je suis habitué ; comme je le disais à ces messieurs, j'ai appris : je sais ! Donc, hier, ces messieurs, devisant entre eux, disaient qu'ils avaient besoin de leurs chevaux. Alors, j'ai poussé un grand cri. Je me suis rappelé mon rouan et M. Fend-l'Air. Je me suis dit qu'avec le prix de mes deux bêtes, je pouvais vous éviter une humiliation ?

– Une humiliation, à moi ? Veux-tu avoir les oreilles

arrachées ?

– Monsieur, fit Cogolin. Je suis votre écuyer. Que dira l'histoire si jamais elle apprend que l'écuyer d'un Trémazenc de Capestang fut réduit à recevoir des volées de bois vert, pour vivre ?

– Tiens, c'est vrai. Tu n'es pas bête. Bois ceci, et continue.

– Donc, reprit Cogolin, après avoir vidé le verre que lui tendait le chevalier, je me suis dit qu'il fallait coûte que coûte trouver une autre position dans le monde, et que cette position, je la trouverais avec l'argent que me rapporterait la vente des deux chevaux. Je suis donc venu. J'ai parlé de la chose à maître Garo, qui a commencé par me demander cent cinquante livres pour la nourriture des deux bêtes ; puis, il a ajouté qu'il trouverait un acquéreur si je voulais lui laisser la moitié du produit de la vente. J'ai consenti ; il y avait dans la salle un gentilhomme qui se reposait en buvant de l'hydromel. Maître Garo lui a parlé. On a sorti votre cheval de l'écurie et vous savez le reste ; mais, je puis vous le dire, j'étais bien malheureux de vendre le destrier de mon maître, d'autant plus que la vue de M. Fend-l'Air me rappelait plus vivement ce maître que je croyais mort !

– Tu me croyais mort, mon pauvre Cogolin ?

– Oh ! monsieur, pensez-vous que sans cela je me serais permis de vendre votre cheval ?

– Oui, tu as pu t'y tromper, puisque moi-même je me suis cru mort. Mais me voici. Plus de coups de bâton. Cogolin ; plus de comédiens ; tu vas reprendre ton service d'écuyer.

– Ah ! monsieur le chevalier peut croire qu'en ce moment je recevrais volontiers cent coups de bâton tant ma joie est grande de vous retrouver et de reconquérir près de vous l'honorable position que j'occupais !

– Pauvre Cogolin ! fit le chevalier attendri, tu ne me quitteras plus. Mais as-tu donc tant souffert de la misère ?

– La misère, monsieur ? s'écria Cogolin en levant les bras. La faim, la soif, le froid, la chaleur, la fièvre, la rage au ventre, l'enfer au gosier, j'ai connu le fond de la misère, monsieur, j'ai vu à mes trousses tous ces spectres ! Repoussé, hué, malmené, vilipendé, renié même par maître Lureau, que dis-je bafoué même par cet imbécile de Lanterne.

– Lanterne ? interrompit le chevalier, il me semble que j'ai entendu ce nom-là.

– Oui, monsieur ; c'est le valet de confiance de M. le marquis de Cinq-Mars.

– Cinq-Mars ! murmura sourdement le chevalier, qui se sentit tressaillir.

– Voyez à quel point je méritais de m'appeler Laguigne ! continua Cogolin. Un matin, donc, à demi-mort de faim, n'ayant plus que juste la peau sur les os pour ne pas passer pour un squelette, je vais chez Lanterne dans l'espoir de trouver au moins une moitié de dîner, puisque je n'étais plus qu'une moitié d'homme. Fatalité, monsieur : je tombe juste au moment où Lanterne montait à cheval : il partait pour rejoindre, à Orléans, le marquis et la marquise de Cinq-Mars, qui eux-mêmes… holà, monsieur, qu'avez-vous ?

Capestang venait de sursauter sur son escabeau ; il s'était dressé, pâle comme la mort ; il avait saisi les poignets de Cogolin, terrifié, et, d'une voix rauque, il grondait :

– La marquise de Cinq-Mars ! *Il y a donc une marquise de Cinq-Mars à présent !* Que dis-tu ? Voyons. Répète.

– Lanterne, monsieur, c'est Lanterne qui m'a appris la chose : le père de M. de Cinq-Mars est mourant en son domaine d'Effiat, en Bourbonnais. Alors, M. le marquis et Mme la marquise de Cinq-Mars sont partis.

Capestang lâcha Cogolin, porta une main à son front et fit deux ou trois fois le tour de la salle, d'un pas furieux.

– Marquise de Cinq-Mars ! râla-t-il. Pardieu ! le mariage a eu

lieu ! Ah ! Giselle, Giselle ! C'est donc vrai ! C'est fait ! Elle a épousé Cinq-Mars ! Et moi ! moi ! que vais-je devenir ? Oh ! la rejoindre à tout prix, la revoir ! lui reprocher sa duplicité ! Corbacque ! Je lui dirai, je lui prouverai…

Le malheureux jeune homme s'arrêta tout à coup : un sanglot l'interrompit. Mais bientôt la rage et la jalousie reprenaient le dessus :

– Et j'ai épargné ce Cinq-Mars ! Mort du diable ! Mais gare ! gare !… Quand sont-ils partis ? reprit-il en revenant à Cogolin.

– Il y a juste six jours, monsieur, répondit Cogolin tout tremblant.

– Et tu dis qu'ils allaient à Orléans ?

– À Orléans, d'abord ; puis à Effiat, dans le Bourbonnais.

– C'est bon, va me seller Fend-l'Air !

Cogolin obéit passivement. Le chevalier se laissa tomber sur un escabeau. À ce moment, maître Garo surgit du fond de la cuisine, son bonnet à la main, salue et dit :

– J'ai entendu monsieur donner l'ordre à son laquais de seller son cheval.

– Eh bien ? fit Capestang, les sourcils froncés.

– Eh bien, dit Garo en saluant très bas, je me permettrai de faire remarquer à monsieur qu'il me doit pour la garde, l'entretien, la nourriture de deux chevaux, soit en paille, foin, avoine, plus quelques barbotages de son pour le cheval de monsieur, plus…

– Te tairas-tu, bourreau ! interrompit le chevalier d'un si rude accent de menace que Garo se colla contre un mur et s'y aplatit de son mieux. Sache que je n'ai point d'argent sur moi, continua Capestang, mais comme je ne puis manquer de faire fortune, tu seras un jour ou l'autre payé au triple. Pour le moment, ne me romps pas les oreilles, ou c'est moi qui t'arrache les tiennes.

– Monsieur, bégaya Garo vert de peur, mais soutenu par son bon droit, vous ne voudrez pas ruiner un pauvre aubergiste. Puisque vous n'avez pas d'argent, je vais vous proposer un arrangement qui en mettra dans votre poche, tout en me payant : laissez-moi le cheval de votre laquais, et non seulement je vous tiens quitte, mais encore je vous redois cent cinquante livres, que je vous paie à l'instant même.

– Voilà une idée. Donne tes quinze pistoles.

– Monsieur, dit Cogolin qui entrait à ce moment, les chevaux sont sellés.

Garo alignait quinze pistoles sur un coin de table. Capestang en mit dix dans sa poche, et remit les cinq autres à Cogolin en lui disant :

– Mon pauvre Lachance, tu me rejoindras plus tard. Ou bien c'est moi qui viendrai te retrouver.

– Quoi ! Monsieur ne m'emmène pas ! Monsieur me renvoie ! Monsieur me chasse ! Je perds monsieur juste au moment où je croyais l'avoir retrouvé pour toujours ! Oh ! la guigne acharnée qui me persécute !

Et Cogolin fondit en larmes.

– Tu me fends le cœur, dit Capestang. Mais si longues que soient tes jambes, tu ne pourras me suivre à pied. Longjumeau, Étampes, Orléans, et le reste… ce sont de rudes étapes. Console-toi, je serai bientôt de retour. Où loges-tu ?

– Hélas ! monsieur ! Au coin de la rue des Lombards, à l'enseigne du *Borgne qui prend.* Puisque monsieur m'abandonne, je suis bien forcé de retourner chez M. Turlupin pour y recevoir des volées de coups de canne.

Quelques minutes plus tard, notre aventurier sautait sur Fend-l'Air, qui piaffait de joyeuse impatience, et, s'éloignait d'un bon trot, disparaissant bientôt au fond de la route de Vaugirard. Cogolin, tout triste, reprenait le chemin de la rue des Lombards. Et Garo, entrant dans une salle de l'auberge, y

trouva Pontraille qui s'était heurté à Chalabre lequel, on s'en souvient, suivait le chevalier depuis la rue de Tournon.

– Messieurs, dit l'aubergiste, il part pour Orléans, par Longjumeau et Étampes.

– Et Bazorges qui ne nous amène pas de renfort ! gronda Chalabre.

– L'attaquons-nous à nous deux seuls ? fit Pontraille. Chalabre haussa les épaules.

– Ne te change pas en capitan toi-même, dit-il sincèrement. Quand on veut prendre ou tuer un pareil démon, il faut être douze, et encore, quand il est pris, quand il est tué, il en revient ! Attendons nos camarades, puisque nous savons quelle route il prend !

XLIV

Le panier fleuri.

Il était environ deux heures de l'après-midi lorsque le chevalier de Capestang sortit de Paris. Un peu avant cinq heures, il entrait à Longjumeau par une pluie battante et mettait pied à terre devant l'hôtellerie du *Panier Fleuri* où, trois mois auparavant, il s'était arrêté par une resplendissante journée d'été, la tête pleine de rêves. L'aventurier avait décidé d'aller jusqu'au château d'Effiat, là-bas, au fond de l'Auvergne, et mort-dieu ! de reprocher à l'infidèle… quoi ? que lui reprocherait-il ? Capestang évita toute question embarrassante. Mais il résolut de voir la marquise de Cinq-Mars, de lui parler au plus tôt, de ne pas s'arrêter qu'il ne l'eût accablée de son amertume. Seulement, il ne put résister au désir très fort et très doux de s'arrêter à Longjumeau. Ayant donc mis Fend-l'Air à l'écurie, il se mit à parcourir ses souvenirs à travers l'auberge.

Là, dans ce corridor, Marion Delorme l'avait abordé et lui avait parlé ; là, pour la première fois, il avait vu peser sur lui le regard exaspéré de Cinq-Mars. Et là, dans cette cour, il avait rencontré Oiselle ! Une apparition de rêve ! Profondément, tout troublé, il l'avait saluée. Un instant, elle l'avait regardé… regardé dans les yeux. De cette minute-là datait la vie de son cœur.

Depuis, pour elle, il avait risqué sa vie, pour elle, pour son père, pour sa mère, pour tout ce qui pouvait lui être cher, morbleu, il avait soutenu mainte bataille, il avait laissé à gauche, un peu de sa peau et de son sang. Et la récompense ? Elle épousait Cinq-Mars !

L'aventurier dîna de bon appétit, furieusement, férocement : chaque coup de dent était à l'adresse de Cinq-Mars : encore un qu'il avait sauvé, mort-diable ! Puis il se retira dans sa chambre et s'assit devant une bouteille de vin de Saumur, à qui il se mit à raconter sa colère et son chagrin. La nuit était venue. L'un après l'autre, tous les bruits s'éteignirent dans l'hôtellerie. Le silence du sommeil pesa sur les choses et sur les êtres. Capestang avait depuis longtemps vidé sa bouteille et, comme onze heures sonnaient, il se prépara à se coucher.

À ce moment, on gratta légèrement à sa porte. Il ouvrit, et se vit en présence d'une jolie fille très pâle, en proie à une terreur qui la faisait trembler. C'était une pauvre servante. Elle s'appelait Margot. Le chevalier se rappela que, lors de son premier passage, Margot l'avait regardé fort doucement et que ce soir, encore, en le servant à table, elle avait beaucoup soupiré.

– Monsieur le chevalier, dit la pauvre fille dont les dents claquaient, fuyez au plus tôt, fuyez, venez, suivez-moi, je vous ai sellé votre cheval, qui vous attend dans la cour, la porte est ouverte, vous n'avez qu'à fuir !

– Bon ! Et pourquoi fuirais-je ? Dis-moi, ma belle enfant.

– Ils veulent vous tuer ! murmura Margot en se tordant les mains. Ils sont huit ou dix rassemblés dans la petite salle. J'ai écouté. J'ai entendu. C'est affreux.

Capestang reboucla son ceinturon et tira sa rapière, qu'il se mit à essuyer et à fourbir avec un morceau d'étoffe.

– Calme-toi, ma petite, allons, n'aie pas peur. *(D'un bras il entoura le cou de Margot, et il l'embrassa, ce qui la fit pâlir encore.)* Tu dis qu'ils sont en bas ? Dans la petite salle ? Huit ou dix ? Corbacque, huit ou dix ! Eh bien, donc, puisque tu as peur, je vais fuir, petite. Ah ! tu es vraiment gentille. *(Il l'embrasse encore, et elle tremble plus que tout à l'heure quand elle tremblait d'épouvante.)* Sangdieu ! Cornes du diable ! Je vais donc fuir, puisque tu m'as sellé mon cheval. *(Il s'exalte, ses yeux étincellent.)* Viens, ma belle, guide-moi jusqu'à cette salle, je

veux écouter, et puis fuir ! Ah ! ah ! ma rapière mignonne, vous voilà prête pour la danse, luisante et propre à souhait. Mordieu ! comme vous flamboyez ma mignonne ! Mais non, il faut fuir !

– Venez ! venez ! murmura Margot avec un grand soupir, partagée entre la joie de sauver le beau chevalier et la douleur de le pousser elle-même à la quitter.

Dans la petite salle, autour d'une table, ils n'étaient non pas huit ou dix, mais bien douze. Pontraille et Chalabre étaient arrivés les premiers, vers huit heures, et avaient habilement interrogé l'hôte. Puis Bazorges et Montreval étaient venus avec quatre des Ordinaires racolés dans l'hôtel Concini. Puis, vers dix heures, Louvignac, amenant trois coquins aux formidables moustaches et aux longues épées. Rinaldo n'avait pas été prévenu, ni Concini. Les cinq chefs de sections voulaient tout l'honneur et tout le profit. Il y avait deux cent mille livres à gagner : Concini avait porté à cette somme le prix de la tête de Capestang. Et puis il y avait que chacun d'eux avait une furieuse haine au ventre.

Autour des brocs de vin, sous la lueur fumeuse d'une lampe accrochée à un clou, ils tenaient conseil et attendaient le moment d'agir. Ils avaient des yeux de braise, des figures terribles, et pour s'exciter se racontaient leurs hauts faits de raffinés d'honneur.

Tous avaient réellement tué depuis trois jours, chacun un homme ou deux. De ce récit montait une formidable griserie de meurtre. Cela sentait la mort dans cette salle basse. Le vin des brocs, c'était du sang. Ils avaient des têtes de carnassiers, des physionomies convulsées. Mais tout à coup onze heures sonnèrent !

– Attention ! grogna Louvignac. Ne le manquons pas, cette fois. Là-haut, par cet escalier, la troisième porte à droite dans le corridor. Quatre demeurent au bout du couloir et assomment tout ce qui veut intervenir. Quatre pour maintenir l'hôte, les domestiques et tels passagers qu'attirerait le bruit, c'est assez, et

même la milice bourgeoise, fussent-ils cent ! Quatre pour les contenir, c'est assez ! Les huit autres pour le Capitan.

Ils frémirent. De sourds jurons coururent autour de la table.

– Nous défonçons la porte à coups de hache ; voici les haches, là dans ce coin ; nous entrons à huit, nous piquons droit au lit, et en avant, poignards, épées, nous le lardons, nous l'assommons, nous l'éventrons, nous l'étripons.

– Mort-diable ! – Cornes d'enfer ! – Sang de Dieu !

Des rugissements. Des haleines rudes de mufles qui reniflent du sang.

– Un instant ! grogna l'un, en vidant un broc. Je veux son cœur. Messieurs, qui touche à son cœur aura affaire à moi.

– Moi, son foie pour le faire manger à mes chiens.

– Moi, ses tripes pour les pendre à l'arçon de ma selle.

– La tête ! Qui de nous portera la tête à Concini ?

– Moi ! – moi ! – moi ! – moi !

Tous voulaient porter la tête. Ils étaient tous debout, leurs mufles ardents l'un près de l'autre, se mesurant, se menaçant.

– Tirons au sort à qui portera la tête ! dit Chalabre.

Tout à coup, dans cette seconde, le tonnerre tomba sur eux. La porte fut enfoncée d'un coup de pied. Dans le même instant, trois hommes tombèrent assommés, l'un d'un coup de pommeau d'épée, les deux autres à coups de broc ; presque aussitôt Chalabre s'affaissa, la gorge ouverte. La table se renversa ; cela s'était fait en coup de tonnerre ; et les huit sur douze qui restaient debout, après trois ou quatre secondes passées étaient encore stupides comme on l'est quand on subit le contre-choc du tonnerre ; un bras se leva ; l'éclair de la foudre jeta sa lueur ; le poignard s'abattit ; encore un homme par terre ! Alors les sept, tous ensemble, poussèrent une clameur sauvage. Capestang, au milieu d'eux, répondit par un rugissement de lion ; le coup de gueule des grands fauves qui viennent aux

chasseurs, naseaux frémissants, œil rouge, nerfs et muscles tendus à se rompre.

– Ma tête ! qui veut porter ma tête ?

Ce n'était plus une voix humaine, mais ils comprirent le sens du rugissement ; il était fou ; il était effrayant de rage furieuse ; ses yeux exorbités brûlaient ; son haleine brûlait ; ses cheveux hérissés ; pas un atome de son être qui ne fût un monde de fureur ; et c'était cela qui l'avait rendu fou, ces mots du spadassin : « Tirons sa tête au sort ! » Sans ces mots, il fût passé et eût fui. L'exorbitante vision du fou furieux déchaîné, pendant deux minutes à peine, fut éclairée par la lampe fumeuse. Le sang giclait. Des coups sourds. Des bruits mous de crânes défoncés. Des hurlements de gens qui meurent dans une suprême imprécation. Le fou furieux bondissait, se baissait, se relevait, frappait, mort-diable ! quels horions ! quels coups ! quelle rescousse ! Dans le formidable bruit des plaintes, des jurons apocalyptiques, dans la lueur des yeux flamboyants qui éclairaient la scène mieux que la lampe, avant qu'ils eussent sorti poignards ou épées, avant qu'ils fussent en garde, deux encore tombèrent, deux des assassins racolés ouvrirent la fenêtre, sautèrent et s'enfuirent.

– Ma tête ! rugit le fou. Ma tête ! *(et il râlait)* qui veut porter ma tête ! Vos têtes ! Il me les faut !

Il y en avait qui rampaient dans le sang, qui tâchaient de le mordre ou de le poignarder par-derrière ; il les écrasait d'un coup de botte ; les trois derniers valides, Pontraille, Montreval et Louvignac, livides de peur, acculés tous trois à un angle, saisis au cœur, à la gorge, à la nuque par la terreur, frappés du vertige de l'épouvante, le regardaient avec des yeux fous. Il s'arrêta, regarda autour de lui, leva très haut sa rapière et, dans le silence terrible où palpitait la mort, il eut un grand cri tragique :

– Qui veut la tête du Capitan ?

Il vit alors les trois qui restaient. Il marcha sur eux. Ils virent la Mort. Ils n'eussent eu qu'un geste à faire pour le tuer ; mais,

ce geste, ils ne le firent pas ; l'épouvante les transportait dans le domaine de l'impossible ; il leur apparut qu'il était impossible de tuer cet homme ; que les épées se briseraient comme verre rien qu'en le touchant.

– Je me rends ! dit Louvignac en jetant son épée.

– Ne me touche pas, épargne-moi ! dit Pontraille en jetant son épée.

– Donne-moi vie sauve ! dit Montreval en jetant son épée.

Ils étaient blêmes ; ils grelottaient ; ils allaient tomber à genoux. À ce moment, une cloche, dans la nuit, se mit à mugir. L'hôte, accouru à l'effroyable tumulte, avait vu la prodigieuse vision, et il faisait sonner le tocsin. Capestang n'avait pas une égratignure, pas une déchirure ; sa folie tombait ; il essuya sa rapière rouge et humide ; il la rengaina ; il alla ouvrir la porte et il gronda :

– Allez-vous-en !

Ils se glissèrent le long des murs pour être loin de lui le plus possible ; la porte franchie, ils se mirent à courir à bonds désordonnés, et le hurlement de leur épouvante se perdit au loin dans la nuit. Capestang sortit. L'hôtesse, sur son passage, tomba à genoux ; les valets s'enfuirent. Au-dehors, une rumeur de prise d'armes ; le tocsin mugissait ; des torches couraient ; des lueurs d'armes se croisaient dans la nuit.

* * * *

Dans la cour, Capestang saisit la petite Margot dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues. Elle frémissait d'épouvante et d'amour.

– Fuyez ! murmura-t-elle. Les bourgeois viennent en armes ! Il y en a cinquante ! Par ici ! Par cette porte de derrière !

– Ouvre la grande porte !

La pauvre fille obéit. Capestang se mit en selle. Fend-l'Air claironna son hennissement de bataille, L'épée au fourreau, l'aventurier sortit et se lança au trot parmi les lueurs de torches,

parmi les éclairs de hallebardes. Il y eut une clameur immense. Puis un profond silence.

Il passa. Nulle hallebarde ne se croisa. Les rangs s'ouvrirent devant le trot calme et fier de Fend-l'Air qui, dans cette nuit trouée de lueurs rouges, prenait la forme fantastique d'une fabuleuse bête. Chacun se recula, s'aplatit contre les murs. Il y en eut qui tombèrent à genoux. Les fenêtres qui s'étaient ouvertes se refermaient précipitamment. Une minute plus tard, la hautaine silhouette s'enfonça dans les ténèbres de la grande route.

L'aventurier trottait dans la nuit. Il était tout hérissé encore. Son sang bouillonnait. Il grommelait des choses indescriptibles, parfois un grand geste traçait dans l'espace un signe incompréhensible ; parfois un cri terrible sortait de sa poitrine et Fend-l'Air, alors, se secouait et passait du trot au galop. Peu à peu, les forces naturelles exorbitées reprirent leurs cours normal ; peu à peu sa pensée débordée rentra dans son lit ; il redevint homme ; et alors, comme il venait d'arrêter court son cheval, comme il se retraçait le formidable épisode, il se mit à trembler, la sueur inonda son front, et il balbutia :

– Est-ce possible ? Est-ce possible ? Est-ce moi ? Suis-je vivant ?

À Étampes, il dormit tout habillé sur de la paille, dans l'écurie d'une auberge. Il dormit d'un sommeil de plomb, sans un rêve, jusqu'à huit heures du matin. Puis il se remit en route et arriva à Orléans dans l'après-midi, ayant fait quinze lieues. La scène de Longjumeau, maintenant, il l'expulsait de son souvenir, il ne voulait plus y penser. Parfois seulement, une clameur déchirait son oreille : un souvenir de clameur. Il secouait violemment la tête et grondait :

– Madame la marquise de Cinq-Mars, il faut que vous sachiez que je vous tiens en mépris. Il faut que votre époux en découse. Épée contre épée. Quand je vous l'aurai tué, peut-être vous rappellerez-vous que vous m'avez dit : « Je t'aime ! »

Il prit la rive gauche de la Loire. Le lendemain, il était à

Gien. Le lendemain, il était à Bourges. Le lendemain il traversait les forêts de Tronçais. Le lendemain, il était à Gamat. Alors, par monts et par vaux, harassé, brisé, mais toujours droit sur Fend-l'Air, qui ne demandait pas grâce, il continua, grimpa les monts couverts de châtaigniers, passa les torrents et, sur le soir, aperçut un village dominé par une façon de château de belle allure.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, le cœur battant.

– Le château d'Effiat, répondit le paysan à qui il s'adressait.

Il avait fait en sept jours les cent vingt lieues de Paris à Effiat.

XLV

La marquise de Cinq-Mars.

Capestang poussa droit au château. Quand il n'en fut plus qu'à cinq cents pas, il mit pied à terre et, moyennant quelques sols, obtint l'hospitalité pour son cheval dans l'étable d'un manant. Alors, assurant son ceinturon, redressant son feutre, le bord du manteau relevé par la rapière, il se dirigea vers la grande porte du château, franchit le pont-levis et entra dans la cour d'honneur sans que personne lui eût demandé où il allait et ce qu'il voulait. Il remarqua même qu'avec lui, des hommes et des femmes avaient pénétré dans la cour ; tous ces gens étaient vêtus de leurs habits des dimanches, mais ils étaient tous fort tristes, ou du moins affectaient un air de tristesse. En même temps la cloche de la chapelle se mit à sonner le glas des morts. Capestang étonné se plaça derrière un groupe de paysans et attendit. Bientôt, au fond de la cour, une porte s'ouvrit à double battant, et une procession en sortit, qui développa sa pompe funéraire. Le chapelain et plusieurs autres prêtres sortirent les premiers en psalmodiant leurs chants funèbres. Un bedeau marchait en tête, portant la croix. Douze enfants de chœur venaient ensuite, vêtus de blanc sur noir. Puis, un suisse, aux armes de Cinq-Mars. Enfin, un cercueil couvert de velours, porté par douze laquais en grand deuil. Derrière le cercueil venait d'abord Henri de Cinq-Mars, puis une vingtaine de seigneurs des environs, puis la foule des vassaux et paysans… Cette procession se dirigeait lentement vers la chapelle située à l'aile gauche du château, contre le manoir qui dominait l'ensemble des bâtiments. Tous les dix pas, une sorte de chantre criait d'une voix solennelle :

– Priez pour l'âme de haut et puissant baron Louis-Henri Coeffier, seigneur du mont et de la plaine, seigneur de Ruzé, seigneur d'Effiat, marquis de Cinq-Mars !

Capestang assistait aux funérailles du vieux Cinq-Mars ! Et comme il songeait qu'il arrivait tout exprès pour provoquer son fils, l'aventurier tressaillit jusqu'aux moelles. Cette colère furieuse qui le soutenait depuis Paris l'abandonna brusquement. Il baissa la tête sur le passage du cercueil, s'inclina très bas, et murmura :

– Quoi ! J'apporterais donc dans cette maison visitée par la mort un deuil plus terrible encore que le premier ? Non, non. Dormez en paix, baron Louis-Henri, seigneur du mont et de la plaine ! Et vous, marquise de Cinq-Mars, adieu à jamais. Si vos yeux pleurent, ce n'est pas moi qui aurai commis ce crime !

Il était pâle, et tremblait convulsivement de la résolution qu'il venait de prendre. Il jeta autour de lui un dernier regard dans le vague espoir d'apercevoir peut-être celle qu'il était venu chercher si loin. Mais il n'y avait plus personne : tout le monde était entré à la chapelle où le vieux marquis devait prendre place près de ses ancêtres au fond de la crypte. Il s'en alla. Comme il allait atteindre la grande porte, un homme le rejoignit, le toucha à l'épaule, s'inclina, et dit :

– Mme la marquise de Cinq-Mars attend M. le chevalier de Capestang. Si monsieur le chevalier veut me faire l'honneur de me suivre, je vais le conduire.

Capestang devint livide. À ce moment, il n'eut qu'une idée : s'enfuir, sauter sur son bon cheval et reprendre au galop le chemin de Paris. Oui, il avait cette idée-là ! Mais lorsque l'homme se mit en route en lui faisant signe de le suivre, il le suivit. Et nulle force au monde n'eût pu l'empêcher de suivre. Il s'invectivait – mais il suivait Lanterne. Car c'était Lanterne qui venait de lui transmettre cette invitation. Il entra quelque part, monta un escalier sans s'en apercevoir, pénétra dans un de ces salons froids et sévères de la province, et, tout étourdi, tout haletant, attendit. Une ombre blanche apparut. D'instinct,

écrasé peut-être par l'émotion. Capestang courba la tête ; il se fût mis à genoux. Colères, invectives, reproches, amertume, tout disparut. Il n'y eut plus en lui que l'ineffable étonnement de se trouver près d'*elle !* Elle vint à lui, rapide et légère comme un joli oiseau qui court à la lumière. Elle lui prit la main, murmura quelques mots… et Capestang, secoué d'un tressaillement de prodigieuse stupeur, Capestang se redressa, la regarda, hébété, croyant rêver, et balbutia :

– Marion ! Marion Delorme !

* * * *

– Je vois ce qui vous étonne, dit Marion avec une nuance de tristesse : que le marquis de Cinq-Mars ait eu la pensée d'introduire au château familial une fille telle que moi et surtout en une si grave circonstance, alors qu'il venait recueillir le dernier soupir de son père, voilà qui est fait pour surprendre, en effet. Que voulez-vous ! J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai résisté. Mais lui se figurait que s'il me laissait seule à Paris, tout Paris allait se disputer pour m'arracher à lui.

– Marion Delorme ! répéta Capestang hagard, entendant à peine ce qu'elle disait.

Elle éclata de rire – ce rire clair et moqueur qu'il connaissait bien.

– La marquise ! murmura le chevalier en jetant autour de lui un regard affolé. La marquise de Cinq-Mars ?

– Rassurez-vous, fit-elle ! Il n'y a pas ici de marquise de Cinq-Mars. Il n'y a que Marion Delorme.

– Mais elle !

– Qui, elle ? Or çà, cher ami, vous avez la tête perdue.

– Mais, fit Capestang avec timidité, on m'a dit : « La marquise de Cinq-Mars vous attend. »

– C'est cet imbécile de Lanterne. Il m'appelle ainsi, par pudeur, peut-être. Mais il n'y a pas de marquise, mon cher. Il ne tiendrait qu'à moi, d'ailleurs. Si je voulais, il y aurait bientôt

une marquise de Cinq-Mars. Mais je ne veux pas. D'abord pour ce pauvre marquis, si galant homme que j'en arrive à lui vouloir du bien. Ensuite pour moi qui veux avant tout garder ma liberté.

Un coup de lumière éclaira brusquement le cerveau de l'aventurier ; il n'y avait pas de marquise de Cinq-Mars ! Lanterne ! Cogolin ! Marion ! Giselle ! Oh ! Giselle était à Paris ! Le mariage ne s'était pas consommé ! Celle que Cogolin, après Lanterne, appelait marquise de Cinq-Mars, c'était Marion ! Il chancela. Il eut un vertige. Et, comme son cœur débordait de joie, il saisit les mains de Marion et les couvrit de baisers.

– Morbleu ! Ah ! corbacque ! Je respire ! Ah ! j'étouffais !

– À la bonne heure ! dit la jolie fille. Je commençais à craindre que vous n'eussiez perdu la tête. Je vois maintenant pourquoi vous êtes venu à Effiat.

– Pourquoi je suis venu ? fit Capestang qui se redressa radieux, transfiguré, méconnaissable.

– Sans doute. Pour me baiser les mains. Pour me remercier de ce que j'ai fait là-bas. Je vois que maître Gorju m'a trahie. Il me le paiera cher.

– Maître Gorju ? bégaya l'aventurier qui se croyait transporté au royaume des énigmes.

– Sans doute ! L'hôtelier des *Trois Monarques.*

– Ah ! Marion, c'est vous qui m'avait fait transporter aux *Trois Monarques !* C'est vous qui m'avez sauvé !

– C'est moi, dit simplement Marion Delorme.

Le chevalier tomba à genoux. Marion pâlit devant cet hommage qu'elle devait à la reconnaissance, alors qu'elle eût donné sa vie pour le devoir à l'amour. Son sein palpita. Une larme voila l'éclat de ses yeux, elle songeait à Giselle !

* * * *

Maintenant, ils étaient assis l'un devant l'autre, et, dans ce cadre du vieux salon aux tapisseries fanées, aux grands bahuts vétustes, c'étaient deux admirables médailles. Capestang n'accumula pas les formules de reconnaissance, mais Marion sentit que, désormais, elle pouvait compter sur lui, quand même elle lui demanderait sa vie.

Il est remarquable, pourtant, que, dans les deux heures que le chevalier passa près d'elle, pas une fois elle ne prononça le nom de Giselle d'Angoulême. Elle souhaitait franchement, sincèrement, le bonheur du jeune aventurier, mais vrai ! c'eût été trop exiger d'elle que de lui demander de coopérer à ce bonheur.

Sur les instances et les questions multipliées du chevalier, elle raconta seulement sa rencontre avec Cogolin dans la rue Saint-Martin, la résolution qu'elle avait prise, son émoi, sa douleur ; puis la fête à l'hôtel Concini, puis son intervention au moment suprême dans les souterrains. Capestang apprit ainsi que c'était à l'hôtel Concini qu'il avait été emprisonné, et que son terrible rêve de la planche de fer était une réalité plus sinistre encore. Il sentit la sueur pointer à la racine de ses cheveux. Il admira l'héroïsme de Marion. Il tressaillit d'horreur, lorsqu'elle lui parla de Belphégor.

– Et qu'est devenu cet homme, ce démon, devrais-je dire ?

– Je l'ignore, répondit Marion. Je lui ai donné la récompense que je lui avais promise, et puis je l'ai renvoyé. Sans doute est-il retourné auprès de sa maîtresse, Léonora Galigaï.

– Elle le tuera. Et ce sera bien fait.

– Non. Elle a encore besoin de lui. Elle le tuera peut-être, mais plus tard.

– Et quelle récompense lui avez-vous donnée ? reprit le chevalier.

Marion pâlit et frissonna. Elle baissa les *yeux*.

– Je l'ai simplement sauvé du désespoir, dit-elle avec un

étrange sourire.

– Voilà qui est étrange, murmura Capestang, qui frissonna à son tour. Pour corrompre cet incorruptible geôlier Marion, vous avez dû faire quelque chose d'exorbitant ou de sublime. Quoi que vous ayez fait, je vous suis débiteur de la vie, c'est-à-dire du seul bien que je possède au monde. Aussi vais-je vous demander une grâce.

– Une grâce ? À moi ? fit-elle, tandis que son front s'empourprait.

– Voici, dit Capestang. Vous m'avez, à Paris, laissé entrevoir que vous aviez des ennemis. Eh bien ! s'il arrive qu'un danger vous menace, vous ou quelqu'un de ceux que vous aimez, si vous avez besoin que quelqu'un meure pour vous, jurez-moi de songer à moi et de m'appeler d'abord.

– Je vous le jure, chevalier.

– Merci, madame.

Ils se dirent ces choses simplement, avec une émotion grave et sincère.

– Et en fait d'ennemis, reprit Capestang, si le Concini apprend que c'est vous qui m'avez tiré de ses griffes…

– Il ne le saura pas, dit Marion. Et puis il y a quelqu'un de plus redoutable que Concini, mon cher.

– Et qui ? Désignez-le-moi, et je rentre à Paris tout exprès pour le provoquer ! s'écria Capestang avec un de ses grands gestes de matamore.

– C'est Léonora Galigaï, marquise d'Ancre !

– Une femme ! murmura Capestang. Ah ! diable ! paix, ma bonne rapière !

– Je vous jure que, contre cette femme-là, vous pourriez dégainer sans honte ! dit Marion en frissonnant. Concini n'est que le bruit du tonnerre ; Léonora, c'est la foudre qui tue. Prenez garde, chevalier ! Prenez garde au valet que vous

embauchez, au pain que vous mangez, à l'air que vous respirez. Léonora vous suit. Elle se meut autour de vous comme une ombre mortelle. Elle vous tuera d'un sourire.

– Je ne la crains pas. Mais que diable lui ai-je fait, à celle-là ?

À ce moment, la cloche de la chapelle fit de nouveau entendre sa voix aigre, annonçant que la cérémonie funèbre était terminée. Henri de Cinq-Mars allait arriver. Mais Marion eût risqué même une rupture plutôt que de faire comprendre à Capestang que sa présence était un danger pour elle. Heureusement, notre aventurier le comprit, lui, car il se leva en disant :

– Adieu, madame ! Je suis venu ici la mort dans l'âme. Je m'en vais heureux. Une parole et un sourire de vous ont dissipé les nuages accumulés sur mon cœur. Souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite.

Elle s'était levée aussi. Une minute, ils demeurèrent l'un en face de l'autre, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux. Brusquement, Marion se mit à pleurer. Le chevalier approcha doucement ses lèvres de ces yeux brillants de pleurs et ses lèvres burent les larmes, les dernières larmes d'amour de Marion Delorme.

– Adieu, Marion ! murmura-t-il. Songez que maintenant vous avez un frère.

Et il s'éloigna. À la porte du salon, il trouva Lanterne qui l'attendait et qui le conduisit, par des couloirs détournés, par des cours intérieures, jusqu'à une poterne. Capestang regagna à grands pas la chaumière des paysans auxquels il avait confié Fend-l'Air. Et comme il était venu beaucoup de gentilshommes des environs pour les funérailles du vieux Cinq-Mars, nul ne fit attention à lui.

Capestang reprit donc le chemin de Paris, mais cette fois sans trop se hâter. L'hiver approchait. Des souffles de froid passaient en gémissant à travers les forêts. Le ciel lui envoya

plus d'une ondée glaciale. Il était râpé, un peu. La plume de son chapeau se fripait. Son manteau perdait sa couleur. Dans sa bourse, il ne restait plus que quatre ou cinq écus. Mais comme il se redressait, mordieu ! Comme tout chantait en lui ! Comme le nom de Giselle résonnait en fanfare de bonheur dans son cœur !

Comme il n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, avant de fournir sa dernière étape, il s'arrêta dans une auberge isolée assise au bord du grand chemin royal comme une mendiante. À bourse maigre, auberge pauvre. Capestang qui avait assommé avec une bourse remplie d'or un tire-laine, Capestang, qui ne pouvait pas garder cinq pistoles dans ses poches, ménageait ses derniers sols avec une parcimonie qu'il faut expliquer, car ce trait éclaire encore ce type extraordinaire : c'était pour Fend-l'Air ! Capestang se fût passé de manger, mais la ration de son cheval était toujours entière !

Ce jour-là, donc, ayant mis Fend-l'Air à l'écurie, il entra dans la salle enfumée, enténébrée, piteuse, de cette masure qu'un bouquet de buis suspendu à la porte indiquait seul comme étant une auberge. La salle était toute petite. Il y avait deux tables, chacune avec deux bancs. L'une de ces tables était près de la cheminée, où brûlait un fagot ; l'autre table était à l'autre bout. À celle qui avait été placée près du feu, deux gentilshommes étaient assis devant une bouteille de vin à laquelle ils se gardaient bien de toucher, et séchaient leurs manteaux trempés par la dernière averse.

À l'entrée de ce nouveau venu, les deux gentilshommes cessèrent aussitôt un entretien qu'ils tenaient à voix basse. L'un d'eux, qui, malgré ses bottes couvertes de boue, avait fort grand air, eut un geste d'impatience et se couvrit à demi le visage avec le bord de son feutre. Capestang était mouillé ; lui aussi, il s'approcha du feu en saluant les deux inconnus. Ils ne bronchèrent pas. L'aventurier haussa les épaules, alla chercher un escabeau, l'apporta près de la cheminée, s'assit et frappa sur la table du pommeau de sa rapière.

– Parfendieu, monsieur ! fit d’un ton hautain l’homme au feutre rabattu, vous voyez bien que vous me gênez. Il y a une table là-bas.

Capestang regarda autour de lui comme pour s’assurer que ce discours s’adressait bien à lui.

– C’est à vous que je parle ! reprit le gentilhomme d’un ton plus impérieux encore.

– Vraiment ? Eh bien, moi, je ne vous parle pas ! dit Capestang d’une voix où frissonnait la colère.

Et l’aventurier allongea ses bottes vers la flamme, avec une volonté d’insolence.

– Mort du diable ! Vous n’êtes pas poli. Je vous apprendrai à parler, et puis encore à vous taire ! gronda furieusement l’inconnu.

– Vous vous vantez, monsieur, on ne dit ces choses-là que l’épée au poing !

En même temps, Capestang se leva, le sang aux oreilles, la main à la garde de la rapière. L’inconnu, emporté par la colère, en fit autant. Les flamberges allaient voir le jour. Le compagnon de l’orgueilleux gentilhomme se jeta sur lui et murmura rapidement à son oreille :

– Que faites-vous, monseigneur ! Songez que vous êtes attendu à Paris ! Vous ne vous appartenez pas !

– C’est trop vrai, par le Christ ! fit le monseigneur en se frappant le front.

Dans ce mouvement, il se découvrit le visage – et Capestang murmura :

– Le duc de Guise !

XLVI

Le fils du balafré.

Guise, suivi de son compagnon, se dirigea vers la porte : les deux chevaux étaient attachés par la bride au tourniquet d'un contrevent, sur la route. Au moment où le duc allait atteindre cette porte, il vit se dresser devant lui le chevalier de Capestang, tout hérissé, le feutre en bataille, le poing sur la hanche, dans une attitude de vrai diable à quatre, morbleu ! Cela prêtait à rire, et ce pouvait être terrible. Capestang vociférait :

– Alors, monsieur le monseigneur, vous croyez qu'on peut dire aux gens qu'on leur enseignera la politesse, et puis bonsoir ! en selle, et au galop ! Allons donc ; dégainez, s'il vous plaît !

Guise contempla un instant le chevalier d'un air d'inexprimable dédain.

– Ah ! ah ! dit-il froidement. Je vous reconnais à présent, mon brave. Viens, Montmorin, ce n'est que le Capitan !

– Corbacque ! grinça le chevalier. Si vous reconnaissez le Capitan, c'est que vous l'avez vu à l'œuvre !

– Oui, dit Guise glacial, je l'ai vu espionnant au fond des caves de l'hôtel d'Angoulême, où il ne dut son salut qu'aux prières d'une femme.

Capestang devint pâle comme la mort et chancela sous cette affreuse insulte.

– Le Capitan ! continua le duc. Une bravache. Cela rime avec

cravache. Vous en tâterez, mon brave, si vous vous jetez encore dans mes jambes. Viens, Montmorin !

– Par le tonnerre du ciel ! hurla l'aventurier. Satan lui-même, s'il m'insultait ainsi, je lui arracherais les cornes !

En même temps, d'un geste foudroyant, il tira sa rapière et tomba en garde. Mais, dans cet instant même, Montmorin, se ruant sur la porte, l'ouvrit toute grande, et cria :

– Partez, monseigneur, tandis que je donne à ce drôle une leçon de respect !

Le duc de Guise se jeta au-dehors, sauta sur son cheval et s'éloigna bon train. Capestang avait voulu s'élancer à sa poursuite, mais il trouva devant sa poitrine la pointe de Montmorin, et n'eut que le temps d'arriver tout juste à la parade d'un coup droit qui l'eût tout net expédié *ad patres,* s'il avait porté. L'aventurier écumait ; il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir courir après Guise, mais presque aussitôt, devant le fer, il se calma. Montmorin ne connaissait pas Capestang et se disait qu'il aurait tôt fait de l'expédier ; c'était un de ces raffinés qui faisaient rage à la place Royale, un redoutable escrimeur. Il était l'inventeur d'une *botte secrète* qui jusqu'ici lui avait donné la victoire dans ses nombreux duels. On appelait cette passe : le *coup du nombril,* parce que c'est à cet endroit que Montmorin touchait toujours ses adversaires. Tout en essayant la force de Capestang par différentes passes, il ricanait :

– Vous ne me connaissez pas, jeune homme ?

– Non, monsieur, répondait l'aventurier qui, reconnaissant la supériorité de son adversaire, jouait un jeu merveilleux de finesse et s'ingéniait à commettre des fautes qui eussent paru des chefs-d'œuvre à qui connaissait sa science approfondie. Non, monsieur, je ne vous connais pas, mais je connais votre compagnon et je vous jure qu'il se repentira de cette rencontre.

– Bah ! Et que lui ferez-vous, mon digne Capitan ? fit Montmorin en essayant une feinte. Vous le tuerez ?

– Oui. Mais avant de le tuer, je l'humilierai ! riposta

Capestang en parant.

– Oh ! ricana Montmorin, l'humilier ! Pourquoi pas l'embastiller, pendant que vous y êtes ?

– Au fait, pourquoi pas ? dit Capestang. C'est une idée : je veux fourrer le Guise à la Bastille !

– Ces bravaches ! Les paroles ne leur coûtent rien !

Et Montmorin se fendit à fond.

– Pas plus que les coups d'épée !

Et Capestang para.

– Mais vous ne m'avez pas encore dit qui vous êtes ?

À ce moment, les deux adversaires, d'un mouvement spontané, baissèrent leurs pointes pour respirer. Chacun d'eux reconnaissait dans l'autre un rude jouteur et ils s'adressèrent un regard plus courtois. L'ami de Guise reprit :

– Monsieur, je m'appelle le baron de Montmorin.

– Et moi le chevalier de Capestang. Montmorin ? Au fait, j'ai entendu ce nom-là. Et, corbacque, je vous remets à cette heure ! Je vous ai vu vous battre un jour près de la place Royale. Vous tuâtes votre homme. C'est vous qui avez trouvé le *coup du nombril ?*

– Oui, dit Montmorin avec orgueil.

– Joli coup. Mes compliments. Je vous ai vu l'exécuter. C'est très joli.

– N'est-ce pas, fit Montmorin, tout disposé dès lors à une réconciliation.

À ce moment, Capestang éclata de rire et s'écria :

– Dites donc, ce serait drôle si j'allais vous tuer avec votre propre *coup du nombril.*

– Vous ne le connaissez pas. Personne ne le connaît, maître Capitan !

– C'est cependant d'une simplicité à faire rougir un élève

prévôt, maître vantard !

– Parfendieu ! Par la sambleu ! Par la corbleu ! Tenez-vous bien, jeune homme, car vous ne vous en irez d'ici que les pieds devant !

Tous deux retombèrent en garde, et ce fut alors Capestang qui attaqua par une série étourdissante de rapidité et une grêle de paroles non moins affolante de volubilité. À ce moment, un gentilhomme, arrivant par la route d'Étampes, s'arrêta et regarda.

– Monsieur le baron de Montmorin, débitait le chevalier, je vous dis que j'ai vu votre *coup du nombril,* et je vais vous le démontrer. J'attaque en deux coups droits. J'engage tierce. Je lie et double deux fois. Je viens en quarte, et me voici de nouveau en tierce. Je feins le coup droit. Je reviens en quarte, par un coupé fouetté, je passe dessous et me fends à fond sur le nombril de monsieur le baron qui tombe à la renverse de saisissement.

Capestang se redressa. Bien avant qu'il eût achevé sa démonstration en paroles, elle était achevée en fait.

Montmorin s'était lourdement abattu sur le dos, touché au nombril.

– Bravo ! fit le gentilhomme inconnu qui venait d'arriver.

– Je suis déshonoré ! murmura Montmorin.

– Là ! Que vous avais-je dit ? Quant à être déshonoré, n'en croyez pas un mot. Vous êtes un brave.

– Je vais mourir, balbutia Montmorin dont les yeux se révulsaient déjà. Ce coup-là ne pardonne pas.

L'aventurier s'était mis à genoux et examinait attentivement la blessure, tandis que l'hôte de la misérable auberge et sa femme, accourus, levaient les bras au ciel.

– Eh bien, s'écria-t-il triomphant, voici qui est bien, mordieu ! Vous, monsieur, vous m'auriez tué avec ce coup-là, même si vous n'aviez pas voulu ma mort. Mais, moi, j'ai pu

faire assez vite la retraite du bras. Vous ne mourrez pas. Vous en avez, par exemple, pour un bon mois d'immobilité. Allons, vous autres, au lieu de bayer aux corneilles, portez ce gentilhomme dans votre meilleur lit. Adieu, monsieur de Montmorin. Je vais tâcher de rejoindre M. de Guise.

– Ah ! balbutia Montmorin avec désespoir, vous allez le tuer avec le coup que j'ai inventé !

– Eh, non ! Je vais simplement l'embastiller, puisque vous m'en avez défié !

Montmorin s'évanouit, et, cette fois, de saisissement peut-être plus que de souffrance. Capestang se dirigea vers l'écurie, sella Fend-l'Air et le sortit dans la cour. Au moment où il allait se mettre en selle, le gentilhomme qui venait d'assister au duel et avait mis pied à terre l'aborda, le chapeau à la main, le salua galamment, et lui dit :

– Monsieur, je suis le comte de Montmorency-Bouteville. Tel que vous me voyez, j'ai une passion pour le noble jeu des épées. Je suis friand de la lame en diable. J'ai souvent entendu parler du fameux *coup du nombril,* et, pour le savoir, je donnerais bien deux cents pistoles.

Capestang ébahi considéra un instant le gentilhomme. Sa figure lui plut.

– Monsieur, dit-il, votre air de politesse me touche, et je vais vous enseigner le coup.

– Et quand cela ? s'écria Montmorency tout radieux.

– À l'instant même, corbacque ! Mais promettez-moi de n'en pas faire un mauvais usage.

Tout aussitôt, chacun d'eux emboîta à la pointe de son épée un de ces boutons d'acier que tout ferrailleur portait toujours sur lui pour pouvoir transformer sa rapière en fleuret de salle. Au bout de cinq minutes, le comte connaissait parfaitement le coup : connaissance et rencontre peut-être fatales pour lui ! Car qui sait si ce ne fut pas cette science qui le poussa aux duels

fameux à la suite desquels dix ans plus tard, il devait monter à l'échafaud ! Quoi qu'il en soit, Montmorency-Bouteville remercia chaleureusement l'aventurier et se mit à compter sur un coin de table les deux cents pistoles promises. Mais alors Capestang le toucha au bras :

– Monsieur le comte, dit-il d'un air étrange, je ne suis pas maître en fait d'armes.

– Eh bien ? fit Bouteville interloqué.

– Eh bien, je suis Trémazenc et chevalier de Capestang, monsieur, c'est-à-dire qu'il faut ou rengainer votre argent ou dégainer votre épée, cette fois sans bouton.

– Diable d'homme ! murmura le comte. Si je ne l'avais pas vu à l'œuvre, je le prendrais pour un matamore, pour quelque capitan. Chevalier, ajouta-t-il, je rengaine mes pistoles, mais je suis si heureux de la rencontre que je voudrais au moins en garder le souvenir. Voici mon épée. C'est une vraie lame de Milan, comme vous pouvez vous en convaincre par le nom qui y est gravé. Voulez-vous me faire l'honneur de me donner la vôtre afin que je me souvienne toujours du brave et brillant gentilhomme qui l'a portée ?

– Comte, vous dites ces choses-là d'un air de galanterie qui me plaît infiniment. Je serai honoré de porter votre épée. Voici ma rapière. Je ne sais pas ce qu'elle vaut ni où elle fut forgée, mais je vous assure que jusqu'ici elle n'est sortie de mon fourreau que pour l'honneur.

L'échange fut fait. Alors les deux jeunes gens s'embrassèrent selon la mode. Puis Capestang sauta sur Fend-l'Air et se lança à la poursuite du duc de Guise. Mais si vite que fût Fend-l'Air, la poursuite fut inutile. Notre héros rentra dans Paris vers la tombée de la nuit, une vingtaine de jours après l'avoir quitté. Comme il franchissait la porte Saint-Honoré, une chaise de poste vigoureusement attelée entra aussi dans Paris, au galop de ses quatre chevaux. Un valet était assis à l'arrière de la voiture. Un instant, dans ce valet, Capestang crut reconnaître Lanterne, le majestueux laquais de Cinq-Mars ; mais déjà

l’attelage disparaissait au coin du couvent des Filles de la Conception.

L’aventurier continua donc à s’avancer cherchant des yeux une auberge, la plus modeste qu’il lui fût possible de trouver. À ce moment, il passait près du Louvre.

– Au fait, songea-t-il, ai-je de quoi payer mon écot de ce soir, voyons ?

Il chercha sa bourse, compta son trésor, et trouva qu’il était possesseur d’une livre, de trois sols et de huit deniers.

– Même pas de quoi dîner tous deux, Fend-l’Air et moi. Voilà la fortune ! murmura-t-il avec un sourire mélancolique. Et dire que je devrais déjà dix fois avoir fait fortune ! Et dire qu’il y a derrière le mur de ce vaste palais un roi qui me doit trois ou quatre fois la vie et deux ou trois fois son trône ! Si j’allais demander à dîner à Sa Majesté Louis XIII ? Mais non ! Sa Majesté m’appellerait Capitan ! Au fait, je me suis promis de me venger du roitelet, et de tirer de la Bastille ce pauvre prince de Condé, qui ne m’a rien fait, à moi ! Corbacque ! je démolirai la Bastille, je la prendrai d’assaut !

Déjà, son imagination battait la compagne ; déjà, il se redressait ; déjà, il se voyait délivrant le prince de Condé, lorsqu’un violent tiraillement intérieur l’informa des rêves de son estomac : rêves qui n’admettaient aucun atermoiement. Il glissa mélancoliquement sa maigre bourse, c’est-à-dire sa livre, ses trois sols et ses huit deniers dans sa poche, et, pour ce faire, se pencha un peu sur sa gauche, en murmurant :

– Que n’ai-je quelqu’un de ces diamants de madame ma mère que je vendis à Trémazenc, car alors je…

Il tressaillit. Il demeura bouche bée. Le rêve touchait la réalité ! Le rêve luisait, resplendissait, là, à sa gauche, à la garde de sa rapière ! La rapière que lui avait donnée le comte de Montmorency-Bouteville ! Cette garde était ornée, selon la mode des riches seigneurs, de beaux diamants ! Capestang demeura dix minutes immobile de stupeur.

Mais il eut une courte hésitation. Puis, tirant son épée (c'était bien *son* épée, corbacque !) avec la pointe de son poignard il déchaussa les pierres précieuses. Puis, d'un bon trot, il se rendit tout droit dans la Cité, pénétra dans l'échoppe d'un juif et montra ses diamants.

Le juif pesa les pierres, les examina, les étudia à la loupe, et finalement compta trois cents pistoles sur le coin de son établi. Capestang engouffra tout cet or dans ses poches et, ébloui, se crut riche pour une année au moins. Mais, à peine eut-il empoché les trois mille livres que la figure un peu hautaine de Bouteville se dressa dans son imagination. Et il entendit le comte lui dire d'un ton pas très agréable :

– Ce n'était pas la peine de prendre vos grands airs et de refuser les deux cents pistoles que je vous offrais !

Cette pensée rendit notre aventurier maussade jusqu'au moment où il se vit attablé devant une nappe éblouissante, couverte de choses dont l'aspect seul réjouissait la vue. Il n'y a que le parfum d'une bonne cuisine pour mettre en fuite la tristesse. Le fumet d'un flacon vénérable chasse les fumées de l'amertume vaine. Capestang avait le bonheur de vivre à une époque où l'on dînait – quand on dînait, toutefois ! Il en résulta que ses pensées d'amertume, s'enfuirent et qu'à la deuxième bouteille il eut cette inspiration géniale :

– Parbleu ! M. de Montmorency-Bouteville porte une rapière que j'ai illustrée ; cela valait au moins trois mille pistoles, et c'est donc lui qui est encore mon débiteur.

Tranquille désormais, la conscience en repos, le cœur extasié, puisque Giselle ne s'appelait pas marquise de Cinq-Mars, rassuré sur l'avenir, grâce aux trois cents pistoles qu'il venait d'écorner dans un cabaret, enfin ayant tout à fait oublié qu'il y avait de par le monde une bonne demi-douzaine de tigres prêts à lui fracasser le crâne d'un coup de patte, notre brave aventurier se dirigea à pied vers la rue des Lombards dans l'intention de retrouver son digne écuyer Cogolin.

– Car, songeait-il, pour prendre la Bastille, il faut au moins

être deux !

* * * *

Ceci se passait vers six heures du soir et, comme on était en décembre, il faisait nuit. D'habitude, à cette heure-là, les rues de Paris commençaient à se faire désertes. Capestang fut donc étonné de voir des groupes nombreux qui, comme autant de ruisseaux, semblaient couler vers le même océan. L'aventurier suivit le cours d'un de ces fleuves humains et se trouva porté à l'océan en question qui était la place de Grève. Là, une foule immense : bourgeois, gentilshommes, commères dont les voix de crécelle menaient grand tapage, tout ce monde fraternisait – et les tire-laine, adroits, silencieux, couraient de poche en poche… Chacun portait sa petite lanterne de papier huilé : beaucoup agitaient des torches ; des ménestrels chantaient des pasquins contre Concini, contre M. de Luynes, et même contre le roi. Capestang avisa un bon gros bourgeois :

– Monsieur, de grâce, qu'est-ce que tout ce monde attend ?

– Ah çà, vous arrivez donc de province ?

– Tout juste.

– Eh bien, monsieur, nous attendons le *Grand Henri*, qui vient de rentrer à Paris et va passer en Grève pour se rendre à son hôtel.

– Le *Grand Henri ?* fit Capestang interloqué, songeant à l'auberge de maître Lureau.

– Eh oui ! par la messe ! Le *Grand Henri* de Guise. Mais d'où sortez-vous donc ?

– Henri de Guise ? Mais je croyais qu'il s'appelait Charles !

– Cela ne fait rien à la chose, monsieur, il s'appelle tout de même le *Grand Henri*, comme son illustre père, chef suprême de la Ligue, saint et martyr. Oui, monsieur, et la Ligue va renaître de ses cendres. Oui, monsieur, et les parpaillots seront une fois de plus exterminés. Oui, monsieur, et il faut sur le trône de France autre chose qu'un fils d'hérétique. Oui, monsieur, et

nous allons… Guise ! Guise ! s'interrompit soudain le bourgeois. Vive Guise ! Vive Lorraine ! Mort aux parpaillots ! Mort aux Florentins ! Vive le *Grand Henri* !

– Guise ! Guise ! – Vive la messe ! – Mort à Concini ! – Mort aux affameurs du peuple ! – Vive le sauveur ! – Mort à l'hérétique ! – Guise ! Guise ! Guise !

Des hurlements. des vociférations terribles, un tumulte soudain dans cette multitude, des visages convulsés, des yeux flamboyants, des bras tendus au ciel, des mains frénétiques agitant chapeaux, bonnets, ou écharpes, un reflux formidable de l'océan humain qui, de ses flots débordés, déchaînés, vient battre l'hôtel de ville… C'est le duc de Guise qui arrive ! C'est le duc de Guise qui passe, dans la lueur des torches rouges, au milieu d'une resplendissante cavalcade de seigneurs bardés d'acier, couverts de manteaux de fourrures, resplendissant lui-même, souriant, heureux, et songeant sans doute : « Voici mon peuple qui m'acclame !… »

Dans la nuit de cette soirée d'hiver, sous le ciel sombre, chargé de menace et de tristesse, ce fut une flamboyante vision… Des bourgeois marchant en tête, bannières déployées, l'un d'eux portant un immense drapeau balafré d'une croix, le vieux drapeau de la Ligue ! quinze trompettes racolées au dernier moment sonnant une fanfare, cinquante gentilshommes caracolant en faisant des signes au bon peuple, des milliers de têtes aux fenêtres pavoisées, des milliers de torches et de lanternes formant un brouillard rouge dans le brouillard noir, et Guise, Charles de Guise, le fils d'Henri, le Saint, le fils du Balafré, l'héritier de la grande tradition de guerre politique et religieuse, Guise qui salue comme saluait son père, Guise dont un geste soulève des enthousiasmes furieux, Guise qui passe, agrandi par la nuit et par les lueurs, majestueux, aimable, terrible, et devant lui, derrière, autour, au-dessus, une énorme clameur qui condense tous les vivats et toutes les clameurs de mort :

– Au Louvre ! Au Louvre ! Au Louvre !

Guise pâlit. Sa destinée, la destinée de la France se jouent dans cette seconde. Un instant, d'un geste nerveux, il a arrêté son cheval. Qu'il tourne bride ! Qu'il marche sur le Louvre ! Et c'en est fait ! La dynastie des Bourbons a vécu : c'est la dynastie des Guises qui commence ! À ce moment, à dix pas de lui, une voix éclatante domine le tumulte :

– Voici mille gardes françaises et suisses qui sortent du Louvre !

Un remous effroyable dans la foule…

– Les gardes ! Voici les gardes !

– Sauve qui peut !

Guise comprend que s'il reste là une minute, c'est la guerre civile qui commence ! Une guerre dont il ne sortira pas vainqueur, puisque dans Paris même le roi se révolte, le roi envoie ses gardes contre lui !

– En avant ! fait-il d'un geste.

Et toute la cavalcade s'engouffre dans la rue de la Tisseranderie, pour gagner l'hôtel de Guise ! Le Louvre est sauvé ! Louis XIII est sauvé ! Mais, avant de s'éloigner, le duc de Guise a pu jeter un coup d'œil sur l'homme qui vient de jeter cet avis, cette menace : « Voici les gardes du roi ! » Et il a reconnu l'aventurier qu'il a rencontré le matin sur le grand chemin ! Il a reconnu le Capitan ! Capestang éclata de rire. Un rire fou qui le secoua pendant des minutes.

– Guise ! Guise ! Vivre le *Grand Henri !* Vive Guise !

– Vive le fils du martyr !

La cavalcade se hâta vers l'hôtel – vers la forteresse des Guises – car rien n'est prêt pour une bataille dans la rue, pour une collision avec les gardes sortis du Louvre. Dans la cour de sa forteresse, le duc a mis pied à terre au milieu de ses rudes partisans.

– Baissez le pont-levis ! Levez la herse !

À ce moment, un seigneur tout effaré pénètre dans la cour, saute à terre et s'approche du duc :

– Monseigneur, il fallait marcher au Louvre : on n'a envoyé personne contre vous ! Pas un homme, pas un mousquet, pas un garde n'est sorti du Louvre !

– Nous avons eu peur d'une ombre ? grondent les partisans furieux. En avant ! En avant !

– Il est trop tard ! murmure le duc qui, songeant à cet éclat de rire du Capitan, gronde une imprécation furieuse.

* * * *

Le Louvre était sombre. Sa masse noire surgissait de l'ombre comme une silhouette de monstre. Quelques rares fenêtres éclairées çà et là piquaient la nuit de leurs lumières falotes et semblaient n'être là que pour mieux indiquer la ténèbre ambiante, comme les quelques rares gentilshommes fidèles au fils d'Henri IV semblaient ne venir au Louvre que pour en constater la solitude. Dans une de ces salles éclairées se tenaient immobiles, anxieux, des personnages pareils à des fantômes que rassemble quelque fatalité mystérieuse.

À la fenêtre, debout, pâle, les lèvres serrées, le petit roi ! Sa tête nue reçoit les embruns de la brume qui le cingle. Louis treizième regarde passer celui qui demain sera roi s'il lui en prend la fantaisie. Louis treizième écoute les délirantes acclamations, dont chacune est un soufflet pour lui. Derrière lui, Albert de Luynes regarde aussi. Son profil de faucon s'accentue. Son nez se recourbe en bec d'oiseau de proie. Ses lèvres ricanent. La jalousie gronde dans cet esprit. Parfois, il se penche sur le jeune roi et, d'une voix ardente, où passe l'âpre souffle des ambitions et des batailles :

– Ah ! sire, si vous vouliez ! Quelle chasse ! Quelle belle chasse ! Prenons vos gardes françaises, sire ! Prenons les suisses. Prenons les Corses de M. d'Ornano et en chasse ! Je me charge de daguer la bête !

– Sire, gronde de son côté Ornano en tordant sa rude

moustache, c'est l'esprit des batailles qui se déchaîne. Quand vous voudrez, nous tirerons l'épée !

Le jeune roi se détourne à demi. Un éclair brille dans ses yeux. Peut-être va-t-il donner un ordre !

– Non, sire ! dit une voix près de lui. Arrêter ce soir M. de Guise, c'est recommencer la Ligue, c'est la guerre civile et, finalement, les barricades ! Du calme, sire, de la patience, de la modération ! De la politique ! Et un jour nous abattrons ces orgueilleux hobereaux. Attendons, sire ! Attendre, c'est la force des rois, et cette force-là ressemble à celle de Dieu qui a pour lui l'éternité !

Le jeune roi courbe la tête, déjà dominé par cette voix qui le dominera toute sa vie. Cette voix, c'est celle de Richelieu !

Luynes se retire en sifflant entre les dents une fanfare de chasse. Ornano recule de quelques pas en grommelant un juron corse. Richelieu, sûr d'être écouté, s'éloigne d'un pas lent et majestueux, et souple, écoutant, regardant, échafaudant des pensées lointaines de suprême despotisme. Dans l'antichambre, il se heurte à un personnage tout de noir vêtu qui s'incline devant lui et murmure :

– Monseigneur, Marion Delorme et M. de Cinq-Mars viennent de rentrer dans Paris.

Richelieu tressaille. Richelieu pâlit. Adieu, pensées de politique et d'ambition dévorante.

– Viens ! dit-il. Viens !

Et tous deux, l'évêque et l'homme noir, Richelieu et Laffemas, descendent l'escalier en toute hâte. Au bas de l'escalier, ils croisent un gentilhomme qui s'arrête, les salue, les regarde s'éloigner, puis se met à monter : c'est Rinaldo. Et Rinaldo a jeté sur Laffemas un étrange regard. Espion, la fortune rapide de cet autre espion lui porte peut-être ombrage !

* * * *

Dans la salle, outre le roi, Ornano et Luynes, qui se tenaient

dans l'embrasure assistant au délire de Paris, il y avait quelques gentilshommes. Vitry, près de la porte, l'épée à la main, en tenue de service, immobile et raide. Dans un angle, la jeune reine Anne, rieuse, sans souci de l'avenir, sans souci des rumeurs sinistres qui sur le vieux palais des rois agitent leurs ailes. Assise à une table, la reine mère, froide et hautaine, prête l'oreille aux bruits du dehors. Mais peut-être est-ce une autre voix que la grande voix de Paris qui résonne en elle, car, parfois, ce regard si froid qu'elle laisse tomber sur son fils, elle le ramène sur Concini qui, debout près d'elle, lui parle à voix basse – et alors ce regard devient brûlant. La reine a reconquis Concini ! Marie de Médicis s'attache désespérément à sa dernière passion !

Concini sourit. Concini représente la parfaite image de l'homme heureux. Mais sous le fard qui pare son visage et ses lèvres, il est livide. Quoi ? Est-ce que Concini a peur de ces cris de mort qui grondent sous les fenêtres du Louvre ? Non ! Concini n'a plus peur. Concini désire la mort ! Il joue encore son rôle. Marie de Médicis a saisi le moment où nul ne les écoute et, ardente, murmure :

– Répète, Concino, répète que tu m'aimes, moi, moi seule, pour toujours !

Concini ferme les yeux et, d'une voix plus ardente, répond :

– Je vous aime, vous, vous seule !

Et, devant ses yeux fermés, c'est l'image de Giselle d'Angoulême qui s'évoque ! C'est à Giselle que va cette parole d'amour ! Le sein de Marie de Médicis palpite. Pour cacher son trouble, elle se lève et donne le signal de la retraite pour se préparer au dîner. À ce moment Léonora Galigaï s'approche de son mari, demeuré seul, et le touche au bras :

– Tu souffres ?

– Comme un damné !

– Patience, mon Concino, patience ! Ce qui est juré est juré : tu la reverras !

– Léonora ! Léonora ! Mon cœur est à bout…

– Patience, mon bien-aimé. Encore quelques jours. Tu la reverras, te dis-je. Laisse-moi faire. Ne mets pas le ciel contre nous ; Lorenzo m'a encore prévenue que ce Capestang peut être cause de ta mort. Depuis la nuit horrible, je travaille pour toi, tu le sais ! Et tiens, en attendant, prends cet espoir ; aujourd'hui, j'ai retrouvé Belphégor… et, par lui, je retrouverai ta Giselle !

Concini, chancelant sous cet espoir qu'on lui jette, palpite et frissonne jusqu'à l'âme… Léonora Galigaï a jeté sur Louis XIII un étrange regard… puis, lentement, elle s'est éloignée pour rejoindre la reine.

– Va, démon, rugit Concini en lui-même, va ! travaille, comme tu dis, à mon élévation ! travaille à me rendre les astres favorables ! Oh ! tout ce que je te demande, démon, c'est de me rendre celle que tu m'as volée, et alors, oh ! alors, malheur sur toi, Léonora !

À son tour, après avoir salué le roi, qui lui répond à peine, et Ornano et Luynes, qui ne lui répondent pas du tout, Concino Concini s'éloigne, suivi un instant par les yeux de Vitry, flamboyants de haine. Dans l'antichambre, Concini a rejoint son fidèle Rinaldo, à qui il vient d'acheter le comté de Lérouillac.

– Eh bien, mon cher comte ? demande Concini.

Rinaldo lui fait son rapport à voix basse. Puis il ajoute :

– Ce n'est pas tout, monseigneur. Je viens de voir passer M. de Richelieu avec son éternel Laffemas. Est-ce qu'il ne vous semble pas que cet évêque, depuis quelque temps, occupe un peu trop de place ? Si j'étais le maréchal d'Ancre, *per la madonna,* j'aurais tôt fait de m'en débarrasser.

– Cela viendra, comte, cela viendra. Patience, comme dit ma *carissima* Léonora.

– Bon ! Mais, en attendant, ne saurions-nous déjà nous débarrasser de ce Laffemas ? C'est son âme damnée. Un bon

coup de stylet entre les deux épaules…

– Oh ! pour celui-là, c'est facile. Je te remettrai demain un ordre d'arrestation, et tu me conduiras ce Laffemas à la Bastille. Une fois qu'il y sera, je ferai parvenir au gouverneur de la forteresse une petite recommandation qui vaudra dix coups de poignard au cœur.

Rinaldo s'incline en homme qui reconnaît la supériorité du maître.

* * * *

Dans la salle, maintenant, Louis XIII est presque seul. En vain lui a-t-on fait respectueusement observer que les reines doivent dîner ce soir avec lui et que Leurs Majestés attendent. Le roi veut voir et entendre jusqu'au bout ; il veut boire jusqu'à la lie le calice d'amertume. La fenêtre donne sur la rue de Beauvais. Et la rue de Beauvais, toutes les rues qui y débouchent, la rue du Coq, la rue du Champ-Fleury, sont des fleuves d'hommes que la houle agite ; au loin, des cloches sonnent, on ne sait pourquoi ; des clameurs se répercutent, comme si les échos de la menace populaire voulaient forcer l'entrée du Louvre.

– Guise ! Guise ! – Vive Lorraine ! – Vive la messe ! – Vive le *Grand Henri* ! – Vive le sauveur du peuple !

Devant cette ardente bouffée d'acclamations menaçantes qui monte jusqu'à lui, le jeune roi, tout pâle, les yeux éperdus, recule, la main à son front glacé, et un murmure pareil à un sanglot expire sur ses lèvres :

– Oh ! pas un cri de « Vive le roi ! » pas un ! pas un !

À ce moment, sous sa fenêtre, une voix jeune, éclatante, lance comme un défi à Paris tout entier :

– Vive Louis ! Vive le roi !

Une flamme de plaisir empourpre le front de l'adolescent.

Ce cri venu à lui, pareil à une consolation, ce cri d'un seul homme le bouleverse de reconnaissance et d'émotion.

– Vive le roi ! répète insolemment la voix éclatante, dans une accalmie des rumeurs.

– Cette voix ! cette voix ! balbutie Louis. Je l'ai entendue ! Je la reconnais !

– Vive Louis ! Vive le roi !

– C'est lui ! Oh ! c'est lui ! Mon Capitan ! Mon Capestang ! Le chevalier du roi !

XLVII

Action d'éclat de Laffemas.

Le lendemain, Paris bouillonnait encore. Un vent d'émeute soufflait sur la grande ville. Depuis l'arrestation de Condé, la haine avait fermenté. Pendant quelques jours cet acte de vigueur d'une monarchie que chacun jugeait caduque avait fait hésiter la rébellion et bâillonné les malcontents. Puis les colères, un instant comprimées, éclataient maintenant. Ce n'est pas que Paris eût la moindre affection pour le prince de Condé, cet avare, ce ladre ! Condé ? Personne n'y songeait plus, excepté peut-être Capestang.

La vérité, c'est que les bourgeois étaient furieux d'avoir à payer les fêtes de Concini et les bénéfices qu'il distribuait à ses amis ; la vérité, aussi, c'est que le peuple était misérable. Enfin, il faut ajouter qu'au gré des vieux ligueurs, les calvinistes avaient reçu beaucoup trop de faveurs d'Henri IV.

Dans ces conditions, Guise réunissait autour de lui les féodaux qui espéraient le retour à leurs anciens privilèges, les catholiques fervents qui espéraient une nouvelle Saint-Barthélemy, la bourgeoisie qui espérait une diminution d'impôts et le peuple qui espérait manger un morceau de pain à la faveur d'un changement de régime.

C'est pourquoi l'on voyait par les rues de ces groupes menaçants armés de pertuisanes, de mousquets ou de vieux pistolets, alternant les cris de mort avec les vivats. Guise allait sortir ! Guise allait marcher sur le Louvre !

Guise ne sortit pas ! Enfermé dans son hôtel, il discutait avec ses familiers. Son père, lui aussi, avait ainsi discuté dans ce

même repaire, un jour où il sut se montrer et agir en loup : le Balafré, ce jour-là, avait à jamais perdu la couronne. Et cependant que le duc de Guise hésitait, Paris lui criait : « Au Louvre ! »

Vers neuf heures du soir, un homme se fraya un chemin à travers la foule qui piétinait, évoluait, tourbillonnait sur la place de Grève. Nous suivrons l'homme tout empressé qui s'engage dans la rue Saint-Antoine ; avec lui, nous entrons dans un cabaret mal famé – et alors nous reconnaissons l'espion de M. de Richelieu : Laffemas !

Dans ce cabaret, il y avait sept hommes. Six étaient assis autour d'une table, au fond de la salle et jouaient aux dés, frappant du poing, se disputant avec des jurons à faire frémir un reître. Le septième était attablé tout seul près de la porte, devant une mesure d'hydromel.

C'était un grand gaillard osseux et maigre, avec des moustaches terribles et des yeux de braise, une physionomie narquoise et dure. À l'arrivée de Laffemas, il se leva, se découvrit, salua, courbé, son feutre jusqu'aux carreaux.

Laffemas s'assit tranquillement et l'homme prit place en face. Un instant, il se regardèrent. C'étaient deux rudes figures de sacripants – mais le *bravo,* avec ses airs féroces, était encore une vision de candeur auprès de la physionomie pétrifiée de Laffemas. Alors, à voix basse, tic toc, pif paf, eut lieu cet entretien !

– Tes hommes ? demanda l'espion de Richelieu.

– Ils sont prêts. Vos pistoles ?

– Elles sont prêtes, dit Laffemas.

– Bon ! quand faut-il agir ?

– Tout de suite.

– Tout de suite. Bon. Après !

– Il faudra procéder en douceur et ne faire aucun mal à la donzelle. Il faudra la mettre dans le carrosse qui attend au coin

de la rue du Petit-Musc.

– Musc ou muscade. Carrosse ou litière. On l'y mettra. Après ?

– Le reste ne vous regarde pas. Si l'un de vous cherchait à savoir où va le carrosse…

– Qu'il aille au diable ! Les pistoles ?

– Ah ! Ah ! fit Laffemas. Moitié maintenant. Moitié après le départ du carrosse.

– Très bien, fit le *bravo* qui tendit sa large main.

– Où sont tes hommes ? dit Laffemas avec défiance.

– Donnez toujours, par tous les boyaux de saint Pamphile, mon vénéré patron !

Laffemas sortit de dessous son manteau une bourse de cuir dont il répandit le contenu sur la table. À peine eut-il fait ce geste, que les six du fond du cabaret cessèrent instantanément leurs grognements, leurs jurons et leurs coups de poing, se levèrent comme un seul homme, et d'un même mouvement, se trouvèrent tous portés autour du *bravo*. Douze mains crochues rampèrent sur la stable, vers les pistoles.

– Là ! Là, mes agneaux ! Le premier qui bronche, six pouces de fer dans le ventre ! Arrière, suppôts de Belzébuth ! Là ! Les voyez-vous, mon digne seigneur ? Des agneaux, de vrais agneaux, qui n'ont pas leurs pareils pour étrangler ou poignarder le ruffian trop chargé d'écus sans même qu'il s'en aperçoive. Vous serez bien servi, mon honnête seigneur. La belle vous sera en carrossée au coin du Petit-Musc avant qu'elle ait eu le temps d'achever son *Pater*.

Une minute plus tard, la bande avait disparu ; les sept s'étaient glissés au dehors. Laffemas régla la dépense ; puis il sortit à son tour.

Laffemas se rendit au coin de la rue du Petit-Musc, s'enfonça sous un auvent, s'incorpora à la muraille, se pétrifia et attendit. À dix pas de lui. près d'une petite porte basse, stationnait un

carrosse, avec sa portière ouverte, le postillon, en selle sur le cheval conducteur, les rênes rassemblées, les éperons prêts. Laffemas songeait :

– Je rends ici à monseigneur un de ces services qui n'ont pas de prix. Je pense donc que je ne dois en demander aucun prix. Non, monseigneur, non, pas d'argent, je vous en prie. Ces choses-là ne se payent pas. Plus tard, quand vous serez le maître du royaume, le petit Laffemas réclamera son salaire.

Le petit homme se redressa dans son coin de nuit comme une bête malfaisante ; un sourire de terrible orgueil erra sur ses lèvres minces. Il y avait une demi-heure que Laffemas était là, et il commençait à être inquiet.

– Si ces brutes attendent encore, gronda-t-il, le petit marquis de Cinq-Mars va rentrer à l'hôtel, et alors, c'est la bataille, alors c'est peut-être la défaite ! Ah ! pourquoi n'ai-je pas le courage d'agir moi-même ? Je sens que si j'étais brave, je serais bientôt…

Une ombre, tout à coup, se dressa devant lui, un être courbé dans une révérence narquoise, la plume de son chapeau balayait la boue.

– C'est fait, monseigneur, dit tranquillement cet être.

Laffemas reconnut le chef des sacripants. Il tressaillit.

– Çà, grinça-t-il, te moques-tu de moi ? Je n'ai entendu aucun bruit.

– C'est fait. Payez ! dit simplement le *bravo.*

– Je n'ai rien vu. Drôle, aurais-tu l'intention…

Le *bravo* saisit Laffemas par le cou et le poussa jusqu'au carrosse. Laffemas, à demi étranglé, jeta un coup d'œil dans l'intérieur et vit une femme, pieds et poings liés, bâillonnée. Il la reconnut sur-le-champ : c'était Marion Delorme ! Alors il demeura saisi d'admiration, et ce fut lui qui se découvrit et s'inclina profondément devant le bandit. En même temps, il lui tendit une bourse pareille à celle du cabaret. Dans le même

instant, six ombres surgirent et regardèrent la bourse de leurs yeux de braise qui luisaient dans la nuit. Le *bravo* vérifia rapidement le compte, puis murmura :

– Quand vous voudrez, quand vous aurez besoin de moi, tout à votre service, vous savez où… Allons, mes agneaux, notre besogne est faite, décampons !

La bande s'évanouit avec une telle rapidité, dans un tel silence, que c'en était merveille. Laffemas un instant, demeura tout effaré. Puis il ferma la portière du carrosse et s'apprêta à prendre place sur le siège. À ce moment, un cavalier mit pied à terre au coin de la rue. Dans le même temps, la petite porte devant laquelle avait stationné le carrosse s'ouvrit, et une voix de stentor se mit à hurler :

– Au secours ! Au feu ! au meurtre ! À la rescousse !

Déjà Laffemas escaladait le siège. Mais comme le carrosse allait s'élancer, l'espion se sentit saisi par les jambes et ramené en arrière avec une irrésistible violence ; c'était un cavalier qui, accourant aux cris, venait de le harponner.

– File ! vociféra Laffemas.

Le postillon enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et la voiture s'ébranla.

– Au secours ! Au feu ! Au feu ! Au truand ! glapit la voix.

– Tais-toi, braillard ! ordonna le cavalier qui venait de saisir Laffemas et le maintenait par la gorge.

– Monsieur le marquis ! Ah ! miséricorde ! Ah ! je…

– Lanterne, tu vas te faire étriller ! Explique-moi ce que faisait ici ce carrosse, qui est cet homme, et pourquoi tu cries comme un sonneur de cloches.

– Plût au ciel que j'eusse un tocsin à ma disposition ! on vient d'enlever Mme la marquise !

Henri de Cinq-Mars jeta un cri terrible. À ce moment le carrosse disparaissait au bout de la rue du Petit-Musc, au coin

de l'Arsenal. Cinq-Mars réfléchit que sa seule chance de rattraper la voiture, c'était d'interroger l'homme qu'il tenait. Dédaignant donc d'écouter les éloquentes et abondantes explications de Lanterne, il serra un peu plus fort la gorge de Laffemas.

– Tu en étais, toi ? rugit-il.

– Non, râla l'espion. Je passais, j'ai entendu du bruit, je…

– Tu en étais ! répéta Cinq-Mars. Avoue, ou tu es mort !

Et il dégaina son poignard, dont il fit sentir la pointe au cou de Laffemas.

– Ne me tuez pas, fit celui-ci d'une voix presque calme. Je vais tout vous dire.

Cinq-Mars desserra l'étreinte et cessa d'appuyer sur le poignard. Laffemas, froidement, essuya une goutte de sang qui perlait à sa gorge, souffla bruyamment et dit :

– Rassurez-vous, il ne sera fait aucun mal à Mlle Marion Delorme.

– Qui l'a fait enlever ? Où la conduit-on ? Parle. Tu as une minute pour te décider. Dans une minute, je le jure sur mon père mort, je te tue comme un chien enragé si tu ne dis tout !

Le jeune homme tremblait de fureur et de désespoir. On entendait claquer ses dents. Laffemas songeait :

– Si j'avoue, Richelieu va me tuer. Si je n'avoue pas, celui-ci va me poignarder. Au moment où j'allais assurer mon avenir ! Malédiction sur moi, sur Richelieu, sur Cinq-Mars ! mourir maintenant ! Oh ! l'affreuse damnation !

– Décide-toi ! dit Cinq-Mars.

Son bras se leva. L'acier jeta un éclair dans l'ombre : un éclair moins sinistre que le sourire qui tout à coup illumina la face de l'espion.

– Je ne puis rien vous dire, fit-il.

– Soit ! Tu vas crever ici, chien !

– Mais je puis vous conduire ! reprit Laffemas.

– Tu peux me conduire ? haleta Cinq-Mars.

– Et vous faire entrer dans la maison même où se trouve Marion Delorme.

– Si tu fais cela, je t'enrichis, je te couvre d'or, entends-tu ?

– Eh bien, venez ! De l'or ? Pour un peu d'or, j'ai fait enlever celle que vous aimez. Puisque vous me promettez beaucoup plus d'or que je n'en ai reçu, je ne vois pas pourquoi je ne vous la rendrais pas.

Ils se mirent en route. Cinq-Mars grelottait. Il avait la tête en feu. Il ne savait ni ce qu'il faisait ni où on le conduisait. Seulement, il serrait convulsivement le bras de Laffemas. Ils arrivèrent et s'arrêtèrent devant un vieil hôtel.

– C'est ici ! dit Laffemas.

– Allons ! répondit Cinq-Mars fébrile.

Si Laffemas lui avait montré une fournaise, il serait entré dans la fournaise. L'espion souleva le marteau de la porte, qui s'ouvrit. Ils entrèrent tous deux dans un beau vestibule du rez-de-chaussée.

– Où sommes-nous ? demanda Cinq-Mars.

– Chez monseigneur l'évêque de Luçon, dit Laffemas.

Vous voyez que la belle ne court aucun danger. Cinq-Mars grinça des dents.

– Richelieu ! fit-il dans un affreux éclat de rire. J'aurais dû m'en douter. Conduis-moi chez ton maître. Allons ! Pas d'hésitation ! Ou je tue tout ici ! Toi le premier !

– Venez, dit Laffemas. Monseigneur va vous recevoir tout de suite.

Il ouvrit une porte. Cinq-Mars entra ; il n'avait pas fait deux pas dans la pièce où il venait de pénétrer qu'il entendit derrière lui la porte se refermer. Il se retourna : Laffemas n'y était plus ! Cinq-Mars se rua sur la porte, la laboura à coups de poignard,

s'y meurtrit les mains, s'y ensanglanta les ongles ; il déchira les tentures ; il frappa sur les murs ; il poussa des cris déchirants, et il comprit que ses cris s'étouffaient dans cette cage ; il vit qu'il n'y avait aucune ouverture par où il pût fuir, excepté la porte de chêne bardée de fer, inexpugnable. Pendant deux heures, le malheureux jeune homme se débattit ainsi ; il pleura ; il supplia ; eut des crises de fureur effrayantes et des minutes d'abattement mortel ; et enfin, tout sanglant, il tomba sur le parquet, à bout de forces, et s'évanouit en murmurant :

– Marion ! Ma chère Marion !

XLVIII

Le cabaret du « Borgne qui prend ».

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Laffemas, après une longue conversation avec son maître, sortit de cet hôtel du quai des Augustins où étaient enfermés Marion Delorme et Cinq-Mars. Un pâle sourire crispait ses lèvres ; il y avait un peu de rouge à ses joues ordinairement couleur de cendre ; son œil terne s'éclairait vaguement ; tous ces signes révélaient chez lui une intense jubilation.

– Me voici monté en grade. Je crois que je tiens monseigneur. L'algarade de cette nuit où j'ai fait coup double m'a mis hors de pair. Un trait de génie ! Le mot est de monseigneur… Maintenant, mon petit Laffemas, il s'agit d'espionner un peu ce soudard, ce bretteur, ce mangeur de royaume, ce pourfendeur de couronne qu'on appelle Guise. Peste ! la chose est délicate. Bah ! que je trouve seulement deux lignes de la main du noble duc, et je le fais pendre ! Et une fois Guise pendu, ou tout au moins embastillé, j'attaque le gros morceau. Concini ? Hum ! Le taureau d'airain ! L'hydre aux cent têtes ! Bah ! je verrai, je trouverai. Ce Concini, au fond, est un imbécile, et moi, je…

À ce moment, il se sentit touché à l'épaule par-derrière ; il se retourna et se vit en présence de Rinaldo, dont le regard pétillait de malice. Rinaldo était accompagné de trois ou quatre sbires.

– Hé ! bonjour, mon cher monsieur de Laffemas ! *Per bacco,*

c’est un vrai plaisir pour moi de vous rencontrer.

– Monsieur le comte de Lérouillac, fit Laffemas, non sans ironie, je suis bien votre serviteur.

– Pas du tout ! C’est moi qui suis le vôtre ! dit Rinaldo. À telles enseignes que je vous ai attendu trois heures durant sur le quai des Augustins. Même s’il se fût agi de mon illustre maître, Mgr le maréchal d’Ancre, je vous prie de croire que je n’aurais pas eu trois heures de patience.

– Vous m’avez attendu, monsieur le comte ? balbutia Laffemas en louchant vers les sbires qui caressaient doucement leurs moustaches d’un air indifférent. C’est trop d’honneur que vous me faisiez.

– Bah ! bah ! Une fois n’est pas coutume, dit Rinaldo.

– Et sans doute, vous aviez quelque bonne nouvelle à m’annoncer ? fit Laffemas avec sang-froid.

– Une excellente. Je voulais vous dire que mon illustre maître et seigneur le maréchal d’Ancre a remarqué le zèle avec lequel vous servez M. le duc de Richelieu. Il vous a vu rôder autour du Louvre, dans le Louvre, autour de l’hôtel Concini, enfin, partout, on ne voit que vous, et M. le maréchal a pensé que vous feriez un espion *di primo cartello ;* il veut donc vous avoir à son service.

Rinaldo parlait très gravement. À cette ouverture imprévue, Laffemas se rassura. Un moment, il avait redouté que ces gens n’eussent quelque mauvaise intention. Il salua donc d’un air de profonde humilité.

– Monsieur le comte, dit-il, c’est un bien grand honneur que me fait l’illustre maréchal.

– D’accord ! Et une situation magnifique : logé, nourri, plus de soucis, à l’abri du froid et du chaud. *Corpo di Cristo !* Il *y* a longtemps que je cherche tout cela, moi ! Mais voilà, c’est sur vous que monseigneur a jeté les yeux. Les grands sont capricieux, vous savez.

– Malheureusement, et à mon grand désespoir, je me vois contraint de refuser l'honorable poste de confiance que l'illustre homme d'État qui dirige le royaume veut me confier.

– Ah ! monsieur de Laffemas, fit Rinaldo d'un ton de reproche, ici nous ne sommes plus d'accord.

– Que voulez-vous dire ? murmura Laffemas, qui sentit un rapide frisson lui courir sur l'échine.

– Je veux dire que je suis chargé de vous conduire en un hôtel magnifique, où vous serez logé comme un prince, nourri comme un évêque. Monsieur de Laffemas, connaissez-vous le sceau royal ?

Et tout à coup Rinaldo mit sous les yeux de Laffemas livide un parchemin orné en effet du sceau et de la signature du roi. C'était un ordre d'arrestation !

– Vous m'arrêtez ! bégaya Laffemas !

– Vous avez la tête dure, monsieur de Laffemas. Il y a une heure que je vous le dis. Allons, suivez-moi sans esclandre, ni scandale.

– Soit ! fit Laffemas en jetant autour de lui un sombre regard. Où me conduisez-vous ?

– À la Bastille, mon cher. Ni plus ni moins qu'un prince de Condé. Plaignez-vous ! Vous serez… Holà ! Ah ! *briccone !* Ah ! *per Dio santo !* Arrête ! arrête !

Laffemas venait de s'élancer droit devant lui, tête baissée, bondissant, se faufilant parmi les passants avec la dextérité rapide d'une anguille. Rinaldo, de loin, le vit tout à coup s'engouffrer à gauche, dans une maison devant laquelle stationnait une petite foule de badauds.

* * * *

Laffemas avait couru à perte d'haleine ; il détalait à bonds frénétiques, guidé par cette messagère habile qui s'appelle la peur. Un regard derrière lui, et il vit que Rinaldo et ses sbires accouraient, au loin. Un regard sur sa gauche, et il vit des gens

rassemblés en grand nombre dans une sorte de hangar. Il eut ce raisonnement rapide qu'il pouvait faire un plongeon dans cette foule et s'y perdre. Sans hésiter, il entra. Fébrilement, il tira ses tablettes et écrivit :

Concino me fait mettre à la Bastille. – Laffemas.

Il tendit le papier et un écu d'or à un gamin, et lui dit :

– Porte cela quai des Augustins, chez l'évêque de Luçon, et tu auras dix fois ce que je te donne.

Le gamin, ébloui, partit comme une flèche. Laffemas se glissa dans la foule. À ce moment, à la porte du hangar, il vit la tête de Méduse, la tête de Rinaldo ! Les yeux flamboyants de Rinaldo le cherchaient !

* * * *

Ce hangar se trouvait à l'encoignure de la rue des Lombards et faisait partie des dépendances du *Borgne qui prend.* Ce hangar, c'était la salle de spectacle où la société Turlupin, Gros-Guillaume et Gautier-Garguille, augmentée de Cogolin, dont le rôle était de recevoir des coups de trique, donnait ses représentations. Cette foule, c'étaient les spectateurs qui, à grands éclats de rire, assistaient à une farce intitulée : *Le Cocu battu et content.*

Laffemas aperçut, disons-nous, à l'entrée du hangar, la tête de Rinaldo, et, derrière, les têtes de ses sbires. Un moment, il demeura pétrifié, avec cette angoisse spéciale que l'on éprouve dans ces cauchemars où l'on fait de vains efforts pour fuir. Puis l'épouvante brisa ces liens mêmes, et, parmi les spectateurs tous debout, de rang en rang, il se glissa, se faufila vers les tréteaux. Fuir ! Où fuir ? Comment fuir ?

Voici Rinaldo qui entre ! Voici Rinaldo qui vient à lui ! La misérable créature essuie son front où s'égoutte la suée gluante et glacée que distille l'horreur. La Bastille ! Oh ! il la voit ! Il voit l'oubliette où il sera précipité ! Il se voit agonisant au fond de quelque trou immonde. Où fuir ? Oh ! là ! dans ce recoin ! Cette échelle !… Où conduit-elle ? Il ne sait pas. Peu importe,

Laffemas monte ! Et c'était le moment où les spectateurs trépignaient de joie enfantine en attendant la scène prévue, toujours accueillie par les mêmes rires. Turlupin agitait sa latte et tonitruait :

– Où est-il, ce monsir Géronte ! Où est-il que je le gourme ? que je lui caresse les côtes à coups de trique ! Parfendieu ! Mordieu ! Ventre du pape ! Amenez-moi ce pendard !

Le pendard, c'était Cogolin. Il se fourrait dans le sac. Le sac était traîné devant le public, et Cogolin se mettait à pousser des clameurs lamentables qui faisaient mourir de rire les spectateurs.

– Amenez-moi ce monsir Géronte ! hurla Turlupin.

– Tout de suite ! Le voici ! Ah ! pendard ! Ah ! maroufle ! ripostaient Gros-Guillaume et Gautier-Garguille.

Cogolin se hâtait de se mettre dans le sac. À ce moment, une figure livide lui apparut, et une voix chevrotante supplia :

– Pour Dieu, cachez-moi, sauvez-moi ! On veut me jeter à la Bastille !

– Laffemas ! rugit Cogolin, les yeux écarquillés par la surprise et la joie.

– Mille pistoles si vous me cachez ! Vite ! oh ! vite !

Cogolin sortit du sac où il était déjà à demi entré. Sa bouche se fendit dans un sourire immense, il ouvrit tout larges les bords du sac et dit :

– Entrez là ! Ils ne vous verront pas !

– Oui ! oui ! bégaya Laffemas en claquant des dents.

Il se mit dans le sac. Cogolin, radieux comme la vengeance en fleur, troussa le sac. Au moment où il allait fermer et lier, Laffemas leva les yeux sur son sauveur ; alors, seulement, il le reconnut et poussa un affreux gémissement :

– Cogolin ! Je suis perdu !

– Lachance ! hurla Cogolin en bouclant le sac et en le liant

solidement, Lachance, aujourd'hui !

Laffemas s'évanouit à moitié ; pris entre Cogolin et Rinaldo, il ne lui resta plus de courage que pour songer au genre de mort qui l'attendait.

– Ah çà ! vociféra Turlupin. Faut-il que je vous bâtonne tous ? Où est ce monsir Géronte, têtebleu !

– Le voici ! Le voici ! hurlèrent Gros-Guillaume et Gautier-Garguille qui, ahuris, avaient assisté sans y rien comprendre à cette substitution de personnage.

– Ah ! ah ! ah ! Enfin ! rugirent les spectateurs avec des applaudissements frénétiques.

– Frotte-lui les côtes ! – Hardi, Turlupin ! – Caresse-lui les reins : Hourrah ! Gautier-Garguille ! – Mets-lui le dos en capilotade ! – À la rescousse, Gros-Guillaume !

Mais les cris, les rires, les exhortations du public s'éteignirent et le mécontentement commença de se manifester. En effet, le plus beau de la scène, c'était d'entendre se lamenter et gémir celui qu'on rossait. Or, Turlupin, Gautier-Garguille et Gros-Guillaume avaient beau manœuvrer une triple trique à tour de bras, ils avaient beau hurler et jurer, on n'entendait aucune plainte sortir du sac ! Et cela se comprend, puisque les trois acteurs frappaient toujours à côté et que, par conséquent, Laffemas ne recevait rien.

– Ah çà ! Cogolin ! grondait tout bas Turlupin, veux-tu crier où je tape pour de bon !

– Il n'y a personne dans le sac ! criait le public.

– Nous sommes volés ! Rendez-nous nos sols et deniers !

– Vous n'y entendez rien ! vociféra tout à coup Cogolin en bondissant sur la scène, armé d'une vraie matraque. Laissez-moi faire ! Ah ! misérable Géronte ! Ah ! cocu du diable ! Tiens, pendard ! Tiens, maraud !

La matraque se levait et s'abaissait en cadence sur le sac.

Et, cette fois, ce furent de véritables hurlements de douleur qui en sortirent. Les spectateurs croyant à un épisode *inédit,* battirent des mains, trépignèrent des pieds ; pour un peu, ils eussent escaladé les tréteaux pour aider Cogolin.

– Grâce ! Pardon ! À moi ! Au meurtre ! rugissait Laffemas qui jouait son rôle en toute conscience, comme on peut le croire, et si bien que jamais on n'avait entendu geindre avec tant de naturel.

– Ah ! coquin ! Ah ! bélître ! glapissait Cogolin en continuant de frapper à tour de bras. Ah ! À mon tour ! Ah ! souviens-toi de la rossée que tu m'infligeas chez Lureau ! Ah ! miséricorde ! Ah ! pendard ! Tireur de laine ! Ah ! c'est toi qui as voulu faire griller mon maître ! Ah ! misérable !

Les cris perçants de Laffemas, bientôt, ne furent plus qu'une suite de grognements indistincts ; puis on n'entendit plus rien. Et le public, la farce étant terminée, commença à s'écouler, tout secoué de rires épileptiques. Cependant, les trois acteurs avaient traîné le sac hors des tréteaux ; ils ouvrirent alors et délivrèrent l'infortuné Laffemas, tout contus, les reins moulus, le visage couvert d'ecchymoses, livide, à demi mort. Cogolin se planta fièrement sur ses longues jambes, comme il avait vu faire au chevalier son maître. La première pensée de Laffemas fut de tirer son poignard et de se ruer sur lui ; mais une main s'abattit rudement sur son épaule.

– Doucement, que diable ! ricana la voix goguenarde de Rinaldo.

En un clin d'œil, l'espion de Richelieu, ahuri, hébété de désespoir et de terreur, fou de rage, fut entraîné par les sbires de Rinaldo qui durent le soutenir, le porter presque, car il était moulu et se tenait à peine sur ses jambes. Une heure plus tard, Laffemas était à la Bastille.

XLIX

Le tigre amoureux.

Ce matin-là, l'évêque de Luçon eut une longue conférence avec ce mystérieux capucin qui venait parfois le voir pour le confesser, disait-on, et qui s'appelait le père Joseph. Lorsque le moine, rabattant son capuchon gris, fut parti, silencieux et rigide, Richelieu demeura longtemps pensif.

– La ruse et la force ! murmura-t-il. Le père Joseph a raison. Ce sont deux armes de gouvernement. Le mensonge, d'abord, pour établir la théorie ; et puis la hache du bourreau pour entrer dans la pratique. Mais il faut que je dompte mes passions. Ici, le bon père se trompe, continua Richelieu avec un sourire. Est-ce qu'un homme sans passion peut gouverner ? Est-ce que les passions ne sont pas la généreuse avoine fermentée qui double les forces du noble coursier ?

Le regard de Richelieu se fixa sur un papier qu'il avait jeté devant lui et sur lequel une ligne était griffonnée d'une écriture tremblante.

– Voyons, fit-il en fronçant les sourcils, j'ai reçu cet avis de Laffemas hier à quatre heures. Laffemas n'a pas reparu dans la soirée. Ce matin, on ne l'a pas vu chez lui. C'est donc qu'il est arrêté réellement. Oh ! Est-ce que Concini m'aurait deviné et commencerait à se défier de moi ? Est-ce une déclaration de guerre ? Et pourtant, ajouta-t-il d'un ton menaçant, j'ai besoin de Laffemas…

Quelques minutes il se promena lentement dans le cabinet de travail qui avait l'allure d'un oratoire. Il était vêtu en cavalier comme presque toujours. Son épée battait à son côté.

– Allons ! murmura-t-il avec un soupir. Il passa ses gants, assura son épée, prit son chapeau et, le gardant à la main, entra d'un pas ferme dans une pièce qui se trouvait au fond d'un couloir – pièce sans autre ouverture qu'un étroit œil-de-bœuf. Marion Delorme était là. À l'entrée de Richelieu, elle se leva et fit la révérence. Elle était un peu pâle, mais elle souriait, et son sourire un peu moqueur avait on ne sait quoi d'héroïque.

– Ce sourire me damnera ! gronda Richelieu en lui-même.

Un instant, ils se mesurèrent des yeux. L'amour éclatait dans le regard de Richelieu, mais un amour méprisant comme celui d'un homme *supérieur* pour qui la femme n'est qu'un instrument de plaisir. Marion Delorme souriait.

– Avant-hier, commença Richelieu sans autre préambule, je vous ai offert un million c'est-à-dire une fortune que la reine de France ne possède pas dans son coffre particulier. J'y ai joint l'offre de vous acheter un hôtel dans Paris, de le monter sur un pied princier, et de vous rendre aussi propriétaire d'une maison que je possède aux environs de Paris. À ces avantages divers, j'ai joint l'offre d'autant de bijoux précieux que vous en pourriez désirer…

Marion éclata de rire.

– Oui ! dit froidement Richelieu. Voilà quelle fut votre réponse : un éclat de rire.

– Pardonnez-moi, monsieur l'évêque, dit-elle en riant toujours – et c'était héroïque, ce rire, car elle tremblait dans son cœur – mais vous vous exprimez comme un tabellion. Ce n'est pas une déclaration d'amour, cela, c'est un inventaire !

Richelieu changea de couleur. Le grand seigneur qu'il était connut l'humiliation. Sa figure prit une sinistre expression de cruauté.

– Daignez donc vous asseoir, monseigneur, fit Marion, câline. Non ? Eh bien, alors, permettez que j'offense en vous la majesté divine que vous représentez si bien, et que je demeure assise, alors que mon pasteur est debout !

Et elle se laissa nonchalamment tomber dans un fauteuil.

– Hier, reprit Richelieu, je vous ai prévenue que vous étiez impliquée dans une accusation de complot contre la sûreté de l'État. Toutes les preuves sont rassemblées dans ma main. Je vous ai dit qu'il est nécessaire, au temps où nous vivons, de frapper l'esprit public par des exemples d'impitoyable justice, et que ni votre sexe, ni votre jeunesse, ni votre beauté ne pourraient vous sauver du châtiment…

Marion interrompit par un sonore éclat de rire.

– Oui ! grinça Richelieu. C'est encore par votre rire maudit que vous m'avez répondu.

– Mais c'est qu'aussi, tenez, pardonnez-moi et laissez-moi rire, vous parler comme un juge, et ce n'est pas une déclaration d'amour, cela, c'est un réquisitoire !

Richelieu sentit l'ulcère de la rage se développer dans son cœur.

– Voyons, monseigneur. Avant-hier, nous faisions un inventaire ; hier, un réquisitoire. Aujourd'hui, que vais-je entendre ?

Richelieu se redressa. Il étendit la main comme un tigre lève sa griffe.

– Vous avez raison, dit-il. Aujourd'hui, je ne serai ni le tabellion, ni le juge.

– Le bourreau, alors ?

Le mot cingla. Richelieu eut un pas de recul. Une seconde, il baissa la tête. Quand il la releva, cette tête était effrayante. Marion. qui était à demi étendue dans un fauteuil, se leva. La peur, le spectre de la peur venait d'entrer dans cette chambre.

– Bourreau ? fit Richelieu, dont les lèvres se retroussèrent dans un rictus terrible. Et pourquoi pas ?

Marion était vaillante. La menace – directe, cette fois – la fouetta. Une révolte flamboya dans ses beaux yeux. Richelieu

avait reculé : elle avança.

– Soit ! dit-elle. Où est la hache, maître ? Libre de mon corps, j'aime encore mieux le baiser de l'acier sur mon cou que le baiser de vos lèvres sur ma bouche !

– Non ! éclata Richelieu d'une voix qui demeura basse, mais résonna aux oreilles de Marion comme un coup de tonnerre. Pas toi ! Ce n'est pas toi qui monteras à l'échafaud ! Ce sera celui que tu aimes ! Ce sera ton amant ! Écoute : Cinq-Mars est en mon pouvoir. Tu vas décider de son sort.

Marion Delorme frissonna jusqu'à l'âme. Elle couvrit son visage de ses deux mains et murmura :

– Pauvre garçon ! L'amour que je commençais à éprouver pour lui ne lui aura pas porté bonheur !

Richelieu la vit faiblir et gronda :

– Je la tiens !… Écoutez, Marion. C'est vous qui m'avez poussé au désespoir. Tant pis. Votre amant, je le hais. Je l'ai haï depuis cette minute où, dans les antichambres de l'hôtel d'Ancre, vous êtes venue à moi en lui donnant la main. Tant pis. Je suis le plus fort. Je vais de ce pas au Louvre, j'entre chez le roi, je lui dénonce la conspiration du duc d'Angoulême, je lui prouve que le marquis de Cinq-Mars était l'un des plus acharnés partisans du fils de Charles IX et, ce soir, votre amant, Marion, couchera à la Bastille, en attendant que s'instruise son procès.

Richelieu fixa sur Marion un regard pâle comme une lueur de hache.

– Trouvez-vous, cette fois, que j'aie parlé en tabellion ou en juge ? Est-ce là la déclaration d'amour qu'il vous fallait ?

Pour la troisième fois, Marion éclata de rire. Mais, cette fois, ce rire était terrible comme un cri de douleur.

– Une déclaration d'amour ? Ça ? Dites un rapport, monseigneur ! Vous parlez comme un espion, et savez-vous ce qu'il vous répondrait, M. de Cinq-Mars, s'il était ici ? il vous ferait la réponse qu'on fait aux espions et, comme il n'est pas là,

la voici !

Un pas, Marion a levé la main. Et cette main fine, à toute volée, s'est abattue sur la joue de Richelieu !

Le duc ne broncha pas. Un soufflet de femme, c'est presque une caresse. Seulement, son sourire se fit plus aigre. L'étrange lueur pâle de son œil gris s'éteignit, puis brilla de nouveau, mouchetée de rouge.

– Sortez maintenant, dit Marion.

– Je sors, dit Richelieu d'un accent si calme que Marion en frissonna de terreur. Seulement, écoutez : Vous venez de condamner à mort Henri de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Qu'il m'échappe, s'il peut. Demain ou dans huit jours, dans un an, dans dix ans, dans vingt ans, je ferai exécuter la sentence de mort !

Il s'inclina – et sortit de ce pas souple et terrible qu'ont les fauves marchant sur la proie. Une fois seul, il devint livide et chancela.

– Cinq-Mars ! gronda-t-il. Je tiens le soufflet pour valable !

Il descendit. Au rez-de-chaussée, il s'arrêta devant la porte de cette pièce où Cinq-Mars était enfermé ; il poussa un judas et regarda à l'intérieur. Il vit les meubles brisés, les tentures arrachées, et, dans un angle, à genoux, la tête enfouie dans un fauteuil, un jeune homme immobile. Richelieu sourit. Puis, lorsqu'il se fut rassasié de cette vue, il repoussa le judas et s'en alla. Une minute plus tard, il montait à cheval et se dirigeait vers le Louvre, salué au passage par les gentilshommes et même les bourgeois qui commençaient à connaître cette figure et cherchaient à se la rendre propice. Au Louvre, Richelieu trouva le jeune roi auprès de son maître de la volerie, dans cette petite cour qui était sûrement l'endroit le plus animé du palais avec ses valets tout affairés, ses perchoirs où des faucons, de leur œil vif, dévisageaient les allants et venants. Luynes jeta à Richelieu un regard de travers et gronda :

– Voilà un tiercelet qui, par un beau matin, fondra sur moi

bec ouvert, serres au vent, ni plus ni moins que si j'étais un simple héron ou une cigogne de passage. Halte-là, mon joli faucon. J'ai lu dans votre œil perçant. Vous aurez affaire à un vautour qui ne se laissera pas coiffer sans répondre.

– Bonjour, monsieur l'évêque, dit le roi de ce ton d'exquise et noble politesse qui allait si bien à sa jeunesse.

– Sire, fit Richelieu qui s'inclina profondément, je suis confus de déranger Votre Majesté dans ses occupations. L'art de la vénerie est un des plus nobles qui soient. Et M. le duc de Luynes devrait en être le connétable.

– Allons, allons, murmura Luynes, peut être n'est-il pas aussi diable qu'il en a l'air.

– C'est donc un entretien particulier que vous venez nous demander ? dit Louis XIII inquiet.

– Une audience, oui, sire… Pour le bien de l'État.

– C'est bien, monsieur. Dans cinq minutes, je serai dans mon cabinet et y ferai rassembler le conseil.

– Non, sire ! fit vivement Richelieu à voix basse. Ce que j'ai à dire à Sa Majesté est particulier.

Là-dessus, l'évêque de Luçon se retira et alla se poster dans l'antichambre qui précédait le cabinet royal. Au bout, non pas de cinq minutes, mais d'une heure, car Luynes avait pris un malin plaisir à retenir Louis XIII, un valet le fit entrer dans le cabinet. Le jeune roi était seul.

– Je vous écoute, dit Louis à Richelieu, qui attendait respectueusement une parole du roi.

– Sire, Paris est tranquille. Toute cette tempête s'est dissipée. Si nous avions essayé de tenir tête à la rébellion naissante, qui sait où nous serions aujourd'hui ? Vous voyez, sire, qu'en vous inspirant la bonne pensée de résister aux conseils de la violence, Dieu vous a témoigné une protection visible. Mais ce n'est pas tout. Le ciel, qui veut bien aider ses créatures, veut aussi qu'on s'aide soi-même. Ce n'est pas en vain qu'il a donné

aux rois une étincelle de son pouvoir. Le moment, sire, me paraît donc venu d'agir, non pas comme le voulait M. d'Ornano qui a parlé en brave soldat, non pas comme le voulait M. de Luynes, qui a parlé en fauconnier, mais comme eût agi votre illustre et magnanime père : c'est-à-dire avec ruse et force à la fois.

– Bon ! Allez-vous maintenant me conseiller de faire arrêter M. de Guise ? demanda avidement le roi.

– Dieu m'en garde, sire ! Plus tard, peut-être ! Oui, plus tard, vous pourrez employer la force seule. Aujourd'hui, je le répète à Votre Majesté, il faut de la force et de la ruse.

Louis XIII leva sur le terrible conseilleur un regard à la fois candide et soupçonneux.

– Sire, permettez-moi de m'expliquer au moyen d'un apologue. Il était une fois…

À ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et un huissier annonça :

– Sa Majesté la reine !

Richelieu se courba dans une profonde salutation. Louis XIII se leva, s'avança au-devant de Marie de Médicis et lui baisa la main. La reine mère entra, majestueuse et froide. Elle demeura debout.

– Ah ! madame, fit l'adolescent, quelle heureuse surprise pour moi de voir ma mère !

– Sire, dit Marie de Médicis – et d'un geste glacial elle arrêta l'élan de son fils. – je suis venue en effet vous faire part d'une aimable surprise que vous fait M. le maréchal d'Ancre *(elle s'anima, ses yeux brillèrent),* une fête qu'il a trouvé moyen d'organiser dans les jardins du nouveau palais. Ma première dame d'atours m'assure que ce sera merveilleux. Sire, je venais vous prier d'assister à cette fête.

– Une fête chez M. Concini ! fit le roi dont le front se rembrunit.

– Non pas, sire : chez moi ! dit la reine d'un ton sec.

– Et pour quand cette fête ?

– Aujourd'hui même, sire.

– Impossible, madame – et avec une sorte de naïf orgueil : Je travaille aux affaires de l'État.

– Oh ! *peccato !* quel dommage ! dit Marie de Médicis du même ton que si elle eût dit : « Voilà qui m'est bien égal » : Adieu donc, sire. J'emmène la jeune reine.

Et Marie de Médicis sortit, le teint plus animé, la démarche plus vive : elle n'avait eu pour son fils ni un mot ni un regard maternel… La fête à laquelle elle courait remplissait sa cervelle, son cœur et son âme. Richelieu n'avait perdu de toute cette scène intime ni une intonation, ni un geste. Louis XIII avait poussé un soupir, puis se jetant dans son grand fauteuil :

– Il était donc une fois, monsieur l'évêque ?

– Il était, sire, un berger à qui l'on vint dire qu'un lion rôdait dans la montagne et menaçait son troupeau : « Prends ta houlette, bon berger, et attaque ce lion ! » Un autre ajouta : « Prends ton arc et tes flèches, et abats-le ! » Un troisième ajouta : « Voici son antre, là-bas, au pied de ce rocher ; tu n'as qu'à murer l'entrée de la caverne. » Le berger écouta les donneurs de conseils mais, comme il voulait sauver son troupeau, il n'en fit qu'à sa tête. Il attendit que le lion fût endormi et, pénétrant dans son antre, lui coupa une de ses griffes. Le lion ne dormait pas ; il vit très bien le berger faire courageusement sa besogne. Mais c'était si peu de chose, une griffe, une seule griffe coupée, que le lion se contenta de rire en lui-même. Le lendemain, le berger revint et coupa encore une griffe, une seule. Et le lion ne s'inquiétait toujours pas : une griffe de plus ou de moins ! Bref, sire, ce manège dura un certain nombre de jours, si bien que le lion s'aperçut un beau jour que le berger lui coupait sa dernière griffe. Alors il se mit à rugir : « Berger, tu seras châtié de ton audace ! » Mais le berger se mit à rire et enchaîna le lion qui, en effet, ne pouvait plus se

défendre. Voilà mon apologue, sire !

Louis XIII eut un sourire et dit doucement :

– Avouez monsieur l'évêque, que votre lion y a vraiment mis de la complaisance !

– Non, sire : de la vanité, voilà tout. Toutes ces bêtes féroces au fond ne sont que des bêtes. M. le duc de Guise est imprenable dans son antre. Mais si vous lui arrachez une griffe, une seule ; il croira faire le brave en feignant d'en rire. Une griffe à la fois, sire, et dans trois mois vous enchaînez le lion. Sire, j'ai l'honneur de vous proposer de faire procéder dès aujourd'hui à l'arrestation de M. de Cinq-Mars.

– Celui qui vient de perdre son père ?

– Oui, sire. C'est une des griffes du lion, une des plus faciles à arracher. C'est à peine si M. de Guise daignera s'en apercevoir. Et, pourtant, Cinq-Mars est une griffe qu'il faut arracher.

– On m'avait dit que Cinq-Mars était plutôt un fidèle d'Angoulême.

– Cinq-Mars n'est ni pour Angoulême ni pour Guise : il est contre le roi. Angoulême est à la Bastille : Cinq-Mars s'est tourné du côté de Guise.

Louis XIII demeura un moment rêveur, le front plissé, les yeux perdus au loin vers le nuage qui passait dans le cadre de la fenêtre.

– Et il y aura beaucoup de griffes à arracher ainsi ? demanda-t-il lentement.

– Non, sire, une vingtaine.

Louis XIII tressaillit, garda encore un long silence, puis murmura :

– Ce sont donc des listes de proscription qu'il faut dresser ?

– Sire, elles sont dressées !

Ce fut dit d'une voix si ferme, si nette, si tranchante que le

jeune roi leva les yeux sur Richelieu. Mais, s'il y avait de l'admiration dans ce regard, il y avait aussi une sourde terreur dans cette âme d'enfant.

– Ah ! murmura-t-il, si je n'avais pas éloigné de moi mon Capestang ! Le seul homme dans les yeux duquel j'aie lu l'affection et la pitié ! Il aurait, lui, bravement marché au lion, et il ne serait pas question de transformer le roi de France en pourvoyeur de geôles… ou d'échafauds !

– Sire, reprenait à ce moment Richelieu, ce n'est pas tout que d'enlever aux ennemis du trône les hommes d'action qui, au jour d'une bataille, seraient leurs soldats. Il faut aussi protéger et défendre ceux qui vous servent. Sire, sans que vous l'ayez voulu, et peut-être même sans qu'on vous en ait demandé l'ordre, un de vos plus fidèles, un de vos plus zélés serviteurs a été mis à la Bastille. Sire, je vous demande en grâce de signer l'élargissement de ce loyal ami du trône.

– Ah ! J'aime mieux cela ! ne put s'empêcher de s'écrier le jeune roi. Comment s'appelle-t-il ?

– Sire, il tient de son père le nom de Beausemblant.

– Quoi ! Le fils du valet de chambre et tapissier de mon père ?

– Oui, sire : il a pris le nom de Laffemas. Mais il est aussi dévoué à Votre Majesté que son père pouvait l'être à Henri VI.

– Et vous dites qu'il est à la Bastille ?

– Oui, sire. Sans qu'il ait commis d'autre crime que de se montrer trop zélé à votre défense.

– C'est bien, dit Louis XIII, les lèvres serrées.

Et, ouvrant un tiroir, il prit deux parchemins tout préparés, sur lequel il n'y avait plus qu'à mettre les noms et à apposer la signature. L'un était un ordre d'arrestation. L'autre, un ordre de mise en liberté. L'œil gris de Richelieu eut un éclair. Le roi saisit une plume.

– S'il plaît à Votre Majesté, fit l'évêque en l'arrêtant d'un

geste, j'aurais une double observation à faire au roi.

– Dites. J'ai en votre esprit une confiance illimitée, monsieur l'évêque.

Richelieu s'inclina et mit la main sur son cœur en signe que son dévouement était non moins illimité.

– Sire, dit-il, M. de Laffemas a été mis à la Bastille par des gens que j'ignore, mais qui, à coup sûr, ont voulu vous priver d'un bon serviteur. Il est donc politique de leur laisser croire que M. de Laffemas n'est pas sorti de son cachot. Il est donc inutile que le nom de Laffemas figure sur le registre de sortie, tandis qu'il est indispensable qu'il continue à figurer sur le registre d'entrée.

– Ventre-saint-gris ! monsieur, vous pensez à tout ! s'écria Louis XIII avec admiration.

– Oui, sire, à tout ! Pour les mêmes raisons, il ne faut pas que M. de Guise sache que le jeune marquis de Cinq-Mars est à la Bastille. Il est donc inutile que le nom de Cinq-Mars figure sur les registres d'entrée. M. de Cinq-Mars, à la Bastille, ne doit plus être qu'un numéro !

Le jeune roi frissonna. Derrière cette raison politique qu'invoquait l'évêque de Luçon, il crut entrevoir une autre raison formidable. Richelieu avait parlé de la sortie *sans nom* de Laffemas que pour amener l'entrée *sans nom* de Cinq-Mars. Il eut un moment d'anxiété. Son cœur s'arrêta de battre.

– Vous avez raison, dit enfin Louis XIII. Nul ne doit savoir que M. de Laffemas est libre ; nul ne doit savoir que M. de Cinq-Mars est prisonnier.

Richelieu se mordit les lèvres jusqu'au sang pour s'empêcher de crier. Mais, au fond de lui-même, il hurlait de joie. Louis XIII tenait sa plume sur un parchemin en blanc, au bas duquel se détachait le sceau royal. Il semblait hésiter. De sa voix âpre et caressante, Richelieu murmura :

– Si Votre Majesté daigne m'y autoriser, je lui dicterai la

formule convenable.

Louis XIII approuva d'un signe de tête. Et Richelieu dicta ! Il laissa tomber une à une ces paroles, qui contenaient un monde de haine, et que le roi écrivit :

« Ordre à M. le gouverneur de notre Bastille de la porte Saint-Antoine :

« M. de La Neuville, gouverneur de notre forteresse d'État, remettra aux mains du porteur des présentes le prisonnier qui lui sera indiqué ; ce prisonnier devra sortir sans aucune formalité de registre ; aucun des gardes ne devra assister à sa sortie.

« M. de La Neuville recevra des mains du porteur des présentes un prisonnier d'État, qui sera aussitôt mis au secret. Il est défendu au gouverneur, à tout garde ou geôlier de la Bastille de s'entretenir avec ce prisonnier et de chercher à savoir son nom.

« Les présentes seront exécutables dès l'instant où elles seront présentées à M. de La Neuville par notre envoyé qui en sera porteur. Et nous le voulons et mandons, ainsi parce que tel est notre bon plaisir.

« Donné en notre palais du Louvre, ce dix-neuvième jour de décembre de l'an de grâce 1616.

« LOUIS, roi de France et de Navarre. »

Le roi avait écrit et signé. Il murmura :

– Savez-vous, monsieur l'évêque, que c'est là le premier ordre entièrement écrit de ma main qui sorte de ce cabinet ?

– Sire, dit Richelieu, il faut que Votre Majesté s'habitue à donner des ordres, à régner, à gouverner ! Et il saisit le parchemin qu'à l'instant il fit disparaître.

* * * *

Rentré quai des Augustins, Richelieu fit venir un gentilhomme – cadet de Touraine qui, dans sa maison,

remplissait à peu près le rôle d'un officier des gardes. Car tout grand seigneur conservait encore la coutume féodale d'entretenir près de lui un certain nombre d'hommes d'armes.

– Monsieur de Chémant, lui dit-il, veuillez lire ceci.

Le jeune homme prit le papier que lui tendait son maître : c'était le parchemin qui portait l'ordre autographe du roi. Il le lut sans broncher, habitué qu'il était à la discipline de fer que déjà l'évêque de Luçon établissait autour de lui.

– Vous avez compris, Chémant ?

– Oui, monseigneur. Il s'agit d'un prisonnier à faire sortir de la Bastille, et d'un autre à y faire entrer, en sorte que M. de La Neuville n'y perdra rien.

– Juste, mon brave Chémant.

– Et quel est l'homme que je délivrerai ? Il faut que je sache son nom.

– Laffemas, dit Richelieu.

– Et l'homme que j'aurai à remettre au gouverneur de la Bastille ?

– Le prisonnier qui est enfermé au rez-de-chaussée de l'hôtel, répondit Richelieu.

– Quoi ! M. de…

– Le prisonnier qui est dans la salle du rez-de-chaussée ! interrompit Richelieu d'une voix glaciale. Relisez l'ordre, Chémant ! Malheur à qui saura le nom de ce prisonnier !

– C'est bien, monseigneur, je pars à l'instant.

– Non pas. Ce soir, quand tout dormira dans Paris. C'est le bon moment. Vers dix heures, par exemple. Pas de bruit. Pas de monde. Un bon carrosse. Un de vos hommes bien armé sur le siège. Vous, à côté du prisonnier, le pistolet au poing. Est-ce entendu ?

– Oui, monseigneur, fit le cadet qui plia l'ordre, le mit dans la poche de sa poitrine et fit demi-tour.

– À propos, ajouta Richelieu, vous préviendrez M. de La Neuville que j'irai moi-même, demain matin, de la part du roi, lui donner des ordres au sujet de son nouveau prisonnier. Allez, maintenant !

Richelieu, demeuré seul, resta un moment plongé dans quelque sombre et sanglante rêverie. Puis il se dirigea vers la chambre de Marion Delorme, écouta longtemps à la porte, et n'entendant rien, pas un soupir, pas un souffle, il se retira. Seulement, alors, il était plus pâle et frissonnait. Bientôt, il se remettait en selle, et, avec un sourire qui eût épouvanté Concini :

– Allons voir la fête de M. le maréchal d'Ancre !

L

Le numéro 14 de la tour du Trésor.

Un large fossé rempli d'eau dormante où, par les soirs d'été, coassaient des milliers de grenouilles, où, par les nuits brûlantes, on entendait la plainte du crapaud pareille à un gémissement qui eût jailli des formidables murailles – le pont-levis, la herse aux dents de fer – huit tours énormes, massives, ventrues, serrées l'une contre l'autre comme des lansquenets gigantesques formant le carré de bataille : des cours humides, où l'herbe poussait, où l'ombre combattait victorieusement les rayons du jour ; des grilles de fer entre chaque cour ; des portes qui s'entrebâillaient comme des gueules prêtes à happer ; des escaliers qui s'enfonçaient vers des enfers d'où l'on ne remontait jamais ; un silence pesant scandé par le pas des patrouilles ou la voix monotone des sentinelles se renvoyant le cri de veille ; des fenêtres grillées, derrière lesquelles apparaissaient parfois des têtes pâles.

C'était la Bastille.

* * * *

Le numéro 14 de la tour du Trésor était une grande et belle pièce située au deuxième étage, d'où l'on avait vue sur la campagne. À cet endroit, l'Avancée – vaste cour qui entourait l'ensemble des constructions et *s'avançait* en pointe vers la rue Saint-Antoine pour se terminer par la principale porte d'entrée – cette avancée, donc, se rétrécissait à tel point qu'un prisonnier placé au deuxième ou troisième étage de la tour du Trésor pouvait au besoin se montrer aux passants et s'en faire entendre. Ce point était donc particulièrement surveillé ; quatre

sentinelles se promenaient constamment au pied de la tour du Trésor ; quatre autres, sur le mur d'enceinte, avaient ordre de tirer sur qui s'approcherait…

Ceci expliqué, nous pouvons pénétrer dans la cellule numéro 14 qui était éclairée par une assez large fenêtre, munie d'ailleurs de respectables barreaux, qui était meublée d'un bon lit, d'une table, de deux chaises et d'un fauteuil, et dont le carreau, enfin, était couvert d'un tapis en mauvais état, mais tapis tout de même. En somme, sans les barreaux de la fenêtre, sans la porte massive toute bardée de fer, cette chambre eût convenu à plus d'un petit bourgeois et même à plus d'un petit gentilhomme.

Le chevalier de Capestang n'avait jamais été aussi magnifiquement logé que l'était le prince de Condé dans la Bastille – car le numéro 14 de la tour du Trésor était l'une des quelques cellules où l'on mettait les gens de très haute qualité, tels que le prince.

Au moment où le lecteur entre à la quatorzième tour du Trésor, c'est-à-dire vers huit heures du soir, le presque royal prisonnier, à demi allongé dans son fauteuil, était occupé à gémir sur son triste sort, tandis qu'un geôlier desservait la table. À en juger par les restes d'un demi-poulet, d'un rôti et d'une carpe qui avait dû être pêchée dans l'étang de Fontainebleau, le sort du prince n'était peut-être pas aussi lamentable qu'il voulait bien le dire, et, en tout cas, cette tristesse qu'on voyait à son visage devait sans doute lui faire trêve pendant les repas, car le geôlier, qui, probablement, se régalait des restes de monseigneur, faisait la grimace et grommelait :

– Peste, quel appétit !… Allons, allons, monseigneur, fit-il avec cette facétieuse familiarité qui constitue une variété assez commune du geôlier, ne vous tourmentez pas ainsi, que diable ! On ne peut tarder à vous ouvrir les portes de la cage.

– Que veux-tu dire ? balbutia le prince impressionné par les airs mystérieux de son geôlier.

– Je veux dire qu'on a fort crié, hier, dans Paris, qu'on a vu

des bandes de bourgeois armés, que tout cela ressemblait fort à un commencement de sédition, et qu'il est possible que les Parisiens, cette fois ne s'en tiennent pas au commencement.

Là-dessus, le digne homme, après avoir mouché le flambeau qui brûlait sur la table, adressa à son hôte un sourire gracieux, et se retira sans vouloir s'expliquer davantage.

– Oh ! oh ! fit le prince ; je crois que c'est le moment d'écrire une nouvelle lettre. Ces cris des Parisiens, je les ai parbleu entendus. C'est moi qu'ils acclament, c'est évident. Ils demandent ma liberté, c'est sûr ! Et qui pourraient-ils acclamer ? Ce n'est pas ce soudard de Guise. Ni ce pauvre Angoulême, qui croyait si bien tenir la couronne. Morbleu ! pour régner sur la France, il faut un prince de sang royal. Il n'y a que moi. Allons, c'est le moment d'imposer de nouvelles conditions à la paix que je veux bien offrir.

Tout échauffé de cette idée, tout ragaillardi par la certitude que Paris se soulevait en sa faveur, Condé saisit une plume et se mit à écrire. Puis il s'approcha de la fenêtre. Il faisait un beau clair de lune.

Comme il considérait vaguement le décor noyé sous une nappe de rayons bleuâtres, la silhouette d'un homme se détacha en relief, de l'autre côté du fossé. Cet homme, que les sentinelles n'avaient pas dû apercevoir encore, semblait considérer attentivement le monstre de pierre – la Bastille silencieuse et sombre. Et cette idée vint tout à coup au prince que cet homme était là pour lui.

Rapidement, il écrivit quelques mots sur une feuille de papier ; ne trouvant rien pour alourdir la feuille ; il en enveloppa un écu de six livres ; puis il courut ouvrir la fenêtre. L'homme était toujours là ! Condé jeta un grand cri et en même temps il lança à travers les barreaux son écu de six livres enveloppé de la feuille de papier. Il le vit tomber au revers du fossé ; il vit l'homme se baisser et le saisir. Dans le même instant, deux coups de feu "éclatèrent : les sentinelles tiraient sur le promeneur nocturne. Mais Condé le vit s'éloigner

tranquillement sans faire un pas plus vite que l'autre. Le double éclair d'une nouvelle arquebusade troua la nuit, suivi d'une double détonation.

Cette fois, Condé ne vit plus rien ! L'inconnu était-il tué ? Le prince, la tête en feu, le cœur sautant dans la poitrine, attendait. Brusquement, dans l'escalier, une rumeur : on montait, on ouvrait la porte… Dix gardiens armés apparaissaient, éclairés par des torches, et le gouverneur de la Bastille, le chapeau à la main, entrait dans la chambre.

– Qu'ai-je fait ! balbutia Condé éperdu de terreur. Quelle folie m'a passé par la tête !

– Monseigneur. dit La Neuville en s'inclinant, malgré les règlements, vous avez communiqué avec un passant. Inutile de nier, monseigneur, les sentinelles ont vu.

– Mais, monsieur, fit le prince en recouvrant sa dignité, je ne nie pas !

– Je le regrette, monseigneur ! dit La Neuville avec un sourire. Une dénégation de votre part m'eût permis de surseoir à la mesure de rigueur que, bien malgré moi, je suis forcé de prendre.

– Quelle mesure ? balbutia Condé, qui déjà regrettait son accès de majesté princière.

– Le règlement est formel, monseigneur. Je suis obligé de vous faire à l'instant même changer de logis. *(Condé respira.)* Monsieur l'officier, vous escorterez monseigneur jusqu'à la quatrième du Puits qui, désormais, servira d'appartement à monseigneur… Le logement est d'ailleurs de ceux qui sont affectés aux princes ; malheureusement, sa fenêtre donne sur une cour intérieure.

Condé, pleinement rassuré et tout heureux d'en être quitte à si bon compte, fit signe que peu lui importait.

– Mais, monsieur, dit alors l'officier, la quatrième chambre de la tour du Puits est occupée, vous le savez. Où mettrons-nous

le prisonnier qui y loge ?

– Eh, mais c'est bien simple : vous le mettrez ici !

Il y eut des allées et venues. Condé, entouré de gardes, descendit, traversa des cours, attendit une demi-heure dans un corps de garde, puis monta un escalier et finalement se vit enfermé dans une grande pièce qui ressemblait à celle qu'il venait de quitter comme une chambre d'hôtellerie ressemblent à une autre. Seulement, l'hôtellerie s'appelait la Bastille. Seulement, aussi, au lieu de jouir du panorama des environs de Paris, monseigneur n'eut désormais que la vue d'une cour étroite et fort sombre.

* * * *

Si maintenant, avant de quitter la Bastille, nous revenons un instant à la quatorzième du Trésor, nous pourrons jeter un coup d'œil sur le prisonnier qui vient de prendre la place du prince de Condé.

C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, jeune, malgré les cheveux blancs, la bouche amère, la figure exsangue. Si un être humain peut dans son attitude traduire l'idée de désespoir poussé jusqu'à la plus morne indifférence pour tout ce qui l'entoure, c'est cet homme. S'est-il aperçu seulement qu'on l'a changé de prison ? Assis à cette table où tout à l'heure était assis le prince de Condé, les yeux fixés sur la lumière jaune du flambeau, sans un geste, sans un frisson, quelle effroyable méditation peut ainsi le pétrifier ?

Parfois, il se lève, il parcourt deux ou trois fois sa cellule dans sa plus grande largeur, et, brusquement, alors, un afflux de sang empourpre cette tête ; un orage se déchaîne dans cet esprit ; ces yeux flamboient ; ces bras inertes se dressent, tordus dans un geste d'imprécation ; ces lèvres crispées par le désespoir se détendent. Puis la crise de rage se fond dans un blasphème. Et alors, un sanglot soulève sa poitrine ; ses doigts amaigris se crispent sur ses yeux, et, à travers ces doigts, les larmes glissent. Et il murmure :

– Ma fille ! Oh, qui me dira ce qu'on a fait de ma fille ! Mon enfant bien-aimée, j'ai été saisi et retranché du monde à l'instant où j'étendais la main sur la couronne, et je ne me suis pas tué ! J'ai entendu s'écrouler en moi l'ambition de toute ma vie, et je ne me suis pas tué ? J'ai vu s'écrouler mon rêve et je ne me suis pas tué ! J'ai vécu pour toi !

Le prisonnier reprit sa place à la table, la tête dans la main. La voix grêle et criarde de l'horloge de la Bastille se mit à parler à la nuit. Douze fois elle jeta son appel lugubre.

Le prisonnier n'entendit pas les douze coups de minuit. Les jours, les heures, s'écoulaient, pour lui, semblables, uniformes, et il ne mesurait plus sa vie que par les crises de fureur ou de désespoir. Le flambeau, usé, brusquement jeta une vive lueur, puis s'éteignit en crépitant. La chambre 14 de la tour du Trésor fut envahie par les ténèbres. Dans ces ténèbres râlait le sanglot du prisonnier aux cheveux blanchis sans doute en une heure, par quelque nuit d'effroyable douleur.

LI

Troisième duel de Capestang et de Cinq-Mars.

Le chevalier de Capestang avait pris son logis à l'auberge de la *Bonne Encontre,* chez maître Garo. D'abord l'enseigne lui plaisait. La bonne encontre ! Cela sonnait bien à son imagination : c'était un souhait de bonheur. Et puis, il faut le dire, maître Garo était un excellent aubergiste. On avait faim, rien qu'à voir sa flamboyante cuisine, d'une propreté reluisante ; on avait soif, rien qu'à entrer dans la salle commune imprégnée du fumet des bons vins… Enfin, les ruines de la pauvre auberge du *Grand Henri* étaient toutes proches. Capestang était de ces cœurs naïfs qui s'attachent aux choses. Ce paysage, qui lui rappelait tant de souvenirs, était devenu son ami.

Capestang avait commencé par se rendre au coin de la rue des Lombards, où il avait trouvé Cogolin perché au plus haut d'une échelle et faisant subir une bizarre modification à l'enseigne du *Borgne qui prend,* tandis que Turlupin, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume et l'hôte, le nez en l'air, le regardaient manœuvrer le pinceau. Bien entendu, cinquante badauds regardaient aussi. Capestang fit comme eux : il regarda. Cogolin, ayant fini son ouvrage, commença à descendre. À ce moment, ayant jeté sur la foule un coup d'œil, il aperçut le chevalier : il poussa un grand cri de « corbacque », lâcha prise et dégringola, roula jusqu'à la chaussée boueuse, d'où il se releva sans autre mal.

– Ah ! monsieur le chevalier ! Quelle joie ! et quelle chance !

Corbacque ! Aujourd'hui, je m'appelle Lachance !

– Maroufle ! dit l'aventurier en le saisissant par une oreille, ne t'ai-je pas cent fois défendu de jurer comme moi ?

– Ah ! monsieur, c'est la joie, voyez-vous ! Et la joie rend fou, comme disait mon ancien maître Turlupin, ici présent.

– Comment, ton *ancien* maître, fit Turlupin ébahi. Tu me fais passer à l'état d'ancien ?

– Sans doute ! Du moment que je retrouve M. le chevalier ! Vous devenez ancien comme l'astrologue, l'apothicaire, le pédagogue. Cornes du diable, je n'ai qu'un maître qui s'appelle M. Adhémar de Trémazenc de Capestang…

L'aventurier, ému au fond par les démonstrations de celui qu'il appelait son écuyer, entra dans la salle et régala toute la compagnie de quelques bouteilles de Saumur, ce qui inspira aussitôt une grande considération à Turlupin, une admiration sincère à Gautier-Garguille et une amitié attendrie à Gros-Guillaume.

– Mais, reprit alors Capestang, que faisais-tu sur cette échelle, comme l'ange de Jacob ?

– Je vais vous dire, monsieur ; cette enseigne représente un procureur borgne, mais non manchot, qui, par fourberie, a pris pas mal d'écus au patron de céans. Ennuyé de se voir bafouer en peinture, il a rendu hier les écus à condition qu'on change le tableau. D'où, embarras ; car une enseigne à changer, cela coûte. Alors, il m'est venu une idée ; c'est de changer le tableau et de le rendre véridique par la suppression d'une seule lettre.

– Quelle lettre ? fit Capestang amusé.

– Le *P*, monsieur. Cette auberge s'appelait tout à l'heure le cabaret du *Borgne qui prend.*

– Eh bien ?

– Eh bien, c'est maintenant le cabaret du *Borgne qui rend.*

– Et je n'ai pas trouvé cela, moi ! s'écria Gros-Guillaume.

– Oui ! grommela l'hôte inquiet, mais le procureur pourrait se venger et m'envoyer à la Croix-du-Trahoir, où on m'offrirait une belle cravate de chanvre. Ce serait une farce que je trouverais fort amusante, j'ose l'avouer, à condition de n'en pas être l'acteur principal.

– Bah, fit Capestang, si ce malheur arrivait, vos héritiers en seraient quittes pour modifier une troisième fois l'enseigne en rétablissant le *P* et en supprimant l'*R*, en sorte que ce serait désormais ici le cabaret du *Borgne qui pend.*

Gautier-Garguille faillit s'étrangler de rire. Gros-Guillaume jura qu'il fallait arroser ce bon mot et commanda deux nouvelles bouteilles de saumur – au compte de ce gentilhomme si plaisant : l'hôte frémit et porta la main à son cou comme pour le protéger, et enfin Turlupin s'écria :

– Touchez là, mon gentilhomme, vous mériteriez de jouer la comédie.

– Mais, fit Capestang très sérieux, je la joue tous les jours.

– Bah ! Et quel rôle remplissez-vous ?

– Celui du Capitan, dit l'aventurier en vidant son gobelet.

– Un confrère ! s'écria Turlupin avec enthousiasme.

– Je m'en étais douté rien qu'à son air ! fit Gautier-Garguille.

– Et moi, rien qu'à sa façon de commander à boire ! dit Gros-Guillaume.

– Monsieur, reprit Turlupin, quand vous voudrez, nous nous associerons ; je serai infiniment honoré de vous donner la réplique dans quelque sotie, farce ou moralité de votre composition.

– Tout l'honneur sera pour moi, dit simplement l'aventurier. Je retiens la proposition que vous me faites et, à l'occasion, j'en appellerai à vos illustres talents, messieurs !

Capestang, donc, ayant régalé comme on vient de voir la glorieuse société Turlupin non seulement de bon vin, mais de

politesses meilleures encore, ayant laissé à l'hôte la monnaie de l'écu d'or destiné à payer la dépense, générosité qui consola instantanément le digne homme, Capestang s'était dirigé vers la route de Vaugirard, suivi à trois pas réglementaires par Cogolin.

– Adieu pour jamais ! jubilait Cogolin ; adieu, coups de trique, adieu la guigne, vive la chance ! Il est certain que mon maître a fait fortune, et je vais enfin connaître la gloire de faire mes quatre repas par jour, excepté aux vigiles, carêmes et quatre-temps, pendant lesquels je ferai cinq repas au lieu de quatre, en expiation des temps où je ne mangeais qu'une fois tous les deux ou trois jours.

Cependant, lorsque Cogolin vit qu'on prenait le chemin de l'auberge de la *Bonne Encontre* et non de quelque somptueuse hôtellerie, un doute mélancolique descendit sur son esprit et voila de sa brume les visions fastueuses qu'il évoquait.

Adhémar de Trémazenc de Capestang s'installa donc à l'auberge de la *Bonne Encontre,* en attendant, dit-il au fidèle Cogolin, de s'installer en quelque magnifique hôtel sur la grande porte duquel il ferait sculpter son blason.

– Car, ajouta-t-il, étant venu à Paris pour faire fortune, il est impossible que je ne devienne pas un riche seigneur, et alors tu seras mon intendant général. Pour le moment tiens-toi en repos et va me seller mon cheval !

Toute cette journée, Capestang l'employa à courir à la recherche de Giselle d'Angoulême. La joie profonde et lumineuse qu'il avait éprouvée à Effiat commençait à s'atténuer. D'abord, il lui avait paru que la certitude de n'avoir pas perdu à tout jamais celle qu'il aimait devait suffire à son bonheur. Non seulement Giselle n'était pas marquise, mais encore il était à peu près sûr qu'elle ne le deviendrait jamais. Mais Capestang, débarrassé de la crainte de Cinq-Mars, se forgea des craintes nouvelles qui, malheureusement, avaient toutes les apparences de la raison.

– Elle m'aime, se disait-il. Ou, plutôt, elle a eu un mouvement de générosité qu'elle a peut-être oublié. Mais est-il

vraiment possible qu'une aussi grande dame devienne l'épouse d'un pauvre diable comme moi ? Non, jamais le duc d'Angoulême n'y pourra consentir, et elle-même…

L'aventurier acheva par un gros soupir. Quoi qu'il en fût, il était décidé à revoir Giselle et le duc d'Angoulême. En effet, Capestang ignorait que le duc était à la Bastille. Capestang chercha donc. Mais ni rue des Barrés, ni rue Dauphine, ni à Meudon, il ne trouva rien. Faut-il le dire ? Sur le soir, Capestang rentra à la *Bonne Encontre,* enchanté de n'avoir pas trouvé ! Capestang n'avait aucune raison de penser qu'un danger menaçait la jeune fille. Persuadé que le moment où il la reverrait serait celui où il apprendrait qu'il ne devait plus penser à elle, il était tout joyeux de reculer cet instant terrible, tout en souhaitant ardemment se trouver en présence de Giselle.

– Bon ! pensa Cogolin en se frottant les mains, monsieur le chevalier paraît tout joyeux ; c'est qu'il est près de saisir la Fortune par sa perruque.

Pour tout dire, notre héros était bien loin d'être un chevalier de la Triste Figure. Les soupirs, les larmes n'étaient guère son fait. Il aimait la vie pour la vie, pour le bonheur de respirer.

La nuit venue, il se dirigea vers la Bastille. Dans son ingénuité, il se reprochait d'avoir fait emprisonner le prince de Condé. Il voulait sincèrement et sérieusement essayer de le délivrer. Et puis, c'était une leçon infligée au petit roi Louis XIII. Parvenu au bord du fossé qui entourait la vieille forteresse, il commença donc par étudier la grande porte, et, voyant qu'il était impossible de rien tenter de ce côté-là, il fit le tour de la forteresse, cherchant le point faible. résolu à trouver coûte que coûte un moyen de s'introduire dans la place, et une fois là…

Que ferait-il, une fois dans la Bastille ? Du diable s'il le savait ! Il savait seulement qu'il voulait délivrer Condé. La bonne idée lui viendrait au moment décisif ! Laissant donc Cogolin en sentinelle, non loin de la grande porte, il se dirigea vers la droite, à la clarté de la lune. Plus il avançait, plus il

reconnaissait la folie de l’entreprise. Raison de plus pour s’obstiner.

Il s’était arrêté à un endroit où le fossé se rapprochait d’une tour. Il se redressait, tout enflammé par les idées étranges qui lui passaient par la tête, et vers cette tour, il eut le geste chimérique d’un capitan défiant quelque colosse impassible. Tout à coup, il tressaillit. Une des étroites fenêtres de la tour venait de s’ouvrir ; un objet blanc vigoureusement lancé décrivait une trajectoire dans l’air et tombait près de lui.

Un prisonnier essayait donc de communiquer avec lui ! Quelque malheureux qui demandait du secours ! Capestang sentit son cœur battre fortement. Il ramassa l’objet : c’était un papier dans lequel on avait mis un écu pour l’alourdir. Au même instant, des coups de feu retentirent : Capestang vit à deux pas de lui le gazon frissonner en deux ou trois endroits.

– Oh ! fit-il, il pleut des balles d’arquebuse !

Il s’éloigna et bientôt disparut hors de la portée des sentinelles qui venaient de tirer. Il serrait dans sa main le papier qu’il venait de ramasser. Revenu à l’endroit où il avait laissé Cogolin, il défripa le papier.

– Ah ! monsieur, disait Cogolin, j’ai entendu l’arquebusade. On a tiré sur vous, à balles !

– Non, dit Capestang, ce sont des écus que tirent les arquebuses de la Bastille. Tiens, j’en ai ramassé un, ajouta-t-il en tendant à Cogolin la lourde pièce d’argent qu’il venait de trouver dans le papier.

– Oh ! fit Cogolin ébahi, s’il en est ainsi, je veux me faire arquebuser, moi !

À la lumière qui tombait de la lune, Capestang parvenait cependant à déchiffrer le papier. Voici ce qu’il contenait :

« Parisiens, venez au secours du prince de Condé qui se dépérit de misère dans le cachot n° 14 de *la tour du Trésor !* »

Le chevalier pâlit. Son cœur se serra.

– Il dépérit de misère dans un cachot ! murmura-t-il. Et c'est moi qui l'ai fait mettre là ! Moi ! Je suis donc un sbire, un retors ? Et ce malheureux prince ne m'avait rien fait, à moi ! Ah ! si c'était Guise ! Guise qui m'a insulté ! Si je pouvais mettre Guise dans ce numéro 14 de la tour du Trésor ! Vœux impuissants ! Guise qui m'a insulté tient le haut du pavé, et Condé se dépérit de misère ! Corbacque !

Son imagination enflammée lui représentait une de ces sombres fosses dont on ne parlait qu'à voix basse, où le malheureux qu'on y enfermait vivait de pain noir et d'eau pourrie – en attendant que la mort vînt le délivrer. Le cuisant souvenir de l'insulte qu'il avait reçue du duc de Guise se mêlait à ses pensées. Il souffrait de la souffrance de Condé – et il riait en lui-même à l'idée d'infliger cette souffrance à Guise – au moins pour un temps ! En même temps, l'exploration qu'il venait de faire lui démontrait l'inanité de ses souhaits, l'impossibilité parfaite d'entrer dans cette Bastille.

– Allons-nous-en ! dit-il brusquement.

À grands pas, suivi de Cogolin, il s'enfonça dans la rue Saint-Antoine. Il parvint ainsi au coin de la rue où se dressait l'hôtel de Cinq-Mars, et Cogolin qui, lui aussi, triturait des souvenirs, gronda :

– Ah ! Lanterne ! Misérable Lanterne !

– Lanterne ! hurla dans la nuit une voix étouffée. À moi, Lanterne ! À moi, mes gens !…

Capestang s'arrêta court. La voix sortait d'un carrosse qui arrivait au trot de ses deux chevaux et qu'il distingua confusément à vingt pas devant lui. C'était une voix furieuse et désespérée. C'était une clameur de rage et un cri d'agonie. En un instant la mystérieuse voiture se trouva à la hauteur de Capestang.

– À moi ! répéta le même hurlement sourd. Au secours de Cinq-Mars !

– Cinq-Mars ! palpita l'aventurier. Ah ! Marion, dussé-je y

laisser ma vie, c’est ici le moment de te payer ma dette ! En avant, Cogolin ! Capestang à la rescousse !

Il se rua. D’un bond, il fut à la tête des chevaux et se suspendit aux rênes de bride.

– Fouette ! Fouette donc, maroufle ! hurla de l’intérieur une voix rude.

– À moi ! À moi ! À moi ! râla Cinq-Mars d’un accent de plus en plus faible.

– Monsieur de Chémant ! vociféra le conducteur, nous sommes attaqués par des tire-laine !

– Ici, Cogolin ! tonna Capestang.

Malgré les coups de fouet, les chevaux s’étaient arrêtés, tout soufflants. À ce moment, le cocher sautait de son siège ; la portière du carrosse s’ouvrait et se refermait aussitôt ; Chémant se précipitait sur Capestang, le cocher sur Cogolin. On n’entendait plus la voix de Cinq-Mars.

– Arrière ! cria le cadet que Richelieu avait chargé de conduire Cinq-Mars à la Bastille le plus mystérieusement qu’il pourrait. Arrière, maraud !

– Maraud toi-même ! Arrière toi-même ! vociféra Capestang qui dégaina.

– Prenez garde ! gronda le jeune officier en s’apercevant qu’il avait affaire à un homme d’épée. Je suis en service. Je m’appelle M. de Chémant. J’appartiens à M. de Richelieu. Passez au large !

– Et moi je m’appelle Trémazenc de Capestang. Je m’appartiens à moi-même. Et je ne passe pas !

– Que voulez-vous ? dit Chémant.

– Votre prisonnier !

Chémant répondit par un éclat de rire et un juron de fureur, et se rua sur Capestang. Dans la nuit noire, les deux épées se choquèrent, des étincelles fusèrent du fond des ténèbres, et les

deux hommes en garde, chacun d'eux ne voyant devant soi qu'une ombre indécise, se portèrent des coups au jugé. Tout à coup, Chémant lâcha son épée, tomba sur les genoux, râla un instant, puis s'abattit sur le flanc.

– L'aurais-je tué ? grommela Capestang. Aussi, il n'avait qu'à ne pas m'appeler maraud ! Ma foi, je ne l'ai pas fait exprès ! Hé ! monsieur, ajouta-t-il en se penchant.

Il le toucha à la poitrine, il s'agenouilla et entendit la respiration oppressée du blessé.

– Cogolin, aide-moi. Sortons-le dans ce pan de lumière.

Le blessé fut transporté sur le côté gauche de la rue, inondé en effet par les rayons de la lune. Alors Capestang vit que le cadet avait la cuisse crevée d'un coup d'épée, blessure douloureuse sans doute, puisque le jeune homme s'était évanoui, mais non mortelle. L'aventurier respira. Comme il se redressait tout joyeux, son regard tomba sur un papier que Chémant avait passé sous son ceinturon. Capestang saisit ce parchemin, le déplia, y jeta un coup d'œil, aperçut le sceau royal et en conclut que c'était l'ordre d'arrestation. Froidement, il le mit dans son pourpoint. Alors il se retourna vers le carrosse, en ouvrit une portière et, sur les coussins, aperçut Cinq-Mars, bâillonné, pieds et poings liés. Le pauvre petit marquis avait perdu connaissance.

Nous disons que Capestang vit le marquis, malgré l'obscurité. En effet, la scène venait de s'éclairer. Voici ce qui se passait. Pendant que Chémant et Capestang ferraillaient, le conducteur du carrosse, comme on a vu, s'était précipité sur Cogolin, occupé à maintenir les chevaux. Ce cocher était une sorte de colosse, choisi exprès pour cette expédition. De plus, très dévoué à Chémant. De plus, courageux à la façon d'une brute qui ignore le sens de vivre. De plus, armé d'une bonne dague solide. Cet homme, donc, sauta à bas du siège, se rua sur Cogolin, le bras levé, et lui porta un formidable coup. Cogolin s'effondra.

– Je l'ai pourfendu ! dit le colosse avec un gros rire. Il se

pencha : Cogolin n'y était plus ! À ce moment, quelque chose lui tomba sur les épaules ; en même temps, il sentit qu'on lui attachait sur le visage un masque – ce ne pouvait être qu'un masque – un masque velu ! – il ne savait quoi de poilu qui lui entrait dans la bouche, dans les yeux, qui l'aveuglait, qui l'étouffait ! Le colosse essaya de se secouer, essaya de rugir ; dans le même instant, la chose ou l'être qui lui était tombé sur le dos se plaça à califourchon sur ses épaules, et le géant sentit dix doigts s'enfoncer dans sa gorge ; la pression s'accentua rudement, quelques secondes, l'homme se débattit, puis il tomba, se raidit, puis se tint tranquille.

Cogolin, voyant venir le coup de poignard, s'était jeté à plat ventre. La peur, une peur exorbitante, le faisait claquer des dents. Et cette peur même lui inspira l'extrême audace des situations désespérées. Il se glissa sous les chevaux. Affolé, fébrile, horrifié, une idée géniale s'imposa à lui : il sauta sur l'un des chevaux, de là sur les épaules du géant ; il arracha son immense perruque, et il la fourra en tampon dans la bouche, sur les yeux, il en couvrit le visage de l'homme, il la lia derrière la tête. Alors, il se mit à étreindre convulsivement la gorge de son ennemi. Tout à coup, il comprit qu'il tombait. Il se retrouva sur la chaussée, vérifia rapidement qu'il n'était pas mort, qu'il ne lui manquait rien, sinon sa perruque, et alors, d'une voix éclatante, cria : « Victoire ! »

Alors, il bondit à la porte de l'hôtel de Cinq-Mars, se mit à frapper le marteau à tour de bras. La porte s'ouvre, le suisse apparaît accompagné de Lanterne, tous deux armés, tous deux porteurs de flambeaux Cogolin les entraîne au carrosse, et Lanterne demeure pétrifié, suffoqué de douleur en présence de son maître évanoui.

Cependant, Capestang a débâillonné le jeune marquis, il a coupé ses liens. On saisit le jeune homme, on le transporte dans l'hôtel. Capestang y fait aussi porter le cocher, qui commence à revenir à lui et qui est enfermé à double tour dans une salle basse. Enfin, on y porte aussi Chémant – et, tandis que des soins empressés sont donnés à Cinq-Mars toujours évanoui, Capestang

revient à Chémant, étendu sur un lit.

– Monsieur, dit-il, vous rendez-vous à merci ? Si c'est non, dites-le – et je vous tue, sur ma foi, malgré tout le regret que j'en puisse éprouver. Si c'est oui, dites-moi simplement comment il se fait que M. de Richelieu vous ait donné l'ordre de conduire M. de Cinq-Mars à la Bastille.

Chémant voit ce visage terrible, tout enflammé par la lutte. Chémant y lit sa condamnation. Chémant est tout jeune : il veut vivre ! Et il murmure :

– Je me rends, monsieur ! Capestang remet son épée au fourreau, découvre la blessure de son adversaire, la lave, la panse soigneusement, et dit :

– Parlez, maintenant !

– Quel homme est-ce là ? balbutie Chémant. Il veut me tuer, et il me soigne comme un frère. Ma foi, c'est un brave, et un galant homme !… Monsieur, la vérité est simple :

« M. de Richelieu et M. de Cinq-Mars sont férus d'amour pour la même femme : voilà toute l'histoire. Elle aime mieux M. de Cinq-Mars. et je le conçois, car il est aimable.

« M. de Richelieu a sa manière à lui de se faire aimer : il fait saisir Cinq-Mars. À la Bastille, Cinq-Mars ! Et il garde chez lui la petite. Vous voyez comme c'est simple !

– Ah ! murmura Capestang abasourdi de cette simplicité. La petite est donc chez lui ?

– Oui, monsieur, quai des Augustins, à deux pas de la rue Dauphine.

Capestang s'élança, sans en entendre plus long, pénétra dans la salle basse où était enfermé le cocher, lui prit son manteau et son chapeau, ordonna à Cogolin de l'attendre là, se précipita au-dehors, sauta sur le siège du carrosse demeuré à la même place, et fouetta les chevaux.

* * * *

– Monseigneur, dit le valet de chambre en entrant dans le cabinet de Richelieu, le carrosse est de retour.

– Bien ! fit l'évêque avec un geste de satisfaction. Envoie-moi Chémant.

– M. de Chémant a dû s'arrêter en chemin, pour affaire urgente, paraît-il.

– S'arrêter ? gronda Richelieu stupéfait. Vite, envoie-moi le cocher, que j'interroge cet homme.

– J'y ai pensé, monseigneur. Il est là. à votre porte.

Le valet sortit – et le cocher entra. Richelieu, d'un ton bref, demanda :

– Parle ! Qu'est-il arrivé à Chémant ? Est-ce que le prisonnier est à la Bastille ?

– Non, monseigneur, fit une voix mordante. M. de Cinq-Mars est tout simplement en son hôtel.

– Cinq-Mars… en son hôtel !… bégaya Richelieu avec une sorte d'épouvante. Cette voix… oh ! cette voix !

– Et quant à Chémant, monseigneur, on est en train de lui bander la cuisse que je lui ai crevée d'un coup droit après un simple dégagé, une, deux, coup droit !

En même temps, Capestang jeta son chapeau, laissa tomber le manteau dont le col lui cachait le visage, et apparut à Richelieu, pétrifié, muet de stupeur, peut-être de terreur.

– Je vais vous expliquer, monseigneur, continua Capestang. Je me promenais rue Saint-Antoine, lorsque j'ai entendu M. de Cinq-Mars crier au secours. Or, j'ai depuis longtemps une vieille affaire à régler avec ce gentilhomme. L'occasion m'a paru bonne de voir un peu la couleur de son épée. J'ai voulu lui proposer un duel que par deux ou trois fois déjà, nous avons dû remettre. Votre M. de Chémant s'y est opposé. Alors j'ai chargé Chémant, tandis que mon valet assommait votre cocher. Pour venir plus vite vous rendre compte de ces événements, j'ai pris le carrosse, et me voilà !

Un rauque soupir gonfla la poitrine de Richelieu. La stupeur le paralysait. L'audace de cet homme qui concevait de telles manœuvres et les ayant conçues les exécutait, cette audace l'atterrait. Ses yeux agrandis se fixaient sur Capestang qui osait le braver en face ! Enfin, dans un soupir, il gronda sourdement :

– Le Capitan !

Capestang se redressa. Son visage eut un flamboiement de fierté :

– Le Capitan ! Oui, monseigneur. Seulement, prenez garde. Ce n'est pas ici une farce comme chez les comédiens de M. Concini. On dit que vous écrivez des tragédies, monseigneur. Un mot, un seul mot d'insulte, et je deviens votre collaborateur : l'épée du Capitan servira de stylet, et c'est avec du sang que nous écrirons !

Richelieu ne répondit pas. Si quelque chose au monde eût pu effrayer le Capitan, cette figure de tigre, ces yeux gris d'où jaillissait une flamme funeste, ce rictus de haine qui tordait cette bouche, cet aspect effroyable de l'homme qui veut tuer, eussent fait frissonner l'aventurier et l'eussent fait reculer. Richelieu, les lèvres tremblantes, leva sa main, étendit le bras vers Capestang, avec ce geste que peut avoir le bourreau pour saisir le condamné. Puis, brusquement, il fit un pas vers sa table où se trouvaient un timbre et un marteau. D'un bond, Capestang fut entre la table et Richelieu.

– Monseigneur, dit-il avec une froideur terrible, allez vous m'obliger à vous tuer ?

Richelieu jeta sur l'aventurier un regard écrasant.

– Oseriez-vous porter la main sur un évêque ! sur un ministre du roi ! sur un ministre de Dieu !

– Fussiez-vous assis sur le trône du roi, oui, monseigneur, j'oserais !

Les deux hommes étaient l'un près de l'autre, livides et flamboyants tous deux. Et alors, Capestang eut le même geste

que venait d'avoir Richelieu. Seulement, ce geste, il l'acheva ! Et la main du Capitan se posa sur l'épaule de l'évêque ! Richelieu ploya. Son visage convulsé se leva sur celui qui venait d'oser cette chose terrible : porter la main sur lui ! Et ce qu'il vit alors anéantit la révolte de son orgueil. Capestang, tout droit, tout raide, la figure blanche comme cire, des éclairs insoutenables dans les yeux, lui apparut dans une sorte d'effrayante auréole.

– Monseigneur, dit le Capitan d'un accent mortel, vous êtes un ministre du roi, un ministre de Dieu, vous représentez tout ce que les hommes respectent et adorent : la puissance humaine et la puissance divine. Paris tremble sous votre regard. On dit que le roi vous considère comme la colonne de fer sur laquelle doit s'appuyer la monarchie. Moi, monsieur, je ne suis rien ou peu de chose. Que serai-je demain ? Peut-être un prisonnier attendant la mort libératrice au fond de l'oubliette où vous l'aurez fait jeter. Peut-être un cadavre songeant dans son cercueil au coup de hache qui trancha sa tête, si toutefois les morts pensent. Voilà donc ce que je serai bientôt. Mais vous, monsieur, qu'allez-vous être, si ce qu'on dit de vous se réalise ? Plus près du trône que M. d'Ancre lui-même, ce qui vous attend, c'est la toute-puissance. Vous allez être celui devant qui tout se tait et se courbe. À vous voir, il me semble bien que vous êtes un de ces hommes dont chaque pensée est un monde de volonté. Vous serez celui qui domine. Et moi, monsieur, moi qui ne suis rien, il me vient à l'idée que je puis d'un geste, anéantir tout cet orgueil, tout ce despotisme, toute cette puissance de demain et d'aujourd'hui ! Ce geste, je puis le faire ! *(Capestang tira son poignard.)* Avant que vous ayez poussé un cri d'appel, avant qu'un seul de vos serviteurs ait franchi cette porte, je puis vous étendre mort à mes pieds. *(Capestang plaça la pointe du poignard sur la gorge de Richelieu.)* Or, je vous propose tout simplement un pacte : je vous laisse vivre – et vous, monsieur, en échange de la vie, c'est-à-dire de la toute-puissance, vous me rendez Marion Delorme !

À ce moment, Capestang lâcha Richelieu et se recula d'un

pas, comme si, par une suprême bravade, il eût voulu le laisser libre de tenter un mouvement de fuite, libre d'appeler, ou libre de réfléchir. Richelieu, lentement, tourna la tête. Il était pâle comme si déjà la Mort fût entrée dans cette chambre. Mais ce n'était pas à cette mort possible que songeait le duc de Richelieu ! Le nom même de Marion Delorme brusquement jeté par Capestang ne l'avait pas fait tressaillir. Ni l'amour, ni la mort n'occupaient cette pensée. Richelieu souffrait atrocement. Mais c'était son orgueil qui saignait.

Oui ! Il était vraiment le tigre pris au piège. Ses yeux hagards se portèrent de nouveau sur Capestang. Ils se regardèrent une minute. Et ce fut une minute inoubliable dans la vie de puissance de Richelieu, dans la vie d'aventures du Capitan !

– Vaincu ! râla enfin le ministre en lui-même. Vaincu par ce moucheron !

Capestang se tenait immobile. Pas un pli de sa physionomie ne bougeait. Et c'était la formidable immobilité de l'être prêt à bondir, prêt à tuer.

– Si je fais un mouvement, songea Richelieu, si j'ouvre la bouche pour crier, adieu rêves de grandeur et d'omnipotence !… Vaincu ! Je suis vaincu !

Et alors, ses traits se détendirent. Il baissa la tête. Deux larmes, les seules peut-être qu'il eût versées dans sa vie, ces larmes brûlantes que l'humiliation seule sait distiller, glissèrent et s'évaporèrent aussitôt au feu de ses joues.

– Venez ! murmura-t-il.

Capestang saisit le poignet de l'évêque. Il le regarda un instant dans les yeux et dit sourdement :

– Monseigneur, vous venez de me condamner à mort. J'ai lu cela dans votre regard. Je pourrais assurer mon existence en supprimant le juge. Eh bien, laissez-moi vous le dire : je ne vous crains pas ! Seulement, écoutez bien ceci : une erreur de votre part dans la démarche grave que vous allez faire, un geste de

trop, une parole trop haute, et nous mourons tous deux ! Maintenant, allez, monseigneur, je vous suis !

Et Capestang rengaina son poignard !… Richelieu sortit du cabinet. Par un héroïque effort, il commanda à son visage de n'exprimer plus qu'une parfaite indifférence, un souverain dédain ; d'un pas ferme, il marcha dans un couloir éclairé jusqu'à la porte de la chambre où était enfermée Marion Delorme. Richelieu ouvrit la porte ! Marion était là, tout habillée. Depuis l'instant où on l'avait entraînée dans cette chambre, elle ne s'était pas déshabillée une fois !… Elle vit Richelieu ! Elle vit Capestang ! Et elle comprit ce qui venait de se passer ! Elle se leva, et, sans un mot, d'un mouvement de grâce charmante et fière, alla prendre le bras de Capestang.

– Monseigneur, dit le Capitan d'une voix calme, faites ouvrir à madame la porte de votre hôtel, et accompagnez-la jusque sur le quai.

Richelieu descendit.

– Madame reprit le Capitan, veuillez pour le moment ne pas me tenir le bras : j'ai besoin de toute ma liberté de mouvement.

Marion obéit. Son cœur sautait dans son sein. Elle tremblait convulsivement – peut-être de terreur devant cette scène paisible qui dégageait de l'effroi, près de ces deux hommes si tranquilles qu'escortait la mort – ou peut-être d'admiration et d'amour ! Le suisse était près de la porte. Un coup d'œil incisif plongea, Richelieu inspecta la loge : il avait espéré que là… mais la loge du suisse était vide.

– Ouvrez ! dit-il d'un ton bref.

Le suisse s'empressa, bien loin de supposer qu'il jouait là un rôle dans une tragédie effrayante.

– Monseigneur, dit Capestang, accompagnez-nous jusqu'au-delà du pont. Simple précaution.

Richelieu se mit à marcher. Le Pont-Neuf franchi, il s'arrêta.

– Jusqu'à la place de Grève, monseigneur !

Et Richelieu marcha jusqu'à la place de Grève. Là, il s'arrêta comme il avait fait après le Pont-Neuf. Capestang s'arrêta aussi. Il souleva son chapeau, s'inclina devant l'évêque, profondément :

– Monseigneur, dit-il, vous êtes libre. Je vous dis adieu. Mais avant de vous quitter, laissez-moi ajouter un mot : je vous admire, monseigneur, et vous pouvez m'en croire, l'admiration d'un homme tel que moi vaut la peine d'être agréée par un homme tel que vous. Dans la vie d'enivrante puissance qui vous attend, monseigneur, sans doute vous aurez à accomplir bien des besognes terribles. Peut-être le remords viendra-t-il parfois tourmenter votre sommeil. Alors, monseigneur, songez qu'une nuit vous avez rendu une femme à celui qui l'aime et, croyez-moi, le souvenir de cette nuit où votre orgueil a souffert sera peut-être le baume consolateur de vos amertumes et l'exorcisme qui chassera les spectres rassemblés autour de vos rêves.

Richelieu ne dit pas un mot. Hautain, immobile, tout droit, il regarda Capestang et Marion Delorme s'enfoncer dans la nuit. Que pensait-il ? Nul n'eût su le dire !

* * * *

Capestang et Marion Delorme parvinrent rapidement à la porte de l'hôtel de Cinq-Mars. Aux demandes multipliées, aux mille questions de Marion, l'aventurier n'avait répondu qu'évasivement.

– Maintenant, ajouta-t-il lorsqu'ils furent arrivés, faites atteler vos chevaux les plus rapides à votre chaise la plus légère, montez-y avec ce cher marquis et fuyez. Tant que vous n'aurez pas mis une centaine de lieues entre vous et Richelieu, votre existence à tous deux fera doute pour moi.

– Fuir ! murmura Marion. Quitter Paris que je voulais conquérir !

– Eh ! corbacque, ce ne sera qu'une ruse de guerre, une retraite ! Vous reviendrez quand l'orage ne grondera plus sur vos têtes. Allons, madame, vous qui êtes si brave dans l'attaque,

soyez-le aussi un peu pour la retraite. Un mot encore ! renvoyez-moi mon Cogolin que j'ai oublié chez vous.

– Adieu donc ! murmura Marion en tremblant. Vous reverrai-je jamais ?

– Qui sait ? Partez, partez vite ! En ce moment. Richelieu rassemble ses hommes.

Du fond de la nuit, Marion jeta sur le chevalier de Capestang un long, un profond regard, et, en elle-même, elle murmura :

– Adieu, mon premier amour… mon unique amour peut-être !

Brusquement, elle le saisit dans ses bras, attira sa tête, à elle, et l'embrassa sur les lèvres, d'un baiser âpre et doux. Puis elle s'élança et disparut, laissant le jeune homme tout étourdi de ce baiser.

Capestang alla se placer de l'autre côté de la rue et se dissimula dans l'ombre. Dix minutes plus tard, il vit sortir Cogolin et l'appela. Comme Cogolin commençait à raconter fièrement son terrible combat avec le cocher et le rôle qu'avait joué sa perruque dans cette mémorable rencontre, il lui ordonna de se taire, d'une voix si sombre, que le digne écuyer en demeura tout contristé.

À ce moment, la porte de l'hôtel s'ouvrit. Une chaise de poste parut, attelée de deux vigoureux chevaux. À la lueur d'une torche que tenait le concierge, Capestang entrevit comme dans un rêve fugitif Cinq-Mars et Marion Delorme serrés l'un contre l'autre. Le véhicule s'élança et bientôt disparut. Capestang poussa un long soupir.

– Ah ! murmura-t-il, le voilà heureux, lui ! Voilà l'amour qui passe ! Est-il donc vrai qu'il y a des hommes marqués pour le bonheur, et d'autres pour la tristesse ?… Cinq-Mars part avec celle qu'il aime ! Qu'ils soient heureux tous deux ! Mais moi, qui me fera heureux ? Qui me rendra celle que j'aime, moi ?… Giselle ! Giselle ! Où êtes-vous !

Il s'interrompit d'un éclat de rire tout fiévreux.

– Giselle ! La petite-fille de Charles IX. Allons, Capitan, elle n'est pas pour toi, celle-là ! Viens, Cogolin, viens, mon ami, viens, et continuons !

– Que devons-nous continuer, monsieur ?

– À chercher la fortune !

LII

La maison du Pont-au-Change.

Le lendemain de cette soirée où Léonora Galigaï vint consulter Lorenzo, le nain se promenait à pas menus dans sa boutique du rez-de-chaussée où il se tenait d'habitude. La porte donnant sur le pont était ouverte. De temps à autre un homme ou une femme du peuple entrait, non sans esquisser un signe de croix, jetait çà et là un regard craintif et soupçonneux, puis demandait l'herbe dont il avait besoin, jetait une pièce blanche ou une pièce de monnaie sur la table, et se sauvait.

Ce commerce des herbes, c'était la raison d'être de Lorenzo, sa *raison sociale,* la façade qui couvrait et protégeait son terrible commerce de poisons. Le nain servait ses clients avec la même indifférence, et, à la marchandise, joignait généralement quelque conseil qu'il donnait pardessus le marché.

Comme le nain venait de vendre à un jeune homme une poudre destinée à le faire rêver de celle qu'il aimait, des huées se firent entendre sur le pont. En même temps, une commère, forte gaillarde dont la face bourgeonnait, se précipita toute effarée, dans la boutique, et se mit à gémir :

– Ah ! mon brave monsieur Lorenzo, je suis perdue si vous ne me donnez une sauvegarde : la folle m'a touchée en passant !

– Une folle vous a touchée ! fit Lorenzo qui ouvrit un tiroir.

– Hélas ! Jésus, Seigneur, mon doux maître, ayez pitié de moi ! Là, sur le pont, elle a effleuré ma main de sa main, et chacun sait que c'est pour moi la gangrène assurée, sinon quelque chose de pis encore ! Sauvez-moi, mon brave Lorenzo !

– Calmez-vous, dame. Dites-moi votre nom de baptême ?

– Jéhanne ! Ne connaissez-vous donc pas Jéhanne la tripière de la rue Calandre ?

– Jéhanne, bon ! fit Lorenzo. Et il sortit de son tiroir une feuille de verveine choisie parmi une foule de feuilles pareilles qui toutes portaient un nom écrit en rouge : Marie, Huberte, Anne, Gérarde, Loïse, Nicolette – tous les noms du calendrier.

– Voici, dit-il, une feuille de verveine cueillie à l'époque où le soleil parcourt le signe du Lion. J'y ai écrit le nom de Jéhanne avec le sang d'un corbeau. Portez ce talisman sur vous, et vous serez à l'abri de tout maléfice. En qualité de voisine, vous payerez seulement un écu.

La commère se hâta de donner l'écu demandé, saisit avec respect la feuille de verveine, la plaça dans son vaste corsage, et sortit au moment où les huées se faisaient plus violentes en disant :

– Voici la folle ! Je ne la crains plus, maintenant !

Le nain eut un imperceptible haussement d'épaules et s'avança sur le seuil de sa boutique. Une femme étrangement vêtue d'habits magnifiques, des flots de cheveux blancs épandus sur les épaules, mais le visage admirable de jeunesse et de beauté, s'avançait les mains jointes, les yeux baissés, dans une attitude d'inexprimable dignité. Voyait-elle, entendait-elle les gamins qui la suivaient par bandes ? Non, sans doute, car elle marchait du même pas lent et fatidique, sans se retourner, sans regarder à droite ou à gauche, sans même lever les yeux, insensible, douloureuse. Lorenzo la vit venir en frissonnant.

À mesure qu'elle avançait, il se reculait dans l'intérieur de la boutique, et ce fut seulement lorsqu'elle eut passé devant la porte qu'il se redressa livide, et alors, il balbutia :

– La duchesse d'Angoulême ! Mon remords qui passe !

* * * *

Lorenzo ferma rapidement la porte de sa boutique et se mit,

de loin, à suivre la folle. D'où venait-elle ? Où allait-elle ? Violetta, ayant franchi le pont, tourna à droite sur cette série de quais qui constituaient, à cet endroit de la Seine, les ports au charbon, au bois, au blé, et à l'avoine.

La troupe des gamins impitoyables suivait toujours. Parfois, une femme faisait le signe de croix. Une autre s'approchait et touchait furtivement la robe pour s'assurer une provision de bonheur – inversement à la croyance de dame Jéhanne qui s'était crue menacée de la gangrène pour avoir effleuré la même robe. Nul ne s'inquiétait de savoir où allait la pauvre femme, car chacun savait que les fous ont un guide invisible qui leur parle et auquel ils répondent. La bande des hideux gamins elle-même s'était enfin dispersée.

Violetta entra dans la rue des Barrés et pénétra dans l'auberge de la *Sarcelle d'Or.* Lorenzo attendit quelques minutes, puis entra à son tour. La salle était déserte. Il n'y avait là que la cabaretière, dame Léonarde, rangeant ses pots, ses gobelets et ses brocs. Elle connaissait le nain pour avoir été deux ou trois fois à la maison du Pont-au-Change.

– Que vient faire céans ce sorcier ? grommela-t-elle, non sans émoi.

Lorenzo fouilla dans son aumônière, en tira un écru d'or et le plaça sur une table devant Léonarde.

– Que faut-il vous servir, maître ? fit avec empressement la cabaretière, oubliant aussitôt ses terreurs.

– Cet écu est pour vous, dit Lorenzo. Mais je ne désire de vous que quelques renseignements.

– Parlez, fit Léonarde en raflant la pièce d'or.

– Cette femme qui vient d'entrer ici, la connaissez-vous ? Où habite-t-elle d'habitude ? Qui est-elle ? Songez que, si vous me dites tout ce que vous savez, il y a dans mon escarcelle d'autres écus semblables à celui que je viens de vous donner. Songez aussi que, si vous me trompez, j'ai le moyen de le savoir et de m'en venger, même de loin.

– Je ne le sais que trop, fit la cabaretière en pâlissant, puisqu'on dit que vous êtes sorcier. Au fait, qui m'assure que cette pièce d'or ne sera pas changée ce soir en une feuille sèche ou un morceau de plomb, ou un charbon, comme on dit que la chose est arrivée à mainte personne ayant reçu de l'or ou de l'argent de quelque suppôt de Satan ?

Lorenzo sourit avec mépris.

– Tracez une croix sur cette pièce avec la pointe d'un couteau, dit-il. Si ce n'est qu'une illusion diabolique, elle ne pourra supporter le signe de rédemption.

Dame Léonarde s'empressa d'obéir, et, ayant gravé une croix sur la pièce, constata avec satisfaction qu'elle gardait toute sa belle apparence d'écu d'or. Alors, elle invita Lorenzo à s'asseoir, s'assit elle-même devant lui, et, rassurée, en bonne commère dont la langue ne demande qu'à fonctionner :

– Vous saurez donc, fit-elle, que cette pauvre dame est entrée dans mon auberge voici tantôt un mois. Elle pleurait comme pouvait pleurer la Madeleine au pied de la sainte croix, et tout ce que je pus obtenir d'elle, ce fut qu'on venait de lui enlever sa fille et qu'elle ne voulait plus rentrer dans son logis, de crainte d'être enlevée elle-même. Elle me dit qu'elle s'appelait Violetta, et qu'elle n'avait pas d'autre nom…

Lorenzo hocha la tête. Ces détails concordaient parfaitement avec ce qu'il savait.

– Cette pauvre chère dame, continua Léonarde, pleurait tellement que je résolus de lui offrir l'hospitalité, bien qu'elle fût sans argent ou presque, et que, à ses paroles incohérentes, je n'eusse pas tardé à m'apercevoir qu'elle était folle. Je l'installai donc dans une de mes chambres d'en haut, où je n'ai pas manqué un seul jour de lui monter tout ce dont elle peut avoir besoin. Tous les jours, elle sort à la même heure, disant qu'elle se rend au Louvre pour porter sa plainte au roi et implorer sa pitié. Chaque fois, elle rentre plus triste. Qui est-elle ? Je l'ignore. Une grande dame, à coup sûr. Seulement, je suis forcée d'ajouter que je ne pourrai la garder longtemps encore, vu que

sa dépense est payée jusqu'ici par un pauvre bijou qu'elle m'a donné. (Ce pauvre bijou était une belle chaîne en or que dame Léonarde avait effrontément saisi en gage.) Mais je ne suis pas riche, et il faut vivre.

– C'est bien, dit Lorenzo. Vous ne savez pas autre chose ?

– Je le jure sur la Vierge et les saints.

– Bon. Écoutez-moi, maintenant. Vous garderez cette infortunée autant qu'il lui conviendra d'honorer votre auberge de sa présence. Je me charge de toute la dépense. De plus, lorsqu'elle sortira, vous la ferez suivre par un de vos garçons, soit pour la protéger, soit pour la guider si elle s'égare. Sachez que c'est une très haute dame, et que vous serez largement récompensée de vos bons soins.

– C'est bien là-dessus que j'ai toujours compté, grommela dame Léonarde en elle-même.

Et elle se répandit en protestations de dévouement, que Lorenzo interrompit par l'octroi d'une nouvelle pièce d'or, sur laquelle la cabaretière jugea inutile de renouveler l'épreuve de la croix.

* * * *

Lorenzo, rentré chez lui tout pensif, se mit à songer…

La fille est aux mains de Léonora. La mère se meurt de chagrin. Le chevalier de Capestang, le seul qui pourrait les protéger par sa bravoure étrange, est également prisonnier. Le père est à la Bastille. Désastres dont je suis la cause initiale ! D'où vient que mon cœur s'est ému de pitié, que je veux de toute ma volonté les sauver tous ? Est-ce simplement parce que la duchesse d'Angoulême a eu pitié de moi à Orléans, et qu'elle m'a sauvé ? Non ! il y a donc hors de moi une volonté plus puissante que la mienne, et qui me force à vouloir la réparation du mal que j'ai fait à Orléans ? Quelle est cette volonté ? Une fatalité inconnue a fait de moi le sauveur de Giselle, puis de Capestang ! Et c'est là, je le sens, l'événement capital de ma vie. C'est cette même fatalité qui me pousse à les sauver tous. C'est

cette même fatalité qui vient de me remettre en présence de la duchesse d'Angoulême. Les sauver ! Oui, mais comment ? J'ai inspiré à Léonora une terreur suffisante pour l'obliger à respecter la vie de Giselle et du chevalier. Mais comment les faire libres ?

À ce moment, il entendit frapper à sa porte d'une façon spéciale qu'il avait convenue avec certains de ses mystérieux clients. Il descendit, ouvrit et tressaillit : c'était Léonora Galigaï ! Selon son habitude, il offrit un fauteuil à sa visiteuse et attendit qu'elle lui adressât la parole. D'un rapide coup d'œil, il étudia la physionomie de Léonora et trouva que depuis sa dernière visite, elle avait étrangement changé.

C'était bien toujours la même pâleur morbide où étincelait seul l'éclat des yeux noirs ; mais ses traits tirés, amaigris, le pli qui creusait son front d'ivoire, le sourire d'amertume qui crispait ses lèvres accentuaient ce qu'il y avait de mystérieusement redoutable dans ce masque.

– Que vient-elle me demander ? songeait Lorenzo. Comment vais-je l'influencer assez pour obtenir la liberté de Giselle et du chevalier ?

– Lorenzo, dit à ce moment Léonora, un grand malheur m'a frappée : Giselle d'Angoulême et ce misérable aventurier que je tenais dans ma main m'ont échappé.

Le nain se mordit les lèvres jusqu'au sang, ses ongles s'enfoncèrent dans les paumes de ses mains – mais pas un tressaillement ne lui échappa.

– Libres ! Libres ! rugit-il en lui-même avec une joie puissante. Est-ce que la main de la fatalité va cesser de s'appesantir sur moi ? Est-ce que je vais connaître le bonheur de la joie comme j'ai connu les affres de la haine ?

Mais son visage immobile n'exprima même pas de l'étonnement. Léonora, qui l'examinait avec attention, hocha la tête.

– Cela ne te surprend donc pas ? dit-elle.

– Non, répondit Lorenzo, je savais que Giselle et Capestang devaient vous échapper.

Le regard noir de Léonora lança des éclairs. Sa main, un instant, alla chercher le manche d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture. Lorenzo demeura impassible.

– Comment le savais-tu donc ? gronda Léonora. Et si tu le savais comment ne m'as-tu pas prévenue ?

– Je ne savais rien de précis, madame. Je ne savais qu'une chose, c'est que, dans l'état d'esprit où vous vous trouviez, vous alliez commettre des imprudences ; je vous voyais prête à ruser avec les ordres supérieurs, et je pouvais en conclure que vos prisonniers vous échapperaient : on ne ruse pas avec Dieu, madame !

Léonora blêmit. Elle s'inclina, s'écroula presque devant ce nain qui venait de lui parler avec une sorte de majesté solennelle et glaciale. Un ineffable étonnement emplissait son esprit devant cette nouvelle preuve de la science de Lorenzo.

– C'est vrai ! murmura-t-elle ; j'ai voulu ruser. Lorenzo, mon bon Lorenzo, d'où te vient cette prodigieuse science de divination ? Moi si forte, si orgueilleuse, je m'humilie devant cette science, où mon maître ! Car, écoute : j'ai voulu tromper les destins ; tu m'avais dit que seul un roi pouvait donner l'ordre de mettre à mort Capestang et Giselle. Mais tu n'avais pas dit une reine, n'est-ce pas ?

– Non, madame : je n'avais pas dit une reine, et vous avez fait intervenir Marie de Médicis ?

– J'en ai été bien punie, Lorenzo !

– C'est bien, madame. Dites-moi maintenant comment ce malheur est arrivé, peut-être pourrons-nous le réparer.

– Le sais-je ? s'écria Léonora en se tordant les mains. Tout ce que je sais, c'est que la reine, devant moi, a donné l'ordre à Belphégor de faire descendre l'aventurier dans le puits. Lui mort, il devait conduire Giselle devant le cadavre. Ainsi, je

pensais obéir exactement, puisque c'était une tête couronnée qui donnait l'ordre ; puisque c'était l'épouvante qui tuait Capestang ; puisque c'était la douleur qui tuait Giselle ! et qu'ainsi je n'eusse employé ni le fer ni le poison, ni l'eau ni le feu, ni la faim ni la soif ! C'était au cours de la fête maudite que Concino donnait. Lorsque nous avons pensé que la mort avait accompli son œuvre, nous avons appelé Concino. Tous trois, lui, la reine et moi, nous sommes descendus dans les souterrains. Et là, nous n'avons plus trouvé personne ; ni Capestang, ni Giselle, ni Belphégor. C'est sûrement le Nubien qui les a délivrés et, sûrement aussi, il a obéi malgré lui à quelque suggestion d'enfer, car tu connais l'infini dévouement de mon serviteur…

– Et qu'est devenu Belphégor ?

– Disparu. J'ai donné des ordres pour le faire rechercher.

– Et qu'a dit l'illustre maréchal d'Ancre ?

Léonora demeura quelques instants pensive.

– Concino, dit-elle lentement, me tuera. J'ai lu ma condamnation dans ses yeux. Je mourrai de sa main, Lorenzo !

– Et vous l'aimez encore ?

– Oui ! répondit Léonora avec une sublime simplicité.

Lorenzo courba la tête avec une sorte d'admiration mêlée de terreur.

– Mystère insondable du cœur de la femme ! songea-t-il. Qui sait si elle aimerait Concino épris d'elle ? Cet homme la hait, la méprise, il la tuera sûrement – et elle l'adore !

– Oui, reprit Léonora, comme si elle eût lu dans la pensée de Lorenzo, il me tuera. Mais pas avant que je lui aie donné le bonheur et la toute-puissance. Alors, je mourrai heureuse, oui, heureuse de mourir par lui et pour lui.

Une exaltation de passion auréolait à ce moment la laideur de Léonora. L'amour la transfigurait. À un poète, à un artiste, elle eût semblé belle, réellement belle par l'éclat de ses beaux yeux de ténèbres flamboyantes, par le sourire de ses lèvres

pâles, par cette sorte de lumineux dévouement qui avait on ne sait quoi de formidable et d'infiniment doux.

– Il me tuera donc, fit-elle d'une voix ferme. Mais il sait qu'il ne peut atteindre au bonheur de l'amour que lorsque je lui aurai donné la toute-puissance de la royauté ; à ce moment-là seulement, Concino me tuera. D'ici là, Concino m'obéira comme un enfant ; pour l'instant, il se réconcilie avec Marie de Médicis.

Un soupir terrible gonfla le sein de Léonora.

– Ainsi, reprit Lorenzo, vous êtes décidée toujours à pousser Concini jusqu'à la royauté ?

– Pourquoi aurais-je changé de volonté ? fit Léonora chez qui le soupçon était prompt à s'éveiller. N'est-ce pas toi-même qui m'as assuré que la chose était possible ?

– Oui, oui, et je vous l'assure encore.

– C'est à cela que je travaille, Lorenzo ! Condé est à la Bastille. Angoulême est à la Bastille. Une reste plus que Guise. Une fois débarrassée de ces trois conspirateurs, le reste n'est plus qu'un jeu pour moi. J'ai sondé les principaux partisans d'Angoulême et de Condé. Je sais le prix qu'il faudra mettre à leur concours. Lorsque tout sera prêt, Concini marchera sur le Louvre, et de ses mains arrêtera le petit roi !

– Ainsi, vous renoncez à le tuer ?

– Oui, dit Léonora avec une effrayante froideur. Sa mort est inutile et dangereuse, *avant.* Nous verrons *après.* Mais, Lorenzo, il faut d'abord que je remette la main sur ce Capestang. Je hais cet homme qui a fait avorter tous mes projets. Dussé-je y engager ma propre vie, gage de la puissance de mon Concino, je ne veux pas partir de ce monde avant de l'avoir vu mort. Je ne veux pas surtout laisser Giselle derrière moi. Non, vois-tu, je mourrais trop malheureuse ! Lorenzo, il faut que tu m'aides à les retrouver. Tu sais la foi que j'ai en ta science. Tout ce que tu m'ordonneras, je le ferai. Eh bien ? Tu ne me réponds pas ? Que penses-tu ?

Lorenzo semblait plongé dans une méditation profonde. Il songeait ceci :

– J'ai à choisir entre Oiselle et Léonora ! entre Capestang et Concini ! entre le *bien* entré en moi depuis si peu, et le *mal,* auquel j'avais voué ma vie. Si je choisis le *mal,* non seulement je deviens un puissant personnage, mais encore j'assure la réalisation du grand rêve de haine et de bouleversement qui a soutenu mon existence jusqu'à l'heure où j'ai senti le remords pénétrer en moi. Si je choisis le *bien,* tout s'écroule et je risque ma vie.

– Pourquoi ne me réponds-tu pas ? reprit Léonora.

Lorenzo garda encore le silence. Il descendait en lui-même. Il se débattait avec les suggestions de ténèbres. Son visage, cependant, demeurait immobile. impassible.

– Les retrouver ? murmura-t-il enfin, comme s'il fût redescendu sur terre.

– Oui, fit Léonora, les dents serrées : les retrouver !

– J'y songerai, dit Lorenzo. Allez en paix, madame.

– En attendant, reprit Léonora, je vais faire étroitement surveiller la maison de la rue des Barrés et l'hôtel de la rue Dauphine. Ainsi, tu me jures d'employer ta science à cette œuvre.

– Je vous le jure, madame, dit Lorenzo qui se leva. Mais vous, rappelez-vous bien mes paroles. Et ceci, madame, n'est plus une simple supposition. C'est une affirmation positive. Ces paroles, vous pouvez les tenir pour une prédiction qui doit se réaliser, coûte que coûte, arrive qu'arrive !

– Parle ! murmura Léonora frémissante.

– Voici : il est défendu à Concino Concini de toucher soit à Capestang, soit à Giselle, tant qu'il ne sera pas roi !

– Mais *après ?* haleta Léonora Galigaï.

– *Après,* tout lui sera permis. Mais *avant,* sachez que s'il

exerce ou tente d'exercer une violence contre l'une ou contre l'autre, rien ne peut le sauver de la mort violente. Et cette mort viendra par le chevalier de Capestang lui-même.

– Par Capestang ! gronda Léonora.

– Si votre illustre époux tente quoi que ce soit contre Giselle d'Angoulême ou contre le chevalier, il mourra de la main de Capestang ! Et rien au monde ne peut le sauver.

Lorenzo jeta cette affirmation, cette prédiction, avec la force pénétrante et persuasive des convictions absolues. Et comme Léonora se retirait, emportant sa promesse de retrouver les deux fugitifs, il murmura avec un étrange sourire :

– Je crois que les voici maintenant assurés contre toute tentative jusqu'au moment où Concini sera roi ! Et quant à ce moment, je vais faire en sorte qu'il n'arrive jamais !

LIII

Le remords.

Alors, Lorenzo s'enveloppa d'un manteau et sortit en toute hâte. Comme il l'avait juré à Léonora, il était résolu à retrouver Giselle et Capestang.

– Puisqu'elle est libre, songea-t-il, elle n'a pu que se réfugier rue des Barrés ou rue Dauphine. Voyons d'abord l'hôtel de la rue Dauphine. Lorsqu'elle fut sauvée de la Seine, elle m'a dit : « Quel que soit le jour et l'heure, frappez cinq coups consécutifs à la porte. »

Rapidement, Lorenzo courut jusqu'à une auberge située à l'encoignure de la rue de la Mortellerie, et se mit à frapper jusqu'à ce que l'hôte, réveillé, fût venu lui ouvrir. Il lui parla à voix basse, et l'hôte parut l'écouter avec un grand respect.

– Ce sera fait, finit par dire cet homme. Dans un quart d'heure, un bon carrosse, au détour du Pont-Neuf Soyez tranquille, maître.

Lorenzo fit un geste d'assentiment, et alors, en toute hâte, se dirigea vers la rue Dauphine. Parvenu aux abords de l'hôtel d'Angoulême, longuement il inspecta les environs. Sûr de la solitude, il s'approcha de la porte, et, comme Giselle le lui avait recommandé, souleva cinq fois le marteau.

Dix minutes s'écoulèrent, Lorenzo se disposait à prendre le chemin de la rue des Barrés lorsqu'il entendit cliqueter le judas qui s'ouvrait. Puis, la porte, à son tour, s'entrouvrit mystérieusement et Lorenzo entra. D'abord il ne vit personne. Mais il entendit que, derrière lui, la porte se refermait. À ce

moment, une voix de femme murmura près de lui :

– Êtes-vous le marchand d'herbes installé sur le Pont-au-Change ?

– Oui, répondit Lorenzo. Et je viens parce que la fille du duc d'Angoulême m'a dit d'avoir recours à elle quand je serais dans la détresse.

– Venez ! dit la voix.

Lorenzo sentit qu'on lui prenait la main, et suivit son guide invisible dans l'obscurité profonde. Il monta ainsi un escalier et parvint à un couloir faiblement éclairé. Alors il vit que celle qui le guidait était une femme d'une quarantaine d'années qui l'examina un instant, puis le conduisit jusqu'à une chambre où Lorenzo vit Giselle d'Angoulême. À l'entrée du nain, elle se leva et vint à sa rencontre :

– Monsieur, dit-elle, je bénis l'heure où je pourrai peut-être m'acquitter en partie de l'immense service que vous m'avez rendu. Je vous remercie de vous être souvenu des indications que je vous avais données. Que puis-je pour vous ?

Lorenzo garda le silence.

– Hélas ! reprit-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes et que sa voix s'altérait, mes moyens sont bien faibles maintenant. Mon père est à la Bastille, comme je l'ai appris par la fidèle servante qui vous a conduit. Ma mère…

L'angoisse qui la serra à la gorge l'interrompit. Mais, surmontant aussitôt sa faiblesse, elle reprit :

– Si faible que je sois devenue, il ne sera pas dit que vous aurez fait appel en vain à la reconnaissance de Giselle d'Angoulême. J'ai de l'argent. J'ai des amis que je puis voir, que j'ai vus déjà, pour m'occuper de mon malheureux père. Amis et argent, disposez de ce que je puis vous offrir, si le malheur est venu frapper à la porte de cette maison qui me fut hospitalière.

Elle parlait avec cet accent de dignité calme que peut avoir une reine accueillant un solliciteur à qui elle a des obligations.

Ses propres douleurs, elle les taisait. Privée de son père et de sa mère, traquée peut-être en ce moment, où les rêves d'ambition du duc d'Angoulême n'étaient plus qu'un douloureux souvenir, où elle devait employer tout son sang-froid, toute son énergie à essayer de sauver son père, de retrouver sa mère, et de se sauver elle-même, elle ne laissait paraître que la compassion qu'elle éprouvait pour son visiteur.

– Madame, dit Lorenzo d'une voix qui lui sembla étrange à lui-même, car cette voix, pour la première fois de sa vie, tremblait d'émotion ; madame, je ne suis pas venu vous rappeler la promesse que vous daignâtes me faire lorsque le hasard, bien plus que ma volonté, vous fit trouver un asile dans ma pauvre maison.

Giselle étonnée l'interrogea du regard.

– Non, madame, reprit-il avec une douceur où il y avait des sanglots, le malheureux qui est devant vous ne peut exiger de vous aucune gratitude. C'est lui, plutôt, qui vous doit encore une reconnaissance éperdue, puisqu'il a suffi de votre passage dans son logis, dans sa tanière, pour le transformer et le régénérer. Je vois que mes paroles vous étonnent, vous inquiètent peut-être. Bientôt, sans doute, vous me comprendrez. Mais, dès cet instant, soyez assurée que vous avez en moi un serviteur qui donnerait volontiers sa vie pour sauver la vôtre. Madame, je suis venu vous donner un avis pressant : cette maison, la maison de la rue des Barrés, vont être surveillées. La maréchale d'Ancre… Ah ! vous frissonnez ! Rassurez-vous ! C'est une vipère qui cherche à mordre, mais je crois avoir trouvé un antidote au poison de sa dent.

– Ces étranges paroles… murmura Giselle en pâlissant.

– Oui ! Tout cela vous étonne. Mais qu'importe comment je sais que Léonora Galigaï veut votre mort, que Concino Concini veut votre déshonneur…

Un geste souverain de Giselle interrompit Lorenzo.

– Ils peuvent me tuer, dit-elle. Mais on ne déshonore pas une

fille de la maison d'Angoulême. Puisque vous savez tant de choses, vous connaissez peut-être la tentative de celui que vous appelez le maréchal d'Ancre. Sa passion détestable a tué la raison de la duchesse ma mère, mais…

– Madame, râla Lorenzo, je vous supplie en grâce, ne me parlez pas ainsi !

Giselle considéra le nain courbé devant elle et, pour la première fois, un rapide soupçon effleura son esprit. Secouant sa tête comme pour chasser des idées trop effrayantes et trop lourdes, elle reprit :

– Vous dites donc que cet hôtel et la maison de la rue des Barrés vont être surveillés ?

– Oui, madame, dit Lorenzo en reprenant tout son sang-froid. Il faut partir d'ici cette nuit même, et quitter Paris, car je ne connais pas une retraite où les espions de Concini ne parviennent à se glisser. Cet homme est armé d'un redoutable pouvoir. Rien ne se fait, rien ne se dit sans que Concini le sache. Vous êtes perdue, madame, s'il vous découvre !

Giselle demeurait calme comme si ce danger pressant qu'on lui exposait ne l'eût pas menacée elle-même.

– Je puis, dit-elle, me réfugier à Meudon. Lorenzo secoua la tête :

– Croyez-vous donc que le château de Meudon ne sera pas surveillé aussi bien que cet hôtel ?

– Non, pas dans le château, mais dans une auberge dont la patronne est aveuglément dévouée à mon père, à ma mère et à moi-même. Dame Nicolette mourrait plutôt que de me trahir.

– Vous voulez parler de l'auberge de la *Pie Voleuse ?*

– Oui. Les partisans du duc d'Angoulême, alors bien nombreux, ont pu s'y réunir à diverses reprises et le secret fut toujours gardé.

– Alors, vous pouvez, en effet, vous réfugier là, car ce secret valait cent mille livres. Je connais dame Nicolette ; elle aime

l’argent et, pour avoir dédaigné cent mille livres qu’elle pouvait gagner en disant un mot, il faut qu’elle vous soit bien dévouée ! Ainsi donc, n’hésitez pas, madame, partez !

Giselle secoua la tête avec fermeté. Une indomptable résolution se lisait dans son regard.

– Je partirai, dit-elle, mais seulement quand j’aurai retrouvé ma mère.

Et presque aussitôt, sa vaillance l’abandonnant, elle porta sa main à ses yeux pour cacher ses larmes. Son sein oppressé se souleva en sanglots.

– Pardonnez-moi cette faiblesse, reprit-elle. J’aime ma mère non seulement parce que c’est ma mère, non seulement parce qu’elle m’a toujours entourée de son adoration, mais aussi parce qu’elle a été bien malheureuse. Ah ! monsieur, je ne sais si j’ai le cœur trop plein d’amertume et s’il faut qu’il déborde enfin, ou si vous m’inspirez une confiance que je ne m’explique pas, mais laissez-moi pleurer devant vous. Je ne sais quel malheur plus effroyable pourrait me frapper. J’ai souffert lorsque le duc d’Angoulême était à la Bastille. J’ai éprouvé une terrible angoisse lorsque j’ai su qu’il était à nouveau prisonnier. D’autres sentiments qui sont au fond de mon cœur et que j’ose à peine évoquer m’ont aussi fait connaître la douleur ; mais ma mère, monsieur ! Savoir que ma mère, dans l’état où elle se trouve, est peut-être errante, peut-être en butte aux insultes ou, pis encore, à la pitié effrayée que la foule éprouve pour ceux qui ont perdu la raison !… Ma mère, pauvre créature qui n’a su qu’aimer !…

Les sanglots, de nouveau, interrompirent la jeune fille. Lorenzo, livide et palpitant, regardait couler ses larmes.

– Ainsi, dit-il d’une voix étranglée, vous croyez que votre mère est bien malheureuse loin de vous ? Et vous-même vous êtes bien malheureuse loin d’elle ?

– Je crois, dit Giselle, je crois que loin de moi, ma mère se meurt… Violetta ! Oh ! ces paroles d’infinie tristesse que parfois

dans ses heures sombres, elle murmurait : « Pauvre violette, achève de te faner ! »… Elle meurt, monsieur, je sens, je sais qu'elle meurt ! Et moi, sachant que ma mère est morte loin de moi, sans consolation, désespérée, je ne sais quel bonheur au monde pourra me donner la force d'oublier et de vivre.

Le nain râlait. Le nain pleurait. Il pleurait les premières larmes de sa vie. Et c'était un groupe d'une indicible puissance d'émotion, cette belle fille à la douleur si digne, et cet avorton de nature dont le sombre visage portait à ce moment le reflet de la rédemption !

– Merci, monsieur, murmura Giselle, merci non pas seulement d'être venu me prévenir, me sauver une fois encore, mais surtout de ces larmes que vous versez sur le malheur de ma mère !

Et elle était auguste en parlant ainsi, auguste comme l'amour filial – et charmante, avec le sourire qu'elle s'efforçait de mettre sur ses lèvres pâlies, douloureusement charmante. Lorenzo parut ne pas avoir entendu ces mots…

– Ainsi, reprit-il, vous estimez donc que celui qui vous rendrait madame votre mère sauverait à la fois sa vie et la vôtre ?

– Sur mon âme, je le crois ! dit Giselle.

– Répétez ! oh ! répétez-le ! sanglota le nain, courbé devant Giselle. Répétez ces paroles qui délivrent mon âme, qui l'arrachent à l'abîme de ténèbres et la font monter à la lumière du pardon !…

Lorenzo tomba à genoux. Un ineffable étonnement emplit l'esprit de Giselle. Ce soupçon qui, tout à l'heure, s'était présenté à elle dans une lueur d'éclair, se précisa, mais elle le repoussa. Elle répéta :

– Oui, je l'ai dit. Je le répète ; celui qui nous réunirait aurait sauvé ma vie et celle de ma mère.

Lorenzo, un moment, demeura agenouillé, et, pendant

quelques minutes, Giselle, palpitante, la pensée exorbitée devant ce qu'elle entrevoyait, n'entendit que les sanglots du damné prosterné à ses pieds. Lorsque Lorenzo se releva, Giselle reconnut à peine ce visage transfiguré. Une sorte de sérénité s'était étendue sur ses traits. fine pleurait plus.

– Mon enfant, dit-il, permettez-moi, je vous en supplie, de vous appeler ainsi une fois dans ma vie. Ce sera la fugitive illusion du bonheur que tous les hommes connaissent et qui m'est défendu à moi ! Mon enfant, permettez-moi une question : êtes-vous riche ? Je veux dire, avez-vous assez d'argent pour n'avoir pas à souffrir des hasards de l'existence ? Vos biens seront sans doute confisqués, et…

– Hélas, que ne suis-je pauvre, pauvre avec ma mère ! Mais, rassurez-vous sur ce point, bon vieillard. Rien que dans les caves du château, mon père a caché trois cent mille livres en or. Il y en a à peu près autant dans les caves de l'auberge dont je vous parlais tout à l'heure. Il y en a encore autant dans l'hôtel de Marie Touchet, rue des Barrés.

– Et vous me dites tout cela à moi ! Un inconnu !

– Vous n'êtes pas un inconnu, vous qui avez pleuré avec moi sur ma mère ! Dieu m'est témoin que je livrerais volontiers tout cet or à celui qui me donnerait une seule indication !

Lorenzo demeura un instant pensif.

– Je haïssais l'humanité ! murmura-t-il sourdement. Est-ce que la présence de pareils anges parmi les hommes ne suffit pas à faire oublier tout ce que l'univers peut contenir de démons ! Venez, reprit-il, venez, madame. Ne m'interrogez pas. Ayez foi en moi. Tout ce que je puis dire en ce moment, et je vous le jure sur le salut de mon âme, c'est que vous ne sortirez pas de Paris sans votre mère.

Giselle pâlit et poussa un cri déchirant :

– Vous savez !… Ah ! vous savez…

– Rien ! dit Lorenzo. Vous ne pouvez rester ici une minute

de plus sans danger, voilà ce que je sais ! Vous ne sortirez pas de Paris sans Mme la duchesse d'Angoulême, voilà ce que je vous jure !

Giselle tremblait. Elle comprenait, elle savait que cet homme en savait plus long qu'il ne voulait dire, qu'il tenait en ce moment sa destinée dans ses mains.

– Oui, partons, dit-elle fébrilement. Pour sauver mon père et ma mère, il faut avant tout que j'assure ma liberté. Ne restons pas une minute de plus dans cet hôtel.

Elle se couvrit en hâte d'un manteau, appela la servante fidèle qui avait introduit Lorenzo, et tous trois, empressés, sortirent de l'hôtel d'Angoulême. Lorenzo marchait en avant. Au détour du Pont-Neuf stationnait un carrosse.

– Montez ! dit-il.

Giselle eut une seconde d'hésitation.

– Par le saint sacrement, dit Lorenzo, d'une voix tremblante, je vous jure que nous n'avez rien à redouter.

Giselle monta dans le carrosse. Alors Lorenzo, demeuré sur la chaussée, murmura :

– Un mot, maintenant : dès demain, je m'occuperai de retrouver quelqu'un qui peut à lui seul avec son épée, autant que Concini avec tous ses sbires. Ce quelqu'un s'appelle le chevalier de Capestang !

En même temps, Lorenzo ferma la portière, sauta sur le siège, près du cocher, et le carrosse s'élança. Giselle avait jeté un cri et, toute palpitante, avait caché son visage dans ses deux mains. Et son imagination enfiévrée la transporta au fond des bois de Meudon, par une belle journée d'été, à ce moment où le soleil couchant faisait flamboyer à la fois l'épée et le regard du chevalier surgi à son secours.

– Pourquoi ! murmura-t-elle au fond de son cœur tout pantelant, oh ! pourquoi ai-je alors mis le nom de Cinq-Mars sur cette étincelante apparition ! Pourquoi ai-je, sur Dieu, juré à

mon père d'être l'épouse du marquis de Cinq-Mars, alors que celui qui me sauvait, celui que j'aimais, celui que j'aime s'appelle Capestang.

Le carrosse, bientôt, s'arrêta.

– Mais, madame, fit la servante, on nous a conduit rue des Barrés ! À deux pas de votre hôtel ! Ô madame, quelle confiance avez-vous en cette face de sorcier qui…

La portière s'ouvrit à ce moment.

– Veuillez attendre quelques instants, dit la voix de Lorenzo.

Le nain se mit à frapper à la porte de la *Sarcelle d'Or*. Une fenêtre s'ouvrit. Une tête effarée apparut, demandant ce qu'on voulait à pareille heure.

– Vous remettre les dix écus d'or qui vous sont dus, dame Léonarde ! fit Lorenzo.

Sans doute dame Léonarde reconnut la voix du nain, car on entendit la fenêtre se refermer en hâte, puis un bruit de bas précipités ; puis la porte s'ouvrit et l'hôtesse apparut, un flambeau à la main. Lorenzo entra dans l'auberge et y resta cinq minutes pendant lesquelles, probablement, il donna ses instructions à dame Léonarde. Puis il reparut et, comme s'il eût eu dès lors acquis le droit de commander, ordonna à la servante d'entrer dans la salle de l'auberge et d'y attendre sa maîtresse. Sur un signe de Giselle, la digne femme obéit, mais à contrecœur. Le nain pénétra dans le carrosse et s'assit en face de Giselle.

– Mon enfant, dit-il, cette voiture va demeurer toute la nuit à votre disposition. Vous vous en servirez pour vous faire transporter sur tel point de Paris que vous jugerez convenable et même hors Paris à Meudon par exemple, comme vous le disiez. Attendez ! ne m'interrompez pas ; je sais que vous ne voulez pas quitter Paris sans votre mère. Donc, il est entendu que vous avez ce carrosse pour vous porter dès cette nuit où vous le voudrez. Maintenant, mon enfant, je vais vous dire adieu. Il est probable que vous ne me reverrez plus jamais.

Avant de vous quitter pour toujours, j'ai deux choses à vous demander.

– Parlez, vous qui agissez avec moi comme un père ! Parlez, fit Giselle d'une voix bouleversée d'émotion, et si ce que vous demandez est en mon pouvoir, tenez-le pour acquis.

– Ces deux choses sont en votre pouvoir, mon enfant. Jurez-moi donc de m'accorder ma double demande !

– Sur ma mère, je vous le jure ! dit Giselle.

Le nain garda un instant le silence, les yeux fixés sur Giselle, dont la tête charmante apparaissait vaguement éclairée par la lumière de l'auberge, dont la porte était restée ouverte.

– Voici donc la première, dit-il alors. Supposez – c'est une simple supposition, comprenez-moi – supposez que je vous fasse savoir dans huit jours, demain, cette nuit, enfin, dès que je le saurai moi-même, supposons donc que je vous indique le lieu où vous trouverez votre mère…

Giselle palpitait. Son cœur bondissait.

– Eh bien, reprit Lorenzo, il faut me jurer que, dans l'heure qui suivra votre réunion à votre mère, vous quitterez Paris.

– Ah ! râla Giselle, qu'arrive cette heure bénie, et je vous obéirai de tout mon cœur !

– Il y va de votre vie ! Ainsi, dès que vous aurez trouvé votre mère, vous quittez Paris pour vous réfugier à Meudon ; votre serment vous empêchera d'oublier quel terrible danger vous courez. Maintenant, je passe à ma deuxième demande, continua Lorenzo, et sa voix se mit à trembler.

– Parlez sans crainte ! murmura Giselle qui s'aperçut de cette émotion. Quoi que vous ayez à me demander, vous avez mon serment !

Lorenzo prit la main de Giselle et la baisa avec un infini respect.

– Quand je vous aurai quittée, dit-il, entrez dans l'auberge et

dites simplement à l'hôtesse : « Conduisez-moi ! » Maintenant, voici ce que je demande : Quand vous aurez trouvé madame votre mère, obtenez de la duchesse d'Angoulême un mot de miséricorde pour le nain qui l'a trahie à Orléans !

Avant que Giselle eût fait un geste, il sauta hors du carrosse et disparut en jetant ces derniers mots :

– Entrez, maintenant, votre mère est là !

LIV

L’orage.

Les jours s’écoulèrent ; et le temps, que nous suivons en ce récit dans l’ordre même où se déroulèrent ces aventures d’antan, nous ramène à l’époque où le chevalier de Capestang, rôdant autour de la Bastille, délivra le marquis de Cinq-Mars et arracha Marion Delorme aux griffes de Richelieu.

La fin de l’hiver ne fut pas heureuse pour notre aventurier. Il dit quelque part dans ses mémoires que cette époque de sa vie fut « grise comme un jour de pluie ». Dans les premiers temps de son retour à Paris, après l’expédition à Effiat, il mit une sorte d’acharnement fébrile à rechercher celle qu’il considérait comme la dame de ses pensées. Puis, peu à peu, le découragement s’empara de lui. Il cessa de chercher. Le pauvre chevalier finit donc par se dire que Giselle d’Angoulême avait dû gagner quelque province avec son père. Il s’affirma que depuis longtemps, sans doute, elle ne pensait plus à lui. Et lui-même ne pensa plus à elle. Ou, du moins, il le crut sincèrement. L’hiver acheva donc de s’écouler, puis le printemps reparut, les premières feuilles se montrèrent sur les haies. Cogolin engraissait. Vers ce moment, Capestang s’aperçut que, en même temps que la neige, sa bourse avait fondu. Les trois cents pistoles qu’il avait eues, grâce à la démonstration du *coup du nombril* faite à M. de Boutteville, tiraient à leur fin. Cogolin, qui était pratique, fit un soir remarquer au chevalier, avec une certaine inquiétude, qu’il ne restait plus qu’une trentaine de pistoles.

– Je crois qu’il est temps de vous remettre à faire fortune,

monsieur le chevalier. Sans quoi, moi, qui depuis quelques semaines me glorifie du nom de Lachance, je pourrais bien être forcé de m'appeler encore Laguigne.

– C'est pourtant vrai, soupira le chevalier, que je suis venu à Paris pour faire fortune !

– Ah ! monsieur, si vous aviez voulu ! Si vous le vouliez encore !

– Que ferais-je, voyons ?

– C'est que monsieur le chevalier a juré de m'arracher la langue si je lui parlais encore de cela.

– Eh bien, parle. Pour ce soir, je te donne licence de débiter tes sornettes. Mais verse-moi à boire.

– Voici, monsieur, dit Cogolin en emplissant le gobelet de son maître. Vous vous rappelez la chance que vous avez eue au tripot de la rue des Ursins ?

– Oui, mais grâce à tes conseils, je retournai il n'y a pas plus de quinze jours dans ce même tripot et j'y perdis quarante bonnes pistoles, imbécile !

– Voilà où je vous attendais, monsieur ! s'écria Cogolin triomphant. Je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis.

– Et qu'as-tu appris ?

– Qu'il y a, sur le Pont-au-Change, un digne homme de sorcier qui vend un moyen infaillible de gagner au jeu. On m'a assuré qu'il a fait gagner un soir plus de mille pistoles à un gentilhomme, rien qu'en marmottant je ne sais quelle prière à Dieu ou au Diable.

– Le Pont-au-Change ! murmura Capestang qui tressaillit en songeant à cette soirée où il avait été attaqué par des spadassins justement au sortir du tripot et où il avait pu se réfugier dans une maison d'où il était sorti si étrangement par la fenêtre donnant sur le fleuve.

– Oui, monsieur, le Pont-au-Change. Le sorcier s'appelle

Lorenzo. J'irai le trouver, et…

– Tais-toi ! interrompit Capestang, assombri par ses souvenirs.

– N'empêche que j'irai un de ces jours trouver le sorcier ! grommela Cogolin. Ah ! si monsieur le chevalier voulait…

– Voulez-vous que je vous arrache votre maudite langue, monsieur le drôle ? Brossez mon chapeau, vous ferez mieux, car j'ai à sortir.

Notre aventurier, ayant ceint son épée, laissa Cogolin à la *Bonne Encontre* et se dirigea vers le centre de Paris, non pour *y* chercher un tripot, non pour y tenter la fortune, mais par simple curiosité de voir ce qui se passait. Il arpentait donc la chaussée à grands pas furieux, regardant de travers les passants qui avaient quelque velléité de s'étonner et se gourmandant lui-même avec ce luxe d'épithètes diffamatoires dont il se gratifiait parfois, disant son fait à la fortune qui se faisait tirer l'oreille pour lui sourire, et oubliant d'ailleurs que cette fortune l'avait étrangement favorisé en le protégeant jusque-là contre les recherches de Concini.

– Faire fortune, grondait-il. Elle est jolie, la fortune que j'ai faite. Ah ! oui, on en parlera de toi, Capestang, mais pas comme tu voulais ! Quand on voudra citer un hâbleur, un vantard, un bélître, incapable de modérer sa langue, un fier-à-bras qui menace d'avaler le monde et qui n'est pas même capable de manger son pain, on parlera d'Adhémar de Trémazenc de Capestang ! – Capitan ! misérable capitan de comédie ! – Ils te l'ont tous dit, tous : le roi, Concini, Rinaldo, les sbires, Angoulême, Richelieu, Guise, Condé, Cinq-Mars, tous, tous ! Pour tout Paris, tu n'es que le Capitan !

Il poussa un profond soupir et donna une violente bourrade à quelqu'un qui venait de l'effleurer en passant.

– Corbacque ! Qu'avez-vous donc dans les yeux, monsieur l'impertinent !

Le quelqu'un s'éloigna en haussant les épaules et en

murmurant :

– Capitan, va !

L'aventurier, qui, ce soir-là, ne cherchait que plaies et bosses, allait s'élancer pour demander au passant raison de son haussement d'épaules, mais le mot de Capitan qu'il entendit très bien le cloua sur place.

– Capitan ! Les passants même qui ne me connaissent pas m'appellent « Capitan ». C'est bien fait ! Il ne me reste vraiment qu'à aller trouver le sieur Turlupin et à le prier de me confier le rôle du capitan dans ses farces. J'avais juré de délivrer le malheureux prince de Condé, qui se dépérit de misère dans le numéro 14 de la tour du Trésor, et le pauvre prince, enfermé par ma faute sans m'avoir jamais rien fait, est toujours à la Bastille. Ah ! capitan hâbleur et menteur ! J'avais juré de défendre, de protéger, de sauver notre petit roi Louis treizième. Que Dieu le garde, le pauvre petit ! Car, s'il n'y a que moi pour le garder, il est bien mal en point ! Et voici que l'émeute gronde ! Et voici que bientôt, demain peut-être, Guise sera roi ! Guise ! En voilà un qui m'a gravement insulté.

« J'avais juré de le pourfendre, ou tout au moins, pour rabattre son orgueil, me faisais-je fort de l'enfermer pour un temps à la Bastille, puisqu'on m'en avait défié ! Et Guise, comme son père, est roi de Paris. Voici que de toutes parts on crie : « Vive Guise ! » Ah ! Capitan ! fier-à-bras ! matamore !

Tel était, ce soir-là, l'état d'esprit de notre aventurier. Et sans doute, le lecteur se le figure abattu, humilié, contrit. Non, le chevalier de Trémazenc de Capestang n'était ni abattu, ni contrit. Il était de mauvaise humeur, voilà tout. Or, jamais il n'était plus redoutable que lorsque ses oreilles s'échauffaient. Plus que jamais il redressait la tête ; son allure était crâne et batailleuse ; sa démarche alerte, assurée ; ses yeux pétillaient de malice et d'intrépide volonté. D'étranges pensées éclataient dans sa cervelle enfiévrée, comme des coups de foudre. Il allait… Où allait-il ? À l'hôtel de Guise !

* * * *

Nous avons vu par quelles frénétiques acclamations le duc de Guise avait été accueilli dans Paris. Pendant deux ou trois jours, la faible royauté de Louis XIII trembla. Puis, soit que Paris se fût lassé, soit plutôt qu'un mot d'ordre eût été partout donné, le calme revint. Le duc de Guise alla trois fois au Louvre protester de sa fidélité au fils d'Henri IV. En sorte que Condé et Angoulême étant à la Bastille, l'orage semblait s'être écarté pour longtemps du trône.

Tout à coup, vers l'époque où nous avons repris contact avec notre Capitan, Paris recommença à s'agiter. Pourquoi ? On ne sait jamais pourquoi le peuple et l'océan se mettent en colère. Capestang, depuis quelques jours, avait surpris de sourdes rumeurs au fond de Paris. Il avait vu des capitaines de la milice bourgeoise aller de porte en porte. Puis il avait vu des bandes de plus en plus nombreuses parcourir les grandes rues.

Brusquement, le bruit se répandit dans Paris que monseigneur le duc de Guise était las de la misère du peuple et de l'insolence des huguenots. En conséquence, monseigneur le duc devait se rendre au Louvre avec une magnifique escorte de plus de cinq cents seigneurs, et il devait porter au roi les volontés du peuple. Or, cette démarche devait avoir lieu le lendemain de cette soirée où nous avons vu Capestang sortir de la *Bonne Encontre,* tout furieux contre lui-même et contre tout le monde.

* * * *

Capestang se rendait donc à l'hôtel de Guise. Ce qu'il voulait, s'il espérait pouvoir pénétrer dans cette véritable forteresse et si, y étant entré par quelque hasard, il espérait parvenir jusqu'au duc que des centaines d'hommes d'armes entouraient, et si, l'ayant atteint, il pensait le provoquer et le tuer, l'aventurier n'en savait rien. Des pensées de folie l'agitaient. D'une façon précise, il ne savait pas ce qu'il ferait. Mais il se sentait l'âme d'un Prométhée défiant le ciel…

Tant qu'il fut sur la rive gauche, Capestang ne remarqua que cette vague agitation qu'il avait notée les soirs précédents,

depuis trois ou quatre jours. Seulement, en passant le long des fossés de l'hôtel de Condé, il avait vu nombre de gentilshommes enveloppés de leurs manteaux se diriger vers la grande porte. Et il nota le fait dans un coin de sa mémoire. Une fois les ponts franchis, il se trouva tout à coup en présence de l'océan démonté.

Ses vagues déferlaient avec de vastes rumeurs suivies de brusques silences pleins d'angoisse. Au fond, vers le Louvre, luisaient, aux reflets des torches, les armes des compagnies de suisses et de gardes françaises, pareilles à des murs élevés devant les entrées du palais des rois. La place de Grève, la rue de la Mortellerie, la rue de la Tissanderie, le quai de la Mégisserie, la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, tout bouillonnait ; des flux énormes de foule, puis des reflux soudains ; des bouches ouvertes, crispées par la clameur sauvage ; des regards furieux, étincelant dans la nuit ; des multitudes qui, par mouvements imprévus, se disloquaient, se formaient en bandes dont les hurlements s'éloignaient pour se rapprocher ensuite, puis des bandes qui se reformaient en masses profondes d'où jaillissaient des vociférations qui crépitaient sur le murmure immense.

– Vive Guise ! Vive le libérateur du peuple !…

– Mort aux affameurs ! Mort à Concini !

– Mort aux hérétiques ! Aux fagots les parpaillots !

Capestang, pris dans la foule comme un fétu de paille par un tourbillon, allait, venait, les yeux emplis de cette effroyable vision, la tête pleine de tintements furieux ; il se laissait emporter comme en rêve. Et une de ces vagues humaines ayant déferlé jusque dans la rue Saint-Avoye, l'aventurier tout pantelant se vit soudain au pied des murs de l'hôtel de Guise ! C'est là qu'il avait voulu venir ! Et c'est là que la foule venait de le jeter ! Mais cette foule elle-même, alors, reflua comme la marée quand elle se retire. En effet, la colonne d'émeutiers qui avait poussé jusqu'à l'hôtel de Guise pour acclamer le duc s'aperçut que tout était éteint dans la forteresse où trois

générations avaient usé leurs vies à conspirer. L'hôtel était sombre. muet, fatal. Guise n'était pas là. sans doute ! Où était-il ? Peut-être mêlé à la multitude déchaînée par les rues. Cette idée se répandit dans la colonne que le duc devait être aux environs du Louvre.

– Vive Guise ! Vive le Grand Henri ! Vive le libérateur !

L'acclamation énorme battit de ses échos furieux la forteresse impassible, et la bande, en tumulte, prit le chemin du Louvre… Capestang vit qu'il était seul au pied de ces murailles qui semblaient garder un secret formidable.

* * * *

Guise n'était pas vers le Louvre. Il n'était pas dans les rues. Guise était dans l'hôtel. Dans cette vaste salle des armes où jadis le Balafré avait préparé la journée des Barricades, son fils préparait la déchéance de Louis XIII. Cent cinquante représentants de la noblesse française venaient de s'y partager la besogne pour la journée du lendemain, puis s'étaient dispersés dans Paris pour répandre la bonne parole.

La journée du lendemain ! Que devait-elle apporter au duc de Guise ? Que devait-elle apporter au roi Louis XIII ?

Guise était resté avec deux de ses fidèles. Dans l'immense salle où toutes les lumières avaient été éteintes, les rumeurs, les acclamations venaient se répercuter. Et près d'une fenêtre ouverte, Guise haletant, pâle d'ambition satisfaite, écoutait ce grand frisson de Paris qui venait le faire frissonner lui-même.

Enfin, il se tourna vers ses deux compagnons silencieux, et, d'une voix rauque :

– Allons, maintenant ! Ceux de Condé, s'ils ont vu et écouté Paris, doivent être convaincus. Quant à ceux d'Angoulême, n'en parlons plus !

– C'est vrai, monseigneur, dit l'un des deux gentilshommes, Angoulême est fini. Condé s'en va mourant. Mais il n'empêche que les principaux partisans de ces deux compétiteurs vous

attendent pour recevoir de vous les assurances auxquelles ils prétendent.

– Monseigneur, reprit l'autre, vous êtes attendu à l'hôtel de Condé. Il faut y aller !

– C'est à quoi je pensais, messieurs. Partons donc, et rendons-nous de ce pas chez Condé. Pour ce soir, pour cette nuit encore, il nous faut ruser et promettre. Demain, nous verrons à tenir ! Et, bien entendu, c'est d'abord à ceux qui dès la réunion de la *Pie Voleuse* ont été pour moi que je songerai à tenir ! Pour eux, mes promesses seront sacrées.

Guise demeura un instant sombre et pensif. Puis il leva son front sur lequel flamboyait cette joie terrible qu'il est donné à si peu d'hommes de connaître.

– Demain ! gronda-t-il avec un accent de puissante ivresse. Demain, c'est du Louvre que j'écouterai ces vivats frénétiques des Parisiens ! Demain ! C'est demain que se réalisera le rêve de mon père ! C'est demain que la maison de Guise reprendra sa revanche ! C'est demain que les merlettes de Lorraine remplaceront sur le fanion les lis de France qui achèvent de se flétrir !… Demain ! Allons, messieurs, à l'hôtel de Condé !

* * * *

Capestang vit ces trois gentilshommes qui sortaient de l'hôtel de Guise. Il les vit se diriger à grands pas vers le centre de Paris. Et tout de suite il reconnut le duc de Guise. Il le reconnut d'instinct. Il le sentit. Il le flaira. Il le reconnut à sa haute stature, à son port de tête insolent, à sa façon de marcher entre ses deux compagnons, un peu en avant, à cette attitude d'orgueil que ne peut éviter aucun des hommes que leurs semblables choisissent pour maître.

Le cœur de l'aventurier se mit à battre, tic tac, à toute volée. Au loin sonnait le tocsin. Le cœur de Capestang sonna le tocsin et le rappel. Lui aussi, il sentit une flamme brûlante envahir son front. Lui aussi, il se redressa sous la poussée d'un immense orgueil. Des pensées éperdues battirent leurs ailes dans son

imagination exaspérée. Son âme se haussa jusqu'à la grandeur tragique des événements qui se déroulaient. Il eut le geste frénétique d'un capitan sublime, et à lui-même il se murmura :

– Si cet homme tourne vers le Louvre, je le tue ! En ce moment, les destinées de ce grand royaume sont dans la main de l'aventurier sans sou ni maille, ni logis, ni raison d'être au soleil ! En ce moment, c'est la rapière du Capitan qui va tourner cette page de l'histoire de France !

L'instant d'après, il eut un long soupir. Ses traits convulsés se détendirent. Guise ne marchait pas au Louvre ! Guise se frayait un chemin à travers la foule échevelée, hurlante, et bientôt gagnait le pont, le manteau sur les yeux, pour n'être pas reconnu. Bientôt les ponts étaient franchis, et, la Cité traversée, la rue de la Huchette dépassée, Guise remonta tout droit la rue Haute-Feuille. Capestang se frappa le front.

– Il va à l'hôtel de Condé ! murmura-t-il. Ces ombres que j'ai vues se glisser tout à l'heure vers la grande porte de l'hôtel, ce sont les amis de monsieur le prince ! Cela va être ici la foire aux fidélités et aux dévouements. Deux ou trois cents bonnes épées sont à l'encan. Il y a acheteur… Pauvre Condé qui se dépérit là-bas de misère, il ne se doute guère que ce soir son cousin de Guise achète en bloc toute sa maison.

L'aventurier avait laissé prendre une certaine avance aux trois gentilshommes. En effet, la rue était paisible. derrière lui, vers delà la Seine, Paris grondait, et il entendait le furieux ressac des vagues humaines. Mais là le silence était profond. Il lui semblait s'enfoncer dans un gouffre de silence… Capestang se demandait :

– Que vais-je faire ?

* * * *

Au moment où Guise, ayant traversé la place de Grève, entrait sur le pont Notre-Dame, un homme qui, depuis un instant, le suivait pas à pas le bouscula, comme s'il eût été poussé sur lui par un mouvement de foule. Une seconde, Guise

lâcha son manteau et son visage demeura à découvert, éclairé par le reflet des torches qui illuminaient cette scène. L'homme grommela une excuse et disparut. Il fit un signe à deux autres, lesquels, à leur tour, répétèrent le signe à trois hommes qui, comme les premiers, s'enveloppaient de leurs manteaux jusqu'aux nez.

La bande se trouva réunie, franchit la cité, laissa Guise et ses compagnons s'engager dans la rue de la Huchette, tint conseil quelques secondes, puis se mit à remonter en courant la rue de la Harpe, suivant ainsi un chemin parallèle à la rue Haute-Feuille et aboutissant au même point : l'hôtel de Condé. Ces hommes, c'étaient Rinaldo et ses compagnons !

* * * *

– Que vais-je faire ? se demandait Capestang. Dois-je attaquer ? Vaut-il mieux que j'attende sa sortie de l'hôtel de Condé ? L'attaquer ? Ce serait tôt fait, corbacque, s'il ne s'agissait que de risquer ma peau. Et puis ils ne sont que trois !… Mais il ne s'agit pas, ce soir, de ferrailler sans savoir au juste qui va rester sur le carreau. Il s'agit de transformer la journée de demain ! Je veux que mon petit roitelet vive ! Et puis, ce gaillard-là m'a insulté. Un coup d'épée, ce n'est pas assez pour payer l'insulte. Je veux le fourrer à la place du pauvre Condé qui se meurt de misère. Je veux…

Ce monologue fut brusquement interrompu par des cris, des jurons, des cliquetis d'épée.

– Oh ! oh ! gronda Capestang en essayant de percer l'obscurité de son regard, voici mon Guise attaqué ! Corbacque ! comme ils y vont, les gaillards ! Quels coups ! Si je laissais faire ? Tout serait fini !

En même temps qu'il disait : « Si je laissais faire ? » il s'élançait, la rapière au poing, et tombait comme l'ouragan sur les assaillants, en hurlant :

– Courage, monseigneur, on vient à vous !

Des malédictions, des imprécations éclatèrent.

– Tripes du diable ! rugit une voix.

– Ventre du pape ! hurla une autre.

– Oh ! vociféra Capestang, je connais ces jurons-là, moi ! Je connais ces voix ! C'est vous, mes agneaux ? Ah çà, mais plus on vous tue, plus vous êtes incorrigibles !

Il avait saisi sa forte rapière par la lame et se servait du pommeau comme d'une masse. Quatre hommes étaient à terre : deux des assaillants et les deux compagnons de Guise.

Le duc, appuyé du pied à un mur, l'épée à la main, silencieux et sombre, parait les coups que lui portaient encore les quatre spadassins demeurés debout.

La foudroyante intervention de Capestang mit fin à la bagarre en quelques instants. Les spadassins crurent peut-être à quelque diable déchaîné dont le moulinet faisait au duc de Guise un rempart infranchissable, ou peut-être pensèrent-ils qu'ils avaient affaire à toute une troupe. Capestang les vit s'enfuir, tout effarés, tout saignants, sacrant et jurant, et il accompagna leur déroute d'un éclat de rire qui ressemblait à un hennissement de Fend-l'Air.

Son premier soin fut de se baisser et d'examiner les quatre hommes étendus : ils étaient morts tous quatre. Deux d'entre eux étaient les deux gentilshommes qui avaient escorté Guise : chacun d'eux avait la gorge trouée d'un coup de poignard. Les deux autres ne portaient pas de blessure apparente : ils avaient été assommés par le pommeau de l'épée de Capestang. C'étaient Pontraille et Bazorges. L'aventurier les reconnut.

– Bon ! fit-il, le Rinaldo n'y est pas. Tant mieux, mort-diable ! j'eusse été fâché de le tuer tout bêtement d'un coup de masse. Le drôle vaut mieux que cela. Voyons, il me semble que j'en reconnus aussi deux parmi les morts de l'auberge du *Panier Fleuri ?* Avec ces deux-ci, cela fait quatre : si je sais compter, il me reste donc trois dettes de sang à payer. Bon, bon, cela pourra venir !

Guise avait remis son épée au fourreau. Une minute, il

contempla froidement les cadavres de ses deux compagnons, deux fidèles amis morts pour lui en se jetant au-devant des coups qui lui étaient destinés. Peut-être une rapide émotion le fit-elle frissonner. Mais se remettant aussitôt :

– Tels sont les hasards de la guerre. N'y pensons plus ! Monsieur, ajouta-t-il tout haut, je vous dois la vie. Je ne l'oublierai pas. Si vous voulez bien entrer avec moi en cet hôtel où je suis attendu, je serai heureux de vous offrir la récompense due à votre courage.

Capestang se sentit pâlir d'humiliation ; cette offre hautaine de récompense le froissait dans sa fierté, dans tout ce qu'il y avait de délicat sous ses allures parfois exorbitantes. Mais, à ce moment, une idée soudaine flamboya dans son esprit. Il frémit jusqu'à l'âme. Son œil pétilla de malice.

– Monseigneur, vous ne me devez aucune reconnaissance, dit-il, car j'avais été posté ici pour surveiller votre arrivée, et vous défendre en cas de besoin, et enfin vous guider.

– Me guider ? fit Guise étonné.

– Oui, monseigneur ; des avis parvenus dans la soirée ont fait changer le lieu de la réunion ; ces messieurs sont rassemblés près d'ici, dans une auberge, où ils vous attendent.

– *Au Grand Henri ?* fit vivement le duc. C'est là que les gens de Condé se réunissaient.

– Oui, monseigneur, c'est justement là. Et si vous voulez bien m'accompagner…

Le duc de Guise n'avait aucune raison de se défier de cet homme qui venait de le sauver. Le changement du lieu de réunion était parfaitement plausible, et l'attaque même des gens de Concini prouvait que l'hôtel de Condé était surveillé. Ce fut donc sans la moindre hésitation qu'il répondit :

– Marchons, et hâtons-nous !

– Vive mon petit roitelet ! rugit en lui-même l'aventurier, dont le cœur se mit à bondir.

LV

Chevalier du roi.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié qu'au temps de sa grande misère. Cogolin avait élu domicile dans l'auberge abandonnée et à demi brûlée du *Grand Henri.* Cogolin, après sa conjonction avec Capestang, s'était plu à lui montrer la rudimentaire installation qu'il avait organisée dans la cuisine.

– Mais, avait dit le chevalier après cette visite, pendant laquelle son digne écuyer avait trouvé le moyen de l'attendrir et aussi de le faire rire, mais comment se fait-il que maître Lureau, qui est homme d'ordre, laisse ainsi à l'abandon son ancienne auberge dont il pourrait tirer parti ?

– Le bail qu'il a consenti à M. le duc de Rohan n'est pas expiré. Or, ce noble gentilhomme a menacé Lureau de le faire rôtir à ses propres fourneaux s'il s'avisait de reparaître au *Grand Henri,* tant que le bail payé aurait force de durée. En sorte que j'étais maître absolu de ce domaine. J'avais là les clefs de toutes les chambres, mais je me contentais de la cuisine.

Capestang avait fort approuvé cette esthétique architecturale, et, jetant un coup d'œil aux clefs suspendues en trousseau à un clou, s'était dit que, le cas échéant, lui aussi chercherait un abri dans les ruines du *Grand Henri.* Capestang, donc, qui avait eu la pensée d'entraîner le duc de Guise à la *Bonne Encontre,* accepta du premier coup l'idée qui lui fut suggérée par le duc lui-même, c'est-à-dire d'aller au *Grand Henri.* Employant la méthode que lui avait démontrée le fidèle Cogolin, il ouvrit la porte charretière, puis celle de la grande salle plongée dans une obscurité profonde.

– Attendez, monseigneur, dit-il en refermant soigneusement la porte après avoir fait entrer le duc, je vais faire de la lumière, car il nous faut descendre dans les caves où vos amis…

Capestang s'interrompit soudain. Un éblouissement lui passa dans les yeux.

– Les caves ! murmura-t-il tout frémissant. Les caves !

– Hâtez-vous ! grommela le duc qui, sans éprouver de soupçon, commençait pourtant à éprouver cette vague inquiétude venue on ne sait d'où et qui est la voix dont se sert le Mystère pour prévenir les hommes.

Capestang entra dans la cuisine, battit le briquet, et alluma un reste de cire qui avait servi à éclairer Cogolin. Alors, il pénétra dans la grande salle, alla poser son flambeau sur une vieille table oubliée là et se retourna vers le duc de Guise :

– Bonsoir, monseigneur, me reconnaissez-vous ?

– Le Capitan ! gronda le duc stupéfait, mais rassuré encore par cette pensée que l'homme qui venait de le sauver ne pouvait lui vouloir aucun mal.

Capestang hocha la tête et dit :

– En effet, monseigneur : le Capitan ! Autant ce nom-là qu'un autre.

Cette voix acerbe, l'éclair aigu du regard, le geste insolent firent comprendre à Guise que la situation était menaçante. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui, assura son poignard, et, faisant un pas :

– Allons, dit-il dédaigneusement ; accomplissez la mission dont on vous a chargé ; conduisez-moi à la réunion.

– Monseigneur, fit Capestang, il n'y a pas de réunion ici. Personne ne peut me charger d'une mission. C'est moi, moi seul qui me suis donné à moi-même l'ordre de vous conduire dans cette salle, et vous voyez que je me suis obéi, puisque vous y voici !

Guise se redressa, frémissant, la physionomie empreinte de cette majesté violente qui était la marque de sa famille.

– Un guet-apens ! gronda-t-il d'un ton de suprême hauteur.

– Un guet-apens ? Non, monseigneur. Si je vous avais voulu la malemort que suppose un guet-apens, je n'avais qu'à laisser faire les alguazils qui vous ont été dépêchés, et je n'aurais pas en ce moment l'honneur de m'entretenir avec vous.

Au fond, c'était bien aussi l'idée de Guise : pourquoi le Capitan l'aurait-il sauvé s'il lui avait voulu du mal ?

– C'est bien, dit-il de ce ton rude et sombre qui lui était particulier, vous avez voulu l'honneur d'une audience particulière. En raison de votre courageuse intervention de tout à l'heure, je vous pardonne la manière dont vous vous y êtes pris pour vous procurer cette audience. Maintenant, dites-moi vite ce que vous voulez.

Capestang ne fut pas démonté par cette insolence. Il admira la bravade en homme qui s'y connaît. Mais, résolu à ne reculer sur aucun terrain, il accentua son attitude de fierté, se campa héroïquement :

– Monseigneur, répondit-il d'une voix plus rude encore que celle du duc, vous rappelez-vous cette rencontre que nous eûmes dans cette pauvre auberge perdue sur la route de l'Orléanais, et où je vous trouvai avec M. de Montmorin, que vous laissâtes aux prises avec moi ?

– Non ! fit Guise d'un air d'indicible dédain. Je ne me souviens pas.

Le sang monta au front de l'aventurier, dont les poings se crispèrent.

– Monseigneur, dit-il d'une voix rauque, à cette rencontre, vous m'avez insulté, moi, Adhémar de Trémazenc de Capestang ! Vous souvenez-vous que vous m'avez insulté ?

– Je vous ai insulté ? sourit le duc avec un étonnement qui fit frissonner le chevalier. Bah ! Eh bien ! non, je ne m'en

souviens pas.

– Monseigneur, je me souviens, moi ! gronda l'aventurier tout pâle.

– Soit ! Que voulez-vous ?

– Ce que je veux ? La question est plaisante ! Monseigneur, si j'ai tué deux hommes pour qu'on ne vous tue pas, vous, si je vous ai amené ici pour causer seul à seul avec vous, c'est qu'il m'est impossible de vivre avec le souvenir d'une insulte non effacée. Effacez l'insulte, monseigneur, et, par mon nom, je vous jure que vous êtes libre !

Guise eut un ricanement :

– Effacer ? Je ne demande pas mieux. Mais comment ?

– Simplement en me demandant pardon. Simplement en me disant ceci : « Moi, duc de Guise, je vous prie de vouloir bien excuser la parole insolente que je rétracte ! »

– Vraiment ! ricana Guise en s'assurant d'un regard qu'ils étaient réellement seul à seul. C'est là tout ce que vous demandez ?

– Oui, monseigneur, cela, tout simplement. Des excuses, et vous êtes libre !

Guise partit d'un terrible éclat de rire, tandis que ses yeux se striaient de rouge.

– Allons, dit-il en haussant les épaules, je ne m'étais pas trompé. C'est bien le Capitan qui est devant moi !

– En ce cas, prenez garde au Capitan ! rugit l'aventurier, dont la main se porta à la garde de son épée.

– Assez, mon maître ! haleta Guise d'une voix d'orgueil outragée. Allons, ouvrez-moi cette porte !

Capestang dégaina. Sa rapière eut un flamboiement rapide.

– Duc de Guise, balbutia-t-il de cet accent que la colère fait grelotter, mon épée s'est croisée ici même contre celle de M. de Condé qui vous vaut, de M. le duc de Rohan qui vaut mieux que

vous. Dégainez donc et défendez-vous, car je vais vous charger !

Guise haussa les épaules et se croisa les bras. Capestang poussa une furieuse imprécation.

– Monseigneur, rugit-il, défendez-vous ! Je vous jure sur le Christ que, dans une minute, il sera trop tard ! Je vous jure que vous pleurerez des lamies de sang ! Duc de Guise, faites-vous des excuses ? Dégainez-vous ?

Guise eut un instant d'hésitation. Mais cet orgueil du dompteur qui croit terrasser le lion en redoublant l'insolence et la provocation était en lui dans ce moment terrible où se jouait sa destinée. Il crut que d'un dernier mot il allait vaincre Capestang.

– Allons, bravo ! grinça-t-il, tu peux bien assassiner le duc de Guise, mais tu ne pourras te vanter d'avoir croisé l'épée contre lui !

– Est-ce votre dernier mot ? prononça Capestang, livide.

Guise haussa les épaules. Capestang rengaina sa rapière.

– Je l'ai vaincu ! gronda Guise en lui-même.

Capestang fit deux pas vers le duc et lui mit sa main sur l'épaule.

– Monseigneur, dit-il d'une voix effrayante, Dieu m'est témoin que je voulais vous éviter la Bastille.

– La Bastille ! La Bastille ! râla Guise.

Et l'orgueilleux seigneur, assommé par ce mot, les traits décomposés, les yeux hagards, convaincu qu'il y avait là une troupe prête à l'arrêter, Guise balbutia :

– Allons, c'est bien, mon brave ! Puisque vous tenez absolument à en découdre…

– Trop tard, monseigneur ! interrompit Capestang glacial. Dès ce moment, vous ne m'appartenez plus. Monsieur le duc, au nom du roi, je vous arrête.

– Vous m'arrêtez ! bégaya le duc pris de vertige. Oh ! mais

qui êtes-vous donc, vous qui venez au nom du roi ? Oh ! mais vous mentez ! Vous êtes le Capitan !

– Non, monseigneur ! répondit Capestang d'une voix éclatante, je suis le *chevalier du roi !*

– Ah ! tu es le chevalier du roi ! Et tu m'arrêtes ! Eh bien, meurs donc !

Guise avait poussé un rugissement, et, dégainant son poignard à l'instant même, en avait porté un coup terrible à Capestang. La lame ne rencontra que le vide : Capestang s'était jeté à plat ventre. L'instant d'après, Guise le vit debout, à trois pas de lui, les bras croisés, très calme. Le duc marcha sur Capestang. Dans cette minute, le chevalier de Capestang joua sa vie sur un coup de dés. Il demeura les bras croisés – comme Guise tout à l'heure.

– Monseigneur, dit-il, vous ne m'appartenez plus, je n'ai plus le droit de vous enfoncer dans la gorge le poignard dont vous allez me frapper ; vous pouvez donc me tuer ! Mais faites attention que vous tuez l'envoyé du roi de France !

Le bras de Guise, qui déjà se levait, retombait pesamment.

– Pour m'avoir tué, vous n'en serez pas moins arrêté par mes gens.

Guise demeura hébété, frappé de cette stupeur des fauves pris au traquenard.

– Et vous aurez fait rébellion ouverte, à main armée !

Guise, pantelant, recula.

– Vous serez donc décapité, monseigneur !

Guise grogna un juron confus et jeta son poignard.

– Tandis que, en vous rendant de bonne volonté, vous en serez quitte, une fois à la Bastille, pour négocier votre paix à la cour, et je vous connais assez pour savoir que dans huit jours vous serez libre !

Guise jeta un profond regard à l'homme qui lui parlait ainsi.

Un sourire erra sur ses lèvres encore blanches. Il entrevit qu'en effet il pouvait négocier sa soumission, sortir de la Bastille plus fort qu'il n'y serait entré, et reprendre ensuite sa conspiration au point où il l'aurait laissée.

– Voici mon épée ! dit-il.

Et, décrochant en effet son épée, il la tendit à Capestang.

– Non, monseigneur, dit l'aventurier, gardez, gardez ! Il suffit que vous me suiviez.

Capestang ouvrit une porte et fit signe au duc de passer. Guise obéit. Au même instant, l'aventurier tira la porte à lui et la referma à double tour : le duc était pris ! Enfermé dans une petite pièce sans fenêtre, sans ouverture ! Au loin, on entendait vaguement la sourde rumeur de Paris soulevé qui acclamait le duc de Guise, son roi de demain !

– Ouf ! prononça Capestang, qui s'élança au-dehors, les yeux étincelants, l'esprit éperdu.

Alors il partit d'une course furieuse vers l'auberge de la *Bonne Encontre,* où Cogolin rêvait paisiblement que son maître sortait d'un tripot en conduisant un chariot où il avait entassé les sacs d'écus d'or qu'il venait de gagner. Capestang sella d'abord son cheval, puis réveilla Cogolin. Un quart d'heure plus tard, le même Cogolin ahuri, mal réveillé, effaré et effarant avec son crâne luisant, ayant oublié sa perruque dans sa précipitation à suivre le chevalier, Cogolin, disons-nous, était posté en sentinelle devant la porte derrière laquelle était enfermé le duc de Guise.

– Cogolin, lui dit Capestang en lui mettant un pistolet dans la main, j'ai suivi ton conseil, j'ai été jouer, j'ai gagné, la fortune est là, derrière cette porte.

– Ô mon rêve ! murmura Cogolin extasié.

– Cent mille écus d'or ! Entends-tu ?

– Ouf ! râla Cogolin, comme s'il eût reçu sur le crâne un de ces sacs dont il rêvait.

– J’ai obligé le tenancier à me les apporter ici. Tu comprends, hein, Seulement, le drôle va essayer de se sauver avec son or pendant que je vais chercher une cachette sûre pour y mettre notre fortune. Comprends-tu, dis, animal ?

La main de Cogolin se crispa sur le pistolet.

– Qu’il essaie ! gronda-t-il. Je l’étends raide !

– Bon ! fit Capestang, qui se jeta au-dehors et sauta sur Fend-l’Air.

À ce moment, onze heures sonnaient au clocheton de la chapelle des révérends Carmes déchaussés. Capestang s’élança vers Paris, franchit la Cité et se dirigea du même temps de galop jusqu’à la rue des Lombards. Les bourgeois, fatigués de crier et de se démener, étaient rentrés chez eux. Paris s’endormait – mais de ce sommeil agité, fiévreux, qui précède les journées de révolution.

Cependant, notre aventurier frappait à tour de bras à la porte de l’auberge du *Borgne qui prend…* ou plutôt maintenant, du *Borgne qui rend.* Entré enfin dans la salle, après des pourparlers avec l’hôte, il lui glissait cinq pistoles dans la main, et lui murmurait quelques mots à l’oreille.

L’hôte, alors, commençait par disposer avec empressement trois flacons de son meilleur vin sur une table, et tandis que Capestang les débouchait et emplissait quatre gobelets, le patron du *Borgne qui rend* montait un escalier. Dix minutes plus tard apparaissait Turlupin, puis ce furent Gros-Guillaume et Gautier-Garguille. Leur mauvaise humeur d’être réveillés sans savoir pourquoi se dissipa instantanément à la vue du généreux gentilhomme qui régalait si bien, et surtout à l’aspect des bouteilles. Les flacons rapidement vidés parmi quelques palabres préparatoires et santés, qui furent portés avec enthousiasme, Capestang prononça simplement :

– Messieurs, lorsque j’eus le plaisir de faire connaissance avec vous, vous voulûtes bien me dire que vous seriez fort honorés de me donner la réplique dans une farce de ma

composition – farce, comédie ou tragédie !

Turlupin tressaillit et jeta un vif regard à l'aventurier.

– Palsambleu ! s'écria Gros-Guillaume, je me sens tout porté d'admiration et d'amitié pour vous !

– Holà ! fit Capestang. Holà, l'hôte ! Ne voyez-vous pas que ces bouteilles sont vides ?

Il jeta une nouvelle pièce d'or sur la table, et l'hôte se précipita à la cave comme s'il eût des ailes.

– C'est comme moi ! fit Gautier-Garguille. C'est un plaisir que de donner la réplique à ce digne gentilhomme qui honore notre corporation.

– Et vous, maître Turlupin, qu'en dites-vous ? interrogea Capestang.

– Je dis et je pense comme mes camarades, à condition toutefois que vous me racontiez le sujet de la pièce. Car je présume qu'il s'agit de quelque haute gaillardise.

– Je vous en réponds ! fit Capestang d'une voix qui sonna étrangement. Êtes-vous fidèles partisans de Sa Majesté Louis XIII que Dieu garde ?

– Ah ! Ah ! Eh bien, oui ! dit Turlupin. Je suis pour ce pauvre tout petit contre tant de ruffians et de traîtres qui le veulent occire. C'est mon métier, mon gentilhomme. Dans nos pièces nous sommes toujours pour le faible contre le fort, et c'est toujours le commissaire que nous rossons !

Capestang eut un mouvement de joie.

– Touchez là ! dit-il. Nous nous entendrons. Dans ma pièce, il s'agit justement de rosser l'insolent qui se croit déjà le maître, qui met le feu à Paris, qui menace de tout tuer.

Turlupin se rapprocha de Capestang, s'inclina devant lui, et, se redressant, les yeux dans les yeux, murmura :

– Guise ?

– Oui ! fit Capestang dans un souffle.

– Beaucoup de danger ?

– Aucun ! Et beaucoup de gloire : la fortune, peut-être !

– Faites-moi simplement obtenir un privilège pareil à celui de messieurs de l’hôtel de Bourgogne, et je vous tiens quitte du reste, dit Turlupin en prenant son parti, avec cette intrépidité et surtout cet attrait de l’inconnu, du mystère qui l’avait jeté dans les aventures du métier de comédien.

Gautier-Garguille et Gros-Guillaume buvaient, n’en cherchant pas si long.

– Messieurs, dit Turlupin, la pièce de ce gentilhomme me paraît digne d’être jouée.

– Jouons-la donc ! s’écrièrent avec enthousiasme les deux comédiens. Pour quand est-ce ?

– Tout de suite ! dit Capestang.

– Oh ! sans étudier nos rôles ?

– Nous jouerons *impromptu,* fit Turlupin. D’ailleurs, je présume qu’il n’y a pas grand-chose à dire.

– Mais, reprit Gautier-Garguille, aurons-nous au moins un beau public ?

Capestang saisit son gobelet, le choqua contre ceux des trois comédiens, le vida d’un trait, puis :

– À votre santé, à votre gloire, messieurs ! fit-il d’une voix qui frémissait étrangement. Un public ? Vous aurez le plus beau que vous puissiez jamais rêver. Ce public-là, messieurs, aura des millions de regards pour vous contempler et vous admirer, ses regards se multiplieront à l’infini, ses bouches seront nombreuses pour célébrer votre triomphe dans la pièce que vous allez avoir l’honneur de représenter !

– Mais, fit timidement Gros-Guillaume, où trouverons-nous une salle assez vaste pour un tel public ?

– La salle est toute trouvée, dit Capestang : c’est Paris ! Et d’ailleurs, messieurs, tout ce public énorme, immense et divers

se condense en une seule et même personne, une dame, messieurs, une dame !

– Une dame ! exclama Gautier-Garguille. Et qui est cette dame sublime qui va être à elle seule notre public immense ?

– Elle s'appelle l'Histoire ! dit Capestang.

* * * *

Quelques instants plus tard, les trois comédiens dirigés par Capestang, qui avait laissé Fend-l'Air à l'écurie de l'auberge, se dirigeaient en toute hâte à travers Paris endormi au fond duquel, parfois, on entendait de sourds grondements. Ils parvinrent au *Grand Henri,* où l'aventurier retrouva Cogolin en faction devant la même porte. À la vue des trois comédiens, Cogolin fit la grimace.

– Oh ! grommela-t-il, est-ce que ceux-là viennent partager les écus d'or que M. le chevalier a gagnés ? La peste les étouffe !

– Suivez-moi, messieurs ! fit Capestang interrompant la rêverie de son fidèle écuyer. Et toi, Cogolin, marche devant et éclaire nous.

Le chevalier saisit le paquet de clefs accroché dans la cuisine et descendit aux caves.

– Je comprends, fit Cogolin, c'est là que nous allons cacher notre trésor.

Capestang ouvrit la porte d'un caveau, qui apparut alors rempli de vêtements, d'équipements entassés, tandis que, debout aux murs, des arquebuses, des hallebardes luisaient dans l'ombre. Ces équipements, c'étaient des costumes complets de suisses de la garde royale ! Ce caveau, c'était celui où Capestang et Cogolin avaient descendu et entassé les costumes préparés par ordre du duc de Rohan ! Ces costumes, c'étaient ceux qui devaient servir à cinquante gentilshommes pour se transformer en gardes et escorter Condé au Louvre la nuit même où notre aventurier conduisit le prince jusque dans le cabinet du roi !

– Au moins, pensa Capestang, ils auront servi à quelque chose ! Messieurs, ajouta-t-il, vous avez oublié d'emporter vos costumes de tréteaux. En voici ! Habillons-nous, messieurs, car voici le public qui s'impatiente !

En quelques minutes, Turlupin, Gautier-Garguille et Gros-Guillaume furent transformés en gardes suisses. Cogolin, ahuri, n'y comprenant rien, achevait de s'habiller. Et Capestang lui-même avait revêtu un costume d'officier qui lui seyait d'ailleurs à merveille. Chacun des quatre suisses improvisés jeta une arquebuse sur son épaule gauche et saisit une hallebarde dans la main droite. Puis, Capestang ayant soigneusement refermé la porte du caveau, tous les cinq remontèrent. Sur un signe de son maître, Cogolin ouvrit la porte de la pièce où le duc de Guise était prisonnier.

– Enfin, bredouilla Cogolin hagard, je vais donc contempler la fortune !

Guise apparut. Il était livide. Ce que durent être les effroyables pensées de cet homme qui voyait s'écrouler soudainement son rêve de royauté, dont tout l'orgueil, toute la puissance tenaient maintenant entre ces quatre arquebuses, ce que dut être le drame de cette déchéance, Capestang le comprit au regard mortel que lui jeta le duc.

Guise ne parut pas s'étonner de voir le *chevalier du roi* en costume de lieutenant des gardes. Sans faire d'observation, avec une sorte de bonne volonté farouche, il se plaça de lui-même entre les quatre suisses, et on se mit en route !

– Pourvu qu'il n'y ait pas mort d'homme au dernier acte ! songeait Turlupin en frissonnant.

– Quelle diable de farce est-ce là ? songeait Gros-Guillaume tout effaré.

– Messieurs de Bourgogne n'ont qu'à se bien tenir ! songeait Gautier-Garguille un peu pâle.

– Et les sacs pleins d'or ? songeait Cogolin, vacillant de stupeur.

– Ô Giselle ! regarde le pauvre Capitan jouer le rôle du roi ! songeait Capestang ébloui, transporté, marchant et vivant comme en un songe prestigieux.

Ils allaient ainsi par les rues noires, fantastique patrouille de comédiens conduite par un aventurier et escortant celui qui, le lendemain, devait dicter la loi au roi de France, le prendre, tout faible et petit, et, d'un revers de sa main puissante, le jeter à bas du trône ! Une masse sombre, tout à coup, barra le ciel. Une voix dans la nuit, hurla :

– Qui vive !

Capestang fut secoué d'un tressaillement terrible. Il lui sembla que violemment, du ciel, il était ramené à la terre. Il essuya la sueur qui ruisselait sur son front et, levant les yeux, s'aperçut qu'il était devant la Bastille.

– Qui vive ! répéta la voix.

– Chevalier du roi ! répondit Capestang d'un accent qui eut d'étranges vibrations.

Il se fit derrière le pont-levis un bruit d'allées et venues. Puis une autre voix, celle d'un officier, s'éleva :

– Qui escortez-vous ?

– Prisonnier du roi ! répondit Capestang.

Guise gronda une imprécation, se raidit un instant, puis tout s'affaissa en lui. Des chaînes grincèrent. Le pont commença à s'abattre et bientôt prit sa position horizontale.

– Allons, monseigneur, murmura Capestang à l'oreille de Guise. Songez que ce soir vous valez peut-être un million, mais que demain vous en vaudrez dix ! Faites votre paix avec le roi et laissez Louis XIII régner tranquillement.

L'instant d'après, ils étaient dans la Bastille ! On les fit entrer dans une salle basse, où avaient lieu, généralement les formalités d'entrée ou de sortie des prisonniers. Alors, l'officier qui commandait la grande porte eut la curiosité de voir quel était ce prisonnier d'État qu'on amenait si mystérieusement, en

pleine nuit, après cette soirée d'émeutes. Il leva un falot sur le prisonnier… L'officier recula. Il se tourna tout pâle vers Capestang et murmura :

– Oh ! je comprends ! C'est sublime ce que le roi fait cette nuit !

Et, tout empressé, il courut lui-même chercher le gouverneur. Les trois comédiens et Cogolin étaient restés dehors, dans une cour étroite, glaciale, et frissonnaient appuyés sur leurs hallebardes. Il n'y avait dans la salle que Capestang rêveur, Guise sombre, et trois geôliers qui masquaient la porte. Bientôt, M. de La Neuville apparut, effaré, tremblant, jeta des yeux hagards sur le duc, s'inclina profondément devant lui sans savoir ce qu'il faisait, puis courant à l'aventurier :

– C'est terrible ce que Sa Majesté fait là cette nuit ! murmura-t-il à voix basse.

Capestang esquissa un geste qui signifiait : Cela ne me regarde pas !

– Où l'avez-vous arrêté, monsieur ? reprit La Neuville.

– Dans la rue, fit Capestang d'un ton bref.

– Quoi ! Avec trois suisses, seulement !

– Fallait-il donc mobiliser une compagnie pour exécuter un ordre aussi simple ?

La Neuville frémit de terreur et d'admiration, et dit :

– Vous avez l'ordre, n'est-ce pas ?

– Le voici ! dit Capestang qui tira de son justaucorps un parchemin plié en quatre.

Cette minute fut une des plus terribles qu'eût connues l'aventurier, qui en connaissait pourtant de si émouvantes déjà. Quiconque eût pu lire dans sa pensée eût été frappé d'admiration pour le calme et l'indifférence de son attitude, tandis que le gouverneur *lisait l'ordre.*

Cet ordre, en effet, ce parchemin, c'était celui que le roi

avait écrit de sa main sous la dictée de Richelieu. C'était l'ordre qui délivrait Laffemas et emprisonnait Cinq-Mars ! C'était le parchemin que le chevalier avait pris sur Chémant la nuit où il avait délivré l'amant de Marion Delorme.

Du temps était écoulé depuis. Que le roi eût révoqué cet ordre, que La Neuville eût été prévenu, et c'était lui, Capestang, qui était arrêté séance tenante et jeté dans une de ces sombres geôles dont il avait en frémissant examiné les épais barreaux de fenêtres. Le cœur de l'aventurier sautait dans sa poitrine. Une affreuse angoisse s'emparait de lui.

– L'écriture du roi ! avait murmuré La Neuville.

Et il lut lentement. Il relut une deuxième fois, comme pour s'assurer qu'il avait bien compris…

– M. de La Neuville, murmurait-il, remettra au porteur des présentes le prisonnier qui lui sera indiqué. M. de La Neuville recevra des mains du porteur des présentes… bon… bon… Eh bien ! au fond, cela me va ! À la bonne heure, le roi se montre !

Il appela un officier et lui dit quelques mots à l'oreille ; puis, se découvrant et s'inclinant devant Guise :

– Monseigneur, excusez-moi, je vous prie : veuillez suivre ces hommes.

Capestang respira et s'essuya le front. Huit hommes armés, déjà, se montraient à la porte. Déjà Guise disparaissait au milieu d'eux, puis leur troupe s'éloigna et Capestang, n'y tenant plus, s'élança dans la cour pour respirer à l'aise.

– Et l'inscription au registre ? demanda au gouverneur le geôlier en chef présent à l'opération.

– Taisez-vous, monsieur ! Pas d'inscription ! Et si vous tenez à votre tête, pas un mot ! Si vous avez reconnu le prisonnier, je vous engage à l'oublier.

– Je ne le connais pas, bégaya le geôlier en blêmissant.

– Bien. Allez. Le secret absolu, vous entendez ?

Et La Neuville, sortant à son tour, rejoignit Capestang.

– L'ordre, dit-il, parle de secret, mais ne m'indique pas comment je dois traiter le prisonnier, je m'en informerai demain au Louvre.

– C'est cela ! Informez-vous-en demain, vous ferez bien, fit Capestang de sa voix insoucieuse. Mais, en attendant, si vous voulez un bon conseil, traitez-le comme un prince du sang.

– C'est mon avis, fit le gouverneur. Mais, monsieur, le parchemin royal contient une autre prescription. Je dois vous livrer un prisonnier dont je ne sais pas le nom.

– Nom que j'ignore également et que je dois ignorer ! dit vivement Capestang.

– Alors ? Comment puis-je ?…

– Le roi m'a dit simplement : « Vous m'amènerez le prisonnier qui est détenu au numéro 14 de la tour du Trésor. » Est-ce que cela vous suffit ?

– Oh ! fit La Neuville en se frappant le front, je comprends !

– Qu'est-ce que vous comprenez ? dit Capestang inquiet.

– Que le roi veut opposer… mais ceci est de la haute politique, jeune homme, reprit le gouverneur en se redressant. Demeurez ici. Je vais vous faire amener le numéro 14. Mais je vous engage à bien veiller sur lui.

– Soyez tranquille.

– Voulez-vous que je vous donne une douzaine de mes hommes ?

– Non pas, corbacque ! Mes quatre suisses me suffisent. Et le roi veut que tout cela soit fait en douceur.

La Neuville s'inclina, s'éloigna de quelques pas, puis, revenant :

– Êtes-vous donc d'une nouvelle promotion ? Excusez-moi, monsieur, mais je n'ai pas eu l'honneur de remarquer votre visage parmi les officiers du Louvre.

– Je suis en effet d'une promotion qui vient d'être faite, répondit Capestang. J'ai été nommé *chevalier du roi.*

– Mes compliments, monsieur… monsieur ?…

– M. Adhémar de Trémazenc de Capestang ! fit l'aventurier, comme s'il eût dit : « Charles, prince de Joinville et duc de Guise », ou « Henri de Bourbon, prince de Condé ».

Dix minutes plus tard, La Neuville et un officier, après avoir fait éloigner gardes ou geôliers, revenaient dans la petite cour, escortant le prisonnier du numéro 14 de la tour du Trésor. Le mystérieux prisonnier était placé entre les quatre gardes suisses, c'est-à-dire entre Cogolin, Turlupin, Gros-Guillaume et Gautier-Garguille et la petite troupe franchissait le pont-levis qui aussitôt se relevait.

– Halte ! dit Capestang au moment où, ayant franchi un détour de la rue Saint-Antoine, ils perdaient de vue la sombre forteresse où le duc de Guise pleurait maintenant sur sa royauté brisée.

Il s'approcha du prisonnier en écartant Cogolin et Gros-Guillaume. Les ténèbres étaient profondes. Ce prisonnier, il le distinguait à peine et, quant à son visage, il ne le voyait pas du tout. À ce moment, le mystérieux détenu numéro 14 lui mit la main sur l'épaule, éclata d'un rire étrange et dit :

– Monsieur l'officier, savez-vous à quoi je m'occupais lorsqu'on est venu me chercher afin que vous me conduisiez au roi qui veut me voir, paraît-il ?…

– Non, monseigneur. dit Capestang, que cette voix de sombre amertume fit frissonner.

– Eh bien ! je m'occupais à affûter ce morceau de fer !

Et Capestang entrevit, en effet, quelque chose qui, aux mains du prisonnier, jeta une rapide lueur.

– Et savez-vous à quoi je destinais ce fer que j'ai achevé d'aiguiser en poignard par un long travail ?

– Non, monseigneur ! dit Capestang qui sentit ses cheveux se

hérisser.

– J'allais me tuer.

– Vous tuer !

– Oui ! Monsieur l'officier, êtes-vous gentilhomme ? Êtes-vous homme d'honneur ? Avez-vous un cœur qui bat sous votre casaque ? Je vous prie, je vous supplie ! Vous devez savoir ce que me veut le roi ! Dois-je être ramené à la Bastille ? ajouta le prisonnier avec une exaltation terrible. Oh ! vous ne me dites rien ! Eh bien ! allez dire à votre roi que vous ne pouvez lui présenter qu'un cadavre !

Le prisonnier, d'un mouvement violent, leva sur sa poitrine le fer qu'il tenait à la main. Capestang, d'un geste prompt, saisit son poignet au vol et, d'une voix sourde :

– Monseigneur, vous êtes libre.

Un cri terrible, un hurlement échappa au prisonnier. Un instant, il saisit sa tête à deux mains, puis râla :

– Vous êtes fou, monsieur. Que dites-vous »

– Éloignez-vous, vous autres ! cria Capestang.

Les quatre compagnons s'écartèrent d'une vingtaine de pas et Capestang lui-même recula de trois pas.

– Libre ! rugit le prisonnier en aspirant l'air avec frénésie. Libre ! Est-ce vrai ? Est-ce que je rêve ?

– Adieu, monseigneur ! dit Capestang avec une sorte de douceur étrange. Vous êtes libre ! Un mot, un seul : n'abusez pas de cette liberté ! Faites grâce à la jeunesse, à l'inexpérience et à la tristesse de notre roi Louis. Le chevalier de Capestang peut bien se permettre de donner ce conseil, non à votre ambition, mais à votre cœur ! Adieu !

Et Capestang s'éloigna rapidement, laissant le prisonnier délivré au milieu de la rue.

– Ce pauvre Condé ! grommela-t-il. La misère qu'il a endurée au numéro 14 l'a bien affaibli ! Allons, vous autres, en route

pour le Borgne qui… régale ! Car, sans être borgne, je prétends vous régaler d'un souper royal pour fêter le triomphe de la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter !…

Turlupin saisit la main de Capestang et lui dit :

– Vous êtes sublime !…

– Bah ! fit l'aventurier, je vous ai dit que je jouais à la perfection les rôles de Capitan !

– Que le diable m'étripe si je comprends quelque chose à cette pièce ! grogna Gros-Guillaume.

– Oh ! songeait Cogolin, voici maintenant M. le chevalier qui enferme, délivre, entre à la Bastille, ou en sort comme il veut. Mais c'est un moyen de faire fortune, cela ! À seulement mille écus par prisonnier délivré, dans un mois nous serions trop riches !

Et, effarés, stupéfaits, se demandant si tout ceci n'était qu'un rêve, les trois *suisses* ne commencèrent à retrouver leurs esprits que lorsqu'ils se virent en présence d'une table chargée de merveilleuses victuailles.

– À l'auteur de la pièce ! s'écria Turlupin en remplissant son premier verre.

* * * *

Le prisonnier délivré… *Le prisonnier qui avait remplacé Condé au numéro 14 de la tour du Trésor* la nuit où on s'était aperçu que M. le prince communiquait avec le dehors au moyen de billets qu'il envoyait de sa fenêtre… le prisonnier, donc, était demeuré cinq minutes sur place, les jambes brisées, la tête prise de vertige, avec un seul mot sur les lèvres, ou plutôt une seule pensée dans l'esprit :

– Libre !… Libre !… Libre dans la vie, au moment où j'allais chercher la liberté dans la mort !…

Peu à peu, il sentit les forces lui revenir ; le sang qui lui battait les tempes se remit à circuler avec moins de violence. Alors, il regarda autour de lui, et vit que son libérateur avait

disparu. Alors, avec ce rugissement jailli des entrailles, que connaissent seuls ceux qu'un prodige vient de sauver de la mort, avec ces mouvements de folie qu'on a dans la minute qui suit la catastrophe à laquelle on vient d'échapper par miracle, il se rua vers la rue des Barrés, tout proche, en râlant :

– Ma fille, d'abord ! Je vais revoir ma fille !… Ma Giselle !… Mon enfant adorée !…

Et le prisonnier du numéro 14, Charles d'Angoulême, qui n'avait pas pleuré devant la mort libératrice, Charles d'Angoulême qui, en cette seconde, oubliait tout au monde, jusqu'au nom de celui qui l'avait délivré, le duc d'Angoulême, disons-nous, éclata en sanglots au moment où il atteignit la porte de cette maison où il comptait retrouver sa fille Giselle !…

LVI

Le lendemain.

De cette journée du lendemain, dont nous avons à raconter les dramatiques péripéties, nous devons commencer par la fin et relater tout d'abord un incident qui se passa dans la soirée, à l'auberge de la *Bonne Encontre.*

Cette journée, Capestang l'avait passée dehors, pour voir l'attitude de Paris. Le soir il était entré fatigué, assez sombre, et ruminant des pensées qu'il s'efforçait vainement d'écarter. Une sorte de pressentiment s'était affermi en lui : il lui avait semblé que ce jour où il sauvait en somme le roi et la royauté allait lui apporter quelque éclatante récompense sur le rayonnement de laquelle il avait vu se dessiner le profil fier et doux de Giselle. Notre aventurier, vers huit heures du soir, était rentré en son auberge, mal content de lui-même, du roi, de Condé, de Giselle, de tout, de tous, ce qui prouvait qu'il ne savait à qui s'en prendre de sa déconvenue.

Capestang, donc, se jeta tout habillé sur son lit et, la nuque sur les deux bras croisés en arrière, les yeux attentifs à suivre le travail d'une araignée qui tissait sa toile entre deux solives du plafond se plongea dans des réflexions plus ou moins nébuleuses. Cela dura une heure. C'était beaucoup pour lui. Au bout de cette heure, il sauta sur ses pieds.

– Bah ! fit-il rageusement, ce sera l'affaire d'un flacon de bon saumur. Cogolin ! Holà ! Cogolin ! Holà ! monsieur le drôle ! Il est neuf heures, et je n'ai pas encore soupé !

Cogolin apparut, dressa la table sans mot dire, contre son ordinaire ; puis il s'en fut quérir le souper de son maître ;

Capestang, impressionné par ce silence, se mit à manger en maugréant force jurons qui, quoi qu'il en eût, ne lui coûtaient pas un coup de dents.

– Ah çà ! s'écria-t-il, lorsqu'il eut terminé, que signifient ces airs de mélancolie ? Çà ! qu'on se mette à rire, faquin, ou c'est moi qui vais te faire pleurer.

Cogolin fit aussitôt entendre un éclat de rire semblable au grincement d'une girouette.

– Tu tairas-tu, maraud ! fulmina Capestang.

– Mais monsieur le chevalier m'a ordonné de rire, bien que j'aie envie de pleurer. Alors, je ris.

Et, du bout des dents, Cogolin recommença à grincer ce qu'il appelait un éclat de rire.

– Voyons, tu me romps la tête avec ton rire, et tu me fends le cœur avec tes larmes. Pourquoi pleures-tu, Cogolin ? Dis-moi cela. Ta maîtresse t'aurait-elle trahi ? Tes cheveux menaceraient-ils de repousser ?

– Monsieur, je vous en prie, appelez-moi Laguigne ! Cogolin n'est plus ! Pour vous dire la vérité, j'avais espéré que vous ne souperiez pas ce soir !

– Et pourquoi aurais-je fait abstinence ? fit Capestang.

– Parce que cela eût sauvé notre dernier écu, monsieur !

– Diable ! Dis-tu vrai ?

– Vous avez hier vidé le fond de la bourse pour jouer cette pièce à laquelle je n'ai rien compris. Le souper que vous avez offert à la noble compagnie du sieur Turlupin a coûté onze pistoles à lui tout seul. Bref, vous êtes ruiné. Ah ! monsieur, il est temps de faire fortune !

– J'y vais songer, dit Capestang le plus naturellement du monde. J'y vais songer en dormant. Penses-y de ton côté.

Vingt minutes plus tard, Capestang dormait de tout son cœur. Mais si Capestang dormait avec conviction, il n'en était

pas de même de Cogolin, qui, une fois rentré dans le cabinet qu'il occupait, vida sur un coin de la cheminée le fond de la fameuse bourse et se mit à rire silencieusement, mais, cette fois, tout de bon.

– Cinq pistoles ! murmura-t-il. Les cinq dernières !… Pauvres pistoles, j'ai eu du mal à vous sauver, mais enfin vous voici saines et sauves, intactes ! Vous êtes l'espoir de Cogolin et de M. le chevalier de Trémazenc de Capestang ; car, pistoles, mes mies, vous allez vous en aller tout droit chez le sorcier du Pont-au-Change. Et que va-t-il nous donner en échange ? Le moyen infaillible de gagner au jeu !

On voit que Cogolin ne démordait pas de son idée ; il n'y a rien de plus entêté qu'un joueur. S'étant assuré, donc, que son maître dormait profondément, il serra les cinq précieuses pistoles au fond d'une de ses poches, se couvrit de son manteau, sortit de l'auberge sans donner l'éveil à personne. et, allongeant ses longues jambes, la bouche fendue par un large sourire de satisfaction, se dirigea rapidement vers la Cité. Le cœur tout battant, il entra alors sur le Pont-au-Change. Quelques instants plus tard, il s'arrêtait devant la porte du sorcier, c'est-à-dire de Lorenzo.

* * * *

Reprenant maintenant cette journée par son commencement, nous conduirons d'abord le lecteur à l'hôtel Concini. La grande porte est fermée, solidement barricadée. Dans la cour, soixante arquebusiers sont disposés en trois pelotons de vingt hommes chacun.

Le long du grand escalier, dans les antichambres, dans toutes les pièces qui conduisent jusqu'aux appartements du maréchal, les spadassins ordinaires sont disséminés par groupes de cinq ou six, sous le commandement général de Rinaldo aidé par Louvignac, le seul lieutenant qui lui reste : Pontraille et Bazorges étaient morts dans la nuit aux abords de l'hôtel de Condé ; Montreval et Chalabre avaient été tués à l'affaire du *Panier Fleuri,* à Longjumeau.

Les valets eux-mêmes, dépouillant leurs somptueuses livrées pour revêtir de fortes casaques de cuir, ont été armés de pistolets et occupent différents postes stratégiques de défense.

Léonora Galigaï, dans cette immense chambre où nous avons déjà eu occasion d'entrer, est debout près d'une fenêtre, le rideau dans sa main crispée ; ses yeux sont vaguement fixés sur la rue déserte dont toutes les boutiques sont fermées ; mais cette solitude terrible de la rue, cette solitude qu'on voit aux jours de malheur ou de bataille, cette solitude, Léonora ne la voit pas : elle regarde en elle-même. Elle calcule, combine, suppute les chances de Guise. Si le duc réussit dans la tentative insensée que Paris lui impose, Concino est perdu…

Elle espère que Guise, en ce jour, peut être frappé d'une balle que l'émeute lui aura destinée, à elle ! Elle espère que Guise peut succomber tout à coup à quelque mal inconnu !

Oui, oui, Léonora espère en une intervention mystérieuse qui fera disparaître le duc fatal au bon moment ! Mais comment se produira cette intervention ?… Elle ne sait pas ! Oh ! si c'était vrai ! Si Guise disparaissait ! Ce serait le triomphe suprême pour Concino ! Elle a tout préparé. Deux cents gentilshommes achetés à prix d'or ou à force de promesses sont à elle. Dix officiers de la garde du Louvre lui obéissent. Quand elle voudra, elle soufflera sur Louis XIII, et cette faible lueur de royauté s'éteindra pour faire place à la royauté puissante de Concino. Et le regard de Léonora s'enflamme. Le rêve de Guise, c'est elle qui l'éteindra et en fera une réalité ! Le coup terrible que Guise va porter à la royauté, c'est elle qui en profitera.

Un long soupir soulève le sein de Léonora. Elle laisse tomber le rideau. Elle recule. Elle se retourne et demeure stupéfaite, un sourire aigu sur ses lèvres pâles ; quelqu'un est là ! un homme à genoux, qui, au moment où Léonora s'est retournée, s'est prosterné le front sur un tapis.

– Belphégor ! murmure Léonora.

Et ses yeux jettent un éclair. Enfin ! Enfin ! Elle va savoir ce qu'est devenue Giselle ! ce qu'est devenu Capestang ! Elle fait

trois pas rapides vers le Nubien et ordonne :

– Relève-toi ! Belphégor obéit.

Léonora l'examine un instant. Le Nubien a maigri. Une sombre tristesse voile son regard de fauve. Lui aussi, une seconde, lève les yeux sur sa maîtresse, puis il baisse la tête, et, d'une voix étrangement calme :

– Maîtresse, dit-il, après ce que j'ai fait, je ne serais jamais revenu ; non par peur d'être condamné par vous : la mort serait la bienvenue ! Mais j'ai vu qu'on vous menace, qu'on veut vous tuer. Alors je suis entré par la porte secrète, je suis venu ici, et puisque je dois mourir, je veux que ce soit en vous défendant…

Léonora, devant cette fidélité de chien dévoué, devant ce morne désespoir empreint sur le visage noir de Belphégor, n'a pas tressailli. Belphégor lui appartient : il est tout naturel qu'il veuille mourir pour elle. Seulement, elle s'approche encore du Nubien, lui met la main sur l'épaule et demande :

– Qu'as-tu fait de l'homme et de la jeune fille ?

– Je les ai délivrés, répond Belphégor.

Léonora, cette fois, éprouve comme une vague émotion. Cet aveu simple et terrible, alors qu'elle s'attendait à des mensonges, à des récits compliqués, la frappe d'un émoi superstitieux.

– Tu les as délivrés ! balbutia-t-elle. Et pourquoi ?

– Parce qu'une voix m'en a donné l'ordre ! répond Belphégor de ce même ton morne et indifférent.

– Une voix ! tressaille Léonora… Une voix ! reprend-elle dans sa pensée. Est-ce la voix qui inspire Lorenzo ? Est-ce la voix des volontés supérieures avec lesquelles j'ai essayé de ruser, moi, infime créature terrestre ? Une voix, Belphégor ! Quelle est cette voix qui t'a poussé à me désobéir, à me causer peut-être un préjudice mortel, toi qui voudrais sincèrement mourir pour moi ?

– Une voix, maîtresse ! C'est tout ce que je puis dire, quand

même vous me feriez mettre à la torture, quand même vous me feriez attacher à la planche de fer…

Une minute, Léonora demeure sombre et méditative. Elle est sûre que le Nubien n'a pas voulu la trahir, qu'il a été un instrument inconscient de la délivrance. Elle secoue la tête et murmure :

– Lorenzo ! Lorenzo ! Ta science est infaillible !…

À ce moment, Belphégor reprit :

– Si je ne puis vous dire quelle voix m'a ordonné de les délivrer, je puis vous dire ce que sont devenus l'homme et la jeune fille qui devaient mourir…

Léonora jette un cri terrible ; elle saisit Belphégor par les deux poignets et, pâle :

– Parle ! Et je te pardonne tout ! Et je t'enrichis !

– Je n'ai pas besoin de richesses, dit Belphégor en secouant la tête. Mais je suis content que vous me pardonniez. La voix m'a ordonné de les délivrer, mais non autre chose. Et puis… et puis, ajoute-t-il avec un sanglot, si en parlant je puis me venger d'avoir été cruellement bafoué… Non ! ne songeons plus à cela !… La jeune fille, maîtresse, vous la trouverez à l'auberge de la *Pie Voleuse,* à Meudon.

À ce moment, il y eut un léger bruit à la porte. Mais ce bruit, Léonora ne l'entendit pas. Son âme était suspendue aux lèvres du Nubien. Belphégor avait entendu, lui ! Il tourne la tête, avec un regard d'inquiétude, vers la porte.

– Et l'homme ! râla Léonora. Le chevalier de Capestang !…

Belphégor baisse la voix et répond :

– Il a quitté Paris, puis il est revenu ; je l'ai rencontré un jour rue des Lombards, et je l'ai suivi. Il habite rue de Vaugirard, à la *Bonne Encontre.*

Léonora se couvre le visage de ses mains, comme si elle était éblouie. Lorsqu'elle laisse retomber ses bras, ce visage apparaît

si flamboyant que Belphégor a peur et recule. Mais d'un puissant effort, Léonora Galigaï se calme.

– C'est bien, dit-elle froidement, ce n'est pas maintenant l'heure de chercher ensemble quelle fut cette voix et à quel ordre tu as obéi, du ciel ou de l'enfer. Te voici, c'est bien. Demain, nous parlerons du passé. Demain, tu me raconteras minute par minute ce qui s'est passé dans les souterrains de l'hôtel. Aujourd'hui, on veut me tuer, tu l'as dit…

Le Nubien serre les poings et montre les dents.

– Oui, oui, je sais. Tu mourrais pour moi. Eh bien, Belphégor, arme-toi solidement d'un bon poignard. C'est une arme terrible dans ta main. Tu viendras m'attendre à la porte de monseigneur. Toute la journée, tu me suivras, tu seras à portée de ma voix, tu seras ma main armée, où que j'aille, où que je sois. Et si d'un signe ou d'un mot, je te désigne un homme, frappe sans hésiter.

Léonora, suivie de Belphégor, se dirige rapidement vers la porte qu'elle ouvre, et elle passe dans l'antichambre. Là elle s'arrête : un homme, un nain, à l'autre bout de l'antichambre, paraît occupé à regarder attentivement un tableau.

– Lorenzo ! murmure en tressaillant Léonora.

Et un soupçon rapide comme ces éclairs qui déchirent la nuit, zèbre son cerveau de ténèbres. Ce n'est pas que la présence de Lorenzo soit étonnante ! Souvent, bien souvent, il vient à l'hôtel d'Ancre. D'ailleurs, Lorenzo s'est retourné. Il a vu Léonora et il vient à elle, il s'incline :

– Madame, dit-il, j'ai pensé qu'en un pareil jour de malheur, mes faibles avis pourraient ne pas vous être inutiles, et je suis accouru.

Un instant, le nain lève la tête vers la maréchale. Et un tressaillement agite encore Léonora : jamais elle n'a vu Lorenzo aussi pâle !… Pourquoi cette pâleur ?

– Merci, mon bon Lorenzo, dit-elle. J'étais sûre de te voir

aujourd'hui. Tu ne me quitteras pas. Je vais me rendre au Louvre où je prétends faire mon service près de la reine comme si rien ne nous menaçait. Tu y viendras avec moi.

Lorenzo réprime un mouvement de contrariété ; mais il s'incline et murmure :

– Toute la journée et les jours suivants, je suis tout à la disposition de Votre Seigneurie.

– Bien ! Ton dévouement te sera compté, Lorenzo ! dit Léonora en jetant un regard avide sur le nain ; mais le visage de Lorenzo a repris toute son impassibilité.

Alors Léonora se penche à l'oreille de Belphégor, qu'elle entraîne à quelques pas, et lui glisse cet ordre :

– Si le nain veut te quitter, ne fût-ce qu'un instant, poignarde-le ! Et elle sort en disant : Attendez-moi tous deux à la porte du maréchal.

* * * *

Au bruit de sa porte qui s'ouvre, le maréchal d'Ancre a tressailli violemment et sursaute dans le fauteuil où il est assis, songeant que cette journée est peut-être la dernière de sa vie, que peut-être il va mourir ! Mourir… Et lui qui a peur de la mort, lui qui tremble, lui qui a passé les jours à parer les coups de poignard, lui dont les nuits sont hantées par le spectre de l'assassinat, eh bien, cette fois, il y a quelque chose qui lui paraît plus affreux que la mort ! C'est de mourir sans s'être vengé de Capestang ! Sans avoir revu Giselle !…

Ces deux passions – haine et amour – ont ravagé cet être. Il ne conçoit plus la vie sans cette Giselle dont le souvenir lui brûle le sang. Et quant au Capitan qui a fait l'un après l'autre avorter ses projets, ah ! comme il mourrait volontiers s'il avait la joie de tomber sur le cadavre de cet homme ! Telles sont les pensées que Concini roule dans son esprit au moment où entre Léonora.

– Quoi ! Qu'y a-t-il ! Qui est là ! hurle-t-il en se levant et en

portant la main à son poignard. Ah ! reprend-il, rassuré, c'est vous, Léonora !

– Oui, mon Concino, dit-elle d'une voix de profonde tendresse, il n'y a rien à redouter. Allons, de quoi as-tu peur ? Ne suis-je pas là, moi !

Concini, longuement, contemple d'un regard de haine, cette femme qui est pour lui le dévouement poussé jusqu'à sa logique la plus implacable. À cette attitude d'amour, de protestation. de fidélité, il répond par une attitude de mépris.

– Oui, tu es là, gronde Concini, comme le mauvais ange de ma vie ! Que viens-tu m'annoncer aujourd'hui ? Que viens-tu en un tel moment ? Toutes les fois qu'une catastrophe s'est abattue sur l'ambition de mon esprit ou l'ambition de mon cœur, j'ai vu tes ailes noires s'éployer sur moi, j'ai senti ton souffle glacé passer sur mon front, et toujours, en même temps que toi, le malheur entrait ici. Pourquoi viens-tu ? Pourquoi n'obéis-tu pas à nos conventions ? Il était entendu que nous ne devions plus nous voir qu'en public. Laisse-moi au moins souffrir à mon aise.

Il repoussa violemment le fauteuil et se mit à marcher à grands pas. Léonora, lucide jusque dans la torture, songeait :

– Il pense à Giselle ! Et il n'ose prononcer son nom !…

Concini revint sur elle en faisant un effort pour se calmer :

– Que me voulez-vous ? fit-il d'un ton bref.

– Concino, répondit Léonora d'une voix admirable de calme et d'autorité, Concino, il faut aller au Louvre !

Il haussa les épaules et ricana :

– Bon conseil ! Excellent ! Sublime ! Traverser cette fournaise ! Mais vous n'entendez donc pas le hurlement de l'émeute déchaînée contre moi !

– Non, Concino, ni *contre* toi, ni *contre* le roi, ni au fond *contre* personne. L'émeute est *pour* quelqu'un. Et ce quelqu'un, c'est le duc de Guise. Concino, Guise doit aller au Louvre imposer ses volontés au roi. Concino, il ne faut pas que Guise

sorte vivant de ce Louvre, s'il a vraiment l'audace d'y entrer…

– Eh ! rugit Concini, il y viendra avec mille gentilshommes !

– Tu te trompes. La moitié au moins des gentilshommes sur lesquels il compte t'aidera à le tuer !

Concini considéra Léonora avec stupeur.

– Ils sont à moi ! fit-elle simplement.

Un instant, l'admiration l'emporta en lui sur la haine. Mais secouant la tête, furieusement :

– Soit ! Admettons même que toute la noblesse soit pour nous aujourd'hui, quitte à nous massacrer demain. Que seront cinq cents ou mille gentilshommes aujourd'hui ? Ne vois-tu pas que c'est Paris tout entier qui va marcher au Louvre avec Guise ? Ne vois-tu pas que c'est trois cent mille Parisiens qu'il aurait fallu acheter ! Non, Léonora ! On n'achète pas la tempête ni le peuple déchaîné. Écoute ces grondements et tu verras que cela ressemble fort à une tempête qui passe dans le ciel !…

– C'est vrai, dit Léonora d'une voix qui fit frissonner Concini, mais si la foudre vient à jaillir de cette tempête, crois-moi, Concino, elle t'atteindra plus sûrement ici que là-bas. Au Louvre, Concino, au Louvre ! Tu n'as ici, pour t'abriter, que des murs et quelques arquebuses. Au Louvre, tu seras dans l'ombre du trône !

Concini demeura rêveur un instant. Le dernier argument de Léonora triomphait de sa résistance.

– Eh bien ! dit-il sourdement, allons au Louvre ; je vais donner des ordres à Rinaldo pour nous préparer une escorte autour de notre carrosse.

Léonora dit non de la tête.

– Non ? fit Concini qui, une fois de plus, subissait l'ascendant de cet esprit mâle.

– Une escorte, si considérable qu'elle fût, serait dissipée comme une jonchée de feuilles au vent d'orage. Notre carrosse

serait broyé. Nous irons à pied. Nous irons seuls. Rinaldo nous rejoindra ensuite là-bas avec une douzaine d'hommes sûrs pour parer à tout événement ; ne t'inquiète de rien, je l'ai prévu. Allons, Concino, du courage !… Courage, ajouta-t-elle d'une voix qui, malgré ses efforts, s'altéra soudain, courage et confiance en celle qui te donne sa vie heure par heure, jusqu'à son dernier battement de cœur…

Et, saisissant Concino par la main, elle l'entraîna.

* * * *

Au Louvre, dès l'arrivée de M. le maréchal d'Ancre, il y eut un conseil auquel assistèrent la reine mère, l'évêque de Luçon, Vitry, capitaine des gardes, et Ornano. L'audacieuse *visite* du duc de Guise était annoncée pour midi. Il s'agissait de savoir ce qu'on répondrait, ce qu'on ferait. Vitry proposa d'empêcher le duc d'entrer dans le palais et de le repousser à main armée s'il persistait à obtenir une audience qui lui serait refusée. Concini proposa d'envoyer un ambassadeur à l'hôtel de Guise et de lui demander ses conditions pour une paix honorable. Ornano proposa de laisser entrer le duc et une fois qu'il serait dans le Louvre de lui faire ce qu'on avait fait au Balafré, son père, dans le château de Blois. Le vieux soldat exposa que la situation était identique et qu'il fallait donner la parole aux épées. Le jeune roi, un peu pâle, mais très ferme, écouta tous les avis sans approuver ni désapprouver.

– Et vous, monsieur l'évêque, que conseillez-vous ? dit-il.

– Sire, dit Richelieu de cet accent d'autorité que déjà il s'habituait à prendre, Votre Majesté ne peut sortir du Louvre : c'est là une abdication. Le jour des Barricades, Henri III eût dû rester dans le palais des rois. Un roi qui quitte son trône est un roi déchu.

Louis XIII, d'un mouvement nerveux de la tête, approuva. Puis il murmura :

– On me tuera peut-être. Mais c'est sur mon trône que les assassins devront venir me chercher.

– Nous ne pouvons pas non plus, continua Richelieu, empêcher M. de Guise d'entrer au Louvre. S'il a l'audace de se présenter dans les conditions que l'on dit et auxquelles je ne puis croire encore, il aura derrière lui cent mille Parisiens. Je connais ce peuple, sire ; d'un coup de griffe, il renversera les barrières du Louvre… et Guise entrera en vainqueur au lieu d'entrer en sujet, voilà tout. Nous ne pouvons pas non plus, comme le propose M. le maréchal d'Ancre, envoyer une ambassade à l'hôtel de Guise ; ce serait un aveu d'impuissance et de crainte. Votre Majesté tient l'étendard de la monarchie. Elle ne doit l'incliner devant une faction de rebelles promis à l'échafaud.

– *Saëtta*{13} *!* murmura Ornano, il va bien le frocard !

Louis XIII avait redressé fièrement sa jeune tête, et, appuyant sa main fine sur la table :

– On tranchera cette main avant que je n'incline devant les Guise le fanion que je tiens de mon père !

– Sire, reprit Richelieu. Votre Majesté décidera. Moi, je laisserais entrer le duc, mais non pour le poignarder, ainsi que le demande M. d'Ornano. Le Balafré a été tué à Blois, c'est vrai ! Mais Jacques Clément a ramassé dans le sang l'épée qui a tué Guise et il s'en est fait un couteau pour tuer Henri Ill. Car le sang appelle le sang. Je laisserais donc entrer le fils du Balafré. J'écouterais l'exposé de ses demandes, et je lui répondrais que je vais réunir les États pour les examiner. Votre Majesté peut être certaine que l'annonce d'une pareille assemblée suffira pour calmer les bourgeois de Paris, qui sont aujourd'hui la principale force de M. de Guise. Quant à la noblesse…

Richelieu compléta sa pensée par un geste tranchant comme la hache. Cette idée d'une réunion des États fit tressaillir de joie tous les assistants.

– Nous sommes sauvés ! s'écria Marie de Médicis en battant des mains.

Vitry, Ornano et même Concini déclarèrent que cette pensée

de profonde politique sauvait en effet le roi et le trône. Louis XIII, d'un signe de tête très bref, approuva. La séance fut alors levée, et on attendit l'arrivée de Guise. Ornano et Vitry allèrent reprendre leur poste à la tête de leurs hommes.

Au moment où Richelieu avait achevé de parler, une tenture de la salle du conseil avait frémi – et une femme qui, placée derrière cette tenture, avait tout écouté, tout entendu, cette femme se recula, s'enfonça dans un couloir. Cette femme, c'était Léonora Galigaï. Et Léonora Galigaï grondait :

– Demain, ce prêtre sera le maître du royaume. Il est temps d'agir, oh ! il est temps !

Quant au jeune roi, une fois cette décision prise, il passa dans une antichambre, mais se dirigeant vers une vaste salle d'où l'on avait vue sur la place du Louvre :

– Ah ! murmura-t-il, tous ces avis, ce sont des conseils de ministres, de soldats, de prêtres – mais pas un de ces hommes n'a trouvé la solution hardie qui convenait au roi. Pas un ne m'a dit : « Sire, vous êtes le maître ! Et M. de Guise est un rebelle ! Donnez-m'en l'ordre, et je saisis le Guise ! Je le jette à la Bastille où il attendra que le roi ordonne d'instruire son procès ! » Oh ! continua Louis XIII, il y avait dans le monde un homme assez aventureux, assez brave pour tenter un pareil coup d'audace… et je l'ai écarté de moi !

Ses hallebardiers lui rendaient les honneurs en renversant vers le sol la pointe de leurs armes. Il porta à son chapeau le pommeau de sa cravache. À ce moment, il vit Luynes qui accourait et son visage s'illumina d'un sourire.

– Pends-toi ! fit-il en imitant l'accent gascon d'Henri IV. Pends-toi, brave Luynes. Nous avons tenu conseil, et tu n'y étais pas !

– C'est vrai, sire, mais j'y serai par la morbleu, quand tout à l'heure il faudra daguer la bête !

– Tu crois donc qu'il y aura bataille, mon brave Luynes ?

– Regardez, sire ! Louis XIII, de son pas nonchalant, s'approcha d'une large fenêtre. Et ce qu'il vit le fit tressaillir. Il se redressa. Une flamme brilla dans ses yeux. D'un geste instinctif, il porta la main à son épée, et d'une voix ardente :

– Bataille, soit ! Ce sera ici ma bataille d'Arques, à moi !

Une bouffée de pensées chevaleresques montait à son cerveau. Un grand frémissement l'agita. Il se retourna et d'un regard embrassa l'immense salle du trône où il venait d'entrer, solennelle, grandiose, évocatrice de gloire et de magnificence, avec ses grands portraits en pied, héroïque vision de chefs illustres dont les regards étincelaient au fond des lourds cadres d'or, les sièges dorés disposés pour recevoir la première gentilhommerie du monde, et, au fond de la salle, sous un dais de velours bleu parsemé de fleurs de lis, sur son estrade élevée de six marches, le trône d'or massif, le siège symbolique sur lequel, seul, il avait le droit de s'asseoir !… Et, dans ce regard éperdu d'une seconde, il vit qu'il y avait dans la salle du trône deux cents gentilshommes haletants, la main à la garde de l'épée, il vit Luynes qui l'encourageait, il vit Concini, il vit ses gardes, ses officiers, il vit la reine Anne qui s'avançait radieuse de beauté, calme, grave, rayonnante en la fleur de sa jeunesse. Il vit les dames d'atours qui l'escortaient, tout cet ensemble prestigieux l'enfiévra, toute cette mise en scène fastueuse, guerrière, élégante et terrible déchaîna en lui l'orgueil du commandement. Il se sentit roi, et, d'une voix éclatante, cria :

– Monsieur, nous vaincrons, ou nous mourrons ici !

– Vive le roi ! – Vive le roi ! – Vive le roi ! Une énorme acclamation montait, délirante, se déchaînait en tempête et répondait à la tempête qui grondait au-dehors, sur la place. Et vers cette place, Louis XIII, le petit roi, allait se retourner tout fier quand à ce moment, plus loin que ses gentilshommes et que ses officiers, plus loin que la reine et les dames d'honneur, plus loin que les gardes, dans un encadrement de porte, ses yeux tombèrent sur une figure livide qui dardait vers lui un regard mortel. Cette figure souriait. Et ce sourire fit passer sur l'échine

du petit roi le frisson avant-coureur des épouvantes. Et tout bas, il murmura :

– Léonora Galigaï !…

Et, tout à coup, l'horreur pénétra en lui violemment ; tandis qu'il considérait Léonora, une voix murmura :

– Celle qui a enivré votre cheval ! Celle qui a tenté de vous empoisonner ! Celle qui veut vous tuer avec l'aide de son mari Concini ! Prenez garde, sire ! prenez garde à cette femme ! Car il y a en elle plus de menace qu'il n'y en a dans toute cette foule énorme !… Sire, faites fouiller chez Léonora et vous aurez la preuve !…

Le jeune roi se sentit devenir livide. Cette voix ! D'où venait-elle ! Cette voix qui jetait en lui le germe des terreurs que la mort seule apaise, semblait venir d'en bas ! À ses pieds ? Oui, à ses pieds ! Il regarda à ses pieds, et vit une sorte d'avorton, un nain qui se glissait, s'éloignait, et déjà disparaissait sans qu'il pût songer à autre chose qu'à cette parole effroyable :

– Léonora Galigaï ! Celle qui a tenté de vous tuer ! Qui veut vous tuer, avec l'aide de Concini !…

Lorsque Louis XIII revint au sens de la situation, lorsqu'il voulut donner l'ordre de lui ramener ce nain, l'avorton n'était plus là ! La reine, les dames, les officiers, les gentilshommes, les gardes s'étaient rapprochés, l'entouraient, et la clameur de glorification battait des ailes aux quatre coins de l'immense salle du trône !

– Vive le roi ! Vive le roi ! Vive le roi !

Ce qu'avait vu Louis XIII, ce que lui avait montré Luynes d'un grand geste, ce qui avait surexcité en lui les idées guerrières et éveillé l'instinct de domination qui est au cœur des rois ce que l'instinct de liberté est au cœur du peuple, c'était cette foule épaisse, profonde, qui se heurtait aux compagnies d'Ornano, ces bannières que le vent faisait claquer, ces vastes tourbillons d'où montait la voix furieuse de l'émeute, ces multitudes de visages pâles, ces éclairs de regards menaçants,

ces milliers de poings tendus vers le Louvre. Et que disait l'énorme hurlement populaire ?

– Vive le libérateur du peuple ! – Vive Guise !

Il était midi. Le duc de Guise allait sans doute apparaître. Il eût dû être là déjà, puisque midi était l'heure où il devait faire son entrée au Louvre. Ornano l'attendait dehors. Vitry l'attendait dans la cour. Le roi l'attendait dans la salle du trône. Le peuple l'attendait et l'appelait sur la place. Et peu à peu, les clameurs se faisaient plus violentes ; des mouvements lents de balancements en avant et en arrière, des flux et reflux se produisaient plus larges, plus menaçants. La colère se déchaînait, sans qu'on sût pourquoi…

– Messieurs, voici le moment de vaincre ou de mourir !

Et dans ce moment même se produisit un de ces étranges phénomènes qui font que la foule demeure la plus mystérieuse, la plus incompréhensible des chimères. Soudain, sans qu'on sût comment et pourquoi, ce peuple qui s'élançait sur les compagnies se mit à reculer… On vit, dans cette multitude, des gens se parler, avec des gestes affolés. Des groupes se formèrent autour d'un homme qui expliquait on ne savait quoi, puis d'un autre et, en deux minutes, ils furent cent qui expliquaient quelque chose à des groupes. Le roi assistait avec stupeur à ce bouleversement inouï. Il voyait la masse énorme se disloquer, puis les groupes eux-mêmes s'émiettaient… des gens jetaient avec fureur leur pertuisane ou leur arquebuse et s'en allaient. La place du Louvre se vidait ; cela dura une demi-heure. À ce moment, il n'y avait plus que deux ou trois cents hommes sur la place ; bientôt ils ne furent plus que cent… que cinquante… Les derniers s'en allèrent et, au loin, on n'entendit que les rumeurs éparses dans Paris s'apaisant peu à peu.

– Dieu a fait un miracle ! dit Richelieu en levant la main au ciel.

– Vive le roi ! rugirent les gentilshommes assemblés.

Étourdi, plein de défiances et de soupçons, Louis XIII

rentra dans son cabinet. Vers quatre heures, un silence lugubre, plus effrayant peut-être que les hurlements du matin, pesait sur Paris. Et alors, dans le cabinet du roi, on eut l'explication de l'étrange phénomène. On sut pourquoi Paris renonçait à l'émeute : le duc de Guise avait disparu… le duc de Guise était introuvable… Paris se croyait trahi par son idole…

Dans le Louvre, dans le cabinet du roi, autour du roi, toute étiquette abolie devant l'inconcevable événement, les questions se multipliaient, mille questions fiévreuses, mille suppositions impossibles… Le jeune roi frémissait d'épouvante, lui qui n'avait pas tremblé le matin à l'heure de la bataille. Sombre, il songeait que c'était une ruse de guerre, que Guise était là, peut-être dans un coin de ce Louvre, qui le guettait ! D'accord peut-être avec cette Léonora Galigaï *qui avait voulu l'empoisonner !*

Et comme son regard tombait sur Concini, il le vit qui parlait à voix basse à Léonora. Et il les vit si affreusement pâles tous deux qu'il eut cette foudroyante intuition que ces deux êtres savaient où était Guise ! qu'ils conspiraient avec lui ! Sa main trembla. Il eut un geste comme pour donner un ordre ; à ce moment, on annonça un cavalier venu de la Bastille avec un message urgent. Le cavalier plia le genou devant Louis XIII et lui tendit une lettre.

– De qui cette dépêche ? fit le roi d'une voix altérée.

– De M. le gouverneur, sire !

Richelieu, Concini, Luynes, Ornano, Vitry, tous se rapprochèrent, tant ce message arrivant si étrangement et en un tel moment leur semblait à tous un message de malheur. Le roi se mit à lire.

Lorsqu'il eut lu, il devint très pâle. Il se leva. Il frappa ses deux mains l'une contre l'autre. Puis il se rassit. Il relut une deuxième fois. La lettre tremblait violemment dans ses mains. Il relut une troisième fois. Son visage, de pâle qu'il était, s'empourpra. Un ineffable étonnement, une sorte de prodigieuse stupeur emplit ses yeux. Puis ce visage n'exprima plus qu'une admiration sans bornes ; il baissa la tête, quelque chose comme

une larme voila un instant ses yeux, et tout bas, pour lui seul, il murmura un nom que personne n'entendit.

– Sire ! Sire ! Au nom du ciel, que se passe-t-il ?

– Sire ! pardonnez à nos alarmes, mais cette dépêche qui trouble Votre Majesté…

– Sire ! Sire ! Quel effrayant événement vous dénonce La Neuville ?

Louis XIII leva son regard sur ses conseillers. Ce regard flamboyait d'une sorte d'orgueil sublime.

– Messieurs, dit-il avec un accent qui vibra jusqu'au fond des cœurs, messieurs, malgré tous les usages et toutes les étiquettes, je vais vous lire cette lettre. Car cette lettre, messieurs, mérite d'être lue par un roi. Messieurs, écoutez ce que nous mande M. de La Neuville, gouverneur de la Bastille-Saint-Antoine !…

Il se fit un silence empli de stupeur. Louis XIII se leva. Louis XIII se découvrit. Et Louis XIII, debout, le chapeau à la main, se mit à lire d'une voix haute et grave que des frissons faisaient parfois trembler… Voici ce que contenait la lettre de La Neuville :

« Sire, Daigne Votre Majesté me pardonner la liberté grande que je prends. Selon vos ordres que m'a transmis M. de Trémazenc de Capestang, chevalier du Roi, le prisonnier doit être tenu au secret le plus absolu et nul ne doit savoir même qu'il est à la Bastille. Sans quoi, sire, je me fusse adressé tout simplement soit à M. le maréchal d'Ancre, soit à M. l'évêque de Luçon, pour savoir quelle attitude je dois garder vis-à-vis de M. le duc de Guise.

« Votre Majesté voudra bien convenir, j'ose l'espérer, que M. le duc de Guise n'est pas un prisonnier ordinaire.

« M. de Trémazenc de Capestang, qui, par ses ordres, a arrêté M. le duc cette nuit et me l'a aussitôt amené à la Bastille, n'a pu me donner aucun renseignement sur le traitement que je dois faire subir à son prisonnier – ou plutôt au vôtre, sire !

« Dans ces conditions, Sire, j'ai l'honneur de prier humblement Votre Majesté de vouloir bien me faire savoir, crainte de quelque méprise de ma part, la manière dont elle entend et ordonne que M. le duc de Guise soit traité à la Bastille.

« Votre Majesté me pardonnera-t-elle si j'ose profiter de cette missive pour la féliciter hautement de cet acte de hardiesse qui porte déjà ses fruits. puisque Paris, effrayé, renonce à sa rébellion ? Permettez-moi également, sire, d'exprimer toute mon admiration pour Votre Chevalier, M. de Trémazenc de Capestang, qui a eu assez d'audace pour exécuter cette arrestation, comparable à un fait de guerre de la plus haute importance.

« Daigne le Roi agréer l'hommage du dévouement, avec lequel je suis, sire, de Votre Majesté, le très humble et obéissant sujet.

« LOUIS-MARIE, BARON DE LA NEUVILLE,

« Gouverneur royal de la Bastille-Saint-Antoine. »

Luynes, Richelieu, Concini, livides tous trois, se regardèrent comme s'ils eussent vu la main mystérieuse de la fatalité tracer devant leurs yeux hagards, en lettres flamboyantes, ce nom qui résonna dans leurs pensées avec un formidable retentissement :

– LE CAPITAN !…

LVII

La rédemption de Lorenzo.

Lorenzo, depuis cette nuit émouvante où il avait conduit Giselle d'Angoulême auprès de Violetta, s'était mis à la recherche de Capestang qui, le duc d'Angoulême étant à la Bastille, lui apparaissait comme le protecteur naturel de la mère et de la fille. Mais il avait en vain battu Paris pendant des jours et des jours…

Cependant, il surveillait de près Léonora Galigaï et Concini. Plusieurs fois il vint à l'hôtel d'Ancre ; à chaque visite, il acquit du moins la certitude que la retraite de Giselle à Meudon demeurait un mystère pour Léonora. À chaque visite aussi, il employa tout son art, toute sa puissance persuasive à confirmer la Galigaï dans cette idée que Concini ne pouvait, sous peine de mort, toucher à Giselle avant d'être couvert par une sorte d'immunité transcendante que la royauté seule pouvait lui conférer.

– La royauté, songeait Lorenzo, c'est-à-dire l'impossible !

Et pourtant ! Est-ce qu'il ne voyait pas Léonora travailler avec une prodigieuse activité à la réalisation de ce rêve ? Est-ce qu'il ne savait pas que déjà, elle avait acquis l'appui d'un grand nombre des anciens partisans de Condé, d'Angoulême, ou même de Guise ? Est-ce qu'elle n'avait pas des intelligences précieuses dans le Louvre même ?

Lorsque Lorenzo vit que Paris commençait à bouillonner, il eut cette vague intuition que la formidable conspiratrice chercherait sans doute à profiter du trouble profond où se débattait la monarchie.

Lorsque Lorenzo vit se lever l'aube de cette journée d'émeute où Guise devait se rendre au Louvre, où les choses allaient se décider, il résolut de s'attacher aux pas de Léonora, de surveiller chacun de ses gestes, d'écouter chacune de ses paroles, et, au moment suprême, s'il n'y avait pas moyen d'enrayer le redoutable événement, de la frapper !

Lorenzo n'hésita pas. Il assura à sa ceinture un bon poignard et, traversant les groupes menaçants qui se formaient déjà dans les rues, parvint à l'hôtel d'Ancre, y entra grâce à un mot de passe que Léonora elle-même lui avait donné, gagna l'appartement de la maréchale et obtint facilement de Marcella d'attendre dans l'antichambre. Marcella, suivante favorite et confidente de Léonora, savait en effet que Lorenzo était toujours le bienvenu à l'hôtel.

Quand il se vit seul, Lorenzo se mit à préparer dans son esprit un motif plausible pour passer toute la journée auprès de Léonora. Dans ce moment, il entendit des voix dans la chambre de la marquise d'Ancre. Il se rapprocha vivement de la porte et écouta, son oreille arrivant juste à hauteur de la serrure. Alors son visage se décomposa. Son sang se glaça. Ses cheveux se hérissèrent. Belphégor disait que Giselle se trouvait à Meudon, à l'auberge de la *Pie Voleuse !*

Mais il allait dire aussi où se trouvait Capestang ! Et Capestang, peut-être, sauverait Violetta et sa fille ! Ardemment, il écouta. Toute sa volonté se concentra dans son ouïe… et une imprécation désespérée gronda dans sa gorge. Cette fois, Belphégor avait parlé si bas que le nain ne put saisir un seul mot. Il recula alors en s'essuyant le front. Avec la rapidité de l'esprit que talonne l'épouvante, il combina qu'il allait sortir, gagner Meudon, prévenir Giselle. Il s'élança. Trop tard !

– Damnation ! gronda-t-il en lui-même.

En ce moment la porte de Léonora s'ouvrait. Il sentit sur lui le regard de Léonora. S'il fuyait, elle n'aurait qu'à jeter un cri pour le faire arrêter ! Il fallait payer d'audace et gagner du temps. Lorenzo s'arrêta court, et, sans se tourner vers Léonora,

employant toute son énergie à se composer un maintien d'indifférence, leva les yeux vers un tableau. Enfin, il se retourna, et alors se déroula cette scène rapide que nous avons relatée à sa place, scène tragique pour Lorenzo, qui eut la foudroyante intuition que Léonora venait de le soupçonner. Or, un soupçon de cette femme, c'était la mort. Une heure plus tard, Concini et Léonora étaient au Louvre. Belphégor et Lorenzo les avaient suivis et étaient entrés en même temps qu'eux. En route, Lorenzo avait voulu s'écarter. Mais Belphégor lui avait appuyé sa main sur l'épaule et, sans colère, doucement, lui avait dit :

– Ma maîtresse a besoin de vous au Louvre ; je vous préviens que, si vous ne venez pas, je vous planterai mon poignard d'un bon coup dans le dos.

– Je suis pris ! rugit Lorenzo. Elles sont perdues !

Au Louvre, Léonora avait fait entrer Lorenzo et Belphégor dans une petite pièce voisine de la salle du trône. Puis elle s'était retirée en leur disant de l'attendre là, et en faisant du regard une terrible recommandation au Nubien. Lorenzo surprit ce regard, et demeura impassible en apparence. Alors, il contempla longuement Belphégor qui, debout, près de la porte, plongé dans ses obscures pensées, évoquait dans la nuit de son désespoir la radieuse image de celle qu'il avait tenue un moment dans ses bras, et qu'il n'avait plus revue depuis… Marion Delorme ! Lorenzo s'approcha de lui et le toucha au bras.

– Ainsi, dit-il, nous ne pouvons sortir d'ici ? Le Nubien eut un vague geste d'étonnement.

– Ma maîtresse, dit-il, n'a pas défendu de sortir de cette pièce. Mais elle a défendu de sortir du Louvre.

– Ainsi, je puis aller, venir, voir ce qui se passe ? fit Lorenzo en tressaillant.

– Oui, maître, mais je vous suivrai partout. Et je suis décidé à vous empêcher de sortir du Louvre.

– Sois tranquille, mon brave Nubien. Et puis, je serai content que tu sois avec moi. Je suis faible et tu es robuste. S'il arrivait des malheurs, tu pourrais me défendre.

Belphégor approuva d'un signe de tête. Et Lorenzo alla s'asseoir dans un fauteuil, près d'une tenture qui masquait l'entrée d'une autre salle. Il souleva la tenture et vit que cette pièce était vide. Peut-être pourrait-il essayer de fuir par là ? Mais Belphégor ne le perdait pas de vue. Lorenzo ne pouvait en douter : il était prisonnier de Léonora. Jusqu'à quand ? Jusqu'au soir, peut-être. Et pourquoi ? Quel soupçon avait pu faire irruption dans l'esprit de la Galigaï ? Longtemps, pendant deux heures, peut-être, le nain tourna et retourna le problème sans trouver la solution. Pourtant, la journée s'avançait. Il fallait, même en risquant le coup de poignard de Belphégor, trouver le moyen de prévenir Giselle. À ce moment, il entendit Belphégor qui murmurait :

– Si je la retrouvais… Avec de l'argent, peut-être ? beaucoup d'or ?

Lorenzo tressaillit. Sa décision fut aussitôt prise. D'un ardent regard, il étudia un instant le Nubien.

– Approche, Belphégor, dit-il alors.

Le Nubien obéit. Dans le Louvre, autour d'eux, tout était en rumeur. Ils entendaient les voix des officiers qui donnaient précipitamment des ordres, celles des sentinelles qui s'envoyaient le cri de veille comme en pleine nuit. Dans la salle voisine, dans cette pièce que Lorenzo avait vu vide, il y avait maintenant deux êtres qui, serrés l'un contre l'autre, blêmes, l'œil et l'oreille aux aguets, échangeaient des paroles si basses que c'étaient des souffles à peine perceptibles. Léonora Galigaï ! Concino Concini ! Elle l'avait entraîné là au moment où le roi se dirigeait vers la salle du trône. Et elle le tenait dans sa main, courbé sous sa volonté de fer. Il se débattait. Il essayait de résister.

Elle le couvrait de ses ailes, elle lui communiquait la foi formidable qui était en elle.

– Aujourd'hui ou jamais ! Concino, tu n'as qu'à étendre la main. La couronne est à toi !

– Non ! râla-t-il en essuyant son front. Folie ! Chimère ! Tous ces gentilshommes !…

– Ces gentilshommes qui acclament le roi sont à toi.

– Les gardes ! fit-il, pantelant.

– Lorsque Vitry et Ornano commanderont le feu, ils tomberont ; les premières balles sont pour eux !

– Le roi ! bégaya-t-il, les cheveux hérissés.

– Je m'en charge ! fit-elle d'une voix de volonté sauvage.

Elle se redressa, regarda autour d'elle, puis jeta un bras autour du cou de Concini, et, pareille à ces déesses des enfers qui durent jadis souffler leurs suggestions aux oreilles de Clytemnestre, elle parla :

– Je me charge du petit roi. Charge-toi de Guise. Il va arriver. Écoute les hurlements de la foule. Alors, écoute, et retiens bien. Guise entre. La foule veut le suivre. Il a y bataille au-dehors. Ornano meurt. Vitry meurt. Les gardes contiennent le peuple. Tu te portes dans l'escalier avec Rinaldo et ses hommes, et…

– Silence ! gronda Concini épouvanté. On parle… là !… près de nous !…

– Oui ! C'est que tu as peur. Concino ! Décide ! Aujourd'hui ou jamais ! Tu n'as qu'à frapper Guise… Oh ! pourvu qu'il vienne, maintenant ! Pourvu que quelque obstacle…

– Par le Christ ! Je te dis qu'on parle derrière cette tenture !

– Oui, oui ! Malheur à ceux qui sont là !

– Lorenzo ! La voix de Lorenzo !

– Écoute ! Écoute ! Haletants, à demi penchés vers cette tenture ils écoutèrent.

Lorenzo parlait. Et voici, d'un accent plein de doute, d'espoir

et de supplications, ce qu'il disait :

– Dans ma maison du pont du Change, il y a un coffre, Belphégor. Tu monteras au grenier. Tu ouvriras la porte du fond. Tu verras le coffre. Il contient dix mille livres en or, autant en argent et près de deux cent mille livres de pierreries. Tout cela est à toi. Tout ! De quoi acheter la femme que tu rêves ! Et qu'est-ce que je te demande ? Simplement ceci : laisse-moi sortir du Louvre. Tu diras que je t'ai échappé. Ou même, tiens : je ne sortirai pas. Je vais écrire ici deux lignes sur un papier ; tu le porteras, ce papier, dans la maison que tu indiquais ce matin à ta maîtresse, à Meudon, à l'auberge de la *Pie Voleuse,* et tu remettras mon message à Giselle d'Angoulême. Allons, c'est dit, n'est-ce pas ? Tu auras pitié de cette pauvre jeune fille ; tu n'es pas méchant, Belphégor, et tu seras enrichi du même coup…

Léonora Galigaï n'en entendit pas davantage. Elle n'entendit pas la réponse de Belphégor. En cette minute terrible où se décidait sa destinée, où elle avait besoin de toute l'énergie de Concini, oui, dans cet instant, Concini venait de s'affaisser, évanoui, assommé comme d'un coup de massue par la joie… Léonora gronda une furieuse imprécation, le secoua, le souffleta, pantelante de rage ; et, pour la première fois de sa vie, peut-être, elle eut pour lui une pensée qui n'était pas une pensée d'amour :

– Lâche ! Ah ! le lâche ! le lâche !

Et, voyant qu'il ne revenait pas à lui, violemment, elle tira son poignard, lame très aiguë, le lui appuya sur la gorge, et poussa ! Le sang jaillit. La piqûre éveilla Concini. Il vit sa femme le poignard à la main. Et lui que, pour la première fois, sa femme appelait lâche, lui qui avait passé sa vie à redouter l'assassinat, lui, pour la première fois, il n'eut pas peur ! Léonora, le roi, Guise, l'émeute, la conspiration, royauté, espérances insensées, tout disparut de son esprit, et, le regard extasié, la voix tremblante, il bégaya :

– Meudon… L'auberge de la *Pie Voleuse*…Giselle !

– Oui ! gronda Léonora, penché sur lui comme l'esprit des ténèbres, eh bien ! oui, elle est là ! Prends-la, emporte-la quand tu voudras, je te la donne !

– Léonora !

– Quand tu voudras. Demain. Tu iras demain.

– Tout de suite ! râla Concini.

– Demain ! Aujourd'hui, tu m'appartiens. Écoute, aujourd'hui, si tu désertes, si tu me quittes un seul instant, je vais trouver le roi, je me dénonce, je te dénonce.

– Oh ! rugit Concini en saisissant ses cheveux à pleines mains, et je ne l'ai pas tuée !

– Tu me tueras demain ! dit Léonora, farouche, terrible comme une statue des Erynnées. Tu me tueras demain. Tu emporteras demain ta Giselle ! Car demain ! Ah ! demain, Concino, tu seras roi ! Va ! Va rejoindre celui qui, pour quelques heures encore, occupe ta place.

Et, furieuse, déchaînée, ses forces décuplées, elle poussa Concini jusque dans la salle du trône. Elle allait ensuite se ruer vers la pièce où se trouvaient Belphégor et Lorenzo : mais elle demeura clouée sur place, dans l'encadrement de cette porte… Là, près d'elle, elle voyait Belphégor.

– Lorenzo, haleta-t-elle en lui jetant un regard menaçant.

– Ne craignez rien, maîtresse, je le surveille.

– Il la voulu t'acheter, hein ? dis ! parle !

– Oui, mais je ne suis pas à vendre, maîtresse. Je lui ai dit non. Alors, derrière lui, tout à coup, il a soulevé une tenture comme pour fuir. Mais il a reculé. Il avait l'air d'un fou. Quels yeux, maîtresse ! Plus terribles que les vôtres.

– Et puis ! Où est-il ! Parle donc, misérable esclave !

– Là ! fit Belphégor en allongeant le bras.

Et il désignait la foule des gentilshommes qui entouraient le roi. Tout à coup, elle le vit ! Elle vit Lorenzo qui se glissait

jusqu'au roi ! Et elle demeura éperdue, glacée.

– Il m'a devinée ! Il sait que je l'ai condamné, et il va me dénoncer !

Cet effroyable moment dura quelques secondes. Tout à coup, elle respira. Lorenzo avait-il parlé au roi ? Non, sans doute ! Il n'avait pas osé. Il revenait, se faufilant à travers la foule… Alors, elle saisit le bras de Belphégor et prononça :

– Tu attendras la nuit. Alors, seulement, tu sortiras du Louvre. Tu accompagneras Lorenzo jusque chez lui. Tu le tueras, et tu jetteras son cadavre à la Seine.

Elle songeait :

– Si, d'un mot, il a pu éveiller un soupçon, si le petit roi envoie chercher l'astrologue pour l'interroger, il faut qu'on ne retrouve même pas son cadavre !

Et elle se recula et disparut. Il était neuf heures et demie lorsque Lorenzo quitta le Louvre, escorté de Belphégor. Quant à Léonora et à Concini, l'ordre du roi les retenait, ainsi que Luynes, Richelieu, Ornano, tous ses conseillers. Belphégor marchait en assurant son poignard dans sa main. Lorenzo ne prêtait aucune attention à son compagnon de route ; et pourtant il savait, il sentait que le Nubien l'escortait pour le détenir prisonnier jusqu'au lendemain et l'empêcher de prévenir Giselle ; pour le tuer peut-être ! Il songeait : « Toute la question est de savoir si mes paroles ont produit un effet quelconque sur l'esprit du roi. Si ce jeune homme a ressenti le choc de l'épouvante, s'il croit à la mort qui le guette, s'il voit que Léonora tient dans sa main la foudre qui va le frapper, tout peut être sauvé… »

Il ne cherchait pas à fuir : il savait que d'un bond, Belphégor l'eût rejoint. Les rues étaient noires, muettes ; ténèbre et silence absolus. Et cela formait avec les grondements et les torches rouges de la veille, une antithèse violente. Tout dormait ou semblait dormir. Tout se taisait. Belphégor et Lorenzo arrivèrent au logis du Pont-au-Change, sur la porte duquel se

balançait une touffe d'herbes desséchées, qui indiquaient à quel commerce on se livrait dans la boutique. Comme ils s'approchaient, ils entendirent des coups violents frappés à la porte du logis, et ils distinguèrent un grand corps long et maigre qui, à tour de bras, tambourinait l'huis. Non content de frapper, l'homme s'aidait de la voix :

– Holà ? maître Lorenzo ! Holà maître sorcier ! Êtes-vous trépassé ? La peste ! La fièvre ! Puisque je vous dis que j'ai de quoi payer ! Cinq belles pistoles presque neuves ! Eh quoi ! N'ouvrirez-vous pas au bon client qui vient à vous avec cent bonnes livres ? Ah ! corbacque !

Lorenzo tressaillit d'un espoir suprême. Cet homme qui frappait à sa porte, c'était peut-être un secours ! En tout cas un témoin devant lequel Belphégor n'oserait rien.

– Me voici ! Me voici ! cria Lorenzo. Qui que vous soyez, vous êtes le bienvenu !

– Bon ! fit l'homme. J'eusse pu m'égosiller et me meurtrir le poing jusqu'à demain !

– Entrez, brave homme, dit Lorenzo en ouvrant.

L'homme entra. Derrière lui, Lorenzo. Derrière eux, Belphégor qui poussa la porte et appuya dessus ses épaules.

Lorenzo alluma une lampe. Alors, à la lueur fumeuse de la mèche qui pendait du bec d'un hibou en bronze, apparut la figure grimaçante et effarée de Cogolin !

Cogolin qui venait avec les cinq dernières pistoles de son maître, acheter un moyen infaillible de gagner au jeu ! Cogolin qui frémit à l'aspect de cet homme tout noir qui barrait la porte de sortie, et de ce nain au visage livide qui lui souriait ! Cogolin, comme on lui avait recommandé, esquissa un signe de croix. Puis il déposa ses cinq pistoles sur le coin de la table, timidement.

– Mon bon Belphégor, tu me laisseras bien faire mon commerce, dis ? Une affaire de cinq pistoles, par les saints !

cela ne se voit pas tous les jours !

La voix aigre du nain, chargée d'une ironie sinistre, grinçait comme un rire funèbre.

– Ma dernière affaire ! songea Lorenzo.

Le Nubien n'eut pas un mot, pas un geste. Il guettait un moment favorable pour bondir sur Lorenzo et l'égorger. La présence de Cogolin le gênait un peu. Il eût préféré que cet homme s'en allât.

– Oh ! balbutia Cogolin après avoir jeté un regard de terreur sur les deux acteurs de cette scène qui dégageait une fantastique épouvante, on dirait que la Mort est ici !…

Il claquait des dents. Il voulait s'en aller. Il eut un mouvement de retraite. D'un geste désespéré, Lorenzo lui saisit les deux poignets, et, avec cette force irrésistible que donnent parfois les convulsions d'agonie, attira à lui Cogolin, le força à se pencher, et murmura :

– Ne vous en allez pas ; cet homme veut me tuer !

Cogolin, éperdu, en proie à toutes les affres des terreurs superstitieuses, claquant des dents, bégaya, bredouilla quelques mots imperceptibles qui ne parvinrent pas à l'oreille de Belphégor. Mais ces mots, Lorenzo les entendit, lui ! Ils résonnèrent en lui comme un coup de tonnerre. Une joie intense flamboya dans ses yeux. Il eut un soupir rauque, chancela, et, au fond de sa conscience, éclata ce cri :

– Maintenant, je puis mourir… La mort ! L'expiation ! La rédemption ! Dieu veut que je meure ici, puisqu'il n'a pas besoin de moi pour sauver celle que j'ai trahie… puisqu'il m'envoie cet homme !

Et alors, une étrange sérénité s'étendit sur les traits du nain. Voici ce que Cogolin venait de prononcer :

– Ah ! ce n'est pas pour moi, seigneur sorcier ; c'est pour mon maître, pour M. de Trémazenc de Capestang.

Lorenzo avait lâché les mains de Cogolin, qui en profita pour

esquisser un mouvement de retraite vers la porte. Et alors commença une scène de fantasmagorie, macabre et comique, d'une signification burlesque et effroyable.

Il s'agissait pour Cogolin de se tirer au plus tôt de ce guêpier, de cet antre où il sentait passer le souffle de la mort. Il s'agissait pour Lorenzo d'expliquer à cet homme, à demi fou de peur qu'il fallait prévenir le chevalier de Capestang ! qu'il fallait l'envoyer à Meudon au secours de Giselle ! Et il fallait dire tout cela sans prononcer aucun nom ! ni celui de Capestang, ni celui de Meudon, ni celui de Giselle.

Sur tous deux pesait le regard de Belphégor.

– Voyons ! s'écria Lorenzo d'un ton de bonne humeur, que voulez-vous pour vos cinq pistoles, mon brave ? Parlez hardiment, que diable !

Il riait. Sa physionomie n'exprimait que douceur et politesse. Il passait en revue les paquets d'herbes suspendues aux solives, comme s'il eût cherché ce que pouvait bien désirer son client. Cogolin se rassurait un peu. Le sorcier lui faisait l'effet d'être un homme comme un autre, après tout !

– Ce n'est pas pour moi, dit Cogolin ; c'est pour mon maître, c'est-à-dire…

– Taisez-vous ! gronda Lorenzo en incendiant Cogolin de son regard.

Cogolin épouvanté recula en trébuchant et râla :

– Je ne veux rien. Laissez-moi m'en aller !

– Par tous les démons ! Cela ne sera pas ! Me prenez-vous pour un voleur ? Vous m'avez payé. Vous emporterez la marchandise, ou je vous étrangle plutôt de mes deux mains : vous en aurez pour vos cinq pistoles !

Cogolin hocha la tête avec la sombre mélancolie du condamné qui s'abandonne à un sort qu'il ne peut éviter. Cependant, ayant réfléchi qu'après tout la proposition du sorcier tendait à le délivrer promptement :

– Voilà, dit-il tout d'une voix, j'ai un maître qui a dissipé follement sa fortune. Or, vous saurez que mon maître, qui n'est rien moins que M. de…

– Taisez-vous ! hurla Lorenzo.

Cogolin alla s'aplatir contre le mur, baissa la tête, et proféra un gémissement.

– Voyons, reprit Lorenzo avec douceur et gaieté, y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

– Qui ça ! balbutia Cogolin persuadé qu'il s'agissait de Belzébuth.

– Votre maître ! fit Lorenzo en essuyant la sueur qui coulait à grosses gouttes sur son front. Pour guérir votre maître, il faut que je sache depuis quand vous l'avez vu.

– Depuis deux heures, fit Cogolin, qui, se rassurant encore, murmurait : Quel diable de sorcier est-ce là ? Tantôt comme un agneau, tantôt comme un tigre déchaîné.

– Et quand devez-vous le revoir ? Attention ! Ne mentez pas. Ceci est important.

– Quand je dois le revoir ? Mais tout à l'heure, le temps d'arriver à notre logis qui…

– Taisez-vous ! tonna Lorenzo qui jeta un rapide coup d'œil du côté de Belphégor.

Cogolin s'écroula sur ses genoux et bégaya :

– Je n'en sortirai pas ! Ah ! maudite idée que j'ai eue ! Ah ! pauvre Cogolin ! Pauvre Laguigne !

Et quiconque eût pu voir ce qui se passait dans l'esprit du nain eût été frappé d'admiration et de pitié. Mais Belphégor semblait indifférent à cette scène. Il était là pour obéir à un ordre de sa maîtresse : tuer Lorenzo et faire disparaître son cadavre dans la Seine ! Le reste ne le regardait pas. Avec placidité, il attendait que le *client* de Lorenzo fût parti.

– Ainsi, vous devez revoir votre maître dès cette nuit ? reprit

le marchand d'herbes.

– Oui, bredouilla Cogolin, si vous le permettez.

Lorenzo frémit et leva les yeux au ciel dans une fervente invocation de croyant.

– Prenez garde, mon ami, continua-t-il, si vous voulez que le remède agisse, il faut dès cette nuit…

– Mais mon maître n'est pas malade, par la Vierge ! Jamais il ne s'est aussi bien porté, car vous saurez que M. de…

– Taisez-vous ! vociféra le nain haletant.

Cogolin, du coup, se laissa tomber à plat ventre et râla :

– Tuez-moi tout de suite, et que cela finisse !

– Allons, relevez-vous, dit Lorenzo. Vous êtes un bon serviteur. Mais si votre maître n'est pas malade, que voulez-vous pour lui ? Serait-il amoureux ?

– Non… c'est-à-dire si fait… balbutia Cogolin en se redressant. Mais ce n'est pas cela. La vérité est que mon maître est ruiné, comme je crois vous l'avoir dit. Alors, je pense, j'espère qu'il voudra aller chercher fortune en quelque honnête maison où l'on donne à jouer. Alors, je désire… un bon talisman… que je lui remettrai… pour gagner !

Lorenzo éclata de rire. Le rire frénétique, le rire nerveux, le rire impossible à réfréner, le rire d'immense et sublime joie, le rire mêlé de larmes, le rire enfin du père ou de l'amant à qui le médecin annonce que la mort s'éloigne de l'enfant ou de la femme aimée !…

– Sauvés ! rugit-il en lui-même.

Cogolin ouvrait des yeux terribles, mais, crainte de s'attirer une nouvelle colère du sorcier, il essayait de le flatter en riant aussi, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Belphégor commençait à avoir des gestes d'impatience.

– N'est-ce que cela ? s'écria Lorenzo. Écoutez, mon brave. Je vais vous donner un talisman qui procurera à votre maître une

fortune royale.

– Oh ! oh ! murmura Cogolin, chez qui toute terreur disparut aussitôt.

Belphégor haussa les épaules et gronda :

– Si le nain savait ce qui l’attend, il ne se donnerait pas tant de mal pour gagner cinq pistoles !

– Un talisman ! continuait Lorenzo… Que ne le disiez-vous tout de suite ? Je n’aurais pas fait attendre ce digne Nubien qui a à me dire des choses intéressantes. N’est-ce pas, Belphégor ?… Un talisman pour gagner une fortune ! Je vais vous donner le meilleur. C’est une prière.

Une prière ? fit Cogolin haletant de joie après avoir haleté d’épouvante.

– Oui, une prière à Mercure, dieu de l’argent.

– Ah ! Ah ! C’est exact ! Mon ancien maître le régent… mais voyons la prière.

– Je vais l’écrire. Il faudra que votre maître l’apprenne par cœur. Vous m’entendez ?

– Par cœur, oui, maître sorcier !

– Dès cette nuit. Car nous sommes justement sous l’influence de Mercure. Demain, vous m’entendez, demain, il serait trop tard…

– Peste ! Il l’apprendra dans une heure au plus tard.

– En êtes-vous sûr ? fit Lorenzo avec un calme stoïque.

– Aussi sûr que je le suis de vous parler en ce moment. Je le réveillerai. Je lui remettrai la prière. Et je l’empêcherai de dormir tant qu’il ne la saura pas par cœur !

– C’est bien ! dit Lorenzo d’une voix qui, cette fois, trembla convulsivement.

Il s’assit. Il saisit une plume toujours prête sur la table, près de feuilles de parchemins ornées de signes cabalistiques. Il jeta

un regard à Belphégor… Belphégor bâillait !… Lorenzo, d'une plume rapide, écrivit…

Il écrivit deux lignes. Il fit alors sécher l'encre rouge (qui, en certains cas, passait pour du sang), plia le parchemin, le scella, et le remit à Cogolin.

– Va ! murmura-t-il. Hâte-toi ! Que ton maître apprenne cette prière cette nuit, oh ! cette nuit, entends-tu ? et sa fortune est faite ! Va ! et dis à ton maître que le sorcier du Pont-au-Change, en lui envoyant ce parchemin, lui crie de loin, du fond de son cœur : « Que Dieu vous garde et vous conduise. »

Ému, étonné par l'accent de profonde sensibilité avec lequel le sorcier avait prononcé ces derniers mots, Cogolin murmura un remerciement confus, puis s'élança vers la porte que Belphégor lui ouvrait lui-même. Un instant plus tard, il avait disparu dans la nuit. Et alors, comme le Nubien achevait de cadenasser la porte, Lorenzo se tourna vers lui, et d'une voix qui vibra comme l'airain :

– Maintenant, Belphégor, accomplis les ordres de ta maîtresse ! exécute la sentence de la Galigaï !

* * * *

Cogolin était parti en courant. Il portait une fortune ; cela donne des jambes aux culs-de-jatte, des bras aux manchots, de l'esprit aux idiots. Cogolin qui n'était ni cul-de-jatte, ni manchot, ni imbécile, sentit se décupler ses facultés ordinaires. Dix minutes lui suffirent pour se transporter jusqu'à la *Bonne Encontre*. Là, il se précipita dans la chambre de Capestang, une lumière dans une main, le talisman dans l'autre. Le chevalier dormait.

– Il ne se doute pas de ce qui l'attend ! murmura le digne écuyer avec un large rire.

À ce moment, le chevalier, réveillé par la lumière, ouvrit un œil. Cogolin en profita pour crier tout d'une voix :

– Monsieur le chevalier, je vous apporte la fortune !

– Où est-elle ? fit Capestang qui ouvrit l'autre œil.

– Je vais vous expliquer, monsieur, il suffit de…

– N'explique rien du tout ! interrompit le chevalier. Tu me viens éveiller au plus bel endroit de mon somme. Tu pousses des cris à m'assourdir. Tu mérites la bastonnade. Cependant, comme tu prétends que tu m'apportes la fortune, je *veux la voir*. Montre-la.

– Mais, monsieur le chevalier, il faut justement que je vous explique ce qui doit…

– Montre, te dis-je ! vociféra l'aventurier en jetant une jambe hors des couvertures. Tu as dit : « J'apporte la fortune ! » L'as-tu dit, bélître ?

– Oui, monsieur ! Et je le répète ! cria Cogolin.

– Eh bien, montre ! Je veux que tu me montres la fortune, sans quoi, garde à martin-bâton ! Et je ne frapperai pas à côté comme faisait Turlupin quand tu étais dans le sac…

Cogolin frémit. Mais rendu stoïque par l'avarice, car rien n'est plus près de la vertu, que le péché mortel, il se redressa et dit avec fermeté :

– Monsieur le chevalier, voulez-vous faire fortune ? En ce cas, écoutez une minute et vous frapperez après.

Capestang sauta du lit, saisit Cogolin par une oreille, et cria :

– Je ne veux pas *faire* fortune ! Je veux *voir* la fortune que tu apportes. Montre-la !

– La voici ! dit Cogolin.

Et il tendit le parchemin plié et scellé que Capestang saisit en disant :

– Qu'est-ce que cela ?

– Un talisman, monsieur, un admirable talisman que j'ai payé cinq pistoles.

– Mes dernières pistoles ! Ah ! misérable ! Tu mérites…

– Qu'importe, monsieur ! rugit Cogolin qui puisa dans l'excès de la terreur le suprême courage nécessaire pour interrompre le chevalier. Qu'importe, puisqu'avec ce talisman vous pouvez dans le premier tripot venu gagner demain mille écus, ou mille pistoles peut-être, ou mille doublons !

La colère de Capestang tomba à plat. Il se recoucha en disant seulement :

– Imbécile !

– Pourquoi, monsieur ? Ah ! il est dur de se voir ainsi traité par celui-là même que j'ai voulu enrichir, risquant pour cela la perdition de mon âme.

– Mon pauvre Cogolin ! fit Capestang attendri.

– Dites Laguigne, monsieur !

– Mon pauvre Laguigne, comprends donc une chose : c'est que si on pouvait gagner mille pistoles avec ce chiffon de parchemin, celui qui te l'a vendu serait depuis longtemps riche comme Crésus et n'aurait pas besoin de vendre des talismans. Va dormir, va.

– Monsieur, vous me réduisez au désespoir si vous n'apprenez tout de suite la prière que le sorcier a écrite.

– Va dormir, te dis-je ! hurla Capestang.

Et cette fois, il accentua ses paroles d'un geste si menaçant que l'infortuné Cogolin battit précipitamment en retraite vers le cabinet qu'il occupait. Mais, un instant après, il entrouvrit la porte et passa la tête :

– Monsieur, supplia-t-il, prenez garde que demain il sera trop tard, car Mercure…

Capestang bondit hors de son lit. Cogolin n'eut que le temps de s'enfermer dans son cabinet. Pour la deuxième fois, le chevalier tout maugréant se recoucha ; dans un geste de rage, il saisit le fameux parchemin, essaya de le déchirer, le roula en boule et, furieusement, l'envoya à l'autre bout de la chambre. Puis, se tournant sur l'épaule, il ferma les yeux et il se

rendormit.

Il se rendormit sans lire les lignes écrites par Lorenzo. Et voici quelle était la prière que Lorenzo avait écrite :

« Si vous voulez sauver Giselle d'Angoulême et sa mère, courez sans perdre un instant à Meudon, à l'auberge de la *Pie Voleuse.* Demain matin, cette nuit, peut-être, Concini et Léonora Galigaï agiront. Courez. Et quand vous l'aurez sauvée, dites à la duchesse d'Angoulême de pardonner au nain d'Orléans, au sorcier du Pont-au-Change ! »

Tandis que cette scène burlesque, mais terrible de conséquences, se déroulait dans la chambre du chevalier de Capestang, voici ce qui se passait dans la maison du Pont-au-Change. Lorenzo était petit, maigre, fluet, presque un nain. Belphégor était grand, fort, bien découplé, presque un colosse. Il faut noter qu'il n'y avait chez le Nubien ni haine, ni colère, ni même simple aversion contre Lorenzo. Léonora Galigaï lui avait donné un ordre : il venait pour exécuter cet ordre, voilà tout. Lorsque Cogolin se fut élancé au-dehors, Belphégor cadenassa la porte.

Les paroles de Lorenzo ne parurent pas émouvoir le Nubien. Ayant achevé tranquillement de pousser les verrous, il se tourna vers le marchand d'herbes.

– Maître, dit-il, je vais vous expliquer ce que la *signora* a décidé de vous. Voici : ma maîtresse m'a ordonné de vous suivre ici, dans votre maison, pour vous poignarder. Ensuite, je dois jeter votre cadavre à la Seine avec une bonne pierre pesante attachée au cou, afin que nul ne sache ce qu'est devenu le marchand d'herbes du Pont-au-Change.

L'effroyable tranquillité du bourreau fit pâlir Lorenzo plus encore que la peur de la mort. Il considéra un instant le Nubien avec cette sorte de curiosité que l'on éprouve devant les phénomènes imprévus.

– Eh bien, dit-il, frappe !

En même temps, d'un mouvement insensible, il commençait

à reculer vers l'escalier de bois qui montait à son laboratoire. Avec l'incalculable vitesse qu'acquiert l'imagination lorsque la peur suprême visite un cerveau, Lorenzo avait établi le seul plan de défense qui eût quelque chance de succès, bien faible chance, d'ailleurs : occuper, distraire un instant l'esprit du Nubien, s'élancer dans l'escalier, ouvrir la fenêtre qui donnait sur la Seine et se laisser glisser jusqu'à l'eau.

– Frappe ! dit-il.

Le Nubien ne bougea pas de sa place.

– Frappe ! reprit Belphégor, en répétant la parole du nain. C'est ce que je *dois* faire. C'est ce qui devrait être fait déjà. J'aurais pu vous tuer en venant du Louvre. Je vous ai laissé écrire une lettre. Je vous ai laissé dire tout ce que vous avez voulu. Je vous laisserai vivre, peut-être. J'ai trahi ma maîtresse une fois déjà, ajouta sourdement le Nubien. Je l'ai peut-être encore trahie quand j'ai laissé l'homme sortir. Je puis donc trahir une troisième fois. Écoutez-moi !

Lorenzo avait monté trois marches de l'escalier. Il s'assit sur la quatrième. Il avait les jambes brisées. Son cœur palpitait en bonds désordonnés. Après la *certitude* de mourir, la *certitude* qu'il allait vivre le foudroyait.

– Aujourd'hui, reprit Belphégor, vous m'avez offert de me conduire au coffre qui contient vos richesses, et j'ai refusé. Si je vous disais que moi-même, j'ai de l'or en quantité ? Si je vous disais que non seulement je puis vous laisser vivre, mais que je puis aussi augmenter votre trésor et devenir ensuite votre esclave dévoué ?

Belphégor parlait d'une voix morne. Il baissait les yeux. Il semblait contempler en dedans quelque image. Alors, Lorenzo s'aperçut qu'une douleur inconnue ravageait l'esprit du Nubien. Et, dès lors, il fut certain de triompher.

– On dit, continua Belphégor, on dit que vous êtes capable de lire dans l'avenir. Est-ce vrai ?

– C'est tellement vrai, dit Lorenzo en se levant et en

redescendant deux marches, c'est tellement vrai que, tout à l'heure, quand tu m'as annoncé que tu allais me tuer, tu n'as pu voir en moi aucune émotion. Pourtant, sache-le, lorsque la mort entre vraiment quelque part, il n'est pas de créature vivante qui ne tremble. Moi, je n'ai pas tremblé. C'est que je savais que tu ne me frapperais pas de ce poignard que tu tiens à la main.

Belphégor se tut quelques minutes, méditant ces paroles.

Lorenzo le dévorait du regard. Si, à ce moment, il s'était mis à bondir vers son laboratoire comme il l'avait convenu avec lui-même, il est certain qu'il eût pu fuir. Mais Lorenzo se croyait alors sûr de triompher.

– On dit que vous savez lire dans le passé. Est-ce vrai ?

– Quand tu voudras, dit Lorenzo, je te raconterai ta vie.

Belphégor baissa la tête et, d'une voix plus pensive :

– Maître, on dit que vous êtes sorcier. Est-ce vrai ? Dites, est-ce vrai que vous pouvez voir à travers les murailles, entendre à travers l'espace, suivre des yeux un homme si loin qu'il soit, le retrouver où il est. Est-ce vrai ?

– De qui veux-tu parler ? fit Lorenzo attentif.

– Je veux parler de quelqu'un... d'une femme ! dit Belphégor en frissonnant.

– Son nom ?

– Marion Delorme.

Et Belphégor frémit comme si ce nom, prononcé à haute voix, eût fait vibrer en lui toutes les fibres d'amour et de désespoir. Lorenzo sourit. Son triomphe, pour le coup, n'était plus qu'un jeu.

– Tu veux savoir où est Marion Delorme ? fit-il.

– Oui, maître, râla Belphégor. Parlez, et je suis à vous. Sondez l'espace. Regardez dans Paris, dans la France, dans le monde, regardez avec ces yeux inconnus qu'on dit que vous possédez ! Regardez avec cette vue de l'âme qui perce les

mystères ! Parlez ! Où est-elle ? Parlez et je suis à vous ! *Et jamais ma maîtresse ne saura que vous avez envoyé cette nuit une lettre !* Une lettre, entendez-vous !

Le visage du Nubien se transfigurait. La foi ardente le transportait. Si Lorenzo, à cet instant, avait dit : « Marion Delorme est en ce moment dans cette rue, dans cette maison », Belphégor se fût rendu tout droit à la rue et à la maison indiquées. Mais Belphégor avait parlé de la lettre confiée à Cogolin. Lorenzo devint livide et se dit : « Le Nubien sait. Le Nubien a tout deviné. Le Nubien va prévenir Léonora. »

Et Lorenzo répondit :

– Laisse-moi faire les calculs nécessaires. Reviens demain, à cette même heure, et tu sauras où se trouve Marion.

* * * *

Ces mots étaient prononcés en pleine connaissance de cause. Lorenzo comprit qu'il venait de réussir. Lorenzo avait voulu prouver à Belphégor que lui, sorcier, était impuissant à retrouver Marion Delorme ! Et il avait *réussi !* Il n'eut qu'à regarder Belphégor pour s'en rendre compte. Il eut la perception foudroyante qu'il venait de souffler sur la *foi* du Nubien et de l'éteindre. Tout de suite ! C'était tout de suite que Belphégor voulait savoir !

– Demain ! Des calculs ! Des calculs nécessaires ! Ce n'est donc pas vrai, ces yeux de mystère qui voient le mystère ? Ce n'est donc pas vrai, ces yeux de l'âme qui voient à travers l'espace ? Des calculs ! Cet homme est un homme ! Ce n'est pas le *Sorcier !*

Ces déductions rapides comme des décharges électriques zébrèrent de leurs clartés l'esprit de Belphégor ! Oui, la *foi*… s'écroula en lui avec un bruit de tonnerre ! Oui, du moment que Lorenzo demandait un jour, il cessa d'être le sorcier, celui qui voit à travers les murailles et entend au-delà. Belphégor ploya les épaules. Ses traits se détendirent. Ses yeux révulsés reprirent leur morne expression. Il jeta autour de lui un long regard

étonné, puis, tout à coup, ce regard se posa sur Lorenzo qui, doucement, sans un bruit, montait à reculons.

Belphégor bondit. Il se rua en secouant la tête, en poussant un soupir de désespérance atroce, en grinçant des dents, en mâchant de violentes imprécations. Il n'était plus le bourreau impassible qui exécute une sentence, sans haine ni colère. Les rages, les tempêtes de rage se déchaînaient en lui. Il allait tuer pour son propre compte. Tuer le *faux sorcier,* tuer l'homme qui venait de lui prouver que son rêve était une chimère ! Il se rua, le poignard levé. Lorenzo sourit.

– Viens, murmura-t-il en lui-même. Viens mourir ! La lettre !… Il faut que ma lettre arrive… et que Léonora ne sache pas !

Il se mit à monter à bonds désordonnés. Au moment où Lorenzo atteignait la porte de son laboratoire, Belphégor, avec un han ! terrible, lui porta dans le dos, à toute volée, un coup de poignard. Le nain s'écrasa sur le plancher et se roula en talonnant violemment.

– Crève donc ! râla le Nubien de cette voix étrange de l'homme qui se sent redevenir carnassier.

Dans le même instant, comme il se baissait pour porter un deuxième coup, il vit que la lame de son poignard, s'était brisée ! Il vit que la blessure horrible qu'il *avait dû faire* à Lorenzo ne saignait pas ! Et il vit que le nain se relevait et se jetait à l'intérieur de son laboratoire.

Lorenzo portait une solide chemise de mailles : le coup l'avait jeté à terre, mais non tué. D'un bond, il fut à la fenêtre. Elle était ouverte : Lorenzo le savait.

C'est vers cette fenêtre ouverte sur la Seine qu'il attirait Belphégor. La fenêtre ouverte sur la mort. C'était terrible. Le seul moyen d'empêcher Belphégor de prévenir Léonora, c'est-à-dire le seul moyen de sauver la duchesse d'Angoulême et sa fille, c'était de tuer le Nubien ! Et comme Lorenzo était trop petit, trop faible pour entreprendre une lutte, le seul moyen de

tuer Belphégor, c'était de mourir en l'entraînant dans la mort !

Lorenzo enjamba la fenêtre et attendit un instant, alors qu'il eût pu se laisser glisser. Il eut un hoquet de joie puissante : Belphégor était à la fenêtre ! Belphégor le saisissait !

– La lettre ! murmura Lorenzo. Il faut que la lettre arrive !… et que Léonora ne sache pas.

Il eut un sourire mystérieux, leva les yeux au ciel pour voir les étoiles et murmura :

– C'était écrit. Ceci est la suite du drame d'Orléans.

En même temps, il cessa de se cramponner des pieds à l'échelle sur laquelle il venait de se poser et, des deux mains, se suspendit à la gorge de Belphégor. Des imprécations râlées, de sourds jurons, une sorte de trépignement. Le Nubien frappait à coups redoublés sur la tête du nain. Convulsivement, Lorenzo l'étreignait à la gorge, l'attirait, l'entraînait brusquement, il y eut une chute, le tournoiement rapide de deux ombres dans l'espace, puis le bruit de l'eau qui s'ouvre. Quelques secondes, Belphégor et Lorenzo enlacés se débattirent à la surface ; quelques halètements rauques indiquèrent que là, près de cette arche du Pont-au-Change, une chose horrible se passait. Lorenzo ne souffla plus. Belphégor râlait encore. Lorenzo était mort. Lorenzo était mort en murmurant :

– Orléans !

Et les mains de Lorenzo, les mains mortes, les mains figées par la mort dans une crispation furieuse, demeurèrent incrustées à la gorge de Belphégor. Cela dura peut-être encore une minute, pendant laquelle le Nubien se battit avec le cadavre, avec l'épouvante, avec la mort. Puis, tout à coup, il n'y eut plus rien que le froissement doux et plaintif des eaux contre les piles du pont. Belphégor et Lorenzo venaient de couler à pic.

LVIII

À Meudon.

Il nous faut un moment nous attacher aux pas du duc d'Angoulême que nous avons laissé, à sa sortie de la Bastille, s'élançant vers la maison de la rue des Barrés, vers l'ancien hôtel de sa mère, Marie Touchet. C'était un rêve étrange, sa délivrance.

Il allait se tuer. Dans la chambre du numéro 14 de la tour du Trésor, il avait subi l'agonie du suicide. Il était parvenu jusqu'à la minute extrême où un simple geste sépare encore la vie de la mort. Ce geste, il allait l'exécuter. La tige de fer patiemment affûtée en poignard allait accomplir son œuvre et, à ce moment, les geôliers avaient ouvert sa porte, un officier lui avait dit de le suivre, on l'avait conduit dans une cour, on l'avait placé entre quatre gardes, on s'était mis en marche, on avait franchi le pont-levis, et l'homme qui le conduisait lui avait dit :

– Vous êtes libre !

Et cet homme, c'était le chevalier de Capestang. Oui, tout cela lui apparaissait comme une imagination créée par la fièvre ou l'espoir. Mais la première stupeur dissipée, la pensée qu'il allait revoir sa fille lui fit oublier tout le reste. Car sa fille ne pouvait être que là où il l'avait laissée : le castel de Meudon était sans doute surveillé ; plus encore l'hôtel de la rue Dauphine. Le duc heurta violemment le marteau en prononçant à voix basse le nom de Giselle. Dans le même instant, il s'aperçut que la porte était entrouverte. Pourquoi ? Il entra en criant : « Giselle ! » et rien ne lui répondit.

En quelques minutes, il eut parcouru la maison déserte, se

heurtant aux meubles dans la nuit, appelant, criant, et, lorsqu'il fut bien convaincu de son malheur, il demeura atterré, la tête vide… Une idée soudaine le ranima :

– Cinq-Mars ! Le fiancé, en l'absence du père, avait le droit de veiller sur la fille !… C'était Cinq-Mars qui avait emmené Giselle !

Il courut à l'hôtel de Cinq-Mars. Le suisse lui ouvrit, non sans avoir parlementé, et, le reconnaissant après l'avoir fait entrer dans la loge, le salua respectueusement. Il se trouvait que ce suisse n'était pas de la force du sieur Lanterne en bêtise. Ce n'est pas lui qui eût dit *Mme la marquise* en parlant de Marion Delorme. L'arrivée soudaine de cet homme que tout le monde croyait à la Bastille, le désordre de sa physionomie firent trembler le digne homme.

– Conduis-moi au comte de Cinq-Mars, dit le duc.

– Pardon ! monseigneur, M. le marquis, à cette heure ! Le père de monsieur a rendu son âme à Dieu.

– Mort ! fit sourdement le duc. Cinq-Mars est mort ! Un instant, il songea que le vieux Cinq-Mars était presque la tête de la conspiration, et que sans lui… mais il secoua la tête : sa fille, d'abord !

– C'est bien, dit-il, conduis-moi à ton maître.

– Parti, monseigneur. L'hôtel est vide.

– Parti ? balbutia le duc qui sentit sa tête s'égarer. Parti… seul ? Réponds ! La vérité ?

– Seul, monseigneur… ou presque, dit le suisse.

– Presque ! Que signifie ? Voyons, tu m'as l'air d'un honnête homme. Je sors de la Bastille. Comprends-tu cela ? Et je suis à la recherche de mon enfant. Ton maître est parti sans doute pour mettre sa fiancée en sûreté ?

L'homme secoua la tête. Angoulême lui saisit le bras.

– Monseigneur, dit le suisse, pardonnez-moi d'être le

messager d'une mauvaise nouvelle : nous n'avons pas vu Mlle votre fille. M. le marquis n'est pas parti avec elle.

– Et avec qui, alors ! Tu as dit : presque seul. Qui l'accompagne ? Une femme ?

– Monseigneur, vous me ferez chasser !

– Je te prends à mon service.

– Monseigneur, vous me demandez de trahir mon maître.

– Je te demande d'avoir pitié d'un père, voilà tout. Parle hardiment, mon brave. Tu as ma parole de gentilhomme que rien de mal ne peut arriver de ce que tu diras.

– Eh bien, monseigneur, dit le suisse avec fermeté, vous avez dit la vérité : M. le marquis est parti avec une femme qu'on nomme Marion Delorme.

Le duc d'Angoulême s'en alla. Il titubait. Il souffrait dans son amour et dans son orgueil paternel. Cinq-Mars, le fiancé de Giselle d'Angoulême, parti avec une femme ! Il sentait que tout croulait dans sa vie.

– Lâche ! oh ! le lâche !

Il répétait sourdement cette insulte tout en courant ; il ne s'apercevait pas que c'était là le cri de son ambition déçue autant que le cri de son orgueil paternel. Et il ne voyait pas qu'il songeait tout autant à la conspiration qu'à sa fille perdue. Et il ne voyait pas qu'il courait à l'hôtel de Guise !

Là, on était bien loin de se douter que le duc de Guise était en ce moment à la Bastille ! Comment eût-on pu imaginer l'aventure survenue à celui que tous considéraient comme le maître de demain ?

À l'hôtel de Guise, Charles d'Angoulême vit s'écarter de lui, avec une sorte d'inexplicable embarras. tous les gentilshommes qui l'avaient acclamé à la réunion de la *Pie Voleuse.* L'un d'eux, enfin, après l'avoir félicité de sa délivrance, finit par lui apprendre la vérité : qu'il avait fallu choisir un nouveau chef, qui était M. le duc de Guise ; et que tout était prêt pour une

lutte suprême ; qu'en ce moment, M. de Guise était à l'hôtel de Condé, où il s'entendait avec les derniers partisans du prince embastillé ; qu'enfin M. de Guise irait au Louvre le lendemain, à la tête de mille gentilshommes soutenus par cent mille Parisiens.

Angoulême écouta ces nouvelles. Il ne trouva pas un mot à dire. Il sortit, silencieux, lent, la tête basse, écrasé par cette pitié même qu'il avait devinée chez celui qui lui avait parlé. Seulement, une fois dehors, il pleura.

Le jour commençait à poindre et accrochait des lueurs aux armes des bourgeois qui déjà occupaient les rues. Charles ne put supporter ce spectacle et courut s'enfermer dans cet hôtel de la rue Dauphine où il avait été saisi par Concini, et où, peut-être, sans doute même, il risquait d'être saisi ce jour par les gardes du duc de Guise devenu roi de France !

Trahi par Cinq-Mars ! Trahi par Guise ! Souffleté dans son ambition paternelle, bafoué dans son ambition politique, plus de partisans, plus d'amis, plus de fille, plus rien ! Il regretta la Bastille ! Il regretta la minute où il allait mourir. Une sorte de prostration morale s'empara du duc d'Angoulême. Pendant quelques heures, il ignora le sens de la vie, il s'abandonna à la mortelle consolation de ne plus penser. Le souvenir de sa fille même fut impuissant à le galvaniser. La pensée était morte en lui.

* * * *

Sans doute de longues heures s'écoulèrent. Lorsque le duc d'Angoulême se réveilla de sa torpeur, la nuit s'était faite. Mais il ne songea pas à allumer quelque flambeau ; les ténèbres, au contraire, lui formaient une sorte de cuirasse contre les impressions extérieures. Les rumeurs de Paris s'étaient éteintes, et il se dit :

– À cette heure, cette révolution qui eût dû se faire pour moi est accomplie et c'est un autre qui en profite. En ce moment, Guise reçoit au Louvre l'hommage de ces mêmes gentilshommes qui m'avaient juré fidélité. Misérables ! je…

Dans cette nuit terrible, il repassa sa vie. Il chercha les minutes de bonheur parmi tant d'années de souffrances. Et alors, à mesure que ces instants du bonheur passé revivaient dans son imagination, il voyait se préciser la touchante figure de celle qu'il avait tant aimée aux jours radieux de sa jeunesse et qu'il avait peu à peu délaissée, dédaignée, oubliée : Violetta, duchesse d'Angoulême.

Un inexprimable attendrissement le pénétra. Ses larmes finirent par couler. Et ce n'étaient plus les larmes de rage, les larmes corrosives qu'arrache l'ambition déçue ; c'étaient les larmes rafraîchissantes du repentir et de l'amour qui sommeillait au fond de son cœur, sous les ruines. Son esprit s'apaisa. Il entrevit la possibilité d'être heureux encore…

Recommencer sa vie ! La reprendre au moment où, de l'amour, il avait bifurqué vers l'ambition !… Oui, c'était une solution claire, et cette pensée lui vint comme un rayon de soleil. Il lui restait un million. Il était donc riche… Il irait retrouver Violetta à Meudon. Ensemble, ils rechercheraient leur fille. Puis il oublierait Cinq-Mars, Guise, la royauté, tout, pour vivre tout bêtement heureux entre sa femme et son enfant. Et c'était la suprême sagesse.

Vers trois heures du matin, le duc d'Angoulême se mit en route pour aller à Meudon. La pensée que Giselle, ne s'étant trouvée ni rue des Barrés ni rue Dauphiné, avait dû se réfugier à Meudon ne lui venait pas. Mais pour Violetta, il était sûr de la retrouver là, dans cette chambre aux meubles antiques, aux tapisseries fanées où elle se plaisait…

Il arriva à Meudon vers quatre heures et demie. *D'instinct,* et avant même que d'entrer dans le vieux castel, il alla frapper à la porte de la *Pie Voleuse,* persuadé que dame Nicolette lui dirait ce qui se passait dans la mystérieuse maison où, au début de ce récit, nous avons fait entrer le lecteur. Un valet tout endormi vint ouvrir ; puis, ce valet, sur l'ordre du duc, alla réveiller la maîtresse du logis. Au bout d'un quart d'heure, dame Nicolette apparut. Elle poussa un grand cri et joignit les mains ;

Angoulême regardait en souriant cette femme qui lui était aveuglément dévouée.

– Eh bien ! fit-il, on dirait, dame Nicolette, que ma présence vous étonne ?

– Il y a de quoi, monseigneur ! Vous étiez à la Bastille. Il faut donc que le roi Louis vous ait fait grâce ?

– Non, dit le duc assombri et poussant un soupir, et je ne crois pas que Louis XIII ait plus jamais occasion de gracier ou d'enfermer qui que ce soit. Mais, ma pauvre Nicolette, il ne s'agit pas de moi. Je veux savoir ce qui s'est passé au castel pendant mon absence, et…

– Attendez, monseigneur, interrompit Nicolette tout effarée, attendez une minute.

Et, laissant le duc étonné, elle se retira en levant les bras au ciel.

– Cette bonne femme perd la tête ! gronda le duc dont l'esprit fut traversé d'une mauvaise pensée. Sans doute elle ne sait pas que Guise est roi ! Allons, il faut que j'aille tout droit au castel. Et si elle n'est pas là ? ajouta-t-il en pâlissant, si ce dernier malheur m'était réservé…

Il s'assit sur un escabeau, n'osant plus maintenant, et cherchant des prétextes.

– Elle est là, sûrement ! Mais il vaut mieux que Nicolette la prévienne d'abord de mon retour : sa tête est si faible. Pauvre petite ! C'est pourtant moi, c'est mon égoïsme… non ! oh non, ce n'est pas seulement mon égoïsme qui a fait de Violetta une malheureuse démente…

Et, d'un trait, la scène d'Orléans mille fois racontée par Violetta, la tentative de Concini se retraça à son esprit. Et alors, il comprit ce qu'il y avait eu de hideux dans cette sorte d'alliance qu'il avait consentie, dans ce pacte qui un moment, l'avait enchaîné à Concini ! Il souhaita la vengeance. La colère se déchaîna en lui. Il se jura de ne prendre ni trêve ni repos

avant d'avoir châtié Concini…

À ce moment, la porte par où était sortie dame Nicolette s'ouvrit ; deux femmes entrèrent. Charles d'Angoulême fut agité d'un long frémissement de joie pure et vivifiante. Il se dressa, tout pâle, les bras tendus ; l'instant d'après, dans ses bras, il serrait Giselle, sa fille, et Violetta, sa femme, tandis que l'hôtesse s'essuyait les yeux du coin de son tablier. Ce fut une heure de félicité pendant laquelle tout fut oublié ; la première émotion passée, commencèrent mille questions, mille réponses qui se croisèrent au hasard. Puis vinrent les projets de départ fiévreusement exposés par le duc. Pas un mot ne fut dit de Cinq-Mars. Giselle, de son côté, songeait peut-être à Capestang, mais elle gardait pour elle. Seulement, quand son père, faisant allusion à l'abandon de Cinq-Mars, lui dit :

– Je te consolerai, mon enfant. Toute ma vie, maintenant, est à vous deux seules. Je te chercherai, je te trouverai quelque noble et beau gentilhomme plus digne de toi que celui qui nous a trahis.

– Mon père, répondit Giselle, je me suis juré de n'épouser que l'homme capable par son courage de nous venger de Concini, de venger ma mère !

– Ce soin me regarde ! fit d'Angoulême les dents serrées. Ta mère sera vengée, je te le jure ! Pauvre femme ! Pauvre chère Violetta ! Oh ! si des années d'amour et de dévouement peuvent lui rendre la raison…

– Regardez-la, mon père ! Regardez ses yeux ! dit Giselle.

Jusqu'à ce moment, en effet, Violetta n'avait prononcé que peu de paroles. Elle gardait cette attitude timide et presque apeurée, qu'elle avait prise l'habitude de conserver, depuis bien longtemps, en présence de l'homme qui jadis l'avait adorée. Le duc prit la main de Violetta, et, comme le lui avait sa fille, la regarda dans les yeux. Alors, au bout d'une minute de silencieuse contemplation, il se mit à trembler.

Quel bouleversement s'était opéré dans le cerveau de

Violetta ? Quelle mystérieuse secousse avait enfin brisé les liens qui avaient enchaîné cette pensée ? Il ne savait !… Mais ce qu'il savait, ce qu'il voyait clairement, c'est que les yeux de Violetta avaient pris cette limpidité, cette lucidité que donne la raison reconquise, et que les brumes de la démence enfin s'étaient dissipées. Le duc tomba à genoux.

– Guérie ! cria-t-il en couvrant de baisers les mains de sa femme.

Violetta, doucement, releva le duc, et jetant un regard à sa fille éperdue de bonheur, elle prononça mystérieusement :

– Maintenant, le marchand d'herbes du Pont-au-Change est pardonné !…

* * * *

Le jour était venu ; il était environ sept heures du matin. Le duc d'Angoulême, Violetta et Giselle se préparèrent à passer dans leur maison : il n'y avait que la route à traverser. Au moment où le duc donnait son bras à Violetta radieuse, plus jeune que jamais, Giselle l'arrêta par cette question :

– Mon père, vous nous avez dit comment vous êtes sorti de la Bastille, mais vous ne nous avez pas dit le nom de votre sauveur…

Un nuage passa sur le front d'Angoulême. Que de fois, au fond de sa cellule, il s'était affirmé que sa fille aimait Capestang ! Et à chaque fois, il s'était juré que, lui vivant, sa fille à lui, à lui, un des premiers seigneurs du royaume, ne pouvait devenir l'épouse de cet intrigant, de cet aventurier, de ce fier-à-bras vantard ! Il lui fallait donc avouer maintenant que c'était le pauvre Capitan qui l'avait sauvé ! Jamais !

– Oui, insista Violetta en s'arrêtant, le nom de ce héros, afin que je l'aille remercier à genoux, mon Charles.

Le duc d'Angoulême pâlit. Il regarda tour à tour sa fille et sa femme. Il les vit haletantes. Une seconde, il hésita : puis, secouant rudement la tête :

– Le nom de cet homme ? fit-il sourdement. Plus tard, peut-être ; pas maintenant !

Violetta demeura interdite. Comment et pourquoi Charles parlait-il avec une sorte de haine inavouée de l'homme qui l'avait sauvé ? Quant à Giselle, toute frémissante, elle ferma les yeux. Un instant, la flamboyante image passa dans son imagination de celui qu'elle avait vu, un jour, un beau jour d'été, dans ces bois de Meudon, se dresser entre elle et Concini. Et tout au fond d'elle-même, Giselle balbutia, éperdue :

– C'est lui ! oh ! c'est lui qui a sauvé mon père !

* * * *

Dame Nicolette fut chargée de faire mettre en état un carrosse de voyage qui, depuis longtemps, attendait à tout hasard, dans les remises de l'auberge : à huit heures du matin, les voyageurs devaient se mettre en route, après avoir pris dans le castel quelques papiers précieux et la somme d'or qui y était enterrée. Le duc, Violetta et Giselle sortirent.

Il est bon de dire ici que la porte de l'antique maison donnant sur la route ne servait que très rarement. Les hôtes du castel, sauf en quelques circonstances exceptionnelles, passaient toujours par le parc : pendant toute la période de conspiration, il avait été en effet nécessaire que la maison passât pour abandonnée. Cette porte avait un secret, ce qui, à ces époques de trouble, n'était pas une rareté. On appuyait sur un bouton extérieur : la porte s'ouvrait pour se refermer ensuite d'elle-même, grâce à un ressort très simple.

C'est vers cette porte que se dirigea rapidement Giselle qui marchait en tête. À quelques pas derrière elle, plus lentement, venaient le duc et Violetta, heureux tous deux en cette inoubliable minute, d'un bonheur sans nuages. Au moment où Giselle allait poser son doigt sur le bouton qui manœuvrait le ressort, elle entendit tout à coup derrière elle une rumeur étrange, puis, dans le même instant, un cri déchirant, un râle. Dans cette seconde, elle se retourna, et demeura éperdue d'épouvante, la pensée submergée d'horreur.

De toutes les maisons avoisinant l'auberge, des hommes s'élançaient, l'épée à la main ! Ils étaient plus de vingt, pareils à des ombres qui bondissent, rapides, actifs, silencieux. Giselle n'eut le temps ni de pousser un cri, ni de faire un geste : dans la seconde même où elle se retourna, elle vit le duc d'Angoulême bâillonné, saisi, porté, entraîné, jeté dans un carrosse ; elle vit sa mère entourée par un autre groupe d'assaillants, également bâillonnée, jetée dans le même carrosse, et déjà celui-ci, entouré de sept ou huit cavaliers, conduits par Louvignac, le seul des chefs spadassins de Concini qui eût survécu, était enlevé au galop de ses chevaux, lorsque Giselle, avec un cri de terreur folle, eut un mouvement pour s'élancer en avant…

– Au Louvre ! hurla une voix au moment où le carrosse s'ébranlait.

Dans ce moment, Giselle vit venir à elle un groupe à la tête duquel marchait un homme la physionomie bouleversée par un rictus de triomphe, livide, terrible…

– Concini ! bégaya Giselle qui se sentit vaciller.

Concini n'était plus qu'à trois pas de la jeune fille. Déjà il précipitait sa marche pour la saisir. Une suprême révolte galvanisa Giselle qui s'appuya à la porte.

– Au nom du roi ! cria Concini.

Dans le même instant, il poussa une furieuse imprécation ; la porte venait de s'ouvrir ! Giselle avait disparu dans l'intérieur, et la porte se refermait !

– Des madriers pour enfoncer cette porte ! hurla Concini.

– Monseigneur, dit près de lui la voix narquoise de Rinaldo, monseigneur, il y a une deuxième issue à cette maison : celle par où nous pénétrâmes un soir, s'il vous en souvient. Je vais faire défoncer la porte. Quant à vous, si vous ne voulez que la pie vous échappe encore, et cette fois pour longtemps peut-être, courez au parc, monseigneur, courez !

Déjà Concini n'écoutait plus. Dès les premiers mots, il avait

compris, et, avec son sifflet, avait jeté un signal : les vingt ou trente spadassins qui l'entouraient coururent à une ruelle d'où, l'instant d'après, ils revinrent avec leurs chevaux. Concini se mit en selle, écumant, blême de rage.

– La moitié des hommes ici ! ordonna-t-il d'un ton rude. Que les autres me suivent !

Il s'élança, suivi d'une quinzaine de cavaliers qui, quelques minutes plus tard, occupaient le parc. Quant à Rinaldo, il prit aussitôt ses dispositions. Des madriers furent apportés. Bientôt un coup sourd ébranla la porte, puis un autre. Au dixième coup, la porte se fendit. Au vingtième coup, tout un vantail s'abattit à grand fracas.

– En avant ! dit Rinaldo de sa voix joyeuse. *Corpo di Cristo,* pour le coup, nous allons prendre la pie au nid ! Toute la bande se rua dans l'intérieur.

* * * *

À ce moment, de la cour de la *Pie Voleuse,* sortit un carrosse tout attelé, son conducteur sur le siège. Cet homme, sorte de colosse, dévoué serviteur de l'hôtesse, avait sans s'inquiéter des bruits qu'il entendait, exécuté l'ordre reçu. On lui avait dit de mettre en état le carrosse de voyage de monseigneur et, une fois attelé, de le sortir sur la route et de s'y tenir prêt à tout événement. Simplement, il avait obéi.

Et maintenant, effaré de ce qu'il voyait, mais esclave de la consigne, il attendait là, comme on lui avait dit.

LIX

Haute trahison.

Pendant que ces divers événements se déroulaient, le roi veillait dans son Louvre, entouré de ses conseillers. L'esprit du jeune roi, dans cette journée qui avait failli lui coûter son trône, avait reçu deux coups de foudre. Deux événements s'étaient produits. Deux de ces formidables événements qui laissent de profondes et indestructibles sensations.

Le premier, c'était la lettre du gouverneur de la Bastille racontant la capture de Guise par Capestang. Le deuxième, c'était l'avis que Lorenzo avait pu murmurer à Louis au moment le plus périlleux de la journée.

Concini le trahissait…

Depuis longtemps, il en était sûr. Il le sentait. On le lui disait. Mais il doutait, au fond. Cette fois, la certitude était entrée violemment dans sa pensée. Concini trahissait. D'instinct, il sentait que l'heure était venue d'agir, s'il voulait sauver non seulement son trône, mais aussi sa vie. Et il se rappelait les paroles de Capestang qui claironnaient dans sa tête comme une fanfare de bataille :

– Défendez-vous, sire ! Regardez autour de vous, étudiez les visages, scrutez les consciences et, quand vous aurez trouvé, frappez sans prévenir, comme frappe la foudre.

Oui ! Se défendre. Attaquer. Frapper… Et ce jeune homme, cet enfant. à la minute terrible où il fallait faire acte d'homme, songeait :

– Pourquoi ai-je laissé partir Capestang ? Pourquoi l'ai-je

insulté ? Oh ! pourquoi n'est-il pas là, à mes côtés ? Appuyé sur une telle épée, que ne pourrais-je entreprendre !

Louis commença par donner l'ordre de fermer toutes les portes du Louvre. Défense à qui que ce fût de sortir ! Mais déjà, à ce moment, Lorenzo et Belphégor étaient hors du Louvre. Léonora Galigaï avait entendu cet ordre, et, dès l'instant même, elle alla trouver Marie de Médicis pour trouver un moyen de sortir coûte que coûte, de courir à l'hôtel d'Ancre. Elle avait deviné, elle !…

Elle avait vu Lorenzo parler au roi. Elle voyait clairement que quelque formidable danger se formait en nuage prêt à crever sur la tête de Concino. Elle tremblait pour lui. Mais elle ne perdait rien de sa lucidité et de sa promptitude de décision. Quels arguments employa-t-elle ? Que dit-elle à Marie de Médicis ? Sans doute, il y eut là quelque scène longue et terrible, car ce fut seulement à deux heures du matin que la reine mère se décida à escorter sa première dame d'honneur jusqu'à un guichet qu'elle fit ouvrir, les gardes n'osant résister et persuadés d'ailleurs que l'ordre du roi ne pouvait concerner la reine.

Vingt minutes plus tard, le capitaine Vitry sortait du Louvre à la tête de cinquante gardes.

* * * *

Deux hommes avaient été frappés au cœur par la lettre de La Neuville apportant l'incroyable et pourtant véridique nouvelle de l'arrestation de Guise par Capestang ; c'étaient Richelieu et Concini. C'est donc avec une fébrile impatience qu'ils attendaient l'arrivée du gouverneur, que le roi avait envoyé chercher. Des explications que La Neuville allait apporter dépendait la fortune de Capestang, c'est-à-dire d'un homme que tous deux considéraient comme leur ennemi mortel. Cependant, malgré les courriers expédiés, La Neuville n'arrivait pas.

Vers une heure du matin, Louis s'enferma dans son cabinet avec Luynes et eut avec son favori une grande conférence. Sans doute, de suprêmes résolutions furent prises alors, car Luynes,

s'élançant, parcourut le Louvre, interrogeant mystérieusement les valets et les gardes. Il revint enfin tout effaré dans le cabinet royal et sa première parole fut :

– Sire, vos soupçons ne doivent être que trop fondés : la marquise d'Ancre vient de quitter le Louvre !

Le roi frappa ses mains l'une contre l'autre.

– Que faire ? murmura-t-il. Attendre à demain ?

– Allons donc, sire ! Voulez-vous donc laisser au gibier le temps de brouiller la voie ? Donnez du cor, c'est le bon moment ou jamais !

Cette affectation de rude franchise dans le conseil impressionnait toujours vivement le jeune roi. Et cette fois, sans doute, les conseils de Luynes concordaient avec sa propre volonté, car il fit appeler Vitry.

– Capitaine, lui dit-il, il s'agit de marcher à la bataille.

– Contre qui, sire ? fit Vitry, dont l'œil étincela.

– Contre M. le maréchal d'Ancre.

– Enfin ! rugit Vitry.

– Oh ! oh ! fit Louis XIII, il paraît que la bataille vous plaît, mon brave capitaine ?

– Eh ! vivadiou, grommela Luynes, à qui ne plaît-elle pas ?

– Sire, dit Vitry, j'ai un vieux compte à régler avec M. Concini, qui m'a dit un jour un de ces mots qu'on n'efface qu'avec du sang, un de ces mots qui valent leur pesant de vendetta, comme dit M. d'Ornano. Sire, si vous me donnez l'ordre d'arrêter le maréchal d'Ancre, il est justement dans la grande galerie.

Le roi ouvrit la bouche comme s'il allait parler. Luynes et Vitry le dévoraient du regard.

– Non ! reprit tout à coup Louis XIII en passant une main sur son front pâle. Il faut être sûr d'abord !

– Parfaudious ! gronda Luynes.

– Silence ! dit Louis XIII en se redressant. Vitry, voici l'ordre : vous allez vous rendre à l'hôtel d'Ancre. Vous y arriverez en même temps que Mme la maréchale, qui sort à l'instant du Louvre. Vous la ferez garder à vue. Vous ferez une exacte perquisition dans l'hôtel. Et si vous trouvez quelque papier indiquant que M. Concini conspire, vous mettrez la marquise en état d'arrestation. Puis vous reviendrez au Louvre. Allez.

Vitry fit demi-tour et partit, rapide comme la vengeance. À ce moment un huissier annonça :

– M. le gouverneur du château de la Bastille.

Dans la rumeur que causa l'arrivée de La Neuville, le départ mystérieux de Vitry passa inaperçu. Sur un signe que fit Louis XIII, tout le monde entra dans le cabinet.

– Comte, dit le roi, vous avez été bien long à vous rendre à mes ordres.

– Sire, balbutia La Neuville, j'ai dû, pour le service de Votre Majesté, m'absenter du château. À peine ai-je su la volonté du roi que je suis monté à cheval pour accourir.

– C'est bien. Expliquez-moi le sens de votre lettre. Donnez-nous des détails. N'oubliez rien. Allez donc, comte. Nous écoutons.

La Neuville jeta autour de lui un regard effaré et vit une si poignante curiosité sur tous ces visages tendus vers lui qu'il commença à soupçonner que quelque chose d'étrange avait dû lui arriver.

– Mais, sire, dit-il en tremblant d'inquiétude, ma lettre est positive. Le prisonnier qu'on m'a amené est de telle importance, et votre chevalier, sire…

– Mon chevalier !

– Oui. M. de Trémazenc de Capestang. Votre chevalier, dis-je, m'a donné si peu d'instructions relatives à ce prisonnier que

j'ai cru devoir en référer directement à Votre Majesté.

– Ainsi, le duc de Guise est bien à la Bastille ? gronda Richelieu.

– Certes, monseigneur ! dit La Neuville stupéfait.

– Et il y a été amené par ce Capestang ? demanda Concini.

– Sans aucun doute, monsieur le maréchal, répondit La Neuville, qui marchait d'effarement en stupéfaction.

– Ainsi, dit Louis XIII, c'est bien vrai ! Nous n'avons pas rêvé ! Cette chose prodigieuse a pu se faire et s'est faite !

– Sire ! bégaya le gouverneur, s'il y a erreur, je n'en suis pas responsable. Je suis couvert par un ordre écrit tout entier de la main du roi !

– Un ordre ! s'exclama Louis, dont le regard s'illuminait. L'avez-vous, cet ordre ?

– Le voici. C'est une véritable inspiration de la Providence qui m'a fait le prendre à tout hasard.

Louis saisit, arracha presque le parchemin à La Neuville et se mit à le parcourir avidement. Bientôt un étrange sourire crispa ses lèvres pâles. Il ferma les yeux et murmura :

– Capestang ! murmura-t-il. Mon brave chevalier ! Est-ce ta bravoure ou ton esprit qu'il faut le plus admirer ?

Et il passa le parchemin à Richelieu, qui blêmit de fureur en reconnaissant l'ordre qu'il avait dicté au roi. L'ordre destiné à faire emprisonner Cinq-Mars et relâcher Laffemas !

– Sire, dit-il de sa voix tranchante comme un couperet, quoique Votre Majesté puisse penser de cet aventurier, c'est un voleur. Il s'est emparé à main armée de la signature du roi et il en abuse dans un but que nous ne connaissons pas. C'est un crime de lèse-majesté !

– C'est un crime ? dit Louis XIII qui gardait son énigmatique sourire.

– Un crime qu'il faut punir ! reprit durement Richelieu. Mais

ce n'est pas tout, sire. L'ordre porte qu'on amène à M. de La Neuville un prisonnier dont le nom n'est pas écrit, Votre Majesté sait pourquoi. Jusqu'ici, tout va bien. Mais l'ordre porte également que M. de La Neuville doit remettre un autre prisonnier dont le nom n'est pas écrit. M. le gouverneur, avez-vous remis un prisonnier à ce Capestang ?

– Mais, oui, monseigneur ! fit La Neuville éperdu. Je ne pouvais hésiter après avoir vu la signature de Sa Majesté.

– Ah ! ah ! fit Richelieu dans un grondement de tigre prêt à bondir sur sa proie.

– Paix ! fit le roi. Dites-nous, monsieur, quel est ce prisonnier que vous avez remis ?

– Mais, sire… c'est celui qu'on m'a demandé ! C'est le numéro 14 de la tour du Trésor !

– C'est-à-dire ? fit le roi.

– C'est-à-dire, sire, M. le duc d'Angoulême !

– Le duc d'Angoulême ! gronda Louis XIII qui pâlit.

– Voilà donc la vérité qui éclate enfin ! grinça Concini. Le misérable Capitan conspire avec Angoulême, la chose est claire. Il a voulu faire coup double : il a délivré le plus acharné, le plus formidable adversaire de Votre Majesté et l'a en même temps débarrassé d'un rival ! Guise à la Bastille. Angoulême délivré ! Jamais le roi n'a couru un tel danger. Car, tant que Guise était libre, son influence balançait aux yeux des rebelles celle du duc d'Angoulême !

– Sire, ajouta Richelieu, ceci n'est plus un crime de lèse-majesté ; c'est un crime de haute trahison envers la sûreté de l'État et la vie du roi.

Louis XIII ne dit rien. Il jeta un sombre regard sur ces deux seigneurs, dont l'un, déjà, lui inspirait une sorte de terreur sourde, et dont l'autre était lui-même, dans son esprit, accusé de trahison. Ce regard finit par se fixer sur Concini seul. Que pensait Louis XIII à ce moment ? Nul n'eût su le dire. Il se

rappelait peut-être que ce Capitan, cet aventurier dont on lui demandait la tête l'avait sauvé par quatre fois sans rien lui demander ! Que Capestang n'apparaissait que pour l'arracher à la mort ou à la ruine, puis rentrait fièrement dans sa pauvreté silencieuse ! Que jamais il n'avait vu plus loyale physionomie, que jamais il n'avait entendu plus chevaleresques paroles que celles du chevalier !

– Que pensez-vous qu'il faille faire, monsieur le maréchal ? dit-il tout à coup.

– Sire, c'est bien simple. Il faut nous emparer dès cette nuit du duc d'Angoulême et du misérable Capitan qui a osé bafouer Votre Majesté. Sire, il faut les arrêter !

– Et qui s'en chargera ? Qui connaît leurs retraites ?

– Moi ! dit Concini palpitant.

– Vous ! fit le roi stupéfait, tandis que Richelieu reculait en se pinçant les lèvres.

– Sire, dit Concini, donnez-m'en l'ordre, et clans quelques heures, je vous amène le duc d'Angoulême et le Capitan. Et Votre Majesté est sauvée !

Louis XIII eut un instant d'hésitation, puis :

– Soit, dit-il. Allez. Mais, sur votre vie, vous m'entendez ? Sur votre vie, je veux que ces deux hommes soient pris vivants !

– Où Votre Majesté désire-t-elle que je les fasse conduire ? demanda Concini, dont le front se voila d'un nuage.

– Ici. En mon Louvre. Allez, maréchal ! Le mot de passe aux guichets du Louvre est : Meudon !

– Meudon ! répéta sourdement Concini, dans l'esprit duquel ce mot retentit avec fracas.

En effet, Concini se disait que c'était à Meudon qu'il trouverait le duc d'Angoulême, puisque Giselle était à Meudon. Et son raisonnement était assez juste, en somme. Quant à Capestang, il savait le trouver à l'auberge de la *Bonne Encontre.*

Concini allait s'élancer. Luynes se rapprocha du roi et lui souffla à l'oreille :

– Sire, vous le laissez se sauver !…

– S'il se sauve, répondit Louis XIII à voix basse, il nous débarrasse et s'avoue coupable du même coup. S'il revient avec les deux prisonniers, eh bien ! nous verrons ! Allez, maréchal, reprit-il tout haut. Mettez-vous en campagne à l'instant même et prenez au Louvre autant de gardes qu'il vous conviendra.

– Oh ! sire, répondit imprudemment Concini, j'ai mes gardes dans la cour du Louvre ! Et il partit.

Il disait vrai : une trentaine de ses spadassins ordinaires l'attendaient, rangés en bataille, à la tête de leurs chevaux. Ils étaient commandés par Rinaldo et Louvignac. Quant à Bazorges, Pontrailles, Chalabre et Montreval, deux étaient morts au *Panier Fleuri,* à Longjumeau, deux autres avaient été tués par Capestang au moment où ils attaquaient le duc de Guise près de l'hôtel de Condé. En sorte que Capestang, qui s'était juré de rendre sept coups d'épée pour les sept blessures qu'il avait reçues en arrivant à l'hôtel Concini, n'avait plus que trois dettes à payer.

Concini sortit du Louvre à la tête de ce peloton. Les regards que lui avait jetés le roi, les avertissements suprêmes de Léonora, l'ordre donné de fermer toutes les portes du Louvre, tout lui prouvait que le roi se défiait de lui et que l'heure de l'action décisive allait enfin sonner. Soudain, son cœur se mit à sauter. Une sueur inonda son front livide. Une sorte de râle puissant gronda dans sa poitrine. Il haleta :

– Meudon ! Meudon ! Ce n'est pas seulement le duc d'Angoulême ! Meudon, c'est Giselle ! c'est l'amour ! Et cette fois, ah ! malheur à Léonora si elle se met encore en travers ! Cette fois, Giselle ne m'échappera pas !… Rinaldo ?

Rinaldo, comte de Lérouillac, vint à l'ordre, se plaça botte à botte près de son maître, et tous deux convinrent ensemble de leur plan de campagne qui peut se résumer en quelques mots :

marcher d'abord tout de suite sur Capestang, puis attendre le petit jour pour aller préparer à Meudon l'embuscade contre Angoulême et sa fille.

La troupe s'avançait au pas. Vers trois heures et demie du matin, elle arriva aux abords de la *Bonne Encontre*. Rinaldo prit aussitôt ses dispositions… Un quart d'heure plus tard, l'auberge était cernée de toutes parts, et la route occupée.

– Attaquons-nous, monseigneur ? demanda Rinaldo. Concini demeura quelques instants silencieux, puis il dit :

– Le roi le veut vivant !

– Oui, je vous comprends, monseigneur, ricana Rinaldo. Mais enfin, que diable ! un accident est vite arrivé dans une bagarre ! D'autant que le drôle se défendra, vous savez.

– Rinaldo, fit Concini en posant la main sur le bras du spadassin, ce n'est pas seulement Louis qui veut Capestang en vie, c'est moi !

– Alors, fit gravement Rinaldo, *c'est bien le roi qui commande ;* le roi sera obéi !

Concini comprit ces paroles et frissonna. Puis, secouant la tête :

– Capestang ne peut mourir tout simplement d'un coup de poignard, puisqu'il est accusé de haute trahison, il faudra qu'il parle. Or, tu sais comme on fait parler les gens dans la chambre de la question. Pour arracher des aveux au Capitan, nous serons trois : moi, toi – et le tourmenteur juré.

– Bravo, monseigneur ! Il ne s'agit plus que d'entrer dans l'auberge sans donner l'éveil.

– Pourvu que le sacripant ne nous ait pas éventés déjà ! Je vois de la lumière, il me semble…

Concini s'interrompit brusquement et tressaillit. Derrière cette porte qu'il désignait à Rinaldo, un bruit de verrous poussés venait de se faire entendre.

– Quelqu'un va sortir ! gronda sourdement Concini.

– À pareille heure ! souffla Rinaldo. La porte s'ouvrit. Une ombre parut. Un homme qui se mit à marcher d'un bon pas vers la rue de Tournon. Ils distinguaient son manteau, son chapeau à plumes, sa démarche hardie.

– Lui ! grinça Concini.

– Oui ! gronda Rinaldo.

– Attention au coup de sifflet !

– Laissons-le arriver à la hauteur de nos gens… L'homme avait fait une vingtaine de pas. Le coup de sifflet, soudain, déchira le silence. L'homme s'arrêta. De toutes parts, en un clin d'œil, surgirent des ombres silencieuses. Concini et Rinaldo se ruèrent. L'homme tira son épée.

– Au nom du roi ! haleta Concini.

– Capestang, vous êtes mort si vous résistez ! rugit Rinaldo.

– Eh bien ! répondit l'homme d'une voix étrange, vous allez voir comment meurt un Capestang !

L'épée, dans la nuit, jeta une lueur livide. Il y eut un cri ! un homme venait de tomber. Mais, dans le même instant, les spadassins, tous ensemble, tombèrent sur celui qui venait de dire : « *Vous allez voir comment meurt un Capestang.* » Aussitôt, il fut saisi par les bras, par les jambes, renversé, son épée brisée, solidement lié de cordes, bâillonné d'un large mouchoir qui lui couvrait presque tout le visage.

– Enfin ! murmura Concini ruisselant de sueur.

Comme on avait fait après la bataille du *Grand Henri,* il fut jeté en travers d'un cheval, comme un sac.

– Huit hommes pour conduire le prisonnier au Louvre ! commanda Concini. Monsieur de Marsac, ajouta-t-il en s'adressant à l'un d'eux, je vous nomme chef dizainier. Prenez la tête du détachement. Vous répondez du prisonnier sur votre vie. Une fois au Louvre, vous le *ferez porter* dans les

appartements du roi. Là seulement vous lui délierez les jambes, mais non les mains. Vous le présenterez au roi et vous direz : « Sire, M. le maréchal d'Ancre vous envoie Capestang, l'un des deux accusés de haute trahison. Quant au duc d'Angoulême, M. le maréchal vous l'amènera lui-même dans la matinée. » Vous ajouterez que la capture de ce traître a encore coûté la mort à deux ou trois dévoués serviteurs, et que je suis blessé à la main. Vous avez compris ?

– Oui, monseigneur !

Une minute plus tard, le détachement prenait le chemin du Louvre. Concini et Rinaldo, à la tête de leurs gens, se dirigèrent vers Meudon, au pas, de façon à y arriver le jour. Rinaldo riait.

– Avez-vous entendu, monseigneur, de quelle voix de matamore il nous a dit de regarder comment meurt un Capestang ?

– Un capitan ! fit joyeusement Concini. Ce pauvre diable mourra dans la peau d'un capitan. Mais nous verrons demain s'il a encore envie de gasconner, quand il sera aux mains du tourmenteur juré. Allons ! ajouta-t-il en respirant largement, voilà qui s'annonce bien !

LX

« Pour être belle ».

Léonora Galigaï avait quitté le Louvre de la manière qu'on a vue, c'est-à-dire en obligeant Marie de Médicis à venir en personne lui faire ouvrir l'un de ces guichets que la consigne royale fermait à tout le monde. Elle gagna rapidement l'hôtel d'Ancre, entra par la petite porte et courut à sa chambre. Là, elle écarta d'un panneau un immense portrait en pied qui représentait Concini en costume de cour ; ce tableau, en se déplaçant au moyen d'un mécanisme, laissa béer la porte d'un cabinet où elle entra porteuse d'une lampe. Dans ce cabinet, il y avait une table, un fauteuil et une cheminée où du bois tout préparé attendait. Léonora mit le feu au fagot et, un instant, réchauffa ses mains à la flamme. Puis elle ouvrit un placard dissimulé sous des tentures ; le placard lui-même ne contenait que des objets de toilette, mais il avait un double fond parfaitement invisible, et ce fut de ce double fond que Léonora tira une épaisse liasse de papier qu'elle déposa sur la table. Elle prit place dans le fauteuil.

Une minute, elle demeura les yeux fermés ; une de ses mains crispées étreignait son front ; sa bouche prenait le pli de l'amertume ; et, ainsi posée dans cette attitude, drapée dans ses vêtements noirs, elle eût pu figurer aux yeux d'un peintre ou d'un poète le génie de l'angoisse.

Lorenzo avait trahi, c'était sûr. Le roi savait quelque chose, c'était sûr. L'arrestation de Concini était imminente, c'était sûr. Léonora regarda en face la tourmente et la défia. Sa courte et terrible méditation se résuma dans ces mots :

– Il faut agir plus vite que Louis XIII, voilà tout ! Avant qu'il ne frappe, il faut le frapper ! Un jour ! Je ne demande qu'un jour – et mon Concino est le maître !

D'un dernier geste de menace et de défi, elle parut écarter les pensées inutiles, et calme, froide, rapide, sans fièvre, méthodique, se mit à brûler l'un après l'autre les papiers qu'elle prenait dans la liasse et sur chacun desquels elle jetait un simple coup d'œil. La plupart de ces papiers portaient des signatures. Des noms illustres… Il y avait de quoi faire faucher la noblesse de France.

– Jamais *ils* ne sauront que tout cela est brûlé, songeait Léonora. Or, on tient les hommes non seulement lorsqu'on a une arme contre eux, mais encore lorsqu'ils croient qu'on a cette arme – même si on ne l'a plus.

Ces papiers, c'étaient des actes formels, des contrats ; le signataire s'y engageait, contre telle récompense spécifiée, à aider Concini dans telle entreprise qu'on ne disait pas. Non ! L'entreprise ! Il était impossible de ne pas la voir surgir de ces lignes !

Léonora Galigaï arriva promptement au bout de sa besogne ; il ne lui restait plus que trois papiers. Tous les trois étaient de la main du marchand d'herbes du Pont-au-Change. Le premier contenait une recette et commençait par ces mots :

– Pour être belle…

Le deuxième parchemin était couvert de signes et de figures géométriques ; en marge, des mots jetés, des phrases inachevées – des explications incomplètes. C'était l'horoscope de Concini ! Et de ce parchemin surgissait la preuve, la terrible preuve. Il y était nettement déclaré que Concini serait roi et qu'il remplacerait sur le trône un Bourbon mort de mort violente.

Le dernier parchemin était aussi de l'écriture de Lorenzo. C'était une théorie complète du poison. Le chimiste y développait ce procédé de dédoublement signalé au chapitre XVI de ce récit.

Ainsi donc, dans cette liasse de papiers que Léonora venait de tirer du double fond du placard, trois idées palpitaient en attendant de se muer en événements historiques :

1° L'horoscope indiquant la future royauté de Concini ;

2° l'empoisonnement de Louis XIII ;

3° la complicité de tous les seigneurs nécessaires à l'entreprise.

Les parchemins établissant cette vaste complicité, dénonçant ce réseau, ce large filet d'appétits jeté sur le trône, ces papiers, donc, achevaient de se consumer dans le feu. Il n'y avait plus que l'horoscope : la royauté de Concini.

Et la théorie du poison : la mort de Louis XIII.

Deux formidables accusations.

* * * *

Et maintenant, pénétrons dans cet étroit réduit où nul, pas même Concini, n'est jamais entré.

Léonora, dont le front est lourd de pensées mortelles, se penche sur ces papiers. Cette femme adore son mari d'un amour frénétique, surhumain. Jalouse, jusqu'à la souffrance hyper aiguë, elle a fait taire sa jalousie. Sachant que Concini au pinacle la répudiera, elle a bouleversé ciel et terre pour le pousser au pinacle. Elle est d'ailleurs résolue à mourir, mais elle veut mourir avec cette suprême vision de la splendeur de l'homme adoré. Les incidents de la journée et de la soirée, Léonora les a réunis en faisceau : elle SAIT que le roi veut faire arrêter Concini ; elle SAIT qu'on va perquisitionner dans l'hôtel d'Ancre ; elle SAIT que la perquisition va avoir lieu cette nuit, dans quelques instants. Elle est donc venue uniquement pour sauver l'homme aimé, en détruisant ces papiers qui sont là, sous ses yeux. L'opération est presque terminée : le feu a détruit près de trois cents parchemins. Elle n'a qu'un dernier geste à faire, le bras à allonger vers la cheminée – et Concini est sauvé.

Or, Léonora Galigaï, dans cette effroyable minute,

s'hypnotise dans la lecture d'un de ces papiers. Lequel ? La théorie du poison ? Non. L'horoscope ? Non.

Léonora Galigaï dévore, lit, relit en pleurant des lignes mille fois lues, des lignes qu'elle sait par cœur, Léonora Galigaï relit la recette POUR ÊTRE BELLE !

– Être belle ! bégaya dans sa pensée, Léonora Galigaï. Je suis laide, contrefaite, les épaules mal d'aplomb. Mes mains, mes pauvres mains sont trop maigres et sèches. Cette bouche, je n'ose la regarder au miroir. Je n'ose me regarder, sinon pour me maudire d'être laide… Oh ! pourquoi suis-je laide ! Et pourquoi étant laide, me suis-je mise à aimer !

Elle laissa tomber son front dans ses deux mains, et un sanglot souleva son sein maigre. L'horoscope, elle l'avait oublié. Le papier des poisons, elle l'avait oublié. Les incidents de la journée, la marche de Lorenzo s'approchant du roi, ses déductions, la nécessité d'anéantir les parchemins accusateurs, tout, elle oubliait tout, et elle murmura :

– Pour être belle…

À ce moment, un bras s'allongea par-dessus son épaule, une main saisit l'horoscope du poison !

* * * *

Léonora poussa un cri sauvage, saisit la main et la mordit. Le sang gicla. Il y eut une seconde féroce de lutte, horrible de silence pendant laquelle Léonora tenta d'arracher les parchemins. L'un d'eux fut déchiré. La main, brusquement, se retira de dessus l'épaule de Léonora. La main était victorieuse. La main tenait les papiers accusateurs !

Léonora, d'un violent mouvement, se dressa, se retourna, convulsée, hérissée, l'œil sanglant ; confusément, elle vit un homme derrière lequel sept ou huit autres s'étaient massés ; elle ne vit qu'une chose, c'est que cet homme, dont la main saignait, tenait les parchemins. Elle se rua, mais elle trébucha contre le fauteuil. Dans le même instant, elle fut saisie, réduite à l'impuissance. Et alors, jetant sur ces gens un regard désespéré,

elle reconnut l'uniforme des gardes du roi ! Elle reconnut Vitry ! Coup sur coup, elle poussa trois clameurs farouches, trois cris prolongés de bête qu'on égorge. Puis, un silence tragique s'abattit sur cette scène.

Vitry était livide. La sueur coulait de son front. Il tremblait. Il avoua plus tard que jamais il n'avait entendu cri humain ou hurlement d'animal plus terrible – et que le souvenir seul de la figure de Léonora en cette minute le faisait toujours frissonner.

– Madame, balbutia-t-il, Dieu m'est témoin que j'eusse voulu éviter toute violence envers votre personne. Je vous pardonne la morsure que vous m'avez faite. J'agis au nom du roi, madame, et j'ai l'ordre de perquisitionner ici.

Dans cet instant, Léonora eut sur elle-même cette incroyable puissance de paraître se calmer. Elle ferma une seconde les yeux, puis les fixant sur le capitaine avec une indéfinissable expression d'autorité :

– Vitry, dit-elle, vous devez à mon mari votre grade de capitaine.

– C'est vrai, madame.

– Vitry, accordez-moi une grâce, une seule.

– Parlez, madame.

– Eh bien, je veux vous entretenir seul une minute.

Sans hésitation, le capitaine, d'un geste, renvoya ses gens. Puis il mit en sûreté sous son buffle les précieux papiers que Léonora avait voulu lui arracher. Puis il l'aida, la porta plutôt jusqu'à un fauteuil, où il l'assit, car les gardes avaient entravé les pieds et les mains de la prisonnière.

– Parlez, madame, répéta alors Vitry.

Un râle gronda sourdement dans la gorge de Léonora. Une minute, la bouche écumante, les yeux convulsés, elle se débattit contre une crise atroce. Et ce fut seulement en voyant le capitaine se diriger vers la porte pour appeler du secours qu'elle parvint à se dompter. Elle râla :

– Vitry… grâce ! grâce *pour lui !* Vitry, tuez-moi, mais grâce pour Concino !

Le capitaine fut secoué d'un tressaillement qui le redressa, violent, dur, implacable.

– Madame, dit-il, le maréchal m'a frappé à l'épaule comme d'un soufflet. Le maréchal m'a frappé au visage d'un mot qui fut plus qu'un soufflet. Madame, je tuerai le maréchal, ou le maréchal me tuera.

Une minute s'écoula dans un silence funèbre. Tout à coup, Léonora redressa la tète et dit :

– Vitry, j'ai dix millions à moi. Cinq millions pour chacun de ces papiers. Veux-tu ?

Le capitaine chancela. La somme était fabuleuse. Il n'y avait à douter ni sur son existence ni sur la sincérité de Léonora. Elle vit cette hésitation. Un rugissement de joie folle monta du fond de son cœur et expira sur ses lèvres. Rapidement, à voix basse, elle dit :

– Vitry, jette ces papiers dans le feu et les dix millions sont à toi. Tu perquisitionneras après. Tu emporteras tous les papiers que tu trouveras. Un parchemin de plus ou de moins… tes gens ne s'apercevront de rien…

Le capitaine essuya la sueur qui coulait sur son front.

– Madame, bégaya-t-il. je vais réfléchir une minute à votre proposition.

– Sauvé ! hurla Léonora au fond d'elle-même.

Elle vit le capitaine sortir vivement et l'accompagna des yeux comme elle eût accompagné quelque céleste apparition.

– Une minute ! songea-t-elle. Dans une minute, il va revenir et me dire qu'il accepte ! Une minute ! Jamais cela ne finira ! Sait-on la longueur effrayante d'une minute !

Elle avait les dents serrées. Ses yeux étaient rivés à la porte. Une minute ! Non, jamais elle ne verrait la fin de cette minute !

Brusquement, la porte s’ouvrit ! Huit gardes entrèrent. Non pas Vitry ! Mais huit gardes ! Huit hommes se placèrent à toutes les issues de la chambre.

– Vitry ! Vitry ! Vitry ! hurla Léonora dans une triple et déchirante clameur.

– Madame, dit l’un des hommes, M. le capitaine vient de partir pour le Louvre.

Malgré les liens, Léonora se dressa toute droite. Sa bouche s’ouvrit toute grande comme pour jeter quelque formidable malédiction. Mais cette bouche demeurée grande ouverte ne proféra aucun son. Léonora s’abattit tout d’une pièce, raidie comme une planche qui tombe, et demeura immobile, le front entrouvert par la blessure qu’elle venait de se faire, le visage plein de sang.

LXI

La prière à Mercure.

Il est maintenant indispensable que nous revenions au pauvre Cogolin, qui avait été si mal reçu par Capestang, auquel, avec un si louable empressement, il apportait le fameux talisman qui faisait gagner une fortune au jeu – la prière écrite par Lorenzo ! On a vu que le cavalier avait préféré se rendormir, après avoir déversé sur la tête de son fidèle écuyer trop zélé toutes les imprécations et toutes les menaces que peut trouver un homme réveillé au meilleur moment de son somme.

Cogolin, donc, avait battu en retraite vers le cabinet qu'il occupait, et qui précédait la chambre de son maître. Tandis que le chevalier de Capestang se rendormait en grommelant, Cogolin se frottait le crâne ; de désespoir, il avait jeté sa perruque dans un coin.

– Vit-on jamais pareil entêtement, pareil dédain de la fortune ! gémissait Cogolin en levant les bras au ciel. Cinq pistoles ! Les cinq dernières pistoles ! Perdues ! Dépensées pour avoir ce talisman infaillible ! Qu'allons-nous devenir ? Il ne reste pas un sol, pas un denier, pas une maille à M. le chevalier. Ah ! l'entêté ! Si seulement j'avais appris moi-même la prière !

Ainsi se lamentait Cogolin. Bien entendu, il ne songeait guère à dormir. Un temps se passa, une heure ou deux, peut-être. Et Cogolin, toujours inconsolable, soupirait encore après les cinq dernières pistoles données à Lorenzo en échange d'une prière à Mercure, lorsqu'il entendit des allées et venues dans l'auberge endormie.

À ce moment, on frappa.

Cogolin se redressa tout effaré. Pourtant, il alla ouvrir ; c'était maître Garo, le patron de la *Bonne Encontre,* et maître Garo disait à Cogolin :

– Éveillez à l'instant votre maître ; il y a ici un gentilhomme qui veut lui parler.

Rendu prudent par la première réception de Capestang, Cogolin allait se mettre à parlementer, lorsque derrière l'aubergiste apparut un gentilhomme enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau. Ce gentilhomme ne dit rien. Seulement, par-dessus l'épaule de Garo, il tendit à Cogolin une bourse pleine d'or, genre d'éloquence qui donna instantanément à l'écuyer de Capestang une dose extraordinaire du courage. Cogolin saisit la bourse, prit une lampe et, tout joyeux, entra dans la chambre du chevalier.

– Holà, monsieur le chevalier, éveillez-vous, de grâce, éveillez-vous ! Ce n'est pas la guigne qui vient, c'est la chance !

Capestang, ainsi réveillé pour la deuxième fois, ne jura pas, ne poussa pas d'imprécation, mais il sauta du lit, saisit un bâton et le leva sur les épaules de l'infortuné Cogolin.

– Ne le battez pas, mon cher chevalier, dit à ce moment une voix, c'est moi qui ai forcé la consigne !

Et le gentilhomme à la bourse d'or entra. Cogolin profita de la diversion pour fuir et fermer la porte derrière lui.

L'inconnu alors, devant Capestang stupéfait, laissa tomber son manteau.

– Cinq-Mars ! s'écria le chevalier. *(Il vient me provoquer, songea-t-il.)* Un instant, mon cher marquis. Permettez-moi d'abord de me mettre dans une tenue plus présentable, et veuillez, cependant, prendre ce siège. Vous êtes le bienvenu, bien que l'heure soit plutôt au sommeil qu'à l'épée.

Cinq-Mars s'assit. Il paraissait ému. Il avait répondu d'un signe de tête à la bienvenue de Capestang, lequel ne perdit pas de temps pour s'habiller de pied en cap et assurer sa bonne

rapière à son côté.

– Là, dit-il alors en s'asseyant à son tour. Je suis à vous. Qu'avez-vous à me dire ? Il faut que ce soit grave, pour que vous ayez choisi une pareille heure.

Cinq-Mars se taisait toujours. Capestang éclata de rire :

– Vous rappelez-vous, marquis, notre première rencontre sur les bords de la Bièvre ? Vous m'appelâtes capitan. Nous devions nous pourfendre. Est-ce pour renouer cette conversation que vous êtes venu ? Ne vous gênez pas, mon cher. Capitan j'étais, capitan je suis resté. Ainsi donc, si le cœur vous en dit, je suis votre homme, bien que je vous en veuille un peu de m'avoir réveillé. Mais sans doute il était écrit quelque part que je ne dormirais pas cette nuit.

Et sur ce mot, Capestang devint tout à coup pensif. Ces hasards répétés qui lui coupaient son sommeil finissaient par prendre une mystérieuse signification, et il lui semblait maintenant qu'une voix lui criait : « Ne t'endors pas ! Debout ! Capestang à la rescousse ! » À ce moment, le marquis de Cinq-Mars, d'un accent ému, lui disait :

– Chevalier, je suis arrivé à minuit à Paris. Je suis venu ici en ne prenant que le temps de laisser mon cheval aux *Trois Monarques,* car je ne voulais pas être remarqué. Excusez-moi de vous avoir réveillé. C'est que j'étais pressé, voyez-vous, pour trois raisons ; la première, la moins importante, c'est que proscrit, traqué par les agents de M. de Richelieu, je ne pouvais traverser Paris que la nuit. La deuxième, c'est que je dois repartir avant le point du jour. La troisième, c'est que ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

Capestang s'inclina froidement. Cinq-Mars reprit :

– Chevalier, j'ai eu des soupçons contre vous au sujet de ma chère Marion. Je sais maintenant que ces soupçons étaient injustes.

– Bah ! fit le chevalier en ouvrant de grands yeux.

– Oui, Marion m'a prouvé votre innocence.

– Eh bien ! vous pouvez m'en croire, vous m'ôtez un poids de dessus la poitrine !

– Et puis, continua Cinq-Mars, vous m'avez sauvé la vie lorsque je fus attaqué rue Dauphine, alors que vous pouviez justement me considérer comme votre ennemi.

– Bah ! fit Capestang, ébahi de la tournure que prenait cette rencontre, ne parlons pas de cela, je vous en supplie. Vous en eussiez fait tout autant à ma place.

Cinq-Mars secoua la tête.

– Ce n'est pas sûr, dit-il. En tout cas, je ne l'ai pas fait. Chevalier, ce n'est pas tout : c'est vous qui m'avez tiré du carrosse qui me conduisait à la Bastille, où j'eusse été jeté dans quelque oubliette…

– Bon ! Je ne savais pas que c'était vous. Donc, vous ne me devez rien.

– Chevalier, reprit Cinq-Mars d'une voix de plus en plus émue, Marion m'a appris hier un dernier trait de votre héroïsme : c'est vous qui l'avez arrachée à Richelieu. C'est vous qui me l'avez ramenée à mon hôtel…

– C'est vrai, dit simplement Capestang.

Cinq-Mars se leva. Sa parole, maintenant, tremblait :

– Chevalier, je vous dois trois fois la vie. Vous n'êtes pas seulement pour moi un héros invincible, une fleur de bravoure et de loyauté comme on en voyait au temps des paladins, et comme on n'en voit plus dans notre misérable époque d'égoïsme forcené, chevalier, alors que j'étais votre ennemi, vous avez été pour moi l'ami sûr et précieux qui donne sans compter son esprit, son cœur et son sang.

Les yeux du petit marquis se remplirent de larmes. Sa poitrine s'oppressa. Il considéra un instant Capestang avec une admiration où il y avait au fond un peu d'effroi.

– Chevalier, acheva-t-il, lorsque Marion m'eut raconté la scène héroïque, impossible et pourtant vraie de votre arrivée chez Richelieu, j'ai senti que j'étouffais si je ne venais à vous. Et je suis accouru. Chevalier, je vous demande pardon de vous avoir insulté dans les caves de l'hôtel d'Angoulême.

– Marquis ! fit Capestang, qui pâlit au souvenir de Giselle.

– Chevalier, je vous demande pardon d'avoir croisé l'épée contre vous sur la route de Meudon. Je vous demande pardon d'avoir été votre ennemi. Et je vous demande : Voulez-vous me faire cet insigne honneur de me considérer comme votre frère ? Voulez-vous me permettre d'être votre ami ?

Pour toute réponse, Capestang ouvrit ses bras, et Cinq-Mars s'y jeta en pleurant…

* * * *

Une fois que l'émotion fut calmée, une fois que la réconciliation fut scellée, Capestang appela Cogolin, lui commanda d'aller chercher du vin, du meilleur qui se trouvât dans les caves de maître Garo, et de monter, en outre, quelque poulet froid, accompagné de quelque pâté. Cogolin, non sans une grimace, puisa dans la bourse même qu'il venait de recevoir, et bientôt les deux amis s'attablèrent. Alors, devant le bon pâté au succulent fumet, sous l'influence des vins généreux, toute trace d'embarras disparut, et ce fut un assaut pareil à celui qu'ils s'étaient livrés à l'hôtellerie des *Trois Monarques.*

Enfin, Cinq-Mars annonça qu'il allait reprendre son cheval aux *Trois Monarques,* afin de s'éloigner de Paris avant le jour. Il fit jurer à Capestang de le venir voir à Orléans, où il s'était réfugié. Enfin, après les dernières embrassades et les derniers serments d'amitié fidèle, Cinq-Mars, sur le pas de la porte de la chambre, s'arrêta embarrassé comme s'il eût eu quelque chose de difficile à dire.

– Cher ami, dit-il enfin d'une voix sourde, c'est un dernier service que j'ai à vous demander : un service plus important. peut-être. que tous ceux que vous m'avez rendus, car alors

c'était seulement mon amour et ma vie qui se trouvaient engagés, tandis que maintenant il s'agit de mon honneur.

– Parlez ! fit Capestang étonné. Voulez-vous que je vous serve de second en quelque rencontre ?

– Non, non, ce n'est pas cela. Écoutez, chevalier, un jour bientôt peut-être, vous serez marié.

Capestang pâlit et secoua énergiquement la tête.

– Si fait ! reprit Cinq-Mars. Je vois plus clair que vous en toute cette affaire. Vous épouserez, mon cher, une jeune fille de grand cœur et d'âme vaillante comme vous, je vous le prédis.

– Jamais, murmura Capestang.

– Enfin, écoutez. Si cela arrive, voici le service que j'ai à vous demander. Envers celle qui vous est destinée, envers son père, ma conduite a été indigne d'un gentilhomme. J'ai été odieux.

– Mais, balbutia Capestang, vous connaissez donc…

– Écoutez jusqu'au bout, interrompit gravement Cinq-Mars. À cette jeune fille, à ce père, donc, je vous supplie de dire que le marquis de Cinq-Mars n'a qu'une excuse : il était aveuglé par une passion. Vous leur direz que je me mets à leurs pieds. Vous leur direz que moi-même, devant vous, me suis déclaré indigne du titre de gentilhomme tant qu'ils ne m'auront pas pardonné. Et c'est vous, Capestang, c'est vous, mon ami, qui obtiendrez mon pardon.

Capestang, stupéfait, hagard, palpitant, écoutait avidement.

– Enfin, acheva Cinq-Mars, à elle, à elle seule, vous ajouterez ceci : c'est que le marquis de Cinq-Mars est honteux jusqu'au fond de l'âme de sa conduite, mais qu'il est tenté de se réjouir de cette conduite qui le déshonore, puisqu'elle permet à Giselle d'épouser le plus noble chevalier de ce temps !

Capestang poussa un cri, se couvrit les yeux d'une main et alla retomber sur le bord de son lit. Cinq-Mars s'élança légèrement dans l'escalier. Une minute plus tard, il sortait de

l'auberge.

* * * *

Cinq-Mars s'avança d'un bon pas vers la rue de Tournon. Il avait le cœur léger, l'esprit soulagé ; il souriait à l'avenir ; il souriait à Marion, dont l'image adorée l'escortait. Tout à coup retentit un coup de sifflet. Des haies qui bordaient la route surgirent des ombres pareilles à ces démons qui bondissent dans les tableaux des primitifs ; en un instant Cinq-Mars fut entouré ; il tira l'épée, décidé à vendre chèrement sa vie ; l'idée d'appeler Capestang à son secours traversa son cerveau comme un éclair. Dans cet instant, une voix cria :

– Capestang, vous êtes mort si vous résistez !

– Capestang ! rugit Cinq-Mars en lui-même. C'est à Capestang qu'on en veut !

Et dans cet inappréciable espace de temps que dure ce que dure une pensée, un souffle de dévouement et d'héroïsme passa sur lui. Confirmer les assaillants par un mot quelconque dans cette idée qu'il était bien Capestang, se dévouer une fois pour celui qui s'était si souvent dévoué ! Et il frappa au hasard en répondant :

– Vous allez voir comment meurt un Capestang !

Nos lecteurs savent ce qui advint de la fin de cette aventure, et que Cinq-Mars, bien et dûment garrotté, jeté sur un cheval, fut conduit au Louvre pour être amené devant le roi !

* * * *

Revenons maintenant à notre aventurier que les dernières paroles de Cinq-Mars avaient frappé de stupeur – et de douleur. En effet, rien ne pouvait autoriser Capestang à imaginer une vraisemblance quelconque à la prédiction de son nouvel ami.

– Cinq-Mars, se disait-il, a voulu me jeter une consolation. Il s'est aperçu que j'aime Giselle. Et comme il est heureux dans son amour, il ne voit que des gens heureux autour de lui. Allons, tâchons, pour la troisième fois, de reprendre notre

somme, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Puis, demain, il faut que je m'occupe de trouver de l'argent. Nous sommes ruinés, à ce que dit Cogolin. Ce diable de Cogolin compte comme un marchand de la friperie. Il n'y a pas moyen d'échapper à ses calculs. Et cet imbécile qui a été jeter à un charlatan mes cinq dernières pistoles !

Il jeta un regard indifférent sur le parchemin roulé en boule qu'il avait envoyé dans la chambre, la prière écrite par Lorenzo, la prière à Mercure ! Puis, haussant les épaules, il s'étendit tout habillé sur le lit. Ce fut sans doute grâce à cette stupeur et à ces pensées que nous signalons, que Capestang n'entendit pas le bruit de la lutte rapide sur la route. Mais Cogolin avait entendu, lui, et, tout tremblant, il ouvrit la porte juste au moment où le chevalier fermait les yeux pour tâcher de se rendormir et de ne plus songer à Giselle.

– Monsieur, dit Cogolin, je crois qu'on se massacre sur le grand chemin !

Capestang ouvrit un œil. Mais dans cet œil fixé sur lui, Cogolin ne lut cette fois que de la résignation.

– Je ne dormirai pas cette nuit ! songea le chevalier. C'est écrit quelque part. *Il ne faut pas que je dorme !*

Il se leva, fit allumer une lanterne, descendit sur la route, explora les environs, constata que tout était parfaitement paisible, et remonta.

– Est-ce qu'il y a des morts, monsieur ? demanda Cogolin.

– Imbécile ! répondit Capestang… Oh ! oh ! qu'est-ce à dire, mon drôle ! Vous osez paraître devant moi avec ce crâne déplumé ? Et puis, que vois-je ! Vous avez eu l'audace de replacer sur ma table ce misérable torchon de parchemin qui me coûte mes cinq dernières pistoles ! Hors d'ici, faquin ! ou gare la trique ! Et puis, vociféra-t-il, tandis que Cogolin disparaissait, si tu as le malheur de pénétrer encore ici sans que je t'appelle, je t'embroche tout vif !

Et Capestang se rejeta sur son lit sans plus faire attention au

parchemin roulé en boule, à la fameuse *prière à Mercure !* Et cette fois, il s'endormit d'un sommeil fiévreux.

Au jour, il se réveilla, se secoua, vida d'un trait un restant de flacon qui contenait du vin d'Espagne, et rajusta sa toilette. Sans savoir pourquoi, il se sentait tout joyeux et appela son écuyer, qui vint à l'ordre. Cogolin, voyant la bonne humeur de son maître, crut avoir une idée de génie. Il joignit les mains, et dit bravement :

– *Monsieur, peut-être qu'il n'est pas trop tard !*

– Trop tard ? fit le chevalier étonné. Voyons, explique-toi. Je te veux du bien, ce matin.

– Monsieur ne m'embrochera pas ?

– Non, foi de Capestang.

– Eh bien ! monsieur, lisez-la une fois, tenez, rien qu'une fois ! Peut-être que cela vous décidera ?

– Lire quoi, imbécile !

– La prière ! La prière à Mercure ! La prière qui doit vous faire gagner tout ce que vous voudrez. Une fortune royale, monsieur ! Le sorcier a dit : « Une fortune royale » !

L'attitude de Cogolin était si pitoyable et si comique à la fois que Capestang fut ému tout en riant. Il prit le parchemin roulé en boule, le défripa, rompit le cachet, le déplia et, jetant un coup d'œil malicieux à Cogolin :

– Attention, voici la fortune ! Ouvre tes poches ! Je lis, Cogolin ! Et il lut !

Dans le même instant, Cogolin le vit chanceler et devenir livide ; il vit le parchemin trembler dans ses mains convulsivement crispées. Capestang lut jusqu'au bout, mot à mot ! Et alors un cri terrible retentit.

– Ciel et terre ! hurla Capestang dont les deux poings serrés se dressèrent au ciel.

En même temps, d'un geste foudroyant, il écarta Cogolin,

qui s'écroula anéanti de stupeur. Il se rua dans l'escalier. Il bondit jusqu'à l'écurie. Jeter un mors dans la bouche de Fend-l'Air, ce fut l'affaire de quelques secondes. Et Capestang, sans se donner le temps de seller l'animal, sautait sur son bon cheval. Pour la première fois depuis qu'il le montait, il lui enfonçait ses deux éperons au ventre. Fend-l'Air s'élançait en poussant un hennissement furieux, renversant du poitrail un valet qui passait.

L'instant d'après, on put voir sur la route une sorte de trombe, un ouragan lancé avec la vitesse vertigineuse et la folie d'allure des ouragans et des trombes. C'était Fend-l'Air, le gigantesque, l'apocalyptique Fend-l'Air qui courait en tempête vers Meudon !

Ivre, fou furieux, livide, Capestang, sur ce cheval sans selle qu'il labourait à coup d'éperon, passait comme un météore. Il râlait ! Fend-l'Air râlait ! À eux deux, ils n'étaient qu'un râle et qu'une tempête ! Et dans cette prodigieuse randonnée, où il semblait vraiment que Fend-l'Air eût des ailes, le chevalier se rugissait :

– Trop tard ! Trop tard ! Trop tard !

LXII

La fin du château enchanté.

La première idée de Giselle d'Angoulême, lorsqu'elle eut pénétré dans le château de Meudon, lorsqu'elle eut laissé se refermer lourdement la porte massive, fut de courir à l'issue qui donnait sur le perron du parc abandonné. En quelques instants elle eut atteint l'autre porte, et elle la ferma solidement. Il y avait une fenêtre du rez-de-chaussée dégarnie de barreaux – celle-là même par où Concini était entré la nuit où il avait enlevé la jeune fille. Giselle était forte et vaillante. La terreur, du reste, décuplait ses forces – non la peur de la mort : la peur de retomber aux mains de Concini. Elle savait que Concini finirait par entrer. Elle voulait seulement gagner du temps. ne fût-ce qu'une heure, pour décider sur son propre sort… Et elle barricada la fenêtre.

Alors, d'un effort terrible de pensée, la guerrière assiégée écarta violemment de son esprit l'idée de son père et de sa mère entraînés dans le carrosse au Louvre – ainsi qu'elle l'avait entendu crier. Elle écarta du même rude effort la pensée de Capestang, qui se présentait à elle dans cette minute. Et elle réduisit toute la situation à ce problème :

– Que faire pour ne pas tomber *vivante* au pouvoir de Concini ?

Du côté du parc, soudain, une rumeur ! Concini et ses cavaliers envahissaient le parc ! Ils attachèrent leurs chevaux à un bouquet d'ormes et marchèrent à l'assaut du perron !

Du côté de la route, les coups de madrier, les coups sourds et puissants se succédaient. Giselle entendit un craquement du

bois qui se déchire ! Elle frémit. Presque au même moment, elle entendit qu'on heurtait violemment à la porte du côté du parc, et une voix rauque, haletante, gronda d'un étrange accent d'amour, un accent de mort :

– Ouvrez ! De par le roi !

Giselle frissonna. Un cri, tout à coup, jaillit de ses lèvres blanches. Elle avait trouvé ! C'était effroyable, ce qu'elle avait trouvé. Mais c'était sûr ! C'était la mort certaine !

Giselle, en bonds désespérés, revint vers le centre de l'habitation, et gagna cette pièce où Capestang avait trouvé toute une série de costumes de l'un desquels il s'était emparé. Cette pièce, ce n'était pas seulement le vestiaire des conspirateurs. C'était leur arsenal. De vastes placards étaient pleins de mousquets. Un cabinet voisin contenait douze tonnelets de poudre.

De la poudre ! C'était cela que Giselle avait trouvé pour mourir !

La pensée exorbitée, l'âme haussée aux solutions qui déroutent le spectateur, elle vivait une minute de folie ou d'héroïsme extrahumain. De ses mains fines et délicates, de ses mains déjà ensanglantées par le travail de la barricade, Giselle déplaça, souleva, roula trois de ces tonnelets. Dans un placard, elle saisit une hache, et alors, aux coups des assaillants répondit le bruit de la hache défonçant l'un des tonneaux ! La poudre se répandit. Sur cette poudre répandue, elle plaça les deux autres tonnelets… Et alors, elle alluma un flambeau ! Ce flambeau, elle alla le placer sur la cheminée, en passant sur la poudre qui craquait sous ses pas ! Et pour la deuxième fois elle sourit. Elle n'avait qu'un geste à faire pour entrer dans la mort libératrice !

Alors Giselle, toute pantelante, s'appuya au marbre de la cheminée. Sa pensée prononça un suprême adieu pour sa mère. Et, à cet instant seulement, elle s'accorda comme un repos dans la bataille, de vivre dans l'amour ses dernières minutes de vie.

Giselle, près de la poudre, près du flambeau, près de la mort,

Giselle tira de son sein un papier fripé, usé, qui était là, sans doute, caché depuis longtemps… Et, de ses yeux emplis d'une étrange douceur, elle relut une dernière fois ce papier, qu'elle avait lu si souvent, et qui commençait par ces mots :

Moi, Adhémar de Trémazenc, chevalier de Capestang, j'offre mes remerciements à la Belle endormie dans ce château.

D'un murmure très bas, très doux, qui était le soupir de toute son espérance d'amour, elle répéta les derniers mots :

Pour le charme de cette hospitalité mystérieuse, je lui engage ma vie.

Le papier trembla au bout de ses doigts. Elle ferma les yeux. Entre les cils, des diamants apparurent et roulèrent lentement… Loin de l'univers, loin des bruits de bataille, des rumeurs des assaillants, Giselle, une seconde, étreignit son rêve et murmura :

– Je lui engage ma vie !

À ce moment, du côté de la route, un craquement, une clameur, puis le bruit des pas précipités de gens qui s'avancent ! Giselle tressaillit, jeta un suprême regard sur l'écriture de Capestang, et la porta à ses lèvres : c'était son premier baiser d'amour. Puis, sans hâte, elle replaça le papier où elle l'avait pris : dans son sein. Alors, elle saisit le flambeau et écouta. Elle entendit des appels, des cris. Les assaillants, l'un après l'autre, visitaient les pièces du château. Ils avançaient. Ils approchaient. Elle comprit qu'ils étaient tout près ! Qu'ils allaient entrer ! Alors elle marcha à la poudre.

Un cri, dans cette seconde, un cri d'appel frénétique, puissant, terrible, balaya, domina tous les cris, tous les appels ! Une voix délirante, une de ces voix qu'on entend seulement dans les rêves ! Et cette voix, ah ! cette voix qui la remit debout toute frémissante, qui vint la frapper au cœur, qui lui fit pousser, à elle, une clameur insensée d'espoir, d'amour, d'orgueil, cette voix hurlait :

– Giselle ! Me voici ! Giselle ! Giselle !

– Lui ! Capestang ! Me voici, Capestang ! À moi ! Et, sans l'éteindre, elle reposa le flambeau sur la cheminée. Elle se rua sur la porte d'entrée qu'elle ouvrit, enfonça, et, les bras tendus, tout son amour avoué, proclamé dans la minute mortelle :

– À moi ! Capestang !

– Me voici !

Ce fut comme un coup de tonnerre. Et alors, voici que Giselle éperdue, agonisante, cramponnée d'une main au chambranle de la porte, voici le prodigieux spectacle qu'elle vit :

La vaste pièce où elle plongeait son regard vacillant comme si elle eût considéré un abîme, était pleine de gens, l'épée à la main. Ils étaient une quinzaine qui hurlaient, vociféraient, avançaient, reculaient, portaient de furieux coups de pointe à un homme.

Lui ! Capestang !

Elle le vit s'avancer, livide, sanglants, les yeux fixés sur elle, hérissé, formidable ; elle le vit venir d'un pas égal, comme poussé par une de ces forces irrésistibles qui n'ont pas besoin de hâte, et elle sentit qu'elle s'évanouissait !

* * * *

Capestang avait arrêté l'indomptable Fend-l'Air tout blanc d'écume, tout rouge de sang, devant le perron de la *Pie Voleuse.* Dans le même instant, il se trouva à terre, et son regard dans une terrible vision circulaire embrassa tout le décor.

Devant la porte de l'auberge, un carrosse arrêté, avec son conducteur sur le siège. Sur le perron, Nicolette blême, raidie dans l'angoisse de l'attente. En avant et en arrière, des groupes d'hommes et de femmes effarés d'épouvante. De l'autre côté de la route, la mystérieuse maison ! Le château enchanté ! Sa grande porte éventrée. Et en bas, des madriers, des barres de fer, des haches…

Capestang comprit. Il marcha à la porte défoncée. Il ne dit

pas un mot, ne demanda rien à personne, il ne poussa pas un cri ; mais ses yeux jetaient une singulière lueur comme phosphorescente ; ses lèvres se retroussaient, montrant les dents aiguës ; on eût dit un mufle de lion. Et du lion il avait la marche en bonds souples, élastiques, tranquilles et furieux tout ensemble – le formidable déploiement d'une force formidable tendue jusqu'à ce point extrême où l'homme parfois s'écroule, le cœur crevé.

Capestang ne tira pas son épée. Les gens qui étaient là le virent se baisser avant d'entrer, sans comprendre ce qu'il faisait. Puis il disparut dans l'intérieur.

Capestang, disions-nous, s'était baissé : il avait cueilli au passage, d'une seule main, une monstrueuse barre de fer qui avait tout à l'heure exigé la manœuvre de deux hommes. Cette masse de fer, il ne la sentait pas dans sa main. Elle ne lui pesait pas. Sans doute n'eût-elle pas pesé davantage, même deux fois plus lourde. Dans ces effroyables minutes, d'inconcevables phénomènes s'accomplissent. Il allait d'un pas égal. Mais un souffle court et rauque lui brûlait les lèvres. Et parfois, de sa poitrine, fusait une clameur furieuse : « Giselle ! Me voici ! Giselle ! »

* * * *

De pièce en pièce, les spadassins conduits par Rinaldo s'avançaient. Ils avaient l'épée au poing. Rinaldo seul avait gardé la sienne au fourreau. Il allait sans hâte, frisant sa moustache, donnant ses ordres d'un ton joyeux, sifflotant une fanfare. À mesure qu'une pièce était explorée, on passait à une autre. Lorsqu'on rencontrait un couloir, Rinaldo laissait une sentinelle, afin que la fille du duc d'Angoulême promise à Concini ne pût s'échapper. La bande parvint enfin à une large salle d'où Rinaldo commença à entendre les coups assénés à la porte du parc par la troupe de Concini. Il ricana :

– Patience, *mio signor,* patience, que diable ! Là, là, on va vous la prendre votre petite *gazza,* votre chère petite pie effarouchée, et on vous l'apprivoisera.

Un coup, dans ce moment, le fit se retourner – un coup mou, flou, sourd. Il vit un de ses hommes tomber, la tête fracassée, la cervelle giclant sur les murs. Dans le même moment, un autre crâne sauta, un autre homme s'écroula. Rinaldo, une seconde, demeura la bouche béante, les yeux exorbités. Puis un hurlement :

– Capestang !

Capestang marchait, sa barre de fer tournait, tourbillonnait ; il s'avançait comme un formidable moulinet vivant ; c'était une massue en marche. Brusquement, la stupeur, la terreur qui avaient paralysé les spadassins dans la première seconde s'évanouirent, et alors des imprécations se croisèrent, des vociférations de fureur se heurtèrent, la bande se rua, tourbillonna, entoura Capestang, le larda de coups de pointe, et ce fut, dans le flamboiement des épées, dans le choc des fers contre la barre de fer, une effroyable mêlée de hurlements, de plaintes, de jurons. Sans répondre, sans un mot, avec seulement son cri d'appel, son terrible *« Me voici ! »* Capestang marchait, sans dévier d'une ligne, les yeux fixés sur Giselle, et à chaque tour de l'énorme barre de fer, un crâne sautait, un bras se brisait, une poitrine se défonçait. Capestang allait atteindre Giselle ! Rinaldo livide, écumant, convulsé, se jeta à plat ventre pour lui porter un coup d'épée de bas en haut. Capestang n'eut pas un geste pour dévier de la ligne droite, de la route de sang, d'horreur et d'épouvante qu'il suivait. Seulement, à l'instant où il vit Rinaldo s'aplatir sur le plancher, il leva le pied très haut.

Il y eut un grognement bref, un râle sourd. Rinaldo se tordit une demi-seconde, puis se raidit. Il était mort.

Capestang, comme on écrase une limace, d'un coup de pied frénétique, d'un coup de talon où passa toute la puissance de son être tendu à se briser, Capestang lui avait écrasé le crâne !

Il enjamba le cadavre. À toute volée, derrière lui, il jeta la monstrueuse barre de fer, et, tandis que retentissait l'imprécation forcenée des survivants, il saisit à pleins bras Giselle défaillante, il la saisit ! et il sentit son cœur grelotter !

En même temps, il repoussa la porte.

* * * *

Sept hommes, y compris Rinaldo, gisaient – cadavres ou mortellement blessés – dans la grande salle où ruisselait le sang, où des débris de cervelles se plaquaient aux murs, où les râles, les gémissements, les cris de rage formaient un lamento d'épouvante… Ils étaient encore neuf sans une blessure. Du regard, ils se consultèrent. Et ils lurent dans les yeux les uns des autres que le même ouragan de haine et de vengeance les emportait ! Tout ! Crever ici ! Mourir assommés ! Tout ! mais le prendre ! le tuer ! le faire souffrir ! l'écorcher tout vivant avant de lui porter le dernier coup !

Deux d'entre eux saisirent l'énorme barre de fer. Les autres appuyèrent de leurs épaules, de leurs têtes, de leurs mains, sur la porte, frénétiques, fous, hideux… Cela dura deux minutes environ, deux minutes pendant lesquelles, dans une accalmie, dans un silence sinistre, il n'y eut plus que le râle des mourants et le râle des vivants acharnés à enfoncer cette porte.

Un féroce hurlement de triomphe. Tous ensemble, ils se ruèrent. Maintenant, *il* n'avait plus sa massue ! Maintenant, *il* n'était plus qu'un homme comme un autre. Ils se ruèrent avec un cri strident de fauves se précipitant sur la proie. Ils se ruèrent ! Et tout aussitôt, il y eut une épouvantable clameur. Le vertige de l'effroi. Puis un silence pesant. Des visages pétrifiés, des yeux qui n'avaient plus d'expression humaine. Quelque chose dans ce silence farouche, crépita, pétilla… la poudre ! une longue traînée de poudre enflammée, un serpent de feu qui rampait vers les tonneaux !

Et ce fut fini ! Tout flamba ! Tout sauta !

Ils étaient à peine entrés, ils avaient à peine eu le temps de voir, à peine le temps d'esquisser le mouvement de fuite éperdue, l'explosion se produisit, un fracas ébranla l'atmosphère, les murs du château se disloquèrent, les flammes apparurent, un nuage de fumée noire se forma en panaches et dans ce qui avait été la grande salle, des membres déchiquetés,

noircis, informes, retombaient, çà et là, parmi les débris du plafond soulevé qui s'affaissait avec ce grondement sourd, terrible, qui est la voix des choses qui meurent.

* * * *

Capestang avait saisi Giselle dans ses bras. Il l'avait empoignée, comme son bien conquis de haute lutte, et il l'avait déposée dans une pièce voisine. C'est à peine s'il entrevit ce qu'il voulait. En réalité, il ne voyait plus. Il ne pensait plus. Où s'il pensait, il agissait à coups de pensées impulsives. Et c'était effrayant ce qu'il faisait là !… Ayant déposé Giselle, il revint en deux bonds dans la pièce qu'il avait fermée. La poudre ! Il l'avait vue, guignée du coin de l'œil en passant !

Il eut un rire impossible à qualifier d'une épithète. À pleines mains, il ramassa de la poudre et en fit une traînée qui se prolongea le long de trois pièces ouvertes. Alors il revint prendre le flambeau et s'en alla. Il agissait et marchait en rêve. Il n'y avait qu'une idée claire en lui, mais claire, lumineuse, d'une éclatante lumière : sauver Giselle !

En passant, il prit Giselle dans ses bras et l'emporta. Parvenu à la naissance de la traînée de poudre, il se baissa et laissa tomber le flambeau : la poudre crépita. Déjà Capestang descendait l'escalier qui menait à la porte donnant sur le parc. Giselle ne pesait pas dans ses bras. Il descendait par bonds, sûr d'être dans le pare avant que n'éclatât l'explosion.

Et tout à coup, il se heurta à cette porte ! Et un rugissement de rage, de fureur, d'horreur, de terreur gronda sur ses lèvres livides : la porte était fermée ! Et, de l'autre côté il entendait les voix d'une autre bande ! Il croyait avoir tout détruit, et là, là ! derrière cette porte ! derrière cette issue unique, suprême, des vociférations éclataient ! Et il reconnaissait la voix de Concini !

Capestang s'arrêta, les yeux hagards, inondé de sueur glacée. Un sourire d'infinie détresse, une seconde, erra sur ses lèvres ; puis son regard, doucement, se posa sur Giselle. À ce moment, elle ouvrit les yeux, et elle aussi, sourit !

Et ce fut dans cet instant que retentit le fracas de l'explosion. Capestang eut cette étrange et vertigineuse sensation qu'il allait s'engloutir dans la terre ; il vit chanceler les murs, il vit la porte enfoncée, repoussée au loin par le déplacement d'air ; les débris commencèrent à pleuvoir, et tous deux, elle et lui, dans ce fracas, dans ces sifflements de l'incendie qui naissait, couverts de plâtras, lui la protégeant de son corps, de ses bras, de tout lui-même, dans cette minute, ils furent sublimes.

– N'ayez pas peur, dit Capestang d'une voix calme.

– *Maintenant,* je n'ai pas peur, répondit Giselle.

* * * *

Devant l'explosion, Concini et sa bande sautèrent les marches du perron disloqué. On eût dit que la couche d'air déplacé les poussait comme un vent de tempête. En réalité, c'était la peur. À vingt pas de là, Concini se ressaisit, et alors une idée affreuse le tenailla, le saisit au cerveau, et il poussa un cri d'angoisse désespérée :

– Morte ! Elle est morte !

– Non, monseigneur ! Regardez ! Là ! sur le perron !

– Elle n'est pas seule ! Un homme ! Un homme est là !

– Rinaldo ! Rinaldo ! Est-ce toi ?

Un coup de vent saisit le tourbillon de fumée qui enveloppait ces deux ombres apparues sur le perron, devant la porte éventrée, et Giselle fut visible ! et l'homme fut visible ! D'abord Concini demeura hébété. L'épouvante qui se glissa le long de son échine procédait de la superstition autant que de la réalité. Capestang ! Capestang ! qu'il avait saisi, arrêté, envoyé au Louvre ! Capestang ! C'était l'infernal Capestang !

– Oh ! les misérables ! ils l'ont laissé échapper ! En avant, vous autres ! À mort !

Il oubliait l'ordre du roi de lui amener Capestang vivant. Il oubliait que cette capture de Capestang et celle du duc d'Angoulême, c'était sa sauvegarde. Le roi ! Ses soupçons !

Léonora ! La conspiration ! Est-ce que cela existait ?… Il n'y avait plus que Giselle ! Elle était là, sur ce perron. Il allait la prendre, l'emporter, se sauver, tout abandonner, et pour cela, il n'y avait qu'à tuer Capestang. Il était seul. Ils étaient une vingtaine. Concini tira son épée et se rua. Les autres le suivirent à l'assaut du perron, avec des clameurs des menaces, des insultes.

Capestang avait commencé à descendre le perron. Il remonta et mit l'épée au poing. L'acier, éclairé par les lueurs de l'incendie, jeta un reflet rouge. D'un geste très doux, il repoussa Giselle et, flamboyant, hérissé, livide, tout déchiré, tout noir, tout sanglant, tomba en garde.

– Nous allons nous frayer un passage à travers le rez-de-chaussée. L'étage supérieur brûle seul encore.

– Oui, répondit Giselle.

– Avancez donc, mademoiselle, et à mesure vous m'indiquerez la route.

– Oui, répéta Giselle.

D'un coup de parade, il brisa une épée ; d'un coup de pointe il troua une poitrine.

– Y êtes-vous, mademoiselle ?

– Oui, répéta Giselle.

Et elle entra. Au-dessus d'elle, c'était la fournaise, c'était le ronflement du feu ; autour d'elle, c'était la nuée opaque des fumées qui se roulaient en volutes noires parfois éclairées de lueurs pourpres, c'étaient les débris, les plafonds qui s'écroulaient, les murs qui s'abattaient, les poutres enflammées qui tombaient. Capestang porta trois coups, trois hommes tombèrent. Il rentra, s'enfonça d'un bond dans la fournaise. La bande hurlante fonça.

– Tuez-le ! Tuez-le ! rugit Concini.

– Il en tient ! Il va crever là ! Étripons-le !

Cela se mêlait de râles, d'insultes affreuses qui détonnaient sur la rumeur énorme de la fournaise. C'étaient des voix étranges. C'était, dans les tourbillons de fumée, un grouillement d'ombres fantastiques. Giselle avait franchi deux pièces, marchant hardiment. Elle était hors la vie. Avec Capestang près d'elle, ces choses d'épouvante lui paraissaient douces et naturelles. Elle se retournait seulement pour appeler Capestang, le guider de la voix. Et lui, tantôt abrité derrière un mur brûlant, tantôt contournant quelques amas de tisons, reculait, avançait, bondissait, portait un coup, reculait encore… L'incendie descendait comme un monstrueux oiseau de feu agitant ses ailes de flamme. Une minute encore, et il serait impossible de respirer ! Une minute encore, et le feu allait atteindre le rez-de-chaussée.

– Ici ! cria la voix éclatante de Giselle.

Capestang porta un dernier coup, et, d'un bond frénétique, prodigieux, la rejoignit au moment où tout le plafond de la pièce qu'il quittait s'écroulait, laissant s'ouvrir un ciel embrasé où se tordaient en ronflant des nuages pourpres !… Concini et les dix ou douze survivants avaient pu reculer à temps. Ils se retrouvèrent dans le parc, déchirés, hagards, écumants, fous de terreur et de fureur. Concini s'assit sur une marche du perron, saisit ses cheveux à pleines mains et se mit à sangloter.

* * * *

Capestang jeta son épée. De ce bond terrible que nous venons de dire, il fut près de Giselle et la saisit, la souleva dans ses bras. Il se mit en marche à travers les décombres. Il rayonnait. Le sublime orgueil du prodige accompli, de la conquête réalisée dans cet incendie, dans ce tumulte d'épopée, oui, cela lui mettait sur la figure un étincellement, une sorte d'éclat étrange. Il avançait. Derrière lui, les plafonds s'écroulaient. Les flammes, à un étroit passage, l'atteignirent et lui brûlèrent une partie des cheveux. Il avait jeté son manteau sur Giselle et l'en enveloppait tout entière.

Et ce fut ainsi, la portant dans ses bras, qu'il apparut à la

grande porte de la route, en lambeaux, des sillons sanglants sur le corps, formidable, fantastique. Une immense acclamation s'éleva dans la foule assemblée. Les hommes crièrent Noël. Les femmes s'embrassèrent. Un inexprimable attendrissement de joie parut sur tous les visages ; Nicolette s'évanouit. Et, comme tous les regards se portaient sur cet homme qui venait d'apparaître, tragique et sublime, un frisson d'admiration, de respect épouvanté, parcourut la foule des hommes et, d'un même mouvement spontané, tous se découvrirent.

Capestang ne vit que le carrosse. Pour qui ce carrosse ? Peu lui importa. Il y avait là un carrosse. Il le prenait. Il y déposa Giselle. Le conducteur rassembla ses guides : il était là pour emmener le duc d'Angoulême ; il emmenait sa fille, voilà tout.

Et alors, Giselle, sauvée de Concini, sauvée des flammes, cessa dans l'instant même de songer à elle. Giselle cessa une minute d'être la fiancée de Capestang. Elle ne fut plus que la fille de Violetta. Elle se pencha, et dit :

– Chevalier, ma mère est au Louvre : conduisez-moi au Louvre !

– Au Louvre ! cria Capestang qui sauta sur Fend-l'Air. Le carrosse s'ébranla. Et lorsqu'on vit cet homme tout déchiré, tout hérissé, noir de fumée, rouge de sang, sur ce gigantesque cheval sans selle, trottant à la portière de la voiture, l'attitude prestigieuse, le visage orgueilleux, les yeux flamboyants, la foule, en s'ouvrant, laissa monter de ses rangs pressés ce long murmure d'étonnement admiratif qui est peut-être la voix de la gloire !

* * * *

Un quart d'heure plus tard, une troupe de cavaliers traversa Meudon au galop. C'était Concini et ses gens. La mort au cœur, Concini n'avait pas perdu tout espoir. Capestang et Giselle lui échappaient, mais il gardait le pouvoir, ou si ce pouvoir devenait ce qu'avait rêvé Léonora, il les rattraperait, fussent-ils réfugiés au ciel ou en enfer ! Et Concini, après avoir eu la précaution de passer à sa ceinture le pistolet d'un de ses gens,

courait au Louvre pour dire à Louis XIII :

– Sire, je vous ai envoyé le duc d'Angoulême, votre plus redoutable adversaire, que j'ai fait prisonnier de mes mains. Quant au misérable Capitan, il m'a échappé cette nuit, mais je l'ai rejoint, j'ai dû l'enfumer dans son gîte comme un renard, et il est mort. Je m'excuse de ne pouvoir vous l'apporter vivant, mais vous êtes sauvé, sire ! Vive le roi !

LXIII

Le Capitan.

Il était environ dix heures du matin, Louis XIII, pâle de ses pensées, pâle des émotions de la veille, de cette journée où, sans Capestang il eût perdu à la fois le trône et la vie, pâle enfin de cette nuit blanche tout entière passée à attendre le signe que parfois la fatalité fait aux hommes pour leur indiquer leur chemin, Louis XIII, donc, posté à une fenêtre, tenait ses yeux obstinément fixés sur la cour et sur la porte du Louvre. Richelieu était là, guettant lui aussi, les lèvres serrées, laissant errer son œil pâle sur les gens qui l'entouraient, et se demandant :

– Qui va remplacer Concini ? Est-ce Luynes ? Est-ce moi, enfin !

Luynes était là qui faisait mille gasconnades pour amuser le roi. Ornano était là qui attendait avec la sérénité du capitaine prêt à tout. Une foule de courtisans anxieux, prêts à crier « *Vive le roi »,* si Louis XIII avait le courage d'arrêter Concini, prêts à crier « *Vive Concini* », Si les qui couraient venaient à se réaliser, cette foule emplissait de son bruissement la salle de trône ou le roi l'avait reléguée.

On savait que de graves événements se préparaient. On savait que le jeune Cinq-Mars, arrêté dans la nuit, était dans une salle voisine avec le duc et la duchesse d'Angoulême, arrêtés dans la matinée. On savait que vers trois heures, Vitry était revenu de l'hôtel d'Ancre, porteur de nouvelles inconnues, que le roi et ses conseillers intimes s'étaient alors réunis en une longue conférence dont rien n'avait transpiré – et que, depuis ce

moment, Vitry attendait dans la cour avec vingt gardes. Qu'attendait le capitaine ? On l'ignorait. Que s'était-il passé à l'hôtel d'Ancre ? On l'ignorait, et nul ne pouvait y aller voir, vu qu'il était défendu d'essayer de sortir du Louvre sous peine de Bastille. Une morne inquiétude pesait sur le Louvre.

Enfin, il faut ajouter qu'à la grande inquiétude de Richelieu et de Luynes, Louis XIII avait accordé une audience particulière à sa prisonnière, la duchesse d'Angoulême, et que cette audience avait duré près d'une heure. Après quoi la duchesse avait rejoint le duc dans la salle où il était gardé à vue avec le marquis de Cinq-Mars, et le roi, tout pensif, avait repris son poste près de la fenêtre.

Au moment où nous entrons au Louvre, il était, comme nous l'avons dit, à peu près dix heures.

Le roi, dans sa rêverie muette, le front appuyé sur sa main pâle, songeait :

– Ainsi donc, il voulait me tuer ! Ainsi donc, Concini voulait mon trône ! C'est lui… c'est Léonora qui a enivré le cheval qui devait me tuer sur la route de Meudon. C'est lui, c'est elle qui a versé le poison dans mon verre la nuit où Capestang est entrée au Louvre… la nuit des camions ! ajouta-t-il avec un sourire…

À ce moment, un tumulte éclata à la porte du Louvre. Le roi tressaillit et porta avidement ses regards de ce côté. Luynes, Ornano, Richelieu, les quelques courtisans admis à rester près du roi se rapprochèrent vivement.

– Que se passe-t-il ? demanda le jeune roi.

– Il y a un carrosse arrêté devant le pont-levis, fit Ornano.

– Une jeune fille traverse le pont avec un homme. Oh ! quelle tenue pour entrer au Louvre ! D'où sort ce malheureux ?

– Sire, dit Richelieu, je vais, s'il plaît à Votre Majesté…

– Que personne ne bouge ! interrompit le roi.

Là-bas, le tumulte augmentait. Des gardes barraient le passage à l'homme signalé. Et cet homme, c'était Capestang.

Cette jeune fille, c'était Giselle.

– Arrière ! criait le chef de poste.

– Allons donc ! fit Capestang. Appelez M. de Vitry et dites-lui que je viens de Meudon !

À ce moment, il aperçut Vitry dans la cour, immobile à la tête de ses vingt gardes.

– Meudon ! cria Capestang d'une voix éclatante.

Le capitaine tressaillit, et, sans bouger, cria à son tour :

– Laissez passer !

Capestang et Giselle entrèrent dans la cour du Louvre et se dirigèrent aussitôt vers la porte qui conduisait aux appartements du roi. Dans le même moment, derrière eux, un bruit de chevaux au grand trot ! Toute une cavalcade entrait dans la cour. Capestang se retourna, tressaillit et gronda :

– Concini !

Giselle se retourna, vit Concini et devint très pâle. Elle posa sa main sur le bras de Capestang et lui dit :

– C'est cet homme, dit-elle, qui a voulu me déshonorer. C'est cet homme qui a jeté une telle épouvante dans l'esprit de ma mère que, pendant deux ans, elle a été folle !…

Capestang s'avança vers Concini ! Il comprit que ceci était la suite de la bataille de Meudon. De lui ou de Concini l'un des deux devaient succomber. Machinalement, il porta sa main à sa rapière et gronda une imprécation. Sa rapière ! Il l'avait jetée lorsqu'il avait soulevé Giselle dans ses bras. Mais Capestang, sans épée, continua de s'avancer !

* * * *

C'était Concini, en effet. Il venait de mettre pied à terre. Aussitôt une rumeur s'abattit sur le Louvre. Le Louvre tout entier comprit que le grand événement allait s'accomplir. Vitry s'avança vers le maréchal à la tête de ses gardes. Il était pâle et semblait hésiter. Là-haut, à la fenêtre, le roi, Richelieu, Luynes,

tous regardaient, la respiration suspendue.

Tout à coup, on vit marcher sur Concini cet inconnu tout déchiré, tout noir, tout sanglant. Concini, dans le même instant, aperçut à la fois Capestang et Vitry qui venaient à peu près à la même hauteur.

– Capestang ! rugit Concini. L'infernal Capestang !

– Capestang ! grinça Richelieu.

– Capestang ! répéta le roi haletant.

– Capitaine ! hurla Concini, je vous somme d'arrêter cet homme ! Ou plutôt…

En même temps, il tira son pistolet de sa ceinture. Un silence terrible pesa sur cette scène. On eût entendu le bruit des respirations. Capestang regarda autour de lui, vit un pistolet à la ceinture de Vitry et, d'un geste prompt comme la foudre, s'en empara.

– Capitaine ! Misérable Capitan ! Tu vas mourir ! rugit Concini.

Les deux hommes étaient à dix pas l'un de l'autre. Concini immobile, pétrifié, le visage convulsé de haine, Capestang continuant à s'avancer avec un calme effrayant. Giselle regardait. Pas un instant, elle ne détourna les yeux. Concini visa soigneusement et fit feu. Presque en même temps, mais un peu après, Capestang, sans viser, tira. Les deux détonations se confondirent. Lorsqu'on regarda, on vit Capestang qui continuait à marcher, et Concini qui, étendu sur le dos, talonnait le pavé.

– Concini, dit gravement le chevalier en se découvrant, au nom de Violetta, au nom de Giselle et en mon nom, je te pardonne le mal que tu nous as fait… Meurs en paix, justice est faite !

– Lorenzo l'avait prédit ! murmura Concini qui, en même temps, vomit un flot de sang, puis se tint à jamais immobile.

* * * *

Cette scène avait duré en tout trois ou quatre secondes. Lorsqu'on vit Concini tomber, un tumulte éclata dans le Louvre. Alors, Vitry, prenant un deuxième pistolet, cria :

– Pour la justice du roi !

Et il tira ! Alors, cinq ou six gardes tirèrent à leur tour. La cour s'emplit de monde. De toutes parts accoururent gardes, officiers, courtisans. La rumeur grandit, s'enfla, se déchaîna, tandis que quelques hommes, soulevant le cadavre, allaient le déposer au corps de garde. Là-haut, à la fenêtre, Ornano saisit le jeune roi dans ses bras musculeux, l'enleva, le montra à la foule et, d'une voix formidable, cria : « Vive le roi ! »

Une immense acclamation monta de la cour : « Vive le roi ! Vive le roi ! »… Louis XIII, tout pâle, se tourna vers ses conseillers et dit :

– Maintenant, vous pouvez crier : « Vive le roi ! » Car maintenant je suis roi !

– Vive le roi ! Vive le roi ! éclata la claironnante acclamation des courtisans accourus de la salle du trône.

* * * *

Lorsqu'une heure plus tard, la joie, les félicitations, les acclamations, le tumulte se furent un peu apaisés, Richelieu s'approcha du roi, s'inclina, et avec ce sourire qui devait faire trembler tant de monde, de cette voix sifflante, prononça :

– Sire, j'ai fait mettre le sire de Capestang en état d'arrestation. Dois-je le faire conduire de suite à la Bastille ?

– Non. Pas tout de suite, répondit le jeune roi. Je veux d'abord l'interroger moi-même. Monsieur l'évêque, et vous, Luynes, Ornano, et vous tous, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à la foule des courtisans, veuillez m'attendre dans la salle du trône où je vais faire mon premier acte de roi puisque enfin, je suis roi ! Vitry, conduisez-moi jusqu'au prisonnier.

Vitry s'empressa au-devant du roi et le conduisit dans une salle où étaient réunis Capestang, Giselle, Cinq-Mars, le duc

d'Angoulême et Violetta. À l'entrée du roi, tous ces personnages se levèrent, Angoulême et Cinq-Mars très pâles et inclinés, Giselle fière et intrépide, Capestang nerveux. Violetta seule semblait paisible. Le jeune roi s'avança jusqu'à Capestang et s'arrêta… Alors, Angoulême, Cinq-Mars, Giselle virent une chose inouïe : le roi s'inclinait devant Capestang et le saluait :

– Sire ! balbutia le chevalier éperdu.

– Capestang, dit le roi, j'ai une faveur à vous demander…

– Sire !

– Me l'accordez-vous ?

– Sire ! Sire !

– C'est de vous serrer dans mes bras, tout plein de fumée et de sang que vous êtes. Mon chevalier, embrassez votre roi et donnez-lui l'accolade que Bayard sans peur et sans reproche donna à François Ier.

Une double larme jaillit des yeux du chevalier. Il hésita un instant. Puis brusquement, il haussa les épaules, saisit l'adolescent dans ses bras et le tint un moment serré sur sa noble poitrine.

– Maintenant, reprit alors Louis XIII, à vous de demander.

– Sire, dit Capestang, je demanderai donc deux choses, deux faveurs dont je serai reconnaissant à Votre Majesté.

– La première ? fit Louis.

– La grâce de mon ami, de mon frère, M. le marquis de Cinq-Mars ici présent.

– Accordée sans condition. Marquis, ne conspirez plus.

– Vive le roi ! cria Cinq-Mars en tombant à genoux.

– Bon. Maintenant, la deuxième faveur, mon chevalier ? reprit Louis XIII.

– Sire, dit Capestang, et cette fois sa voix tremblait de crainte, la grâce de Mgr le duc d'Angoulême, ici présent.

– Accordée ! répondit le roi. Mais à une condition… Et s'approchant d'Angoulême, courbé en deux :

– Duc, vous soumettez-vous à la condition ?

– Oui, sire. Car une condition imposée par Votre Majesté ne peut-être qu'honorable et digne d'un gentilhomme.

– Voici donc ma condition, dit le roi. Il alla à Giselle, se pencha et lui baisa la main. Puis cette main, il la mit dans celle de Capestang éperdu, frémissant, affolé de bonheur.

– Mes enfants ! Mes chers enfants ! murmura Violetta.

– Sire, dit le duc d'Angoulême avec une poignante émotion. Votre Majesté vient de me rappeler une chose que j'ai sue dans ma première jeunesse et que je n'oublierai plus jamais. C'est que L'AMOUR *est plus fort que l'ambition, plus auguste que la royauté, plus grand que la divinité…* Mon fils, dans mes bras, ajouta-t-il en se tournant vers Capestang.

Le jeune roi assista avec une avide et charmante curiosité à ces effusions. Puis il emmena Capestang en promettant de le renvoyer bientôt à sa fiancée. Il entra dans la salle du trône pleine de courtisans. Et, donnant le bras au chevalier tout déchiré, il marcha jusqu'à son trône.

– Messieurs, cria-t-il d'une voix claire au milieu de ce murmure de stupéfaction et d'envie qui saluait la fortune de Capestang, je vous présente le Capitan ! Je vous présente le chevalier du roi ! Je vous présente l'homme qui m'a sauvé la vie deux fois et a sauvé mon trône trois fois. Messieurs, je veux ici user de mon privilège royal qui est de parler le premier, qui est de saluer le premier l'homme qui vient de prouver au monde que LA BRAVOURE, LA FORCE D'AME et LA NOBLESSE DE COEUR sont encore les armes les plus terribles qui aient été mises au service de l'humanité. Messieurs, le roi de France crie : « Vive le Capitan ! »

Et le roi descendit de son trône, donna la main à Capestang et le reconduisit en traversant la salle dans toute sa longueur, tandis que les chapeaux s'agitaient en l'air, tandis qu'une

vingtaine de gentilshommes tirant leurs épées présentaient les armes, tandis enfin qu'une immense acclamation montait, grondait, franchissait les fenêtres et se répandait sur Paris :

– VIVE LE CAPITAN !...

* * * *

Il nous reste à parler de Cogolin. Le matin où il vit son maître partir comme un ouragan, Cogolin fit le geste de s'arracher les cheveux en constatant que le chevalier, loin de courir vers quelque honnête tripot, comme il l'avait un instant espéré, tournait le dos à Paris. Il se consola néanmoins, en comptant les pistoles qui restaient au fond de la bourse que Cinq-Mars lui avait octroyée. Malheureusement pour lui, la journée s'étant écoulée sans que le chevalier de Capestang eût reparu à la *Bonne Encontre,* Cogolin, vers la nuit tombante, se mit en quête de son maître et, comme il arrivait à l'encoignure de la rue Dauphine, d'instinct, il fut assailli par une bande de détrousseurs qui lui ôtèrent sa bourse et, en échange, le gratifièrent de nombre de coups de bâton.

Le lendemain matin, le pauvre Cogolin se prépara à quitter pour toujours l'auberge qu'il appelait à bon droit la « Mauvaise Encontre », lorsque Garo lui offrit le poste de laveur de vaisselle dans son auberge. Cogolin accepta aussitôt en se disant que, de par son emploi même, il habiterait au moins une cuisine, ce qui avait toujours hanté ses rêves. Cogolin, donc, vers midi, lavait mélancoliquement la vaisselle dans l'arrière-cuisine. Garo le vint tout à coup prévenir qu'un cavalier voulait lui parler. Cogolin s'avança, timide et méfiant, vers un officier royal qui venait de mettre pied à terre dans la cour.

– C'est vous qui vous appelez Cogolin ? demanda rudement l'officier.

– Oui, monseigneur, bégaya Cogolin qui pâlit. La guigne, songea-t-il, voilà la guigne finale qui me vient assommer. M. le chevalier aura fait quelque esclandre. Je suis sans doute accusé de complicité. Je vais être pendu.

– Suivez-moi chez M. le chevalier du roi ! reprit l'officier.

– C'est bien cela ! poursuivit en lui-même Cogolin. Ah ! pauvre Laguigne !

Il suivit bravement l'officier. Il arriva ainsi, à son grand étonnement, jusqu'à la rue des Barrés, où on le fit pénétrer dans cet hôtel dont il avait ravi la clef à Lanterne. Tout à coup, il se sentit saisi par une oreille, tandis que quelqu'un lui criait :

– Comment se fait-il, monsieur le drôle, que je ne vous aie pas vu depuis trois jours ? Vous serez donc toujours le même, corbacque ! bayant aux corneilles et vous livrant à vos songes creux, au lieu de brosser mes vêtements et d'empiler vos écus.

– Monsieur le chevalier ! cria Cogolin qui, du désespoir, passa instantanément à la joie.

– Eh bien ! oui, mon pauvre Cogolin ! fit Capestang. Allons, hâte-toi d'empiler dans ce coffre ces écus qui t'appartiennent et d'accrocher le coffre derrière la voiture qui est dans la cour de l'hôtel, car nous partons dans une heure pour Orléans.

– Des écus ! Un coffre ! bégaya Cogolin.

– Une fortune royale ! dit Capestang en éventrant un sac placé sur une table.

– Oh ! oh ! rugit Cogolin à la vue des écus qui roulaient en cascade, c'est la *prière à Mercure* qui vous a fait gagner !

– Oui, dit Capestang très gravement. Et voici ta part.

– Vive la chance ! hurla Cogolin.

Et il se mit à compter. Il trouva que sa part montait à vingt-cinq mille livres. Si Cogolin ne devint pas fou de joie, c'est qu'il possédait au fond une certaine dose de cette philosophie qui est le meilleur préservatif contre la bonne et la mauvaise fortune, contre la chance et contre la guigne…

Escorté de son fidèle écuyer, le héros de ce récit prit le chemin d'Orléans, où il retrouva en leur hôtel le duc d'Angoulême, Violetta et Giselle.

Un mois plus tard, Capestang épousa Giselle.

FIN

promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} On sait que Richelieu avait à peine vingt-deux ans lorsqu'il fut nommé évêque de Luçon, évêché qui faisait partie pour ainsi dire du patrimoine de sa famille.

{2} « Monsieur » – le frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans.

{3} Les Carmes, qui portaient un costume noir barré de blanc. D'où le nom de *barrés* que leur donnait le peuple.

{4} Mots grecs : *Parallaxis* (parallaxe : terme d'astronomie), *Asclèpios* (Esculape, nom du dieu de la médecine chez les grecs), *Catachrèsis* (catachrèse, nom d'une figure de rhétorique).

{5} Cette machine consistait en une sorte de billard creusé de soixante-dix trous. Chaque trou formait un godet d'ivoire au fond duquel était gravé un chiffre – de 1 à 70 – mais ces divers chiffres étaient soigneusement mêlés: le 9 se trouvait entre le 15 et le 58: le 18 voisinait avec le 3 et le 27; ainsi de suite. Devant la tenancière, sur une petite table, étaient placés : 1° un plateau d'argent, 2° une urne, également d'argent. Cette urne contenait soixante-dix billes d'ivoire sur chacune desquelles était gravé en rouge un chiffre : de 1 à 70. Le joueur s'approchait de la table, déposait une pistole dans le plateau, puis plongeait sa main dans l'urne et en retirait une bille qu'il gardait. Lorsqu'il n'y avait plus de billes dans l'urne, il y avait donc soixante dix pistoles dans le plateau: le, jeu était fait. La tenancière se levait alors, et sur le billard lançait fortement une boule d'ivoire qui courait d'une bande à l'autre, allait, venait, franchissait les trous, et finalement, sa force étant épuisée, tombait dans l'un des godets. Le joueur dont la bille portait le chiffre inscrit dans le godet avait gagné : la tenancière lui remettait soixante et une pistole – et gardait les neuf autres. Il en résultait que, si un joueur pouvait avec une seule pistole en gagner soixante, la tenancière était sûre d'en gagner neuf à chaque partie sans avoir rien risqué.

{6} *Le prince de Condé étant Bourbon, son écusson ne se distinguait de l'écu royal que par une barre placée obliquement entre les trois fleurs de lis. Il n'y avait donc qu'à enlever la barre pour que l'écusson de Condé devînt écu royal. Pour mettre « barre à bas », il fallait donc que Condé fût roi de France.*

{7} Allusion à un ouvrage de l'auteur, *Les Pardaillan,* et plus précisément, *La Fausta.*

{8} Il faut se rendre compte de ce qu'étaient ces spadassins à gages : sans pitié pour les victimes qu'on leur désignait, véritables machines à tuer, ils n'en avaient pas moins une sorte de point d'honneur. Ils se vendaient, oui. Mais ils ne trahissaient pas celui qui les avait achetés corps et âme.

{9} Qu'il crève comme une châtaigne!

{10} Les spadassins, les *Ordinaires* de Concini, au nombre d'une cinquantaine, étaient divisés en sections de dix hommes, chacune ayant à sa tête l'un des personnages nommés ici. Rinaldo commandait le tout. On sait que chacun des Ordinaires recevait mille livres d'appointements. ce qui fait que d'Aubigné leur donne un nom que nous n'oserions répéter si la vieille orthographe n'en faisait presque un mot latin, c'est-à-dire capable de braver l'honnêteté. Il les appelle les coyons de mille livres.

{11} Nous employons ici, exceptionnellement, les termes de mesure dont on se sert de nos jours. Cela évitera au lecteur le souci de transformer mentalement les toises, pouces et lignes, en centimètres.

{12} Où se trouvait le théâtre de l'hôtel de Bourgogne dont les comédiens avaient privilège de représenter *mystères* et *tous jeux récréatifs.*

{13} Invocation à la foudre. Juron corse.